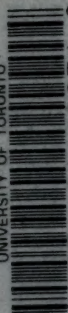



UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01110871 9



PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT
FOR
LINGUISTICS



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

GRAMMAIRE COMPARATIVE

DES DIALECTES ROMAINS

30-K

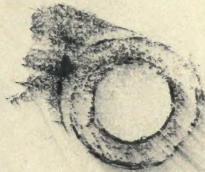
1

GRAMMAIRE COMPARÉE

29

JAN W. J. VAN EYS

GRAMMAIRE COMPARÉE
DES DIALECTES BASQUES



PARIS
MAISONNETTE, 21, RUE VIVIENNE
1874
WILHELM II. KÖNIGLICHES BIBLIOTHEK
BIBLIOTHEK

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

DIALECTES BASQUES

PAR

J^{HR} W. J. VAN EYS



PARIS

MAISONNEUVE, 25, QUAI VOLTAIRE

LONDON

WILLIAMS ET NORGATE

Henrietta Street

AMSTERDAM

FREDERIK MULLER

Heerengracht

1879

GRAMMAIRE COMPARÉE

DIALECTES BASQUES

PH. W. J. 1912

5031

E96



ERRATA

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE	LISEZ
28	18	<i>emakemeak</i>	<i>emakumeak</i>
53	26	L'élision du <i>t</i>	L'élision du <i>k</i>
63	10	(pour <i>lurreki</i>	(pour <i>lurreri</i>
69	7	<i>gadulko</i>	<i>galduko</i>
101	22	<i>duguec</i>	<i>duquec</i>
101	note	<i>bai-dara</i>	<i>bai-darak</i>
154	12	<i>horekila</i>	<i>norekila</i>
154	note	<i>Bihoa daut bithiere</i>	<i>Bihoç daut bethiere</i>
162	30	temps primitifs	modos primitifs
200	9	te dis	le dis
279	7 (col. 2)	—	<i>gagik</i> (nous à toi)
279	9 (col. 2)	—	<i>dagikez</i> (ils à toi)
282	14	<i>az</i>	<i>araz</i>
326	11	<i>zitzazeçyan</i>	<i>zitzakeyan</i>
436	8	<i>naurauanac</i>	<i>narauanac</i>
461	1	<i>zunde, zunte</i>	<i>kunde, kunte</i>

AVANT-PROPOS

Pendant les dix années qui se sont écoulées depuis la publication de notre *Essai* (2^{me} édition, 1867), un grand nombre de faits, passés inaperçus jusqu'à présent, sont venus éclairer d'un nouveau jour les questions d'analyse grammaticale ; & notre *Essai* du dialecte guipuzcoan ne pouvait guère être complété, qu'en devenant une étude comparative des dialectes différents.

Plus on étudie le basque, & plus on voit diminuer l'abîme, qu'on croyait exister entre le basque & les autres langues. Dans notre *Essai* nous avons réussi, croyons-nous, à substituer à un grand nombre de théories hasardées, un nombre égal de faits, qui n'ont rien d'extraordinaire, & dont l'exactitude a été généralement reconnue. Nous espérons que le présent travail contribuera à faire disparaître, en grande partie, ce qui restait de rêveries grammaticales.

L'admiration naïve pour des phénomènes imaginaires fera place à une admiration intelligente, basée sur la connaissance des faits. L'admiration, par exemple, pour la déclinaison & pour la conjugaison, cessera nécessairement, ou changera de nature, le jour où l'on verra que la déclinaison n'existe pas, & que la conjugaison basque a été soumise aux mêmes lois de la logique que celle des autres langues, c'est-à-dire qu'elle exprime dans ses flexions le sujet, le verbe & l'objet. Si je dis en basque *nakufzu* (de *n-ikuf-zu*) „vous voyez moi”, je m'exprime de la même façon qu'en français ; seulement la syntaxe française veut qu'on dise „vous me voyez” ;

Et l'habitude basque veut qu'on écrive ces trois parties du discours en un seul mot. Ou bien si je dis : *emon deutfut* „je vous l'ai donné”, je m'exprime exactement comme en espagnol ; *emon est* „donné”, & *deutfut* est formé de *d-eut-fu-t* „je-vous-tiens-le”. En espagnol „tenir” correspond à „avoir”. Ces deux exemples expliquent toute la conjugaison ; c'est là la véritable base de la flexion basque, & s'il se rencontre des flexions difficiles à expliquer, ou qui ne s'expliquent pas pour le moment, il faut s'en prendre à l'ignorance du grammairien, & non pas aux particularités de la langue basque.

Une autre cause qui a fortement contribué à perpétuer le caractère d'étrangeté qu'on croyait découvrir dans la langue basque, c'est la préférence pour les explications extraordinaires, surnaturelles, quand l'explication naturelle se trouvait sous la main. Avant que nous ne l'eussions fait remarquer dans notre *Essai* (pour ne citer qu'un exemple), on ne s'était pas aperçu, que le basque, comme un grand nombre d'autres langues, se sert d'un pronom personnel pluriel, pour un singulier honorifique („vous” pour „tu” exactement comme en français) ; & même dans un des derniers numéros de la *Revue de Linguistique* (1), cette question est encore discutée, dix ans après qu'elle a été prouvée d'une façon irréfutable !

Aussi les études d'analyse grammaticale ne marchent-elles pas à pas de géant. Il nous serait difficile de citer beaucoup d'écrits, qui aient avancé nos connaissances d'une façon sensible depuis la dernière dizaine d'années. En vérité nous serions embarrassé d'en citer un seul. Pas une des difficultés signalées dans notre *Essai*, n'a été relevée ; on dirait qu'en dehors du verbe, la langue basque n'offre aucune difficulté. Pronoms, suffixes, conjonctions, tous ces mots passent inaperçus, engloutis qu'ils sont, les uns dans ce que l'on croit être la déclinaison, les autres dans ce que l'on croit être la conjugaison. Ce ne sont plus des mots ; souvent tout ce qu'on leur permet, c'est d'être des lettres, adventices ou redondantes & quand elles gênent, inutiles.

Mais quoi qu'il en soit des études basques, il est certain que l'intérêt pour la langue & pour les origines basques s'est réveillé, & nous croyons

(1) Tome X, p. 220.

pouvoir dire, sans trop de prétention, que nous avons contribué notre petite part à attirer dans le camp des Basquistants, le doyen de la philologie comparée, le professeur Pott, qui a publié une petite brochure intéressante sur les noms propres basques.

Il serait inutile d'entretenir le lecteur plus longtemps de généralités plus ou moins intéressantes. Nous aimerions seulement indiquer ici sommairement les innovations introduites dans notre Essai, tout autant pour pouvoir embrasser d'un coup d'œil le chemin parcouru, que pour d'autres raisons personnelles. Chacun, en faisant son inventaire, sait ce dont il est responsable. Nous ne citerons que les faits principaux :

Le système phonétique.

L'article ou le pronom était primitivement ar.

La déclinaison n'existe pas.

Le pronom zu est un pluriel ; hi, seul est singulier ; zuek est le pluriel de zu.

Le superlatif est le génitif pluriel.

Le pronom possessif est le génitif du pronom personnel.

Il y a des suffixes composés.

Le futur périphrastique est rendu par le génitif de l'adjectif verbal.

Il y a plus d'un auxiliaire.

Plusieurs des innovations qu'on trouvera dans ce volume-ci avaient déjà été indiquées dans notre Etude sur les Verbes auxiliaires.

Nos théories subversives ont jeté dans le camp des Basquistants un certain émoi, qui s'est traduit par un langage qui brille surtout par la violence. Nous nous attendons bien à de nouvelles attaques, & il en a déjà paru une sous la forme d'une critique sur notre Théorie du Verbe ; le prince L.-L. Bonaparte a cru utile de publier ses impressions dans la Revue anglaise „The Academy”. L'accueil bienveillant qu'a rencontré notre Essai, pourrait peut-être nous dispenser de répondre à ces articles du prince Bonaparte, mais d'un autre côté, les Basquistants auxquels nous avons répondu dans le temps (voir notre Dictionnaire), pourraient nous accuser d'une sévérité toute particulière à leur égard.

Les questions spéciales seront discutées en leur lieu & place ; nous citerons ici quelques théories du prince Bonaparte, comme réponse à ses deux articles, l'un aussi violent & aussi insignifiant que l'autre.

Nous dirons donc que :

Quand on croit, comme le prince Bonaparte, que les flexions verbales, que la langue basque possède comme toutes les autres langues, sont des „terminatifs”; quand on croit qu’une flexion avec la conjonction (p. ex. que j’aie), de „terminatif” qu’elle était, devient une „forme régie”; quand on prend une flexion du verbe „pouvoir” pour une flexion du verbe „être” [liteke & balitz (1)]; quand on prend des mutations phonétiques pour des mots isolés (eta & ga), allouant au premier une signification locale, ce qui n’est pas seulement contraire à la grammaire basque, mais au bon sens (où est l’idée de localité dans gizonetaz „par les hommes”); & laissant dériver le second de l’italien; quand on a de pareilles théories & d’autres encore, il serait plus prudent d’être modeste & réservé en critiquant les autres, de peur de montrer ce que l’on ignore & ce que l’on croit savoir.

Pour donner un échantillon des explications grammaticales du prince Bonaparte, nous citerons un petit paragraphe, auquel nous avons fait allusion dans notre *Etude sur les Auxiliaires*, & qui contient autant d’erreurs que de propositions. Le voici : „Le n final, en effet, n’a pas sa raison d’être dans ce temps (imparfait); quand au mode subjonctif „laezcoan le termine par n... C’est bien pour cela que dezan & „dezala „qu’il l’ait” ne se rencontrent jamais autrement que sous ces „deux formes, tandis que zue & ze se transforment en zuela & zela” (1).

1^{re} proposition & 1^{re} erreur. „Le n final n’a pas sa raison d’être dans „ce temps”. — Le n final est la caractéristique constante de l’imparfait dans tous les dialectes. Dans deux sous-dialectes, inconnus à peu près, & sans littérature on prononce zue & ze pour zuen & zen, & ce sont ces dialectes qui auraient seuls conservé la forme correcte; & pourquoi? parce que le prince Bonaparte ignorait que n s’élide devant l, & qu’il explique de cette façon zuela & zela. Il ne suffit pas de noter la prononciation d’un peuple. Une grammaire française où l’on enseignerait qu’il faut prononcer collidor & chartutier ne laisserait pas que d’être amusante. Une lettre qui n’a pas sa raison d’être, c’est une de ces théories qui sont déjà condamnées, croyons-nous, à priori.

(1) Voir les détails ch. XXIV, § 14.

(2) Formulaire de Prône conservé dans l’Église d’Arbonne..., par le prince L.-L. Bonaparte.

2^{me} proposition & 2^{me} erreur. „Quant au mode subjonctif, l'æzcoan le „termine par n”. — 1^o Il n'y a pas de subjonctif; 2^o même pour ceux qui ont examiné trop superficiellement le verbe pour ne pas savoir que le subjonctif n'existe pas, l'observation est tout-à-fait insignifiante; ce n'est pas seulement l'æzcoan qui termine le subjonctif par n; ce sont nécessairement tous les dialectes, car sans n il n'y a pas de soi-disant subjonctif.

3^{me} proposition & 3^{me} erreur. „C'est bien pour cela que dezan & „dezala „qu'il l'ait” ne se rencontre jamais autrement que sous cette „forme”. — Le prince Bonaparte paraît ignorer que deza est la 3^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif de ezan; & deza suivi de n ou de la fait dezan & dezala. C'est là la raison, & il n'y en a pas d'autre.

4^{me} proposition & 4^{me} erreur. „Tandis que zue & ze se transforment en zuela & zela”. — Il n'y a pas de transformation ici. Zuen „il avait” & zen „il était”, suivis de la, deviennent zuela & zela parce que le n est élide devant le l. C'est là l'unique raison; mais comme le prince Bonaparte n'a pu apprendre ces lois phonétiques que dans notre Essai, qui a paru après son „Prône”, nous ne pouvons pas être trop sévère de ce qu'il n'a pas mieux su expliquer ces derniers exemples. Nous n'aurions pas même été sévère sur tous les autres points si le ton des articles du prince Bonaparte ne nous y eût contraint. Quand on a plus d'un demi-siècle derrière soi, ces boutades extra-scientifiques émeuvent très peu; mais on nous accordera, croyons-nous, qu'on ne peut réprimer trop sévèrement ces espèces de critiques, où le ton d'autorité paraît devoir suppléer à tout, aux connaissances requises & aux formes, généralement observées par les gens bien élevés.

San Remo, août 1878.

W. J. VAN EYS.

N. B. — Nous devons avertir le lecteur que les flexions des verbes qui manquent dans les tableaux, existent cependant dans la langue; mais nous n'avons voulu citer que celles que nous avons trouvées chez les auteurs basques.

GRAMMAIRE COMPARÉE
DES DIALECTES BASQUES.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1.

Les dialectes basques.

Les dialectes basques peuvent se diviser en différents groupes, & dans ces groupes se trouveront des nuances plus ou moins marquées. Pour notre but, la répartition de la langue basque en six grands dialectes sera suffisante, savoir : le biscaïen, le guipuzcoan, le labourdin, le bas-navarrais, le navarrais espagnol & le fouletin. Encore ne faut-il pas s'exagérer la valeur de la différence de ces dialectes, & en ne prenant que les quatre principaux, le biscaïen, le guipuzcoan, le labourdin & le fouletin, on trouvera les grands traits distinctifs qui séparent un dialecte d'un autre. Le navarrais espagnol formera souvent, dans le verbe du moins, le chaînon qui relie le biscaïen au labourdin & au bas-navarrais; par contre, le dialecte guipuzcoan a autant de formes qui rappellent le biscaïen que le fouletin, & penche même plutôt vers le fouletin dans plusieurs temps du verbe.

Sauf les différences caractéristiques, les dialectes basques sont souvent pareils; des emprunts se sont faits de part & d'autre, ou des influences ont agi également chez les uns & chez les autres. Une langue dont tous les dialectes ont adopté en commun la totalité des lois phonétiques ne présentera guère des variations bien grandes; cependant il ne faudrait pas conclure de ce que nous venons de dire que ceux qui parlent un dialecte différent se comprennent sans difficulté.

Sans vouloir dire que le dialecte biscaïen se soit conservé plus pur que les autres, il faudra cependant y reconnaître, dans plusieurs cas, un caractère plus archaïque. Jusqu'à présent les tentatives de comparaison des dialectes entre eux ont dû être nécessairement imparfaites & souvent nulles, puisqu'on ne connaissait ni les lois phonétiques, ni la nature & la formation du verbe; mais peu à peu la lumière s'est faite, & nous ne croyons pas exagérer la valeur des résultats obtenus en les considérant comme suffisants pour pouvoir se permettre de poser les fondements d'une grammaire comparée de la langue basque.

Nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les différents dialectes, & signalerons leurs points caractéristiques.

§ 2.

Le dialecte biscaïen.

Le dialecte biscaïen se sépare nettement de tous les autres dialectes par les auxiliaires du verbe transitif. La conjugaison avec deux régimes, p. ex. „je vous le donne” a pour auxiliaires, en biscaïen, trois verbes: *eufi* „tenir” pour l'indicatif; *egin* „faire” pour le subjonctif; *edin* „pouvoir” pour le potentiel. Tous les autres dialectes se servent des verbes *euki* & *ezan*. Cette différence suffirait déjà pour rendre le biscaïen inintelligible à ceux qui parlent un autre dialecte.

Un autre point caractéristique, mais pas si exclusivement biscaïen que celui que nous venons de citer, c'est la mutation de la voyelle finale primitive quand suit l'article *a*. Ces mutations se retrouvent dans quelques autres dialectes (en fouletin & en bas-navarrais), mais rarement & sans ordre; plutôt par exception. *Seme* „fils” fait *femia* „le fils”; *arno* „vin” fait *arnua* „le vin” (1).

(1) On a voulu retrouver cette prononciation dans le labourdin. Mais M. Duvoisin dit que le beau labourdin, celui qui fait autorité, prononce *femea* & *arnoa*. Etudes sur la langue basque. — Aussi cette orthographe ne se voit ni chez Axular, ni chez Haramburu, ni chez Chourio.

Un autre trait propre au dialecte biscaïen, c'est la prédilection marquée pour l'hiatus, & en général pour les voyelles doubles & triples ; p. ex. *zaar* pour *zahar* ; *leengo* pour *lehengo* ; *debekau* pour *debekatu* ; *semiaen* pour *semiaren*. Ce n'est pas ici la tendance à élider des consonnes (*h*, *r*), qui est spécialement biscaïenne ; le guipuzcoan en fait autant ; mais ce dialecte ne tolère pas l'hiatus & dit : *zar*, *lengo*.

L'élision des consonnes est cependant plus fréquente en biscaïen, puisqu'on n'est jamais arrêté par la crainte de produire un hiatus ; l'élision de *r* est surtout très-commune ; *semiaen* pour *semiaren* ; *no* pour *nor* ; *ze* pour *zer*. L'élision du *r* du génitif se trouve surtout chez Olachea ; p. ex. *Eguneango cristinaubaen exercicioa* „exercices journaliers du chrétien”. *Tangoicoaen semiari* „au fils de Dieu”. *Taunaen graciaz* „par la grâce de Dieu”. Il ne peut pas y avoir de confusion entre le génitif singulier & le génitif pluriel, puisque l'article qui s'est maintenu au singulier (*gizonaren* ou *gizonaen*), s'est perdu au pluriel ; de façon qu'il ne reste de l'article que la voyelle de liaison *e* qui le liait au suffixe *n* : *cristinaubaen*, sing. ; *cristinauben*, plur.

Zavala (1) compte quatre variétés dans le dialecte biscaïen :

1° Celle de Marquiña & de ses environs, jusqu'au Guipuzcoa ; c'est celle qui se distingue par la mutation de la voyelle finale ;

2° Celle de la Merindad de Arratia, où l'on prononce le *a* final comme *e* ; p. ex. *dire* pour *dira* ; *de* pour *da* ; *deu* pour *dau* ; *deufet* pour *deufat* ;

3° Celle du centre de la Biscaïe, qui combine les deux particularités mentionnées ci-dessus ;

4° Celle d'Orozco, qui est comme celle du centre ; seulement elle ajoute *b* après *o* : *doba* pour *doa* ; par contre, au lieu d'introduire le *b* après *u*, selon la règle, on change le *a* en *i* : *menduin* pour *menduban*, & *e* précédant *e* devient *i* : *daudie* pour *daudee*.

Outre ces différences grammaticales, le biscaïen se sert de formes & de mots inconnus aux autres dialectes ; p. ex. le présent de l'indicatif de *izan* est *naɹ*, *aɹ*, *da*, &c. ; tandis qu'il est *naiz*, *aiz* ou

(1) *Verbo vasç.*, p. 55.

niɿ, *hiɿ* dans d'autres dialectes. Ceci sont des variantes d'une même forme; mais on trouve des mots entièrement différents & seulement en usage en Biscaïe; p. ex. *gura* pour *nai* ou *nahi*.

§ 3.

Le dialecte guipuzcoan.

Ce dialecte a un caractère moins accusé; il se trouve entre la Biscaïe & le Labourd, & se ressent de sa position géographique; il participe de l'un & de l'autre dialecte; mais quant au verbe, qui est toujours un trait distinctif, le guipuzcoan est beaucoup plus rapproché du labourdin que du biscaïen : il n'emploie ni *eutsi*, ni *egin*, ni *joan* comme verbes auxiliaires, ce qui est extrêmement remarquable, le guipuzcoan étant un dialecte basque d'au-delà des Pyrénées; faudra-t-il en conclure que le guipuzcoan & les dialectes basques français ont formé autrefois un groupe homogène, séparé du biscaïen, mais toujours dans une relation de dialectes, ou faudra-t-il envisager le biscaïen comme un dialecte plus ancien? Il serait peut-être prématuré de se prononcer sur cette question d'une manière décisive, mais il nous semble que le dialecte biscaïen pourrait être considéré comme l'aîné de la famille.

§ 4.

Le dialecte labourdin.

Le dialecte labourdin n'a pas de caractère distinctif, pas plus que le guipuzcoan; comme celui-ci, il se sert des mêmes auxiliaires que les autres dialectes basques français. Les flexions du verbe ont souffert; elles ont leurs formes particulières, il est vrai, mais il n'y a qu'à remonter deux siècles pour trouver chez Axular, Haramburu, Etcheberry, ces mêmes flexions dans toute leur pureté ou à peu de chose près. Si de nos jours on dit *dautazu* „je vous l'ai”, on di-

fait au xvii^e siècle *derautazu* ou *derotazu*. *Diot* „je le lui ai” s’écrivait encore, au temps des auteurs mentionnés ci-dessus, *deraukat* ou *derokat*. Plus on remonte, & l’on ne peut guère remonter plus de trois siècles, plus les différences diminuent, ce qui est surtout sensible dans le dialecte fouletin; mais le labourdin aussi s’est fortement altéré, comme on le voit par les exemples donnés.

Malheureusement nos ressources pour la critique des dialectes de ces temps-là sont très-insuffisantes; souvent il ne nous reste qu’un seul livre représentant la littérature de tout un siècle, p. ex. le N. T. de Liçarrague pour le bas-navarrais du xvi^e siècle; les poésies de Dechepare pour le fouletin de ce même siècle. Il serait par conséquent très-risqué de critiquer tel ou tel dialecte, puisque souvent tout point de comparaison manque. Il ne serait pas prudent de dire que la langue de Liçarrague est un mélange de bas-navarrais & de labourdin. La traduction du Nouveau Testament de Liçarrague est l’unique livre qui reste de cette époque & le labourdin du xvi^e siècle est totalement inconnu. On a avoué que *vkan* est bas-navarrais, mais à regret, à ce qu’il paraît, car on ajoute „*ukan* aurait pu être labourdin”. — Sans doute, & *ukan* aurait pu être aussi biscalien ou guipuzcoan. Les flexions du verbe auxiliaire qui ont été citées comme se rapprochant plutôt du bas-navarrais que du labourdin moderne, prouvent au contraire très-peu pour la pureté de la langue de Liçarrague. *Draukat* „je le lui ai” est tout aussi bien labourdin que bas-navarrais; Axular, Haramburu, Etcheberry, tous Labourdins, écrivent *draukat*.

Un trait distinctif, mais propre à tous les dialectes basques français, c’est la double forme du pluriel, une pour l’agent, une autre pour le patient, tant pour le nom que pour le pronom.

§ 5.

Le dialecte fouletin.

Le dialecte fouletin a assez souffert en général; ce n’est pas seule-

ment le verbe, comme en guipuzcoan, qui porte les traces d'une corruption phonétique très-violente, c'est aussi sa prononciation qui s'est modifiée; le *u* est devenu *u* français, comme règle, & s'amincit jusqu'à *i* par la mutation; *duzu* se prononce *düzü* (*u* français), & *duzute* en perdant le *t* est devenu *düzie*, pour *duzuye*.

Heureusement pour l'étude du dialecte souletin, il y a quatre livres précieux : les poésies de Dechepare, 1545; le Prône souletin, 1676; le Catéchisme de Belapeyre, 1696, & l'Imitation de Jésus-Christ, 1757. On peut donc suivre pendant trois siècles les modifications qu'a éprouvées ce dialecte.

Les comparaisons sont surtout importantes pour les flexions des verbes auxiliaires, qui du temps de Dechepare ne s'éloignaient que très-peu de celles employées par Axular, Haramburu, Labourdins qui vivaient un siècle plus tard. A cette époque on trouve le Prône souletin où ces flexions ont déjà cette forme syncopée qui ira toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on vienne à notre époque, où elles sont à peine reconnaissables, & où elles ne sont dépassées que par celles du dialecte guipuzcoan.

Dechepare, en 1545, écrit *deraut* „il me l'a”, comme les Labourdins. Ce *deraut* devient *derit* dans le Prône de 1676; & *dei* dans le souletin d'aujourd'hui.

Au nombre des traits caractéristiques de ce dialecte, on pourra citer :

1° L'emploi de *ukhen* „eu” pour *izan* des autres dialectes; particularité qu'elle partage avec le bas-navarrais, qui écrit *ukan*.

2° Le datif pluriel en *r*. Quelques localités du Labourd s'en servent aussi.

3° La mutation de *r* en *l* dans le suffixe *ra*: *herrial* pour *her-rira* (1).

4° Le pluriel régulier *hurak* de *hura* „ce-là”. Ce pluriel n'existe nulle part.

(1) La mutation de *r* en *l* n'a rien d'extraordinaire en elle-même; ce qui est extraordinaire, c'est que le suffixe *ra* en soit atteint.

§ 6.

Les autres dialectes.

Les autres dialectes comme le navarrais espagnol, le bas-navarrais & les variétés labourdines, guipuzcoanes & autres, subissent, croyons-nous, généralement, l'influence de leur position géographique ; & bien que quelques-uns présentent peut-être des phénomènes isolés, les quatre grands dialectes nous donnent la totalité des traits principaux, essentiels, qui suffisent à expliquer cette langue intéressante. Nous ne prétendons en rien diminuer la valeur de ce que les sous-dialectes pourront encore livrer pour combler les petites lacunes ; mais même sans eux nous avons assez pour apprécier la langue basque dans toute son étendue, & avant de nous aborber dans des détails qui pourront compléter l'édifice, il faudra assigner les bases sur lesquelles on pourra l'élever.

 CHAPITRE II.

§. 1.

L'Alphabet.

Jusqu'à aujourd'hui l'alphabet primitif basque est inconnu, & la seule chance de le retrouver sera peut-être sur les monnaies à inscriptions dites ibériennes ; mais jusqu'ici la lecture de ces inscriptions est si incertaine, qu'il n'y a rien à préjuger soit pour, soit

contre la théorie d'identité du basque & de l'ibérien. Personne, autant que nous sachions, n'a nié la possibilité de la parenté du basque & de l'ibérien ; mais encore de nos jours cette parenté n'est qu'une hypothèse pure & simple, sans aucun fait positif pour l'appuyer. Il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour formuler cette hypothèse, et l'homme de génie dont le nom ne paraît pas pouvoir s'en séparer (& sans raison), a heureusement, croyons-nous, de meilleurs titres à notre admiration ; l'hypothèse devait se produire d'elle-même ; tout concourait à faire envisager les Ibériens comme les ancêtres des Basques ; aussi cette théorie n'est-elle pas du tout nouvelle, & Humboldt n'a fait que répéter ce qui avait été déjà dit par Larramendi. Abrité sous le nom du célèbre philologue allemand, on a répété de confiance ce qu'on ne se trouvait pas en état de vérifier (1).

Ce qui a été nié, & à bon droit, c'est la certitude de la parenté du basque & de l'ibérien. S'il est prudent de ne rien admettre que sur preuves, quand il s'agit de langue basque, il est absolument nécessaire d'être pour le moins aussi prudent quand c'est la langue ibérienne qui est en question ; pour la raison très-simple qu'on ne fait rien de la langue ibérienne, ou si peu du moins qu'il n'est pas question d'argumenter d'une langue ibérienne pour prouver une parenté quelle qu'elle soit, basque ou autre (2).

L'opinion contraire se réduit à néant par la seule question : où sont les preuves ? Vouloir comparer une langue dont on ne fait pas lire l'écriture à une langue qu'on ne connaît presque pas, est un tour de force qui ne peut guère donner un résultat sérieux.

Nous ignorons si l'historien peut se contenter de la probabilité de

(1) Un de nos amis, M. N. van der Tuuck, un des juges les plus compétents en fait de langues polynésiennes, nous écrit : « La grammaire Kawi de Humboldt fourmille de fautes. »

(2) Une légende est souvent déchiffrée de quatre manières différentes, p. ex. Chalman Ucfaman — Celsitan — Heleosfan. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder la question de la numismatique ibérienne ; mais nous croyons pouvoir dire que le déchiffrement des légendes laisse nécessairement énormément à désirer. M. Heiss trouve treize variantes correspondant à k & quatre à q. *Description générale des Monuments antiques de l'Espagne* p. 21.

l'hypothèse, mais le philologue doit exiger plus, surtout quand la question est tranchée si péremptoirement qu'elle l'est chez Humboldt : « Les termes de peuples parlant ibérien & de peuples parlant basque, ont la même valeur (1). »

L'alphabet dont les Basques se servent de nos jours est celui des langues romanes ; les Basques espagnols ont par conséquent l'alphabet espagnol & les Basques français l'alphabet français.

EXPLOSIVES.				CONTINUES.				SEMI- VOYELLES.
NON ASPIRÉES.		ASPIRÉES.		NASALES.	SIFFLANTES.	LIQUIDES.		
Fortes.	Douces.	Fortes.	Douces.			Fortes. Douces.		
Gut.	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>kh</i> <i>h, j</i>	<i>n</i>				
Pal.	<i>ch</i>			<i>ñ</i>	<i>s</i>		<i>y</i>	
Dent.	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>th</i>	<i>n</i>	<i>ç</i>	<i>l.</i>		
Ling.	—			—		<i>r</i>	<i>r</i>	
Lab.	<i>p.</i>	<i>b</i>	<i>ph</i>	<i>m</i>			<i>v</i>	

SONS MIXTES.

ll, ñ, tt. — y, ts, tç.

VOYELLES.

a, e, i, o, u & ü souletin.

Quelqu'imparfait que soit cet alphabet pour exprimer tous les sons basques, il n'est peut-être pas plus imparfait qu'un autre alpha-

(1) So find Iberische Völker und Vaskisch redende gleichbedeutende Ausdrücke. *Prüfung*, &c., p. 177.

bet ; &, comme nous l'avons dit dans notre Dictionnaire (1), il ne nous paraît pas nécessaire de doubler le nombre de caractères, comme cela a été fait, afin de rendre toutes les nuances des sons basques.

§ 2.

La prononciation.

La prononciation ne diffère pas beaucoup d'un dialecte à l'autre ; elle a été influencée légèrement par l'espagnol & par le français ; mais ce qui rend un dialecte inintelligible à l'autre c'est plutôt, en grande partie, croyons-nous, l'emploi de flexions verbales différentes.

La lettre qui diffère le plus dans sa prononciation est le *j*, & la lettre qui diffère le plus comme usage est le *h*.

Les explosives *k*, *ɾ*, *p*, se prononcent toutes de la même manière dans tous les dialectes.

Le *g* a toujours le même son guttural devant *a*, *e*, *i*, *o*, *u*.

Les basques espagnols continuent à écrire *gu* devant *e* & *i*, ainsi *guiçon* ou *giçon*. On écrit maintenant *giçon*.

Les deux autres explosives douces *d* & *b* se prononcent comme en français dans tous les dialectes, excepté le *b* médial, qui, dans les dialectes basques espagnols & aussi en souletin, a une tendance à être prononcé *v*, comme c'est le cas avec le *b* espagnol.

La consonne palatale représentée par *ch* se prononce à l'espagnole dans tous les dialectes ; *eche* „maison” se prononce *etche*. Il est quelques rares exceptions où *ch* est prononcé à la française dans les dialectes basques espagnols. En souletin on écrit *ich* (2).

Les consonnes aspirées représentées par *kh*, *th*, *ph*, se prononcent comme *k*, *ɾ*, *p*, suivi d'une légère aspiration ; *ph* n'est jamais pro-

(1) Introduction, p. xxi.

(2) Inchauspe, *Verbe basque*.

noncé *f*. Ces lettres aspirées appartiennent spécialement au dialecte bas-navarrais actuel.

Le *h* se prononce comme une légère aspiration dans les dialectes basques français, mais cette consonne est muette dans les dialectes basques espagnols & s'est tout-à-fait perdue en biscaien.

Le *j* se prononce en guipuzcoan comme la jota espagnole, en labourdin comme *y* français, & aussi comme *d* mouillé (*dofatu* ou *iofatu*); en souletin comme *j* français & en biscaien à peu près comme en français.

Œ guttural se prononce dans tous les dialectes comme en français. Bien qu'il n'existe pas de lettre spéciale pour cette lettre, nous avons cru devoir répéter le *n* dans le tableau.

Ñ palatal est écrit *ñ* dans les dialectes basques espagnols; il était représenté autrefois par les groupes *nh*, *hn*, *in*, *ni*. Le son correspond à *gn* dans „agneau”. Cette lettre est inconnue au dialecte bas-navarrais. Comparez ce que nous avons dit dans notre dictionnaire, page XLV.

M se prononce comme en français ou en espagnol.

S a à peu près le son de *s* français ou espagnol, mais plus gras, plus nourri. Ce n'est plus *s* & pas encore *ch*; mais toujours plus près de *s* que de *ch*. Si l'on ne saisit pas la bonne prononciation, on fera mieux de prononcer *s* que *ch*; on est compris quand on dit *sagarra* (la pomme) & non pas quand on dit *chagarra*.

Z remplace le *c* & le *ç* de l'ancienne orthographe; il se prononce comme le *c* français dans „ce”, & jamais comme le *z* français dans „zèle”, excepté quelques rares exceptions en souletin.

R. Cette lettre a deux sons: l'un dur, l'autre doux. Entre deux voyelles, ce son est si doux qu'il est difficile pour un étranger de le prononcer: *ura*, *ara*, *ere*. On croirait entendre quelquefois un *d*. En labourdin, on prononce & on écrit généralement *ai* pour *ari*; *zoi* pour *zorhi*; *zihi* pour *ziri*; *sahats* pour *sarats*; *baatchuri* pour *baratchuri*. A la fin d'une syllabe, & suivi d'une consonne, le *r* se prononce comme en français. Deux *r* se prononcent très-fortement: *lurra* „la terre”.

L se prononce comme en français; *ll* se prononcent dans les

dialectes basques espagnols comme ll mouillés dans les dialectes basques français.

Ÿ. Cette lettre a deux sons : 1^o comme „y” français dans „ayant”; 2^o comme „die” dans Dieu; c’est un son mouillé, qui répond exactement au hongrois *gy*. Ainsi *oya* „le lit”; *turmoya* „le tonnerre”; *amoraya* „la truite”, se prononcent *odia*, *turmodia*, *amoradia*. Quand même on écrit *i* (en guipuzcoan) comme dans *andia* „le grand” (& non *andya*, puisque le *i* n’est pas entre deux voyelles), on prononce tout de même *and dia*; & *erdia*: *erd dia*; *mendia*: *mend dia*; *aia*, mieux *aya*: *adia*. Ce son mouillé de *y* a produit une double orthographe : *doŸtatu* & *joŸtatu* (mieux *yoŸtatu*). Comparez notre dictionnaire, aux lettres *Ÿ* & *Ÿ*.

Ÿs & *ŸŸ* se prononcent comme *ɪ + s* & *ɪ + ʃ*.

LES VOYELLES.

Les voyelles se prononcent comme en espagnol; le *u* est prononcé comme «ou» français, excepté en souletin, où il a pris le son de „u” français.

Les diphthongues n’existent pas plus en basque qu’en espagnol ou en italien; chaque voyelle se prononce.

Le *o* nous a paru avoir une tendance à être prononcé comme le *o* dans „rocher”.

Ces quelques indications suffiront pour donner une idée de la prononciation basque. C’est tout ce que nous pouvons donner pour le moment. Une étude approfondie sur la prononciation basque demanderait un séjour prolongé dans le pays même, tant en-deçà qu’au-delà des Pyrénées.

CHAPITRE III.

LE SYSTÈME PHONÉTIQUE BASQUE.

§ I.

Les consonnes.

Le système phonétique de la langue basque est assez simple; il n'y a pas beaucoup de règles & il y a peu d'exceptions. Bien que la langue basque ait produit, peut-être six, & certainement quatre dialectes assez différents pour être considérés comme des dialectes séparés, il n'en est pas moins vrai que tous ont adopté, en grande partie, les mêmes lois phonétiques.

Il y a très-peu de lois qui appartiennent spécialement à un seul dialecte; c'est plutôt telle loi qui est appliquée avec plus ou moins de rigueur dans tel dialecte ou dans tel autre; ce qui est une loi immuable dans un dialecte (comme la mutation de la voyelle finale primitive en biscaïen) se retrouve comme exception dans un autre.

Nous n'avons pas trouvé, par conséquent, beaucoup à changer au système phonétique, écrit il y a dix ans, & qui se trouve dans la deuxième édition de notre Essai. Il faut sans doute le compléter, mais les traits fondamentaux restent intacts. L'addition la plus importante est celle de la mutation de *k* en *t* ou bien son élision; deux faits d'une immense portée pour l'étymologie basque.

GUTTURALES.

K. Quand *k* final primitif est suivi d'un suffixe, il devient médial, & dans ce cas il est converti en *t* ou bien il est élide. Quelquefois le *k*

se maintient au milieu du mot, mais c'est très-rare. Quand il provient d'un *h*, le *k* médial est toléré.

K final, primitif, suivi d'un suffixe, est élide dans tous les dialectes.

Le dialecte biscaïen, avec sa prédilection pour l'hiatus, élide le *k* sans le remplacer : *aek* + *n* „ceux-là” devient *aen* „de ceux-là”; les autres dialectes ne tolèrent généralement pas l'hiatus & le font disparaître en intercalant un *y* : le guisp. dit *ayen*; le soul. *hayen*; le lab. *heyen*. *Gizonak* + *n* fait *gi-zonen* pour *gizonaen*; l'hiatus a été évité ici en élidant aussi le *a*. *Gizonak* + *i* fait *gi-zonai* & *gi-zonei*; l'hiatus a été admis ici par tous les dialectes (1). L'élision du *k* n'est pas limitée aux noms & aux pronoms; on en trouve de nombreux exemples dans le verbe : *dežadak* „tu me l'as” suivi de la conjonction *n* „que” devient *dežadakan* (2). En labourdin le *k* s'est maintenu, ce qui est rare, & l'on écrit *diežadakan*; le guipuzcoan a élide le *k* & a laissé l'hiatus : *diežadaan*; le fouletin a évité l'hiatus en intercalant *y* : *dižadayan*. Le bas-navarrais élide le *k* & laisse subsister l'hiatus : *Nor da hiri drauan giçon hura?* Jean v, 12. Qui est cet homme qui l'a dit? *Drauan* est pour *drauk* + *n* relatif. — *Hiruretan vkaturen nauäla*, Matth. xxvi, 34. Tu me renieras trois fois; de *nauk-la*. — *Eztey arropa eztualala*. Matth. xxii, 12. Sans que tu aies robe de noce; de *ez-duk-la*. En fouletin *nežak* + *la* devient *nežayala*. — *Pensa eșac handuyala recibitu fedia* (3). Songe que là tu as reçu la foi. *Han* „là”, *duk* „tu as” *la* „que”. *Ecin dateyela falbu* (4) qu'il ne peut être sauvé; *dateke-la*, pour *daiteke-la*. *Zaiteke* lab. correspond à *zaiteye* soul. „vous pourrez”. *Nindukan*, l. = *ninduan*, g. = *ninduyan*, fouletin.

Si *k* n'est pas primitif, mais s'il provient de *h*, *k* est de rigueur : *eman* + *hume* fait *emakume*. Il se présente des cas où il faut conserver la lettre *k*, sans toutefois la garder au milieu du mot, ce qui paraît fortement déplaire à l'oreille basque, surtout biscaïenne; c'est

(1) Excepté le fouletin; ce dialecte dit *giçoner*; *ai* est devenu *er* corruption inexplicable pour le moment.

(2) Nous donnons ici à *ezan*, pour plus de clarté, la signification de „avoir”.

(3) Dechepare, *Poésies*, p. 8.

(4) Même ouvrage, p. 18.

ce qui a eu lieu dans l'auxiliaire ; p. ex. „tu l'as” se dit *dok* en biscaïen ; & „tu les as” ferait régulièrement *doka*ζ, *dok* + ζ ; le biscaïen s'est tiré de la difficulté en transposant le *k* et *doka*ζ est devenu *do*ζ*ak*. Si le *k* avait été élidé, on aurait perdu la caractéristique de la deuxième personne du singulier.

Quand *k* final est suivi d'un des suffixes suivants *n* (locatif), ζ, *ko*, *dik*, *ra*, *ron*ζ, il est converti en *ι*.

Eche + *k* + *n* ne fait pas *echekan* mais fait *echetan*.

Egun + *k* + *ko* „ „ „ *egunakeko* „ „ „ *egunetako*.

Eche + *k* + *ra* „ „ „ *echekara* „ „ „ *echetara*.

Il y a de très-rare exceptions à cette règle, & elles se trouvent surtout en biscaïen ; dans tous les dialectes *gi*ζ*on* + *k* + ζ fait *gi*ζ*oneta*ζ „par les hommes” ; mais le biscaïen a gardé le *k* : *gi*ζ*onaka*ζ ; de même *eurak* „eux” fait *eurakan* „en eux”.

Il y a encore quelques localités où le *k* s'est conservé dans la prononciation & où l'on dit *gi*ζ*onaken* „des hommes” ; ce sont les environs d'Irun & de Fontarabie.

Le *k* a dû s'écrire autrefois dans tous les dialectes, comme c'est prouvé par le biscaïen qui l'a conservé dans quelques locutions ; plus tard ces formes auront paru dures & le *k* aura été élidé, s'il n'était pas absolument nécessaire, & aura été converti en *ι*, quand il a paru nécessaire d'en conserver la trace. Malheureusement *k* a été élidé quelquefois, quand il aurait fallu le conserver ou bien en garder le souvenir ; p. ex. le bisc. *dagidan* „que tu me le fasses” pour *dagidakan*, de *dagidak* + *n* conjonction. Maintenant cette personne se confond avec la troisième personne : „qu'il me le fasse”. Le biscaïen qui aime l'hiatus, aurait surtout pu ou dû dire *dagidaan*.

Il sera superflu de faire remarquer l'importance de cette loi phonétique, qui explique un si grand nombre de formes restées mystérieuses jusqu'ici, tant dans le nom que dans le verbe : surtout la forme du nom pluriel avec *ι* pour *k*. Toutes sortes de théories ont été faites pour expliquer ce groupe *eta* ; plusieurs auteurs ont gravement déclaré que *eta* avait un sens local. Qu'avec des notions superficielles on n'arrive pas à expliquer des difficultés de la grammaire basque, cela se conçoit ; mais de trouver une idée de localité

exprimée dans *eta*, p. ex. *guiṣonetaṣ* „par les hommes” cela se comprend moins bien, qu’il s’agisse de basque ou de toute autre langue.

La mutation de *k* en *t* n’a rien d’extraordinaire en elle-même; elle se retrouve aussi dans d’autres langues. Le signe de pluralité est *k* en hongrois & *t* en finnois, deux langues de la même famille. Mais les cas de mutation sont si nombreux & si bien établis, en basque, qu’ils suffisent à décider la question.

La mutation & l’élision se rencontrent encore dans les variantes *kunkur* = *tuntur*; *onaṣkar* = *oñaṣtar*, *ebaki* = *ebai* & d’autres.

H. L’aspiration s’est conservée dans les dialectes basques français; elle s’est à peu près perdue dans le guipuzcoan, & elle a tout à fait disparu du bisciaïen. Le pronom *hi* „tu” est devenu *i*.

Le bas-navarrais n’a pas seulement le *h*, mais encore les explosives aspirées *kh*, *th*, *ph*.

H comme lettre finale se durcit en *k*. C’est ainsi que nous croyons pouvoir expliquer que toutes les flexions qui ont le pronom *h* pour *hi* „tu”, à la fin, se terminent en *k*. *Dakark* „tu le portes” est formé de *d-ekar-h*. Que le *h* se trouve ici pour *hi* est prouvé par la flexion de la deuxième personne du pluriel *dakarṣu* „vous le portez” de *d-ekar-ṣu*. — *Hi* & *ṣu* sont incontestablement les pronoms de la deuxième personne.

H initial placé, par suite de la composition ou de l’agglutination au milieu d’un mot, se convertit en *k* ou bien est élide (1).

1° *Ari* + *hume* fait *arkume* „agneau”. *Arṣ* + *haṣal* fait *arṣkaṣal* „ongle”. *Zora* + *heria* fait *zorakeria* „la folie”.

2° Quand le *h* est élide le même fait se présente que quand le *k* est élide; c’est-à-dire sa chute produit un hiatus; p. ex. *daroa-ho-t* devient en bisciaïen *daroakot* „je le lui emmène” selon la règle que *h* initial devient *k*; & *daroayot* selon la règle que le *h* s’élide & est remplacé par *y* pour éviter l’hiatus. Nous n’aimerions pas décider si

(1) Cette règle a trouvé des contradicteurs; *h* ferait primitivement *k*; supposition qui ne se fonde sur aucun fait. Nous en attendons depuis dix ans la preuve. Encore, en 1875, M. Vinson s’exprimait ainsi: (*Revue de Ling.* vol. VII, p. 330) J’espère lui démontrer une autre fois son erreur.

cet *y* provient directement de *h*, ou si le *y* est introduit pour éviter l'hiatus; mais puisqu'il y a des dialectes qui préfèrent l'hiatus, on pourrait peut-être en conclure que la chute de l'*h* a précédé l'intercalation de l'*y*. Comparez *ſayets* g. = *ſahex*, bn. „côté”. *Sihua* = *ſeyua* „ſuif”. *Sinhexi* = *ſiñiſtu*: ici le *ñ* contient le son *y*. *Bohatu* = *buyatu* „enfler”. Une flexion (& il y en a plusieurs) comme *nindukan*, l. „tu m'avais” de *n-indu-h-n*, a *k* pour *h* en labourdin; cet *h* s'est perdu en guipuzcoan *ninduan* & a été remplacé par *y* en fouletin *ninduyan*.

DENTALES.

T. Cette lettre s'élide devant *k*. *Bat* „un” & *kide* „pareil” font *bakid* „commun”. *Tzat* „pour” & *ko* „de” font *tzako*. Il y a quelques rares exceptions comme *utkitzea* „le goût”, mot employé par Axular. Comp. notre Dict.

N. Devant les labiales *b*, *p* devient *m*: *nombait* pour *non bait*; *giẏombat* pour *giẏon bat*. (Liçarrague); *lembiziko* pour *len-biziko*, &c.

Devant *k*, *l*, *r*, *ɾ* le *n* est élidé; *nora* de *non-ra* „vers où”; *zala* de *zan-la* „qu'il était”; *giẏonarekin* de *giẏonaren-kin* „avec l'homme”; *aitẏitik* pour *aitẏin-tik* „au contraire”; *emetik* de *emen-tik* „d'ici”; ou si l'on veut conserver le *n* *emendik*: de même *egotu* ou *egondu* *iẏatu* ou *iẏandu*, *egotu* ou *egondu*; mais cette mutation n'est pas toujours applicable; on dit *etẏatera* pour *etẏantera*; mais on ne pourrait pas garder le *n* & dire *etẏandera*; *etẏan* fait *etẏate*, substantif verbal indéfini: ici le *ɾ* ne peut jamais changer. — *Ara* de *an-ra* „vers là”.

Z, se convertit en *ɾ* devant *z*: *eẏ zan* devient *etẏan* „il n'était pas”. *Z* s'élide quelquefois; *naĩz* „je suis” précédé de *eẏ* fait *enaĩz* „je ne suis pas” dans quelques dialectes.

LABIALES.

P & B n'offrent rien de remarquable.

M. Aucun mot ne finit en *m*. Dans les noms propres le *m* est converti en *n*; est-ce par l'influence de la langue espagnole? Les noms bibliques ont tous en espagnol un *n* au lieu d'un *m* (1) : Adan pour Adam.

M remplace souvent *b* dans les mots d'emprunt; *maino* de baño esp. „bain”. D'un dialecte à l'autre on trouve *m* pour *b* & *b* pour *m*: *miga* = *biga*; *bilgor* = *milgor*; *Miarritz* = *Biarritz*.

LINGUALES.

R. Cette consonne ne se trouve jamais au commencement d'un mot.

Dans les mots d'emprunt où le *r* est initial, on le fait précéder d'un *a* ou d'un *e*: *arraçoya* de l'espagnol *razon*; ou bien on retranche le *r*: *recommendar* a donné *gomendatu*. A la fin d'un mot, quand le *r* est dur, il est toujours redoublé quand suit un suffixe qui commence par une voyelle; *lur* fait *lurra*; *ondar* fait *ondarra*.

Il n'y a que peu de mots dont le *r* soit doux à la fin, p. ex. *ur*, *or*, *zur* qui font *ura* „l'eau”; *ora* „le chien”; *zura* „le bois”. Cet *r* se perd souvent dans les mots composés; p. ex. *ubiçiak* de *ur-biçiak*; *zuarri* de *zur-arri*; *zuola* de *zur-ola*.

V, est une consonne rare en basque, généralement remplacée par *b*; & dans les mots d'origine latine par *m*; p. ex. *mendekatu* de *vendicare* „venger”; *mentura* de *ventura* „hasard”; *magina* de *vagina*. Il est possible que ce soit par l'influence de la langue espagnole qui a fait de *vimen*, mimbre; de *vilano*, milano. La difficulté qu'éprouvent les Espagnols à distinguer *v* & *b* a dû influencer le basque

(1) Diez, *Gram.*, vol. 1, p. 200.

espagnol où l'on écrit *avek* & *abek* pour *auék* ; c'est surtout dans le dialecte bisciaïen que l'on trouve $u = v = b$. Comme nous n'admettons pas le *v* dans l'alphabet, nous écrivons partout *b* ou bien *u*.

Le nom verbal pour „placer” parcourt toute la série de labiales : *ibeni*, *ipini*, *imini*, *ifini*.

F. Il est admis que cette lettre n'est pas basque. Nous ne connaissons qu'un seul mot dans les dialectes basques espagnols avec *f* : *farra* „rire” substantif dont l'origine est inconnue.

Les dialectes basques français ont adopté un assez grand nombre de mots avec *f* initial, &, bien qu'il soit difficile pour le moment de rendre compte de quelques-uns d'entre eux, il est plus que probable qu'ils sont tous d'origine étrangère.

Le *f* des mots empruntés est quelquefois conservé & quelquefois remplacé par une labiale ; p. ex. force est devenu *bortcha*. Il est curieux que le verbe „prouver” ait donné *frogatu* ; le *f* qui n'existe pas & le groupe *fr*, qui ne devrait pas être toléré, ont été choisis pour rendre un mot étranger où le *f* ne se trouvait pas & où la rencontre de *f* & *r* aurait pu être évitée. Ailleurs, nous avons attiré l'attention sur le caprice des langues, du moment qu'il s'agit de mots étrangers.

LES VOYELLES.

Les voyelles basques sont *a*, *e*, *i*, *o*, *u*.

En partant du principe que *a*, *i*, *u* sont les voyelles primitives, on trouvera qu'il est difficile d'assigner un vocalisme plus ancien à un dialecte qu'à un autre. Peut-être la balance penchera-t-elle un peu en faveur du dialecte bisciaïen, qui a conservé des *a* où les autres dialectes ont des *e* ; p. ex. *alkar* = *elkar* ; *baltz* = *beltz* ; *barri* = *berri* ; *azur* = *ezur* ; *charri* = *cherri*.

Comme toute comparaison est limitée aux dialectes entre eux, il n'est que probable qu'une forme est plus ancienne qu'une autre, & nous n'arrivons jamais à une certitude ; p. ex. quelle forme est plus ancienne *euli* bisc. ou *uli* guip., *eur*i ou *ur*i, *geur*e ou *gur*e ?

Le *a* se retrouve comme *e*, *i*, *o*; *a* devient *e* dans *elkar* pour *alkar*; *i* dans *etzin* pour *etzan*; *o* dans *emon* pour *eman*. Dans un tel état de variabilité nous craindriions de prendre pour des règles ce qui n'est dû qu'au hasard. On a tenté d'expliquer ces mutations par la phonétique des langues aryennes, mais nous ignorons si ces lois sont absolues & générales, au point de pouvoir les appliquer indifféremment à toutes les langues; & nous préférons, pour le moment, laisser cette question à de plus compétents que nous. Il y a cependant quelques lois certaines. La plus importante est celle qui règle la mutation de la voyelle finale.

Le dialecte bisciaïen change toutes les voyelles finales, sauf le *a*, quand elles sont suivies par une voyelle & surtout par un *a*. Le *a* suivi de *a* reste *a*, & souvent les deux *a* s'écrivent; *e* devient *i*; *i* devient *y*; *o* devient *u*; *u* devient *ub*. *Aita* + *a* *aitaa*; *eche* + *a* *echia*; *andi* + *a* *andiya*; *gurafo* + *a* *gurasua*; *buru* + *a* *buruba*. Cette loi se fait surtout sentir dans la variété de Marquiño (1). Elle n'est pas inconnue dans quelques localités de la Basse-Navarre & de la Soule. Cette loi est applicable non-seulement au nom, mais aussi aux flexions du verbe; c'est une loi de phonétique générale. Nous nous expliquons le lab. *ninduban* „il m'avait" = *ninduan*, bisc. par l'influence de cette loi.

Aucun mot basque ne se termine par une explosive douce. La plupart se terminent par une voyelle : *arriba*, cœur; *alde*, côté; *arri*, pierre; *arno*, vin; *buru*, tête; par une des dentales *l*, *n*, *t*, *z*; par *r* & *s*; quelques-uns par une explosive forte, comme : *bat*, un. (Exception.)

Deux consonnes ne se suivent jamais, ou très-rarement du moins, dans une même syllabe. Dans les mots d'origine étrangère on intercale une voyelle ou bien on retranche une des consonnes pour éviter la rencontre de deux consonnes : *eleiza*, de *iglesia*; *apirilla*,

(1) Zavala, *Verbo vasç.* p. 54, n° 130.

avril. Il y a quelques exceptions: *single*, usé; *lambro*, brouillard. Deux consonnes dans deux syllabes différentes peuvent se suivre; les consonnes finales d'une syllabe sont toujours une des dentales: *l*, *ɣ*, *ɾ*; le *r*; ou les nasales *n*, *m*.

Quand donc deux consonnes se rencontrent dans deux syllabes différentes, elles sont soumises aux règles suivantes:

Les explosives fortes après un son sibilant, après *r* & les voyelles.

Les explosives douces après *l*, *m*, *n*.

De là il suit que:

1° Les explosives fortes *k*, *t*, *p*, sont remplacées par leurs correspondantes douces *g*, *d*, *b*, après *l*, *m*, *n*; p. ex. *eldu* & non *eltu*, arrivé; *Olondarra* & non *Olontarra*, habitant d'Oloron; *ongi* & non *onki*, bien; *jango* & non *janko*; *emengo*, *emendik* & non *ementik*, d'ici; on peut dire, en élidant le *n*: *emetik*; *izatu* pour *izandu*; *egotu* pour *egondu*, &c. Cette règle a aussi été observée pour les mots d'origine étrangère; de voluntad esp. est venu *borondate* (*d* pour *t*); de intelligentia, *endelguya*, (*d* pour *t*); de tempore, *dembora*. Ajoutons encore *herreka* du provençal renc; *n* élide, *e* prosthétique; *h*, aspiration propre au dial. bn.

Les explosives douces *g*, *d*, *b*, sont remplacées par leurs correspondantes fortes *k*, *t*, *p*, après *r*, les sons sibilants & les voyelles; p. ex. *Burgosko*, de Burgos. *Ortheztarra*, habitant d'Orthez (mais *Olorondarra*); *eztut* pour *ez dut*, je n'ai pas; *baita* pour *bai da*; *baitu* pour *bai du*; *artuko*, mais *jango*; *lurpean*, sous la terre; *maipian*, sous la table, *ezpedi* pour *ez bedi*. *Baikara* pour *bai-gara*. Marc x, 35. *Lekizkun* foul. „qu'ils étaient à nous" pour *lekizgun*.

On écrit souvent *ezditu*, *ezdituzu*, &c.; cependant Oihenart ne s'écarte pas de la règle & écrit *estitu*.

Ces mutations ne sont que grammaticales; étymologiquement la langue basque paraît moins s'en soucier; p. ex. *berdin*, égal; *erbal*, faible; *burdin*, fer.

Les exemples de transposition de lettres (métathèse & hyperthèse) sont très-fréquents en basque: *gabe* & *bage*; *igaro* & *irago*; *irudi* & *iduri*; *eriden* & *ediren*, &c.; puis dans les dérivés; de *ots*, bruit, *ostiga*, tonnerre; de *iriz* (*hiriz*), parole, *hiztuna*, orateur, &c.

T A B L E A U

DES PERMUTATIONS DES CONSONNES DANS LES MOTS
BASQUES DE DIFFÉRENTS DIALECTES.

GUTTURALES.

K.	{	s. ζ . ch.	<i>Karamitcha</i> = ζ aramika. <i>Kirten</i> = ζ irtoin. <i>Kunkur</i> = ζ unkur. <i>Kiskaldu</i> = chichkaldu.
		t.	<i>Giζonakaζ</i> = gi ζ oneta ζ . <i>Kunkur</i> = tuntur.
G.	{	s ζ .	<i>Gale</i> = ζ ale. <i>Gapar</i> = ζ apar. <i>Itoζin</i> = ito ζ in.
		h.	<i>Iges</i> = <i>Ihes</i> . <i>Igar</i> = ihar. <i>Ego</i> = eho. <i>Olgatu</i> = olhatu. <i>Chingurri</i> = chinhaurri. <i>Gardots</i> = hardots.
		j.	<i>Echagun</i> = echejaun. <i>Gan</i> = joan. <i>Igaζ</i> = ya ζ (pour ja ζ).
		d.	<i>Chingar</i> = chindar. <i>Biga</i> = bida. <i>Gupela</i> = dupela. <i>Gino</i> = dino. <i>Atsegin</i> = Atsedén.
		t.	<i>Betondo de begi-ondo</i> . <i>Marranga</i> = marhanta.
		r. v. R.	
		m v. M.	
		b. v. B.	
H.	{	\tilde{n} ou nh.	<i>Ihes</i> = iñes. <i>Ihar</i> = inhar (nh port. = \tilde{n}). <i>Ginhar</i> = giñar. <i>Chinhaurri</i> = iñaurri.
		y	<i>Bohatu</i> = buyatu. <i>Sahets</i> = sayets. Peut-être influence de l'esp. comme hiema = yema.

V. note à la fin du tableau.

DENTALES.

T.	{	<i>k. v. K.</i>	
		<i>g. v. G.</i>	
		<i>n.</i>	<i>Gaṛta</i> — <i>gaṣna</i> (exception).
		<i>p.</i>	<i>Aiṛta</i> = <i>aiṛpa</i> . <i>Aiṛatu</i> = <i>aiṛatu</i> . <i>Seta</i> = <i>ṣepa</i> .
D.	{	<i>g. v. G.</i>	
		<i>h.</i>	<i>Chindurri</i> = <i>chinḥaurri</i> .
		<i>r.</i>	<i>Ideki</i> = <i>ireki</i> (v. <i>Egundaño</i> dans notre Dictionnaire).
		<i>ṛ. (?)</i>	<i>Bidar</i> = <i>biṛar</i> .
L.	{	<i>d.</i>	<i>Elur</i> = <i>edur</i> . <i>Belar</i> = <i>bedar</i> .
		<i>r.</i>	<i>Irṭulbide</i> = <i>irṭurbide</i> . = <i>Holtṭadar</i> = <i>hortṭadar</i> .
			<i>Zahalo</i> = <i>ṣaharo</i> . <i>Zamalduna</i> de <i>ṣamari</i> . <i>Haliko</i>
			de <i>hari</i> . <i>Juale</i> = <i>juare</i> . <i>Olitṛ</i> = <i>oritṛ</i> .
N.	{	<i>n. v. N.</i>	
		<i>l.</i>	<i>Ṭarru</i> = <i>larru</i> . <i>Lahar</i> = <i>nahar</i> . <i>Ultṛe</i> = <i>untṛe</i> .
		<i>r.</i>	<i>Belhaun</i> = <i>belḥaur</i> (exception).

LABIALES.

P.	{	<i>ṭ. v. T.</i>	
		<i>m.</i>	<i>Parra</i> = <i>marra</i> .
B.	{	<i>g.</i>	<i>Ebiakoitṛa</i> = <i>egiakoitṛa</i> . <i>Burḥaṣo</i> = <i>gurḥaṣo</i> . <i>Burdi</i>
			= <i>gurdi</i> . <i>Erbal</i> = <i>ergal</i> . <i>Habuṛ</i> = <i>hagun</i> .
		<i>m.</i>	<i>Bilgor</i> = <i>milgor</i> . <i>Biga</i> = <i>miga</i> . <i>Ibeni</i> = <i>imini</i> .
M.	{	<i>p. v. P.</i>	
		<i>h</i> ou <i>f.</i>	<i>Mun</i> , <i>hun</i> ou <i>fun</i> dans <i>burumun</i> (exception). Sans cela permutation avec les autres labiales : <i>ibeni</i> = <i>imini</i> = <i>ipini</i> = <i>ifini</i> .

PALATALES.

Ch.	{	<i>ɾʃ.</i>	<i>Itchuli</i> = <i>itʃuli</i> .
		<i>ɾs.</i>	<i>Itchafo</i> = <i>itʃafo</i> . (Plutôt différence d'orthographe que de prononciation.)
Ñ.	{	<i>d</i> (ʔ).	<i>Ichuri</i> = <i>iduri</i> .
		<i>h. v. H.</i>	
Z, S.	{	<i>ɾ.</i>	<i>Zirʒil</i> = <i>ɾirɪl</i> . <i>Zunkur</i> = <i>tuntur</i> .
		<i>ɾ</i> après chute de <i>r</i> !	<i>Orʒegun</i> = <i>ostegun</i> . <i>Orʒirala</i> = <i>ostirala</i> ; <i>borʒ</i> ou <i>borɿ</i> = <i>boʃt</i> ; <i>berʒe</i> = <i>beʃte</i> .

LINGUALES.

R.	{	<i>d. v. D.</i>	
		<i>l. v. L.</i>	
		<i>n. v. N.</i>	
		<i>g.</i>	<i>Ernari</i> = <i>ernagi</i> . <i>Buruʒari</i> = <i>buraʒagi</i> . <i>Argiʒari</i> = <i>argiʒagi</i> . <i>Iritai</i> = <i>igitai</i> .

NOTE.

ñ ou *nh*. La nasale palatale (ñ) paraît avoir été exprimée dans les dialectes basques français par le groupe *nh* comme en portugais. Pouvreau écrit *guinharra* & on écrit & on prononce *giñarra*; *senhar*, bn. vient de l'esp. *señor* & ainsi on trouve les variantes *chinhaurri* = (*ch*)*iñurri*. L'*h* ne donne pas seulement ce son mouillé à l'*n*, mais aussi à l'*l*; comp. *zillar* = *zillar*; *zilhegi* = *zillegi*. La question se présente donc si l'orthographe n'a pas influencé la prononciation & si le *h*, qui était simplement pour indiquer la

prononciation, n'a pas été considéré à tort, comme une lettre organique. Nous ignorons si le *h* est prononcé dans *senhar*, mais ceci importe peu pour le moment ; il est possible que l'usage ait adopté cette prononciation, & alors il faut l'admettre ; mais il est clair que l'*h* est inorganique ici ; combiné avec *n* il représente le son *ñ*. Comparez encore *iñara* qui s'écrit *inhara* ou *enhara* ; *nh* évidemment pour *ñ*. Il y a cependant une difficulté. Comment se sont formés des mots comme *iges* = *ihes* = *iñes* ? *lñes* devrait être la forme primitive, écrite plus tard *inhes* (qui ne se trouve pas) puis *ihes*, puis *iges* ; comme *giñar* = *ginhar* = *gihar* ; (*ch*)*iñurri*, *inhaurri*. Il ferait, sous quelques rapports, plus logique de renverser la série, puisque probablement le *g* a précédé le *h*, & le *h*, l'*n*. Nous aurons alors *iges*, *ihes*, *iñes* ; mais le *ñ* ne s'explique pas de cette façon ; il ne provient pas de *h*, selon toute apparence. Nous pouvons plutôt conclure, par analogie, à une forme intermédiaire en *y*, qui en effet se retrouve pour quelques mots. Le *y* indique ce son particulier, que nous avons appelé mouillé, le *y* hongrois ; ce son en basque rappelle un peu celui de *ñ* & à cause de cela Larramendi & Lardizabal ont employé l'une & l'autre orthographe (v. *jardun*). On devra donc établir l'ordre suivant : *iges*, *ihes*, *iyes* (hypothétique), *iñes*. Nous pouvons citer un mot qui a parcouru toute la série, c'est *igar*, sec, *ihar*, étincelle, *eyar*, sec, *inhar*, étincelle ; *inhar* aurait pu s'écrire *iñar*. Il faudra alors admettre que dans quelques cas le *ñ* procède de *nh* qui est pour *y* & que dans d'autres cas c'est le contraire qui a lieu ; c'est *nh* qui procède de *ñ*, comme dans *senhar*. Le *n* a toujours une grande tendance à changer de place ; comp. *iñor* = *nihor* ; *hanitz* = *anhitz* : *bedeinkatu* = *benedikatu*.

CHAPITRE IV.

§ I.

L'article.

L'article est en basque, comme dans plusieurs langues, un pronom démonstratif. En allemand „der” est pronom démonstratif

& article; & l'article français „le” dérive du pronom latin *ille* (1).

Le pronom démonstratif *a* „ce-là” est devenu l'article dans tous les dialectes.

Le dialecte biscaïen est le seul qui ait conservé *a* comme pronom & comme article. Comme pronom les autres dialectes l'ont remplacé par *hura*.

L'article, comme les suffixes, s'unit au nom, & *giʒon* „homme” accompagné de l'article, s'écrit *giʒona* „l'homme”.

§ 2.

Le pluriel de l'article.

On pourrait être tenté de se demander si l'article au pluriel existe; si *giʒonak* „les hommes” est *giʒona + k* ou bien *giʒon + ak*. Comme l'article ne se rencontre qu'uni au nom, & qu'il est impossible de l'en séparer, on pourrait se dire que *giʒonak* est le pluriel de *giʒona*. Aussi pourquoi ne pas admettre que *giʒonak* est *giʒona + k*? Nous tâcherons d'exposer clairement notre idée, qui est que l'article *a* a un pluriel *ak*.

K est un signe indépendant de pluralité, & c'est là, croyons-nous, le point essentiel de la question. *Ak* est le pluriel de *a*, comme „maisons” est le pluriel de „maison”; & non pas comme l'article pluriel allemand „die” est le pluriel de „der”. L'article *a* est aussi un mot indépendant; c'est le pronom démonstratif dont la forme s'est corrompue; que l'article soit uni au nom ne change rien à sa nature; l'agglutination est ici, comme dans beaucoup d'autres cas (dans tous?), le fait de la prononciation; que j'écrive *giʒon bat* ou *giʒonbat*, *bat* sera toujours un mot indépendant, un nom de nombre, même quand l'agglutination est si intime, que les lois

(1) L'article ... n'existe pas plus en basque qu'en latin. M. Duvoisin, *Courrier de Bayonne*, 7 février 1868. Article reproduit dans l'introduction de notre Dictionnaire. — L'article n'existe pas en basque. — Gèze, *Éléments de gram. basque*, p. 6, Bayonne, 1873.

phonétiques commencent à se faire valoir, comme dans *giʒon bat* que Liçarrague écrit *giʒombat*. Que l'on écrive *giʒonak* ou *giʒon ak*, ceci n'est qu'une question secondaire, qui n'a aucune importance pour l'origine de *ak*; aussi le dialecte biscaïen écrit-il *ak* uni au nom, si c'est l'article, & séparé du nom si c'est le pronom. *ak* est donc le pronom pluriel sous une forme corrompue (pour *arek*), & qu'on s'est habitué à unir au nom; *ak* est le pluriel de *a*.

Le pluriel du nom est toujours exprimé, sous quelques rapports, de la même manière; c'est toujours le mot qui définit ou qualifie le nom, qui indique le pluriel. Le nom n'a pas de forme plurielle; un pluriel indéfini p. ex. „hommes” n'existe pas en basque, ou s'il existe ce n'est qu'exceptionnellement, & dans un seul cas, comme nous verrons plus tard (1). Le pluriel du nom est toujours défini, soit par l'article, soit par un pronom, soit par un nom de nombre: *giʒon ak* „les hommes”; *giʒon oriek* „ces hommes”; *giʒon bi* „deux hommes”. Dans le premier exemple l'usage a prévalu d'unir les deux mots: *giʒonak*, & c'est ce qui donne aux noms pluriels la physionomie des pluriels de nos langues; mais si l'on écrivait en français „homme les”, comme en basque *giʒon ak*, on verrait de suite que c'est l'article qui est au pluriel.

Il était important de fixer cette question, afin de pouvoir analyser la forme des noms pluriels suivis de suffixes.

Nous avons dit que *ak* est le pronom pluriel sous une forme corrompue; c'est-à-dire que le pronom *a* (pour *ar*) ayant été une fois adopté comme article, on ne s'est plus soucié, à ce qu'il parût, de sa forme comme pronom pluriel, & *giʒona* est devenu *giʒonak*. Il se peut aussi que l'usage fréquent de l'article soit la cause de la chute de l'*e*; *giʒon-arek* „ces hommes” après la chute de *r* *giʒonaek*, puis *giʒonak*. *Giʒonak* + *n* est devenu *giʒonaen* après la chute régulière du *k*; mais le *a* s'est aussi perdu & l'on dit *giʒonen* „des hommes”. *Giʒonak* + *i* après la chute du *k* est devenu *giʒonai*, dans les dialectes basques espagnols, & *giʒonei* dans les autres dialectes.

(1) Voir le suffixe *ik*.

CHAPITRE V.

LE NOM.

§ 1.

Les différents noms.

La langue basque distingue entre le nom substantif, le nom adjectif & le nom verbal; *giizon* „homme”; *handi* „grand”; *joan* „aller”.

L'un peut servir pour l'autre; le nom verbal & l'adjectif peuvent devenir des substantifs; le substantif & l'adjectif peuvent devenir des noms verbaux; mais ils sont distincts à l'origine, aussi haut du moins que nous puissions remonter (1).

§ 2.

Les modifications du nom.

LE GENRE ET LE NOMBRE.

Le genre n'est pas connu en basque.

Le nombre est ou singulier ou pluriel.

Le pluriel est indiqué par le suffixe *k*; *giizona* „l'homme” fait *giizonak* „les hommes”; *emakumea* „la femme” fait *emakemeak* „les femmes”.

(1) En théorie tous les substantifs ont commencé par être des adjectifs pris substantivement. M. Bréal, Gram. de Bopp, vol. III, p. VI de l'introduction.

La langue basque n'exprime pas le pluriel indéfini du nom ; on ne peut pas dire „hommes”, „femmes” sans l'article, bien qu'il semble qu'on aurait pu dire *emakume* + *k* ou *emakumek*, *gizon* + *k* ou *gizonek*.

Il y a cependant une exception, croyons-nous, & c'est quand le nom est suivi du suffixe *ik*, qui n'est autre chose, selon nous, que le signe de pluralité *k* précédé de *i*.

Les autres modifications du nom, qui dans d'autres langues sont exprimées par des cas ou par des prépositions, sont indiquées en basque par les suffixes ; la langue basque ne possède pas de déclinaison.

Dans la deuxième édition de notre Essai, nous avons admis la déclinaison à trois cas (nominatif, génitif, datif) ; mais seulement à titre de concession faite à la routine, voir p. x & 42, la note. Déjà en 1866 nous avons émis notre opinion sur cette question si rebattue, voir *Revue critique d'Histoire & de Littérature*, 19 mai 1866. Onze années se sont écoulées & nos études continues de cette langue intéressante sont venues confirmer de plus en plus que le basque ne connaît pas de déclinaison.

Nous n'allons pas recommencer la controverse, engagée sur ce point (sur presque tous les points) de la grammaire basque, espérant & croyant avoir fait des partisans. Ceux qui pour une raison ou pour une autre, préfèrent fermer les yeux à l'évidence, ceux-là ne feront jamais convertis ; ils continueront à faire leur nomenclature de cas, dont le nombre, flottant entre 3 & 23 ou plus encore, dénote déjà assez la solidité de leurs théories.

La langue basque étant une langue agglutinante, ne saurait se plier aux règles des langues qui appartiennent à une autre classe ; aussi n'y a-t-il aucune nécessité d'expliquer la langue basque par la grammaire latine ou arabe, pas plus qu'il n'y en aurait à vouloir expliquer le latin ou l'arabe par le basque ; au contraire la grammaire basque a beaucoup souffert d'avoir été expliquée par la grammaire latine, française ou espagnole. Débarrassée de sa déclinaison qui n'était pas faite pour elle, la langue basque reprend son caractère propre. Le cadre étroit où l'on avait voulu l'enfermer & d'où elle

éclatait de tous côtés, ne la gêne plus, & elle reparait dans sa simplicité & dans son unité primitives. L'arbitraire ou l'ignorance qui prétendait fixer que *giʒon* avec le suffixe *n* était un cas & que *giʒon* avec le suffixe *ko* n'était pas un cas, disparaît & la seule règle, vraie & invariable, qui se dégage de ce chaos de contradictions & de niaiseries, c'est que le nom est modifié par le suffixe ou le qualificatif qui le suit : *Zaldi-a* le cheval ; *ʒaldi-ka* à cheval ; *ʒaldi-ko* de cheval ; *ʒaldi-bar*, un cheval ; *ʒaldi-ar-n* de le (du) cheval ; *ʒaldi handia* le grand cheval, &c., toujours en lisant à rebours (1).

On nous permettra d'employer les termes de nominatif, génitif, &c., que tout le monde connaît. La concision & la clarté y gagneront sans faire aucun tort à la grammaire. Quand p. ex. il faudra dire que le suffixe *kin* „avec” s'ajoute au nom, suivi du suffixe *n* ayant la valeur de „de”, il sera plus simple de dire que *kin* régit le génitif.

Le nom accompagné de l'article *a* est appelé défini ; quand le nom est sans article on l'appelle indéfini.

Le nom indéfini se trouve avec les suffixes, tout aussi bien que le nom défini ; à l'exception du suffixe de pluralité *k*. Ainsi *giʒon* + *n* fait *giʒonen* „d'homme” ; *giʒon* + *i* fait *giʒoni* „à homme” ; *buru* + *ʒ* fait *buruʒ* „par cœur” ; mais comme nous l'avons déjà dit on ne peut pas dire *giʒon* + *k*, signe de pluralité.

§ 3.

Le nom adjectif.

Comme le genre est inconnu en basque & que le nombre est indiqué par l'article suffixé au nom substantif ou adjectif, ou par le pronom, ou par un nom de nombre, il y a fort peu à dire sur l'adjectif.

(1) Comp. encore la Syntaxe, ch. xxii, § 1.

Les suffixes s'unissent de la même manière aux adjectifs qu'aux substantifs ; on observe les mêmes règles phonétiques : *handi* + *n* (génitif) fait *handiren* „de grand”, comme *feme* fait *femeren* „de fils”.

§ 4.

Les degrés de comparaison.

Le comparatif est exprimé dans tous les dialectes par *go* (voir ce suffixe), suffixé au nom défini : *ederrago* „plus beau” de *eder* „beau” ; *orrago* „plus froid” de *or* „froid”.

La conjonction „que” qui suit le comparatif est rendue par *baño*, ou *baino* ou *beno* selon les dialectes : *Churiago elurra baño*, plus blanc que la neige, *zu baño obeago*, meilleur que vous (aujourd'hui toi). Le souletin préfère la dernière manière de construire la phrase : *gizouna bena handiago* „plus grand que l'homme”. — *Erzarete zuec anhitzez hec baino excellentago* ? Matth. vi, 26. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellent qu'eux ? Ce n'est pas seulement l'adjectif qui est capable d'exprimer la comparaison ; ce sont aussi le substantif, le verbe, l'adverbe ; p. ex. *gizonago naiž hura baño*, je suis plus homme que lui. *Egun oro ederizenago da*, chaque jour se fait plus beau. Ainsi on forme de *alboratu* „approché” le comparatif *alboragotu* „plus rapproché” & un superlatif *alborageitu* „trop rapproché” (1). — *Estikiago* „plus doucement”. Le comparatif d'égalité se rend par *bezañ* ou *bezaïn* postposé (mais non lié) à la personne ou à la chose à laquelle on compare : *Zu bezaïn ederra da*, il est aussi beau que vous (aujourd'hui toi). „Autant que” se rend par *adina*, *aimbeste*, *bezañ*, *bežambat*, *bežambeste*, *hambat*.

Nous ne connaissons qu'un seul adjectif dont le comparatif ne soit pas formé d'une façon régulière. Le comparatif de *on* „bon” est *obe*

(1) On retrouve aussi cet usage dans les langues romanes : *fratellissimo*, *afinissimo*, &c. Diez, Gram, vol. III, p. 15.

„meilleur”. Cependant on trouve aussi *obeago*. Lardizabal dit : *Zembat andiago ambat obeago*, d'autant plus grand, d'autant meilleur. Et Chourio (*Imit.*, p. 43). *Hañitzetan aditu dut hobeago dela... mintzarzea baiño entzutea* „souvent j'ai entendu qu'il est mieux d'écouter que de parler”. Ceci fera une corruption ; les irrégularités disparaissent souvent dans la bouche du peuple (1). Ce comparatif *obe* peut être suivi, comme tout autre adjectif, de n'importe quel suffixe ; p. ex. *obeko degu guk efatea*, g. il sera mieux que nous disions. *Obeko degu* est le futur, & est formé comme *ikufiko degu* „nous verrons”. La traduction littérale est impossible.

Obe sert aussi comme adverbe ; p. ex. *obe da nik dagidan*, il est mieux que je le fasse. Cependant l'adverbe *obeki* existe ; voir l'exemple f. v. *obe* dans notre Dictionnaire.

LE SUPERLATIF.

Le superlatif absolu est rendu par le génitif pluriel suivi de l'article a. On „bon” fait *onen* „des bons” & *onena* „le ou celui des bons” = le meilleur. Ce superlatif régit le génitif pluriel, ou plutôt régit le suffixe *n* „de” ou *dik* „de” ; p. ex. *gizonen andiena* ou *gizone-tatik andiena*, le plus grand des hommes. On peut aussi se servir du suffixe *ik* ; c'est même le seul suffixe admis par les dialectes basques français qui ne se servent jamais de *etatik*. Ceci nous semble une erreur ; erreur qui remonte aussi haut que nous puissions remonter, mais qui n'en est pas moins, croyons-nous, une erreur ; nous l'avons discutée en détail en parlant des suffixes *dik* & *ik*, auxquels nous devons renvoyer le lecteur. Bien que les dialectes basques espagnols se servent généralement, soit de *n* soit de *etatik*, on trouve aussi *ik* ; p. ex. *Nere nekearen saririk nayena izango dana* „la plus voulue des récompenses de mon travail fera...” *Alik ongiena moldatu dut... hau*. Mendiburu. „J'ai fait le mieux possible celui-ci...”

(1) A San Remo le peuple dit : *piu buono* „plus bon”.

Le dialecte fouletin se sert encore du suffixe *ko* : *giḡounetako hounena* „le meilleur des hommes” ; & s'exprime aussi à la façon des langues romanes : *giḡoun hounena* „le meilleur homme”.

Le superlatif relatif se rend par des adverbes qui correspondent à l'adverbe „très” ; *chit*, *chitez*, *guḡiz*, *guḡiḡiz*, *agiz*, *haniz*, *eḡinago*.

On exprime aussi ce superlatif en répétant l'adjectif & en laissant le premier indéfini ; p. ex. *choil choilla berori dago*, Pouvreau. „Il demeure tout fin seul”. *Ber bera*, le même ; esp. *mismismo* ; angl. *the very same*.

CHAPITRE VI.

L'AGGLUTINATION.

§ 1.

Ce que c'est que l'agglutination.

L'agglutination consiste à unir un mot à un autre mot, de façon à former un tout plus ou moins homogène ; p. ex. *giḡon* „homme” & *a* „le” font *giḡona* „l'homme”. Ce même mot uni à *gandik* „pour” fait *giḡonagandik* „pour l'homme”. L'agglutination est très réglée ; ce n'est que le caprice de l'auteur qui le fait s'écarter de la règle généralement adoptée & selon laquelle tous les suffixes s'unissent aux mots qu'ils modifient. Haramburu écrit *gan* & *garik*, séparés du nom ; par contre, Liçarrague & quelques autres (l'auteur de *l'Imitation* en dialecte fouletin) écrivent le nom de nombre *bat* uni au nom ; chez Liçarrague l'union est si parfaite que la loi phonétique exerce son influence & *giḡon bat* devient *giḡombat*. L'auteur fouletin unit quelquefois les deux mots par un trait d'union. Le procédé de ces deux derniers auteurs est parfaitement en harmonie avec le ca-

ractère de la langue basque; tandis que la façon d'écrire de Haramburu, Olachea (qui écrit *femea en* pour *femeaen*) & autres, ne peut se justifier, croyons-nous, d'aucune façon.

Il va sans dire que l'agglutination est beaucoup plus forte dans la langue parlée que dans la langue écrite, & quelques auteurs n'ont trouvé aucune objection à écrire comme l'on prononçait. Axular écrit, p. 18, *eṣpaitira* de *eṣ bai dira*; *eṣquiribatucoitur*, de *eṣquiribatuco ditut*. Ces contractions se retrouvent d'ailleurs dans beaucoup de langues; en hollandais on dit „hy'm gezien” pour „hebt gy hem gezien”. L'as-tu vu?

§ 2.

Comment se fait l'agglutination.

L'agglutination se fait toujours au nominatif du nom; ce n'est que par exception que deux ou trois suffixes régissent le génitif, comme l'on verra au chapitre des suffixes.

La rencontre de deux mots met quelquefois en contact des lettres incompatibles, & dans ces cas-là les lois phonétiques indiquent le moyen par lequel il faut éviter cette rencontre; soit par l'élision, soit par la mutation de l'une des lettres, soit par l'intercalation d'un *e*. Dans ce dernier cas les mots restent intacts, n'étant pas autrement influencés par les lois phonétiques; p. ex. *ṣillar* + *ṣ* fait *ṣillareṣ* „d'argent”, *giṣon* + *n* fait *giṣonen* „d'homme”. Par contre, *orain* & *ko* font *oraiko* (élision) & *oraingo* (mutation) „d'à présent, récent”.

§ 3.

Voyelles intermédiaires.

En dehors des lois phonétiques, il y a une autre cause qui règle le choix de la voyelle qui précède le suffixe. La langue basque, par

un procédé très-simple, dû en partie au hasard, distingue entre la forme définie, indéfinie singulière, indéfinie plurielle & exclusive. On dirait qu'elle s'est choisie une voyelle spéciale pour une catégorie différente d'idées (1).

Ces voyelles sont *a, e, i, o*.

Le *a* étant l'article, la forme définie était trouvée.

La caractéristique de l'indéfini singulier est *e*.

La caractéristique de l'indéfini pluriel est *i*.

La caractéristique de l'exclusif est *o*.

Ainsi :

1° *Gizona etorri da* „l'homme est venu”.

2° *Hunela dio San Thomasék* (& non *Thomasak*) „ainsi dit saint Thomas”.

3° *Gizonik ageri ezta* „il n'est pas venu d'homme”.

4° *Gizonok joango gera* „nous autres hommes nous irons”.

§ 4.

Voyelles intermédiaires a & e.

Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le *a* qui précède le suffixe est toujours l'article, excepté dans les très rares mots qui finissent en *a*, comme *aita* „père” *alaba* „fille”, etc. La forme définie est par conséquent indiquée invariablement par la voyelle *a*.

Le *e* qui précède le suffixe est la caractéristique de l'indéfini, en tant que cette voyelle indique que le mot n'est pas défini; elle a par conséquent une valeur toute négative & on pourrait la considérer comme simple lettre de liaison. *Bar* + *a* fait *bata* & comme agent *batak* „l'un”; mais *bat* sans l'article *a*, & avec le *k* pour l'agent ferait *batk*, ce qui ne peut se prononcer; il faut *batek* „un”

(1) Nous disons „on dirait”, puisque *a* n'est pas *a*, mais primitivement *ar*, voir notre Dict., p. xxxv; & *o* n'est pas *o*; mais probablement *o* + *k* est la syncope de *oyek* ou *oek*.

(& non *batak*, ou *batik*, ou *batok*). La voyelle *e* pourrait être appelée tout aussi bien (ou mieux?) voyelle de liaison, ou voyelle neutre. La voyelle *e* sert donc, 1° à indiquer qu'un mot n'est pas défini; 2° à distinguer deux formes qui sans cela seraient pareilles; 3° comme signe phonétique, pour empêcher la rencontre de deux lettres incompatibles.

Par conséquent, les mots qui, de leur nature, se refusent à être définis par l'article, comme par exemple les pronoms & les noms de nombre, ces mots-là ont tous un *e*, s'il s'agit, pour une raison ou pour une autre, d'y intercaler une lettre. Ainsi le pronom *a* (primitivement *ar*) suivi de *k* fait *ark* „celui-là” & *arek* „ceux-là”, uniquement pour distinguer deux formes pareilles; dans le premier exemple, le *k* est la caractéristique de l'agent; dans le second exemple, le *k* est le signe de pluralité. *Baina Scipion capitain famatu harc*. Axular, p. 10. „Mais Scipion ce capitaine fameux”. *Zer* „que, quoi” n'a pas de pluriel; *zerk* ne pouvait donner lieu à aucune confusion; *zerk* est le sujet agent. Un pronom comme *nor-bait* „quelqu'un” fait *norbaitek*, non pas pour le distinguer d'une autre forme, mais parce que *t* & *k* ne peuvent se suivre; *e* est ici un signe phonétique. *Zu* „vous” fait *zuk* sujet agent, & *uek* „vous” au pluriel. Le pronom relatif *n* est toujours précédé de *e* quand il est suffixé à la 3^e pers. sing. de l'indicatif *du* „il a”, probablement pour distinguer *duen* de *dun*, aujourd'hui une terminaison, mais au fond le même mot & signifiant „qui a”.

Dans les dialectes basques espagnols, les flexions du verbe qui finissent par une voyelle, ont généralement le *n* suffixé, sans *e* intermédiaire; *dabiltza* fait *dabiltzan*, en reportant l'accent de la première sur la dernière syllabe, ce qui indiquera la chute d'une lettre. Les flexions en *o* font une exception & prennent un *e* ou un *a*; ainsi *dago* fait *dagoén* ou *dagoán*; voir Larramendi, *Arte*, p. 282. Il nous semble que le *e* est ici la voyelle qu'il faut; le *e* est la voyelle de liaison par excellence, à l'exclusion des autres. Mais la confusion de voyelles s'explique, croyons-nous, par le fait que la conjonction est *n*, & que la terminaison de l'imparfait est aussi *n* (pour *an*). Ainsi *néngoan* „je restais”, *némbillen g.* & *b.*, *nebilan*, soul. „je mar-

chais''. On était donc habitué à entendre les flexions se terminer d'une manière & de l'autre, & comme la valeur de ces terminaisons était inconnue, il est très admissible qu'elles aient été employées indistinctement l'une pour l'autre, l'oreille étant l'unique guide.

Dans les dialectes basques français la voyelle de nos jours est aussi *e* ou *a*; mais Dechepare & Axular, &c., écrivent *ye*, non-seulement quand l'*n* suit, mais plutôt en général comme lettre de liaison après une voyelle, pour éviter l'hiatus (1); p. ex. *duyen* pour *duen*; *duguya* pour *dugu-a* (interrogatif) *datekeyen* pour *datekeen*. *Heldu behar duyen gauzan ezta ezcapacerik* (2). Dechepare, *Poésies*, p. 58. „On ne peut échapper aux choses qui doivent arriver''. *Nik ogenik eznyela*. Mêmes poésies. „Puisque je n'ai pas de faute''. *Eta begira diferentziarik ahal datekeyen okhasino guztietarik*. Axular, p. 111. „Et se garder de toute occasion de différent possible''. *Orai behar duguya conquista berri*. Dechepare, p. 56. „Nous faut-il aujourd'hui une nouvelle conquête''? *Ehork utzi eztañala eskuyetan duyna (eskuetan duena)*, Dechepare, p. 49. „Que nul n'abandonne ce qu'il a dans les mains''.

§ 5.

Voyelle intermédiaire i. Suffixe ik.

Le suffixe *ik* est très-obscur comme origine & très-varié comme emploi. Nous commencerons d'abord par examiner l'usage qu'on fait de ce suffixe; peut-être fera-t-il possible ensuite de découvrir ce qu'il est.

Le suffixe *ik* est employé quand le substantif auquel il est uni, est pris dans un sens indéfini. Dans les autres langues ce substantif,

(1) Les étrangers qui apprennent le français sont enclins à prononcer théâtre comme si ce mot était écrit avec un *y*: théyatre.

(2) *Gauzun* ne paraît pas être correct, ce qui n'a pas d'importance ici. L'édition de 1875 a *gauzen*. Le *c* avec cédille est une erreur.

étant indéfini, n'est précédé ni d'une préposition ni d'un article, excepté en français; la syntaxe française veut que ce nom soit précédé de la préposition „de” & quelquefois encore de l'article défini „le, la, les”. — *Baña kongregatio egunetako ez dute bear lukeen eufkarasko libururik.* „Mais les congrégations de (nos) jours n'ont pas de livres basques, comme il le faudrait”. En hollandais, en anglais, en allemand, on dirait : n'ont pas livres basques. *Ez dāgo gloriarik Jaungoikoaren aginduak gordegabe.* „Il n'y a pas de gloire sans l'observance des commandements de Dieu”. *Ark biderik asko baizen.* „Il avait beaucoup de motifs”. *Eta haren obratzeko gutiziarik sentitu gabe.* Chourio. „Et sans sentir de désir (sympathie) pour ses œuvres”. *Entzun daite galbide andiagoko gauzarik?* Zavala, verbo vasc. p. 31, n° 39. „Peut-on entendre des choses plus scandaleuses”? *Bururik eztu,* Larr. Arte, p. 8. „Il n'a pas de jugement”. *Badezu ogirik.* „Vous avez du pain”. Larr. Arte, p. 9. *Gizonik il da?* „Un ou quelque homme est-il mort”? *Mutillik badator?* „Est-il venu un garçon, ? Lardizabal.

Excepté dans les deux derniers exemples, qui sont rendus aussi par „un” ou par quelque autre pronom indéfini, les langues que nous venons de citer ne font pas usage de la préposition „de”, ni surtout de l'article défini. On dira : il n'y a pas gloire; il avait beaucoup motifs; & sans sentir désir; il n'a pas jugement, &c., &c.

La grammaire française, qui est assez confuse ici, dit que le substantif est pris dans un sens partitif, qu'il y a ellipse; & quand on dit : vous avez du pain, on veut dire : vous avez une portion de pain. Quoi qu'il en soit de cette question de grammaire française, que nous ne pouvons pas discuter ici, il nous semble que cette règle a beaucoup trop d'exceptions pour pouvoir être formulée comme règle. Quand on dit : J'ai des amis, on ne parle pas d'une portion d'amis; on parle d'amis en général, d'une façon indéfinie, & de là dans les autres langues ce que nous appellerions le pluriel indéfini, c.-à-d. le pluriel pur & simple sans être modifié ni par une préposition, ni surtout par un article défini, comme c'est le cas en français. Encore si l'on dit : Il ne faut rien confier aux enfants, il n'est pas question d'une portion d'enfants; au contraire, il est question de tous les enfants, des enfants en général. Dans les langues que nous

avons citées on dirait : j'ai amis ; il ne faut rien confier à enfants.

Ik, par conséquent, à ceux qui expliquent le basque par la langue française, a paru correspondre à „de”. Mais *ik* correspond plutôt à un pluriel indéfini. Dans la plupart des cas, l'indéfini est un pluriel ou peut s'expliquer par un pluriel & *ik* n'est pas un suffixe correspondant à la préposition „de” ; *ik* est, croyons-nous, le signe de pluralité *k* précédé de *i*.

Ailleurs (1) nous avons déjà cru reconnaître que l'indéfini est exprimé en basque par le pluriel, & ces deux cas se donnent un appui réciproque.

Il nous semble que même dans les phrases où l'on rend l'indéfini par l'article indéfini (ou nom de nombre) „un”, c'est toujours le pluriel qui est sous-entendu ; p. ex. *Suerte^z ere neurri ederra genduke, hi^zketarako be^zterik e^zpagendu* (2). „de cette façon nous aurions une belle mesure si nous n'en eussions une (ou quelque) autre”. De quelque manière que l'on rende la phrase dans une autre langue, soit avec „un” soit avec „quelque”, le basque se servira invariablement de *ik*. Aussi le singulier „un” en français n'est qu'apparent ; „quelque” donne le même sens & n'est pas un singulier si absolu. Un autre exemple ; si l'on dit „il n'y a pas de cheval qui résiste à ce travail”, il est clair qu'on pense à plusieurs chevaux ; la comparaison ne pourrait pas s'établir s'il n'y en avait qu'un seul.

La langue basque rend donc la phrase comme les langues que nous venons de citer, c.-à-d. par un pluriel, & elle ne s'accorde pas avec le français qui fait une exception à la règle générale.

Il en est de même, croyons-nous, du partitif, aussi exprimé en basque par *ik*. Du moment qu'il y a partage, il y a pluralité ; p. ex. *Españako Euskaldunik geyenak* „la plupart des Basques espagnols”. Les autres langues emploient d'habitude la préposition ;

(1) Voir le suffixe *k*, où se trouve expliqué le groupe de pluralité *eta*, ainsi que le pluriel des pronoms.

(2) Lettre de Larramendi à Mendiburu. — En espagnol *uno* „un” peut s'employer au pluriel *unos* comme pronom indéfini „quelques”. *De Madrid a Zaragoza hay unas cincuenta y cuatro leguas*. De Madrid à Saragoſſe il y a à peu près, ou, il y a quelque cinquante-quatre lieues.

„de” français ; „von” ou „der” allemand ; „of” anglais. Cependant, dans ce cas-ci, on dirait en allemand exactement comme en basque, sans préposition : die meisten spanischen Basker. Ainsi même pour le partitif, le basque n’est pas isolé.

Avant de parler d’une difficulté qui se présente dans une forme plurielle de *ik*, nous voudrions encore citer quelques exemples pour démontrer la concision & la précision de la phrase basque : *Baña erdiko onenik jatea zorrotz debekatu zion*. Lardizabal. „Mais le manger quelques (fruits) de celui (arbre) du milieu, il le leur défendit péremptoirement”. — *Onen* est le génitif singulier „de celui-ci” ; en ajoutant l’article *a*, nous aurons *onena* „le de celui-ci”, & au pluriel *onenak* „les (fruits) de celui-ci”. Mais au lieu du pluriel défini *onenak*, l’auteur écrit *onenik* „quelques de celui-ci”. — *Norberak daukanerik bere emon biardau*. Olachea, p. 79. „Chacun doit donner ce qu’il possède”. — *Dauka* „il possède” ; *daukan* „qui possède” ; *daukan* + *ik* & avec le *r* euphonique *daukanerik* „ce qu’il possède”, ou mieux en anglais, puisqu’on ne peut pas exprimer l’indéfini en français : any thing he possesses. *Daukanak* aurait été le pluriel défini, *daukan* + *a* + *k*, ce (les choses) qu’il possède.

La difficulté dont nous parlions tout à l’heure est celle-ci. Si *ik* est un pluriel & sert comme un pluriel, pourquoi avoir formé un pluriel de ce pluriel ? pourquoi faire usage de *etarik* ?

Nous avons discuté l’origine de la forme *eta* & nous croyons avoir démontré qu’elle n’a plus rien d’obscur (1). Il faut donc en arriver à prouver que notre théorie est fautive, que *ik* n’est pas un pluriel, ou bien que la forme *etarik* est vicieuse. Nous croyons avoir démontré que *ik* est un pluriel, & il nous reste, par conséquent, à démontrer que *etarik* est une forme fautive.

L’erreur date d’aussi loin que nous puissions remonter ; nous la trouvons chez Dechepare, Liçarrague & Axular, & elle est encore en vigueur dans les dialectes basques français. Larramendi cite, il est vrai (Arte, p. 326) *loreetaric*, *baratzetaric*, mais, autant que nous sachions, on ne trouve jamais cette forme en guipuzcoan comme

(1) Voir le suffixe de pluralité *k* & la lettre *k* au ch. III.

pluriel de *dik* ou *tik*. Bien que la forme *etarik* nous paraisse fautive, on n'en fait du moins pas un emploi fautif. *Loreetarik*, *baratzetaric* se trouveront apparemment, mais alors après un superlatif; p. ex. la plus belle des fleurs, le plus beau des jardins.

Dans les dialectes basques français *etarik* est considéré comme le pluriel de *dik* ou *tik*; & *etatik*, le seul pluriel correct est inconnu; p. ex. *Ioannesen baptisinoa cerutic cen, ala guisonetaric?* Marc XI, 30, T. R. Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes? *Baina ahotic ilkiten diradenac bihotzetit partitzen dirade.* Matth. xv, 18. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur. — *Hura resuscitatu izan du hiletaric.* Il est ressuscité des morts. *Eta othoy beguirezan perilgucietaric.* Dechepare, *Poésies*, p. 6. Et prie de te préserver de tout danger. Pour le besoin du vers, Dechepare se sert de *etaric* pour le singulier (v. p. 10). *Alteratu gabetaric* (pour *gaberic*) *çure fede saynduyan.* Sans rien changer à votre sainte foi.

Les dialectes basques espagnols auraient écrit : *Hura resuscitatu izan du illetarik* (1), & avec raison; *ill + k + rik* fait *illekrik*, & après mutation régulière de la médiale *k* en *t* : *illetatik*. *Etarik* ne nous semble avoir rien à faire ici. Si *badut adiskiderik* signifie „j'ai amis" (ou comme on dit par exception en français „j'ai des amis") alors il va sans dire que *hura resuscitatu izan du hiletaric* signifie „il est ressuscité morts", ce qui n'offre aucun sens. D'un autre côté, il n'y a rien, sinon l'habitude, qui explique le rejet & la perte de la forme *etatik* dans les dialectes basques français. La régularité de la grammaire est telle qu'on pourrait peut-être se fonder sur cette irrégularité seule pour prouver l'erreur dans la forme & dans l'emploi de *etarik*.

Si *etarik* était le pluriel régulier (2) de *ik* ou *rik*, Mendiburu n'aurait pas pu dire : *Espariako Euskaldunik geyenak*, ou bien : *Emen arkitzen diran gauzarik geyenak*; il aurait fallu *euskaldunetarik* & *gauzetarik*. Qu'il considère ces noms comme des pluriels est prouvé par le verbe

(1) *Eta piztu illen artetik*, Luc, 24, 46. Guip. Et ressuscité d'entre les morts.

(2) Nous disons pour plus de concision „pluriel régulier"; nous savons que le *t* de *ta* ou *eta* est *k*, signe de pluralité, changé en *t* & appartenant au nom. Voir les suffixes.

qui est au pluriel; dans le premier exemple *arkitzen dira*; dans le second *arkitzen diran* (1).

Cette confusion entre *dik* ou *ik* „de, hors de”; l'allemand „aus” & *ik* signe de pluralité, s'explique peut-être par les langues romanes qui n'ont que la préposition „de” pour traduire l'une & l'autre de ces expressions.

Il est probable aussi que la signification plurielle de *ik* s'est perdue depuis longtemps, depuis des siècles; au moins déjà depuis trois siècles. La signification secondaire de l'indéfini s'est conservée seulement, & c'est ainsi que nous nous expliquons comment un suffixe, qui à l'origine était un signe de pluralité, puis un signe de l'indéfini, en est arrivé à être uni aux noms verbaux, tant aux formes fléchies que non fléchies; *jan* devient *janik* en mangeant, ou, tandis que je (tu, il, &c.) mange. Une fois que ce suffixe exprimait l'idée rendue par „tandis” ou „pendant” la voie était tracée pour le suffixer aux flexions & *duzu* „vous avez” devient *duzula* „que vous avez” & *duzularik* „tandis que vous avez”. — *Obraren handiaf-funera eta dignitatara beharzenago duzularik*. Dédicace de Liçarrague. „Tandis que vous considérerez plus la grandeur & la dignité de l'œuvre”.

Ik devient tellement le suffixe de l'indéfini, que Liçarrague l'unit au pronom interrogatif, sans doute pour donner plus de force à l'expression. *Eta ceric da huna eman ičan çayon sapientia haur?* Marc VI, 2. Et qui est-ce qui lui a donné cette sagesse? — On le voit, *ik* n'est plus qu'un signe, déjà du temps de Liçarrague.

L'usage de ce suffixe est si varié qu'il n'est pas toujours facile d'en rendre un compte exact, surtout s'il se trouve dans des locutions adverbiales comme *halarik ere* „toutefois”; *baizik* „sinon”, &c.

L'emploi de *ik* pour exprimer le gérondif (*janik* „mangeant”) ne se borne pas aux noms verbaux; on trouve chez Dechepare le vers suivant (2): *Erregeri gairiki saldu gertuż ogen gaberik* „Evidemment vendu au roi sans (avoir commis des) fautes”. *Gabe* est un nom

(1) *Jesusen Compañiaco, Iracurleari*.

(2) *Poésies*, p. 58.

signifiant „manque”; & bien que *gabe* soit en usage comme suffixe correspondant à „sans”, on retrouve ce nom avec sa signification propre. *Ogen gabe* serait „sans fautes”, mais *ogen gaberik* nous paraît signifier littéralement „ayant manque” ou „manquant de fautes”.

§ 6.

Voyelle intermédiaire o.

La voyelle *o* qui précède le signe de pluralité *k* est la caractéristique de l'exclusif; p. ex. *goazēn biok* „allons nous autres deux”; *giʒonok joango gera* „nous autres hommes nous irons”; *atozte hirurok* „venez vous autres trois”; *iñarrusi bear genduke guziok* (& non *guziak*) *hiʒjario erausle motel au* (1) „nous tous nous devrions secouer ce hâbleur bavard & stupide”; *amoria nor iʒan da gure bion* (& non *bien*) *artian* (2). „Mon amour, qui est-ce qu'il y a entre nous autres deux”? *Artian* régit le génitif.

Cette voyelle se retrouve même dans les flexions du verbe dans ce même sens d'exclusion : *ʒuey ençuten duçuenoy*. Marc IV, 24. „A vous autres qui écoutez”. *Ençuten duçueney* serait „à vous qui écoutez”.

On voit, par ce dernier exemple, que la voyelle *o* est considérée comme étant la caractéristique de la forme exclusive. Il n'est pas question du *k*; le *o* aura été transporté du nom dans le verbe, & on a cru reconnaître dans le nom où se trouvait le *o* que cette voyelle contenait la signification admise.

Il nous semble plutôt qu'il faut prendre *o + k*, & cet *ok* se retrouve comme pluriel d'un des pronoms démonstratifs, soit *hori* dont le pluriel est *hoyek* & *oek*, soit *hau* dont le pluriel est *hauk*. La forme *hok* pour un de ces deux pluriels se retrouve même comme pronom;

(1) Larramendi, *Introd. dict.*, p. CXCH, nouv. éd.

(2) Dechepare, *Poésies*, p. 50, éd. de 1847 a *bien*; l'éd. de 1874 a *bion*. Cette dernière édition est faite avec beaucoup plus de soin.

Dechepare dit (1) : *Hoc beguira diçagula salva guiten hegatic.* „Observons-les (commandements) pour qu'ils servent à nous sauver”.

Atozte hirurok fera donc pour *atozte hirur hok*.

Cet *o* se retrouve encore, croyons-nous, dans les pronoms possessifs : *baina beguira eieque çuec ceuron buruey*. Marc XIII, 9. „Mais prenez garde à vous-mêmes”. Cependant *ceuron* n'est pas clair ; si *ceuron* est le génitif *ceuren* „de vous” avec *o* pour *e*, que fait alors *çuec* dans la phrase ? La traduction littérale est : mais prenez garde aux têtes de vous autres. „De vous autres” correspond donc à *ceuron*. Mais *çuec* ? Ce pronom appartient-il au verbe ? *Begira eieque çuec* ! prenez garde, vous (2) !

CHAPITRE VII.

LES SUFFIXES.

§ I.

Ce que sont les suffixes.

Les suffixes indiquent les relations qui dans les langues aryennes sont exprimées par les cas, par les prépositions & en partie par les conjonctions & les adverbes.

Comme leur nom l'indique, ils sont placés après le mot qu'ils

(1) *Poésies*, p. 20.

(2) En Mallicollo, en Annatom, langues de l'Amérique méridionale, on retrouve ce même procédé, voir A.-H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 264.

définissent. On dit *nigabe* de *ni-gabe* „moi sans” ; *argatik* de *ar-gatik* „cela pour” ; *zaldia* de *zaldi-a* „cheval-le” ; *gizonen* de *gizon-n* „homme de”. Dans nos langues on dit généralement „sans moi”, „pour cela”, „le cheval, „d’homme”. Cependant la façon basque de s’exprimer n’est pas encore si étonnante : pour ce qui regarde l’article, il est placé après le nom en danois, en suédois, en valaque, en albanais ; & si l’on dit en français „pour cela”, on dit au contraire „cela pour”, en anglais, en hollandais, en allemand : therefore, daarom, darum. De même *onara* „vers ici”, se dit en holl. & en allem., exactement comme en basque : hierheen, hierhin, ici vers. L’allemand „zweifelfohne”, „doute sans”, est pour ohne zweifel „sans doute”. L’agglutination a été même appliquée ici ; „zweifelfohne” s’écrit en un mot. Seulement ce qui est la règle dans les langues agglutinantes est l’exception dans les langues aryennes.

LISTE DES SUFFIXES.

<i>k</i> , caractéristique de l’agent.	<i>dik</i> , <i>tik</i> , de.
<i>k</i> , signe de pluralité. —	<i>baithan</i> , en.
<i>n</i> , dans, en ; de.	<i>beithan</i> , en.
<i>i</i> , à.	<i>pean</i> , sous.
<i>z</i> , par, de, avec.	<i>gan</i> , en, dans.
<i>ik</i> , de, quelque.	<i>gana</i> , chez.
<i>ko</i> , <i>go</i> , de. —	<i>gandik</i> , de chez.
<i>koizat</i> , pour.	<i>gatik</i> , pour.
<i>kin</i> , avec. —	<i>ra</i> , vers. —
<i>kiko</i> , pour, à l’égard.	<i>rako</i> , devers, pour.
<i>izat</i> , pour.	<i>raño</i> , jusqu’à.
<i>izako</i> , pour.	<i>ronz</i> , vers.
<i>kaiz</i> , <i>gaiz</i> , avec.	<i>ka</i> , à, par.
<i>ño</i> , jusque.	

§ 2.

Comment les suffixes s'unissent aux noms.

Les suffixes ne s'unissent pas tous au nom de la même manière. Il y en a :

- 1° Qui s'unissent aux noms indéfinis & définis.
- 2° Qui s'unissent seulement aux noms indéfinis.
- 3° Qui s'unissent seulement aux noms définis.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS DÉFINIS ET INDÉFINIS.

Ces suffixes sont : *k* (sujet-agent) ; *n* „de” (génitif) ; *i* „à” ; *ɿ* „par” ; *kin* „avec” ; *ɿat* „pour”. Le *e* qui précède le suffixe est une voyelle de liaison ; voir ch. VI, § 3.

<i>Giɿon-k</i>	fait	<i>giɿonek</i> , homme.
<i>Giɿona-k</i>	„	<i>giɿonak</i> , l'homme.
<i>Giɿon-ɿ</i>	„	<i>giɿoneɿ</i> , par homme.
<i>Giɿona-ɿ</i>	„	<i>giɿonaɿ</i> , par l'homme.
<i>Giɿon-n</i>	„	<i>giɿonen</i> , d'homme.
<i>Giɿona-n</i>	„	<i>giɿonaren</i> , de l'homme.
<i>Giɿon-i</i>	„	<i>giɿoni</i> , à homme.
<i>Giɿona-i</i>	„	<i>giɿonai</i> , à l'homme.
<i>Humiltaɿun-kin</i>	„	<i>humiltaɿunekin</i> , avec humilité.
<i>Humiltaɿuna-kin</i>	„	<i>humiltaɿunarekin</i> , avec l'humilité
<i>Lagun-ɿat</i>	„	<i>lagunɿat</i> , pour compagnon.
<i>Laguna-ɿat</i>	„	<i>lagunarentɿat</i> , pour le compagnon.
<i>Bilbao-n</i>	„	<i>Bilbaon</i> , dans Bilbao.
<i>Echea-n</i>	„	<i>echean</i> , dans la maison.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS INDÉFINIS.

Ce sont *ra* „vers”; *ronz* „vers”; *rako* „devers”; *rano* „jusqu'à”; *ko* „de”; *dik* ou *tik* „de” (ex.); *ik* indiquant le partitif; *ka* „à”. Les suffixes dérivés, comme *rako*, *raño*, suivent la règle pour les suffixes primitifs.

Eche-ra fait *echera* & jamais *echeara*.

Eche-ronz „ *echeronz*.

Eche-ko „ *echeko*.

Gizon-ik „ *gizonik*.

Zaldi-ka „ *zaldika*.

Eche-tik „ *echetik*.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS DÉFINIS.

Ce sont *k* (signe de pluralité), *gan*, *gana*, *gandik*, *baithan* ou *beithan*, chez; *n* (locatif), excepté avec les noms de lieux.

Echea-n fait *echean* „dans la maison”. *Jainkoa-gan* fait *Jainkoagan* „en Dieu”.

Si les mots auxquels ces suffixes devraient être unis ne possédaient pas une forme définie, comme par exemple les pronoms, les noms propres, &c., il faut bien les ajouter à l'indéfini; *norgana* „chez qui”; *nigan* „en moi”; *Bilbaon* „à Bilbao”.

§ 3.

Les suffixes avec le nom pluriel.

Quand les suffixes sont ajoutés au nominatif des noms pluriels, il est très rare que le *k*, signe de pluralité, se maintienne. Il est généralement converti en *t* ou en *y* (voir le suffixe *k*), ou bien il est élide. Nous parcourrons la série des suffixes, les détails suivront.

<i>Hauk</i> , ceux-ci,	suivi de <i>k</i> (agent)	fait <i>hauyek</i>	pour <i>haukek</i> (1)
<i>Giʒonak</i> , les hommes,	„ „ <i>n</i>	„ <i>giʒonen</i>	„ <i>giʒonaken</i>
<i>Giʒonak</i> , „ „	„ „ <i>i</i>	„ <i>giʒonai</i>	„ <i>giʒonaki</i>
<i>Giʒonak</i> , „ „	„ „ <i>ʒ</i>	„ <i>giʒonetaʒ</i>	„ <i>giʒonakaʒ</i> (2)
<i>Echeak</i> , les maisons	„ „ <i>ko</i>	„ <i>echeetako</i>	„ <i>echeak-ko</i>
<i>Oriek</i> , ceux-là	„ „ <i>tik</i>	„ <i>orietatik</i>	„ <i>oriektik</i>
<i>Buruak</i> , les têtes	„ „ <i>n</i> (locatif)	„ <i>buruetan</i>	„ <i>buruakan</i> (2)
<i>Echeak</i> , les maisons	„ „ <i>ra</i>	„ <i>echeetara</i>	„ <i>echeakra</i> .

Quelques autres suffixes s'unissent au génitif; il n'y a donc pas de *k* à convertir ni à élider; un autre suffixe (*ik*) est un pluriel lui-même & s'unit au nominatif singulier, & les suffixes comme *koʒat*, *ʒako* suivent leur primitif *ko* & *ʒat*, dans la façon dont ils s'unissent au nom.

§ 4.

La valeur des suffixes.

En expliquant le basque par une seule langue, on court risque, en trouvant des divergences, de les attribuer au basque, tandis qu'il se peut que ce soit l'autre langue qui est irrégulière. En traduisant *echera* par „vers la maison” on écrit une phrase correcte en français, mais qui n'est pas la traduction littérale du basque; *echera* se compose de *eche* „maison” & *ra* „vers”, & ne dit donc rien de plus que „vers maison”. C'est ici que le français fait une exception, car dans beaucoup d'autres langues on dit „vers maison”; p. ex. en italien „a casa”; en espagnol „a casa”; en hollandais „naar huis”; en allemand „nach hause”, comme en basque. Il en est de même du suffixe *ko* „de”. *Ko* s'unit toujours au nom indéfini; & bien qu'on traduise *aireko egaʒtiak* par „les oiseaux de l'air”, il faudrait traduire par „les oiseaux d'air”. C'est encore ici la langue française qui fait

(1) *Haukiek* est resté en usage.

(2) Le *k* est resté en biscaïen, voir les suffixes *ʒ* & *n*.

une exception, qui est capricieuse, car l'on dit „les outils de travail” *laneko tresnak*; mais par contre „le maître de la maison”; en basque *echeko jauna*, tout comme en ital. il padrone di casa.

Il y a la même observation à faire pour le suffixe *dik* ou *tik* „de” „hors de”. *Irtien naiṙ echetik* „je fors de la maison”, mais il faudrait „je fors de maison, comme en hollandais „uit huis” ou en italien „da casa”. Nous insistons sur cette question puisqu'on a fait une grande confusion à ce sujet & souvent encore sans la moindre nécessité.

§ 5.

Il nous semble, en outre, que la connaissance imparfaite de la signification des suffixes a fait établir une différence entre le singulier indéfini & le pluriel qui n'existe pas; différence qui est basée sur une erreur. On nous dit *ogiko* est le singulier, *ogitako* l'indéfini, *ogietako* le pluriel (1). Or, *e* n'est jamais un signe de pluralité. Mais si *echera* ou *ogiko* est l'indéfini, dira-t-on, qu'est-ce donc que *echetara* ou *ogitako*? Nous répondrons: c'est le pluriel, employé pour correspondre à l'indéfini de nos langues, & la distinction qu'ont faite quelques auteurs est imaginaire. Si en basque l'on dit: *iñongo echetan sartu eqnaiṙ* „je ne suis entré dans aucune maison”, on se sert, selon nous, du pluriel, bien que „maison” soit au singulier en français.

Le *e* de *ogietako* n'en fait jamais un pluriel; *ogi + k + ko* fait *ogitako* après mutation régulière de *k* en *t* & le *e* n'a rien à y faire, si ce n'est dans quelques cas, que comme lettre de liaison; p. ex. *lur + k + ra* fera *lurretara*.

Il est inutile de rechercher à qui nous devons cette règle; nous la trouvons aussi chez M. Duvoisin (2), mais elle n'est pas appliquée avec rigueur; l'auteur écrit *exay* (*etsai*) — *tan* ou *etan*, *tarik* ou *etarik*,

(1) *Guide élémentaire*, Bayonne 1873. Sans nom d'auteur.

(2) *Étude sur la déclinaison basque*, Bayonne 1866. — *Éléments de gram. basque*, dialecte fouletin par M. Gèze, 1873. *Hountaco* & *hunetaco*, *huntara* & *hunetara*. — Le *e* aurait dû se trouver partout; *t* ne peut suivre *n*; on a pris une erreur de phonétique pour une catégorie grammaticale.

tara ou *etara* pour l'indéfini & le pluriel; cependant *exay* paraît être une exception, selon l'auteur, puisque dans tous les autres exemples la règle est maintenue.

Larramendi & Lardizabal n'ont pas reconnu en basque que le nom était quelquefois défini par l'article & quelquefois indéfini; mais ceci n'empêche pas les Guipuzcoans de faire usage du défini ou de l'indéfini des noms; & la distinction du pluriel par la voyelle *e* est inconnue dans les dialectes basques espagnols. Mais quand même cette distinction se retrouverait chez les Basques espagnols, nous croyons avoir démontré que c'est une erreur, causée en partie par la voyelle de liaison *e*, qui se trouve dans quelques mots, & en grande partie par le manque d'analyse des suffixes.

Une difficulté surgit quand il s'agit d'expliquer comment le pluriel en est venu à être suffixé aux pronoms singuliers. Nous avons vu que le *k*, signe de pluralité, quand il est médial, est converti en *ɿ*; *eché + k + ra* devient *echetara*, & ainsi *oriek + ra* fait *orietara* pour *oriekera* „vers ceux-ci”. Ceci est parfaitement régulier. Mais le singulier de *oriek* qui est *ori* suivi de *ra* fait *orretara* (la chute de *i* radical ne nous importe pas ici). Il en est ainsi de tous les pronoms, des noms de nombre, de tous les mots enfin qui, par leur nature, se refusent à prendre une forme définie: *ni + ra* fait *nitara* „vers moi”; *ni + ɿ* fait *nitaɿ*, „par ou de moi” *bat + n* (locatif) fait *batetan*.

Cette irrégularité apparente trouve son explication dans le fait que la langue basque se sert du pluriel pour exprimer l'indéfini, laissant incertain si cet indéfini est pluriel ou singulier. L'emploi d'un pluriel du nom pour exprimer l'indéfini (sans notion de nombre) est parfaitement justifié, croyons-nous (1). La signification de *k*, signe de pluralité, se fera bientôt effacée devant celle de l'indéfini, & les groupes *tara*, *tako*, *tatik*, &c., auront été suffixés à tout mot qui ne supportait pas la forme définie.

Nous l'avons déjà fait observer ailleurs, le substantif verbal, qui est un nom au locatif, a aussi la forme indéfinie & par conséquent plurielle *ilten*, *artuten*, de *il + ɿ* (pour *k*) + *n*; *artu + ɿ + n*.

(1) Voir le suffixe *ik*.

§ 6.

Le suffixe k (agent).

K. Cette lettre est la caractéristique qui distingue le sujet-agent du sujet-patient : *nik badakit* „je le fais”; *ni etorri naiç* „je suis venu”. Pour plus de concision nous dirons à l’avenir agent & patient.

L’agent porte toujours la caractéristique *k*, même avec le verbe passif (voir la syntaxe, ch. xxii, § 1).

Le *k* est suffixé sans lettre intermédiaire; *ni, nik; aita, aitak; nor, nork; Pedro, Pedrok*. Mais du moment que le *k* viendrait en contact avec une lettre incompatible, les lois phonétiques se font valoir, & il faut intercaler la voyelle de liaison *e* : *giçon* fait *giçonek*; *bat* fait *batek*; *çein* fait *çeinek*, &c., parce que *n* & *k*, *t* & *k* ne peuvent se suivre; v. ch. iii.

Cette différence entre le nominatif agent & le nominatif patient est exprimée seulement au singulier dans les dialectes basques espagnols; mais les dialectes basques français font la même distinction au pluriel, tant du nom que du pronom.

Dans le nom, le pluriel agent se termine en *ek*, le pluriel patient en *ak*; p. ex. *Legeko doktorek beretzat hartu zituzten*. Test. zahar. Larregui, Bayonne, 1777. „Les docteurs de la loi prirent pour eux”. *Haurrak joan dire*. „Les enfants sont arrivés”.

Dans les pronoms cette différence est indiquée dans quelques dialectes basques français, soit par l’accent (*hekiek*, pat. *hekiék* ag.), soit par un *k* (*hek*, pat. *hekek*, ag.), soit par un *y* (*hek*, pat. *heyek* ag.). Cette particularité des dialectes basques français n’a jamais été relevée, autant que nous sachions. Elle est cependant extrêmement remarquable, & donne un précieux appui à la règle par rapport à la mutation du *k* ou à son entière élision.

Il va sans dire que la différence de la voyelle qui précède le signe de pluralité *k* dans le nom (*doktorek, haurrak*), ne peut avoir indiqué primitivement la différence entre l’agent & le patient. L’analyse des

pronoms pluriels nous met sur la voie pour expliquer le pluriel des noms, qui nous paraît être formé exactement de la même manière que celui des pronoms & influencé de la même manière par les lois phonétiques.

Le *k* a été employé primitivement pour indiquer l'agent, au pluriel comme au singulier, dans le nom comme dans le pronom. Comme *giʒonak* est formé de *giʒon-a-k* pour le patient, il faut ajouter encore un *k* pour l'agent, ce qui donnera *giʒon-a-k-k* ou bien *giʒonakek*, forme parallèle à *hekek*. Comme nous savons aujourd'hui que le *k* se perd au milieu d'un mot (v. ch. 11), qu'il s'est perdu dans le pronom *hek*, variante de *hekek*, on admettra qu'il s'est perdu aussi dans le pluriel agent du nom, & que *giʒonakek* est devenu *giʒonaek*, puis *giʒonék*. L'accent tombe au pluriel sur *ek*, *giʒonaék* (1) au singulier sur le nom, ce qui a peut-être contribué à obscurcir la prononciation de l'*a*.

Les dialectes basques espagnols n'ont laissé aucune trace de cette différence dans le nominatif pluriel du nom; nous croyons cependant en retrouver un dernier vestige dans les pronoms.

§ 7.

Le suffixe *k* (pluriel).

K. Cette lettre est aussi la caractéristique du pluriel. Selon les circonstances elle se convertit en *ɾ* ou bien elle est élidée, quand elle se trouve au milieu du mot. *K* médial n'est généralement pas toléré quand il est primitif; mais *k* médial, qui provient de *h* initial, comme c'est souvent le cas dans les mots composés, est de règle.

Le *k*, signe de pluralité, se convertit en *ɾ* quand suit un des suffixes: *n* (locatif), *ɾ*, *ra*, *tik*, *ko*, *ronɾ*. *Eche* „maison” fait *echeak* „les maisons”; mais *echeak* + *n* „dans” ne fait pas *echeakan*, mais *echeetan* „dans les maisons”. *Oneek* „ceux-ci” suivi de *n* fait *oneetan* & non *oneekan*. *Buruak* „les têtes” ne fait pas *buruaktik*, mais

(1) Voir Inchaupé, *Verbe basque*, p. 440.

buruetatik (c'est-à-dire *buru-t-tik*) „des têtes”. *Echeak + ko* fait *echeetako* (*eche-t-ko*), „des maisons”. *Echeak + ra* fait *echeetara* „vers maisons”. Ces suffixes ne s'unissent qu'à l'indéfini au singulier; on ne peut pas dire *echeara*; il faut dire *echera*, „vers maison”. Il est donc nécessaire d'appliquer cette même règle au pluriel; & bien que le pluriel indéfini ne soit pas en usage, il sera plus correct d'analyser ces noms ainsi: *eche-k-ra* devient *eche-t-ra*; & puisque *t-r* ne se suivent pas dans la même syllabe, il a fallu intercaler une voyelle, qui cette fois-ci est *a*: *echetara* ou *echeetara*; & ainsi *eche + k-ko* devient *eche-t-ko* ou *echeetako*. Les pronoms pluriels, qui ont nécessairement la forme indéfinie (sans article), confirment l'exactitude de notre analyse; *oneek-n* devient *oneet-n* ou *oneetan* „dans ceux-ci”. *Oyek + ra* devient *oyet + ra* ou *oyetara* „vers ceux-ci”. Le pronom *a* (autrefois *ar*) „ce-là”, fait *aek* au pluriel en biscaïen, & *hayek* en labourdin. Ce *hayek* s'est contracté dans ce même dialecte en *hek*, & *hek + n* est devenu *hetan* „dans ces-là”. *Egun hetan* „dans ces jours-là”.

Il est rare que le *k* se maintienne au milieu du mot; il s'en trouve cependant des exemples qui peuvent être considérés comme des exceptions, bien qu'il soit très probable que le *k* s'écrivait ou plutôt se prononçait primitivement, & qu'il n'a été éloigné, plus tard, que pour cause d'euphonie.

En biscaïen on dit *giizonakaŕ* de *giizonak-ŕ* „par ou avec les hommes”; *eurakan* „en eux” de *eurak-n* (1). Les autres dialectes diraient *giizonetaŕ*, *euretan*, *heuretan*.

L'élision du *t* est beaucoup plus fréquente que la mutation de *k*. Le verbe, surtout en souletin, & les pronoms nous en offrent de nombreux exemples. Ainsi le démonstratif *a*, autrefois *ar*, „ce-là” fait au pluriel *areek* bisc., *hayek*, soul. & *hekiek* ou *heyek*, lab. Le biscaïen *areek* a perdu le *k* médial *arekek*, & l'hiatus, pour lequel ce dialecte a une prédilection marquée est resté; les autres dialectes, au contraire, ne tolèrent généralement pas l'hiatus, & le souletin y

(1) „*Aitakaŕ*, *aitakeŕ* n'existent pas”. Vinson, *Notes complémentaires sur l'Essai de* M. Ribary, p. 102. — Au suffixe *gan* on trouvera d'autres exemples avec *k*.

échappe régulièrement en introduisant un *y* comme lettre de liaison. Le pluriel agent de *hek* (var. lab.) ferait *hek* + *k* ou *hekek*; le *k* en tombant, il reste *heek* qui devient *heyek* avec le *y* de liaison. De même en guipuzcoan où *arekek*, forme primitive, est devenue *areek*, après la chute de *k*; *aeeek* après la chute de l'*r*, & finalement *ayek* pour éviter l'hiatus.

Le souletin surtout, & aussi l'ancien labourdin, se servent de *y* pour éviter l'hiatus quelle qu'en soit la cause. On n'a qu'à ouvrir les poésies de Dechepare pour trouver de nombreux exemples : *munduyan* pour *munduan*; *duyen* pour *duen*; *endelguyaɹ* pour *ondelguaɹ*. Ici le *y* correspond au *b* que le biscaïen introduit après *u*; *u* + *a* devient *uba* dans ce dialecte. — Dans le verbe nous citerons les 3^{mes} personnes qui ont presque toutes perdu le *t* comme en biscaïen; *dute* guip. fait *daue* bisc. & *die* (pour *duye*) soul. — *Lukete* guip. *lukee* bisc.; *lukeye*, soul. *Dieɹadakan*, lab. „que tu me l'aies”; *dieɹadaan*, guip., le *k* est élide & l'hiatus est resté; *dieɹadayan*, soul. où l'hiatus est évité.

§ 8.

Y a-t-il un pluriel indéfini?

Les exemples que nous venons de citer démontrent en outre que le *k* est le signe indépendant de pluralité; *a* „le” est devenu *ak* „les” comme *ori* est devenu *oriek* (*e* lettre de liaison). Nous insistons sur ce point, puisque la langue basque n'exprime généralement pas le pluriel indéfini; elle ne dit pas „hommes” bien qu'elle possède un signe de pluralité indépendant. On aimerait savoir pourquoi une langue qui possède ce signe de pluralité, ne s'en sert pas dans un grand nombre de cas, où il doit nous paraître indispensable. *Lardizabal*, par exemple, s'exprime ainsi : *Eta Adan eta Eva lurriɹ egiñak*, *Jainkoaren serbirɹari*, *bera iɹan ɹan baño*, *leyalagoak iɹatea eɹin eraman ɹuen*. Et il (le diable) ne pouvait supporter qu'Adam & Eve, faits de terre, serviteurs de Dieu, fussent (en basque l'infiniɹ, comme en

italien „l'effère più”) plus fidèles que lui. — Notons d'abord une irrégularité ou une erreur de Lardizabal, qui fait accorder *eginak* avec son sujet (ce qui paraît correct, le sujet étant pluriel), & qui ne fait pas accorder *zerbitzari*, également l'apposition de „Adam & Eve”. *Zerbitzari* cependant est correct, selon la grammaire basque. Le sens de la phrase n'admet pas l'emploi d'un pluriel défini (*zerbitzariak*), & la langue basque ne permet pas qu'on exprime l'indéfini, qui aurait pu être exprimé, dirait-on : *zerbitzari* + *k* & alors *zerbitzarik*.

Dans sa critique (1) de notre Essai de Grammaire, M. Duvoisin dit : „L'indéfini dans le nom n'a pas de nombre ; comment en aurait-il, puisque le nombre le renverse” ? Et ailleurs, en relevant à bon droit la traduction de l'auteur anonyme d'un guide, du mot *elgar* par „tous deux ensemble” M. Duvoisin s'exprime ainsi : „C'est un contre-sens. Il ajoute une erreur quand il dit que ce mot est singulier ; *elgar* n'est ni singulier, ni pluriel, parce qu'il est indéfini, c'est-à-dire, sans nombre. *Elgar maite dute* „ils s'entraiment” (2). M. Duvoisin paraît ne pas s'apercevoir que s'il écrit *dute*, il considère *elgar* comme un pluriel. En outre il faut qu'un mot soit l'un ou l'autre, singulier ou pluriel ; un mot sans nombre est une impossibilité, & le fait est que *elgar* est incontestablement un singulier comme forme, mais que, comme nom collectif, il veut le verbe au pluriel. Du reste, M. Duvoisin prend l'effet pour la cause, quand il dit que le pluriel renverse l'indéfini ; cela n'est vrai que comme forme, bien entendu ; le pluriel indéfini existe dans plusieurs langues, & aurait pu être exprimé en basque également bien ; *buru* + *k* aurait pu faire *buruk* „têtes”. Le pluriel ne renverse rien du tout ; c'est l'article *a* „le”, précédant le signe de pluralité *k*, qui empêche le nom d'être indéfini ; sans le *a* il serait indéfini. Au contraire, l'indéfini implique l'idée de pluralité, en tant qu'il s'agit de choses auxquelles le nombre peut être appliqué. Il nous semble que l'unité pourrait difficilement exprimer l'indéfini, excepté en métaphysique, & le basque, comme beaucoup d'autres langues, rend l'indéfini par le

(1) Voir la reproduction de cette critique dans notre Dictionnaire, page xxvii.

(2) Examen critique du *Guide élémentaire de la conversation française basque*... Actes de la Société philologique, tom. iv, n° 2. Mai 1874.

pluriel (1), quand même le nom n'en porte pas le signe, comme dans l'exemple cité *elgar maite dute* où le verbe indique le pluriel; & encore mieux, puisqu'il s'agit ici d'un nom collectif, dans la phrase de Lardizabal où le sens & le verbe indiquent suffisamment que *zerbitzari* est un pluriel, bien que ce nom soit formellement un singulier.

La seule cause que nous sachions assigner à cette irrégularité, c'est la confusion que pourrait produire cette forme d'un pluriel indéfini, qui serait toujours identiquement la même que celle du sujet agent; p. ex. *gizonek*.

On pouvait peut-être d'autant plus facilement sacrifier ce pluriel indéfini, qu'il paraît ne pas être de toute nécessité. La langue française, qui peut exprimer le pluriel indéfini, préfère, dans la plupart des cas, ne pas s'en servir; quand, dans d'autres langues on dit „j'ai amis” la langue française veut qu'on dise „j'ai des amis”.

Il nous semble cependant que la langue basque, dans le dernier cas que nous venons de citer „j'ai amis” se sert d'un pluriel indéfini, qui est *ik*, c'est-à-dire *k* précédé de *i*; voir chapitre VI, § 5.

Une certaine irrégularité restera toujours, si nous admettons comme correcte la phrase de Lardizabal; la première apposition *lurrez egiñak* s'accorde avec le sujet, tandis que la seconde apposition *serbitzari* ne s'accorde pas; *egiñak* est un pluriel défini, *serbitzari* est un singulier indéfini.

§ 9.

Le suffixe n.

N. L'emploi de ce suffixe est très-varié; il indique :

- 1° Le locatif;
- 2° Le génitif;
- 3° Le pronom relatif;
- 4° La conjonction „que”.

(1) Comparez le suffixe *ik*.

L'origine de ce suffixe est selon toute probabilité le démonstratif *non*, au sens de localité. *Bilbaon* „dans Bilbao” sera la contraction de *Bilbao-non*. Ce locatif en est arrivé à exprimer le génitif, tout comme en latin (1) & *giŕon* + *n* a donné *giŕonen* „de homme”.

La syntaxe comparative nous apprend que la phrase relative était unie à la phrase principale sans aucun mot explicatif; ce n'est que plus tard, pour plus de clarté qu'on s'est servi d'un démonstratif pour indiquer le régime de la phrase relative. On disait donc primitivement, comme on dit encore (ou comme l'on peut dire) en anglais : *this is the man I saw* „celui-ci est l'homme je voyais”. Ce démonstratif a perdu peu à peu sa valeur comme démonstratif & a pris celle d'un relatif (2). La même chose est arrivée en basque; le démonstratif *non* est devenu le pronom relatif, tout comme „that” en anglais (*the subject that was discussed* „le sujet qui fut discuté”; *that man* „cet homme”). Le démonstratif *non* sert aussi comme conjonction.

N CORRESPONDANT AU LOCATIF.

Comme locatif, *n* correspond à : en, dans, à. *Bilbaon* „à Bilbao”; dans ce sens-ci qui est celui d'un pur locatif, tous les dialectes s'accordent, tous suffixent simplement *n* au nom. Si ce nom finit par une voyelle il faut intercaler la voyelle de liaison *e* : *Madriden* „à Madrid”; *Bordelen* „à Bordeaux”.

Mais excepté aux noms de localités, le *n* ne s'unit jamais au nom indéfini; on ne peut pas dire *echen* de *eche* + *n* ou *burun* de *buru* + *n*; il faut *echean* „dans la maison”; *buruan* „dans la tête” (3).

Les noms qui se terminent par *n* & *r* intercalent un *e* dont l'origine

(1) *Lectures*, &c., vol. 1, p. 222, professeur Max Muller.

(2) A.-H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 352, 1^{re} édit.

(3) Il paraît qu'on dit en souletin *etchen*; *etchen da* „il est à la maison”; Gèze, *Elém. de Gram. basque*, p. 23. L'auteur dit : „Cependant on peut très-bien dire & on dit aussi *etchian da*”. — A en juger par l'uniformité des autres dialectes *echen* est une exception fautive.

nous est inconnue ; *lur*, *gañ*, *aitzin* ; ne font pas *lurran*, *gañan*, *aitzinan* ; mais font *lurrean*, *gañean*, *aitzinean*. Selon Lardizabal (1) (dial. guip.), il en serait de même des mots en *i* ; bien qu'on puisse les écrire sans le *e* ; p. *maian* ou *mayeran* ; *leian* ou *leyean* ; *loian* ou *loyean* ; *kuian* ou *kuyean*.

Il doit y avoir une raison pour laquelle le *n* n'est pas uni au nom indéfini, il serait possible que ce fût seulement pour distinguer le génitif du locatif.

Pour exprimer le même rapport (locatif), mais au pluriel, on suffixe le *n* au nom pluriel, & le *k*, signe de pluralité, se change en *t* ; *eche* + *k* + *n* ne fait pas *echekan*, mais fait *echetan* ou *echetan* „dans les maisons” ; *hek* + *n* devient *hetan* „dans ceux-là”. Voir le suffixe *k*. Il va sans dire que si le nom finit par une consonne il faut intercaler la voyelle de liaison *e* ; p. ex. *lan* + *k* + *n* fait *lanetan* „dans les travaux”.

Toujours pour exprimer ce même rapport, mais d'une façon indéfinie, on se sert de la forme plurielle comme nous avons vu, & comme nous verrons encore, que c'est le cas avec les suffixes *ko*, *ɾ*, *ra*, &c. ; p. ex. *iñongo echetan sartu naiɾ* „je ne suis entré dans aucune maison. *Inoizko demboretan esaten badezu* „si en aucun temps (jamais) vous le disiez”.

Les pronoms & tous les mots qui ne se prêtent pas à être définis sont toujours suivis de *etan* ou *tan*, au singulier comme au pluriel ; *onetan* „dans ce-ci” ; *oretan* „dans ce-là” ; *orietan* „dans ces-là”, &c. ; *hiruretan* „dans trois” ; *batetan* „en un”, &c.

Cette forme, que nous appellerons pour plus de concision plurielle (2), & qui sert pour l'indéfini, se retrouve encore dans le nom verbal, *ibiltan*, *artuten*, &c.

Le locatif des personnes n'est pas rendu par *n*, mais par *gan*, ou *baithan* ; nous devons renvoyer le lecteur à ces suffixes, dont le premier est au fond *n* précédé du signe de pluralité *k* affaibli en *g* ; *gizonagan* „dans l'homme” est pour *gizonak-n*.

(1) Gram., p. 3, la note.

(2) Le suffixe n'est jamais pluriel ; le signe de pluralité appartient au nom.

N CORRESPONDANT AU GÉNITIF.

Un cas spécial comme le locatif pouvait se généraliser & devenir un génitif ; mais l'inverse ne saurait avoir lieu (1). Ce qui est arrivé à d'autres langues, est aussi arrivé au basque ; le génitif est exprimé par le locatif.

Bien que *n* exprime deux rapports différents, il ne peut y avoir de confusion.

Le *n*, génitif, est suffixé aux noms indéfinis & définis. *Seme* + *n* fait *semeren* „de fils” ; le *r* est euphonique, pour éviter l'hiatus. *Semea* + *n* ou mieux *seme* + *a* + *n* fait *semearen* „du (de le) fils”. Le *r* n'est pas euphonique ici ; il appartient à l'article, qui était primitivement *ar*, & reparait du moment qu'on ajoute un suffixe à l'article ; *a* + *k* fait *ark* ; *a* + *gatik* fait *argatik*, &c. (2). Le *n* locatif n'est jamais suffixé au nom indéfini, si ce n'est aux noms de localités : *Bilbaon* de *Bilbao-n* „à Bilbao”.

Quand le *n* locatif est suffixé aux noms définis, le *r* est élide & par conséquent le *e* aussi, qui n'était qu'une voyelle de liaison puisque *r* & *n* ne peuvent se suivre dans la même syllabe. *Eche* + *a* + *n* locatif fait *echean* „dans la maison”. Il ne peut donc jamais y avoir de confusion.

L'élimination de l'*r* peut paraître une règle assez capricieuse ; a-t-elle été faite ou acceptée seulement pour distinguer le génitif du locatif ? Nous l'ignorons ; mais il est certain que le locatif est invariablement sans *r*.

La perte de l'*r* est sans cela un fait très ordinaire, un grand nombre de mots offrent les variantes avec & sans *r* ; & beaucoup d'autres l'ont perdu entièrement. Le bisciaïen l'élide même dans l'article *a*, ce qui ne se fait dans aucun autre dialecte, autant que nous sachions. Olachea écrit : *Jangoikoaen* (pour *jangoikoaren*) *semiari* „au fils de

(1) Professeur Max Müller, *Lectures*, vol. 1, p. 222.

(2) Comp. chap. VIII, §. 2.

Dieu''; *Jaunaen* (pour *jaunaren*) *grazia* „par la grâce de Dieu''; *eɣpada ɣeure femiaen* (pour *femiaren*) *arpegi*.

Pour exprimer le même rapport d'un génitif, mais au pluriel, on suffixe le *n* au pluriel du mot (nom, pronom ou autre), dont le signe de pluralité *k* s'élide : *giɣonak* „les hommes'' suivi de *n* fait *giɣonaen*. Le *k* a entraîné dans sa chute le *a*, & dans tous les dialectes on dit *giɣonen* „des hommes''; orthographe regrettable puisque le génitif pluriel & le génitif indéfini ont ainsi la même forme. — *Hauk* „ceux-ci'' suivi de *n* devient *hauen* „de ceux-ci''. *Oyek* + *n* devient *oyen*.

N CORRESPONDANT AU PRONOM RELATIF.

Il a été prouvé par MM. Philippi & Windisch pour les langues sémitiques & par M. Jolly pour les langues aryennes, que le pronom relatif était à l'origine un mot démonstratif (1). L'auteur des *Principles* ajoute : „Il en a été de même dans notre famille aryenne''. Nous croyons pouvoir ajouter qu'il en est de même dans la langue basque.

Le démonstratif *non* „où'' qui s'est conservé comme conjonction se retrouve comme pronom relatif, mais réduit à la seule consonne *n*. La phrase *erofi duen liburua* aura été primitivement *erofi du non liburua* „le livre que il a acheté''. *Du non* est devenu *dun* ou comme on l'écrit dans ce cas-ci *duen* (2).

Il est possible que la phrase relative n'ait pas passé par la forme *du-non*; il se peut qu'elle ait été de suite *du-n*; mais ceci n'influence en rien notre explication par rapport à l'origine de *n*.

Le pronom relatif *n* n'est jamais isolé; il est toujours suffixé à la flexion du verbe : *ikusi dedan ɣaldia* „le cheval que j'ai vu''. *Dedan* est *dei* + *n*; le *t* final de la flexion devient toujours *d* quand suit un suffixe.

(1) Voir A.-H. Sayce, *Principles of philology*, p. 352.

(2) Voir pour le *e* intercalé, chap. VI, § 4.

Comme la langue basque ne distingue pas grammaticalement le sujet de l'objet, le nominatif de l'accusatif, le pronom *n* a toujours pu rester *n*; mais ceci ne peut produire aucune confusion puisque le sujet & l'objet sont exprimés par la flexion verbale. Ainsi „l'enfant que je vois” est rendu par *ikusten dedan aurra*; & „l'enfant qui me voit” par *ikusten naun aurra*; *ikusten det* signifie „je le vois”, & *ikusten nau* „il me voit”.

Quand la flexion finit par une voyelle comme *du* „il l'a”; *nau* „il m'a”; *dira* „ils sont”, les auteurs basques ne paraissent pas avoir suivi une règle bien fixe; du moins Larramendi écrit *duen* „qui l'a”; *dituan* „qui les a”; *naun* „qui m'a”; & même *diraren* „qui sont”. Ce dernier exemple est remarquable... *iñon diraren etsai hitzontziak ifiltzeko*, Préface du Dict. de Larramendi, p. CXCII. Pour faire taire les ennemis bavards partout où ils sont, litt. „partout que ils sont”.

On trouve donc dans ces exemples que le *n* est suffixé sans lettre intermédiaire (*naun*), avec *e* (*duen*) avec *a* (*dituan*) & puis, selon la règle du génitif en *n*, en intercalant *r*. Cette dernière manière de suffixer la conjonction nous semble fautive; elle est la conséquence de ce que Larramendi n'a pas distingué *n* employé comme génitif & *n* conjonction. A l'origine, c'est le même mot, il est vrai, ce dont Larramendi ne se doutait pas; mais l'usage a voulu, dans tous les dialectes & sans exception, que le génitif *n* fût précédé d'un *r* euphonique, si le mot auquel il est suffixé finit par une voyelle & que la conjonction *n* fût suffixée sans *r*. S'il fallait, pour une raison ou pour une autre, une lettre intermédiaire, comme dans *duen*, cette lettre serait *e*, voyelle de liaison, voyelle d'une valeur toute négative (voir ch. VI, § 3). — Pour cette raison il nous paraît aussi que *dituan* ferait plus correct, étant écrit avec *e* *dituen*.

N CORRESPONDANT A LA CONJONCTION „QUE”.

La conjonction, comme le pronom relatif, a été, à l'origine, un

démonstratif, & la phrase „je crois qu'il viendra" équivaut à : „je crois cela, il viendra (1).

La conjonction est tantôt *non*, tantôt *n*. Quand elle se trouve avec le verbe, comme dans le subjonctif, elle est toujours *n* & est toujours suffixée à la flexion; *egin* fait *dagit* „je fais" & *dagidan* „que je fais"; *i* devient toujours *d* à la fin de la flexion & *d-n* ne pouvant se prononcer on introduit une voyelle de liaison, soit *a*, soit *e*. Dans ce cas on peut aussi employer la conjonction *la* „que": *dagidala*. Mais il faut se garder de confondre *n* relatif avec *n* conjonction, ou plutôt d'écrire *na* pour *la*, comme l'ont fait les auteurs biscaïens. Moguel écrit dans son *Echeco escolia*, p. 19: *Edozeñek daki erreago dana* (pour *dala*) *gauzia ezaten egiten baño*. „Chacun fait qu'il est plus facile de dire que de faire (une) chose". *Dana* est composé de *da-n-a* „le qui est"; *dala* de *da-la* „que il est = qu'il est". Zavala a remarqué aussi cette erreur chez ses compatriotes, & cite cette phrase de Bartolomé de Santa Teresa dans son *Verbo vasc.*, p. 50, n° 166: *Zeuek dakiue eze era gichi galdu dodazana* (pour *dodazala*). „Vous savez que j'ai laissé passer peu d'occasions".

§ 10.

Le suffixe i.

I. Ce suffixe correspond à „à" dans tous les dialectes. Le pronom *a* (autrefois *ar*) fait *ari* „à celui-là". *Gizon* „homme" fait *gizoni* „à homme"; *gizona* „l'homme" fait *gizonari* „à l'homme"; *eche* „maison" fait *echeri* avec le *r* euphonique, qu'il ne faut pas confondre avec le *r* de *gizonari* qui est radical.

(1) En italien, encore de nos jours, la conjonction est omise quelquefois: *Giustizia vuole* si sappia che l'onorevole X e stato presente. Fanfulla, 20 nov. 1875. La justice veut (que) on sache. — En anglais le démonstratif „that" ce-là, est de nos jours en usage comme conjonction: I think that he will come. Je crois qu'il viendra, & aussi en allemand. Comp. gr. de Bopp, trad. Bréal, vol. II, p. 359, la note.

Quand *i* est uni au pluriel du nom le *k* s'élide selon la règle : *giṣonak* + *i* devient *giṣonai* dans les dialectes basques espagnols & *giṣonei* dans les dialectes basques français. Dans *giṣonai* il n'y a que le *k* d'élidé; dans *giṣonei* il y a encore mutation de la voyelle radicale. Est-ce par analogie avec le génitif pluriel *giṣonen* pour *giṣonaen*? Nous l'ignorons. Puisque *i* est une voyelle, ce suffixe est toujours précédé d'un *r* euphonique si le nom auquel il est joint se termine par une voyelle; ainsi *biri* „à deux”, *bururi* „à tête”, &c.

Le dialecte souletin, par une étrange irrégularité, dit *lurrer* „aux terres” pour *lurrei* (pour *lurreki*); *chorier* „aux oiseaux” pour *choriei*, c'est-à-dire *ei* est devenu *er*.

§ 11.

Le suffixe z.

Z. Ce suffixe est de tous les dialectes & correspond à : de, par; & en biscaïen aussi à : avec. C'est le seul suffixe qui soit suffixé tel qu'il est au nom défini & au nom indéfini; p. ex. *buruz* „par cœur” (litt. de tête); *makillaṣ* „avec le bâton”; *arauṣ*, ou *arauaṣ* comme l'écrivit Axular „selon”. Quand le nom se termine par une consonne, il faut intercaler la voyelle de liaison *e* (1), ce qui se fait aussi pour éviter la confusion entre deux formes pareilles; p. ex. *lur* + *ṣ* fait *lurreṣ*; *bete lurreṣ* „plein de terre”. *Oñ* fait *oñeṣ* „à pied”. *Dan* fait *daneṣ* „comme étant”; formé de *da-n-ṣ*. *Eta norbere berearekin irten nayeṣ* „& chacun voulant sortir (litt. par le vouloir) avec le sien”. — *Eta bitarteko bere Aita Eternoagaṣ iṣaten*. Olachea, p. 46. „Et d'être en attendant avec son Père éternel”. Pour exprimer le même

(1) Chaho se trompe quand il dit (*Etudes gram.*, p. 16) : „*jaoneṣ* par euphonie *jaoneṣ*”. — L'euphonie ne s'oppose pas à *nṣ*; il y a un grand nombre de mots avec *nṣ*. C'est plutôt pour donner le cachet de l'indéfini que le *e* est intercalé. Comp. ch. vi, § 4. La confusion est grande chez cet auteur; selon lui le *e* est aussi un signe de pluralité; *eeṣ* ferait le pluriel de *ṣ*. *Jaoneeṣ* „par les seigneurs”. Cette forme doit être corrompue; *jaoneeṣ* est pour *jaonetaṣ*.

rapport, mais au pluriel, on s'y est pris de différentes manières; mais la façon primitive aura été de suffixer *ɿ* au pluriel du nom; p. ex. *giʒonak* + *ɿ* donne *giʒonakaɿ* „par les hommes”. C'est ainsi qu'on dit encore en biscaïen *goʒotaʃunakaɿ* „par les jouissances” (1); mais généralement le *k* est devenu *g* dans ce dialecte & s'est converti, selon la règle, en *ɾ* dans les autres dialectes, & *giʒonakaɿ* est devenu *giʒonetaɿ* (2).

On trouve donc en biscaïen *kaɿ* ou *gaɿ* au pluriel; en guip. *ɿaɿ* & *ɿaɿ* (Mendiburu); en lab. *ɿaɿ* (Axular), & *ɿaɿ* (Haramburu); en bn. *ɿaɿ* & *ɿaɿ* (Liçarrague); le soul. seul dit *eeɿ*.

Il nous semble que ces variations dans la forme plurielle ne sont dues qu'à la confusion qui a très facilement pu se produire dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture.

Les dialectes basques français sont au fond les seuls qui distinguent régulièrement le singulier du pluriel: *giʒonaɿ* „par l'homme”; *giʒonetaɿ* „par les hommes”. Le dialecte guipuzcoan distingue le singulier du pluriel par l'accent; *liburuáɿ* „par le livre”; *liburuaz* „par les livres”. Ceci revient à dire que ce dialecte a oublié la véritable distinction du singulier & du pluriel, & qu'il y remédie tant bien que mal.

Le biscaïen embrouille signification & forme, & écrit indistinctement *gaɿ* ou *kaɿ* pour le singulier & le pluriel, pour „de” & pour „avec”.

Le mélange des différentes formes *ɿ*, *ɿaɿ*, *kaɿ*, *gaɿ*, dont on ne se rendait aucun compte, aura fini par produire les suffixes *ɿaɿ* & *ɿaɿ*; *ɿ*, en outre, est une variante très commune de *ɿ*. — *Egin dodalako pekatu pensamendubagaɿ*, *berbiagaɿ*, *eta obriagaɿ*: neure *erruɿ*, neure *erruɿ*, neure *erru andiagaɿ*. Olachea, p. 12... „que j'ai péché par la pensée, par la parole, par les œuvres: par ma faute (*mea culpa*) par ma faute, par ma grande faute”. — *Eta bitarteko bere Aita Eternoagaɿ iʒaten*; p. 46. „Et d'être en attendant avec son Père éternel”. *Edo deungaro matrimoñioʒeko gauʒakaɿ usan dabeneɿ*, p. 132. — „Et parce

(1) Moguel.

(2) Comp. le suffixe *kan*.

qu'ils ont mal usé avec les choses matrimoniales''. *Nola gure jaun-goikoak bezitu baitzitu en lurreko animaliak, aireko hegaztinak, itsasoko arrainak eta oihaneko zuhaitzak ere, bere beztimendu suerte batuez: animaliak larruz eta illez, hegaztinak luma, arrainak ezkataz eta zuhaitzak azalez. Axular, n. éd., p. 4.* „Comment notre Seigneur a vêtu les animaux de la terre, les oiseaux de l'air & même les arbres de la forêt, les poissons de la mer de plusieurs sortes de vêtements; les animaux (quadrupèdes) de peaux & de laines; les oiseaux de plumes, les poissons d'écaillés & les arbres d'écorces''.

Le pluriel *ia* ou *za* sert comme le pluriel *ian*, quand il s'agit de modifier des mots qui ne sont pas susceptibles d'une forme définie; p. ex. les pronoms & les noms de nombre; *ni, hi, gu, har* font *nita, hita, guta, harta* en labourdin; en guip. *ni, za, gu, za*, &c. Axular écrit *hitzaz* „par toi”; *heitzaz* (de *hek-iz*) „par ceux-là”; Liçarrague se sert de *za* & *ia*, *heta, zera*. Mendiburu (guip.) *zuta*. *Eta hauçaz goiticoa gaichtotik da*. T. R. Matt. v. 37. „Et ce qu'on dit de plus vient du malin; litt. & ce (qui est) au-dessus de ceci est du malin”.

Chez Liçarrague se trouve un pluriel assez irrégulier. Matth. 11, 23, l'auteur dit: *Prophetéz erran içan cena compli ledinçat*. „afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes”. *Prophetak + z* aurait donné *propheteta*. Ce sera la forme souletine *eez*.

§ 12.

Le suffixe dik ou tik.

Dik, rik, di, ti. Ce suffixe correspond, dans tous les dialectes, à: de, dès, depuis.

En biscaien il a généralement perdu le *k* final. Selon que les lois phonétiques l'exigent, ce suffixe est *dik* ou *rik*. *Dik* indique une idée de mouvement, au propre & au figuré. *Hastetik kontresta egiozu zure bihorzeko jaidurari*. Chourio, p. 48. „Dès le commencement résistez au penchant de votre cœur”. — *Eta hauçaz goiticoa gaichtotik da*. Matt. v, 37, T. R. „Et ce qu'on dit de plus (litt. ce qui est au-dessus

ou au-delà) vient du malin. — *Nondik* *zatoz?* „D'où venez-vous? ou comme on le traduit maintenant : d'où viens-tu?" — *Toledorik*, „de Tolède".

Dik n'est pas en usage pour les personnes; on l'unit alors à *gan* : *gandik*; p. ex. *norgandik* „de qui"; *zugandik* „de vous".

Dik comme *ko*, *ra*, *z* s'unit au pluriel du nom ou du pronom, dont le signe de pluralité *k* devient alors *t*. *Eche* + *k* + *ik* fait *echeetatik* „des maisons". *Oyek* „ceux-là" fait *oyetatik* „de ceux-là". Comme toujours le pronom singulier prend aussi cette forme *tatik* (1). *Bihotz onetatik ateratzen dira*. Mendiburu, p. 80. „De ce cœur-là sont sortis"...

Dans les dialectes basques français, on a confondu, à ce qu'il nous semble, *dik* ou *tik* avec *rik*. — *Rik* est *ik* précédé de l'*r* euphonique, v. ch. vi, § 5. Cette erreur paraît être tout à fait admise; elle se trouve dans plusieurs écrits sur la langue basque, sans donner lieu à la moindre remarque. M. Gèze dit : *Bayonnaric & tic*, ablatif de mouvement. — Puis : *Etcherik elkhi da* „il est sorti de la maison". Cependant on peut très-bien dire & on dit aussi *etchetik elkhi da* (2). — M. Duvoisin tâche d'expliquer la confusion, qui n'en est pas une pour lui; il n'y voit qu'une variante, *r* pour *t*. On dit *ogitik* pour *ogirik*, selon M. Duvoisin, „afin de ne pas confondre „avec le directif" (3). — Directif veut dire, dans la nomenclature de cas de cet auteur, un nom suivi du suffixe *ra*. On écrit donc *ogitik* parce qu'on pourrait prendre *ogirik* pour *ogira*! Nous croyons que les Basques ont l'oreille plus délicate. La cause de cette confusion se trouve probablement dans les locutions des langues romanes où le partitif, ainsi que le suffixe *dik* se rendent par „de". Si *dik* était une variante de *rik*, on trouverait le partitif rendu par *dik*, ce qui n'est jamais le cas. On trouve, il est vrai, après un superlatif (génitif pluriel) les suffixes *etatik* ou *etarik* en guipuzcoan aussi; mais, bien que Larramendi cite deux ou trois mots dans son *Arte*, p. 326, formés de la sorte, il est rare de trouver *etarik* en guipuzcoan après

(1) Voir ch. viii, § 4.

(2) *Eléments de Grammaire basque*, page 21 & 23. Bayonne, 1873.

(3) *Sur la déclinaison basque*. Bayonne, 1866, p. 39.

un superlatif. *Etarik* est, croyons-nous, toujours une erreur; *ik* ou *rik* peut être employé & est employé après le substantif. Mendiburu dit: *Espaniako Euskaldunik geyenak* „la plupart des Basques espagnols”. Ici *ik* ne correspond pas à „de” français; *ik* fait du nom un pluriel indéfini, exactement comme en allemand „die meisten Spanischen Basken”. „Die meisten” est un superlatif employé substantivement, tout comme *geyenak* en basque, & „Basques Espagnols” n’est précédé, en allemand, ni d’une préposition (de) ni d’un article. Le basque dit donc indifféremment: *gizonen andiena* „le plus grand homme” littéralement „le des grands hommes”; ou bien, au lieu du génitif *gizonen*, on peut dire *gizonetarik* qui se rend aussi par „des hommes” en français; mais en allemand on pourrait dire „aus”, c’est-à-dire d’entre les hommes, de parmi les hommes; si l’on voulait faire usage de *ik* il faudrait dire, croyons-nous, *gizonik* & non pas *gizonetarik*. *Gizonik* rend la phrase d’une autre façon, comme *Euskaldunik*; mais *gizonetarik* nous paraît être une forme vicieuse bien qu’admise. *Ik* ou *rik* est pour Mendiburu une forme singulière: *Congregatio egunetako ez dute euzkarako liburik*; „les congrégations de nos jours n’ont pas de livres basques”. Il va sans dire qu’il s’agit de plus d’un livre, & malgré cela la flexion exprime le régime singulier *ez dute*. Le dialecte souletin se sert encore du suffixe *ko*, *gizonetako andiena*, & imite même entièrement le français en disant *gizon hounena* „le meilleur homme” (1). — Comparez le suffixe *ik* où la même question est discutée.

§ 13.

Le suffixe ko ou go.

Ko, go. Ce suffixe est d’un usage très varié & se retrouve dans tous les dialectes.

Le suffixe *go* paraît devoir se rattacher à *go* „haut”; dans ce sens

(1) Gèze, *Éléments de gram. basque*, p. 40.

go se retrouve dans *gora* „en haut” de *go* „haut” & *ra* „vers” (v. notre dict.); l'allemand „nach oben” en est la traduction littérale. On pourrait encore citer *igo* „monter”. C'est dans ce sens qu'il faudra expliquer le suffixe de comparaison *go* „plus”. Sans cela *go* ou *ko* correspond dans tous les dialectes à „de”.

Les diverses acceptions de ce suffixe n'ont rien de très mystérieux, & la distance qui sépare „de” dans : il descend de l'escalier, de „de” dans : le livre de mon frère, est pour le moins aussi grande que celle qui sépare *go* & *go* dans les rapports que nous allons indiquer.

1° *Go*. Suffixe de comparaison correspond à „plus” & s'unit seulement au nom défini. Voir les degrés de comparaison.

2° *Go* correspond à „de”. Selon que les lois phonétiques l'exigent, il faut *ko* ou *go* : *Burgosko* „de Burgos”; *nongo* „d'où”; *lurreko* „de terre ou terrestre”; *goizko* „du matin ou matinal” *ondoko* „de après ou postérieur”. Par ces derniers exemples on voit que la langue basque a fait comme beaucoup d'autres langues, c'est-à-dire qu'elle a formé des adjectifs avec ce que nous appellerions le génitif; de matin = matinal; de père = paternel; d'ami = amical; d'eau = aquatique.

La place que ces adjectifs occupent dans la phrase indiquerait déjà, si ce n'était leur forme, que ce sont des génitifs; ils précèdent toujours le nom qu'ils qualifient : *Nola gure Jaungoikoak beztitu baitzitu en lurreko animaliak, aireko hegaztinak, itsasoko arrainak eta oihaneko zuhaitzak ere*. Axular, p. 4, n. éd. „Comment notre Seigneur a vêtu les animaux de (la) terre, les oiseaux de (l')air, les poissons de (la) mer & les arbres de (la) forêt”.

Nous ferons remarquer en passant que ces adjectifs (ces génitifs du nom) sont employés aussi substantivement : *ondoko* „postérieur” devient *ondokoa* „le postérieur” & au pluriel *ondokoak* „les postérieurs” c'est-à-dire les descendants, la postérité.

Ko ne s'unit jamais au nom défini; on ne dit jamais *echeako*; on dit *echeko*, ce que l'on traduit, par habitude, par : de la maison; mais *eche* „maison” suivi de *ko* „de” ne peut pas exprimer plus que „de maison”. Comp., chap. VII, § 4.

3° *Go* sert encore, comme „de” en espagnol à exprimer le

futur (1). Les dialectes basques espagnols ont choisi *go* „de”, les dialectes basques français *n* „de”. Cette façon de rendre le futur est probablement un emprunt fait aux langues romanes; en français on se servirait de la préposition „à” au lieu de „de”; *aimerai* = ai à aimer, & en espagnol „de amar”. *Aimerai* = avais à aimer. Comp. la formation des temps, ch. XII, § 4. *Go* devient *ko* quand les lois phonétiques l'exigent : *emango*, *gadulko*.

On emploie aussi *go* ou *ko* pour indiquer le but de l'action exprimée par le verbe de la proposition principale; *go* correspond alors à „de” ou „pour” français; „um zu” allemand; „para” espagnol. *Ta emoten deutsa biñitza aterako bidea*, b. „Et il lui donna le moyen de se tirer de la vie”. *Eta ordena citzan hamabi harequin icateco eta predicatzera igortzeco*. Marc III, 14. „Et il en établit douze pour être avec lui, pour les envoyer prêcher”.

Go correspond encore à „dès, depuis”. *Abran Egipton sartu zaneke*. „Dès qu'Abraham entra en Egypte”.

Quand le suffixe *ko*, ainsi que *n* (locatif) *z*, *ra*, *dik* & *ronz*, s'unit au pluriel, le signe de pluralité *k* se convertit en *t*; *egun + k + ko* ne fait pas *egunakko* mais fait *egunetako* „des jours”; *lur + k + ko* fait *lurretako* „des terres”. *Oriek + ko* fait *orietako* „de ces-là”.

Au chapitre VIII, § 4, nous avons dit que les pronoms singuliers, ont aussi le suffixe sous cette forme plurielle; ainsi *onetako* „pour ceci, à cause de ceci”; *orretako* „de cela, pour cela”.

§ 14.

Le suffixe tzat.

Tzat, *zat*. Ce suffixe se trouve dans tous les dialectes & correspond à : pour. Il s'unit généralement au génitif du nom, soit singulier, soit pluriel : *gizonarentzat* „pour l'homme”; *gizonentzat* „pour les hommes”.

(1) *Habia de alegrar* (je me réjouirais) correspond à : *me alegraria*. Salva, *Gram. castel.*, p. 460, note D.

Cependant *ı̇at* est aussi suffixé au thème pour correspondre à la forme indéfinie des langues romanes; p. ex. *erotı̇at daukat* „je le tiens pour fou”. *Zertı̇at naukate* „pour qui me prends-tu”? (litt. me prenez-vous?). *Laguntı̇at hartu dut* „je l’ai pris pour compagnon”. *Lagunarentı̇at hartu dut* „j’ai pris cela pour le (mon) compagnon”. *Efantı̇at daukat* „je le tiens pour dit”. — *Propheteı̇ erran ı̇an cena compli ledinı̇at*. Matt. 11, 23. „Pour que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes”. L’acception de „pour” dans le sens de „au profit de, à l’avantage de” fera l’acception primitive. *ı̇at* est un des très rares mots commençant par *ı̇*, ce qui éveille le soupçon que c’est un mot corrompu. Quelle qu’ait été sa forme, il est permis de supposer que *ı̇at* était primitivement un nom à un certain cas (comme *kin*) & régissant alors le génitif.

§ 14.

Le suffixe kan ou gan.

Kan, gan. Ce suffixe est seulement connu en biscaïen & en guipuzcoan; il correspond aux suffixes *tan* & *baı̇than* des dialectes basques français.

Il nous semble que *kan* nous offre une forme parallèle à celle de *kaı̇*, *gaı̇*. *Kan* est pour *k-n* & correspond exactement à *tan*, qui est *t-n*; seulement dans *tan* le *k*, selon une loi de la phonétique, est devenu *t*. *Kan* ou *gan* comme *tan* signifie „en, dans”. — Le *k* de *kan* ne s’est maintenu qu’en biscaïen; p. ex. *Baı̇a egin ezkeru* (*egineı̇ gero*) *eurakan dana*, b. „Mais après avoir fait ce qui est en eux”. *Eurakan* est formé de *eurak-n*. *Gan* reste toujours *gan*, en guipuzcoan & en général en biscaïen aussi; comme *baı̇than* il ne sert que pour les personnes: *giı̇onagan* „en l’homme”. *Ta Erromako Aita Santubagan*. „Et dans le Saint-Père de Rome”. *Siniı̇etan dot Espiritu santubagan*. „Je crois au (dans le) Saint-Esprit”. *Eta miseriordia infinitoagan*. Olachea, p. 13. „Et dans son infinie miséricorde”.

Les dialectes bisc. & guip. ont donc réservé la forme plurielle *kan* pour exprimer le locatif, pris dans un sens abstrait; p. ex. croire „en Dieu”, *Jainkoagan*; & le locatif proprement dit est exprimé par *n*: *Bilbaon* „dans Bilbao”. *Echean* „dans la maison”. Le pluriel du locatif proprement dit est rendu par le nom au pluriel suivi du suffixe *n*, seulement avec mutation de *k* en *t*; & *eche* + *k* + *n* a fait *echetan* „dans les maisons”. Comp. le suffixe *n*.

C'est ainsi que Larramendi cite ces pluriels (Arte, p. 8). A la page 332 il revient à parler de ce qu'il nomme les ablatifs pluriels, & cite toujours *etan*. Lardizabal, au contraire, complète ce qu'il croit manquer à Larramendi, & dit, page 3, n° 15: „En ablativo de „plural el articulo *en* pongo de dos modos, *etan*, *acgan*, porque „indiferentemente de ambos modos se usa”. — Or, *acgan* serait *ak* + *kan*; ce qui ne se peut, & Larramendi a eu raison de ne pas donner la terminaison *acgan*. Nous ne contestons pas que les deux formes aient été ou soient en usage en guipuzcoan comme en bisc. caïen, mais nous croyons que le *k* (le *c* de Lardizabal) est de trop dans *akgan*.

Dès que *gan* a été choisi pour indiquer le locatif des personnes, il a dû être suffixé aux pronoms personnels, & l'on dit en bisc. & en guip. *nigan* „en moi”; *higan* „en toi”; *gugan* „en nous”; *zeingan* „en qui”; par contre *zertan* „en quoi”.

Les dialectes basques français disent *nitan*, *hitan*, &c.; mais ils font usage de *baithan* quand il faut s'exprimer respectueusement. Ce suffixe est probablement lui-même un nom au locatif, & de là le génitif qui précède: *aitaren baithan* „dans le père”; *ene baithan* „en moi”. Jusqu'à présent l'origine de *baithan* est inconnue.

Gana. Ce suffixe signifie dans tous les dialectes: à, chez, vers. Il est généralement suffixé au nominatif dans les dialectes bisc. & guip., & au génitif dans les dialectes basques français; quoique on le trouve aussi uni au nominatif. Pouvreau dit *Jainkoagana bihorz goitirzea* „élever le cœur à Dieu”. Comp. le Dictionnaire.

Nous avons proposé, dans notre dictionnaire, de considérer *gan* comme étant pour *han* „là”. Il nous semble que l'explication que nous venons de donner aujourd'hui est préférable. Mais quelle que

soit l'origine de *gan*, il n'est peut-être pas trop risqué de faire dériver *gana* de *gan*. La forme & la signification se tiennent de très près. Une fois qu'on avait oublié comment *kan* ou *gan* était composé, une fois que *kan* s'était pour ainsi dire pétrifié & était devenu un mot indépendant, signifiant „en”, il était possible de se figurer *kan* ou *gan* comme un nom, d'y ajouter l'article *a*, de dire *gana*.

Gandik, g. *ganik*, b. l. bn. Ce suffixe est composé de *gan-dik* & signifie „de chez”. *Xorgandik* *zatoz*? „de qui viens-tu”? *Aitagandik* „de chez le père”. *Età erregeak zugandik irtengo dira* „& les rois sortiront (naîtront) de vous”.

Ganako, b. g. l. bn. f. Ce suffixe est composé de *gana-ko* „vers-de”, c'est-à-dire „de vers ou envers, pour”. *Xor gizonaganako Jaungoikoaren amorioa ezagutzen duena*, g. „Celui qui connaît l'amour de Dieu pour les hommes”.

§ 16.

Le suffixe gabe.

Gabe, g. l. bn. *bage*, *baga*, b. *gabez*, g. *bagez*, b. sans.

Au chapitre sur la dérivation des noms, il a été question de ce mot qui est tantôt terminaison, tantôt suffixe. *Gabe* ne s'unit qu'au nom défini; on dit *ogia gabe* & non *ogi gabe*. On peut aussi faire précéder le partitif du nom : *ogirik gabe* & c'est ainsi qu'on s'exprime généralement; mais si le mot auquel *gabe* est suffixé n'admet pas de forme définie, comme les pronoms & les noms de nombre, il faut le suffixer à l'indéfini, p. ex. *nigabe* „sans moi” de *ni-gabe*.

La règle de construire *gabe* avec le nom défini n'est pas toujours observée; Haramburu écrit : *Aitzinatu gabe*.

On trouve *gabe* tantôt séparé du nom, tantôt uni au nom, apparemment selon que l'auteur a considéré ce mot comme étant indépendant ou bien comme n'étant qu'une terminaison.

§ 17.

Le suffixe no.

No, *ño*. Ce suffixe est *ño* en bisc. & guip.; *ño*, *iño* ou *ino* en labourdin; *no* sans mouillement, en bn. soul. & aussi dans une partie du Labourd; mais, malgré cela, on l'écrit souvent *ino*, ancienne orthographe française, pour indiquer le son palatal de l'*n*. Voir ch. III.

No est rendu par „jusque”; mais „jusque” est un mot composé, bien qu'on ne puisse pas séparer „jus” de „que” (de *usque*) comme en esp. „hasta que”; ou en ital. „fino que”; ou en angl. „until that”; ou en all. „bis das”. Aujourd'hui que nous savons, ou croyons savoir, que la conjonction *n* est la syncope de *non* „que”, on serait tenté de considérer *no* comme formé de *n-o*. Nous ne connaissons que quelques locutions qui pourraient confirmer cette opinion; p. ex. *artio*, bn. lab. „jusqu'à tantôt”; ou plus correctement en esp. *hasta luego*; de *arte-o*, *luego-hasta*; sans exprimer le „que”. Autre exemple: *ezar dirzaket* „je puis les mettre”; *ezar dirzakedano* „jusqu'à ce que je puisse les mettre”; de *dirzaket-n-o*. Le *t* final de la flexion devient toujours *d* quand suit un suffixe; le *n* est la conjonction „que”; le *o* est *hasta*. Mais qu'est-ce que *o*? Est-ce que *no* ne serait pas plutôt *non*, dont le *n* final, si enclin à se perdre, s'est effectivement perdu. „Que” peut servir pour signifier „jusque”. Si l'on dit, par exemple: Attendez qu'il vienne, on veut dire au fond: „Attendez jusqu'à ce qu'il vienne”. Nous serions plus disposé à admettre cette hypothèse qui explique le *n* & le *o*. Une locution comme *artio* est plutôt une exception; le *n* s'est perdu; *artio* est pour *arteino* de *arte deino*, de *arte da no* (1). Quand *da* est

(1) Axular écrit *daino*. *Hango Biscondeak eta seme guftiak ixtatu dira bethiere, egundaino geroz, Erregez empleguatuak. Geroko gero*, p. xiv, n. éd. Les vicomtes de là-bas & tous les fils ont toujours été, de tout temps (litt. dès plus tard jusqu'à ce jour), employés par les rois.

suivi de *n*, le *a* devient *e* : *den* „qui est”. Ce *deino* est quelquefois *dino* en labourdin & toujours en biscaïen. Dans ce dernier dialecte, *dino* est aussi *gino*, par suite de la mutation de *d* en *g*. Comp. le Dictionnaire. Ainsi *bihar dino*. Manuel, p. 194. „A demain”.

Mais si *no* dérive de *non*, d'où vient la prononciation palatale de l'*n* dans plusieurs dialectes ? Les dialectes qui prononcent le *n* sans mouillement ont-ils conservé la prononciation primitive ? C'est possible ; mais toujours faut-il encore expliquer le mouillement.

§ 18.

Le suffixe ra.

Ra. Voir l'article *ra* au Dictionnaire. Nous n'avons qu'à ajouter que quand *ra* est suffixé au pluriel, le signe de pluralité *k* se change en *ɿ* : *echéetara* pour *eche* + *k* + *ra*.

C'est sous cette même forme qu'il s'unit aux pronoms, soit singuliers, soit pluriels ; p. ex. *eche orretara* „vers cette maison-là”, de *or-tara* ; *eche orietara* „vers ces maisons-là” ; de *ori-tara*. Voir les pronoms, ch. VIII, § 4, & le suffixe *k* signe de pluralité.

Les dialectes basques français écrivent quelquefois *rat* pour *ra*. Ce *ɿ* serait euphonique selon M. Duvoisin (1) ; mais cette explication n'est guère admissible. D'abord, un écrivain correct comme Liçarrague ne s'y conforme pas ; il écrit ce *ɿ* devant *n* & à la fin de la phrase (2). Ensuite ce serait l'unique exemple d'une lettre euphonique à la fin d'un mot. Aussi, quatre lignes plus bas, l'auteur donne une autre explication. Nous préférons avouer notre ignorance par rapport à l'origine du *ɿ* (3).

(1) *Etude sur la Déclinaison basque*, p. 47.

(2) Comp. les exemples dans notre Dictionnaire.

(3) L'auteur dit : „Le *ɿ* final sert à le (démonstratif de lieu) distinguer du démonstratif de personne. *Hunat*, *horrat*, *harat*, signifient vers ce lieu-ci, là, là-bas, & ne se confondent pas avec *huna*, *horra*, *hara*, voici, voilà, voilà-là-bas”. — Pour ce qui regarde *hunat*, comp. notre Dict. s. v. *ona*. *Hunat* est une forme corrompue.

Dans quelques localités, on dit *la* pour *ra*, & en souletin on dit *lat*; ce suffixe est uni, contrairement à l'usage accepté partout, au nom défini; on dit *herrialat* pour *herrilat*, locution très désagréable aux oreilles des autres Basques, selon M. Duvoisin.

§ 19.

Le suffixe kin.

Kin. Ce suffixe correspond à „avec”, & se trouve dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, où il est remplacé par *z*.

Kin s'unit au génitif du nom, soit singulier, soit pluriel, selon qu'il faut exprimer l'un ou l'autre.

Nous avons cru autrefois que *kin*, quand le nom était pluriel, était suffixé au nominatif; ce qui, au fond, formait une règle assez capricieuse, & il nous semble aujourd'hui qu'il faut formuler la règle comme nous venons de le faire: la signification probable de *kin* s'opposerait à un nominatif.

Ainsi *gizonaren* „de l'homme” suivi de *kin* fait *gizonarekin* „avec l'homme”, avec élision régulière de *n* devant *k* (voir ch. III), & au pluriel *gizonen* „des hommes”, suivi de *kin*, fait *gizonakin*. La chute de l'*n* devant le *k* a entraîné celle de l'*e*, qui, après tout, n'est qu'une voyelle de liaison; *gizonen* pour *gizonaen* est pour *gizonak-n* (Voir le suffixe *k*). *Bat* „un” fait *baten* „d'un”, & *baten+kin* fait *batekin*, „avec un”. *Har* „il” fait *haren* „de lui”, & *harekin* „avec lui”, &c. Dans *batekin* le *e* se trouve, puisque *t* & *k* ne peuvent se suivre. *Ori efanarekin etzegu ezer aurreratzen*, g. „Nous n'avancions rien en disant ceci”.

Comme *kin* régit un génitif, il est probable que c'est une locution adverbiale, un nom au locatif, comme *aurrean* „devant”, *gibelean* „derrière”, & que comme *aurrean* (pour *aurrea-n*) signifie „dans le devant”, *kin* équivaldra à „dans la compagnie” ou à quelque autre expression analogue. Il faudra donc décomposer *kin* en *ki-n*. Le seul

mot que nous facions dont *ki* puisse dériver, c'est *kide*. Le *d* s'élide assez souvent en basque pour admettre que *kide* + *n* se soit contracté en *kin*, surtout si l'usage fréquent l'a réduit à n'être plus qu'un suffixe, dont la signification s'est très peu éloignée du sens original.

Kide signifie : pareil, semblable, égal, & en est arrivé à correspondre, dans les mots composés, à „cum” latin & à „con” français ; ainsi „confanguin” est rendu par *hauride* & „commun” est rendu par *bakid* de (*bar-kide*). Ces mots (cum, con) expriment participation, & *kide* + *n* pourrait donc signifier „en participation, en compagnie”, & de là le génitif qui précède. *Gizonarekin* „avec l'homme” voudra donc dire „en compagnie de l'homme”.

Kin en perdant le *n* final a formé un grand nombre d'adverbes ; *emeki*, „doucement”, de *eme-kin*. Doucement ou avec douceur, fortement ou avec force, sont deux manières différentes de rendre la même idée.

§ 20.

Les suffixes rontz, baithan, ka.

Rontz, g. *rutz*, b. vers. *Norutz jausten garian*, b. „où que nous tombions”.

Baithan *beithan*, lab. bn. foul. Ce suffixe correspond à „en, dans”, quand il s'agit de personnes. *Eta ni baithan sinhesten duena*. Jean VI, 35... „& celui qui croit en moi”.

Baithan régit généralement le génitif, & peut-être ferait-il mieux de toujours observer cette règle. L'origine de ce suffixe n'est pas connue ; mais il est probable que c'est un nom au locatif, *baith* + *n*, & c'est ce qui expliquerait l'usage du génitif, sans cela inexplicable.

Ka. Ce suffixe correspond à „à” ; p. ex. *zaldika* „à cheval” ; & aussi à „par” ; *foka* „par (des) regards”. On dit plutôt en guipuzcoan *zaldiç* que *zaldika* ; cependant Lardizabal écrit : *eta señarari beri espa eta kejuraka zegokion*, „& elle était toujours à se plaindre à son

mari". *Kejura-ka* ne peut se traduire ici littéralement ; „à plainte" ou „par plainte" ne signifierait rien. Astarloa écrit *kia* ; *makilakia* (1). Chaho (2) cite *makillata* „volée de coups de bâton" ; *alçota* „plein un tablier" ; *muthurta* „coup de museau" ; & aussi *makillata* „à coups de bâton" , &c. Cette différence entre *ta* & *ka* existe-t-elle ? Sont-ce des suffixes différents ? ou bien sont-ce des variantes. On dit *churru-pita* & *churruta* „à torrents" , „à verse" .

Ik, voir ch. VI, § 5.

Kaṛ ou *gaṛ*, voir le suffixe ṛ.

Gan, v. *Kan*.

Gana, v. *Kan*.

Gandik, v. *Kan*.

Ganik, v. *Kan*.

Ganako, v. *Kan*.

§. 21.

Suffixes composés.

Plusieurs suffixes sont composés, exactement comme les prépositions ou les adverbes des autres langues ; p. ex. envers, jusqu'à ; ou en anglais : towards, upon, &c.

Korṭat, composé de *ko* & *ṭat*, est quelquefois contracté en *korṭ*. Ce suffixe signifie „pour, bien que". *Eta hers eçaque açautoṛ erratze-corṭat*. Matth. XIII, 30, T. R. „Et liez-la en gerbe pour la brûler". *Ain aberats iṭatekorṭ eskua labur*. „Bien qu'il soit si riche ou pour être si riche, il est peu généreux".

Zko, composé de ṭ-*ko*. Ce suffixe est de tous les dialectes & ne paraît pas signifier plus que l'un ou l'autre des deux suffixes employé seul ; il semble spécialement destiné à former des adjectifs de maté-

(1) *Apologia*, &c., p. 97.

(2) *Etude gr.*, p. 19.

riaux; *zillar* fait *zillarezko* „d'argent”; *zur* fait *zurezko* „de bois”. Chez Larramendi *zillarez* est synonyme de *zillarezko*.

Lako, formé de *la-ko* „de ce que, parce que, puisque”.

Tzako, formé de *tzat-ko*, avec élision régulière de *t* devant *k*; ce suffixe signifie „envers”.

Kiko, formé de *kin-ko* avec élision régulière de *n* devant *k*. Ce suffixe ne se rencontre que dans les dialectes basques espagnols, & signifie „à l'égard de”; c'est la traduction de l'espagnol „para con”. *Jainkoak eman ezparizun Jesusen biotzarekiko dezun jayera hori ain vizia* (1). „Si Dieu ne vous eût donné pour le cœur de Jésus cette inclination si vive”.

Rako, formé de *ra-ko*. Ce suffixe signifie littéralement „vers-de”; il correspond à „vers, pour”; p. ex. *Xorako zoz?* „Où allez-vous”? *Emendik arako bidastia lueka da*, g. „la distance d'ici à là (vers là) est grande”.

Rakotzat „pour”. *Ezen erregek hartarakotzat hauta eta izendatu zini-tuela* (2). „Car le roi vous a nommé & choisi pour cela”.

Rano, *rañoko*, formé de *ra-no-ko*. Comp. le Dictionnaire.

Kilako. I.... *Iaincoaz landan çure anhitz verthuterequilaco autoritate handian sporçu harturic*. Liçarrague. Dédicace. „Prenant appui, après Dieu, dans votre grande autorité avec (ou, comme le traduit L. lui-même, accompagné d'infinies vertus) de nombreuses vertus”.

Gatik, g. l. bn. s. *gaiti*, *gaitik*, b. Ce suffixe correspond à : pour, à cause, malgré. *Zergatik* „pourquoi”; *argatik* „pour cela”. *Xi huragatik eldu naiç*. „Je suis venu pour ou à cause de lui”. *Zuk efanagatik nik sinistuko etçaitut*. „Bien que vous le disiez, je ne vous croirai pas”.

(1) Mendiburu. *Jesufen Compañiaco*. Lettre de Larramendi à l'auteur.

(2) Axular, p. xvi, n. éd.

CHAPITRE VIII.

LES PRONOMS.

§ 1.

Les pronoms démonstratifs.

La langue basque ne possède plus de nos jours que quatre pronoms démonstratifs : *a*, *hura*, *au*, *ori*. Ce nombre doit avoir été autrefois plus grand ; il reste des vestiges d'autres pronoms démonstratifs, dont deux n'ont laissé qu'une seule lettre ; le *d* qui indique le pronom objet „le” dans le présent des verbes transitifs, & le sujet de la 3^e personne dans les verbes intransitifs : *dakust* „je vois le” en lisant à rebours, formé de *d-ikuf-t* ; *doa* de *d-oa* „il va”. Le basque ne distingue jamais le sujet de l'objet, excepté à la première personne, & même pas toujours, comme l'on verra plus tard. L'autre pronom est représenté par *b* ou *be* ; il se retrouve 1^o dans la 3^e personne de l'impératif : *begi* „qu'il fasse” de *b-egi* ; 2^o dans le génitif *bere* comme pronom possessif „son”.

Un troisième pronom est *oni* qui se trouve dans *neroni*, & probablement aussi dans le nominatif agent *onek*.

§ 2.

Le pronom démonstratif a „ce-là”.

Nous croyons avoir prouvé ailleurs que le pronom *a* était primitivement *ar* (1). La chute de *r* final est un phénomène très ordinaire

(1) Voir notre Dict. basque & la *Revue de ling.*, vol. vi, p. 183.

en basque & surtout dans le dialecte biscaïen; p. ex. *no* pour *nor*, *7e* pour *7er*, & dans les autres dialectes aussi *hirur* = *hiru*; *laur* = *lau*.

Le dialecte biscaïen est le seul qui ait conservé le pronom *a* comme sujet, & le seul qui s'en serve comme pronom & comme article, exactement comme „der” en allemand. *Ak egin dau* „celui-là l'a fait”. Zavala, p. 61.

Les autres dialectes ne s'en servent que comme article; comme pronom-sujet singulier patient, ils l'ont remplacé par *hura*; mais il est en usage quand il est suivi d'un suffixe; p. ex. *hartan* „en lui”; *hark* „il” sujet agent.

Comme lettre finale le *r* de l'article s'est perdu partout, mais comme lettre médiale il s'est maintenu. En biscaïen cependant le *r* est quelquefois élidé; p. ex. *Nik une atan egin gura izan neukean gauza ori* (1). „J'aurais peut-être voulu le faire dans cette occasion”. *Atan* est ici pour *artan* ou *hartan*, dans les dialectes qui ont conservé le *h*.

Ainsi, du moment qu'un suffixe est ajouté au pronom *a*, le *r* reparaît: *a + n* fait *aren*; „de celui-là”; *a + i* fait *ari* „à celui-là”; *a + gatik* fait *argatik* „pour celui-là”; *a + ra*, qui devient *tara*, fait *artara* „vers celui-là”; *a + k* fait *ark* „celui-là” sujet agent; & les dialectes qui ont conservé le *h* écrivent *hari*, *hark*, &c.

Le pluriel de *a* (autrefois *ar* ou *har*) s'est conservé pur en biscaïen: *arek* „ceux-là”; & par suite de la chute de *r*: *æk*. Ces deux formes sont en usage. On remarquera que le pluriel a la voyelle de liaison *e* (*arek*), ce qui distingue le pluriel de l'agent singulier *ark* (2). Le dialecte guipuzcoan dit *ayek* pour *arek* „ceux-là”; or, puisque la mutation de *r* en *y* n'existe pas, il faut qu'il y ait une autre cause que celle-là, & cette cause nous la trouvons dans les dialectes basques français.

Les dialectes basques espagnols n'ont qu'une seule forme de pluriel; mais quelques variétés labourdines, ainsi que le fouletin d'a-

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 22, n° 43.

(2) Quelques auteurs modernes écrivent *harek* pour l'agent; mais Axular, Haramburu, &c., écrivent *hark* (*harc*) pour l'agent singulier.

jourd'hui, distinguent au pluriel le pronom sujet agent du pronom sujet patient, exactement comme pour le nom.

Nous n'avons pas encore découvert si Liçarrague, Dechepare ou Axular ont jamais fait cette distinction.

Dechepare écrit (1) : *Manamenduyak hoyek dira Jangoikuak emanik* „ces commandements sont donnés par Dieu”.

Liçarrague : *Eta hec ichil citecen*. Marc ix, 34. „Et ils se turent (patient). *Eta hec erran cieçoten*. Marc x, 37. „Et ils lui dirent” (agent). Et Axular : *Ordea filosofo hek eman zuten* „mais ces philosophes donnèrent” (agent).

Bien que nous citons ici les „Classiques basques” il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de l'observation, d'autant plus que ces formes plurielles portent en elles la preuve de leur existence primitive :

PLURIEL DU PRONOM A.

	Patient.	Agent.
Quatre variétés lab.	<i>Hekiek</i> (2).	<i>Hekiék.</i>
	<i>Hek.</i>	<i>Hekik.</i>
	<i>Hek.</i>	<i>Heyek.</i>
	<i>Hek.</i>	<i>Hék.</i>
Soul.	<i>Hurak.</i>	<i>Hayek.</i>
		<i>Hek.</i>

Dans *hekiek* — *hekiék* nous voyons l'accent faire la différence, ce qui au besoin pourrait suffire, comme on verra plus bas ; mais on n'en voit pas la cause ici. L'accent ne peut être qu'un signe conventionnel pour distinguer deux mots qui se ressemblent par suite d'une

(1) *Poésies*, p. 20.

(2) Nous citons les pronoms labourdins d'après M. Duvoisin, *Etude sur la Déclinaison basque*, Bayonne 1866, & les pronoms fouletins d'après M. Gèze, *Eléments de Gram. basque*, Bayonne, 1874.

erreur; *hekiek* pour le patient ne saurait être correct; *ar* ou *har* + *k* fait *harek*, rien de plus, & ne peut jamais contenir deux *k*. *Harek*, par la chute de *r*, est devenu *haek* (*aek* en bisc.) & par syncope *hek* en labourdin; mais *harek* ne peut jamais devenir *hekiek*. *Hekiek* vient de *hek* + *k*, & comme le *k* médial est élidé, *hekiek* est devenu *heek*, puis *heyek* avec *y* euphonique (1) & finalement *hék*, dont l'accent est le dernier vestige du *k* élidé; *heek* en se contractant est devenu *hék*. *Hekiek* est par conséquent une forme à peu près correcte, mais seulement pour l'agent. Pour être entièrement correcte, il faudrait *hekek* ou *heyek* comme la variété labourdine n° 3. L'élision du *k* médial & son remplacement par *y* pour éviter l'hiatus, sont conformes aux lois phonétiques, & il faudra peut-être reporter l'orthographe *hekiek* à une date où il n'était pas encore fixé définitivement si *k* serait maintenu ou élidé. Dans le verbe, surtout en labourdin, on trouvera plusieurs exemples de *k* où les autres variétés, ou les autres dialectes, ont *y*.

La distinction que font les dialectes basques français est d'autant plus importante, qu'elle explique les variantes du pluriel en biscalien & en guipuzcoan, lesquelles seraient sans cela de véritables énigmes. En biscalien on trouve *arek* ou *aek* ou *areek* pour le pluriel patient & agent, puisque ce dialecte ne les distingue pas. *Arek* ne peut être que le sujet patient *ar* + *k* & par suite de la chute de *r*: *aek*. Mais d'où vient le second *e* de *areek*? Nous croyons que *areek* est pour *ar* + *k* + *k* ou *arekek*, & comme le biscalien élide toujours le *k* médial & laisse toujours les hiatus, *arekek* est devenu *areek*. *Areek* est donc au fond le pluriel agent; mais l'usage s'en est perdu, & aujourd'hui l'on ne soupçonne guère que le pronom existe encore & pourrait servir comme en labourdin.

Il en est de même pour le guipuzcoan; *ayek* „ceux-là” ferait une forme inexplicable si nous n'admettions le pluriel agent *ar* + *k* + *k*. Ici le *r* s'était déjà perdu & le *k* médial élidé a causé l'hiatus: *aek*; ce qui a été évité en intercalant *y*: *ayek*.

Toutes ces formes s'expliquent sans faire violence à une seule

(1) Voir ch. VII, § 7.

lettre, en appliquant seulement les lois phonétiques; elles ont maintenant leur raison d'être & celles qui sont fautives se trahissent d'elles-mêmes.

Il paraît donc que primitivement les deux formes de pluriel étaient en usage; que les dialectes labourdin & souletin les ont conservées; qu'il en est resté des traces en bisciaïen & que le guipuzcoan n'en a gardé aucun souvenir.

Nous mettrons en regard le pronom primitif hypothétique & le pronom sous sa forme actuelle, pour montrer combien peu la langue basque a souffert.

PRONOM SINGULIER.

PRIMITIF.		ACTUEL.	
Patient.	Agent.	Patient.	Agent.
<i>Har.</i>	<i>Hark.</i>	<i>A, b. g.</i>	<i>Ak, b.</i> <i>Ark, g.</i> <i>Hark, l. bn. f.</i>

PRONOM PLURIEL.

<i>Harek.</i>	<i>Harekek.</i>	<i>Arek.</i>	} bisc.
		<i>Aek.</i>	
		<i>Areek.</i>	
		<i>Ayek.</i>	guip.
		<i>Hek.</i>	<i>Heyek, l.</i>
		<i>Hek.</i>	<i>Hayek, bn.</i>

Le pluriel bisc. & guip. n'ayant pas de caractère défini, & servant pour le patient & pour l'agent, est placé entre les deux catégories.

§ 3

Le pronom pluriel avec suffixes.

Les suffixes sont ajoutés aux pronoms pluriels en causant, comme d'habitude, la mutation ou l'élision du *k*.

Le *k* se convertit en *t* (tout comme dans le nom) quand c'est un des suffixes *n* (locatif), *ɿ*, *ko*, *ra*, *dik*, *ronɿ* qui suit : *ayek* + *n* (locatif) fait *ayetan* „dans ceux-là” en guip.; *hayetan* ou *hetan* dans les dialectes basques français. *Hek* + *ɿ* fait *hetaɿ*, l. f. „par ceux-là”.

Avec les autres suffixes le *k* est élide, & l'hiatus qui est produit par cette élision reste en biscaïen, tandis que les autres dialectes intercalent un *y* afin de l'éviter. *Aek* + *n* (génitif) devient en biscaïen *aen* „de ces-là”; & en guip. *ayen*. *Hek* + *n* devient *heyen*. *Aek* + *i* fait *aei* bisc.; & *hek* + *i* fait *hey* ou *hei* pour *heyi* „à ces-là”.

Les règles phonétiques sont les mêmes partout, peu importe si le mot auquel le suffixe est ajouté est un nom ou un pronom. *Lanak* „les travaux” suivi de *n* (locatif) devient *lanetan*, comme *aek* fait *aetan*; guidé par les lois phonétiques nous pouvons analyser avec certitude des mots aussi violemment contractés que *heɿ* lab. & foul. „par ceux-là”; formé de *hek* (pour *hayek*) + *ɿ*.

§ 4.

Une question obscure & pour laquelle nous n'offrons qu'une hypothèse, se présente ici.

Nous savons que quand un nom ou pronom pluriel est suivi des suffixes *n*, *ɿ*, *ko*, *dik*, *ra*, *ronɿ*, le *k*, signe de pluralité, se convertit en *t*, ce qui donne à ces formes plurielles l'apparence d'être suivies des suffixes *tan*, *taɿ*, *tako*, &c., comme on se l'était en effet figuré

jusqu'à présent. Nous avons expliqué la forme plurielle qui ne laisse aujourd'hui plus rien d'obscur.

Mais ce qui demande encore une explication, c'est que ces groupes *tan*, *tako*, *taɿ*, &c. se trouvent être unis aux pronoms singuliers; le pronom *a* (autrefois *ar* ou *har*) suivi de *n* fait *hartan* „en ce-là, en lui”; *liburu onetan* „dans ce livre-ci”; *liburu oyetan* „dans ces livres-ci”; de *on* + *n* & de *oyek* + *n*. Pourquoi ne par dire *onen* puisqu'on dit *Madriden*? pourquoi ne pas dire *niɿ* „par moi” puisqu'on dit *buruɿ*? Nous l'ignorons.

L'emploi du pluriel pour le singulier n'est pas ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette manière de s'exprimer, puisque l'indéfini est rendu par une forme plurielle définie, en basque & aussi en français (1), & comme les pronoms n'admettent point la forme définie, on a peut-être été porté à leur suffixer un groupe qui servait pour l'indéfini; p. ex. *iñongo echetan sartu eɽnaiɿ*, g. „je ne suis entré dans aucune maison”. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la langue basque est beaucoup plus logique que les autres langues; elle exprime ce singulier indéfini par un pluriel; il va sans dire qu'il est question de plus d'une maison. Le pluriel s'expliquerait par conséquent assez bien; mais, nous le répétons, pourquoi le *n* seul ne suffisait-il pas?

Pourra-t-on admettre que c'est pour éviter la confusion que l'on s'est servi de *tan*, *taɿ*, &c.? Il faut avouer que le *n* locatif, suffixé purement & simplement, n'aurait pas pu être distingué de *n* génitif; dans le nom cette confusion ne pouvait se produire, puisque le nom peut avoir la forme définie, *echea* + *n* = *echean*; & du moment que le nom avait la forme indéfinie, ce qui le met sur la ligne des pronoms, on a ajouté la forme avec *ta*, que l'on a appelée : forme indéfinie & que nous avons prouvé être la forme plurielle, *echeetan*; nous avons par conséquent ici le même fait qui se produit pour les pronoms, c'est-à-dire qu'un singulier (apparent) est exprimé par un pluriel.

Il est très probable que pour un Basque, dont les notions gram-

(1) Voir ch. vii, § 5, 8, & ch. vi, § 5.

maticales n'ont pas été influencées par les grammaires romanes ou autres, ce singulier apparent est un pluriel; mais toujours est-il que ce singulier qui est apparent dans le nom, est singulier en réalité dans le pronom. Il faudra donc en venir à la conclusion que cette forme du pronom aura été admise autant pour éviter la confusion que par analogie.

De même *nî* „moi” suivi de *ɣ* aurait pu donner *nîɣ*, comme *buru* + *ɣ* *buruɣ*; mais on dit *nitaɣ* ou *nîɣaɣ* „par moi”, peut-être pour ne pas confondre avec *nîɣ*, lab. „je suis”. *Or* ou *hor* + *ra* aurait pu être *horra* „vers celui-là”, mais on dit *orietara* pour ne pas confondre avec *horra* „voilà”. — Nous n'aimerions pas dire que c'est là la véritable raison, & il faudra attendre encore avant de décider la question définitivement.

Les pronoms démonstratifs, dans les dialectes basques espagnols, ont un suffixe spécial *che*, qui correspond au français „même”; *auche*, *onechek* „celui-ci-même”; *oriche*, *orrechek* „celui-là même”; *hurache*, *archek* „celui-là même”. Ce sont alors comme autant de nouveaux thèmes auxquels on peut ajouter les suffixes. Il y a cependant un peu de confusion chez Larramendi & chez Lardizabal. Chez Lardizabal les suffixes se trouvent régulièrement après *che*; p. ex. *onechen* de *oneche-n* „de celui-ci”. Larramendi écrit *onenchen* (*onenchena*); de cette façon le *n* s'y trouve deux fois. Le datif est chez les deux grammairiens *oniche*, *i* précédant *che*. Au datif pluriel Larramendi fait précéder le *i*: *oyeiche*, & Lardizabal le fait suivre *oyechei*. Ces mêmes irrégularités se trouvent aussi dans les autres pronoms.

Le suffixe *che* est écrit *che*, *xe*, *sh*, *ʃf*, & se prononce comme „che” français & non à l'espagnole (*tche*). Comme suffixe des adverbes *che* se prononce *tche*: *anche* „là-même”; *emenche* „ici-même”, du moins dans le dialecte guipuzcoan.

§ 5.

Le pronom démonstratif haur, hau, au.

La forme primitive de ce pronom paraît être *haur* „ce-ci”. La chute de l'*r* final & médial est un fait si commun en basque (comp. *laur* = *lau*; *hirur* = *hiru*; *nor* = *no*; *ze* = *zer*) qu'on devra l'admettre aussi dans ce cas-ci; la présence de l'*r* serait sans cela inexplicable.

Autrefois ce pronom paraît avoir été d'un usage plus général; aujourd'hui il est souvent remplacé par un autre pronom, non pas au nominatif, qui est toujours *hau* ou *au*, mais quand il est suivi de suffixes.

Le dialecte bisciaïen est le seul qui dise *auk* pour le sujet-agent; les autres dialectes disent *onek*, g. *hunek*, l. bn. *hounek*, soul. du thème *on* ou *hun* + *k*. C'est ce thème *on* ou *hun* qui a été choisi par tous les dialectes, du moment qu'il s'agit d'exprimer une relation autre que celle du nominatif patient (*hau*) & du nominatif pluriel (*hauek*); & encore le pluriel bisc. est formé de *on*: *oneek*.

Ainsi „de ce-ci” est rendu par *onen*, b. g. (*on* + *n*) *hunén*, l. bn. *hounén*, f.; „à ce-ci” par *oni*, b. g. *huni*, l. bn. *houni*, f.; „dans ce-ci” *onetan*, g. b. *hunetan*, l. bn. *hounetan*, f.; & ainsi de suite: *onezaz*, *hunetaz*, &c.

Pour le pluriel le dialecte bisciaïen a choisi le thème *on*: *oneek* „ces-ci”; mais le guipuzcoan & les dialectes basques français forment régulièrement le pluriel de *hau*, *au*. Le *r* de *haur* s'est perdu partout & *hau* + *k* a donné *hauk*, l. bn. qui est devenu en nav. esp. *auek* & en guipuzcoan *oyek* & *oek*. Le nav. esp. s'écrit aussi *abek* ou *avek* puisque *u* = *v* = *b*. Le souletin a *hoik*.

Les dialectes basques français ont les deux formes du pluriel que nous plaçons de nouveau sur deux colonnes :

	Sujet patient.	Sujet agent.
Trois	<i>Hauk.</i>	<i>Hauek.</i>
variétés	<i>Haukiek.</i>	<i>Haukiék.</i>
lab.	<i>Hauk.</i>	<i>Hauek.</i>
Soul.	<i>Hoik.</i>	<i>Hoyek.</i>

Les mêmes observations que nous avons faites sur les formes plurielles des autres pronoms sont applicables au pronom *hau*. *Hau + k* fait *hauk*; cette forme est correcte; mais la variante *haukiek* est une erreur; il y a un *k* de trop. Le sujet agent étant formé de *hauk + k*, nous aurons *haukek* & comme le *k* médial s'élide, nous aurons *hauek* & *haueyk* avec *y* pour éviter l'hiatus, deux formes qui se retrouvent. *Haukiek* est une forme corrompue, le *k* s'est maintenu, & malgré cela le *y* (*i*) a été introduit. En biscaïen on trouve *oneek* avec deux *e*, tout comme *areek* de *a*; mais la variante avec un seul *e* ne s'est pas encore trouvée; nous tirons la même conclusion de *oneek* que de *areek*, savoir : que le biscaïen a perdu le *k* (*onekek*), ce qui produit l'hiatus. De même le guip. *oyek*, *hoek*, *oek* fera pour *haukek* (1). La forme de l'agent est restée, comme l'on voit, mais elle a perdu sa valeur & sert dans les deux cas.

Les suffixes s'ajoutent, comme toujours, au nominatif, excepté *kin* & *izat* qui sont suffixés au génitif. P. ex. *oneek + n* fera *oneeken* & par suite de l'élision du *k* médial *oneen*; & ainsi le guip. *oyek + n* fait *oyen*; le lab. *hauk + n* *hauen* „de ces-ci”. *Oneek + i* *onei*; *oyek + i* *oyei*; *hauek + i* *hauei*. *Oneek + n* locatif fait *oneetan*, après mutation de *k* en *t* (2); *oyek + n* *oyetan*; *hauk + n* *hautan* „dans ces-ci”. Avec le suffixe *ɿ* on aura *oneeɿaɿ*, *oyeɿaɿ*, *hauɿaɿ* & ainsi de suite. *Eta Jauna gauça hauçaɿ minçatu ičan çayenean*, Marc xvi, 19. „Et le Seigneur après leur avoir parlé de ces choses-ci”. *Harma haukin ni eɿin higi naiteke*. Axular, p. 263. „Avec ces armes je ne pourrais pas me remuer”.

Le mutation de *k* en *t* a lieu quand c'est un des suffixes suivants *ɿ*, *n* (locatif), *ko*, *dik*, *ra*, *ronɿ*, qui est suffixé.

(1) Larramendi écrit *oyek*; Mendiburu *hoek*. — Dechepare écrit (*Poésies*, p. 20) : *Manamenduyac hoyec dira Jangoycuac emanic : Hoc beguira diçagula*. „Ces commandements sont donnés par Dieu; observons-les”... Ainsi *hoyec* pour le patient, & *hoc* (pour *hoik*?) pour l'agent. L'inverse de ce que donne M. Gèze; mais l'analyse donne tort à Dechepare.

(2) Voir ch. III, § 1, et ch. VII, § 7.

§ 6.

Le pronom démonstratif on ou hun.

On a vu que *on*, *hun* est le thème du pronom *onek*, *hunek* „ce-ci”. Nous n’avons pas pu découvrir la raison pour laquelle *au*, *hau* est remplacé par *on*, *hun*; d’un autre côté si *onek* existe, pourquoi ne pas faire usage de *on*? — Nous l’ignorons; nous croyons seulement avoir retrouvé le pronom sujet-patient, qui n’est pas *on*, mais *oni*, forme parallèle de *ori* „ce-là” du thème *or*. C’est dans *neroni*, lab. „moi-même” composé de *nere-oni*, comme *nerau* de *nere-au*, que ce pronom se retrouve.

On paraît donc être un pronom démonstratif comme *ar* ou *har*, comme *or* ou *hor*; on les retrouve tous les trois dans les adverbes démonstratifs *ona* ou *huna* „voici”; *horra* ou *orra* „voilà”; *hara* ou *ara* „voilà”. Le *a* final est le démonstratif ou l’article comme en italien *eccolo*, de *ecco* - lo.

Le *i* de *oni*, comme le *i* de *ori*, *hori*, se perd du moment qu’on ajoute un suffixe; *oni-k* fait *onek*, c’est-à-dire *on* + *k*, & comme *n* & *k* ne peuvent se suivre, on introduit la voyelle de liaison *e*.

§ 7.

Le pronom démonstratif hori, ori „ce-là”.

Ce pronom doit avoir une origine commune avec l’adverbe *or*, *hor*. Le *i* ne s’explique pas pour le moment, bien que le pronom *oni* offre une forme parallèle.

Le thème de ce pronom est tout autant *or* que *ori*, & ce qui est étonnant c’est que le *r* de *ori* soit doux, & que le *r* de *or* soit dur. Dans tous les dialectes le nominatif patient est *ori*, *hori*, le nominatif agent *orrek*, *horrek* & le nominatif pluriel *oriek*, *horiek*.

Du moment qu'il faut exprimer une relation autre que celle du pluriel, c'est au thème *or*, *hor* qu'on ajoute le suffixe : *orren* „de ce-là” ; *orri* „à ce-là” ; *orgatikan* „pour cela”. Comme le *r* de *or* est dur il se redouble devant une voyelle.

Le thème au pluriel est toujours *ori*, excepté en biscaïen où il est *or* ; *ori* + *k* fait *oriek* g. ; *horiek* l. ; mais *orreek* de *or* + *k* en biscaïen.

Si les suffixes sont *ɿ*, *n* (locatif), *ko*, *dik*, *ra*, *ronɿ*, le *k* du pluriel se convertit en *ɿ*, & *oriek* ou *horiek* + *n* devient *orietan*, *horietan* ; *oriek* + *dik* fait *orietatik*, & ainsi de suite. Ces mêmes suffixes, unis aux pronoms singuliers, prennent la forme *tan*, *tatik*, *tara*, &c. ; voir § 4.

Les dialectes basques français possèdent, comme pour les deux autres pronoms, deux formes différentes pour indiquer le nominatif patient & le nominatif agent. On les dirait calquées les unes sur les autres, tant est grande l'uniformité de confusion & d'erreurs dans les trois pronoms au pluriel.

	Sujet patient.	Sujet agent.
Trois	<i>Hoikiék.</i>	<i>Hoikiék.</i>
variétés	<i>Horiek.</i>	<i>Horiek.</i>
lab.	<i>Hoik.</i>	<i>Hoyek.</i>
Soul.	<i>Hòrik.</i>	<i>Horiék.</i>

On retrouve ici, comme dans *hekiék* (comp. le pluriel du pronom *a*), le même accent qui ne signifie rien, *hoikiék*, & le même *k* superflu dans le sujet patient ; *hori* + *k* ne peut contenir qu'un seul *k* ; au contraire, l'agent *hori* + *k* + *k* fait régulièrement *horikek* ou, comme le *r* s'est perdu dans les dialectes basques français, *hoikek* ; ce *hoikek* par la chute du *k* devient *hoiek*, qu'on écrit *hoyek*. La variété labourdine qui fait usage de *hoik* (pour *horik*) sujet pat. & *hoyek* sujet agent, possède par conséquent les seules formes correctes. Le pluriel *horiék* avec l'accent sur le *e* s'explique peut-être, puisque le *i* ne suffit pas à remplacer le *y*, qui à son tour remplace un *k* élide. Jusqu'à présent l'élision du *k* avait produit un hiatus, ce qui n'est pas le cas ici ; *ie* ne constitue pas un hiatus. L'accent qui aurait pu indiquer la chute de l'y est de trop.

Le pluriel *horik* du dialecte fouletin est fautif & régulier à la fois ; aucun dialecte n'a le pluriel en *ik*, si ce n'est pour le partitif, v. ch. vi, § 5. Il faudrait *horiek*. Ce dialecte a formé de la même façon un pluriel *hurak* ; c'est régulier, mais est-ce correct ? *hura* n'a pas de pluriel régulier dans aucun autre dialecte.

La perte de l'*r* au pluriel donne à ce pronom la forme du pluriel de *hau* qui est aussi *hoyek* en foul. & *oyek* en guip. En bisc. le nominatif plur. *orreek* pourrait être pour *orrekek* ; voir le pluriel de *ar*.

Bien que généralement ce pronom s'écrive sans *h* en guipuzcoan, on trouve chez Mendiburu (Jesufen compañoico, p. 10) : *Horietan daudenean baiñik onik ez dutela*, & sur la même page *orietatik*.

§ 8.

Le pronom démonstratif hura ce-là.

Ce pronom existe dans tous les dialectes, excepté en bisciaien, où le pronom correspondant est *a*.

Hura, à de très rares exceptions près, ne sert que comme le nominatif patient ; le nominatif agent correspondant provient de *a* ; il est *ark*, *hark* ; dès qu'il se trouve être modifié par un suffixe, il est remplacé par le pronom *a* sous sa forme primitive *ar*. Ainsi le sujet agent correspondant est *ark*. On dit en guip. *hura-gatik* & *argatik*, mais *argatik* est la forme la plus usitée.

Pour d'autres langues, on a fait l'observation que les différents pronoms démonstratifs se distinguent uniquement par la voyelle. On ferait assez tenté de croire que le même fait s'est produit en basque, en voyant *har*, *hor* & peut-être *hur* pour *hura*. *Hura* pourrait être composé de *hur-a*, & ne serait pas plus extraordinaire que „ce” en français, dérivé de *ço*, *iço*, *ecc'o* de *ecce-hoc*. V. Brachet, Dict. étym.

Hura, dans tous les dialectes, correspond à *a* bisciaien.

Le fouletin seul a fait un pluriel régulier de *hura*, qui est *hurak*.

§ 9.

Les pronoms personnels.

Les pronoms personnels paraissent avoir été autrefois plus nombreux ; du moins on retrouve une trace d'un pronom de la première personne dans les flexions du verbe ; *dut*, „je l'ai", est formé de *d-u-t*, „je-ai-le", en lisant à rebours ; *dakust*, „je le vois", de *d-ikus-t*, „je-vois-le".

Les pronoms personnels sont les mêmes dans tous les dialectes, sauf les différences phonétiques propres à chacun d'eux :

	bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
je	<i>neu, ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>
tu	<i>eu, i</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>
nous	<i>geu, gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>
vous	<i>zeu, zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>

La troisième personne est rendue par un pronom démonstratif. Dans le verbe, la troisième personne s'exprime de différentes manières ; au présent des verbes transitifs, elle se fait remarquer par son absence : *dakar* de *d-ekar* „le porte" pour „il le porte" ; à l'imparfait, de même, ou bien elle est indiquée par un *z* : *zenkarren* „il portait". Au présent des verbes intransitifs, elle a pour caractéristique un *d* : *doa* „il vient" (1).

L'usage du pronom *hi* s'est à peu près perdu, probablement par suite de ce que *zu* a pris la signification d'un singulier. Dans les dialectes basques français, le pronom *hi* s'est maintenu beaucoup plus longtemps que dans les dialectes basques espagnols, où il a entièrement disparu, du moins dans les livres.

(1) Voir ch. XI, § 3.

Quand *zu* est devenu un singulier honorifique (1), il a fallu distinguer *zu* singulier de *zu* pluriel, & l'on a remédié à la confusion en traitant *zu* comme un nom, c'est-à-dire en y suffixant le signe de pluralité *k*. Mais comme *zuk* aurait pu être pris pour le sujet-agent *zuk*, on a intercalé la voyelle de liaison *e*, voyelle qui a une valeur toute négative (voir ch. vi, § 4), & l'on a dit *zuek* „vous”. En souletin, le *u* est devenu *i* : *ziek*.

Les suffixes s'ajoutent régulièrement aux pronoms personnels, comme aux autres pronoms ; *ni* ou *neu* + *k* fait *nik*, *neuk* ; *gu* fait *guk* ; *ni* + *n* fait *niren* en intercalant *r*, comme *feme* „fils” fait *femeren* ; mais puisque ces génitifs forment les pronoms possessifs, nous en parlerons dans le paragraphe suivant. Ces génitifs se retrouvent avec les suffixes *kin* & *izat* qui régissent ce cas : *nerekin* „avec moi” ; *neretizat* „pour moi” ; *hirekin* „avec toi” ; *hiritizat* „pour toi”. Le *n* a dû être élide devant *k* ; voir ch. III.

Les suffixes *n* (locatif), *z*, *dik*, *ra*, *ko*, *ronz*, quand ils sont unis aux pronoms personnels, se présentent sous la forme *tan*, *tar*, *tako*, &c. Voir § 4. *Ni-n* fait *nitan* ; *ni-z* *nitaž* ; *gu-z* *gutaž* ou *guzaž*. Le pluriel *zuek* suit en tout les règles pour les mots pluriels ; c'est-à-dire que le *k* se convertit en *t* quand suit un des suffixes cités ci-dessus ; *zuek* + *n* fait *zuetan* ; *zuek* + *ko* *zuetako*, &c. Avec les autres suffixes, il y a élision du *k* selon la règle & *zuek* + *i* fait *zuei* „à vous”.

§ 10.

La forme intensive des pronoms personnels s'obtient en leur suffixant un pronom démonstratif.

Le pronom personnel reste au nominatif dans quelques dialectes, mais dans quelques autres il paraît être au génitif. Le souletin dit

(1) Il (W. J. van Eys) émet encore une opinion très inattendue sur le singulier *zu*, qu'il suppose avoir été à l'origine le pluriel de *hi*. M. Duvoisin, *Courrier de Bayonne*, 9 février 1868.

nihaur „moi-même” de *ni-haur* ; le guipuzcoan dit *nerau* de *nere-au*.

Tous les dialectes n'ont pas choisi le même pronom démonstratif ; les dialectes basques espagnols se servent de *au* & de *ori*, & comme de raison, de *onek* & de *orrek* pour le sujet agent, & de *oyek* contracté en *ok* pour le pluriel. Les dialectes basques français ont *haur*, *ori* & *oni*.

SINGULIER.

PREMIÈRE PERSONNE.

	bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
p.	—	<i>Nerau</i>	<i>Neroni</i> (1)	<i>Nihaur</i>	<i>Nihaur</i>
a.	—	<i>Neronek</i>	<i>Neronek</i>	<i>Nihaurk</i>	<i>Nihaurk</i>

DEUXIÈME PERSONNE.

—	<i>Herori</i>	<i>Heroni</i> (1)	<i>Hihaur</i>	<i>Hihaur</i>
—	<i>Herorrek</i>	<i>Heronek</i>	<i>Hihaurk</i>	<i>Hihaurk</i>

PLURIEL.

PREMIÈRE PERSONNE.

p.	—	<i>Gerok</i>	<i>Geroni</i>	<i>Guhaur</i>	<i>Gihaur</i>
a.	—	—	<i>Geronek</i>	<i>Guhaurek</i>	<i>Gihaurk</i>

DEUXIÈME PERSONNE.

p.	—	<i>Zerori</i>	<i>Zeroni</i> (1)	<i>Zuhaur</i>	<i>Ziháur</i>
a.	—	<i>Zerorrek</i>	<i>Zeronek</i>	<i>Zuhaurek</i>	<i>Ziháurk</i>

(1) On prononce généralement : *neoni*, *heoni*, *zeoni*. M. Duvoisin, *Etude sur la déclinaison basque*.

PLURIEL DU PLURIEL.

DEUXIÈME PERSONNE.

	bisc.	guip.	lab.	bn.	foul.
p.	—	<i>Zerok</i>	<i>Zerok</i>	<i>Zihaurek</i>	<i>Zihaurék</i>
a.	—		<i>Zeroek</i>	<i>Zihauriék</i>	

SINGULIER.

TROISIÈME PERSONNE.

p.	—	<i>Bera</i>	<i>Berbera</i>	<i>Bera</i>	<i>Bera</i>
a.	—	<i>Berak</i>	<i>Berberak</i>	<i>Berak</i>	<i>Berak</i>
p.	—	<i>Berori</i>	<i>Berorre</i>		
a.	—	<i>Berorrek</i>	<i>Berorrek</i>		
p.	—	<i>Berau</i>			
a.	—	<i>Beronek</i>			

PLURIEL.

p.	<i>Eurak</i>	<i>Bérok</i>	<i>Berak</i>
a.		<i>Eurok</i>	<i>Berek</i>

Le pronom *haur* est remplacé par *on*, *hun*, pour former le sujet agent *hunek*, *onek*; mais ici *haur* + *k*, *haurk* se retrouve comme sujet agent dans les dialectes bn. & fouletin : *nihaurek* (1) „moi-même”; *hihaurek* (1) „toi-même”.

En labourdin, on dit également bien *nerori*, *herori*, *zerori*, qu'on prononce *neori*, &c. (2). Selon le *Manuel basque*, on dit *nerone*, *zerone*.

(1) Pouvreau écrit *neurk egin dut* „j'ai fait moi-même”; & Dechepare, p. 20, *hihaurek*, le *h* est élidé.

(2) *Etude de la Conjugaison basque*, par M. Duvoisin. L'auteur écrit partout *orri*, ce qui fera l'orthographe admise; mais *orri* n'existe pas comme pronom isolé; c'est *ori*.

Le guipuzcoan a *nerau* de *nere-au*, comme *herori* de *here-ori*; *zerori* de *zere-ori*; *gerok* de *gere-oyek*; partout le génitif suivi du démonstratif. Puisque *nire*, *hire*, *zere* sont en usage, il est probable que *gere* est aussi employé en guipuzcoan; mais jusqu'ici nous ne l'avons pas trouvé. — Le bn., qui a pour génitifs *neure* & *eure*, fait *neurori* & *eurori*; v. Jean 1, 22.

Au pluriel, les dialectes basques espagnols ne sont pas de différence entre le sujet patient & le sujet agent; mais puisque le pluriel *zu* est employé comme un singulier, on trouve *zerori* patient & *zerorrek* agent; c'est-à-dire le pronom personnel pluriel *zu*, suivi de pronoms démonstratifs au singulier. Pour le pluriel, on a formé *zerok* de *zere-oyek* „vous-mêmes”.

Les dialectes basques français, distinguant le patient de l'agent au pluriel, disent *zerok* patient & *zeroek* agent. Le bn. indique cette différence par un accent, qui ne signifie rien, *zihaurék-zihaurék*.

Une des variétés labourdines a ajouté deux démonstratifs aux pronoms personnels; *nihoroni* „moi-même” de *ni-haur-oni*; *hioroni*, de *hi-aur-oni*, & ainsi de suite. Les pluriels correspondants sont *guhoro* „nous-mêmes” & *zuhoro* „vous-mêmes”. Ce pluriel s'explique difficilement; & bien que ces pronoms soient en usage selon toute probabilité, la forme plurielle est évidemment vicieuse.

Le dialecte souletin a fait la même chose; on trouve chez Deche-pare (1): *Hayek zer merexi duten zuhaurorrek ikhustzu*. „Regardez vous-même ce que ceux-là méritent”. *Zuhaurorrek* est formé de *zu-haur-orrek*.

La troisième personne est *bera* g. bn. & *berbera*. lab. Larramendi & Lardizabal traduisent ce pronom par *el mismo* (2) „lui-même”; il est donc composé, comme *berau* de *bere-au* & *berori* de *bere-ori*; & il faut alors que ce soit de *bere-a*. Suivi de *n* (génitif), il fait *beraren*; de *kin*, *berarekin*; de *n* (locatif), *beretan*; de *k* (pluriel), *berak* & ainsi de suite. *Berbera* est la reduplication de *bera*, comme en espagnol *misimismo*.

(1) *Arte*, p. 29. Gr., p. 10.

(2) *Poésies*, p. 59.

§ II.

Les pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs sont les génitifs des pronoms personnels. Comme ces derniers se terminent par une voyelle, le génitif a le *r* euphonique intercalé; *neu* + *n* fait *neuren* „de moi”; voir le suffixe *n*.

Il est remarquable que le suffixe *n* se soit perdu & qu'il ne soit resté que le groupe insignifiant *re*, dont la première lettre est une lettre euphonique & la seconde une voyelle de liaison, afin de pouvoir prononcer *rn*. On trouve un autre exemple de la chute de l'*n*, bien qu'il soit la caractéristique de la catégorie, & c'est dans l'imparfait aezcoan (1). — En général, le *n* final se perd très souvent, & l'habitude de ne pas le prononcer aura entraîné sa chute dans des mots comme les pronoms possessifs où sa signification n'aura plus été sentie, & où le groupe *re* indiquait assez qu'il s'agissait d'un génitif.

	bisc. lab. bn.	bisc.	guip. lab.	soul.
mon	<i>neure</i>	<i>nire</i>	<i>nere</i>	<i>ene</i>
ton	<i>eure, heure</i>	<i>hire</i>	<i>hire</i>	<i>hire, heure</i>
nôtre	<i>geure</i>	<i>gure</i>	<i>gure</i>	<i>goure</i>
vôtre	<i>zeure</i>	<i>zure</i>	<i>zure, zere (g.)</i>	<i>zoure</i>

Ces pronoms sont invariables, & puisque ce sont des génitifs, ils précèdent le nom, qui doit être défini: *nere echea* „ma maison”; *nere echeak* „mes maisons”; litt. „la maison de moi”; „les maisons de moi”. *Heure ezaguia*, Dechepare, „ta reconnaissance”. *Hire enganatuya* „ton erreur”; *eure mende gucia* „tout ton pouvoir”, Dechepare, *Poésies*, p. 40, éd. de 1847.

Les dialectes basques français ont une variante, *ene*, pour la pre-

(1) En hollandais, le *n*, signe de pluralité, s'écrit toujours & ne se prononce jamais (dans la conversation); on dit *de paarde* pour *de paarden* „les chevaux”.

mière personne & disent *ene etchea* „ma maison”. Le dialecte souletin paraît avoir fixé son choix sur *ene* (1) comme pronom possessif, & *neuria*, *nouria* sert comme adjectif possessif „le mien” (2).

On a voulu établir une différence entre *ene* & *nere*; mais elle ne nous paraît avoir aucune valeur. A ce propos, M. Duvoisin dit (3) : „Le basque tire *ene* „mon”, du génitif, & *nere* „mien” du passif „*ni* „moi”. M. *** ne connaît pas la distinction qui existe entre ces „deux formes. Il dit „mien père”, au lieu de „mon père”, *ene* „*aita*”.

Nous avons relu ce passage différentes fois, mais sans le comprendre. *Ene* dérive du génitif, dit M. Duvoisin. — Mais de quel génitif? D'abord, un pronom possessif ne dérive pas d'un génitif; un pronom possessif est un génitif; mais où trouver le nominatif de *ene*? *Ene* est un mot difficile à expliquer; mais l'explication de M. Duvoisin ne nous avance guère. *Ene* n'a pas la forme d'un génitif; c'est tout ce que nous pouvons en dire. *Ene* est si peu un génitif, que Dechepare forme de *ene* le génitif pluriel *eneyen*; *Izterbegier eneyen*, *Poésies*, p. 58, „aux ennemis de moi”, „à mes ennemis”; & le souletin de nos jours paraît encore posséder un datif *eni*. Au contraire, *nere* ou *nire* est le génitif de *ni* & par conséquent signifie „de moi”, & ainsi *nere aita* veut dire „le père de moi”. Que l'on dise de nos jours généralement *ene* au lieu de *nere*, & que quelques dialectes (le souletin par exemple) aient une préférence pour *ene*, cela est fort possible; mais l'étymologie n'a rien à voir dans l'emploi de ces deux pronoms, qui, au reste, du temps d'Axular & de Haramburu, étaient employés l'un pour l'autre. Le premier de ces auteurs dit dans la préface: *Neure Jaun maitea*, & Haramburu écrit: *Neure baithan*, *neure contra*. Par contre „mien” qui signifierait *nere*, selon M. Duvoisin, est rendu par Axular par *ene*: *Ordea eneac dira faltac*, *Lettre de recom.*, p. 3, anc. éd. „Cepen-

(1) *Ene ginco hona*. — *Ene faltaz*. — Voir *Prône souletin*, 1676.

(2) M. Gèze (*Eléments de gr. basque*, p. 62) s'embrouille dans la nomenclature & appelle les adjectifs possessifs des „pronoms possessifs”.

(3) *Actes de la Société philologique*, tome IV, mai 1874. Examen critique du „Guide élémentaire de la conversation basque-français, lab., précédé d'un abrégé de grammaire”.

dant, les fautes font miennes''. Les mêmes auteurs écrivent aussi : *ene arima, ene ganik*, &c. Encore quelques exemples : *Neure buruari ungi behatzen badiot*, Chourio. „Si je me considère bien moi-même''. *Baldin neure aufartgoa*, Liçarrague, *Épître dédicatoire du N. T.*, p. xx (voir *Documents*, &c., de M. Vinson). „Si ma hardiesse''... *Hunetan applica ahal deçaquet neure defensionetan*, p. xxii. „Je pourrais faire servir à ma défense''... *Ene manera halaco bacen-ere*, p. xx. „Encore que ma condition soit telle''... On le voit, ces auteurs ne font aucune différence (1).

Le pronom possessif de la troisième personne est rendu par *bere*. Ce *bere* paraît être le génitif d'un pronom *be*, qui ne se trouve plus aujourd'hui, si ce n'est dans la troisième personne de l'impératif; *ikusi* fait *bekus* „qu'il voie'' de *b-ekus*; *ekarri* fait *bekar* de *b-ekar* „qu'il porte'', &c. *Bere* a donc été *beren*, mais comme les génitifs de tous les autres pronoms personnels, il a perdu le *n* final.

Bere est employé par tous les dialectes & signifie „son''. *Bere echea* „sa maison''. *Presuna haserretuen artean, bere gogara da deabrua*. „Parmi les gens colères, le diable est à son gré''. Axular, p. 109, n. éd. *Bere adiskideak*, „ses amis''.

Le pluriel „leur'' est rendu par *beren* en b. g., mais dans les dialectes basques français *bere* sert pour „son'' & pour „leur'', ce qui est plus correct; p. ex. *bere dembora guzia progotchoski emplegatzen zuten*, Chourio, p. 61. „Ils employaient utilement tout leur temps''.

En guip. on emploie *beren* : *Nola ezin adieraço dituzten beren esakariak*. Lettre de Larramendi à Mendiburu, p. 3, recto. „Comme ils (prédicateurs) ne pouvaient faire comprendre leurs discours''. — On se serait plutôt attendu à une seule forme dans les dialectes basques espagnols, puisque la langue espagnole dit „su'' pour son & leur (2). *Bere* étant un génitif comme *nere*, *zure*, &c., aurait dû être aussi invariable.

(1) La différence que fait M. Gèze (*Elém. de Gr. basque*, p. 62) entre *enia* „le mien'' & *neuria* „le mien propre'' n'a aucune valeur étymologique; l'usage peut avoir sanctionné cette différence en souletin.

(2) Il est étonnant que ni Larramendi ni Lardizabal ne fassent mention de *bere*.

On peut encore rendre le pronom possessif de la troisième personne par le génitif du démonstratif *a*: *aren* „de lui” = „son”, & *ayen* „de eux” = „leur”. Ceci est l’usage dans tous les dialectes, & c’est aussi l’usage en espagnol; p. ex. *Don Miguel... certifico que aviendose visto por los Señores de èl*. — „Don Miguel certifie que l’ayant vu pour les Seigneurs de lui, c’est-à-dire pour les Messieurs du Conseil. — *Bere debozio guziarekin galdu zen azkenean zeren haren debozio guzia debozio azala zen*. Mendiburu, p. 5. „Malgré toute sa dévotion, il s’était perdu à la fin, car toute sa dévotion était (une) dévotion extérieure. (*Azala?*)

Le dialecte biscaïen a encore le pronom *euren*, *eureen* „son, leur”. *Eta eure faltak ixilik aukitia* (1). Olachea, p. 75. „Et laissent leurs fautes (des parents) cachées”. — *Emenbada erakusten dira arrisku ta arimeen laban arrijak, euri aldendu...* J.-J. Moguel. *Echeco escolia, Berba aurrecoa*. „Ici donc sont enseignés les périls & les sombres glissades de l’âme, le fuir à eux (le moyen de les fuir)”. — *Santa Barbara dago zeruban, ta eureen gurasuak inpernuban*. Moguel, p. 9. „Sainte Barbe est au ciel & ses parents en enfer”. — *Baña egin ezkerro (eginez gero) eurakan dana*. Moguel, p. 9. „Mais après avoir fait ce qui est en eux”.

Ce pronom *eureen* a la forme d’un génitif & ferait conclure à un nominatif *eu*, avec la signification d’une troisième personne, „il”; or *eu* est „tu”. Mais il paraît certain que les dialectes basques espagnols ont perdu l’aspiration; *eu* „tu” est donc pour *heu*, & *eu* pourrait être „il”. Ceci ne nous mène pas encore beaucoup plus loin, mais cependant la régularité des trois personnes est remarquable, *neu*, *heu*, *eu*, *geu*, *zeu*; & nous aidera peut-être à découvrir un jour la véritable signification.

Le pronom possessif *zure* „votre” étant employé pour „ton”, il a fallu faire un autre pluriel; ou plutôt, comme l’on avait fait un pluriel *zuek* „vous”, ce *zuek* a donné un génitif *zuen*, c’est-à-dire *zuek* + *n*; „de vous = votre”; p. ex. *Çuen aita ceruetacoac-ere çuey barka dierzaçuen çuen faltac*. Marc XI, 25, T. R. „Afin que

(1) Nous ignorons la signification de *aukitia*.

votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes”.

En suffixant aux pronoms possessifs l'article, on forme ce que l'on appelle dans nos langues des adjectifs possessifs, *neuria*, *nerea* „le de moi = le mien”; *hirea* „le de toi = le tien”; *berea* „le sien”, *gurea* „le nôtre”, *zurea* „le vôtre”, *berena* „le leur”.

§ 12.

Le pronom réfléchi.

Le pronom réfléchi est rendu en basque par *buru* „tête” : *Beren buruak billosak ikusi ziran* „ils se virent nus”. — *Bainan guardi emazue zuen buruei*, lab. *Baina beguira eieque quec ceuron buruey*. Marc xiii, 9. „Mais prenez garde à vous-mêmes”. On voit par cet exemple que *buru* est plutôt considéré comme nom ; la traduction littérale du labourdin ferait : „Prenez garde aux têtes de vous”; *zuen* est pour *zuek-n* dont le *k* s'est perdu : „de vous”. *Ceuron* paraît être pour *zeure-one* „vous-mêmes”, ce qui indiquerait que la phrase est construite d'une autre façon.

Buru ne sert pas seulement pour la troisième personne, mais aussi pour la première & la deuxième du pluriel. Nous n'avons pas trouvé d'exemple avec la première personne du singulier. On dit donc : *Goure buria*, *zoure buria*. *Goure buria bezala behaz da proximoa maithatu*. „Il faut aimer le prochain comme nous-mêmes”. *Certan iuya hic vaytaçac eure yzterbeguia*, *Hartan condemnacen duguec yhauc eure burua* (1). D'après l'orthographe moderne : *Zertan iuya hik baytaçak eure izterbegia*, *hartan condemnatzen dukek ihaurk eure burua*. „Tu feras toi-même condamné en cela en quoi tu as jugé ton ennemi”. —

(1) Dechepare, *Poésies*, p. 60, éd. 1848. Ces deux vers contiennent plusieurs faits intéressants : 1° l'emploi de *ezan* au présent de l'indicatif *hic iuya bay-daça* „tu juges” ; 2° la chute de l'*h* initial de *hihauc* (*yhauc*) ; 3° la répétition du pronom jusqu'à trois fois, ici peut-être à cause du mètre *hi-haur-eure-burua*.

Ez duzun zure burua^z urgilluzko gogoetarik (1). „Que vous n'ayez de pensées orgueilleuses de vous-même”. *Zergatik iruki nai dezu zure buruba besterik ba^ño jakint^{su}agot^{za}t* (2). „Pourquoi voulez-vous paraître plus qu'un autre quant à (vos) connaissances” ?

§ 13.

Le pronom relatif.

Le pronom relatif est exprimé par le suffixe *n*, quand il s'agit du sujet ou de l'objet : *Sagarra min egin didan ga^ziegi zan* „la pomme qui m'a fait mal était trop aigre”. *Didan* est formé de *dit* + *n*; *dit* signifie „il a à moi”, & *n* est le pronom relatif „qui”, ainsi „que il a à moi”. La phrase était primitivement, selon toute apparence, *min egin det non ga^ziegi zan* (3). *Non* pouvait difficilement exprimer autre chose qu'un cas droit, & pour rendre les cas obliques on s'est servi du pronom interrogatif *zein* „qui” suivi de l'article *a*, *zeina* ou *zeña* „lequel”; p. ex. *eche au zeñaren zu bide zera jabe* (2) „cette maison de laquelle (dont) vous paraîsez être le maître”. *Zeñaren* génitif de *zein*. — *Eli^z au zeñari eman zioten gure gura^{so}ak ain beste urre* (4). „Cette église à laquelle nos ancêtres donnèrent tant d'or”. *Zeñari* datif de *zein*.

L'emploi des cas obliques de *zeina* ou *zena* ou *zoina*, selon les dialectes, aura eu, croyons-nous, une certaine influence sur l'emploi du pronom relatif comme sujet ou objet, & de là l'usage exceptionnel dans quelques dialectes, & usuel dans quelques autres, de *zeina* comme sujet ou objet.

Le remplacement de *n* comme sujet ou objet par *zein*, c'est-à-dire

(1) Chourio, *Imit.*, p. 29.

(2) Echeverria, *Imit.*, p. 7.

(3) Voir le suffixe *n*.

(4) Larramendi, *Arte*, p. 273. L'auteur ajoute qu'il n'y a pas d'autre manière de s'exprimer sous peine de parler mal.

d'un pronom relatif (quand bien même démonstratif à l'origine), par un pronom interrogatif, peut paraître inutile ou vicieux; mais il nous semble que l'usage en est décidément vicieux quand, malgré *zein* on ajoute encore le *n* à la flexion verbale, comme le font Larramendi, Moguel & autres. Dans l'exemple cité ci-dessus, Larramendi emploie *zein* : *Sagarra zeinek min egin didan gaziegi zan* (1). — *Bere argitasun ta buru onaz gañetik eukan errijan ofaba Abade on ta jakitun bat zeñek ez bakarrik emoten eutsazan atarako liburubak...* Moguel. Echeco escolia, p. 6. „Outre son activité & sa bonne tête, il avait dans le village un oncle, abbé bon & savant, qui lui donnait non seulement des livres, mais”...

Ici on ne peut pas prouver que le *n* relatif est sous-entendu, puisqu'il s'assimile avec le *n* final de l'imparfait; mais on a la preuve que le biscaïen fait usage de *zeina* comme sujet.

L'emploi de *zein* ou *zoïn*, selon les dialectes, est très commun; chez Liçarrague, dans le Prône fouletin (1676), & chez Belapeyre : *çoin saristatu baitirate Parropiaz* (2) „qui seront récompensés par la paroisse”.

Jusqu'à présent nous n'avons pas réussi à en trouver un exemple chez Dechepare.

On se sert, comme l'on voit, de la forme indéfinie dans les dialectes basques français, *zein* ou *zoïn*, & non pas *zeina*.

§ 14.

Les pronoms interrogatifs.

Les pronoms interrogatifs sont : *nor*, b. g. l. bn., *nour*, f. „qui”; *zeñ*, b. g. *zein*, b. g. l. bn. *zoïn*, l. *zouñ*, f. „qui, quel”; *zer*, b. g. l. bn. f. „quoi, quel”.

(1) Larramendi, *Arte*, p. 279.

(2) Belapeyre, *Catechisma*, &c., p. 23.

En bisciaïen *nor* perd souvent le *r* ainsi que *zer*. *Zein da giñon haiñ zuhurra?*... Chourio. „Quel est l'homme si sage"?... *Zer da?* „qu'est-ce"? *Zer! hoin laster bañoha?* l. „Quoi! vous vous en allez si vite"? *Nor da hor?* l. „Qui est là"? *Nork nahi du karroan igan?* l. „Qui veut monter en voiture"? *Zer da haur?* „Qu'est-ce que ceci"? Ax., p. 299.

Les suffixes s'ajoutent régulièrement au nominatif de ces pronoms, excepté *kin* & *rat* qui s'unissent au génitif; *nor* + *k* fait *nork* pour le sujet-agent; en bisc. le *r* se perd *nok*; *nor* + *n* fait *noren* „de qui", avec la voyelle de liaison *e* (v. ch. VI, § 4) *nor* + *i* fait *nori* „à qui"; *nor* + *kin* fait *norekin*, pour *noren-kin*, avec élision de *n* devant *k* (v. ch. III); *zein* + *k* fait *zeinek*; *zein* + *i* fait *zeini*, &c.

Comme toujours les suffixes *n* (locatif), *z*, *ko*, *ra*, *ronz*, s'unissent aux pronoms sous la forme *tan*, *tañ*, &c. (v. le suffixe *k*, ch. VIII, § 4). Ainsi *nor* + *n* (locatif) fait *nortan*; *zein* + *n*, *zeinetan*; *zer* + *n*, *zertan*; *nor* + *z*, *norñaz*; *zer* + *z*, *zertñaz*; *zer* + *ko*, *zertako*.

§ 15.

Les pronoms indéfinis.

Bat. En bisciaïen & en guipuzcoan le nom de nombre *bat* „un" sert comme pronom indéfini dans le sens de „quelque" & régit le génitif: *giñonen batek ikusi du*, „un homme a vu". *Giñonen bat dator*, „quelque, un homme vient". *Etorriko balitz fedearen contra esetsiren bat*. Confes., 89, V. Zavala, Verbo vasc., p. 20, n° 35. „S'il venait une ou quelque persécution contre la foi".

Barzu est connu de tous les dialectes & signifie „quelques-uns". Ce pronom est composé de *bat* & *zu*. Dans les dialectes basques français la terminaison a conservé sa signification d'un pluriel; dans les dialectes basques espagnols cette signification s'est perdue & l'on ne trouve plus que *barzuk*, b., ou *barzuek*, g. La différence entre le

patient et l'agent s'est par conséquent perdue, du moins en biscaien. Mais il y a partout un peu de désordre; Pouvreau écrit : *batzuek diote* „quelques-uns disent”; puisque *batzuek* est l'agent *batzuk* aurait suffi; mais il est vrai, d'un autre côté, que *zu* pluriel, étant employé pour le singulier & étant devenu *zuek* „vous” pluriel, le chemin était tout tracé pour adopter cette même forme ici. Il est fort possible & même probable que l'on considérerait *zu* comme un singulier, déjà du temps de Pouvreau, sans cela cette erreur ne se serait pas propagée jusqu'à nos jours. — Chourio écrit aussi : *Batzuek on ditugu triste garen demboran*. Imit., p. 66. „Quelques-uns nous plaisent dans les moments que nous sommes tristes”. *Batzuen beharra dugu* „nous avons besoin de quelques-uns”.

La terminaison *zu*, comme signe de pluralité, s'explique difficilement; comp. notre Dictionnaire.

Elibat f. „quelques-uns”. Nous ignorons comment ce pronom est composé.

Bakoch, b., *bakoitz*, g., *bakotch*, l. bn., *bakhoitz*, f. „chaque”. Il est très probable que ce pronom est composé de *bat*, dont le *t* a dû se perdre devant le *k*; mais *koch* nous est inconnu.

Ce pronom est employé substantivement & adjectivement, mais le guipuzcoan se sert plutôt de *oro* adjectivement : *egun oro* „chaque jour”; *gizon oro* „chaque homme”. *Ta eskatuten deutsa guztioen egillari berba bakochari ta guztiei iraatzi*. Moguel, Introd. „Et il demande au Créateur de toutes choses de jeter une parole à chacun & à tous”. — *Bakoitza berezi* „chaque chose pour elle-même, séparée”.

Batbedera „chacun”. Ce pronom n'est en usage que dans les dialectes basques français, & n'est employé que substantivement. *Bat bedera* correspond à l'expression française, vieillie de nos jours : un chacun; all. ein jeder; angl. every one. *Bedera* paraît signifier „seul”, voir ci-dessous. — *Eta borthetarik batbedera cen perla bedera*. T. R. Apoc. XXI, 21. „Et chacune des portes était d'une seule

perle''. *Jangoikoak nola duen batbedera formatu*. Dechepare. „Comment Dieu a formé chacun’’.

Puisque *bat* reste invariable, il sera préférable d’écrire, comme cela se fait généralement, *batbedera* en un seul mot.

Bedera n’existe, de nos jours du moins, que dans les dialectes basques français. La signification n’est pas bien fixée; dans l’exemple f.v. *batbedera*, *bedera* correspond à „seul’’; ainsi que dans le verset suivant: *Diacreac diraden emazte bederaren senhar*. I Tim. III, 12. „Que les diacres soient maris d’une seule femme’’. L’idée d’un „singulier’’ est donc exprimée par *bedera*. Larramendi en forme un adjectif, & dit dans sa lettre à Mendiburu: *Bederako ergelkaria!* „Naïveté singulière’’ (1)! La version labourdine du N. Testament, Bayonne, 1828, a dans le premier exemple *perla batez*, dans le second *emazte bakhar baten senhar*. L’origine reste inconnue, mais *bedera* sera un adjectif comme *bakhar*. Nous ne trouvons pas *bedera* chez M. Gèze, mais bien *batbedera*; & aussi *bederazka* „un à un’’ (2).

Bana. Ce pronom signifie „chaque’’ dans tous les dialectes, mais avec une signification accessoire distributive & correspondant à un datif: *Emango dizutet eun sagar bana* „je vous donnerai à chacun cent pommes’’. M. Gèze traduit *bana* par „chacun une’’, & *banaka* par „un à un’’.

Banaka est formé de *bana-ka*, comme *zaldika* „à cheval’’ de *zaldi-ka*; *ka* signifie „à, par’’; *foka* „par des regards’’, de *fo-ka*. *Bana* paraît être formé de *bat* avec l’élision régulière de *t* devant *n* (voir ch. III); mais la terminaison ne s’explique pas.

Bertze, l. bn., *beste*, b. g. f. „autre’’. Ce pronom est écrit par Liçarrague *berce*, que nous écrivions *bertze*, ce qui est aussi l’orthographe nav. esp., nous voulons dire sans le *t*.

(1) Ni le primitif, ni le dérivé, ne se trouvent, autant que nous sachions, dans son Dictionnaire.

(2) *Eléments de Gr. basque*, pp. 66, 268.

Le *r* est une lettre qui se perd très souvent dans tous les dialectes & surtout en biscaïen. Il est par conséquent plus que probable que les dialectes lab. & bn. & nav. esp. ont conservé une forme plus primitive.

Nous avons proposé dans notre Dictionnaire de décomposer *berze* en *ber-ez* „pas le même = autre”. Comme forme & comme signification, il n’y avait pas d’obstacles sérieux à cette étymologie. Il fallait seulement admettre l’hyperthèse de l’*e*; *berze* pour *berez*.

Nous croyions avoir trouvé une variante dans l’adjectif verbal *berezi*, séparé. En dépouillant *berezi* de l’*i*, terminaison des adjectifs verbaux, il reste *berez*, formé de *ber-ez* „pas le même, distingué, séparé”.

Nous avions pensé un moment que c’était le même mot; *berezi* avec l’article fait *berezia*, & *berze* avec l’article fait *berzea*, mais peut faire *berzia* par suite de la loi qui veut que *e* devienne *i* quand suit l’article. Ainsi *berezia* & *berzia* pouvaient être comparés l’un à l’autre; mais ici il y a une raison qui empêche de les confondre & qui nous avait échappée; le *i* dans *berezia* „séparé” est primitif, c’est du moins un élément formatif; tandis que dans *berzia* pour *berzea* „l’autre” le *i* provient d’une mutation phonétique.

Hanitz, bn., *anitz*, g. bn., *hainitz*, lab., *anhitz*, lab. soul. „beaucoup”. Ce pronom est employé adjectivement & substantivement, & dans le premier cas précède le nom qu’il définit. *Anhitz lekhtan da bere aitaren amoreagatik ongi ethorria*. Axular, p. xiv, n. éd. „Et il est le bien venu dans beaucoup d’endroits pour l’amour de son père. Substantivement: *hainitz dire erraiten dutenak* „il y en a beaucoup qui disent”. — *Eta ençuten çutenetarik anhitzec miresten çuten*. Marc vi, 2, T. R. ”Et beaucoup de ceux qui l’entendaient, s’étonnaient”.

Hanitz est considéré comme un nom collectif; le verbe se met au pluriel.

Iñor, g., *inor*, b., *nihor*, l., *nehor*, l. b., *nihour*, *ihour*, f. „quelqu’un”. *Hirur gutik eta hirur anhitzek galtzen dute nehor*. Proverbe

241 de Oihenart. „Trois peu & trois beaucoup gâtent le monde”. Litt. quelqu’un.

Ce pronom, accompagné de la négation *eɹ* ou d’un verbe avec un sens négatif, signifie : personne. *Iñor eɹ deɹu illko*, g. „tu ne tueras personne”. *Ŋihork ethorri nahi badu ene ondotik*. Chourio, p. 139 (Matt. xvi, 24.) „Si quelqu’un veut venir après moi”. Selon Liçarrague : *Baldin nehor ene ondoan ethorri nahi bada*.

Inor fera probablement composé de *nor* „qui” & de *i*, mais que signifie le *i* initial? Il faut supposer que les dialectes basques français ont une forme corrompue; *hor* ne signifierait rien ici; il faut encore supposer que les autres dialectes ont perdu l’aspiration, & *inor* fera pour *hinor* & par hyperthèse *nihor*. Mais encore *hi-nor* est une forme que nous ne nous expliquons pas. Est-ce que les pronoms personnels auraient pu avoir servi ici pour indiquer le sens indéfini de ce pronom? On le dirait pour *nor bere* „chacun”; litt. „lui qui, lui-même qui”.

Inor ou *nehor* suivent en tout le primitif *nor*.

Les suffixes s’ajoutent toujours, selon les mêmes règles, p. ex. *inor* + *k* fait *inork*; *nehor* + *k*, *nehork*; *inor* + *n* *inoren*; *nehor* + *i*, *nehor i*. Les suffixes *n* (locatif), *ɹ*, *ko*, *ra*, *rontɹ*, s’unissent, comme toujours, sous la forme *tan*, *taɹ*, &c., *inorɹaɹ*, g., *nehortan*, l. (?); en guip. *inorgan*. Voir les suffixes *n*, *ɹ*, *gan*.

Ŋorbait, b. g. l. bn.; *nourbait*, f. „quelqu’un”. *Ŋorbeit*, Liçarrague. Ce pronom paraît être formé de *nor-bait*. Ce *bait* transforme les pronoms de définis qu’ils étaient en indéfinis. C’est ainsi que *ɹer* „quoi” devient *ɹerbait* & *non*, *nombait*; exactement comme en anglais le mot „some” & en all. le mot „irgend”; p. ex. *irgend einer* „quelqu’un”; *irgend wo* „quelque part”; en angl. *some one*, *some where*. *Ŋorbait* est donc „quelque qui”; mais d’où vient *bait*? Peut-être de *baita* „aussi”. Il nous paraît que *baita* „aussi” dérive de *bai da* „il est oui”, c’est-à-dire „il est en effet”. Cette phrase affirmative pouvait être l’origine de l’adverbe affirmatif „aussi”; comme les locutions dubitatives *quiza*, esp. (qui sait); (il) peut être, font l’origine des adverbes *quiza* & peut-être. Comment le sens

affirmatif de *baita* en est venu à donner une valeur indéfinie, ne s'explique pas pour le moment; mais l'adverbe allemand auch „aussi” remplit exactement la même fonction: „wer auch”, quiconque; whoever; „wo auch” où que ce soit, wherever; „wie auch” de quelque façon que ce soit; howsoever. Les analogies ne manquent donc pas.

Les dialectes basques espagnols ont formé un pluriel de *norbait* en y suffixant *zuek*: *norbaitzuek* „quelques-uns”.

Zerbait, b. g. l. bn., *zer ere*, f. „quelque chose”. Ce pronom paraît être formé de *zer* - *bait*. Voir *norbait*. *Zerbait emain diçula, uste deçun regerekin sartze*.

Zembait, b. g. l., *zembat ere bait*, bn., *zoumbait*, f. „quelqu'un”(1). Ce pronom paraît composé de *zein*, ou *zeñ*, ou *zoun* & *bait*; comme *n* suivi de *b* devient *m*, on écrit *zembait*. Puisque *zein* ne se dit que des personnes, on s'attendrait à ne pas trouver *zembait* appliqué à des choses; cependant Liçarrague, Lardizabal, &c., s'en servent dans ces cas là. Comp. notre Dictionnaire; *norbait* & *bat* semblent être réservés aux personnes.

Eta han ciradenetarie cembeitec, eçpata idoquiric, io ceçan... Marc XIV, 47. „Et un de ceux qui étaient là tira son épée & frappa”. *Xik haurk ere ukhen diçit zeynbayt ere amo*. Dechepare, p. 36. „Moi aussi j'ai eu des (quelques) amours”.

Xor bere, g. l. bn., *nor ere*, bn., *nor bera*, b., *nour ere*, f. „chacun, quiconque”.

Le dialecte bisc. écrit aussi *norbera* & place, par conséquent le suffixe à la fin du mot; p. ex. *Xorberak daukanerik...* Olachea, p. 79. „Quiconque possède”. *Dauka* „il possède”, *daukan* „qui possède”; *daukanerik*, pluriel indéfini, v. ch. VI, § 5.

Les autres dialectes laissent *bere* invariable & ajoutent les suffixes

(1) Larramendi ne distingue pas entre *zembat* „combien” & *zembait* „quelques”; voir Arte, p. 37.

à *nor*. *Ecen norc ere nahi ukanen baitu bere vicia saluatu*. T. R. Marc VIII, 55. „Et quiconque voudra sauver sa vie”.

Chourio fait suivre à *nor bere* le substantif verbal (l'infinitif), ce que nous ne nous expliquons pas. *Vanitate da aberastafun galkhorren ondoan ibiltzea eta hetan nork bere esparanzaren ematea*. Imit., p. 27 (1). „C'est vanité de courir après les biens périssables, & de mettre tout son espoir en eux”. *Vanitate dohakabe bat da halaber nork bere artha guziak bihurtze huntan ematea*. 27 (1). „C'est vanité & aussi un malheur (quiconque) de mettre dans cette vie tout son souci”.

Elkar, g. l. *bn.*, *alkar*, b., *alkhar*, *algar*, f. „l'un l'autre, réciproquement”.

Edozeñ, b., *edozein*, g. l. *bn.*, *ediozoin*, *bn.*, *edozeuñ*, f. „quiconque, quelconque”, & aussi „chacun”, du moins Moguel écrit : *Edozeñek daki errazago dana* (il faudrait *dala*) *gauzia esaten egiten baño*. „chacun fait qu'il est plus aisé de dire une chose que de la faire”. — *Eta baldin edoceinec replicatu nahi balu*. Dédicace du N. T. de Liçarrague. „Et si quelqu'un voulût répliquer”.

Ezer. Ce pronom correspond de nos jours dans tous les dialectes à „quelque chose”. *Ezer badauka onik* (2). „S'il contient quelque chose de bon”. — Autrefois *ezer* a dû signifier „rien”; comp. notre Dictionnaire pour l'étymologie de *ezer*.

Aujourd'hui pour exprimer „rien” il faut qu'il se trouve dans la phrase encore une négation; p. ex. *eza (ez da) ezer* „il n'y a rien”.

(1) Chourio.

(2) Bartolome. *Euscal errijetaco*, Introd.

CHAPITRE IX.

LES NOMS DE NOMBRE.

§ I.

Noms de nombre cardinaux.

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 1. <i>Bat.</i> | 17. <i>Hamaɶaɶpi, amaɶaɶpi.</i> |
| 2. <i>Bi, biga.</i> | 18. <i>Hamaɶortɶi, amaɶortɶi.</i> |
| 3. <i>Hirur, hiru.</i> | 19. <i>Hemeretɶi, emeretɶi.</i> |
| 4. <i>Laur, lau.</i> | 20. <i>Hogei, ogei.</i> |
| 5. <i>Bortɶ, boɶt.</i> | 21. <i>Hogeitabat, ogeitabat.</i> |
| 6. <i>Sei.</i> | 22. <i>Hogei eta bi, ogeitabi, &c.</i> |
| 7. <i>Zaɶpi.</i> | 30. <i>Hogei eta hamar, ogeitamar.</i> |
| 8. <i>Zortɶi.</i> | 40. <i>Berrogei.</i> |
| 9. <i>Bederatɶi, beratɶi.</i> | 50. <i>Berrogei eta hamar.</i> |
| 10. <i>Hamar, amar.</i> | 60. <i>Hirurogei.</i> |
| 11. <i>Hamaika, amaika, hameka.</i> | 70. <i>Hirur hogei eta hamar.</i> |
| 12. <i>Hamabi, amabi.</i> | 80. <i>Laur hogei, laurogei.</i> |
| 13. <i>Hamahirur, amairu.</i> | 90. <i>Laur hogei eta hamar.</i> |
| 14. <i>Hamalaur, amalau.</i> | 100. <i>Ehun, eun.</i> |
| 15. <i>Hamabortɶ, amaboɶt.</i> | 1000. <i>Milla, mila.</i> |
| 16. <i>Hamaɶei, amaɶei.</i> | |

Ce sont les dialectes basques espagnols qui ont perdu le *h* initial & le *r* final : *iru* pour *hirur*. Larramendi cite encore dans son Dictionnaire une variante curieuse de *sei* ; dont il donne le pluriel comme *seyac* & *seyrac*. Ainsi *sei* aurait eu aussi un *r* final *seir*.

L'article & les suffixes s'ajoutent aux noms de nombre comme à tout autre nom & selon les mêmes règles.

Bat + *k* caractéristique de l'agent ferait *batk* ; par conséquent on intercale la voyelle de liaison *e* afin de pouvoir prononcer le mot : *batek* „un”. *Bat* + *a* fait *bata* „l'un” ; *bata* + *k*, agent, fait *batak* ; *bat* + *n* (génitif) fait *baten* „d'un” ; & *bat* + *n* (locatif) fait *batetan* „en un”, & ainsi de suite. *Bi* + *n* fait *biren* „de deux” avec *r* euphonique ; *bi* + *ak* fait *biak* „les deux”, & *biak* + *n* fait *bien* „des deux”, exactement comme *gizonak* + *n* fait *gizonen*.

Bat, peut être pris au pluriel, mais dans ce cas on ne dit pas *batak*. Le pluriel est formé par *zu* dans les dialectes basques français, & par *zuek*, pluriel de *zu*, dans les dialectes basques espagnols. *Batzu* est devenu pronom indéfini avec la signification de „quelques”. Voir les pronoms indéfinis.

§ 2.

Noms de nombre ordinaux.

Les noms de nombre ordinaux sont formés des cardinaux en ajoutant la terminaison *garren*, ou *gerren* en soul., à l'exception de *bat* ; on ne dit pas *batgarren*, si ce n'est dans les composés : *ogaitabatgarren* „vingt & unième” ; — on dit *lehenbiziko*, *lenbiziko*, *lenengoa*, *lendabizikoa* „le premier” de *len-go* „de-avant” ; & *lengoa* „le de avant” c.-à-d. le premier. Comp. notre Dictionnaire s. v. *len*.

La terminaison *garren* est obscure ; nous avons proposé dans notre Dictionnaire de considérer *garren*, *gar* + *n* comme un superlatif, c.-à-d. un génitif, puisque les nombres ordinaux, dans plusieurs langues, sont exprimés par des adjectifs superlatifs. Comp. notre Dictionnaire.

On dit donc *bigarren*, *hirugarren*, &c.

CHAPITRE X.

LE VERBE.

§ I.

Remarques préliminaires.

Dans une étude spéciale sur le verbe basque (1), nous avons tâché de prouver que la conjugaison basque ne s'éloigne pas autant qu'on l'a cru de celle des autres langues.

Sans vouloir nous disculper des erreurs que contient notre Étude, il nous sera permis de demander s'il est si étonnant que nous n'ayons pas réussi d'emblée à débrouiller dans tous ses détails une conjugaison embrouillée en elle-même & rendue obscure par une foule de théories très peu satisfaisantes. Heureusement, la plus grande erreur que nous ayons commise a été dénoncée dans l'appendice de l'étude même : c'est celle qui fait dériver les flexions *dut*, *duzu*, &c., du nom verbal *eroan*. L'incertitude de la chute du *k* avait été pour nous un obstacle à admettre que *daukat* „je tiens” (de *eduki*), eût pu devenir *daut* „j'ai” ; car aussi longtemps que les lois phonétiques ne nous autorisaient pas à admettre cette élision, cette explication n'avait aucune valeur (2).

Aujourd'hui, il n'y a plus de doute ; le *k* médial se perd, &, par conséquent, nous croyons reconnaître dans les flexions de *eduki* „avoir” les flexions de *eduki* „tenir”. Nous pensons cependant avoir contribué à éclaircir la question de la conjugaison basque,

(1) *Etude sur l'origine & la formation des verbes auxiliaires basques.*

(2) Tout concourt à faire admettre *iduki* comme origine de la conjugaison absolue (*dut*, *duzu*, *du*, &c.), seulement la chute du *k* doit être certaine. Voir notre *Etude sur l'origine*, &c., p. 123.

en indiquant *eroan* comme le nom verbal qui a donné les flexions à deux régimes pour l'auxiliaire „avoir”. Ailleurs déjà nous avons entrevu l'origine de ces flexions (1), & plus nous avons étudié le verbe, plus nous nous sommes trouvé en droit de maintenir l'exactitude de notre théorie, qui a été appelée ironiquement „originale théorie”, & que nous demandons la permission d'appeler „théorie originale” (2).

Jusqu'à présent on n'a donné que des tableaux, ce qui n'explique rien ; on chercherait vainement un principe. Ce qu'il fallait, c'était des lois, des règles, une méthode enfin, & bien que nous donnions aussi des tableaux, afin de rendre notre démonstration plus claire, nous croyons que nos règles suffiront, jusqu'à un certain point, à conjuguer tout verbe basque, tout comme les règles de la conjugaison des verbes des autres langues suffisent, jusqu'à un certain point, à faire conjuguer les verbes de ces langues. Sous ce rapport, nous espérons faire rentrer la langue basque dans la famille des langues naturelles, d'où elle était bannie par suite de théories où la fantaisie règne en souveraine. Le surnaturel a été & est encore toujours invoqué pour expliquer le verbe basque. Désespérant sans doute de trouver une solution rationnelle à la question de la conjugaison, on s'est jeté dans les bras de la théologie & l'on a voulu expliquer par un dogme chrétien ce qui était une difficulté grammaticale (3).

Conjuguer, c'est assembler, dans un ordre accepté, le sujet, le nom verbal & quelquefois l'objet (4). Cette définition, donnée plutôt en vue des langues aryennes, s'applique parfaitement à la conju-

(1) Voir notre Dictionnaire, p. xxi de l'introduction.

(2) Comme le dit avec raison M. Vinfon, dans sa critique de notre Étude, „Nous différons absolument d'avis sur les principes, sur le point de départ même”. — *Revue de ling.*, vol. viii, p. 154. Et ailleurs : *Daroat* „je l'emporte” n'a rien de commun avec *drauat*. *Revue de ling.*, vol. vii, p. 65. — Nous attendons que M. Vinfon fasse connaître ses principes, qu'il nous a promis depuis 1872, en disant : Déjà mes déductions prennent corps & je crois voir l'édifice commencer à s'élever. *Revue de ling.*, vol. v, p. 218.

(3) Voir *Revue de ling.*, vol. v, p. 200.

(4) Littré, *Dict.*, s. v. conjuguer.

gaison basque; il n'y aurait qu'à changer le „quelquefois” en „toujours”. — Le principe est le même; *dut* n'est pas plus extraordinaire que „j'aile”; seulement, en français, on écrit „je-ai-le”, dont la syntaxe a fait „je l'ai”. En basque, on n'écrit jamais *d-u-t*, mais toujours *dut*. Pour le moment, il est impossible de dire ce que la prononciation a fait disparaître; *d* & *t* ne sont que des représentants de pronoms; mais il est tout aussi certain, croyons-nous, que le basque *draukat* (bn.) signifie „je l'ai à lui”, que le hollandais „ik heb't'm” (1). Le hollandais est pour: ik heb het hem, je-ai-le-à lui. *Draukat* ou *derokat* est formé de *d-eroa-ho-t* „je-lui-ai-le” en lisant à rebours (2). Nous avons choisi une flexion où les pronoms ne se sont pas bien conservés; mais les pronoms de la première & de la deuxième personne sont identiquement les mêmes que ceux qui sont employés isolés. Quand donc une flexion est obscure, ce n'est pas la langue qui est bizarre ou divine, ou tout autre qualificatif qu'on voudra lui appliquer, c'est nous qui sommes dans l'ignorance, par rapport à ses lois phonétiques ou à ses particularités de prononciation. Encore un exemple hollandais; pour dire: le lui as-tu dit? nous écrivons: hebt gy het hem gezegd? mais nous prononçons hy't'm gezeid? Ainsi avec les *e* de liaison: hyetem = hebt gy het hem, as-tu-le-à lui. Les langues aryennes, bien qu'elles ne soient pas agglutinantes, fournissent encore assez de cas d'agglutination exceptionnelle (dans la langue parlée) pour calmer l'étonnement causé par des formes très contractées.

La conjugaison primitive, avec ses trois modes & ses deux temps, ne suffisant pas à exprimer toutes les nuances voulues, la langue basque a eu recours, comme toutes les autres langues, à d'autres verbes servant d'auxiliaires. Le mécanisme de la conjugaison est très simple, comme l'on verra dans la suite, ce qui nous a permis de reconstruire avec pleine certitude, croyons-nous, la conjugaison de tout verbe & par conséquent de tous les auxiliaires qui ne sont plus en

(1) Si nous remplaçons les apostrophes par des *e* de liaison, comme en basque: *ikhebetem*, le basque & le hollandais n'auront rien à se reprocher.

(2) Voir ch. xi, § 3.

usage aujourd'hui. C'est de là que viendra l'explication de toutes ces flexions si mystérieuses aujourd'hui; p. ex. *ikufi dait* „je puis le voir”.

Dait est la troisième pers. sing. prés. indic. de *edin* „pouvoir”, & formée de *d-adi-t* „je-puis-le”, en lisant à rebours. Heureusement Liçarrague nous a laissé, dans son N. T., un grand nombre de flexions inusitées & inconnues aujourd'hui. Il forme les imparfaits & les parfaits définis avec deux auxiliaires différents; pour le verbe transitif, ce sont *euki* & *eʒan*; pour le verbe intransitif, ce sont *iʒan* & *edin* (1). Pour le verbe intransitif on s'en était déjà aperçu, du moins dans les cas où ce verbe n'a pas de régime; p. ex. *Orduan Iesus eraman cedin*. Matt. iv, 1. „Alors Jésus fut emmené”. Oihenart est le premier, si nous ne nous trompons, qui ait indiqué l'emploi de l'imparfait de *edin* comme auxiliaire du parfait défini; mais cette forme sautait assez aux yeux pour qu'on dût s'en apercevoir. Les flexions avec deux régimes comme auxiliaires des verbes transitifs sont moins faciles à distinguer; p. ex. *eta bere thesaurac... presenta cietʒoten*. Matth. 11, 11. „Et ils lui présentèrent les trésors”. — *Cietʒoten* vient de *eʒan*; c'est la troisième pers. plur. imparf. indic. avec deux régimes „les à lui”, & formée de *ʒ-iʒa-ho-te-n*.

Ces mêmes flexions se retrouvent aujourd'hui comme auxiliaires du subjonctif, & alors suivies de la conjonction *n* „que”; ce qui ne change rien ici, puisque l'imparfait se termine par un *n*, & les deux *n* s'affimilent.

Peu à peu les mystères disparaissent & les terminaisons ou terminatifs d'autrefois deviennent des flexions. Il en est de même des modes & des temps. Nous verrons que le futur & le conditionnel ont été formés d'après le procédé suivi par les langues romanes.

Un ouvrage que nous citerons souvent dans le cours de ce chapitre est celui de Zavala: „El verbo regular vascongado del dialecto viscaïno por Fr. Juan Mateo de Zavala, &c. San Sebastian, 1848”.

Nos vues, radicalement opposées à celles de l'auteur, qui ne voit que des terminaisons dans les flexions du verbe, sont causées de nom-

(1) Voir la syntaxe.

breuses observations sur ce travail, très complet dans son genre, mais très confus, malgré l'ordre apparent qui y règne.

Notre critique aurait porté sans doute sur un moins grand nombre de points, si l'on n'avait tenté de nos jours de faire passer l'auteur pour une autorité à invoquer ou plutôt à imposer.

§ 2.

Le verbe en général. Classification du verbe.

Les verbes basques selon leur nature, leur signification & leur conjugaison, peuvent se diviser en deux classes.

1° Verbes primitifs & verbes dérivés.

2° Verbes transitifs & verbes intransitifs.

3° Verbes réguliers & verbes périphrastiques.

Un verbe est primitif comme *ekarri* „porter”; *joan* „aller”.

Un verbe est dérivé comme *appaindu* „orne” de *appain* „ornement”; *garbitu* „nettoyer” de *garbi* „propre”.

Un verbe est transitif comme *ekarri* „porter”; intransitif comme *joan* „aller”. Ce n'est pas seulement la signification qui indique qu'un verbe est transitif ou intransitif; c'est aussi la conjugaison qui est différente, du moins au présent de l'indicatif.

Le verbe primitif est le seul qui ait une conjugaison régulière; *ekarri* fait *dakart* „je le porte”; *joan* fait *noa* „je vais”.

Les verbes dérivés sont tous conjugués par périphrase; c'est-à-dire que la conjugaison se compose d'un nom verbal accompagné d'un auxiliaire; on ne dit pas „je vois” mais „j'ai en vue”, *ikusten dut*. *Ikusten* est le nom verbal (nom au locatif); *dut* est l'auxiliaire. Cette conjugaison est d'une date plus récente.

Le verbe régulier correspond à peu près à nos verbes; c'est un nom verbal fléchi de différentes manières, pour indiquer les différents temps & les différentes personnes.

La conjugaison des verbes réguliers est la conjugaison primitive.

Les verbes auxiliaires sont eux-mêmes des verbes primitifs, réguliers; il s'en suit que sans verbes réguliers, pas d'auxiliaires, & sans auxiliaires, pas de conjugaison périphrastique.

Il n'y a aucune raison pour ne pas admettre que tous les noms verbaux primitifs aient eu autrefois une conjugaison régulière; c'est sans doute la tendance à préférer la périphrase qui est cause de ce que le nombre de ces verbes diminue de jour en jour. On trouve chez Liçarrague, Axular, Larramendi, &c., plusieurs noms verbaux conjugués régulièrement, & qui ne le sont plus de nos jours que par périphrase; p. ex. *ikusi* qui fait aussi *dakusi* „je vois”.

§ 3.

Nous distinguons trois formes verbales :

- 1° Le thème verbal : *ekar*.
- 2° L'adjectif verbal : *ekarri*.
- 3° Le substantif verbal : *ekarten*.

Il serait risqué, comme nous l'avons dit ailleurs (1), de pousser l'analyse plus loin & de rechercher la racine de ces noms verbaux. Il se peut que le thème, dans quelques-uns des noms verbaux, soit en même temps la racine verbale, comme *as* de *asi*, *ar* de *artu*, *gal* de *galdu*; mais nous ne possédons aucun moyen pour découvrir si nous avons à faire à des formes primitives, simples, ou bien si elles sont simples seulement par suite de dégradation phonétique.

Nous acceptons donc pour thème verbal, ce qui reste de l'adjectif verbal après en avoir retranché la syllabe ou la voyelle formative, qui fait du thème un adjectif verbal. Ce thème se retrouve en outre dans l'impératif des verbes primitifs; la 3^{me} personne du singulier est le thème verbal, précédé de la caractéristique de la personne : *b*. Ainsi *ibilli* fait *bebil*, *b-ebil*; *ekarri* fait *bekar*, *b-ekar*; *ebil* & *ekar* sont donc les thèmes.

(1) Introduction de notre Dictionnaire, p. v.

§ 4.

L'adjectif verbal.

L'adjectif verbal, de tout verbe basque, est connu ; c'est la forme donnée par le Dictionnaire & que, par habitude, on traduit par l'infinitif; '*erofi* „acheté” est rendu par „acheter”.

Il y aurait peut-être de la pédanterie à citer le participe passé correspondant, & nous nous conformerons à l'habitude de citer l'infinitif.

L'adjectif verbal se termine en *i*, *du* ou *tu*, quelquefois en *n* ; par exception en *e* & *o*.

Les adjectifs verbaux en *e* & *o*, comme *erre* „brûler” & *eo* „tisser” sont extrêmement rares, & paraissent être des racines verbales. Encore est-il possible que ces adjectifs verbaux soient arrivés à cet état de simplicité par suite d'élimination.

Les adjectifs verbaux en *n* sont beaucoup plus nombreux, mais il est difficile de décider si le *n* appartient au thème, ou bien si c'est une lettre formative comme le *i*. La tendance de l'*n* à se perdre comme finale, est si grande, & les cas où il faut l'élider, selon les lois phonétiques, sont si nombreux, que les noms verbaux en *n* ne conservent cette lettre que dans l'adjectif verbal non modifié. Devant *k*, *r*, *l*, *t*, le *n* disparaît toujours, ainsi que dans les verbes intransitifs ; p. ex. *joan* „aller” fait au présent de l'indicatif *noa* „je vais” ; & l'impératif de *eraman* est *berama* „qu'il emporte”. On se demande par conséquent si le *n* disparaît, parce qu'il se trouve à la fin du mot, ou bien, s'il se perd comme dans *noa*, parce que la lettre formative (quelle qu'elle soit) se perd toujours dans les verbes intransitifs ; p. ex. *ibilli* fait *nabil* „je marche”, de *n-ibil* ; *etorri* fait *nator* „je viens”, de *n-etor* ; &c. Les deux cas sont possibles, & nous ne savons rien qui puisse influencer la décision dans un sens ou dans un autre. Il serait donc prématuré de citer des thèmes verbaux *ja*, *ema*, *erama*, &c., au lieu de *jan*, *eman*, *eraman*, aussi longtemps que la question

ne fera pas décidée. — Faudrait-il y voir des noms syncopés avec *egin*? *Egin* est *ein* en bisc. & *een* dans *aíseen*, de *ais-egin*.

On pourrait croire que le *n* appartient au thème, puisque l'on trouve les variantes *izan* & *izandu*; *egon* & *egondu*; & qu'il n'est pas probable que l'on ait ajouté les deux caractéristiques de l'adjectif verbal *n* & *du*. Mais on trouve *ezagun* & *ezagutu*, *izan* & *izatu*, *egon* & *egotu*; il est donc possible que l'on ait été tout aussi peu renseigné par rapport à l'origine de cet *n*, que nous le sommes aujourd'hui, & que l'on ait ajouté une seconde fois le signe de l'adjectif verbal, la signification du premier s'étant affaiblie ou perdue.

Pour *i* & *du* ou *tu*, il nous semble qu'il n'y a pas de doute; ce sont les véritables caractéristiques des adjectifs verbaux: *erofi* de *eros*; *afi* de *as*; *artu* de *ar*; *galdu* de *gal*.

Mais il y a une différence marquée entre les deux caractéristiques; *i* ne sert jamais à former des adjectifs verbaux dérivés; c'est toujours *du* ou *tu*; *garbi* „propre” fait *garbitu* „nettoyer”; *erraz* „facile” fait *erraztu* „faciliter” & jamais *errazi*.

Par contre *du* ou *tu* sert, ainsi que *i*, à former les adjectifs verbaux des thèmes verbaux: *eros* fait *erofi* „acheter”; *as* fait *afi* „nourrir”; *ich* fait *ichi* „fermer”; *ar* fait *artu* „prendre”; *gal* fait *galdu* „perdre”.

Il se présente ici une question assez obscure. Pourquoi est-ce que *i* est d'un usage si restreint en comparaison de *du* ou *tu*, qui s'applique indifféremment au substantif, à l'adjectif, à l'adverbe? Nous croyons pouvoir en donner l'explication.

Chacun a dû s'apercevoir que la terminaison *du* de l'adjectif verbal a la même forme que la 3^{me} personne du singulier de l'indicatif: *du* „il l'a”. On traduit *du* par „il l'a”, mais *du* ne signifie en réalité que „l'a”; le-*a*, *d-u*. La 3^{me} personne se fait toujours (presque toujours) remarquer par son absence; c'est la personne la plus impersonnelle de tout le verbe, & c'est cette condition qui la rendait peut-être plus propre que toute autre forme verbale à exprimer l'adjectif verbal ou participe passé.

Le verbe en basque, & dans beaucoup d'autres langues, est souvent rendu par un nom accompagné de l'auxiliaire; ainsi *maite* „cher”;

en all. „lieb”, avec l’auxiliaire, fait *maite dut* „je l’aime”; *maite du* „il l’aime”; en all. „er hat ihn lieb”. Mais au fond *maite du* exprime seulement l’action d’aimer, le sujet (il) n’étant pas indiqué. Il est vrai que l’objet est exprimé par *d* „le”; mais les langues de plusieurs peuples démontrent qu’il a été difficile pour quelques-uns d’entre eux de se figurer une action sans objet (ce qui sera peut-être la raison, soit dit en passant, qu’en basque l’objet ne peut souvent pas se séparer de la flexion). Quoique le signe *y* fût on n’a plus eu conscience de sa signification & *maite du* en sera arrivé à exprimer „aimé”; & par suite de l’agglutination *maite du* est devenu *maitetu*, puis *maitatu*, adjectif verbal au sens de „aimé”.

La signification de l’auxiliaire est si bien oubliée que les flexions sont considérées comme des signes conventionnels, des „terminaisons” ou des „terminatifs” (1), comme disent, de nos jours encore, quelques basquistes, qui n’y voient qu’un amas de lettres. Selon *Chaho dut* se compose de *da-houra-t*!

Il reste encore une petite difficulté à vaincre. Il y a des noms verbaux comme *far*, *sal*, *gal*, *ar*, *afi*, &c., qui ont l’apparence d’être des noms verbaux primitifs & qui cependant paraissent comme adjectifs verbaux, sous la forme *fartu*, *galdu*, *saldu*, *artu*, &c. Comment ces noms verbaux étaient-ils conjugués, eux qui paraissent être primitifs, avant que *du* se fût usé au point de pouvoir servir de terminaison?

La difficulté n’est pas assez sérieuse, croyons-nous, pour renverser notre hypothèse par rapport à la terminaison *du*; & peut-être en trouverons-nous l’explication dans les noms verbaux suivants qui offrent des variantes : *estali* = *estaldu*, *irzali* = *irzaldu*, *kiskali* = *kiskaldu*, qu’on pourrait prendre pour *estal* + *i* ou *du*, *irzal* + *i* ou *du*, &c. Il nous paraît plus probable que *estali* est formé de *este-ari*, & *irzal* de *ich-ari*, & *kiskali* de *kisk-ari*; comme *afaldu* est pour *af-ari-du*; *gosaldu* de *gose-ari-du*, &c. (2).

(1) Il n’est guère facile de saisir la nuance de ces termes qui n’expliquent rien, ni l’un ni l’autre.

(2) Voir notre Dict. basque.

Nous avons donc probablement dans *artu*, *saldu*, &c., des noms corrompus, contractés. Une seule lettre d'élidée change beaucoup un mot; p. ex. *eṣagun* en perdant le *g* fait *eṣaun*; au présent de l'indicatif *daṣaut* „je connais”. Un exemple qui semble confirmer notre hypothèse c'est le nom verbal *ari* „être occupé” qui, accompagné de l'auxiliaire, forme *diardut*. Ce *diardut* a été considéré jusqu'à présent comme une flexion, & personne n'y avait reconnu *diar-dut*, pour *yar-dut* (1), & *yardut* a reparu, après avoir perdu le *i* (qui est le pronom „je”), sous la forme *yardun* comme adjectif verbal, synonyme de *ari*; on avait oublié que la 3^{me} personne de l'auxiliaire s'y était incorporée.

La terminaison de l'adjectif verbal se perd souvent dans les dialectes basques français; p. ex. *ebak*, *atchik*, *idek* pour *ebaki*, *atchiki*, *ideki*.

Les dialectes basques espagnols ne font usage du thème que dans l'impératif, ce qui n'est que juste; l'impératif a été appelé une interjection verbale. Le guipuzcoan dit par exemple: *el akio* „fais-le”; *ar eṣaṣu* „prends-le”; litt.: prenez-le.

La tendance à abrégér l'adjectif verbal a produit, dans les dialectes basques français des formes incorrectes; p. ex. *hant* de *hantu*, syncope de *handitu*, de *handi* „grand”; *laket* de *laketu*, *eskent* de *eskentu*, &c. Comme on ne peut avoir formé d'autre adjectif verbal de *handi* que *handitu* dont *hantu* est la syncope, il resterait *han* & non *hant*, si l'on fait tomber la terminaison. Le *i* qui se trouve dans tous les adjectifs verbaux, appartient par conséquent à la terminaison dont la moitié, c'est-à-dire la voyelle, s'est perdue.

Il y a encore une observation à faire par rapport aux noms en *i*. Il ne faut pas confondre les adjectifs en *i* avec les adjectifs verbaux en *i*; dans les premiers le *i* est radical; dans les seconds il est l'élément formatif de la catégorie. Faute d'avoir su cela, l'auteur anonyme d'un „Guide basque” a formé *bustitu* de *busti*, adjectif verbal, signifiant „mouillé”. M. Duvoisin a relevé cette erreur avec raison, dans un article (2), par rapport à ce „Guide”; mais il n'en donne

(1) Voir notre Dict. f. v. *Jardun*.

(2) *Etudes sur la langue basque*, par M. Duvoisin. Paris. 1874.

pas la raison. L'auteur paraît même avoir une autre opinion que nous par rapport à cet *i*. On lit dans un article qui a paru dans le „Congrès scientifique de France, tenu à Pau 1873”, ce qui suit : „Mais si „le radical se termine par un *k* comme dans *ebak* (couper), *atçhik* „(tenir), *idek* (ouvrir), un *i* euphonique précède le suffixe : *ebakitçe*, *atçhikitçe*, *idekitçe*”. — Le *i*, pour l'auteur, n'a donc pas de valeur, c'est une lettre euphonique; pour nous, au contraire, il est la caractéristique de toute une catégorie de mots; & c'est pour cette raison que *busti* „mouillé” ne pouvait pas devenir *bustitu*; *busti* était déjà un adjectif verbal & ne pouvait pas admettre *tu*, autre caractéristique du nom verbal.

Le *i* n'est jamais euphonique, & *ebaki*, adjectif verbal indéfini, devient *ebakia*, adjectif verbal défini.

Mais comment découvrir que *busti* est *bust-i*, adjectif verbal „mouillé”, & *garbi*, par exemple, adjectif „propre”, dont on forme *garbitu* „nettoyer”? Le sentiment de la langue guidera, sans doute, les Basques; mais le sentiment trompe quelquefois & ce sera, croyons-nous, à l'étymologie à décider la question en dernier ressort.

Liçarrague n'écrit pas toujours l'adjectif verbal en *i*, sans cet *i*; p. ex. *Populu ilhumbean cerçanac argui handi ikussi vkan du*. Matt. iv, 16. „Le peuple qui était assis dans les ténèbres, a vu (litt. a eu vu) (1) une grande ténèbre”. *Eta J̄esufec Galileaco iřas aldean çabilala ikus citçan bi anaye*. Matt. iv, 18. „Et Jésus marchant le long de la mer de Galilée vit deux frères.

§ 5.

Le substantif verbal.

Le substantif verbal est un nom au locatif; il est formé d'un thème verbal ou d'un nom, verbal ou autre, & du suffixe du locatif *n*. Or comme le locatif, quand il est indéfini, s'exprime par *tan* (voir le

(1) Ch. xii, § 11.

suffixe *n*), & que le substantif verbal est aussi indéfini, la terminaison du substantif verbal se trouve être *tan* ou *ten*; *ikus* fait *ikušten*; *adi* fait *adietan*.

Le dialecte biscaïen a conservé la forme en *tan*; mais comme tous les autres dialectes, il a généralement *ten*. Ainsi: *erantetan*, b. „lever”; *asazketan*, b. „se raffer”; par contre, *ibiltien*, *ikušten*, &c.

Du moment qu'on exprimait le locatif singulier indéfini par un locatif pluriel, il fallait faire la même chose pour les noms verbaux, qui, souvent, ne sont que des noms substantifs; & c'est ainsi qu'on a formé du substantif *il* „mort”, le subst. verbal *iltan* „dans mourir”, littéralement „dans les morts”. La terminaison est généralement *ten*, mais il nous paraît qu'on peut admettre que *tan* est la forme primitive (1), comme il s'en est conservé des exemples en biscaïen. Les modifications du nom verbal ont peut-être contribué leur part à la mutation de la voyelle *a* en *e*.

Iltan, pour en rester à cet exemple, est donc la forme primitive; plus tard, quand il a fallu des noms d'actions correspondant à nos infinitifs, on aura retranché le *n*, qu'on savait être le signe du locatif, & c'est ainsi que s'est formé *ilta* ou *ilte* „mourir”, nouveau substantif verbal, qui à son tour était prêt à subir toutes les modifications que les suffixes pouvaient lui faire exprimer; ainsi *ilte* „mourir”; *iltea* ou *iltia* „le mourir”; *ilteko* „pour mourir”; *iltera* „vers mourir”, &c. Dans la conjugaison, ce nom verbal devait être un locatif; mais du moment qu'il était admis dans la phrase, soit comme sujet, soit comme objet, il pouvait, il devait perdre sa caractéristique de locatif, puisqu'il servait, en réalité, de nominatif ou d'accusatif.

Les noms verbaux comme *ilte*, *ikušte*, &c., sont formés, nous l'avons dit, de *iltien*, *ikušten*, & non *ilten* de *ilte* + *n*, & *ikušten* de *ikušte* + *n*. Nous croyons pouvoir le prouver & par la forme & par la signification. Si *ilte*, correspondant à peu près à l'infinitif, „mourir” était le thème de *iltien*, la terminaison *te* ne s'expliquerait pas, tandis qu'elle s'explique parfaitement en la considérant comme la

(1) Selon Zavala, *Verbo vizcaino*, p. 13, n° 27, il faudrait *ten*; mais comme il ne donne aucune raison, son opinion a peu de valeur. On dit *finifetan dot* „je crois”.

terminaison du locatif indéfini, qui est partout & toujours *tan*. Pour pouvoir conjuguer, il fallait un nom au locatif (1), qui devait être nécessairement *tan*, puisque le suffixe *n* se présente invariablement sous cette forme quand il est indéfini. En second lieu, l'idée abstraite exprimée par notre infinitif n'existe pas en basque; ces formes en *te* ne sont jamais employées pour l'infinitif; ce mode se rend d'une autre manière; p. ex. par le locatif du nom: *uztazu jaten* „laissez-moi manger”; litt. „laissez-moi dans (le) manger”. Le substantif verbal en *te* ne sert que comme substantif, & il nous paraît qu'étant d'un usage relativement rare, il a dû se produire plus tard. Le nominatif *ilte* „mourir” dérive donc du locatif *ilten* „dans (le) mourir”. La corruption de la terminaison ne s'est pas arrêtée là: *ten* est devenu *tzen*. La variante *tzen* a remplacé généralement *ten*. D'où vient la sibilante? Zavala dit (Verbo vizc., p. 13, n° 24) que *galdu*, *saldu*, *kendu*, *artu*, *fartu*, & peut-être quelques autres adjectifs verbaux forment leur substantif verbal en *tzen*, *tzean*, *tzoan*, *choan*, *tzaiten*, selon les variétés du dialecte bisciaïen; p. ex. *saltzen*, *saltzean*, *saltzoan*, *salchoan*, *saltzaiten*. D'abord Zavala embrouille deux espèces de noms: *saltzen*, subst. verbal indéfini, & *saltzean*, subst. verbal défini (2). Mais la question de la sibilante reste, pour laquelle nous n'avons aucune hypothèse à offrir. Lettre adventice, lettre euphonique ou lettre de renforcement, &c., ne serait qu'un euphémisme pour ne pas dire „j'ignore”.

Les dialectes basques français ont encore souvent intercalé un *i* dont l'origine n'est pas claire; p. ex. *itzaiten* = *itzaten*, *emaiten* = *ematen*. On en trouve de nombreux exemples chez Axular & aussi dans le catéchisme souletin de Belapeyre & ailleurs. On a expliqué cet *i* comme provenant de *egiten*; *emaiten* serait la contraction de *eman-egiten*; & l'explication est plausible; on fait que *egin* se contracte en *ein* & *eiten*; mais on se demande comment *izan* & en gé-

(1) Ce n'est pas seulement en basque que l'on rend le verbe de cette façon; en anglais, „I am going” est formé de la même manière; going est un nom au locatif. V. *Lectures*, vol. II, p. 20, par Prof. Max Müller. En espagnol: lo tengo en caro.

(2) Zavala confond même quelquefois le substantif verbal & l'adjectif verbal. Voir la syntaxe du verbe fréquentatif.

néral tous les verbes intransitifs seraient composés avec *egin*? Il est vrai qu'il faut tenir grand compte de l'analogie dans la formation des langues. — Une forme comme *salɬaiten*, que cite Zavala (v. ci-dessus), semble prouver que *egiten* se trouve uni au nom verbal déjà modifié; *saldu* (de *sal-du*) est l'adjectif verbal; le subst. verbal est régulièrement *salɬen* (pour *salten*.) Le *ɪ* qui s'y trouve est le *ɪ* du locatif indéfini; or, dans *salɬaiten* il y a deux *ɪ*. *Salɬaiten* sera donc pour *salɬa-egiten*, forme exceptionnelle.

Par exception, on trouve dans le dialecte guip. des substantifs verbaux formés de l'adjectif verbal; p. ex. *bereturɬen* de *beretu*; *batutɬen* de *batu*; mais *beretɬen*, *batɬen* sont plus corrects.

§ 6.

Les substantifs verbaux invariables.

Les noms verbaux dont nous allons parler sont des substantifs & des adjectifs, & le terme de „verbaux” que nous leur donnons, faute de mieux, ne leur revient en aucune façon; ils sont employés comme noms verbaux & sont invariables, c'est tout. Larramendi les nomme „verbos determinables”.

Il n'y a qu'un très petit nombre de ces noms; les voici à peu près tous: *gura* „volonté”; *nai* „volonté”; *al* „pouvoir”; *oi* „cou-tume”; *beɹ* „besoin”; *uste* „opinion”; *maite* „cher”; *biɬi* „vivant”; *il* „mort”. On dit *gura dot* „je veux”, & non *guraɬen dot*; *aldet* „je puis”, & non *altɬen det*; *behar dut* „j'ai besoin”, &c. — Litté-ralement *gura dot* signifie „j'ai volonté”, & *aldet* „j'ai pouvoir”. L'auxiliaire se conjugue & le nom reste invariable comme en fran-çais: j'ai besoin, nous avons besoin; *nai nuen* „je voulais”; *nai ɬuten* „ils voulaient”; *nai nuke* „je voudrais”; *nai lukete* „ils vou-draient”.

Au nombre de ces noms, il y en a qui ont déjà franchi la limite qui les séparait des autres noms verbaux & qui sont employés de

l'une & de l'autre manière, surtout dans les dialectes basques français ; p. ex. *il, biṛi & maite* ; on dit *biṛi naiṛ* ou *biṛiṛen naiṛ* „je suis vivant” ; *maite dut & maitarṛen dut* „j'aime”. Il n'est pas aisé de dire ce qui a empêché ces noms de franchir, tous, cette limite ; pourquoi ne pas dire *beartṛen* ou *bearten det* „j'ai besoin”, d'autant plus que *bearko det* est admis & indique, comme d'habitude, le futur „j'aurai besoin”. Les dialectes basques français ont adopté *nahitu, nahitṛen, behartu, behartṛen, &c.*

La manière d'exprimer une action ou un état par un nom accompagné d'un auxiliaire se retrouve dans beaucoup de langues. Le basque *maite dut* „je l'aime” se traduit exactement en allemand par *ich habe ihn lieb* ; *maite* est „lieb” ; *d-u-t* est „ich-habe-ihn” en lisant à rebours.

Le verbe qui accompagne le nom substantif ou adjectif n'est pas nécessairement l'auxiliaire avoir, ni en basque, ni dans les autres langues non plus. En français, le verbe „rendre” suivi d'un adjectif forme, ou peut former du moins, des locutions verbales : rendre mou = amollir ; rendre fort = fortifier, &c. Quelquefois même on n'a pas le choix, & en français, par exemple, il faut dire „devenir (se rendre) malade”, tandis qu'on exprime la même idée en italien par un seul verbe „ammalare”. La langue basque n'en est donc pas plus pauvre parce qu'elle se fert d'une périphrase (1).

L'analogie du basque est encore plus grande avec les langues hollandaise & allemande qui se servent du verbe „maken” holl., „machen” all., „faire”, exactement comme on se fert en basque de *egin* ; p. ex. „dood maken” *il egin* „faire, rendre mort”, c.-à-d. „tuer”. Nous avons en hollandais les verbes „dooden” tuer ; „sluiten” fermer ; „openen” ouvrir ; mais on s'en fert rarement dans la conversation, ce serait pédant ; on dit plutôt : „dood maken, toe maken, open maken”.

Egin, comme tout verbe basque, peut se conjuguer périphrastiquement, & le présent de l'indicatif est : *egiten dot, egiten dauk, egiten dau, &c.*, „je fais, tu fais, il fait”, &c. Précédé de *il* „mort”,

(1) La périphrase est déjà connue en latin. Voir Diez, rom. gr., vol. II, p. 110.

nous aurons *il egiten dot* „je fais ou je rends mort”, c’est-à-dire „je tue”, exactement le holl. „ik maak dood”. Et ainsi *il egiten neban* „je rendais mort” = „je tuais”, &c.; *il egingo dot* „je tue-rai”, &c., en laissant le nom invariable.

C’est à propos de ces noms verbaux que Zavala dit (Verbo vasc., p. 72) que les bons auteurs des trois dialectes (apparemment bisc., guip. & lab.) emploient souvent *egin* simultanément avec l’auxiliaire, p. ex. *il egiten dau arima* „il tue l’âme”. *Loisatu egin nai* „j’ai honte”. Il ajoute que les biscariens ne font pas usage de cette façon de s’exprimer autant qu’ils devraient le faire.

Il nous semble que Zavala ne s’est pas rendu un compte exact de la valeur de ces façons de s’exprimer, dont une est tout autant française ou hollandaise que basque. Nous avons vu que *il egiten dau* correspond à „il rend mort”; mais le second exemple *loisatu egin nai* ne peut pas être comparé au premier. *Il egiten dau arima* ne peut pas se rendre sans *egiten*, tout aussi peu en basque qu’en français ou en allemand; *il dau arima* n’a pas de sens. Sans *egin* il faudrait *ilten dau arima*, b. *hiltzen du anima*; le substantif verbal (*ilten*) avec l’auxiliaire, ce qui est la forme habituelle. Au contraire, *loisatu egin nai*, me he avergonzado, „j’ai eu honte”, pourrait s’exprimer sans *egin*: *loisatu nai* „je suis honteux”.

Il reste une autre question, c’est celle de la valeur des temps. Nous avons donné plus loin (ch. XII, § 7) un tableau des modes & des temps de *euki* comme verbe actif, auquel nous devons renvoyer le lecteur. Nous donnerons ici quelques exemples pour montrer la différence dans la formation des temps. *Maite dut* est un présent „je l’aime”; mais *maitatu dut* est un parfait indéfini „j’ai aimé”; l’explication ferait superflue si l’on pouvait traduire *maite dut*, littéralement, comme en allemand, *ich habe ihn lieb*, „je le tiens cher”, anciennement en espagnol: *lo tengo en caro*. Du moment que ces noms invariables prennent la forme de véritables noms verbaux, ils en prennent aussi, comme de raison, la signification; *maite* est devenu *maitatu* & *maitatzen*, & par conséquent *maitatzen dut* signifie „je l’aime”; *maitatzen nuen* „je l’aimais”; *maitatu dut* „j’ai aimé”. Ce dernier temps, s’il

était rendu par *maite*, ferait *maite izan det* ou *maite ukan dur*, littéralement en allemand: *ich habe ihn lieb gehabt* „je l'ai eu cher”.
Ni aitak maite vkan nauen beçala nic-ere maite vkan çaituțtet çuec.
 Jean xv, 9. „Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés”. Si Liçarrague avait voulu employer le nom verbal, au lieu du nom invariable (*maite*), il aurait dit comme Chourio, qui traduit le même passage ainsi : *Aitak ni maitatu nauen beçala, çaituțtek maite* (1). La dernière phrase, *çaituțtet* (& non *çaituțtek*) *maite* est le présent „je vous aime” (2); ce temps aurait pu être rendu par *maitarzen çaituțtet*; p. ex. *Baiñan çembatenaz çare estiago, eta gozoago zu maitarzen çaituțtenentzat* (3). „Combien plus doux n'êtes-vous pas à ceux qui vous aiment”. Presque tous les noms verbaux invariables peuvent subir cette transformation, surtout dans les dialectes basques français : *nahitu*, *behartu*. Larramendi cite aussi *naitu*, *guratu*; v. Arte, p. 208.

CHAPITRE XI.

LE VERBE RÉGULIER PRIMITIF.

§. I.

Ce que c'est que le verbe régulier.

Les verbes que nous appelons réguliers, ont été nommés irrégu-

(1) *Imitacionea*, p. 221.

(2) Quelques versions ont le présent de l'indicatif.

(3) *Imit.*, p. 167. Chourio.

liers par les uns (1), contractés par les autres (2). Nous les appelons primitifs & réguliers parce qu'ils sont l'un & l'autre ; primitifs selon leur nature, réguliers selon leur conjugaison.

Le nombre de ces verbes à conjugaison régulière est très limité de nos jours ; la préférence pour la périphrase en a rendu sans doute la conjugaison de plus en plus inusitée. Quelques-uns sont employés des deux manières : *ikufi* „voir” a conservé sa conjugaison régulière ; on dit *dakufi* „je vois” ; mais on dit plus souvent *ikufsten dut*.

Un certain nombre de ces verbes était encore en usage du temps de Liçarrague, d'Axular, &c., & ne le sont plus de nos jours ; p. ex. *erran* „dire”. *Badarraque*. Marc XI, 3. „S'il vous dit”. *Xehori hura ezlerroten harçat*. Marc VIII, 30. „Qu'ils ne le dissent à personne”. — *Egin* avait déjà perdu l'usage de l'indicatif du temps de Larramendi. De plusieurs verbes il n'est resté que l'impératif, autant que nous sachions ; p. ex. *iguk*, *indak*, *emok*, signifient tous les trois „donne”. *Emok* vient de *emon* „donner”, mais *emon* ne se conjugue que par périphrase.

Pour d'autres verbes comme *erofi* „acheter”, on ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas eu une conjugaison régulière, tout aussi bien que *ibilli* ; mais elle n'est pas connue.

Les verbes primitifs, réguliers, qui sont restés en usage, sont :

VERBES TRANSITIFS.

<i>Edin</i> , b.	pouvoir.
<i>Egin</i> , tous les dial.	faire.
<i>Egoki</i> , b. g.	convenir.
<i>Ekarri</i> , b. g. ; <i>ekharri</i> , l. bn. f.	apporter.

(1) Larramendi, *Arte*, p. 233.

(2) Inchaufpe, le *Verbe basque*, p. 445. Selon l'auteur, pour citer un exemple, *deramat* serait composé de *eraman* & de *dut*, & *nago* de *naiç* & de *egon*. L'auteur ne dit pas comment ; ce qui n'aurait pas été tout-à-fait superflu.

<i>Enzun</i> , b.; <i>enzun</i> , g. l. bn.	répondre.
<i>Erabilli</i> , b. g. l. bn.; <i>erabili</i> , f.	mouvoir.
<i>Erago</i> , b.	être occupé à
<i>Eraufi</i> , g.	bavarder.
<i>Erakotfi</i> , g.	bavarder.
<i>Erechi</i> , b.; <i>eritzi</i> , g. l. bn.	s'appeler, paraître.
<i>Eroan</i> , b.	emmener.
<i>Erion</i> , <i>jarion</i> , b.; <i>jario</i>	couler.
<i>Etorri</i> , b. g.; <i>éthorri</i> , l. bn.	venir.
<i>Eraman</i> , tous les dial.	emmener.
<i>Eduki</i> , <i>iduki</i> , l. bn. g.; <i>euki</i>	tenir, avoir.
<i>Eufi</i> , b.	tenir.
<i>Ezagun</i> , b ; <i>ezagutu</i> , g. l. bn. f.	connaître.
<i>Ezan</i>	?
<i>Ikufi</i> , b. g. l. bn. f.	voir.
<i>Iñotfi</i> , b.	couler.
<i>Iraakin</i> , b.; <i>irakin</i> , g. l.; <i>erokin</i> , bn. f.	bouillir.
<i>Iraun</i> , b. g. l. bn.; <i>irañ</i> , f.	durer.
<i>Itcheki</i> , l.	tenir.
<i>Irudi</i> , b. g.; <i>iduri</i> , l. bn ; <i>uduri</i> , f.	sembler.
<i>Izeki</i> , g. bn.	brûler.
<i>Jakin</i> , b. g. l. bn. f.	favoir.
<i>Jardun</i> , b. g.	être occupé à.
<i>Jarraitu</i> , b. g.; <i>jarraiki</i> , l. bn. f.; <i>garreitu</i> , bn.	suivre.

VERBES RÉGULIERS INTRANSITIFS.

<i>Edin</i> , b. g. l. bn. f.	pouvoir.
<i>Egon</i> , b. g. l. bn. f.	rester.
<i>Ibilli</i> , b. g. l. bn.; <i>ebil</i> , bn. f.	marcher.
<i>Joan</i> , b. g. l. bn. f.	aller.
<i>Izan</i> , b. g. l. bn. f.	être.

Nous classons ces verbes en transitifs & intransitifs, non pas selon la signification, mais selon la forme de la conjugaison. *Irakin*, par exemple, est un verbe intransitif pour nous, mais il se conjugue en basque comme un verbe transitif : *dirakit* „je bous”, est formé de *d-iraki-t*; le *d* est la caractéristique de l'accusatif. Il faut donc en conclure que *irakin* est rendu par „bouillir”, mais que le sens basque n'y correspond pas tout-à-fait.

§ 2.

La conjugaison du verbe en général.

CONJUGAISON ABSOLUE ET CONJUGAISON RELATIVE.

TRAITEMENTS DIVERS.

La flexion du verbe, par suite du système d'agglutination, exprime en un seul mot les rapports qui, dans d'autres langues, sont indiqués par des pronoms séparés.

La flexion peut contenir le sujet, le verbe & le régime direct : *dakust* „je le vois”, formé de *d-ikus-t* „je-vois-le”, en lisant à rebours; *t* „je”; *ikus* thème verbal, *d* „le”.

La flexion peut aussi contenir le sujet, le verbe, le régime direct & le régime indirect : *dakarzut* „je vous l'apporte”, formé de *d-ekar-zu-t* „je-vous-apporte-le” (1).

Même le pluriel de ces régimes est aussi indiqué & „je vous les apporte” se rend par *dakarzikizut*, le pluriel du régime direct étant indiqué par *zk*, voir § 3.

La conjugaison dont les flexions ont le régime direct inhérent, est appelée „conjugaison absolue”.

(1) En Anglo-Saxon on trouve des flexions beaucoup plus contractées; p. ex. „nist” pour : I did not know. V. Prof. Max Muller, *Lectures*, 1, p. 231.

La conjugaison avec les deux régimes est appelée „conjugaison relative”.

Il y a par conséquent six conjugaisons avec le régime direct inhérent, puisqu'il y a trois personnes du singulier : je, te, le, & trois personnes du pluriel : nous, vous, les ; p. ex. „je te vois, tu me vois, &c.”. Comme la deuxième personne du pluriel a été employée comme un singulier honorifique (1), il a fallu faire une autre conjugaison, par conséquent, pour exprimer la 2^{me} personne du pluriel, ce qui porte le nombre de ces conjugaisons à sept.

Les conjugaisons dites relatives sont au nombre de douze, & il faudrait porter ce nombre à seize, si l'on voulait compter les conjugaisons où le régime direct, au lieu d'être la 3^{me} personne „le”, est : me, nous, te, vous ; p. ex. „il m'a emmené à vous”. Ces flexions se sont retrouvées, il est vrai, dans le Nouveau-Testament, traduit par Liçarrague ; mais jusqu'à présent nous n'en connaissons qu'un trop petit nombre pour pouvoir en former des tableaux. Les douze conjugaisons expriment : me le, me les ; te le, te les ; le lui, les lui ; nous le, nous les ; vous le, vous les ; les lui, les leur ; p. ex. „tu me le donne, je te le donne, je le leur donne”, &c.

Chaque flexion a trois formes différentes, selon que l'on parle 1^o d'une façon respectueuse ; 2^o d'une façon familière, à un homme ; 3^o d'une façon familière, à une femme.

Les dialectes fouletins & bas-navarrais ont encore une quatrième forme.

La forme respectueuse des dialectes basques espagnols & du labourdin n'a pas été trouvée assez respectueuse ; elle a été reléguée dans une classe incertaine, ni respectueuse, ni familière, & l'on a formé des flexions en y ajoutant la syllabe *zu*. Les flexions respectueuses *dur*, *du*, *dugu*, *duzu*, *dute* sont devenues *duzur*, *duzu*, *duzugu*, &c. „J'ai, il a, nous avons”, &c. La deuxième personne du singulier *duk*, masc., *dun*, fém., est restée, puisque le tutoiement est une façon familière dans toutes les langues ; & elle a été remplacée par la 2^{me} personne du pluriel *duzu*, comme dans tous les autres dia-

(1) Voir les pronoms personnels.

lectes. Pour agir avec conséquence, il aurait fallu fabriquer *duzu*, puisque l'on ajoutait partout *zu* à la forme respectueuse; mais ceci a paru choquer l'oreille, & l'on s'en est tenu à *duzu* pour exprimer la 2^{me} personne d'une manière respectueuse & d'une manière incertaine, ni respectueuse, ni familière.

On ne peut se défendre d'avoir l'impression, comme nous l'avons dit ailleurs (1), que cette conjugaison ne soit le résultat d'une erreur. Ayant trouvé la syllabe *zu* dans toutes les 2^{mes} personnes de la conjugaison respectueuse, on a cru pouvoir l'introduire dans toutes les personnes, ignorant que *zu* est le pronom *zu* „vous”; *duzu* n'est autre chose que „vous-avez-le”, *d-u-zu*.

§ 3.

Les lettres caractéristiques dans les flexions du verbe.

Dans beaucoup de cas les pronoms, comme sujet & comme régime, qui sont exprimés dans les flexions du verbe, se trouvent réduits à une seule lettre; dans *dakart* „je le porte, formé de *d-ekar-t*, „je” est rendu par *t* & „le” par *d*; *ekar* est le thème verbal. En dehors de ces lettres ou de ces pronoms, qui auraient dû suffire, dirait-on, à exprimer le singulier & le pluriel par la différence de leurs formes, la langue basque ajoute des lettres ou des groupes de lettres supplémentaires pour exprimer le pluriel.

Les lettres qui indiquent les pronoms sont, pour la plupart, très claires; ce sont généralement les initiales du pronom ou bien le pronom lui-même; *n* de *ni* „je”; *h* de *hi* „tu”; *g* de *gu* „nous”; *z* de *zu* „vous”. La 3^{me} personne est rendue par *d*, dont l'origine est inconnue.

Ces lettres caractéristiques se trouvent comme initiales :

1° Des flexions du présent des verbes intransitifs : *noa*, *hoa*, *doa* „je vais, tu vas, il va”.

(1) *Etude sur l'origine & la formation des auxiliaires basques.*

2° Des flexions de l'imparfait des verbes transitifs & intransitifs, à l'exception de la 3^{me} personne, qui a *ɿ* comme initiale, ou bien qui n'a pas de caractéristique du tout. L'origine de ce *ɿ* est tout aussi peu connue que celle de *d*.

Le verbe transitif a le sujet suffixé au présent de l'indicatif; dans *dakart* „je le porte”, le *ɿ* est le représentant de la 1^{re} personne comme nominatif. Ce *ɿ* ne s'explique pas; mais les autres nominatifs sont les pronoms mêmes: *dakar-h* „tu le portes”; *dakar-gu* „nous le portons”; *dakar-ɿu* „vous le portez”. La 2^{me} personne du singulier est devenue *dakark*, parce que le *h* final se durcit toujours en *k* (1). La 3^{me} personne n'a jamais de représentant du sujet.

Nous trouvons ici *d* pour la 3^{me} personne, comme objet, *dakart*, &c. Comme la langue basque ne distingue pas les cas, nous croyons reconnaître dans ce *d* le même *d* qui paraît, comme sujet & initiale, au présent du verbe intransitif: *doa* „il va”, de *d-oa*. Ce fera probablement le dernier vestige d'un pronom démonstratif perdu de nos jours.

Nous avons dit que la langue basque ne distingue pas les cas; p. ex. *noa* „je vais” de *n-oa*; & *nakusɿu* „vous me voyez” de *n-ikus-ɿu*. Le *n* pour *ni* est sujet dans *noa*, régime dans *nakusɿu*. Il en est de même du régime indirect; p. ex. *dakart* „je l'apporte” de *d-ekar-ɿ*; & *dakardaɿu* „vous me l'apportez” de *d-ekar-ɿ-ɿu* (2). Le *ɿ* dans *dakart* est le sujet; dans *dakardaɿu* (*d* pour *ɿ*), il est le régime indirect. Comme le pronom sujet a la même place dans chaque conjugaison, il ne peut y avoir de confusion; le sujet est préfixé dans le présent & l'imparfait du verbe intransitif & dans l'imparfait du verbe transitif, excepté si l'imparfait a pour objet *me*, *te*, *nous*, *vous*; le sujet est toujours suffixé dans le présent du verbe transitif.

Le pronom ou la caractéristique de la 2^{me} personne du singulier *hi* ou *h* a produit un peu de confusion, surtout dans les dialectes basques espagnols, qui, ayant perdu l'aspiration, n'ont pu écrire *hoa* „tu vas”

(1) Voir chap. 111.

(2) La lettre de liaison, s'il en faut une dans les flexions, est généralement *a*; *d-ekar-ɿ-ɿu* fait *dakardaɿu*; *d-ɿu* font *daɿu*.

ou *haiɿ* „tu es”; ils disent *oa* & *aiɿ*. Ici la flexion indiquait assez clairement par elle-même qu’il s’agissait d’une 2^{me} personne du singulier, pour pouvoir se passer, à la rigueur, de l’*h*; mais il s’est trouvé des cas où la flexion n’indiquait pas du tout que c’était une 2^{me} personne du singulier, puisque sans cet *h* elle prenait exactement la forme de la 3^{me} personne du singulier. Ceci est arrivé en biscaïen dans l’imparfait. Dans ce dialecte la 3^{me} personne n’a souvent pas le *ɿ* initial que possèdent les autres dialectes; par exemple l’imparfait de *eroan* est : *neroan*, *eroaan*, *eroan*, &c. Or, qu’est-ce qui est arrivé; on a écrit *eroaan*, probablement pour ne pas confondre avec la 3^{me} personne *eroan*; mais ce second *a* est une faute; il n’a rien à faire dans la flexion. Le biscaïen n’ayant plus de souvenir de l’*h*, ne se doutant pas que c’est le représentant de *hi* „tu”, n’a pas su se tirer autrement de cette difficulté qu’en ajoutant un *a*, dont nous expliquerons l’origine tout à l’heure. *Eroaan* aurait dû être *heroan*, & puisqu’on n’a plus le *h* en biscaïen, on aurait mieux fait d’écrire *eroan* sans avoir recours à un moyen qui indique une totale ignorance de la langue. C’est une de ces fautes qu’on ne peut considérer comme une corruption naturelle; on croit y reconnaître la main de quelque puriste, qui malheureusement savait fort peu de sa langue. Le nominatif précède invariablement la flexion à l’imparfait, & le *a* qui se trouve à la fin de la flexion ne signifie rien.

Mais d’où vient le *a*? La conjugaison absolue, avec la 3^{me} personne (sous-entendue) comme accusatif „je le”, &c., forme son imparfait du thème verbal précédé du nominatif; *nuen* „j’avais” de *n-u-en*; *neroan* „j’emportais” de *n-eroa-n*. Voir § 8. Par contre, quand le régime est „me, te, nous, vous”, c’est ce régime qui précède & le sujet est suffixé; p. ex. *nunduan* „tu m’avais”; *neroaan* „tu m’emportais”. Ici le régime est rendu par *n* & le sujet *h* (pour *hi*) „tu” est éliminé; *nunduan* est pour *nundu-h-an* & *neroaan* pour *neroa-h-an*. L’élision de l’*h* a produit en biscaïen l’hiatus *aa* : *neroaan*. Comme on n’a jamais analysé ces flexions, on a considéré (tout le verbe biscaïen l’indique) ces deux *a*, ou plutôt l’*a* supplémentaire, comme représentant la 2^{me} personne du singulier, & du moment qu’il a fallu indiquer cette personne on a, sans le moindre souci de l’étymologie,

introduit cet *a* supplémentaire, qui est à sa place dans *neroaan* pour *neroa-h-an*, mais qui ne l'est pas dans *eroaan* (1).

La confusion, dans cette 2^{me} personne, date déjà du temps de Larramendi. Généralement les flexions sont correctes chez cet auteur : cependant on trouve dans l'imparfait de la conjugaison absolue avec *gu* „nous” pour accusatif : *indugun* „tu nous as” pour *ginduen* de *g-indu-h-en*. La 3^{me} personne est *ginduen* „il nous a”. On aura voulu faire une distinction, ce qui nous a valu la flexion *indugun*.

Mais revenons aux caractéristiques. Il en est encore deux dont nous n'avons pas parlé ; c'est le *l* qui se trouve comme initiale des 3^{mes} personnes de l'imparfait du subjonctif, dans quelques dialectes & du conditionnel dans d'autres. L'origine de cette lettre est inconnue, & l'usage, erroné selon nous, qu'on en a fait dans quelques cas, a été discuté au ch. xxiv, §. 10. Il y a encore le *b* préfixé à la 3^{me} personne de l'impératif ; p. ex. *bekar* „(qu)'il porte”. Cette lettre fait conclure à un pronom démonstratif *be* dont le génitif *bere* se retrouve comme pronom possessif „son”.

Nous avons vu que le régime indirect se rend par les mêmes caractéristiques que le sujet & le régime direct. Il y a cependant le régime indirect de la 3^{me} personne qui est obscur. Ce datif est généralement *ko* ou *yo* ou *o*. Selon Zavala (2), il est *o*, & est précédé par euphonie d'un *k* (*c* chez Zavala) ou d'un *y*, du moins si la lettre précédente n'est ni un *i*, ni un *r*, ni un *l* ; dans ces cas-là il faudrait écrire *o*. — Ces lettres euphoniques, redondantes, adventices, &c., n'ont en général que peu de valeur ; elles n'expliquent rien. Qu'un *o* devienne *ko* & *yo*, par pure euphonie, n'est guère possible ; mais comme nous avons vu que le *h* devient, dans certaines circonstances, *k*, ou se perd & est remplacé par *y*, il faudra admettre un datif *ho*. Il est plus que probable que le pronom de la 3^{me} personne est un démonstratif, tout comme *a*, & il y en a un qui correspond parfaitement, c'est *hau* ; pour l'orthographe *au* = *o*, on peut comparer *daut* & *dot*. Si la caractéristique *o* est le démonstratif *hau*, tout

(1) Zavala dit, p. 62, n° 35, que *a* comme *k* dénote le masculin.

(2) *Verbo vasco.*, p. 64, n° 63.

s'explique : signification d'une 3^{me} personne & modifications phonétiques. Ainsi *datorko*, b., *datorkio*, g. „il lui vient” serait formé de *d-etor-hau*, & le *h* primitif venant au milieu du mot s'est converti en *k* (1). Le dialecte fouletin paraît changer *h* en *y* ; mais ce changement s'explique mieux par l'élision de l'*h* & l'introduction de *y* pour éviter l'hiatus ; à l'auxiliaire *eroan* on trouve *deyot* „je l'ai à lui” correspondre à *dakot*, lab. & *dior*, g. où le *h* s'est aussi perdu. Si nous ajoutons qu'en bisciaïen on est libre d'écrire *o* ou *a*, excepté après *is*, où l'on préfère *o* (2), notre supposition acquiert encore plus de force ; l'emploi de *a* sera un souvenir de la forme primitive *hau*. Comparez, pour l'emploi simultané de *a* & *o*, les flexions de l'auxiliaire ; p. ex. *daroakot*, bisc., *darokat*, nav. esp., *dakot*, lab., *deyot*, fouletin ; & surtout la conjugaison relative avec la 3^{me} personne au datif du verbe *iz̄an*, qui est au présent *nar̄ako* ou *nar̄aka*.

Dans les flexions du verbe régulier guipuzcoan *ko* est généralement *kio*. Pourrait-on admettre que la mutation de l'*h* primitif ait flotté entre *k* & *y*, & que finalement tous les deux ont été acceptés ? — Quoi qu'il en soit *datorko*, bisc. est *datorkio* en guip. & il en est de même de tous les autres verbes réguliers guipuzcoans.

Le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué par *te*, ajouté à la 3^{me} personne du singulier. Le *t* se perd souvent, & pour éviter l'hiatus, les dialectes basques français intercalent *y* ; p. ex. *lukeye*, plur. de *luke*. Le bisciaïen avec sa prédilection pour l'hiatus dit *lukee* pour *lukete*.

§ 4.

Le pluriel des pronoms-régimes dans les flexions du verbe.

Pour exprimer le pluriel du régime direct (accusatif) & du régime indirect (datif), on se sert de différentes lettres ou de différents

(1) Voir ch. III.

(2) *Verbo vasc.*, page 64, n° 59.

groupes de lettres, dont l'origine est obscure. Le pluriel des pronoms de la 1^{re} & de la 2^{me} personne se distingue par la forme *ni-gu*, *hi-ṣu*; mais l'accusatif de la 3^{me} personne *d* „le”, dont la signification n'est déjà pas claire, reste au pluriel comme il est au singulier, seulement on indique le pluriel par un *it* supplémentaire intercalé; *dut* „je ai le” fait *ditut*, *d-it-u-t* „je ai les”, *deṣat* & *diṣat* „je puis le & je puis les”. Ce *it* ne se trouve que dans quelques auxiliaires comme signe de pluralité, & non-seulement de la 3^{me} personne, mais même de la 1^{re} & de la 2^{me} personne, où il doit nous sembler que ce signe est parfaitement inutile, attendu que le pronom indique par lui-même qu'il est pluriel. Ainsi *gaituk* „tu nous as” de *g-au-it-k* ou de *g-a-it-u-k*; *it* coupant le thème verbal en deux?

Le procédé d'intercalation est si peu naturel, qu'il sera toujours préférable de chercher s'il ne se trouve pas une autre explication plus admissible. Puisque *dut* est *d-u-t* „je ai le”, en lisant à rebours, il est clair que pour dire „je ai les” il faudra modifier le *d*, qui est probablement le dernier vestige d'un pronom démonstratif, ou qui, en tout cas, en tient lieu ici. Le signe de pluralité étant *k*, la flexion devient *d + k-u-t* & comme le *k* médial s'élide généralement ou bien se convertit en *t*, il serait possible que la flexion fût devenue *d + t-u-t* ou *ditut*. Nous ignorons ce que ce pronom *d* a été autrefois; mais la persistance de *i* dans les flexions du verbe indique peut-être que cette voyelle faisait partie du pronom; il est vrai que quelques dialectes basques français ont *u* pour *i*. En comparant les différents dialectes, nous trouvons p. ex. *gaituk*, g. *gituk*, l. & *gutuk*, f. „tu nous as”. Comment expliquer ici le *it*? Peut-être y arriverons-nous en notant les parties constituantes de la flexion $gu-d + t-u-k = gudituk$ & après l'élision de *d* (fait très fréquent dans le verbe) *guituk*; ce *guituk* explique peut-être *gaituk*, *gutuk*, *gituk*. Le *it* n'est ici qu'un signe de pluralité supplémentaire; le pluriel de l'objet étant indiqué par la forme du pronom même *gu* „nous”. Comme *d + t* hypothétique, est la forme plurielle de la 3^{me} personne, il s'en suit, si notre supposition est juste, que *d + t* a perdu sa signification de pronom de la 3^{me} personne, & n'est plus qu'un signe.

En biscaïen le signe de pluralité correspondant à *it* est *ṛ*; *dot* „je

ai le'' devient *dodaɹ* „je ai les'' & *góɹak* „tu nous as'' est formé de *g-au-ɹ-k*. Quand la flexion se termine par un *k*, cette lettre, étant suivie par *ɹ*, viendrait au milieu de la flexion, ce qu'il faut éviter; en biscaïen on y remédie par la métathèse de *k* & *ɹ*: *daidak* + *ɹ* fait *daidaɹak* „tu peux me les''. *Yok* „tu l'as'' fait *yoɹak* „tu les as''.

Pour le verbe régulier le biscaïen a conservé ce *ɹ*, mais tous les autres dialectes ont un autre signe de pluralité; le guip. a *ɹk* ou *ɹki*; le bn., le lab. & le soul. ont *ɹɹ*; p. ex. *dakart* „je le porte'' fait en bisc. *dakardaɹ*; en guip. *dakarɹkit*; en bn., lab. & soul. *dakarɹɹat* „je les porte''.

Ces trois signes de pluralité sont tous obscurs; la simplicité de la forme biscaïenne ne prouverait pas nécessairement sa primitivité; elle pourrait être le résultat de l'élimination; mais le fait que le *ɹ* se retrouve dans les groupes *ɹk* & *ɹɹ* pourrait faire conclure à un *ɹ*, signe de pluralité par excellence, dont la signification affaiblie a été renforcée plus tard par l'addition d'un *k* & d'un *ɹ*. Dans ce cas *ɹk* ne serait pas un groupe, mais serait *ɹ* + *k* & *ɹɹ* serait *ɹ* + *ɹ*. Mais la question reste : qu'est-ce que *ɹ*?

Le *ɹ* comme signe de pluralité n'est pas rare dans le verbe; toutes les 3^{mes} personnes du pluriel sont formées des 3^{mes} personnes du singulier, en y ajoutant *ɹe*.

Le *ɹ* s'est généralement perdu en biscaïen & en souletin; dans ce dernier dialecte on trouve un *y*, remplaçant le *k* élidé pour éviter l'hiatus, & aussi comme lettre de liaison après *u*: *dau*, bisc. fait au pluriel *daue* pour *daute*; *du* en lab. & bn. fait *dute* & en soul. *duye* qu'on écrit *die*; le conditionnel „tu m'aurais'' fait en bisc. *nindukee* pour *nindukete*; en guip. & en lab. *nindukete* & en soul. *nindukeye*.

On s'est servi aussi de *ɹe* pour indiquer le pluriel de la 2^{me} personne du pluriel, quand celle-ci a été employée comme singulier honorifique; *deɹu* a donné *deɹute*, & *duɹu*, soul., a donné *duɹie* après la chute de *ɹ* qui a été remplacé par *y*: *duɹuye*, contracté en *duɹie*.

Comme exemple d'une flexion dont la signification plurielle paraît s'être affaiblie & puis renforcée, on peut citer la flexion bis-

caïenne *ɬaitudaɬ* „je vous ai”, où le pluriel est indiqué par le pronom même *ɬ* „vous”, par *it*, & par le *ɬ* final.

Bien qu'il soit difficile de décider si de pareilles formes sont primitives, on pourrait peut-être maintenir que quand une flexion exprime tout ce qu'elle doit exprimer, sujet, verbe & objet, le reste n'est ajouté que plus tard, pour des raisons dont les causes nous échappent pour le moment; p. ex. l'imparfait de *edin* fait à la 1^{re} perf. plur. *gendiɬan* „nous pouvons”; *gendiɬan* est formé de *g-edī-an* & aurait dû donner *gedian* ou *gendian*, en ajoutant cet *n*, inexplicable pour le moment, puisqu'on dit en bisc. *genduen* „nous avons” sans *ɬ* supplémentaire. Ne pourrait-on pas admettre que *gendiɬan* s'écrivait primitivement sans *ɬ*?

§ 5.

La conjugaison absolue du verbe primitif transitif.

L'IMPÉRATIF.

Les verbes primitifs réguliers ont trois modes : l'impératif, l'indicatif & l'optatif; & deux temps : le présent & le passé.

La 3^{me} personne de l'impératif contient le thème verbal, précédé de *b*, caractéristique de la personne (1). *Ekarri* fait *bekar* „qu'il porte”; de *b-ekar*.

La 2^{me} personne a la caractéristique suffixée; *ekar* + *hi* fait *ekark* „porte”; & *ekar-ɬu* fait *ekarɬu* „portez”.

La 3^{me} personne contient toujours le thème inaltéré.

(1) Voir les pronoms personnels & le § 3 sur les caractéristiques des flexions du verbe.

§ 6.

L'indicatif. Le présent.

L'indicatif a deux temps : le présent & l'imparfait.

Le présent est formé du thème verbal, précédé du pronom-régime (accusatif) & suivi du sujet. Ceci est la forme la plus simple; l'accusatif ne peut pas ne pas être exprimé dans les flexions du présent. Ainsi *ekarri* „porter”, dont le thème est *ekar*, fait au présent *dakar* „je le porte” de *d-ekar-t* „je porte le”, en lisant à rebours. L'accusatif „le” est exprimé par *d*, & le sujet par *t*. La voyelle initiale devient *a*, non-seulement dans *ekarri*, mais dans tous les autres noms verbaux, excepté : *iritzi* qui fait *deritzat*, *iraun* qui fait *diraut*; *irudi* qui fait *dirudit*, *izeki* qui fait *dizekat*; *ezan* qui fait *dezat* aujourd'hui; mais autrefois *dazat* (1).

Pour pouvoir conjuguer il faut connaître les lettres caractéristiques dont il a été parlé au § 3. Il n'y a qu'à remarquer que le pronom sujet de la 3^{me} personne se fait toujours remarquer par son absence; *ekarri* fait *dakar* „le porte”, pour „il le porte”, de *d-ekar*.

L'objet „le”, s'il est exprimé, est invariablement préfixé.

Nous faisons suivre le tableau des lettres caractéristiques, dont on trouvera l'explication au § 3.

Régime.		Sujet.
(Accusatif)		(Nominatif)
<i>n</i>	1 ^{re} personne	<i>t</i>
<i>h</i>	2 ^{me} „	<i>h</i>
<i>d</i>	3 ^{me} „	—
<i>g</i>	1 ^{re} „	<i>gu</i>
<i>z</i>	2 ^{me} „	<i>zu</i>
<i>d</i>	3 ^{me} „	—

(1) Dechepare écrit *badaçagu* & non *badeçagu*. V. ch. XIII, § 2.

On n'a donc qu'à prendre le thème verbal, p. ex. *ekar*, le faire précéder de l'accusatif, soit *d*, & le faire suivre du sujet, soit *t*, & l'on aura *dakart* „je le porte”. En continuant avec le même régime, l'on aura *dakar* „il porte” puisque le pronom-sujet est toujours absent. La 2^{me} perf. sing. sera *dakarh* ou *dakark* (1), puisque le *h* final se durcit en *k* „tu le portes”. Et ainsi de suite : *dakargu*, *dar-karzu*, *dakarte*.

La 2^{me} perf. du pluriel a partout remplacé la 2^{me} personne du singulier, comme un singulier honorifique, & l'on a dû former une autre 2^{me} personne du pluriel, ce qui s'est fait au moyen du signe de pluralité *te*.

Le *t* s'est conservé en guipuzcoan; il s'est perdu dans les autres dialectes; en biscaien l'hiatus qui résulte de l'élision reste, mais en souletin (2) on l'a évité en introduisant *y*, & *uye* s'est contracté en *ie*. *Dakarzu* „vous l'apportez” est donc employé comme un singulier & est rendu par „tu l'apportes”; & *dakarzute*, g., *dakarzue*, bisc., *dakharzuye* ou *dakharzie*, soul. signifient aujourd'hui „vous l'apportez”.

Nous avons dû donner partout à cette flexion sa signification primitive, plurielle, puisque „tu” correspond à *hi* & non pas à *zu*.

La 3^{me} personne du pluriel est formée de la 3^{me} personne du singulier au moyen du signe de pluralité *te*, de la même manière que s'est formée la 2^{me} perf. plur. de la 2^{me} perf. sing. (sing. honorifique).

Les exemples que nous venons de citer ont pour régime la 3^{me} personne. Si le régime était par exemple la 1^{re} personne, représentée par *n*, l'on aurait *n-ekar-zu* ou *nakarzu* „vous me portez”; & ainsi *n-ekar* ou *nakar* „il me porte”. De même si le régime est la 2^{me} perf. du singulier, représentée par *h*, l'on aura *h-ekar-t* ou *hekart* „je te porte”, &c.

Il faut seulement observer de ne pas faire correspondre deux pronoms, ou leur caractéristique, de la même personne; ceci donnerait une relation réfléchie (je me, tu te,) ce qui s'exprime d'une

(1) Voir ch. II & ch. XI, § 3.

(2) Voir ch. XI, § 3. Voir les pronoms personnels.

autre manière. Tous, ou presque tous ces noms verbaux admettent la conjugaison avec l'accusatif des différents pronoms. Ainsi *ikufi* „voir” fait *dakufi* „je le vois”; *nakufi* „vous me voyez”, &c.; mais bien que théoriquement correctes & possibles, plusieurs de ces flexions ne paraissent pas être en usage (du moins de nos jours), & il faudra laisser aux Basques le soin de décider ce qu'il est permis de dire & ce qui ne l'est pas.

§ 7.

L'imparfait de l'indicatif du verbe régulier transitif.

L'imparfait n'a pas été formé d'une manière aussi uniforme que le présent. Il se distingue cependant par trois points caractéristiques invariables : 1° Par la terminaison *an* ou *n* (1); 2° par le pronom-sujet de la 1^{re} personne, qui est *n* (de *ni* „je”), tandis qu'il est *i* au présent; 3° par l'absence du pronom-régime de la 3^{me} personne „le”, invariablement inhérent au présent.

L'imparfait est formé du thème verbal, précédé de la caractéristique du pronom-sujet & suivi de la terminaison *an* ou *n*. Ainsi *nekarren* „je portais” est formé de *n-ekar-n*. Le *r* dur se redouble à la fin des mots quand suit un suffixe & le *e* est une voyelle de liaison. Ici le régime „le” paraît être sous-entendu (selon tous les grammairiens basques), du moins il n'est pas exprimé; mais si le régime était : me, te, nous, vous, il serait exprimé & préfixé au thème; & dans ce cas le sujet est suffixé; p. ex. *nekufi* „vous me voyiez”, formé de *n-ikuf-i-n*. Le *n* initial est le régime (*ni* „me”), & *zu* est le sujet. Comme le basque ne distingue pas le sujet de l'objet, *n* sert pour „je” & pour „me”.

L'origine de la terminaison *an* ou *n* est toujours restée un mystère. On peut dire qu'elle n'a pas été expliquée d'une façon satisfaisante

(1) Quelques sous-dialectes, l'aezcoan & le haut-navarrais méridional, ont perdu la terminaison *n*; on dit *zue* pour *zuen*.

jusqu'à ce jour. M. Vinson prend le *n* pour une lettre adventice : „Ainsi il me paraît difficile de ne pas admettre le caractère adventice du *n* final des imparfaits & du subjonctif (1)”. Et ailleurs : „Cette disparition du *n* dans les dérivés est un argument à invoquer pour démontrer que cette finale est adventice & relativement récente; son inutilité est d'ailleurs prouvée (?) par les dialectes „2 & 7 (aezcoan & haut nav. mérid.). La voyelle qui précède est „également adventice... (2)” — Nous croyons pouvoir passer sous silence l'explication donnée par le même auteur dans ses „Notes complémentaires” sur l'Essai de M. Ribary, p. III. Le *n* n'y est plus considéré comme adventice; la caractéristique de l'imparfait est devenue, pour M. Vinson, „le suffixe caractéristique du conjonctif”.

Ce caractère adventice, qu'on a cru découvrir dans la terminaison *an*, doit en grande partie son origine à ce que deux sous-dialectes ont perdu le *n* final, fait très commun en basque; si fréquent en vérité, qu'il suffirait à lui seul à en expliquer la disparition (3). On a voulu prouver que *quen* était *que* puisqu'on dit *quela*; mais déjà dans notre Essai, publié en 1867, nous avons dit que *n* & *l* ne se suivent jamais; que *n* s'élide devant *l*. Puisque *zan* + *la* fait *zala* & dans quelques dialectes *zela*, on s'est figuré que *ze* est la forme primitive, sans songer que le *n* devait être élidé.

Nous avons proposé ailleurs (4) de considérer cette terminaison *an* ou *n* comme étant l'adverbe *an* „là”. Il nous semble que l'idée abstraite d'un temps passé, éloigné, a pu être rendue par un mot qui exprime l'éloignement dans l'espace, & le mot le plus propre à exprimer cette idée était peut-être le démonstratif *an* „là”. — Ainsi „je portais” aurait été rendu par *nekarren* ou *n-ekar-an* „je-porte-là”.

La terminaison n'est pas toujours *an*; elle est souvent *en* ou

(1) *Revue de Linguistique*, vol. v, p. 215.

(2) *Revue de Ling.*, vol. vi, p. 251.

(3) La chute de la lettre caractéristique de la catégorie n'est pas ici un fait isolé; le *n* final des pronoms possessifs s'est aussi perdu; il n'est resté que le *r* euphonique & le *e* de liaison; la caractéristique propre a disparu.

(4) *Etude sur l'origine & la formation des verbes auxiliaires basques*.

bien *n*; mais si notre supposition est juste, elle devrait toujours être *an* (1).

Reprenons l'explication des flexions. La 2^{me} personne est *hekarren* de *h-ekar-n*.

La 3^{me} personne n'ayant pas de caractéristique pour le pronom-sujet est *ekarren* de *ekar-n*. Cette forme, apparemment primitive, appartient au dialecte biscaïen; tous les autres dialectes préfixent un *ɜ*, dont l'origine est inconnue jusqu'à présent; ils disent *ɜekarren*.

Ce *ɜ* se trouve aussi exceptionnellement en biscaïen; selon Zavala (2) on dit: *ɜirudian* „il paraissait”; *ɜiñotson* „il coulait, il pleuvait”; *ɜirakian* „il bouillait”; *ɜiraun* „il durait”; & Lardizabal, dans sa nomenclature de verbes biscaïens écrit même *irakion* & *iraun* sans *ɜ* initial.

La 1^{re} personne du pluriel est composée de *g-ekar-n*, ce qui donne *gekarren*; mais ce n'est pas la forme généralement admise; on dit *genkarren* en bisc. & mieux en guip. *genekarren*, puisque *n* & *k* ne doivent pas se suivre (3). La forme sans cet *n* intercalé se trouve en biscaïen dans les imparfaits de *eroan*, *erago*, *yarraitu*, *erion*, *egoki* (4), auxquels nous ajouterons *erabilli*, *eɜagun*, *egon* & aussi *eraman*, quand l'accusatif est „me, te, nous, vous”. On dit donc: *geroan* „nous emmenions”; *geɜaun* „nous connaissions”, &c., & non *genroan*, *genɜaun*.

Il n'est pas clair si c'est uniquement pour des raisons d'euphonie que le *n* ne s'écrit pas ici, ce qui serait fort possible puisque *n* & *r* ne se suivent pas; on dit donc *neramaɜun* „vous me portiez (5)” & non *nenramaɜun*; & il nous semble que *nerambilɜun* est pour *nenrabilɜun* (de *erabilli*) avec hyperthèse de *n*, qui, placé devant *b*, est devenu *m*. Il semble, par cet exemple, qu'on tenait à conserver le *n*.

Cet *n* n'est jamais intercalé en biscaïen dans les 3^{mes} personnes,

(1) Ch. VI, § 4.

(2) *Verbo vasc.*, p. 60, n° 13.

(3) Chap. III.

(4) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 60.

(5) Aujourd'hui „tu me portais”.

quand l'accusatif est la 3^{me} personne (1), sous-entendue, comme nous l'avons fait remarquer. Ainsi *ekarren* „il (le) portait”; *egoan* „il était, il restait”.

A la 1^{re} perf. du singulier & à la 2^{me} perf. du traitement familier, on est libre d'écrire comme l'on veut : *nenkarren* ou *nekarren* „je portais”; *netorren* ou *nentorren* „je venais”. Est-ce que cette liberté d'écrire ne proviendrait pas de ce que les uns ont observé les lois phonétiques & que les autres les ont négligées? — Les sept noms verbaux cités ci-dessus, font une exception & n'ont jamais le *n* intercalé.

L'imparfait sans le *n* intercalé aura été probablement la forme primitive; elle dit tout ce qu'il fallait dire. Le *n* intercalé ne peut pas représenter l'accusatif „le” qu'on croit découvrir dans ces flexions.

<i>Neroan</i> (2)	formé de	<i>n-eroa-n</i>	„j'emmenais”
(H) <i>eroan</i>	„	„	<i>h-eroa-n</i>
<i>Eroan</i>	„	„	<i>eroa-n</i>
<i>Geroan</i>	„	„	<i>g-eroa-n</i>
<i>Zeroan</i>	„	„	<i>z-eroa-n</i>
<i>Eroa'en</i>	„	„	<i>eroa-t-n</i>

La 2^{me} perf. sing. a perdu, comme toujours, le *h* initial. Zavala écrit *eroaan*; l'hiatus *aa* ferait croire à la chute d'une lettre, ce qui n'est pas; *eroaan* est une erreur que nous avons expliquée ailleurs, (§ 3, sur les caractéristiques des pronoms dans le verbe); erreur admise sans doute pour distinguer cette personne de la 3^{me} perf. du singulier.

La 3^{me} perf. plur. étant formée de la 3^{me} perf. sing. en ajoutant le signe de pluralité *t*; *eroan* est devenu *eroaten* par syncope *eroaen*.

Comme nous l'avons dit, quand le régime est „me, te, nous, vous”, ce régime est exprimé & précède le thème verbal; p. ex. „vous me voyiez” se dit *nenkufzun*, de *n-ikus-zu-n*, avec le *n* intercalé

(1) Zavala, *Verbo vasq.*, p. 60.

(2) Zavala introduit dans cet imparfait un *i* qui ne se trouve pas chez Larramendi, & dont la présence est inexplicable & probablement fautive. Cet *i* ne se trouve pas dans le conditionnel.

enkus pour *ikus*. *Nenkusen* „(il) me voit” *n-ikus-n*; le sujet est absent, comme toujours (1). De même *ekarri* fait *nenkarzun* „vous me portiez”, *nenkarren* „(il) me portait”, avec le régime préfixé à la flexion.

Toutes ces flexions se laissent analyser lettre par lettre; il y en a quelques-unes, il est vrai, dont l'uniformité accidentelle exige un peu d'attention, afin de ne pas se tromper dans l'analyse; ce sont celles où „vous” entre comme sujet ou comme objet. La cause de la confusion provient en partie de ce que plusieurs dialectes ont choisi le τ pour initiale de la 3^{me} personne; ce τ représentant ici „il”, coïncide avec le τ de la 2^{me} pers. plur. qui, pour comble de confusion est en usage comme 2^{me} pers. du singulier. Il y a encore une autre raison, c'est que la langue basque ne distingue pas le nominatif de l'accusatif. Ainsi, par exemple :

<i>Zekarren</i>	il portait	τ (il)	<i>ekar-n</i>
<i>Zenekarren</i>	vous portiez	τ (vous)	<i>ekar-n</i> (sing. honor.)
<i>Zenekarten</i>	vous portiez	τ (vous)	<i>ekar-t-n</i> (plur.)
<i>Zenkarren</i>	il vous portait	τ (acc. vous)	<i>ekar-n</i> (sing. honor.)
<i>Zenkarten</i>	il vous portait	τ (acc. vous)	<i>ekar-t-n</i> (plur.)
<i>Zenkarten</i>	ils vous portaient	τ (acc. vous)	<i>ekar-t-n</i>

Arrêtons-nous encore un moment à cet imparfait, autant pour examiner comment il est formé, que pour voir comment il ne doit pas être formé.

Selon Lardizabal l'imparfait de *ekarri* avec τu (vous) pour objet, est en :

Guip.		Bisc.
<i>Zenkardan</i>	je vous portais	<i>Zenkardan</i>
<i>Zenkarren</i>		<i>Zekardan</i> (2)
<i>Zenkargun</i>		<i>Zenkargun</i>
<i>Zenkarten</i>		<i>Zekarden</i>

(1) Le dialecte guipuzcoan, selon Lardizabal, dit: *nenkufazun* „vous me voyiez”; *nenkufan* „il me voit”; *genkufazuen* „vous (plur.) me voyiez”.

(2) Dans sa Grammaire il y a *cekarzdan*, ce qui doit être une faute d'impression; il est curieux que cette même faute se trouve chez Larramendi, v. Traer.

Le dialecte guipuzcoan est correct; le thème verbal au milieu, précédé de la caractéristique de l'objet (*zu*), & suivi de celle du sujet (*i*); la terminaison est *an*, & de plus le *n* mystérieux est intercalé *z-ekar-t-n*; *i* devient *d* dès qu'on ajoute un autre mot à la flexion, & *ekar* est devenu *enkar*.

Mais si le guipuzcoan est correct, le biscaïen ne l'est pas, du moins pas à la 3^{me} personne; *zekardan* ne peut avoir le *d*, puisque le *d* est la caractéristique (*i*) de la 1^{re} personne; il en est de même de la 3^{me} perf. plur. *zekarden*. Comme c'est l'usage en biscaïen, ou chez Zavala, de changer machinalement le *a* en *e* (*den* pour *dan*), il est clair que le *d* est le même *d* dans les deux personnes, & ne peut provenir du *i* de *zekarten*; ce qui ferait une mutation entièrement inusitée. Le biscaïen, en outre, n'écrit jamais le *i* au pluriel.

Il est facile, comme l'on voit, de vérifier ces flexions & d'indiquer les erreurs qui s'y trouvent. Prenons par exemple l'imparfait de *eraman* avec *zu* pour objet en guipuzcoan & en fouletin :

Guip. (Lardizabal).

Soul. (Inchauspe).

<i>Zeramadan</i>	je vous portais	<i>Zintaramadan</i>
<i>Zeraman</i>	il vous portait	<i>Zintaraman</i>
<i>Zeramagun</i>	nous vous portions	<i>Zintaramagun</i>
<i>Zeramaten</i>	ils vous portaient	<i>Zintaramen</i> .

Comme l'on voit, le 'guip. est parfaitement correct; mais comment expliquer le fouletin? Nous n'avons pas à nous occuper ici de *e* radical qui est devenu *i*; *eraman* est devenu *iraman* & avec le *n* mystérieux *inraman*; mais le *i* qui coupe la flexion est une erreur; il ne signifie rien. La 3^{me} perf. plur. est formée comme en biscaïen par une mutation machinale de la voyelle *a* en *e*; *zintaramen* est pour *zintaramaten*.

Citons encore un autre exemple pour finir :

Xekarren „je portais” ne se distingue de *nenkarren* „il me portait” que par le *n* intercalé. Lardizabal, dans sa Grammaire, ajoute une note au bas de la page 53, comme commentaire : En el articulo

nencarren y otros análogos, la primera *n* es característica de agente, y la segunda de paciente, cuya circunstancia debe tenerse presente en su formación; *necarren* quiere decir „yo lo traía” (je le portais) y *nencarren* „aquel me traía”.

Malheureusement tout cela est confusion & erreur. Le premier *n*, l'*n* initial, de *nenkarren* n'est pas la caractéristique de l'agent, c'est la caractéristique du patient, pour *ni* „me”; le second *n* est cet *n* mystérieux intercalé dans l'imparfait de la plupart des verbes. Cet *n*, dont la valeur & l'origine nous échappent pour le moment, ne peut pas indiquer le patient, l'accusatif „me”; cet *n* se trouve dans *genkarren* „nous portions”, formé de *g-enkar-n*; ici il n'y a pas d'accusatif. Admettons pour un moment que *genkarren* exprime l'accusatif „le” & que ce „le” soit rendu par *n*, alors cette lettre serait le représentant de l'accusatif „me” aussi bien que de „le” & de „vous”, puisqu'on dit *zenkardan* „je vous portais”. Ici le patient, l'accusatif, est *z* pour *zu* „vous” toujours initial & le *n* n'a rien à faire avec *zu* représenté par *z*.

§ 8.

Le subjonctif.

Le subjonctif qu'on s'attend peut-être à trouver dans la conjugaison basque, n'a pas de forme particulière; ce mode n'existe pas en basque; on ne dit pas „que je fasse”, on dit „que je fais”. Le subjonctif est rendu par l'indicatif suivi de la conjonction *n* „que”. Ainsi *egin* fait au présent de l'indicatif *dagit* „je fais” & *dagit + n* ou *dagidan* correspond au présent du subjonctif „que je fasse”. De même *ekarri* fait *dakari* „je porte” & *dakardan* „que je porte”. Le *t* final devient toujours *d* quand suit un suffixe. Pour d'autres langues il est souvent indifférent de se servir des noms de subjonctif & d'optatif pour le même mode; mais en basque il faut absolument tenir les noms séparés; ce qu'on est convenu d'appeler le subjonctif finit en *n*; l'optatif en *ke*.

On pourrait croire que puisque le subjonctif n'existe pas, il aurait suffi de donner les lois phonétiques qui règlent l'union de la conjonction *n* „que” & de la flexion; mais il nous a paru qu'il était mieux de donner la forme actuelle de ce mode, qui est souvent formé d'anciens indicatifs, qui ne sont plus en usage & dont, jusqu'à ce jour, on n'avait pas même soupçonné l'existence. Comparez surtout les auxiliaires.

§ 9.

L'optatif ou potentiel.

L'optatif ou potentiel a deux temps : le présent & l'imparfait. Ces deux temps sont formés exactement comme ceux de l'indicatif, seulement le thème verbal est suivi de *ke*; p. ex. *euki* fait *dut* „j'ai” & *duket* „je puis avoir”, *nuen* „j'avais” & *nuke* „je pouvais avoir”. Ces deux temps sont souvent devenus, comme on verra plus tard, le futur & le conditionnel : *duket* „j'aurai” & *nuke* „j'aurais”; mais *ke* est primitivement la caractéristique du potentiel; *etorri* fait *nator* „je viens”, *natorke* „je puis venir”; *nentorren* „je venais” & *nentorke* „je pouvais venir” (1).

Il est difficile de dire quelle a été la signification primitive de la syllabe *ke*; indique-t-elle plutôt un optatif qu'un potentiel, ou bien faudra-t-il admettre, comme pour d'autres langues, qu'à l'origine la signification était flottante, & que, comme le dit le professeur Bréal „l'optatif ou potentiel présentait le fait sans doute comme simple-ment possible ou comme souhaitable” (2).

Il est certain qu'en basque les temps du mode en *ke* ont pris, dans certains verbes, & aussi loin que nous puissions remonter, la signification d'un futur & aussi d'un conditionnel, qui n'est au fond qu'un

(1) Lardizabal, Gram., p. 42, n° 5.

(2) Gram. comp. de Bopp, vol. III, Introd., p. LXXV.

optatif; tandis que ce mode est un potentiel dans d'autres verbes. Liçarrague dit : *Ecin dauque etche hura*. Marc 111, 25. „Cette maison ne pourra rester”. *Dauke* est la 3^{me} perf. sing. du présent potentiel de *egon*, pour *dagoke* (comme *daude* pour *dagote* „ils restent”). Ce présent est employé par Liçarrague comme un futur. La version française a le futur & il faut supposer que Liçarrague entend aussi écrire le futur (1). De même Axular se sert de l'imparfait du potentiel pour présent du conditionnel; p. ex. *zer othe zenerrake* (2)? „Qu'en diriez-vous”? — *Zenerrake* est la 2^{me} perf. sing. (au fond plurielle) de l'imparf. du potentiel de *erran* „dire”. Le nom de ce mode importerait peu, si ce n'était que dans quelques cas nous préférierions lui donner le nom d'optatif; p. ex. quand il s'agit du verbe *edin* „pouvoir”. Si nous donnons la signification d'un optatif à ce mode, *dadiket* (aujourd'hui *daiket*) signifiera : „j'espère ou je souhaite pouvoir”. Si, au contraire, nous lui donnons la signification du potentiel, il faudra admettre que *dadiket* signifiait „je puis pouvoir” ce qui paraît peu probable.

D'un autre côté il faudra conserver à ce mode son nom de potentiel, s'il signifie „pouvoir” soit seul, soit comme auxiliaire; p. ex. le potentiel de *eçan*: *deçaket*, &c., est l'auxiliaire qui forme le potentiel de tous les verbes actifs : *ikusi deçaket* „je puis voir”.

§ 10.

La conjugaison relative transitive.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des flexions qui expriment un objet, un régime direct; il y en a, comme nous l'avons dit plus haut,

(1) M. Vinson (*Revue de ling.*, vol. VIII, p. 157) nous renvoie à la version grecque pour élucider une question; mais nous trouvons dans nos papiers une note prise, si nous ne nous trompons pas, dans le verbe du P^{re} Bonaparte, p. 83, où il est dit (nous répétons: si nous ne nous trompons pas), que le N. T. de Liçarrague est traduit de la version faite par les Docteurs & Pasteurs de l'Eglise de Genève.

(2) *Gueroco guero*, p. 89, n. éd.

qui expriment deux régimes, l'un direct, l'autre indirect; ce qui constitue ce que l'on est convenu d'appeler la conjugaison relative. Comme nous parlerons en détail de ces flexions aux chapitres des auxiliaires, il est inutile de nous répéter ici.

§ II.

Conjugaison du verbe primitif intransitif.

L'IMPÉRATIF.

La conjugaison des verbes intransitifs est, sous quelques rapports, plus simple que celle des verbes transitifs; il n'y a pas de régime direct à exprimer.

Le nombre des modes & des temps est le même.

La 2^{me} personne du singulier de l'impératif contient le thème verbal pur. Dans la conjugaison transitive, il est suivi de la caractéristique de la personne; ici il en est précédé: *hoa* „vas” de *h-oa*, de *joan*. Le *h* caractéristique (de *hi*) s'est perdu, comme d'habitude, dans les dialectes basques espagnols qui disent *oa*. L'initiale, quand elle est *j*, se perd souvent dans la conjugaison; la finale *n* toujours. *Bijoa* „qu'il aille”. *Zoa* „allez”. *Bijoa* „qu'ils aillent”; de *b-joa*; de *ɣ-oa-ɣ* (1); de *b-joa-ɣ* (1).

Il arrive que la voyelle initiale de la 2^{me} personne change comme au présent de l'indicatif; p. ex. *etorri* fait *ator* „viens”; *ato* „venez”, & aussi *ato* comme pluriel du pluriel. Mais *betor* „qu'il vienne”; ici le *e* initial réparaît. *Egon* fait *ago* (pour *hago*) „reste”. *Etzin* fait *atza* „couche-toi”. *Ibili* fait *abil* (pour *habil*) „marche”. *Joan* reste *oa*.

(1) V. chap. XI, § 3.

§ 12.

Le présent de l'indicatif.

Le présent de l'indicatif est formé du thème verbal, auquel est préfixé la caractéristique du pronom-sujet. Les caractéristiques sont *n, h, d, g, ɣ, d* (1). En dépouillant l'adjectif verbal de son élément formatif, on obtient le thème verbal; *egon* donne *ego*; *ibili* donne *ibil*; *etorri* donne *etor*. La voyelle initiale devient toujours *a*; *egon* fait *nago, hago, dago*, &c.; „je reste”, &c.; *ibilli* fait *nabil, habil, dabil*, &c., „je vais”; *etorri* fait *nator, hator, dator*, &c., „je viens”. Le *h* initial se perd toujours dans les dialectes basques espagnols, & même il s'est perdu quelquefois dans les autres dialectes. Dechepare écrit : *Penza ezak horekila minzo izan han agoen artian*. Poésies basques, p. 8. „Penses-y, avec qui tu parles, pendant que, ou tandis que, tu es là”. — *Agoen* est pour *hago-n* avec la voyelle de liaison *e* (2).

Les flexions ont conservé généralement leur forme primitive, mais on trouve pour le présent de *egon* des variantes qui sont fortement altérées :

bisc. & guip.

*Nago**Ago**Dago**Gagoɣ, gaude**Zagoɣ, ɣaude, ɣaute, ɣaudete**Dagoɣ, daude*

lab. & foul. bn.

*Nago**Hago**Dago* (3)*Gaude**Zaude, ɣauɣte**Daude*

(1) Voir ch. xi, § 3.

(2) Voir ch. vi, § 3.

(3) *Bihoa daut bihiere nygarrez*. Dechepare, *Poésies*, p. 51. „Le cœur pleure sans cesse”. Il faudrait ici *dau*.

Dans les verbes intransitifs le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué par *ɿ*; *dago* fait *dagoɿ*. Dans les verbes transitifs par *te*.

Les variantes *au* pour *ago*, après la chute du *g* (1); & *au* pour *ao* s'expliquent facilement. Les flexions du pluriel qui ont *te* pour *ɿ* sont très extraordinaires, mais la série des mutations est assez complète pour ne laisser aucun doute à cet égard. *Zagoɿ*, en perdant le *g*, correspondrait à *ɿaoɿ* ou *ɿauɿ*, dont on retrouve la forme respectueuse *ɿauɿte*; cette flexion contient donc les deux signes de pluralité *ɿ* & *te*. A *ɿauɿte* se relie *ɿaute*, puis *ɿaude*, &c.

Les autres temps présents offrent aussi quelques irrégularités; par exemple la terminaison *ɿɿa* dans les personnes du pluriel de *ebili* & de *joan*.

bisc & guip.

Nabil „je marche”

Abil

Dabil

Gabilɿa

Zabilɿa

Dabilɿa

soul.

Nabila

Habila

Dabila

Gabilɿa

Zabilɿa

Dabilɿa

Noa „je vais”

Oa

Doa

Goaɿ

Zoaɿ

Doaɿ

Noa

Hoa

Doa

Goaɿa

Zoaɿa

Doaɿa

(1) Le *g* s'est aussi perdu dans toutes les flexions de *ɿɿagun*.

§. 13.

L'imparfait de l'indicatif du verbe intransitif.

L'imparfait est formé du thème verbal, précédé du pronom-sujet & suivi de la caractéristique *n* (v. § 6). Quelques noms verbaux ont encore un *n* intercalé, comme nous l'avons dit en parlant de l'imparfait des verbes transitifs : *nengoan* „je restais”, de *n-engo* pour *ego*, & *n*; *nentorren* „je venais”, de *n-entor* pour *etor-n*. Mais on dit aussi *netorren* (1).

bisc. (Lardiz.)	guip. (Larram.)	bn.	foul.
<i>Nengoan</i>	<i>Nengoan</i>		<i>Nindagon</i>
<i>(H)egoan</i>	<i>Hegoan</i>		<i>Hindayon</i>
<i>Egoan</i>	<i>Zegoan</i>	<i>Zegoen</i>	<i>Zagon</i>
<i>Gengoan</i>	<i>Gegoan, geunden</i>		<i>Ginaunden</i>
<i>Zengoan</i>	<i>Zegoan, zeunden</i>		<i>Zinaunden</i>
<i>Egoan</i>	<i>Zegoan, zeuden</i>	<i>Zeuden</i> (2)	<i>Zauden</i>

Les dialectes bisc. & guip. ont formé ce temps régulièrement. Comme c'est souvent le cas, le bisciaïen ne préfixe pas le *z* à la 3^{me} personne. Les 2^{mes} personnes du plur. étant devenues les 2^{mes} personnes du sing., on a formé *zengoan* (3), bisc. & *zengoan*, guip., pour *zengoan* & *zengoan*. Le *t*, signe de pluralité, se retrouve dans la 3^{me} personne plur. *zegoan*, g. Comme le pluriel est déjà indiqué, selon la manière bisciaïenne, par *z*, le *t* paraît su-

(1) Zavala, *Verbo vasco*, p. 60, n° 14.

(2) Marc III, 4.

(3) Zavala indique généralement le pluriel par un changement de voyelle dans la terminaison; *a* devient *e*; il paraît ne pas s'apercevoir que dans ces flexions plurielles il y a un *t* d'élidé. Le *e* ou le *a* n'a aucune valeur comme pluriel ou singulier.

perflu dans la 3^{me} personne. Aussi le biscaïen *egozan* „ils étaient” ne l’a pas. Mais ce *ı* est à sa place dans la 2^{me} personne plur. *zegozten*, puisque cette personne est un pluriel d’un pluriel ; *zegozan* ayant été employé comme un singulier, le signe *ı* a formé une nouvelle flexion plurielle *zegoza-m*, *zegozten* ; d’où le *ı* s’est perdu comme nous venons de le voir.

Les variantes des trois personnes du pluriel s’expliquent difficilement. Le thème *eu* pour *ego* se retrouve aussi dans la 3^{me} personne plur. de l’impératif *beude* ou *begoz* „qu’ils restent”. La chute d’un *g* médial n’est pas sans exemple ; *egin* fait *ein* en biscaïen, *izagun* perd en bisc. & en guip. le *g* dans toute la conjugaison.

L’imparfait souletin a fortement souffert. Le *d* des deux personnes du singulier est inexplicable ; & la 1^{re} & la 2^{me} personne du pluriel ont le *n*, que nous appelons mystérieux, intercalé deux fois ; tout ce temps doit paraître barbare aux autres dialectes.

Les imparfaits de *ibilli* & de *joan* se sont mieux conservés :

bisc.	guip.	foul.
<i>Nembillen</i>	<i>Nembillen</i>	<i>Nebilan</i> (1)
<i>(H)embillen</i>	<i>(H)embillen</i>	<i>Hebilan</i>
<i>Ebillen</i>	<i>Zebillen</i>	<i>Zebilan</i>
<i>Gembiltzan</i>	<i>Gembiltzan</i>	<i>Gebiltzan</i>
<i>Zembiltzan</i>	<i>Zembiltzan</i> (2)	<i>Zebiltzen</i>
<i>Ebiltzen</i>	<i>Zebiltzan</i>	<i>Zebiltzan</i>

Le biscaïen, comme d’habitude, ne préfixe pas le *z* à la 3^{me} personne. Le signe de pluralité supplémentaire est cette fois-ci *ıı*, & cela dans tous les dialectes.

(1) Aussi *nembilan*, *hembilan*, &c. (Voir Inchauspe, *Verbe basque*), avec le *n* intercalé qui est devenu *m* devant *b*.

(2) Larramendi, dans son Dictionnaire, écrit *cenbiltzate*. D’abord, comme le *n* est écrit *m* dans la 1^{re} personne, il ferait mieux de s’en tenir à cette orthographe ; ensuite la terminaison *ate* est fautive. L’imparfait doit se terminer en *n*. Cette faute semble indiquer que l’emploi de la conjugaison régulière était déjà rare du temps de Larramendi.

Liçarrague écrit (Marc XIV, 1) contrairement à la règle: *çabiltzan*; le *e* primitif doit reparaître à l'imparfait; peut-être est-ce une faute d'impression (1).

L'imparfait de *joan* est :

bisc. (Lardizabal)	guip.	soul.
<i>Niñoian</i>	<i>Nioan</i>	<i>Nindoan</i>
.....	<i>(H)ioan</i>	<i>Hindoan</i>
<i>Joian</i>	<i>Zioan</i>	<i>Zoan</i>
<i>Giñoazan</i>	<i>Ginoazen</i>	<i>Gindoarzan</i>
<i>Ziñoazan</i>	<i>Zinoazen</i>	<i>Zindoan</i>
<i>Joazan</i>	<i>Zioazen</i>	<i>Zoatzan</i>

Le dialecte guip. est le plus correct; le thème *ioa* précédé de *n* & suivi de *n* fait *nioan*; le bisciaïen a introduit le *n* mystérieux *n-iñoia-n*; & puis le *i* qui suit *o*. D'où vient cet *i*? Le signe de pluralité est *z* en bisc. & en guip., & *tz* en souletin.

L'imparfait souletin a le même *d* inexplicable qui se trouve dans *nindagon*, &c.

§ 14.

L'optatif ou potentiel.

L'optatif est formé de la même manière, au moyen de la syllabe *ke*, que le verbe soit transitif ou intransitif. Nous avons vu que *ke* & *te* sont des variantes; & à en juger par le peu de verbes intransitifs dont nous connaissons les potentiels, ces verbes préfèrent *te* à *ke*. *Izan* fait *nizate* „je puis être”, aujourd'hui „je serai”, & *nintzate* „je pouvais être” ou „je serais”. Ainsi nous pouvons reconstruire

(1) Nous citons d'après l'édition de S. Marc, par M. J. Vinson.

par analogie le potentiel de *egon*, qui doit avoir été au présent *nagoke* & à l'imparfait *nengoke*. Nous avons vu, en parlant de l'optatif des verbes transitifs, que *nagoke* a perdu le *g* en bas-navarrais, & comme *te* remplace *ke*, *dagoke* est devenu *daute* pour *daote* „il peut rester”.

§ 15.

La conjugaison relative du verbe intransitif.

Le verbe intransitif peut avoir un régime indirect; p. ex. *ibilli* „aller” fait *nabil* „je vais”, & *nabilkik* „je vais à toi”; *abilkit* (pour *habilkit*) „tu vas à moi”; *nabilkio* „je vais à lui”. C'est ainsi que *iʒan* „être” fait *ʒaiʒka*, bn., „ils sont à lui”; p. ex. *eta iʒfernuc* *borthac erʒaiʒcala hari garailhuren*, Matth. xvi, 18. „Et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle”; litt. ne vaincront pas à elle. *Erʒaiʒcala* de *erʒaiʒca-la*.

Cette conjugaison a une syllabe *ki*, qui se trouve dans toutes les personnes de tous les temps & dont il est par conséquent très difficile de fixer la signification; sans cela ces flexions s'analysent très bien; *nabilkik* est formé de *n* „je”; *abil*, thème; *ki?* & *h* (pour *hi* „te”) durci en *k*, selon la règle. Nous n'avons pas même une hypothèse à offrir pour la signification de *ki*, qui est *ke* chez Dechepare: *Œi çugana niatorkezu* (1), „je viens vers vous”. On a voulu reconnaître dans *ki* un datif; mais cette explication ne nous avance guère; c'est simplement répéter la difficulté en d'autres termes, car qu'est-ce que le datif *ki*?

(1) *Poésies*, p. 32. — Le *i* de *niatorkezu* ne s'explique pas; il semble qu'il aurait fallu *natorkezu*. Dechepare aime à placer cette lettre dans beaucoup de flexions.

CHAPITRE XII.

LA FORMATION DES MODES ET DES TEMPS DES VERBES
AUXILIAIRES.

§ 1.

Remarques préliminaires.

Quand on voit un tableau de la conjugaison du verbe basque, tout paraît être d'une régularité admirable; mais dès qu'on examine les modes & les temps un peu soigneusement, on découvre bientôt qu'il y a beaucoup de confusion. Au fur & à mesure que nous avançons nous trouverons les causes de tout ce désordre; il suffira de dire ici qu'il existe, surtout dans le subjonctif, le potentiel & le conditionnel. La confusion augmente encore selon que le basque est expliqué par une grammaire plus ou moins simple. La langue française n'a qu'un imparfait du subjonctif en *ffe*; mais en espagnol on en compte trois; un de ces trois imparfaits est le présent du conditionnel français. Le basque a dû se plier à toutes ces exigences diverses (1), & l'on en connaît les résultats.

Un traité sur le verbe, que nous aurons souvent occasion de citer, est celui de Zavala. Bien qu'il ait pris ses théories en grande partie, comme il le dit lui-même, dans des manuscrits inédits d'Astarloa, c'est par lui que nous connaissons ces théories, qui forment le fonds de tout ce qui a été répété d'après lui de nos jours. Ce traité sur la conjugaison basque est assez diffus, malgré son apparente régularité;

(1) Selon Larramendi, Arte, p. 76, l'espagnol prit ses temps du basque „El plus quam „perfecto tiene tres inflexiones huviera, avria y huviesse, y les aprendió del Bascuence”.

les divisions & les subdivisions sont très fatigantes, &, pour ne citer qu'un exemple, nous indiquerons le mode conditionnel que Zavala divise en trois temps (tiempos), le présent, le prétérit & le futur; & en huit temps (tenfos), le présent, le futur proche, le futur éloigné, le prétérit imparfait, le prétérit éloigné, le prétérit futur, les prétérits conditionnels potentiels, proches & éloignés!

Et encore ces trois et ces huit temps ne suffisent pas; on peut, dit l'auteur, les conjuguer absolument & conditionnellement (condicionadamente, c.-à-d. précédés de *ba „si”*). Cette classification en „tenfos” & „tiempos” n'a que peu de valeur; c'est le même mot sous deux formes différentes, & même „tenfo” (ce qui n'est plus notre affaire) paraît ne pas être espagnol dans ce sens; „tenfo” pour „tiempo” ne se trouve dans aucun dictionnaire.

Grâce à cette classification nous rencontrons, pour nous guider, des termes comme : prétérit conditionnel-potentiel, impliquant une affirmation conjecturale & la possibilité d'un potentiel (1). Après un tel luxe de détail, on est étonné & désappointé en même temps de trouver (p. 80) que *ekarriko eban* est traduit par „el lo traeria o lo habria traido”; c'est-à-dire que ce temps est employé pour un présent & un passé. Encore pire, que *zer egin nei...* (p. 31 n° 41) est rendu par : que *podria, puedo o podré yo hacer*; „que puis-je, pourrai ou pourrais-je faire”. Ou encore : (même page & numéro) *Zelan azartu neinte pekatu egiten. Como puedo podré o pudiera atreverme ahora a pecar?*

Ajoutons, pour en finir, que les Espagnols employent l'imparfait du subjonctif pour le plus-que-parfait du subjonctif (voir Salva, Gr., p. 180, 2^a). P. ex. „quisieran” pour „hubieran querido”, & l'on conviendra, croyons-nous, qu'il y a là assez d'éléments de confusion.

Afin de procéder régulièrement, nous examinerons chaque conjugaison séparément, bien qu'au fond elles soient pareilles. Nous avons parlé de celle du verbe régulier; il reste donc celle de l'auxiliaire &, enfin, la conjugaison périphrastique.

(1) Los preteritos condicional-potenciales incluyen la afirmacion conjetural de este modo acerca de lo que no ha sido, y la posibilidad del potencial. *Verbo vasc.* p. 21, n° 41.

Nous avons cru bien faire en donnant d'abord la conjugaison des verbes primitifs, qui est au fond très simple. Maintenant qu'on connaît le modèle primitif, il est plus aisé de se rendre compte des variations ou des déviations que le temps & les influences phonétiques ont introduites dans la conjugaison.

Il va sans dire que si, dans le cours de notre examen du verbe basque, il nous arrive de dire qu'une flexion est mal formée, & cela nous arrivera assez souvent, ce n'est pas que nous ayons la prétention de vouloir corriger la langue basque, telle qu'on la parle de nos jours. Il faut qu'une langue ait sa liberté d'agir et nous croyons que toutes les langues en ont usé. Si le français n'était pas une langue littéraire depuis des siècles, tout le monde dirait peut-être „j'avions"; personne ne trouvera nécessaire de changer l'orthographe de *lierre*, &c., & bien qu'il nous semble qu'il y ait un assez grand nombre de formes vicieuses en basque, qui dénotent plutôt l'ingérence du pédant que l'insouciance de l'illettré, il faudra laisser aux Basques le soin de purifier leur langue; mais pour cela il faudra commencer par la connaître.

§ 2.

Modes & temps des verbes auxiliaires.

Les verbes auxiliaires sont des verbes primitifs, réguliers, & la conjugaison est par conséquent toujours la même; seulement les deux verbes auxiliaires par excellence *iduki* „avoir" & *izan* „être" n'avaient pas assez à leurs trois modes, & c'est par la combinaison avec d'autres noms verbaux que leur conjugaison s'est complétée, exactement comme dans nos langues, comme „être" en français se conjugue avec „avoir" & en italien avec „être": j'ai été, *sono stato*. La ressemblance est encore plus grande avec l'allemand ou le hollandais, qui ont chacun leur auxiliaire pour le futur.

L'impératif, l'indicatif & l'optatif sont les trois temps primitifs;

deux sont restés ce qu'ils étaient; l'optatif seul a changé de rôle; l'optatif ou le potentiel de *eduki* & de *iʒan* sert comme futur & comme conditionnel. Ayant perdu leur potentiel, ces deux verbes en ont formé un autre à l'aide d'un auxiliaire, comme nous verrons plus tard; le biscaïen a choisi *edin* „pouvoir” & a, par conséquent, pu prendre le présent de l'indicatif, p. ex. je puis avoir; mais les autres dialectes qui ont choisi *eʒan*, ont dû prendre le potentiel de ce verbe comme auxiliaire.

§ 3.

L'impératif & l'indicatif.

L'impératif n'a qu'un seul temps, le présent (1), formé du thème verbal précédé ou suivi de la caractéristique de la personne. Cet impératif primitif a fait place aujourd'hui à un impératif périphrastique.

L'indicatif a cinq temps, dont deux sont primitifs, le présent & l'imparfait; les trois autres sont composés; le parfait défini, le parfait indéfini, le plus-que-parfait. Ceci est la nomenclature des temps français ou espagnols, qui est admise en basque, bien qu'elle ne soit pas tout-à-fait juste. Nous prendrons pour exemple l'auxiliaire *eduki*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Doi ou *dut* ou *det* „j'ai” (2).

(1) Zavala donne deux temps à l'impératif; le présent & le futur; mais il a été reconnu par des philologues compétents que l'impératif est une interjection verbale. Le futur de Zavala n'est autre chose que le présent avec le suffixe *ke*, la caractéristique du potentiel: *begi* „qu'il fasse” & *begike* futur; litt. „qu'il puisse faire”.

(2) Pour la concision nous disons „j'ai” & non „je l'ai”.

IMPARFAIT.

Neban ou *nuen* ou *nian* „j'avais”.

PARFAIT DÉFINI.

Izan neban ou *nuen* (1) } „j'eus”.
Ukan ou *ukhen nian*, foul. }

PARFAIT INDÉFINI.

Izan dot, *dut*, *det*, } „j'ai eu”.
Ukhen dut, foul. }

PLUS-QUE-PARFAIT.

Izan izan nuen „j'avais eu”.

Nous donnons ici les temps de l'indicatif selon l'usage accepté; mais il est évident que le parfait défini (preterito perfecto, esp.) n'existe pas en basque.

Puisque *ukhen dut* ou *izan dut* signifie „j'ai eu”, il faut que *ukhen nian* ou *izan nuen* signifie „j'avais eu”. Larramendi s'en est bien aperçu (2), mais l'usage a prévalu dans presque tous les dialectes, influencés sans doute par la grammaire des langues romanes qui possèdent ce temps, de considérer ce plus-que-parfait comme un parfait défini; & l'on a formé un autre plus-que-parfait sur-composé en répétant l'adjectif verbal: *izan izan nuen* „j'avais eu”. Si ce temps est rarement usité pour lui seul (p. ex. j'avais eu besoin), bien que Lardizabal le cite, il est en usage pour le verbe périphrastique dans tous les dialectes, excepté en bisciaïen. Le dialecte bisciaïen se contente d'exprimer un seul temps: *izan neban*, &c., qui se traduit, selon que nos langues l'exigent, par le parfait défini ou par le plus-que-parfait. Au paragraphe 10 (modes & temps du verbe périphrastique) nous examinerons cette question en détail.

(1) Les dialectes bn. & foul. se servent de *ukan*, *ukhen* au lieu de *izan*. L'anomalie d'employer *izan* ne nous importe pas ici.

(2) Arte, p. 64.

§ 4.

Futur & conditionnel. — Optatif ou potentiel.

Nous nommons optatif le mode qu'on est convenu d'appeler conditionnel, c'est-à-dire les temps dont la terminaison est *ke*. On est habitué à considérer les temps en *ke* comme des conditionnels, ce qui n'est que juste, puisque c'est ainsi que les temps correspondants sont nommés dans la plupart des grammaires, françaises, espagnoles & autres.

Mais ce nom est mal choisi. Quand on dit „je voudrais le voir”, on n'exprime aucune condition, on exprime un souhait. L'usage a sanctionné, comme le dit Diez, la dénomination inexacte de „conditionnel, parce que ce temps joue un rôle dans la phrase conditionnelle, mais en réalité ce temps exprime un souhait, & c'est à „cause de cela qu'il a été placé pas les anciens grammairiens au „nombre des temps de l'optatif” (1).

Le véritable temps conditionnel est indiqué, en français comme en basque, par le sens de la phrase, ou bien, & spécialement, par la particule conditionnelle *ba* „si”; par exemple „s'il était venu, je le lui aurais dit”; ou „supposé qu'il fût venu, je le lui aurais dit”. La flexion ou la phrase qui exprime ici la condition est „s'il était venu” ou „supposé qu'il fût venu”. & le temps de la phrase régie, que l'on a l'habitude d'appeler un conditionnel, n'est pas du tout un conditionnel; „je le lui aurais dit” est une affirmation. On est si habitué à voir dans ce temps un conditionnel, qu'on a de la peine à ne l'y voir pas. Dans les langues où le conditionnel est exprimé par un auxiliaire, comme par exemple en anglais, la difficulté est moins grande: „je le lui aurais dit” se traduirait par „I would have told it to him”. *Would* est l'imparfait de *will* „vouloir”. On sent de suite que „je voulais” n'exprime aucunement une condition.

(1) Rom. Gram., II, p. 113.

Il faudra donc se défaire (en théorie du moins) de l'idée que le conditionnel est un conditionnel, ce qui sera facile en considérant le basque, non pas à travers des lunettes espagnoles ou françaises, mais à travers des lunettes basques.

On nous dit que *nuke* est le conditionnel de l'auxiliaire; p. ex. *nahi nuke* „j'aurais envie” *bea nuke* „j'aurais besoin”.

On nous dit aussi que pour exprimer un conditionnel on fait précéder la flexion de *ba* „si”, & que le signe caractéristique du conditionnel *ke* disparaît (1). Ainsi *nik gura baneu* (& non *baneuke*) *apaindu* „si je voulais l'orner”. Par conséquent la grammaire basque enseignerait que la caractéristique du conditionnel est *ke*, & que quand on aura à exprimer le conditionnel on ne fera pas usage de *ke*! La contradiction est flagrante, & cependant elle n'a jamais été relevée; on a considéré ces flexions comme ayant perdu leur terminaison, non pas *ke*, comme on pourrait s'y attendre, mais *n*. On a dit que *banu*, par exemple, était pour *banuen*.

Il arrive que *neuke* se trouve précédé de *ba*, tout aussi bien que le présent *du* ou l'imparfait *nuen* ou tout autre temps, & il peut arriver que dans quelques cas le *ke* se perde; mais ce *baneu* ou *baneuke* n'est jamais un temps conditionnel parce qu'il a, ou a eu, la finale *ke*; c'est un temps conditionnel, parce qu'il est précédé de la particule *ba* „si”, & *baneuke* restera un temps de l'optatif employé conditionnellement, tout comme *badut* restera le présent de l'indicatif employé conditionnellement. Puisque l'optatif exprime un souhait & peut se rendre par „désirer”, *neuke* signifiera je désirais avoir = j'aurais, & *baneuke*, si je désirais avoir = si j'aurais. Seulement en français „si” est généralement suivi de l'imparfait de l'indicatif, tandis qu'en espagnol on se sert du conditionnel (comme ici) & des deux imparfaits du subjonctif, de même qu'en italien, où l'imparfait du subjonctif est seul en usage; se avessi potuto „si j'avais pu”. — *Gurako baneunke* ou

(1) Si se conjugan condicionalmente se hazen con el participio compuesta, y las terminaciones del imperfecto abreviadas. Larramendi, Arte, p. 79.. Ainsi des „flexions syncopées de l'imparfait. Selon Zavala, *Verbo vasc.*, p. 19, n° 28. En nuestra idioma se forman sus tenos con los articulos imperfectos de aquel modo (l'indicatif) añadiendolos *ke* o sincopandolos.

baneu, si yo lo quisiera (1) „si je voudrais”, ou comme on dit en français „si je voulais. — Toute confusion disparaît, tout s'explique, du moment que nous abandonnons cette dénomination erronée de „conditionnel” & que nous suivons les anciens grammairiens qui ont donné à ce mode le nom qui lui convient, celui d'optatif ou de potentiel.

Comme toute dénomination nouvelle cause une certaine confusion, nous avons laissé le nom de conditionnel dans la conjugaison du verbe, comme auxiliaire, réservant le nom de „optatif ou potentiel” pour les verbes primitifs, qui sont employés comme auxiliaires. L'essentiel est d'avoir signalé l'erreur.

L'optatif ou potentiel est formé comme l'indicatif, seulement le thème verbal est suivi de *ke*; le pronom sujet, comme dans l'indicatif, est suffixé dans le présent & préfixé dans l'imparfait :

Présent.	Imparfait.
<i>Duket.</i>	<i>Nuke.</i>
<i>Dukek.</i>	<i>Huke.</i>
<i>Duke.</i>	<i>Luke.</i>
<i>Dukegu.</i>	<i>Ginuke.</i>
<i>Dukezu.</i>	<i>Zinuke.</i>
<i>Dukete.</i>	<i>Lukete.</i>

Duket, &c., correspond aujourd'hui au futur „j'aurai” & *nuke*, &c., à ce que l'on est convenu d'appeler le conditionnel „j'aurais”. L'optatif, exprimant aussi un souhait, par conséquent un fait ou une action qui doit encore se réaliser, on s'explique que le présent de ce mode ait pu servir à exprimer le futur (2).

La différence entre le futur & le conditionnel, l'un exprimé par un présent, l'autre par un passé, se retrouve dans beaucoup d'autres langues. En allemand, *werden* „devenir” exprime le futur au pré-

(1) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 20, n° 35.

(2) La relation intime entre l'optatif & le futur se retrouve dans d'autres langues. Voir la Gram. de Bopp, traduite par le Pr. Bréal, vol. III, p. 307.

sent : werde, & le conditionnel au passé : würde. En anglais, will, présent, & would, passé, de will „vouloir”.

Le futur *duket*, &c., a presque disparu, probablement par suite de la préférence pour la périphrase, qui se manifeste dans toutes les langues. *Duket*, &c., est remplacé par *izango det* ou *dut*, *ukhenen dut*, selon les dialectes. Le suffixe *ko* ou *go* (*izan-go*) & le suffixe *n* (*ukhen-n*) correspondent tous les deux à „de”, & c’est ainsi que *izango dut* correspond littéralement au futur des langues romanes, car comme le remarque Salva (1) pour le conditionnel (& par conséquent aussi pour le futur), „habia de alegrar” dit la même chose que „me alegraria”.

Nous citons l’espagnol, puisque dans cette langue on se sert de la préposition „de”, tandis qu’en français la phrase serait construite avec la préposition „à”; p. ex. chanterai = j’ai à chanter. L’espagnol & le basque s’expriment donc exactement de la même manière (2).

Le futur antérieur ou composé „j’aurai eu” est *izan izango dot*, *det* ou *dut*, bisc., guip., lab., & *ukhen duket*, souletin.

Le conditionnel, auquel nous rendons ici son nom inexact, est *nuke*, &c., „j’aurais” dans tous les dialectes. *Nuke*, primitivement un imparfait du potentiel ou de l’optatif „je pouvais ou je voulais avoir”, est devenu un présent du conditionnel, ou plutôt est resté ce qu’il était, déguisé sous le nom de conditionnel. Or, comme il fallait pouvoir exprimer un passé du conditionnel, on a suffixé la caractéristique du passé *an*, & *nuke* est devenu *nukean* „j’aurais eu”.

Généralement le futur est formé par périphrase, comme nous l’avons déjà dit, & cette périphrase correspond exactement à la

(1) Gram. esp., p. 460, note D.

(2) Dans ses notes complémentaires sur l’*Essai sur la langue basque*, par M. Ribary, M. Vinfon dit, p. 107 : „*Jango* (*jan-ko*) a le sens de : pour manger. Il est important, „pour bien analyser le verbe périphrastique, de ne jamais perdre de vue la signification „propre de chacun des éléments qui le composent”. — Excellente remarque ; mais *ko* n’est pas „pour” ; c’est l’explication de Darrigol (p. 106), qui croyait que le futur s’exprimait par „pour” ; explication que nous avons déjà relevée dans notre *Essai*, p. vii. Dans notre Dictionnaire, nous avons aussi indiqué les différentes acceptions du suffixe *go*.

forme des langues romanes. Ainsi *egingo dut* signifie : j'ai de faire = je ferai. Mais de moment qu'on se servirait de *duket*, &c, la formation ne serait plus régulière; *duket* est déjà un futur; le futur serait exprimé deux fois. Malgré cela, nous retrouvons cette périphrase, chez Liçarrague; p. ex. *Egorziren dituqueizte*. Matth. XIII, 50. „Et ils le jetteront”. Au verset 42, même chapitre : *Eta egotziren dituzte* „Et ils le jetteront”. *Eta ilkiren dirade ungui eguin duqueitenac*. Jean V, 29. „Et ils (en) sortiront ceux qui auront fait du bien”. Liçarrague se sert indifféremment, comme on voit, de l'une & de l'autre périphrase; il faudra donc en conclure que la formation, & par conséquent la signification propre n'étaient déjà plus connues de son temps.

§ 5.

Le subjonctif.

Le subjonctif des auxiliaires *eduki* & *izan* est périphrastique, du moins de nos jours. Comme le subjonctif est au fond l'indicatif, suivi de la conjonction *n* „que”, *dut* „j'ai” suivi de *n* donnerait *dudan* „que j'aie”. Dechepare se servait encore de cette forme; mais aujourd'hui elle est inconnue.

Eduki, ou mieux *ukhen* & *izan*, comme „avoir”, ont pour auxiliaire *egin* en biscaïen & *ezan* dans tous les autres dialectes. Le présent du subjonctif est donc *izan dagidan*, de *dagit* „je fais” suivi de *n*; & *izan dezan*, de *dezat* + *n*. L'imparfait est *izan nengian* & *izan nezan* „que j'eusse”.

Le soul. & bn. se servent de *ukhen* & *ukan* pour *izan* : *ukhen dezan* & *ukan nezan*.

L'auxiliaire de *izan*, être, est *edin* „pouvoir” dans tous les dialectes : *izan nadin* „que je sois”, & *izan nendin* „que je fusse”.

Nous n'avons pas encore trouvé d'exemple de *naitz* suivi de *n*.

§ 6.

Le potentiel.

Le potentiel ou optatif de *eduki* & de *iʒan*, servant comme futur (le présent) & comme conditionnel (l'imparfait), on a formé un potentiel périphrastique. L'auxiliaire de ce mode pour le verbe *eduki* est *eʒan*, dans tous les dialectes, excepté en bisciaïen ; ce dialecte a choisi *edin* pour auxiliaire, tant du verbe „avoir” que du verbe „être” ; *iʒan dait* (pour *dadit*) „je puis l'avoir” ; & *iʒan naite* „je puis être”. Les autres dialectes disent *iʒan deʒaket* ou *ukhen deʒaket* „je puis avoir” ; & *iʒan naite* ou *naiteke*, lab., & *ukhen naite*, foul., signifie, comme en bisciaïen, „je puis être”.

Il faudra remarquer ici que l'auxiliaire *eʒan*, dont la signification primitive n'est pas bien fixée, ne paraît pas signifier „pouvoir”. Le présent de l'indicatif de *eʒan* est *deʒat*, &c., & le présent du potentiel *deʒaket*, &c. Sa valeur, comme mode potentiel, se trouve dans la syllabe *ke* & sa signification propre s'y est résoutue. Il n'en est pas de même de *edin*, qui signifie „pouvoir”, & dont le présent de l'indicatif pouvait servir, exactement comme en français, à exprimer le potentiel : *iʒan dait* (autrefois *dadit*) „je puis avoir”. Par contre, dans *iʒan naite*, *naite* est le potentiel.

Nous avons vu que le potentiel correspond quelquefois au futur & au conditionnel de nos langues ; & cela explique pourquoi, en labourdin & en fouletin, le présent du potentiel & le futur du potentiel se confondent quelquefois. *Ukhen deʒake* est rendu par „il peut ou il pourra avoir” (1).

L'usage n'a donc pas encore décidé si *deʒaket* sera purement un potentiel, c.-à-d. un présent, ou s'il sera considéré comme auxiliaire, comme *duket*, &c., c.-à-d. comme un futur, & l'une & l'autre signification sont par conséquent restées en vigueur.

La même incertitude a régné pour l'imparfait du potentiel primitif

(1) Inchaufpe, *Verbe basque*, p. 17.

qui, comme auxiliaire, devenait conditionnel ou plutôt restait optatif, déguisé sous le nom de conditionnel. L'imparfait *nake* est aujourd'hui le temps qu'on est convenu d'appeler conditionnel „j'aurais”; de même l'imparfait du potentiel (ou optatif) de *iñan: ninzake*, &c., est aujourd'hui le conditionnel „je ferais”. De la même manière, *nezake*, &c., aurait pu devenir un conditionnel ou en d'autres termes rester un optatif; tandis qu'en transportant ce temps simplement d'un verbe à un autre, en lui gardant sa valeur de potentiel, *nezake* restait un imparfait. C'est ainsi que s'explique, croyons-nous, l'imparfait du potentiel. Chez Larramendi, *ekarri nezake*, &c., est rendu par l'imparfait du potentiel: *yo podia traer* (1) „je pouvais transporter”, tandis que bon nombre d'auteurs (de nos jours tous?) rendent ce temps par le conditionnel du potentiel „je pourrais transporter” (2). C'est ainsi que Lardizabal traduit *egin al banezake* par: *se pudieras hacerlo* „si je pourrais (ou en français pouvais) le faire”.

Comme il fallait pouvoir exprimer le passé, on a suffixé la caractéristique du passé *an* à l'imparfait, & *nezakean*, &c., est devenu *nezakean*, &c.; p. ex. *ekarri nezakean* „je pouvais transporter”.

Pour plus de clarté, nous résumons les faits en manière de tableau :

TEMPS PRIMITIFS.

POTENTIEL.

Présent forme le
Imparfait —

TEMPS DÉRIVÉS.

INDICATIF.

Futur & le Présent.

Conditionnel — Imparfait ou conditionnel.
Imparfait formé du temps précédent en suffixant *an*.

(1) Arte, p. 212.

(2) En espagnol on paraît ne pas distinguer si nettement l'imparfait & le conditionnel. Zavala traduit (*Verbo vasco.*, p. 31, n° 43) *ea zela atera leian* par: *como podia o podria facar...* „Comment il pouvait ou pourrait tirer”. — *Atera leian* est l'imparfait. Est-ce que Zavala n'est pas sûr de la signification de *leian*?

§ 7.

Conjugaison de euki comme verbe actif.

Larramendi n'a pas donné la conjugaison de *euki* „avoir” sans nom verbal. Il a conjugué *jan* „manger”, dont l'auxiliaire, il est vrai, est *euki*, & il donne par conséquent tous les temps de l'auxiliaire. Mais pour la formation des temps il y a une différence, en basque comme en français, quand le verbe „avoir” est suivi d'un nom & quand il est suivi d'un nom verbal; p. ex. j'ai soif, j'ai besoin, sont des présents; mais „j'ai mangé” est un parfait indéfini. La confusion ne serait pas possible en français; mais elle est possible en basque, puisqu'il y a un certain nombre de noms, employés comme noms verbaux invariables, nommés „determinables” par les grammairiens espagnols (1). Bien que Larramendi & Zavala distinguent ces noms des noms verbaux proprement dits, ils n'y ont pas reconnu de purs substantifs, ce qui produit de la confusion; p. ex., selon Zavala, le „preterito proximo” est formé du „participio preterito” (l'adjectif verbal) & des „articulos” (flexions) *dau*, *dot*: *Neork neurtu dau Jaungoikoa?* „Qui a mesuré Dieu?” *Au uste izan dot* „J'ai cru cela” (2). Dans le premier exemple, le parfait indéfini est rendu, comme le dit justement Zavala, par l'adjectif verbal *neurtu* „mesuré”, & par *dau* „il a”. Dans le second exemple, l'auxiliaire est composé; il est *izan dot*. Or, *izan dot* seul, sans *uste*, correspond à *neurtu dau*; selon l'explication de Zavala, on est obligé de conclure que les flexions *dau* & *izan dot* appartiennent toutes les deux au même temps. Plaçons, pour la clarté, la même personne dans les deux exemples: *neurtu-dot* „j'ai mesuré”; *uste-izan dot* „j'ai cru”. Par conséquent *dot* & *izan dot* signifient tous les deux „j'ai”. C'est une erreur.

(1) Chap. x, p. 6.

(2) *Verbo vasc.*, p. 18, n° 16.

Liçarrague s'éloigne de l'usage adopté & écrit : *Uste vkan dute guehiago recibituren çuela*. Matth. xx, 10. La version française a ici l'imparfait „ils s'attendaient.....” C'est-à-dire il croyaient... La périphrase de Liçarrague est aujourd'hui celle du parfait indéfini.

Ce que nous disons ici, par rapport à la formation des temps de *eduki*, s'applique aussi, comme de raison, à la formation des temps de *izan* ; p. ex. *ongi biçi izatu dena*. Ax., p. 216. „Celui qui a bien vécu”. *Biçi izatu da* est la 3^{me} perf. sing. du parf. indéfini. Si, au lieu de *biçi*, il y avait un véritable nom verbal, p. ex. *etorri*, on dirait : *etorri da* „il est venu”.

Pour fixer la valeur des temps, le mieux sera de prendre un de ces noms verbaux invariables comme *uste* „opinion” ; *nai*, *gura* „volonté” ; *bear* „besoin”. *Œai dut* „j'ai volonté” = je veux ; *bear dut* „j'ai besoin”. Nous choisirons cette dernière locution, qui est rendue en français de la même manière. En anglais ou en allemand, on la rendrait par un verbe : want, anglais ; brauchen, allemand.

Bear ou *behar* est de tous les dialectes ; pour l'auxiliaire, nous prendrons la variété *dut*.

§ 8.

Tableau des modes & des temps de *euki* „avoir” comme verbe actif.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Bear dut „j'ai besoin”.

IMPARFAIT.

Bear nuen „j'avais besoin”.

PARFAIT INDÉFINI.

Bear izan dut (1) „j'ai eu besoin”.

(1) Partout en fouletin & bas-navarrais, *ukhen*, où les autres dialectes ont *izan*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Bear iʒan nuen „j'avais eu besoin”.

FUTUR SIMPLE.

Behar duket foul. }
Beharko dut } „j'aurai besoin”.

FUTUR COMPOSÉ.

Behar ukhen duket, foul. }
Behar iʒanen dut, lab. } „j'aurai eu besoin”.
Bear iʒango det, guip. }

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Bear nuke „j'aurais besoin”.

PASSÉ.

Behar nukéan
Bear iʒan neunke, b. f. bn. }
Bear iʒan neukean, g. } „j'aurais eu besoin”.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Bear deʒadan
Bear dagidan, bife. } „que j'aie besoin”.

IMPARFAIT.

Bear neʒan
Bear nengian, bife. } „que j'eusse besoin”.

Lardizabal écrit : *al deṭadan* (1) para que yo pueda „pour que je puisse”. *Al* & *bear* appartiennent à la même catégorie ; on dira donc *bear deṭadan*, &c.

Puisque *eṭan* & *egin* sont les auxiliaires du subjonctif de *eduki* „avoir”, on se serait attendu ici à *iṭan* ou *ukhen deṭadan*. Le subjonctif d'un nom verbal proprement dit, p. ex. *ikufi deṭadan* „que je voie”, s'explique ; non pas par le français, il est vrai, mais par l'anglais „that I may see”. *Deṭadan* est entièrement supprimé en français, puisque le subjonctif n'est pas périphrastique.

Mais *bear deṭadan* s'explique difficilement. Admettons pour un moment que *eṭan* signifie „pouvoir”, alors il faudra traduire *bear deṭadan* par „que je puisse besoin”, ce qui n'est guère admissible.

Quoi qu'il en soit, *eṭan* paraît suffire en guipuzcoan & probablement aussi en biscaïen ; mais Zavala ne nous apprend rien par rapport à cette question, bien qu'on lise le titre suivant à la page 28, § 5, n° 22 : *Sujuntivos regidos del verbo gura o nai*. Mais là l'auteur parle de *gura* régissant une certaine forme de subjonctif, en quoi il se trompe. Zavala a voulu dire que les flexions du verbe de la phrase régie sont suivies, tantôt de la conjonction *n*, tantôt de la conjonction *la*. C'est toujours le sens de la phrase qui décide cette question, & ce n'est jamais le nom verbal, qu'il soit *gura* ou tout autre. Ces sortes de règles ne font qu'embrouiller la grammaire, qui est beaucoup moins capricieuse qu'on ne le dit. L'observation qui suit est également inutile. L'auteur dit „qu'on laisse la flexion sans ôter le *n*, ni ajouter *la*”. Il va sans dire que si l'on ôtait *n*, ce ne serait plus ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif. On trouvera les exemples de Zavala dans la note, au paragraphe sur la conjonction *n*.

(1) Gram., p. 40.

§ 10.

Modes & temps du verbe périphrastique.

Les modes & les temps de la conjugaison périphrastique sont les mêmes que ceux du verbe auxiliaire. Seulement tous les dialectes n'expriment pas d'une manière uniforme les temps composés; & ensuite le présent & l'imparfait de l'indicatif, qui sont simples dans l'auxiliaire, se conjuguent ici par périphrase comme tous les autres temps (1).

L'indicatif a cinq temps, les mêmes temps de l'auxiliaire, accompagnés d'un nom verbal. Ce nom verbal prend trois formes : 1° adjectif verbal, par ex. *ikusi* „vu”; 2° substantif verbal en *ten*, p. ex. *ikušten* „dans le voir”; 3° adjectif verbal en *go* ou *n*, p. ex. *ikufiko* ou *ikufiren* „de voir” litt. „de vu” (2). Le substantif verbal forme le présent & l'imparfait de l'indicatif; l'adjectif verbal forme tous les autres temps, à l'exception du futur & du conditionnel qui ont l'adjectif verbal en *go* ou en *n*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Ikušten dot ou *dut* ou *det* „je vois”.

IMPARFAIT.

Ikušten neban, nuan, nian „je voyais”.

(1) Le présent & l'imparfait de l'indicatif de l'auxiliaire peuvent se conjuguer par périphrase; on peut dire *izaten det*, &c., mais ces flexions expriment alors le fréquentatif „j'ai d'habitude”, du moins dans quelques dialectes.

(2) Voir ch. x, § 3 & 4.

PARFAIT INDÉFINI.

Ikusi dot, dut, det „j'ai vu”.

PARFAIT DÉFINI.

Ikusi neban, nuan, nian „je vis”.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Ikusi izan nuan, nian „j'avais vu”.

Le parfait défini sert aussi, selon Larramendi (1), comme plus-que-parfait, ce qui est au fond sa signification propre; *ikusi* est „vu” & *nuan* „j'avais”, & ainsi *ikusi nuan* „j'avais vu”. Nous avons discuté ce point au paragraphe précédent, en parlant des temps de l'auxiliaire.

Le dialecte biscaien rend le parfait défini & le plus-que-parfait par le même temps : *ikusi neban*. La périphrase *ikusi izan neban* n'est pas connue (2). *Yan euan Sansonek ezta*. „Samson mangea du miel”. *Ikusi euan lagunak zelan eleshatik urten euan zapo erreskadea atzera biurtu zan* (3). „Le camarade vit ou avait vu comment la troupe de crapauds, qui était sortie de l'Eglise, y rentra ou y était rentrée”.

Tous les autres dialectes font usage du temps sur-composé, mais tous n'y attachent pas la même signification. En guipuzcoan, le temps composé qu'on nomme parfait défini, p. ex. *ikusi nuen*, remplace le plus-que-parfait, ce qui se comprend, puisque *ikusi nuen* est réellement le plus-que-parfait „j'avais vu”; mais l'inverse n'a pas lieu. Le nouveau plus-que-parfait *ikusi izan nuen* ne remplace pas l'autre temps, ce qui se comprend encore mieux; & cependant quelques dialectes font cette confusion. La fatale influence d'une grammaire étrangère avait déjà produit une irrégularité, en faisant

(1) Arte, p. 64.

(2) Nous écrivons *euan* ou *eban* ($u = b$), comme l'écrivent quelques auteurs biscaiens, quand Zavala écrit *evan*, puisque nous n'avons pas admis le *v* dans l'alphabet basque.

(3) Zavala, *Verbo vasç.*, p. 18, n° 19 & 20.

admettre qu'un temps composé comme *ikusi nuen* „j'avais vu” correspondît à un temps simple „je vis”; mais quelques dialectes ont encore augmenté l'irrégularité en remplaçant le temps simple par le temps sur-composé; p. ex. *ikusi ukan nuen* „j'avais eu vu” (car c'est la traduction littérale) correspond à „je vis”. Disons en passant qu'on n'a pas même réussi, en formant ce nouveau temps, à donner un juste équivalent du temps français ou espagnol; ce que l'on nomme maintenant en basque le plus-que-parfait: *ikusi izan nuen* ou *ikusi ukan nuen*, est ce que les grammairiens français nomment le parfait antérieur sur-composé: „j'avais eu vu”. — Ainsi Liçarrague écrit: *eta bere aita Zebedeo vncian viciric languileguin, iarreiqui izan çaiçan*. Marc, 1, 20. „Et laissant leur père dans la barque avec les ouvriers, ils le suivirent”; on ne peut pas dire ici: ils l'avaient suivi. *Iarreiqui izan çaiçan*, signifie „ils l'avaient eu suivi à lui”. Dans l'exemple suivant le temps est correct: *Cein iarreiqui izan baitçaiçan Iesufi Galileatic*. Matth. xxvii, 55. „Et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée”. *Eta hunà, Orientean ikussi vkan çuten içarra*. Matth. 11, 9. „Et voici l'étoile qu'ils avaient vue ou qu'ils virent en Orient”. Litt. qu'ils avaient eu vue.

Nola farthu izan cen & ian vkan cituen dans le verset 26 du chapitre 11 de Marc, pourraient être des plus-que-parfaits, bien que les versions française & allemande aient le parfait défini.

En guipuzcoan, comme nous l'avons dit, il y a les deux temps; mais c'est seulement le parfait défini qui remplace le plus-que-parfait, & le contraire n'a pas lieu. *Askotan aditu izan nuan aren doctrina*, Cardaveraz. „J'avais souvent entendu sa doctrine”. Zavala cite cet exemple (1) pour prouver que l'on emploie en guipuzcoan ce temps sur-composé pour exprimer le plus-que-parfait, & malgré cela il le traduit par: *oi* „j'entendis”. Si Cardaveraz avait voulu rendre „oi”, il aurait écrit *aditu nuan* „j'entendis”. L'exemple labourdin est: *eta egin zezan Esauk bezala, zeinak izan hartu baitzituen bia*. Larregui, *Test. zahar*. p. 76. „Et il fit comme Esaü qui (en) avait pris deux (femmes)”.

(1) *Verbo vasc.*, p. 18, n° 21.

Comme on avait formé ce temps sur-composé avec l'imparfait *ikusi izan nuen*, le chemin était tout tracé pour en former un avec le présent, ce qui a été fait.

Cette périphrase se rencontre déjà chez Liçarrague, qui s'en sert, si nous ne nous trompons pas, à l'exclusion de celle qui est généralement adoptée; elle est aussi connue en souletin : *galdu ukhen du* „il l'a perdu précédemment”; par contre *galdu du* „il l'a perdu présentement” (1). — *Ecen guciek... eman vkan duté*. Marc XII, 44. „Et tous ont donné”. *Ecen hala persecutatu vkan dituzté.. Prophetac*. Matth. v, 12. „Car on a ainsi persécuté les prophètes”. *Ençun vkan duçue*. Matth. v, 21. „Vous avez entendu”.

Larramendi fait mention de ce temps & dit qu'il correspond au parfait indéfini (2). M. Inchauspe le traduit par le parfait indéfini, mais l'accompagne de l'adverbe „précédemment”, & Liçarrague s'en sert où la version française a toujours le parfait indéfini. Malgré toutes ces autorités, il est évident que ce temps, traduit littéralement, correspond à ce que les grammairiens français appellent le parfait antérieur, & *galdu ukhen du* devrait se traduire par : „il l'a eu perdu”; *ençun vkan duçue*, par „vous avez eu entendu”. L'adverbe „précédemment” dont la flexion est accompagnée chez M. Inchauspe, donne à cette flexion le sens d'un parfait antérieur, bien que ce temps ait sa forme propre en souletin : *galdurik ukhen du* „il l'a eu perdu”. Cette périphrase composée ne sert donc à rien; elle n'a pas même de valeur conventionnelle; elle remplace une périphrase simple & qui disait tout ce qu'il fallait dire; elle est longue & inexacte.

Dans quelques localités de la Biscaye on se sert au parfait défini de *egin* comme auxiliaire; p. ex. *yan egian* au lieu de : *yan euan Sanfonek eitia* „Samson mangea du miel”. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cet usage, puisque *egin* était autrefois l'auxiliaire de toute la conjugaison, comme on peut s'en convaincre par les Poésies de Dechepare.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 13.

(2) Arte, p. 64.

En fouletin le parfait défini a, comme dans les autres dialectes, la forme du plus-que-parfait : *galdu zian* „il perdit”; le plus-que-parfait a été formé par un suffixe : *galdurik zian* „il avait perdu”, & la forme que les autres dialectes ont adoptée pour le plus-que-parfait est appelée passé antérieur, *galdu ukhen zian*, ce temps est rendu par : „il perdit ou il eut perdu”.

§ II.

FUTUR SIMPLE.

<i>Ikusiko dot, det, ikusiren dut.</i>	}	Je verrai.
<i>Ikhousen duket, soul.</i>		

FUTUR COMPOSÉ OU ANTÉRIEUR.

<i>Ikusi izango dot, det.</i>	}	J'aurai vu.
<i>Ikhousi duket.</i>		

Ces temps n'offrent rien de remarquable, la manière dont ils sont formés a été expliquée au § 4.

Zavala cite encore un troisième temps futur, qu'il nomme „preterito remoto”, formé de l'adjectif verbal en *go* & de l'imparfait (1); p. ex. *ikusiko nuen*, mais ce temps est le présent du conditionnel : je verrais.

La confusion est très grande chez Zavala, dans la nomenclature des temps. D'abord il parle de l'indicatif (nos 13 & 14); ensuite du futur (n° 15); puis des autres temps de l'indicatif (nos 16-22). Au 22 il reparle du futur, qu'il considère cette fois comme un mode avec trois temps : presente futuro (notre futur simple); preterito proximo (notre futur antérieur), & preterito remoto (notre présent du conditionnel); p. ex. *Bear bada esango zan*, quiza se diria o se hubiera dicho; „peut-être cela se dirait ou cela se ferait dit”. *Seme-alabak alperrik izango eueen gurasoakaz*, los hijos en vano lo hubieran

(1) *Verbo vasc.*, p. 19, n° 25.

folecitado de sus padres; „les enfants l'auraient vainement demandé à leurs parents”. Ce prétérit du futur est donc un présent (dans le premier exemple „diria”) & un passé; & est traduit par Zavala même par le conditionnel présent & passé.

Ce prétendu „preterito remoto” ne correspond pas seulement comme signification, mais aussi comme forme, au conditionnel des langues romanes : *esango naiř* „dire-ai”, *esango ninřan* „dire-avais”. Il est arrivé en basque ce qui est arrivé en français, en espagnol, &c., c'est que l'usage a voulu, comme le fait remarquer Diez pour les langues romanes (1), que le temps formé de l'infinitif & de l'imparfait de l'auxiliaire (dire-avais), fût employé comme conditionnel, tandis qu'il aurait pu servir pour le futur antérieur, puisque l'infinitif (& en basque le nom verbal) avec le présent de l'indicatif servait à exprimer le futur simple (dire-ai).

Le futur antérieur est comme nous l'avons donné : *Zuk bere egin iřango dořuz pekaturen barřuk* (2). „Vous aurez aussi commis quelques péchés”.

§ 12.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab. bn.	soul.
<i>Ikufiko nuen.</i>	<i>Ikufiko nuen.</i>	<i>Ikusten nuke</i>	<i>Ikusten nuke.</i>
<i>Ikufiko neunke.</i>	<i>Ikufiko nuke.</i>		

PASSÉ.

<i>Ikufi neunkean.</i>	<i>Ikufi iřango nuen.</i>	<i>Ikufiren nian.</i>
<i>Ikufiko neunkean.</i>	<i>Ikufiko neukean.</i>	<i>Ikufi nukeien.</i>
<i>Ikufi neunke.</i>		<i>Ikufi nukian.</i>
		<i>Ikufi nuke.</i>

(1) Gram., vol. II, p. 113.

(2) Zavala, *Verbo vasç.*, p. 19, n° 24.

Selon Zavala (1), le présent du conditionnel devrait être formé en bisciaien comme il l'est dans les dialectes basques français, c'est-à-dire du substantif verbal en *ten* : *ikusten nuke* ; mais ce temps (qu'il nomme „présente absoluto") est remplacé en bisc. & guip. par ce que Zavala nomme le „futuro absoluto", formé de l'adjectif verbal en *go* (son „participio de futuro") : *ikufiko neunke*. — On dit donc en bisc. & guip. *ikufiko neunke* ou *nuke*, & dans les dialectes basques français *ikusten nuke* „je verrais".

Nous avons parlé, dans le paragraphe précédent, de la variante bisciaïenne : *ikufiko nuen*, temps que Zavala nomme „preterito remoto indicativo conjetural" & qui n'est autre chose que le présent du conditionnel, formé selon la manière des langues romanes ; tous les deux ont exactement la même signification ; mais l'un a pour auxiliaire l'imparfait de l'indicatif ; *ikufiko nuen* signifie littéralement j'avais de voir = je verrais ; & *ikufiko neunke* j'aurais de voir = je verrais. La seconde forme paraît être plutôt une tautologie. Suivent quelques exemples afin que le lecteur puisse juger par lui-même (2). *Egingo neunke edozein gauza*, Yo haria cualquiera cosa, „Je ferais toute chose, je ferais n'importe quoi". *Nai izanda bere ezingo leuke egin*. Aun cuando el lo quisiera, no lo podría hacer. „Même, s'il le voulait, il ne pourrait pas le faire. *Cerbait esaten baleutsue zeure izen onaren contra, egingo zintzatekez o zintenez algara*. Si ahora te dijese algo que te hiriera en tu fama, tu estarías riendo a carcajadas (3). „Si je te disais quelque chose de blessant pour ta bonne réputation, tu rirais aux éclats".

Zavala ajoute encore que la manière de s'exprimer des dialectes basques français est adoptée (tiene un uso corriente), quand le nom verbal est un des „déterminables" *gura*, *nai*, &c. ; ce qui est une erreur.

(1) *Verbo vasc.*, p. 20, n° 31.

(2) *Verbo vasc.*, p. 20, n° 34.

(3) Nous ne possédons pas le livre (*Confesio ona*, J. A. Moguel), dont Zavala prend ce passage ; mais il n'est pas probable que Moguel ait écrit les deux flexions. Nous ignorons d'où l'auteur, ou Zavala, prend *zintenez* ; apparemment ce sera une faute d'impression ; il faudra *zintezkez* ou *zeintezkez*, cond. du potent. de *edin*.

Gura, nai, &c., sont de purs substantifs. *Gura* signifie „volonté” &, puisque *neunke* signifie „j’aurais”, il va sans dire que *gura neunke* signifie „j’aurais volonté”; ce qui se rend en espagnol par „yo quifiera”, & en français par „je voudrais”. On ne peut pas mettre les noms verbaux invariables (les déterminables) sur une même ligne avec les véritables noms verbaux. Les „déterminables”, qui deviennent quelquefois noms verbaux, sont employés tels qu’ils sont, comme adjectifs verbaux; p. ex. *bizi*, devenu *bizitzen* comme substantif verbal, peut seulement sous cette dernière forme, être comparé à *ikusten*.

Gura, nai, ne peuvent surtout jamais être comparés aux substantifs verbaux en *ten*.

§ 13.

La forme du conditionnel, dans les dialectes basques français, est-elle la meilleure?

Zavala ne dit pas pourquoi il trouve que les dialectes basques français s’expriment d’une façon plus correcte. Mais on peut le deviner; le présent du conditionnel bisciaïen est rendu par ce que lui croit être un „futuro absoluto”; il n’est donc pas correct d’employer un futur pour un présent; c’est tout ce qu’il avait à dire.

Mais aujourd’hui on pourrait demander quelle est la différence entre ces deux façons de s’exprimer : *ikusten nuke* & *ikufiko neunke*.

Généralement les temps composés basques s’analysent parfaitement bien; ils sont formés comme en français; participe passé ou adjectif verbal & un temps auxiliaire. *Ikufi* „vu” avec *dut* „j’ai” fait *ikufi dut* „j’ai vu”; & ainsi *ikufi nuen* „j’avais vu”; *ikufiko dut* „j’ai de voir = je verrai”; *ikufiko nuen* „j’avais de voir = je verrais”. Ne possédant pas d’infinitif, le basque se sert ici de l’adjectif verbal *ikufi-ko*, qui du reste est souvent employé comme infinitif régi; p. ex. je voulais voir, se rend par : *nai ninzan ikufi*. *Ikufi-ko nuen* n’a, par conséquent, rien d’extraordinaire.

Le présent de l'indicatif est rendu par le substantif verbal au locatif, accompagné du présent, *ikuſten dut* „je suis” & l'imparfait par le même nom verbal avec l'imparfait de l'auxiliaire : *ikuſten nuen* „je voyais”, ce qui se rendra à peu près par : j'ai en vue, j'avais en vue. Ce substantif verbal au locatif correspond d'autres fois à l'infinitif, & l'on dit *ikuſi det irakurten* „j'ai appris à lire”.

Ainsi, tout comme le présent de l'indicatif est rendu par le nom verbal au locatif avec le présent : *ikuſten dut* „j'ai en vue = je vois”, de même le présent du conditionnel est rendu par ce même nom verbal accompagné du présent de l'optatif, *ikuſten nuke* „j'aurais en vue = je verrais”.

La forme bisciaïenne *ikufiko neunke* „j'aurais de voir = je verrais” ne paraît pas être correcte. Le passé se rend par *ikufi neunke* „j'aurais vu” (ce qui en est la traduction littérale) & peut faire conclure à un présent régulier, comme dans les dialectes basques français : *ikuſten neunke*. Cette irrégularité est peut-être causée par l'emploi simultané de ce que l'on pourrait appeler la forme romane *ikufiko nuen*, & de la forme basque *ikuſten nuke*. Les dialectes se sont influencés réciproquement; puis il y a eu des tâtonnements assez marqués; le bisciaïen a trois façons différentes d'exprimer le passé du conditionnel. *Ikufi neunke* „j'aurais vu” aurait pu ou dû suffire; mais on dit aussi *ikufi neunkean*. Cette confusion s'explique, puisque *neunke*, &c., est l'imparfait du potentiel, & ce temps est employé comme conditionnel quand il sert comme auxiliaire du potentiel; p. ex. *iſan neſake* „je pouvais avoir” sert pour „je pourrais avoir”. De *neſake*, qui est au fond un imparfait, on a formé un imparfait, un passé, en ajoutant la caractéristique du passé *an* : *iſan neſakean* „je pouvais avoir”. La troisième variante *ikufiko neunkean* s'explique du moment que *ikufiko neunke* exprime le présent.

Le dialecte fouletin a aussi la forme *ikufiren nian*, qui correspond au bisciaïen *ikufiko nuen*; mais en fouletin ce temps n'exprime pas le présent, mais le passé. M. Inchauspe cite (1) : *galduren ſian* „il aurait perdu”; & l'auteur ajoute : mieux *galdu ſukian*. Ce *galdu ſukian*

(1) *Verbe basque*, p. 15. Même ouvrage, p. 18 & 19.

signifie „il aurait perdu autrefois’’; & *galdu luke* „il aurait perdu actuellement’’. — Le biscaïen & le souletin ont donc les mêmes variétés de formes.

Le guipuzcoan a formé le passé du conditionnel d'une façon assez régulière. Le futur antérieur étant *ikusi izango der*, le passé du conditionnel a été rendu par *ikusi izango nuen*, puisque le futur est exprimé par le présent de l'auxiliaire & le conditionnel par l'imparfait; *izango der* „j'ai de avoir = j'aurai’’; *izango nuen* „j'avais de avoir = j'aurais’’ (1).

§ 14.

Le subjonctif.

Le subjonctif du verbe périphrastique est formé de la même manière que celui de l'auxiliaire. Au lieu de *izan* ou *ukhen* on aura l'adjectif verbal qu'il s'agit de conjuguer.

L'auxiliaire qui sert à former le subjonctif des verbes transitifs, est *egin* „faire’’ en biscaïen, & *eizan* dans tous les autres dialectes.

PRÉSENT.

Ikusi dezadan ou *dagidan* „que je voie’’.

PASSÉ.

Ikusi nezan ou *nengian* „que je visse’’.

Le dialecte biscaïen possède encore, selon Zavala, un futur *dagikedan*, &c. „que je voie’’, qui n'est autre chose que le présent de l'optatif de *egin* suivi de *n*; *dagiket + n* „que’’ fait *dagikedan*,

(1) La démonstration est plus claire en français avec un verbe régulier : aimer-ai = aimerai; aimer-avais = aimerais.

puisque le *t* final devient *d*. *Dagiket*, &c , étant le présent de l'optatif, signifie au fond „je désire ou je puis faire = je ferai”. On aurait pu traduire, il semble, plus littéralement par „que je ferai” (1); mais Zavala rend ce temps par le présent: *saldu dagikedan*, que yo venda. L'auteur n'a pas pu rendre la nuance de cette expression basque, qui se traduirait mieux dans une langue qui possède des auxiliaires de modes, p. ex. en anglais „that I may sell” ou en allemand „dass ich verkaufen möge”. Zavala a raison d'appeler ce temps un futur, en tant que le présent de l'optatif du verbe primitif devient futur (aussi potentiel) comme auxiliaire; mais cette considération lui était inconnue.

Le subjonctif, chez Larramendi, est calqué sur celui des grammaires espagnoles, & contient beaucoup plus de temps que le subjonctif français. En espagnol on compte d'habitude trois imparfaits du subjonctif: un en „ria”, un autre en „ra” & un troisième en „se”. Le temps en „ria” est le conditionnel français; celui en „se” est l'imparfait du subjonctif en *sse* (aimasse); celui en „ra” correspond aux deux temps nommés; tantôt au conditionnel, tantôt à l'imparfait du subjonctif. Le premier est rendu par Larramendi par: *jango nuen*, yo comeria „je mangerais”; le second par *jango nezan*, yo comiessa „que je mangeasse”; le troisième par *jango nuke*, yo comiera, correspondant au conditionnel français „je mangerais”. Cette division est confuse. Le mode qu'on appelle subjonctif, & qui est rendu par l'indicatif avec la conjonction *n* „que”, doit être tenu séparé. Ensuite il ne faut pas mêler les temps qui ont la terminaison *ke* avec ceux qui ne l'ont pas. Si *jango nuke* appartient au subjonctif, *jango nuen* n'y appartient pas, & si *jan nezan* y appartient, aucun des deux autres ne doit y trouver place. *Jan dezadan* „que je mange” & *jan nezan* „que je mangeasse” sont les deux temps du subjonctif; les autres appartiennent à un autre mode. Le premier, *jango nuen*, yo comeria, est le conditionnel; il appartient, comme on voit, à l'indicatif (2); *nuen* est l'imparfait, comme *dut* est le présent; *jango*

(1) L'espagnol possède un futur du subjonctif.

(2) Comme formation; comme signification à l'optatif.

dait étant en usage pour le futur „je mangerai”, *jango nuen* aurait pu servir pour le futur antérieur „j'aurais mangé”; mais l'usage veut que *jango nuen* serve pour ce que l'on est convenu d'appeler le présent du conditionnel. Le second, *jango nezan* est l'imparfait du subjonctif „que je mangeasse”. — Le troisième, *jango nuke* est le présent du conditionnel; c'est une variante de *jango nuen*.

§ 15.

Le potentiel.

Le potentiel périphrastique transitif est formé en biscaïen à l'aide de *edin* „pouvoir”; & dans tous les autres dialectes, à l'aide de *ezan*; p. ex. *ikusi dezaket* „je puis voir”; *ikusi nezake* „je pourrais voir”; *ikusi nezakean* „je pouvais voir”. En biscaïen, on dit : *ikusi dait*, *ikusi neike*, *ikusi neikean*.

Le potentiel, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, est formé du potentiel de *ezan*; mais ce n'est pas le potentiel de *edin*, c'est l'indicatif de *edin* qui forme ce mode en biscaïen. La raison en est, croyons-nous, que *edin* a conservé sa signification primitive; *edin*, au fond, n'est pas plus auxiliaire que „pouvoir” en français; *dadit*, aujourd'hui *dait*, correspond comme signification & comme emploi à „je puis” & *ikusi dait* à „je puis voir”; tandis que *dezat*, présent de l'indicatif de *ezan*, ne prend la valeur d'un potentiel que par l'addition de *ke*: *dezaket*; *ikusi dezaket* „je puis voir”. *Dezat*, *dezak*, &c., présent de l'indicatif, n'est plus en usage aujourd'hui & ne l'était déjà plus du temps de Liçarrague. On pourra en conclure que *ezan* ne signifiait pas primitivement „pouvoir”; sans cela *dezat* aurait suffi.

Les deux temps du potentiel de *ezan*, le présent *dezaket*, &c., & l'imparfait *nezake* ont formé le présent & l'imparfait du potentiel périphrastique. L'imparfait *nezake*, &c., est aujourd'hui en usage comme auxiliaire du conditionnel du potentiel, comme nous l'avons

dit plus haut, & l'imparfait a été formé de *nezake*, en y ajoutant la caractéristique du passé : *ikusi nezakean* „je pouvais voir”. Comparez le potentiel de l'auxiliaire au paragraphe 6.

Le potentiel est beaucoup plus compliqué en biscaïen, du moins chez Zavala (1) ; ou plutôt il y a du désordre : le potentiel & le subjonctif sont mêlés. Pour plus de clarté, nous donnerons d'abord un tableau où l'on verra d'un coup d'œil comment Zavala explique ce mode & comment nous l'entendons.

TABLEAU DU SUBJONCTIF ET DU POTENTIEL

SELOX ZAVALA.

SUJUNTIVO.

TENSOS PERFECTOS.

Presente absoluto de subjuntivo.

1. PRESENTE PERFECTO.

Saldu dagidan (2).

Que venda.

3. FUTURO DEL PRES. ABSOL.

Saldu dagikedan.

Que venda cuando puedo.

2. CONDICIONAL.

Saldu badagit.

Si yo la venda.

4. CONDICIONAL.

Saldu badagiket.

Si yo la venda.

(1) *Verbo vasç.*, p. 102.

(2) L'auteur cite toujours la 3^{me} personne ; nous citons la première.

TENSOS IMPERFECTOS.

5. PRESENTE IMPERF.

Saldu nengian.

Que vendiese.

7. FUTURO DEL PRETER. IMPERF.

Saldu nengikean.

Que vendiese.

6. CONDICIONAL.

Saldu banengi.

Si yo lo vendiese.

8. CONDICIONAL.

Saldu banengike.

Si yo lo vendiese.

SELON NOUS:

Nº 1. — Est le présent du subjonctif; *dagit* + *n* fait *dagidan*; *saldu dagidan* „que je vende”.

Nº 2. — Est le présent de l'indicatif, précédé de *ba* „si”, c'est-à-dire employé conditionnellement en basque, en français & dans toute autre langue. Ce temps, par conséquent, n'est pas à sa place ici & est mal nommé.

Nº 3. — L'auteur paraît avoir senti le sens de ce temps, mais n'a pas su découvrir comment il est exprimé par la flexion. *Dagikedan* est le présent du potentiel de *egin*, suivi de la conjonction *n* „que”; *dagiket* + *n* ou *dagikedan*. *Dagiket* signifie „je puis le faire” ou „je pourrai le faire”. Ce prés. potent. peut avoir pris la signification d'un futur, tout comme *duket*. *Dagikedan* signifie „que je puis le faire”, ou comme on dit en français „que je puisse le faire”. *Saldu dagikedan* ne signifie pas autre chose que „que je puisse le vendre”; ce qui correspond exactement à la traduction de Zavala, seulement chez l'auteur le sens de „pouvoir” n'est donné que comme commentaire & non pas comme étant exprimé par la flexion même. Ce temps est donc le présent du potentiel.

Nº 4. — C'est le présent du potentiel précédé de *ba* „si” „si je puis le vendre”. Zavala fait du nº 3 un futur & du nº 4 un condi-

tionnel. Pour le n° 3, il a raison ; mais pour le n° 4 il a tort. Le conditionnel est toujours un imparfait du potentiel.

N° 5. — Ce temps-ci est correct comme nom & comme signification ; c'est l'imparfait du subjonctif „que je vendisse”.

N° 6. — Ce temps sera discuté ; c'est plutôt, croyons-nous, un conditionnel tronqué, pour *banengike*, qu'un imparfait tronqué, pour *banengian*.

N° 7. — Est l'imparfait du potentiel & doit se traduire par „que je pusse vendre”.

N° 8. — Est la variante du n° 6.

POTENCIAL.

TENSOS PERFECTOS.

Presente absoluto.

1.	PRESENTE.	2.	FUTURO.
	<i>Bete dait.</i>		<i>Bete daiket.</i>
	Puedo llenar.		Puedo o podré llenar.

TENSOS IMPERFECTOS.

3.	PRESENTE.	5.	PRETERITO IMPERF.
	<i>Bete nei.</i>		<i>Bete neian.</i>
	Podria o puedo llenar.		Podia o podria llenar.
4.	FUTURO IMPERF. REMOTO.	6.	PRETERITO REMOTO.
	<i>Bete neike o neinke.</i>		<i>Bete neikean o neinkean.</i>
	Puedo, podré o pudiera llenar.		Pude o podia, o habia podido llenar.

Pour expliquer clairement le potentiel, il faut représenter le nom verbal *edin*, non pas comme auxiliaire, mais comme verbe indépen-

dant, comme „pouvoir” en français ; *edin* n'est pas plus auxiliaire que pouvoir”; seulement le potentiel de *edin*, comme celui de *eduki* & de *ižan*, est employé pour, ou correspond, au futur & au conditionnel de nos langues.

Edin accompagné d'un autre verbe.

INDICATIF.

PRÉSENT.

1. *Bete dair.*
 Puedo llenar.
 „Je puis remplir”.

IMPARFAIT.

5. *Bete neian.*
 Podia llenar.
 „Je pouvais remplir”.

POTENTIEL OU OPTATIF.

PRÉSENT.

Devenu Futur.

2. *Bete dai ket.*
 Podré llenar.
 „Je pourrai remplir”.

IMPARFAIT.

Devenu Conditionnel.

4. *Bete neike o neinke.*
 Pudiera llenar.
 „Je pourrais remplir”.

CONDITIONNEL PASSÉ.

6. *Bete neikean o neinkean.*
 Habria podido llenar.
 „J'aurais pu remplir”.

La théorie de Zavala, avec tous ces noms inusités, a ébloui quelques auteurs, qui ont pris pour de la profondeur ce qui n'était que du désordre, caché sous une apparence de régularité.

Nous connaissons déjà la méthode de Zavala, selon laquelle il y a deux „tenfos” (temps?), un parfait & un imparfait; le premier subdivisé en deux temps (tiempos), le présent & le futur. Le second

tenso, l'imparfait, est subdivisé en quatre temps : présent, futur, prétérit imparfait & prétérit éloigné, comme on le voit sur le tableau. Nous ne nous occupons que du potentiel.

N° 1. — Le présent est correct, comme dénomination & comme signification : Je puis remplir.

N° 2. — Ce temps n'est pas un présent ou un futur. L'auteur traduit *Zer egin daiket nik orain?* Que puedo o podré yo hacer ahora? „Que puis-je ou pourrai-je faire maintenant” (1)? Ce temps est un présent du potentiel primitif, employé aujourd'hui comme futur, tout comme *duket*; *duket*, comme *daiket*, est un futur. Zavala explique le basque aux Espagnols, & il fallait sans doute leur dire comment ils devaient rendre ce temps dans leur langue; mais on voit que la nomenclature des temps basques, chez l'auteur, ne repose pas sur la nature du verbe, ni sur la signification des flexions. Zavala indique seulement la manière approximative de rendre les temps basques en espagnol.

L'imparfait est assez embrouillé chez Zavala; il a quatre temps :

Presente.	Futuro remoto.	Preter. imperf.	Preter. remoto.
<i>Nei</i>	<i>Neike</i> ou <i>Neinke.</i>	<i>Neian</i>	<i>Neinkean</i>
<i>Ineik</i>	<i>Ineikek</i> „ <i>Einkek</i>	<i>Ineian</i>	<i>Einkean</i>
<i>Lei</i>	<i>Leike</i> —	<i>Leian</i>	<i>Leikean</i>
<i>Ginei</i>	<i>Gineike</i> „ <i>Geinke</i>	<i>Gineian</i>	<i>Geinkean</i>
<i>Zinei</i>	<i>Zineike</i> „ <i>Zeinke</i>	<i>Zineian</i>	<i>Zeinkean</i>
<i>Leie</i>	<i>Leikee</i> —	<i>Leien</i>	<i>Leikeen</i>

Il nous semble d'abord que le nom de „présente” pour un passé n'est jamais bien choisi, mais surtout pas en basque où le caractère du présent, en dehors de la signification, est si nettement marqué dans la conjugaison transitive. *Nei* n'a ni la forme, ni la signification d'un présent. Bartolome de Santa Teresa écrit (2) : *Zer egin nei zor andi onen alderako?* Zavala traduit cette phrase par : Que podría,

(1) *Verbo vasc.*, p. 31. n° 40.

(2) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 31, n° 41.

puedo o podré yo hacer ahora en satisfaccion de este deuda? „Que pourrais-je, puis-je ou pourrai-je faire pour m'acquitter de cette dette"? — Un seul temps qui exprime un présent, un futur & un conditionnel !

Mais d'où vient ce temps employé par les auteurs biscaïens; p. ex., *Pobreak ezin eranzun leioe mesede andi oneei* (1). „Les pauvres ne pourraient pas répondre à ces grandes faveurs". *Xori, jauna, zeuri, baino befteri eskini negijo nik, kartilla* (2)? „A qui pourrais-je offrir, Seigneur, sinon à vous, cet opuscule"? — La forme de ces flexions nous apprend qu'elles n'appartiennent pas au présent; l'initiale, dans ce cas, aurait dû être l'accusatif *d*. La forme n'est pas non plus celle de l'imparfait de l'indicatif qui se termine en *n*. Ce temps n'est, croyons-nous, & ne peut être que l'imparfait du potentiel tronqué; *nei* est pour *neike*; & c'est ce qui explique la confusion chez Zavala. L'imparfait du potentiel est appelé aujourd'hui présent du conditionnel, & c'est là évidemment la signification que les auteurs basques ont attachée à ce temps, comme l'on voit par les exemples cités. *Leioe*, pour *leikeoe* de *l-edi-ke-o-te* signifie „ils le pouvaient à lui", ou plutôt, puisque l'imparf. potent. est en usage comme conditionnel: „ils le pourraient à lui". Mais la question se présente: Pourquoi ce temps a-t-il perdu la terminaison *ke*? Nous craignons beaucoup que ce ne soit le résultat de la connaissance imparfaite du verbe. La division des temps du subjonctif & du potentiel en temps avec *ke* & sans *ke* n'est pas une théorie nouvelle de Zavala. Astarloa lui a fourni ses données sur le verbe & tous les auteurs biscaïens se servent de cet imparfait qui nous occupe maintenant. Il nous semble donc probable qu'on s'est dit, que, puisque le futur *neike* existait (selon la méthode de ces auteurs), il fallait aussi qu'il eût un présent, qui par conséquent serait *nei*; on n'a pas vu qu'on embrouillait les temps du subjonctif & du potentiel, ces derniers étant les seuls qui aient *ke*; & la manière toute machinale de former des temps avec *ke* & sans *ke* a produit ici un temps qui est fautif, du

(1) Añibarro, *Lora sorta espiritual*, p. 3.

(2) Bartolomé Santa Teresa, *Eufcal-errijetaco*, Introd., p. 3.

moins s'il ne faut pas plutôt le considérer comme une variante du temps en *ke*; *nei* est alors pour *neike*; *nei* ferait une forme syncopée très admissible.

N° 4. — Ce temps est l'imparfait de l'optatif ou potentiel & correspond au présent du conditionnel, *neike* ou *neinke* podría „je pourrais”; Zavala le rend par quatre temps (voir le tableau), & de cette façon il ne court pas grand risque de ne pas citer le vrai temps correspondant. *Edonos biradu leiteke gizona*. En cualquiera hora puede, podrá o podría volverse el hombre (1). „L'homme peut, pourra ou pourrait se convertir à toute heure”. Une telle traduction n'est guère sérieuse; la signification du temps basque ne peut être incertaine à ce degré-là; de plus, il n'y a aucune obscurité dans la grammaire; l'imparfait du potentiel des verbes primitifs est devenu régulièrement, comme auxiliaire, le présent du conditionnel, ou est resté l'optatif déguisé sous le nom de conditionnel. *Zer erantzun neike nik orduan?* Que podré yo responder entonces (en el día del juicio). „Que pourrai-je (& selon nous : que pourrais-je) répondre alors” ?

N° 5. — Ce temps est rendu par Zavala par l'imparfait & le conditionnel & est nommé prétérît imparfait du potentiel. Selon nous, c'est l'imparfait de l'indicatif. *Egon balitz legeiz Yangoikoa bere artean, ea zelan atera leian bere eskuetatik gizona*. Como si Dios hubiera estado discurriendo como podia o podría sacar al hombre de sus manos (2). „Comme si Dieu eût été devisant s'il pouvait ou pourrait tirer l'homme de ses mains”. Ce n'est pas pouvait ou pourrait, c'est l'imparfait & ne peut être que l'imparfait : pouvait.

N° 6. — *Neikean*, &c., est l'imparfait du potentiel & est formé de l'imparfait primitif *neike*, &c. (aujourd'hui en usage comme conditionnel du potentiel), en y ajoutant la caractéristique du passé *an*. *Cristo chito erraz biztu eikean Lazaro ila*. Muy facilmente pudo o podia Cristo resucitar a Lazaro muerto (3). „Christ pouvait facilement ressusciter Lazare mort (qui était mort)”. *Eikean*, comme

(1) *Verbo vasc.*, p. 31, n° 42.

(2) *Verbo vasc.*, p. 31, n° 43.

(3) *Verbo vasc.*, p. 32, n° 44.

l'écrit Moguel (du moins chez Zavala), est considéré par l'auteur comme un imparfait de l'indicatif. Zavala lui-même, dans ses tableaux, écrit *leikean* (1), ce qui est la forme correcte pour le potentiel. Mais *eikean* ou *leikean* est toujours un imparfait & ne doit pas être traduit par *pudo* „il put”. Il faudra rendre ce temps par l'imparfait *podia* „pouvait”, ou peut-être mieux, croyons-nous, par „aurait pu”; *leikean* n'est pas un imparfait de l'indicatif, c'est un imparfait du potentiel, & l'imparfait du potentiel correspond comme auxiliaire au conditionnel (2). Si Moguel n'avait voulu exprimer que „voulait”, indicatif, il aurait pu se servir de *leian*. Mais puisque l'optatif ou potentiel est le mode de doute, de possibilité, il semble que ce mode est ici à sa place.

Nous n'avons rien dit de la formation des flexions qui s'analysent toutes parfaitement bien & peuvent se passer d'explication, à l'exception de *ineiket* ou *einkek* & de *ineik*. Le *i* initial dans ces flexions ne signifie rien; la flexion *ineiket* aurait dû être *heike* de *h-ei-ke*, & puisque le dialecte biscaïen a perdu l'aspiration *eike*; & ainsi *ineikean* aurait dû être *heikean* ou *eikean*. La perte de l'*h* initial paraît avoir été réparée tant bien que mal (les exemples en sont fréquents) par la suffixation d'un *k* parfaitement superflu, apparemment pour distinguer cette 2^{me} personne de la 3^{me} personne.

(1) Même ouvrage, p. 126.

(2) Zavala lui-même traduit ce temps par „habria podido”; voir p. 126, où il donne au haut de la page une variante du futuro imperfecto & du preterito remoto; c.-à-d. *neike* au lieu de *neinke*, & *neikean* au lieu de *neinkean*.

CHAPITRE XIII.

LES VERBES AUXILIAIRES.

§ 1.

Notions préliminaires.

La langue basque possède un assez grand nombre de verbes ou de noms verbaux auxiliaires, beaucoup plus grand qu'on ne l'avait cru, puisqu'elle se sert pour la conjugaison de ses verbes, d'auxiliaires des modes, comme le font les langues anglaise, allemande, hollandaise, &c. (1).

Les verbes auxiliaires sont : *eduki* „tenir”; *eutsi* „tenir”; *ukhen* ou *ukan* „avoir” (tenir?); *iʒan* „être”; *egin* „faire”; *edin* „pouvoir”; *eʒan?*; *eroan* „emmener”; *joan* „aller”; *ibili* „aller”.

Nous croyons les avoir nommés tous. *Eduki* ou *euki* correspond en tout à „avoir” & est l'auxiliaire des verbes transitifs. *Iʒan* est l'auxiliaire des verbes intransitifs. *Egin* & *edin* font, surtout de nos jours, en usage en bisciaïen. *Eroan*, en bisciaïen, est l'auxiliaire des verbes fréquentaifs transitifs, comme *Joan* l'est des verbes intransitifs. *Eutsi* est spécialement bisciaïen & nous n'avons trouvé *ibili* que chez Dechepare & Liçarrague. *Eta sacrificadore principa lac eta scribac çabiltʒan bilha nolatan hura sineciaʒ hatsamanic hil leçaqueten.* „Et les principaux sacrificateurs & les scribes cherchèrent comment, l'ayant pris par ruse, ils pourraient le tuer”. *Muthaturic vaçabilçā (ba-çabiltʒa) ia aspaldi handian* (2). „Depuis longtemps vous allez en changeant (vous changez)”.

(1) En espagnol il y a plus d'auxiliaires qu'en français : *ser, estar, haber, tener, llevar, quedar, venir*, Salva, p. 164.

(2) *Poésies*, p. 50.

Les verbes primitifs réguliers, comme le sont tous les auxiliaires, n'ont que trois modes & deux temps. Il fallait donc des auxiliaires pour compléter la conjugaison, & c'est ainsi que *eʒan* a été pris pour former l'impératif, le subjonctif & le potentiel de *euki*. Nous appelons donc *eʒan* un auxiliaire des modes, puisque, de nos jours, ce nom verbal est spécialement affecté à cet emploi (1).

Pour pouvoir conjuguer un verbe il faut par conséquent connaître tous les verbes auxiliaires, & à cet effet nous avons reconstruit la conjugaison de ces noms verbaux, comme elle a dû être primitivement, croyant que c'est la seule manière d'arriver à un résultat satisfaisant. Le mécanisme de la conjugaison est d'une si grande simplicité, qu'on risque peu de se tromper; d'ailleurs il reste, croyons-nous, peu de place pour le doute, puisque les flexions des verbes se sont généralement conservées d'une façon extraordinaire; mais il faut avouer qu'il y a des noms verbaux basques, faits expressément, dirait-on, pour embrouiller l'analyse, tels que *iʒan* & *eʒan* dont la voyelle initiale n'est pas, ou n'est plus, toujours stable; ensuite, *egin* & *edin* qui, tous les deux, ont une tendance à perdre la consonne médiale & à laisser *ein* comme thème, soit de l'un, soit de l'autre nom verbal. Mais, même pour ces deux noms verbaux, le doute a disparu, croyons-nous; il ne reste de l'incertitude que pour les flexions auxiliaires, de ce qu'on est convenu d'appeler le subjonctif, des verbes intransitifs, avec un régime indirect inhérent. Cette incertitude est causée plutôt par la confusion des flexions que par la difficulté de les analyser.

§ 2.

Conjugaison primitive absolue de eʒan.

Pour le mécanisme de la conjugaison nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XI, § 4.

(1) Les auxiliaires des modes ne sont pas inconnus en français, mais ce n'est que par exception que l'on s'en sert: p. ex., je vais aller = j'irai; je viens de voir = j'ai vu.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Haɣat</i>	<i>Daɣat</i>	—	<i>Zaɣat</i>	<i>Dirɣat</i>
<i>Ŋaɣak</i>	—	<i>Daɣak</i>	<i>Gaɣak</i>	—	<i>Dirɣak</i>
<i>Ŋaɣa</i>	<i>Haɣa</i>	<i>Daɣa</i>	<i>Gaɣa</i>	<i>Zaɣa</i>	<i>Dirɣa</i>
—	<i>Haɣagu</i>	<i>Daɣagu</i>	—	<i>Zaɣagu</i>	<i>Dirɣagu</i>
<i>Ŋaɣaɣu</i>	—	<i>Daɣaɣu</i>	<i>Gaɣaɣu</i>	—	<i>Dirɣaɣu</i>
<i>Ŋaɣate</i>	<i>Haɣate</i>	<i>Daɣate</i>	<i>Gaɣate</i>	<i>Zaɣate</i>	<i>Dirɣate</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Heɣadan</i>	<i>Ŋeɣan</i>	—	<i>Zeɣadan</i>	<i>Ŋirɣan</i>
<i>Ŋeɣakan</i>	—	<i>Heɣan</i>	<i>Geɣakan</i>	—	<i>Hirɣan</i>
<i>Ŋeɣan</i>	<i>Heɣan</i>	<i>Zeɣan</i>	<i>Geɣan</i>	<i>Zeɣan</i>	<i>Zirɣan</i>
—	<i>Heɣagun</i>	<i>Geneɣan</i>	—	<i>Zeɣagun</i>	<i>Ginitɣan</i>
<i>Ŋeɣaɣun</i>	—	<i>Zeneɣan</i>	<i>Geɣaɣun</i>	—	<i>Zinitɣan</i>
<i>Ŋeɣaten</i>	<i>Heɣaten</i>	<i>Zeɣaten</i>	<i>Geɣaten</i>	<i>Zeɣaten</i>	<i>Zirɣaten</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Haɣaker</i>	<i>Daɣaker</i>	—	<i>Zaɣaker</i>	<i>Dirɣaker</i>
<i>Ŋaɣakek</i>	—	<i>Daɣakek</i>	<i>Gaɣakek</i>	—	<i>Dirɣakek</i>
<i>Ŋaɣake</i>	<i>Haɣake</i>	<i>Daɣake</i>	<i>Gaɣake</i>	<i>Zaɣake</i>	<i>Dirɣake</i>
—	<i>Haɣakegu</i>	<i>Daɣakegu</i>	—	<i>Zaɣakegu</i>	<i>Dirɣakegu</i>
<i>Ŋaɣakeɣu</i>	—	<i>Daɣakeɣu</i>	<i>Gaɣakeɣu</i>	—	<i>Dirɣakeɣu</i>
<i>Ŋaɣakete</i>	<i>Haɣakete</i>	<i>Daɣakete</i>	<i>Gaɣakete</i>	<i>Zaɣakete</i>	<i>Dirɣakete</i>

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hezaket</i>	<i>Nezake</i>	—	<i>Zezaket</i>	<i>Dirzake</i>
<i>Nezakek</i>	—	<i>Hezake</i>	<i>Gezakek</i>	—	<i>Hirzake</i>
<i>Nezake</i>	<i>Hezake</i>	<i>Lezake</i>	<i>Gezake</i>	<i>Zeake</i>	<i>Lirzake</i>
—	<i>Hezakegu</i>	<i>Genezake</i>	—	<i>Zeakegu</i>	<i>Ginitzake</i>
<i>Nezakezu</i>	—	<i>Zenezake</i>	<i>Gezakezu</i>	—	<i>Zinitzake</i>
<i>Nezakete</i>	<i>Hezakete</i>	<i>Lezakete</i>	<i>Gezakete</i>	<i>Zeakete</i>	<i>Lirzakete</i>

IMPÉRATIF.

<i>Naçak</i>	N'existe	<i>Eçak</i>	<i>Gaçak</i>	N'existe	<i>Irçak</i>
<i>Naça</i>	pas.	<i>Beça</i>	<i>Gaça</i>	pas.	<i>Biça</i>
<i>Naçaçu</i>		<i>Eçaçu</i>	<i>Gaçaçu</i>		<i>Irçaçu</i>

Toutes ces flexions se retrouvent chez Dechepare, Liçarrague & Larramendi.

Le *e* initial devient *a*, selon la règle, au présent de l'indicatif; *ekarri* fait *dakart* „je porte”; & *eçan* fait *daçat*. *Hala finhets eçiaçana* (1) (pour *eç-daçana*) „celui qui ne croit pas”. *Hongi egin badaçagu* (2) (pour *ba-daçagu*) „si nous faisons bien”. *Certan iuya hic vaytaçac* (*bay-daçak*) *eure izterbeguia* (3) „en quoi tu juges ton ennemi”.

En guipuzcoan, l'impératif & le subjonctif ont aussi le *a* initial. En basque, comme c'est aussi souvent le cas en français, l'impératif est au fond l'indicatif, & le subjonctif n'est autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n* „que”. On retrouve donc dans ces deux modes l'indicatif, qui n'est plus en usage aujourd'hui. L'impératif avec „me” pour objet, est : *naçak*, *naça*, &c. (4); avec „nous” il

(1) Dechepare, *Poésies*, p. 12.

(2) Dechepare, *Poésies*, p. 12.

(3) Dechepare, *Poésies*, p. 60.

(4) Arte, p. 140.

est : *gaitzak*, &c. Chez Larramendi on trouve encore le „futuro condicional” qui est le présent de l’indicatif, précédé de *ba* „si” : *baazat*, *baaza*, &c., c’est-à-dire : *ba hazat*, *ba haža*, &c. „si je le puis” ou quelle que soit la signification de *ežan*. Il y a donc assez de temps pour vérifier la forme primitive avec *a* initial.

Du temps de Liçarrague, l’*e* initial était aussi toléré; l’auteur écrit toutes les flexions avec *e*, comme cela est généralement le cas aujourd’hui, excepté en guipuzcoan. *Eta baldin erran badezat* „& si je te dis”. *Baldin ikuž ežpahezat*. Jean XIII, 8. „Si je ne te lave” (*ež-ba-hezat*). *Jo hežadan* „que je te frappe”, *hezat* + *n*.

L’exactitude de notre conjugaison primitive, reconstruite selon le procédé de la conjugaison basque, se trouve par conséquent doublement confirmée; d’abord par les flexions qui se sont encore conservées chez Liçarrague; ensuite par les flexions composées ou dérivées qui sont en usage de nos jours. Ceci donne un grand appui aux cas, très rares il est vrai, où la certitude n’est pas prouvée d’une manière aussi surabondante.

Nous avons donné l’imparfait de l’indicatif, sans le *n* mystérieux; *nežan* & non *nenžan*. Decheparre écrit déjà cet *n* : *Jaun erregek mezu nenžan* (1) „le seigneur Roi m’ordonna”. Comme la valeur de cet *n* est inconnue, & que beaucoup d’imparfaits ne l’ont pas, nous avons cru pouvoir l’omettre, sans vouloir dire que cette lettre n’y fût pas à l’origine. Rappelons que l’imparfait sans objet ou, comme on se le figure, avec la 3^{me} pour objet, a le sujet préfixé (2) : *nežan*, c.-à-d. *n-ežan* „je-thème”; mais quand l’objet est „me, te, nous, vous,” c’est l’objet qui est préfixé. *Hežadan* est formé de *h-eža-t-n*, objet-thème-sujet-terminaison. *Nežakan* est formé de *n-eža-h-n* (3).

Les deux temps du potentiel ont la même forme que ceux de l’indicatif, sauf la terminaison *ke*. Ce qui a été dit par rapport à l’*a* initial, est également applicable à ce mode-ci.

(1) *Poésies*, p. 58.

(2) Voir ch. XI, § 7.

(3) Pour les caractéristiques des pronoms, voir ch. XI, § 3.

§. 3.

La conjugaison absolue de ezan comme auxiliaire des verbes transitifs.

Ezan sert, de nos jours, comme auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel des verbes transitifs, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen.

Puisque le subjonctif n'est autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n* „que'', *dezat* + *n* a donné *deẓadan*, après la mutation régulière de *t* en *d*. De même *hezat* + *n* fait *hezadan*, & *neẓak* + *n* *neẓakan* & ainsi de suite. Il n'y a qu'à appliquer les lois phonétiques, &, puisque *k* médial est élide, *neẓakan* devient *naẓaan*, 'guip., & *neẓayan*, soul. Ce dernier dialecte, comme plusieurs autres, intercale *y* pour éviter l'hiatus. Nous donnerons d'abord les conjugaisons avec „le'' & „les'' pour objet; ensuite celles avec „me, te, nous, vous'' pour objet.

IMPÉRATIF.

Ce mode est resté comme il était à l'origine. Seulement on a ajouté les 2^{mes} perf. plur. en remplacement des 2^{mes} perf. plur. primitives qui sont en usage pour le singulier honorifique. Ces flexions sont: *eẓaẓue* ou *eẓaẓute*, guip., lab., bn. & *eẓaẓie*, soul. Avec l'objet pluriel „les'' le souletin dit *eẓak* pour *iẓak*, *eẓaẓu* & *eẓaẓie* (1).

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 91.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Objet sing. „le”	Objet plur. „les”
<i>Dezat</i> + <i>n</i> donne <i>deżadan</i> .	<i>Dirzat</i> + <i>n</i> donne <i>dirżadan</i> .
<i>Dezak</i> + <i>n</i> „ <i>deżakan</i> .	<i>Dirzak</i> + <i>n</i> „ <i>dirżakan</i> .
<i>Deza</i> + <i>n</i> „ <i>deżan</i> .	<i>Dirza</i> + <i>n</i> „ <i>dirżan</i> .
<i>Dezagu</i> + <i>n</i> „ <i>deżagun</i> .	<i>Dirzagu</i> + <i>n</i> „ <i>dirżagun</i> .
<i>Dezaçu</i> + <i>n</i> „ <i>deżaçun</i> .	<i>Dirzaçu</i> + <i>n</i> „ <i>dirżaçun</i> .
<i>Dezate</i> + <i>n</i> „ <i>deżaten</i> .	<i>Dirzate</i> + <i>n</i> „ <i>dirżaten</i> .

IMPARFAIT.

<i>Nezan</i> + <i>n</i> reste <i>nezan</i> .	<i>Nirzan</i> + <i>n</i> reste <i>nirzan</i> .
<i>Hezan</i> + <i>n</i> „ <i>hezan</i> , &c.	<i>Hirzan</i> + <i>n</i> „ <i>hirzan</i> , &c.

Ces flexions sont les mêmes dans tous les dialectes. Il suffira d'indiquer les quelques variations qui s'y trouvent.

La 2^{me} perf. sing. a conservé en labourdin le *k*, ce qui est rare : *deżakan*; mais, comme d'habitude, le guipuzcoan & le souletin l'ont élidé; le premier de ces dialectes a laissé subsister l'hiatus : *deżaan*; le second l'a évité en intercalant *y* : *deżayan*. On trouve chez Lardizabal (guip.) *eżakan*. Si cette flexion est en usage, elle est fortement corrompue; l'objet *d* doit précéder le thème au présent. La 2^{me} perf. sing. a toujours été un point faible des basquifants espagnols (1).

Quand *deżaçun* est devenu le singulier honorifique, on a formé, pour le remplacer, *deżaçuten*, g., *deżaçuen*, l. bn., *deżaçien*, soul. Ce temps est resté, comme l'on voit, ce qu'il était il y a des siècles, ou plutôt ce qu'il a toujours été; ou il faudrait admettre que la langue

(1) Voir chap. XI, § 3.

eût changé & le thème & son procédé de conjugaison, ce qui n'est guère probable.

L'imparfait est le même dans tous les dialectes. Puisque le *n* de la terminaison & la conjonction *n* s'assimilent, il n'y a qu'une seule forme pour l'imparfait dans les deux modes, ou, plus correctement, puisque le subjonctif n'existe pas, l'imparfait suivi de la conjonction *n* ne change pas de forme. Le *n* mystérieux qui se trouve chez Dechepare (voir l'exemple cité plus haut), ne s'écrit plus aujourd'hui; tous les dialectes disent *nezan* & non pas *nenzan*. Seulement les 3^{mes} personnes ont, dans les dialectes basques français, un *l* initial au lieu du *z*. Cet *l* a été considéré par tous les auteurs & grammairiens comme étant le signe distinctif de la 3^{me} perf. de l'imparfait du subjonctif; on dit *lezan* pour *zezan*. Comme le subjonctif n'existe pas, il y a ici une erreur que nous avons discutée dans la seconde partie de notre grammaire, en parlant de l'emploi des temps (1).

Puisque tous les dialectes basques espagnols ont perdu le *h* de la 2^{me} personne, *hezan* est devenu *ezan*; mais on écrit *ezaan*, par fausse analogie avec d'autres 2^{mes} personnes, où la chute de l'*h* a laissé l'hiatus *aa* (2).

En remplacement des 2^{mes} perf. plur. en usage pour le singulier, on a formé *zenezetan*, g. l. bn. & *zenezen*, soul. (2).

En prenant pour nom verbal *ikusi* „vu”, nous avons donc : *ikusi dezadan* „que je le voie” & *ikusi nezan* „que je le visse”, *ikusi dirzadan* „que je les voie” & *ikusi nitzan* „que je les visse”.

POTENTIEL.

Le présent du potentiel de *ezan* sert comme auxiliaire du présent du potentiel des verbes intransitifs : *ikusi dezaket* „je puis le voir”; l'imparfait forme l'imparfait : *ikusi nezake* „je pouvais voir”. Ceci est la signification propre de ce dernier temps; mais depuis Larra-

(1) Ch. xxiv, § 15.

(2) Chap. xi, § 3.

mendi, à ce qu'il paraît, ce temps a changé de signification &, par conséquent de nom; *ikusi neẓake*, que Larramendi traduit encore par l'imparfait, est traduit de nos jours par le conditionnel „je pourrais voir”.

Ce changement de signification s'explique très bien, puisque le potentiel des verbes, qui sont en usage comme auxiliaires, a pris la place du futur (prés. potent.) & du conditionnel (imparf. potent.); comp. *nuke* „j'aurais”; *ninẓake* ou *ninẓate* „je serais”. *Neẓake*, comme verbe indépendant, non-auxiliaire, est un imparfait du potentiel; comme verbe auxiliaire, un conditionnel (1).

Tous les dialectes ont conservé la forme primitive, sauf le *a* initial, qui est *e* de nos jours: *deẓaker*, *deẓakek*, *deẓake*, &c., pour le présent. Le conditionnel est: *neẓake*, *heẓake*, *leẓake*, &c., & l'imparfait qu'on a formé du conditionnel, en y ajoutant la caractéristique du passé, est: *neẓakean*, *heẓakean*, *leẓakean*, &c.

Il n'y a qu'à observer que les dialectes basques espagnols n'ont pas le *h* initial: *eẓake* & *eẓakean*; & que les dialectes basques français disent *gineẓake* & *zineẓake* pour *geneẓake* & *zeneẓake*.

§ 4.

Conjugaison avec „me, te, nous, vous” pour objet.

IMPÉRATIF.

ACCUSATIF „me”.

guip.	lab.	soul.
<i>Neẓak</i>	<i>Neẓak</i>	<i>Neẓak</i>
<i>Neẓa</i>	<i>Neẓala</i>	<i>Neẓala</i>
<i>Neẓazu</i>	<i>Neẓazula</i>	<i>Neẓazula</i>
<i>Neẓate</i>	<i>Neẓatela</i>	<i>Neẓatela</i>

(1) Nous devons renvoyer le lecteur au ch. xii, § 4, où la confusion produite par la dénomination de „conditionnel” a été discutée.

ACCUSATIF „te”

guip.	lab.	foul.
<i>Eza</i>	—	<i>Hezala</i>
<i>Ezate</i>	—	<i>Hezela</i>

ACCUSATIF „nous”

<i>Gaitzak</i>	<i>Gaitzak</i>	<i>Gitzak</i>
<i>Gaitza</i>	<i>Gaitzala</i>	<i>Gitzala</i>
<i>Gaitzaçu</i>	<i>Gaitzaçula</i>	<i>Gitzaçula</i>
<i>Gaitzate</i>	<i>Gaitzatela</i>	<i>Gitzela</i>

ACCUSATIF „nous”

<i>Bizaitza</i>	<i>Zaitzala</i>	<i>Zitzala</i>
<i>Bizaitzate</i>	<i>Zaitzatela</i>	<i>Zitzela</i>

L'impératif, comme l'on voit, n'est autre chose que le présent de l'indicatif, accompagné en labourdin & en fouletin de la conjonction *la* „que” : *Naçala* „qu'il me” (regarde, voie, batte). La traduction littérale ne peut être donnée, la signification primitive de *ezan* s'étant perdue. En admettant que *ezan* signifie „pouvoir” (ce qui probablement n'est pas) *naçak*, signifierait : „puisse-tu me”; *naça* „qu'il me puisse”, &c.

Les personnes du pluriel ont encore la caractéristique supplémentaire du pluriel *it* (1). *Gaçak* est devenu *gaitzak*; *gaça*, *gaitza*, &c. La 3^{me} perf. plur. en fouletin est fortement corrompue; *gitzatela* pour *gaitzatela* est devenu *gitzela*, par suite de l'habitude de ce dialecte de considérer le *e* comme un signe de pluralité; *gitzala* sing., *gitzela* pluriel.

Nous n'avons pas découvert, jusqu'à présent, que Liçarrague se serve de *ezan* comme auxiliaire de l'impératif & du subjonctif, quand l'objet est „me, te, nous, vous”. Nous avons donc omis de citer ce dialecte.

(1) Ch. xi, § 3.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

ACCUSATIF „me”.

guip.	foul.	lab.
<i>Nezaan</i>	<i>Nežayan</i>	<i>Nežakan</i>
<i>Nezan</i>	<i>Nežan</i>	<i>Nežan</i>
<i>Nezažun</i>	<i>Nežazun</i>	<i>Nežazun</i>
<i>Nežaten</i>	<i>Nežen</i>	<i>Nežaten</i>

ACCUSATIF „te”.

<i>Ažadan</i>	<i>Hežadan</i>	—
<i>Ažan</i>	<i>Hežan</i>	—
<i>Ažagun</i>	<i>Hežagun</i>	—
<i>Ažaten</i>	<i>Hežen</i>	—

„nous”.

<i>Gairzaan</i>	<i>Giržayan</i>	<i>Giržakan</i>
<i>Gairzan</i>	<i>Giržan</i>	<i>Giržan</i>
<i>Gairžazun</i>	<i>Giržazun</i>	<i>Giržazun</i>
<i>Gairžate</i>	<i>Giržen</i>	<i>Giržaten</i>

„vous” (sing. honor.).

<i>Zairžadan</i>	<i>Ziržadan</i>	<i>Zetžadan</i>
<i>Zairzan</i>	<i>Ziržan</i>	<i>Zetžan</i>
<i>Zairžagun</i>	<i>Ziržagun</i>	<i>Zetžagun</i>
<i>Zairžaten</i>	<i>Ziržen</i>	<i>Zetžaten</i>

„vous” (plur.).

<i>Zairžatedan</i>	<i>Ziržedan</i>	<i>Zetžatedan</i>
<i>Zairžaten</i>	<i>Ziržayen</i>	<i>Zetžaten</i>
<i>Zairžategun</i>	<i>Ziržegun</i>	<i>Zetžategun</i>
<i>Zairžaten</i>	<i>Ziržeyen</i>	<i>Zetžateyen</i>

Ces flexions ont si peu souffert de mutations phonétiques qu'elles peuvent presque se passer de commentaire; du moins celles qui ont le pronom singulier pour accusatif. Le guipuzcoan a changé la voyelle initiale, selon la règle, en *a*. Les flexions avec la 2^{me} personne comme régime ont perdu, comme toujours, le *h* initial. La 3^{me} pers. soul. *hezén* est la contraction de *hezaten*. Celles qui ont *gu* ou *zu* pour accusatif demandent une explication. On dirait que *gazak* & *zazat* auraient pu donner *gazakan*, ou après la chute du *k* *gazaan*, ou après sa mutation en *y* *gazayan*; mais ce n'est pas le cas; on trouve *gaitzaan*, *g.*, *gitzayan*, *f.*

Ces flexions sont cependant formées très régulièrement. Le pluriel du pronom-sujet est indiqué, en sus du pronom même, par un groupe *it*. Or *eza*, dont l'initiale est devenue ici *a* (selon la règle) avec *it* intercalé, donne *aitza*, & précédé de *g*: *gaitza*; & ainsi *gaitza* + *k* + *n* fait *gaitzokan*. En guip. le *k* aura été élidé comme dans *nazaan* & alors *gaitzaan* (1); en souletin il a été converti selon la règle en *y*: *gitzayan*. De même *zazat* est devenu *zaitzat* + *n* ou *zaitzadan*, *g.*, *zitzadan*, soul.

IMPARFAIT.

„me”.

guip.	soul.	lab.
<i>Nintzakan</i>	<i>Nentzayan</i>	<i>Nintzakan</i>
<i>Nintzan</i>	<i>Nentzan</i>	<i>Nintzan</i>
<i>Nintzazun</i>	<i>Nentzazun</i>	<i>Nintzazun</i>
<i>Nintzaten</i>	<i>Nentzen</i>	<i>Nintzaten</i>

„te”

<i>Inzaadan</i>	<i>Hentzadan</i>
<i>Inzaan</i>	<i>Hentzan</i>
<i>Inzaagun</i>	<i>Hentzagun</i>
<i>Inzaaten</i>	<i>Hentzen</i>

(1) Larramendi ne cite pas cette flexion; mais puisqu'il donne *nazaan*, on peut aussi admettre *gaitzaan* sans *k*.

„nous”.

guip.	soul.	lab.
<i>Gintzaan</i>	<i>Gintzayan</i>	<i>Gintzakan</i>
<i>Gintzan</i>	<i>Gintzan</i>	<i>Gintzan</i>
<i>Gintzazun</i>	<i>Gintzazun</i>	<i>Gintzazun</i>
<i>Gintzaten</i>	<i>Gintzén</i>	<i>Gintzaten</i>

„vous” (sing. honor.).

<i>Zintzadan</i>	<i>Zintzadan</i>	<i>Zintzadan</i>
<i>Zintzan</i>	<i>Zintzan</i>	<i>Zintzan</i>
<i>Zintzagun</i>	<i>Zintzagun</i>	<i>Zintzagun</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzén</i>	<i>Zintzaten</i>

„vous” (plur.)

<i>Zintzatedan</i>	<i>Zintzedan</i>	<i>Zintzatedan</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzen</i>	<i>Zintzaten</i>
<i>Zintzategun</i>	<i>Zintzegun</i>	<i>Zintzategun</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzayen</i>	<i>Zintzateyen</i>

Comme le *n* final de l'imparfait de l'indicatif s'assimile avec la conjonction *n* „que” du subjonctif, ces deux temps sont les mêmes. La seule différence qui pourrait exister pour nous (mais pas en réalité) entre ces deux temps, c'est le *n* intercalé, le *n* que nous appelons mystérieux. Nous ignorons si primitivement il s'y trouvait. Aussi haut que nous puissions remonter il s'y trouve. Dechepare écrit : *Jaun erregek mezu nenzan* & non *nezan*. „Le seigneur Roi m'ordonna” (1). Si nous intercalons le *n* dans les temps primitifs, ils correspondent, lettre par lettre, avec les imparfaits comme auxiliaires du subjonctif; *nenzakan* est aujourd'hui *nintzakan*, g. & l. & *nenzayan* (avec *y* pour *k* élidé) en soul. La tendance à prononcer *iz* pour *z* est cause du *r* qui se trouve ici & que Dechepare n'écrivait pas encore, comme on voit; *nenzan* & non *nenzan*. — Le guip. *inzaadan* est mal

(1) *Poésies*, p. 38.

formé. En restituant le *h* initial nous aurons *hinʒadan*. Le second *a* s'y trouve, par une fausse analogie avec une flexion telle que *neʒaan* (1). Il va sans dire que le *a* est de trop dans toutes les personnes de l'imparfait guipuzcoan; il fallait *inʒan*, *inʒagun*, *inʒaten*. Les imparfaits de l'auxiliaire correspondent si bien avec la forme primitive (sauf le *n* intercalé) que toute explication serait superflue. Le souletin *ʒintʒedan* a changé machinalement le *a* de *ʒa* en *ʒe*. Le guip. montre d'où vient le *e*; *ʒe* est la syncope de *ʒate*.

Le potentiel de la conjugaison se retrouve dans quelques dialectes sous sa forme primitive (p. ex. *naʒakek*, g., l.), & sert comme auxiliaire du potentiel des verbes transitifs.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

„me”.

guip.	soul.	lab.
<i>Naʒakek</i>	<i>Neʒakek</i>	<i>Naʒakek</i>
<i>Naʒake</i>	<i>Niʒake</i>	<i>Naʒake</i>
<i>Naʒakeʒu</i>	<i>Niʒakeʒu</i>	<i>Naʒakeʒu</i>
<i>Naʒakete</i>	<i>Niʒakeye</i>	<i>Naʒakete</i>

„te”.

<i>Atʒaket</i>	<i>Hitʒaket</i>
<i>Atʒake</i>	<i>Hitʒake</i>
<i>Atʒakegu</i>	<i>Hitʒakegu</i>
<i>Atʒakete</i>	<i>Hitʒakeye</i>

„nous”.

<i>Gaitʒakek</i>	<i>Getʒakek</i>	<i>Gaitʒakek</i>
<i>Gaitʒake</i>	<i>Gitʒake</i>	<i>Gaitʒake</i>
<i>Gaitʒakeʒu</i>	<i>Gitʒakeʒu</i>	<i>Gaitʒakeʒu</i>
<i>Gaitʒakete</i>	<i>Gitʒakeye</i>	<i>Gaitʒakete</i>

(1) Voir ch. xi, § 3.

„vous" (sing. honor.).

guip.	foul.	lab.
<i>Zaitzaketi</i>	<i>Zitzaketi</i>	<i>Zaitzaketi</i>
<i>Zaitzake</i>	<i>Zitzake</i>	<i>Zaitzake</i>
<i>Zaitzaguke</i>	<i>Zitzakegu</i>	<i>Zaitzakegu</i>
<i>Zaitzakete</i>	<i>Zitzakie</i>	<i>Zaitzakete</i>

„vous".

<i>Zaitzaketet</i>	<i>Zitzakiet</i>	<i>Zaitzaketet</i>
--------------------	------------------	--------------------

Généralement toutes ces flexions se sont bien conservées. Il y a cependant en fouletin, ce qui semblerait être plutôt des erreurs, que des mutations phonétiques. Les flexions avec l'accusatif „me" sont régulières, excepté le *t* qui s'y trouve; *n-eṭa-ke-k* ne donne pas *netzakek*. Mais ce qui ne s'explique pas, c'est le *i* du fouletin *nitzake* pour *netzake*, tandis que *netzakek* & *getzakek* ont *e*. C'est d'abord du désordre; mais ce qui est pire, c'est qu'on est tenté d'y reconnaître cette tendance à vouloir rapprocher des conjugaisons où l'on n'a vu qu'un seul & même thème verbal. Ce même *i* se retrouve aussi en guipuzcoan (voir plus loin le conditionnel). Comme *eṭan* & *iṭan* ne diffèrent que par l'initiale, cette confusion est déplorable.

CONDITIONNEL.

„me"

guip.	foul.	lab.
<i>Ṃintzakek</i>	<i>Ṃentzakek</i>	
<i>Ṃintzake</i>	<i>Ṃentzake</i>	
<i>Ṃintzatuke</i>	<i>Ṃentzakeṭu</i>	
<i>Ṃintzakete</i>	<i>Ṃentzakeye</i>	

„te”.

guip.	foul.	lab.
<i>Intzaker</i>	<i>Hentzaker</i>	
<i>Intzake</i>	<i>Hintzake</i>	
<i>Intzakeguke</i>	<i>Hentzakegu</i>	
<i>Intzakete</i>	<i>Hentzakeye</i>	

„nous”.

<i>Gintzakek</i>	<i>Gentzakek</i>
<i>Gintzake</i>	<i>Gentzake</i>
<i>Gintzatzuke</i>	<i>Gentzakezu</i>
<i>Gintzakete</i>	<i>Gentzakeye</i>

„vous”.

<i>Zintzaker</i>	<i>Zentzaker</i>
<i>Zintzake</i>	<i>Zentzake</i>
<i>Zintzaguke</i>	<i>Zentzakegu</i>
<i>Zintzakete</i>	<i>Zentzakeye</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du conditionnel en y suffixant *an*. *Nintzakek* fait *nintzakean*, &c.

guip.	foul.	lab.
<i>Nintzakean</i>	<i>Nentzakeyan</i>	<i>Nintzakeyan</i>

Les dialectes basques français possèdent un mode appelé „votif” que n'ont pas les dialectes basques espagnols. Ce mode a deux temps : le présent & le futur.

PRÉSENT.

*Ainu**Aihu**Ailu**Aikunu**Aizunu**Ailie*

FUTUR.

*Aineza**Aiheza**Aileza**Aikeneza**Aizeneza**Aileze*

Ces temps sont composés, croyons-nous, de *ai* pour *adi* & de *nu* pour *nuke*, &c., & de *neza*, &c, pour, *nezake*. Pour ne pas nous répéter, nous renvoyons le lecteur au § 15 où ces temps ont été discutés. Les quelques mutations phonétiques n'offrent pas de difficultés; le *g* de *genezake* s'est durci, selon la règle, après la voyelle : *aikeneza*. *Kunu* pour *gunu* est la forme souletine pour *gendu*; on dit *gunuke* au lieu de *genduke*.

§ 5.

Les conjugaisons primitives, relatives, du nom verbal ezan.

L'indicatif de *ezan*, suivi de la conjonction *n* „que”, se retrouve aussi dans les conjugaisons relatives des verbes transitifs, comme auxiliaire du subjonctif.

Les parties constituantes des flexions relatives se suivent dans l'ordre suivant : accusatif, thème, datif, nominatif. Ainsi *ezan* a donné *d-eza-t-h* „tu-me-thème-le”, ce qui s'écrit *dezadak*, puisque le *t* devient *d*, quand suit un suffixe, & que *h* se durcit en *k* (1). De même „je-te-thème-le” fait *d-eza-h-t* ou bien *dezakat*. „Je-vous-thème-le” fait *d-eza-zu-t* ou bien *dezazut*; „je-lui-thème-le” fait *d-eza-ho-t*, ou bien *dezaot* ou *dezaoyot*, puisque le *h* s'élide toujours dans ce cas-ci, & que *y* prend sa place pour éviter l'hiatus.

(1) Voir ch. III & XI, § 3.

Ces flexions (nous en citons seulement une de chaque conjugaison), pour servir d'auxiliaire du subjonctif, sont suivies de la conjonction *n* „que”, & *deṣadak* + *n* donne *deṣadakan*, que nous retrouvons en guipuzcoan, avec le *k* élidé, selon l'usage de ce dialecte, comme *dieṣadaan* ; & en fouletin avec l'y intercalé *dieṣadayan*. Ainsi : *eman dieṣadayan* „que tu me le donnes”.

Deṣakat + *n* devient *deṣakadan*, & *deṣaṣut* + *n* fait *deṣaṣudan* ; la première de ces flexions se retrouve en labourdin avec le *k*, en fouletin avec *y* : *diṣayadan* ; p. ex. *eman diṣayadan* „que je te le donne”.

Puisque le *k* est toujours élidé en guipuzcoan, Larramendi cite *dieṣadaan*, mais Lardizabal le corrige & écrit *diṣadakan*, ne se doutant pas, à ce qu'il paraît, que *diṣadakan* signifie „que tu me le”. Si le *k* peut se conserver, il faut qu'il soit à sa place : *dieṣakadan* (1).

Deṣahot + *n* est devenu *diṣayodan* ; le *h* a été élidé dans tous les dialectes & quelques-uns l'ont remplacé par *y*, pour éviter l'hiatus. Le guipuzcoan dit *dioṣadan*, en plaçant le datif devant le thème ; le fouletin a *diṣodan*. Toutes ces flexions se trouveront au complet dans les conjugaisons qui vont suivre.

INDICATIF.

PRÉSENT (datif singulier).

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Deṣakat</i>	<i>Deṣayot</i>
<i>Deṣadak</i>	—	<i>Deṣayok</i>
<i>Deṣat</i>	<i>Deṣak</i>	<i>Deṣayo</i>
—	<i>Deṣakagu</i>	<i>Deṣayogu</i>
<i>Deṣadaṣu</i>	—	<i>Deṣayoṣu</i>
<i>Deṣadate</i>	<i>Deṣakate</i>	<i>Deṣayote</i>

(1) Tout prouve qu'on a toujours ignoré l'origine de ces doubles voyelles, ainsi que celle de la gutturale ; comp. chap. xi, § 3.

Deṣadak est formé de *d-eṣa-t-h* „tu-me-thème-le”. Le *t* final, quand suit une voyelle, devient *d*; & le *h* final se durcit en *k* (1). *Deṣakat* est formé de *d-eṣa-h-t* „je-te-thème-le”. Il est possible que le *h* ne soit pas durci en *k*, mais qu’il ait été élidé : *deṣaat*. Dans ce cas quelques dialectes auront conservé l’hiatus, & d’autres l’auront évité en intercalant *y* : *Deṣayat*. Cependant le labourdin a conservé le *k* dans quelques rares flexions.

Deṣayot est formé de *d-eṣa-ho-t* „je-lui-thème-le”. Le *h* ne s’est jamais conservé; selon la règle il est devenu *k*, ou bien il a été élidé, & l’hiatus a été évité à l’aide de *y* : *deṣayot* (2).

Nous avons admis ici la mutation de *h* en *k* dans *deṣakat*, & non pas dans *daṣahot*, puisque le *k* se trouve, exceptionnellement il est vrai, dans la première de ces flexions, & jamais dans celles qui ont pour régime indirect „à lui”, du moins dans le verbe *eṣan*; la mutation en *k* se trouve dans *eroan*; voir ce verbe.

IMPARFAIT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Neṣakan</i>	<i>Neṣayon</i>
<i>Heṣadan</i>	—	<i>Heṣayon</i>
<i>Zeṣadan</i>	<i>Zeṣakan</i>	<i>Zeṣayon</i>
—	<i>Geneṣakan</i>	<i>Geneṣayon</i>
<i>Zeneṣadan</i>	—	<i>Zeneṣayon</i>
<i>Zeṣadaten</i>	<i>Zeṣakaten</i>	<i>Zeṣayoten</i>

L’imparfait est formé, comme toujours, du nom verbal, précédé du pronom-sujet & suivi du régime indirect (datif), auquel est suffixée la terminaison *n*. *Heṣadan* se compose de *h-eṣa-t-n*, & ainsi de suite. Le *h* devenu *k* dans *neṣakan* (*n-eṣa-h-n*) peut avoir été élidé : *neṣaan*, & remplacé par *y* : *neṣayan* (3). L’*h* dans *neṣayon* (pour *n-eṣa-ho-n*), ne se retrouve pas plus qu’au présent; il est toujours élidé, & quelquefois l’hiatus est évité en intercalant *y* : *neṣayon*.

(1) Voir ch. III.

(2) Voir ch. XI, § 3.

(3) Voir ch. XI, § 3.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Deʒakekat</i>	<i>Deʒayoker</i>
<i>Deʒakedak</i>	—	<i>Deʒayokek</i>
<i>Deʒaket</i>	<i>Deʒakek</i>	<i>Deʒayoke</i>
—	<i>Deʒakekagu</i>	<i>Deʒayokegu</i>
<i>Deʒakedaʒu</i>	—	<i>Deʒayokeʒu</i>
<i>Deʒakedate</i>	<i>Deʒakekate</i>	<i>Deʒayokete</i>

Deʒakedak est formé de *d-eʒa-ke-t-h*, avec *t* converti en *d*, & le *h* final durci en *k*. Les autres flexions s'expliquent d'elles-mêmes.

Deʒakekat est formé de *d-eʒa-ke-h-t*, & *deʒakek* de *d-eʒa-ke-h*. Le *h* final de *deʒakeh* a dû se durcir en *k* : *deʒakek*; mais le *h* de *deʒakehat* a pu se convertir en *k* ou bien être éliidé. Ce dernier cas est plus probable & a donné en effet en souletin *deʒakeyat*; ou bien *deʒakeat*.

Deʒakoker est formé de *d-eʒa-ho-ke-t*. Puisque nous croyons que *ko*, qui est aussi *o* ou *yo*, dérive de *hau* (1), il est plus probable que la forme primitive était *deʒayoker*, &c. La syllabe *ke* peut avoir précédé le datif. Liçarrague écrit, Matt. III, 9. : *dieçaqueo* ce que nous écrivons *dieʒakeyo*.

IMPARFAIT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Neʒakek</i>	<i>Neʒakeyo</i>
<i>Heʒaket</i>	—	<i>Heʒakeyo</i>
<i>Leʒaket</i>	<i>Leʒakek</i>	<i>Leʒakeyo</i>
—	<i>Geneʒakek</i>	<i>Geneʒakeyo</i>
<i>Zeneʒaket</i>	—	<i>Zeneʒakeyo</i>
<i>Leʒakete</i>	<i>Leʒatekek</i>	<i>Leʒakeyote</i>

(1) Voir ch. XI, § 3.

Nous avons appliqué la loi phonétique aux flexions „le à lui”; comparez celles du présent.

Hezaket est formé de *h-eza-ke-t*.

Nezakek est formé de *n-eza-ke-h*.

Il serait possible que *ke* fût placé à la fin de la flexion, ce qui ferait *h-eza-t-ke* ou bien *hezadake*, & ainsi de suite : *Lezadake*, *zenezadake*, *lezadakete*. De même *nezahake* ou *nezayake* de *n-eza-h-ke* & *nezayoke* de *n-eza-yo-ke*.

INDICATIF.

PRÉSENT (datif pluriel).

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Dezazut</i>	<i>Dezayotet</i>
<i>Dezaguk</i>	—	<i>Dezayotek</i>
<i>Dezagu</i>	<i>Dezazu</i>	<i>Dezayote</i>
—	<i>Dezazugu</i>	<i>Dezayotegu</i>
<i>Dezaguzu</i>	—	<i>Dezayotezu</i>
<i>Dezagute</i>	<i>Dezazute</i>	<i>Dezayotete</i>

Dezaguk est formé de *d-eza-gu-h*; le *h* final durci en *k*, & ainsi de suite.

Dezazut est formé de *d-eza-zu-t*.

Dezayotet est formé de *d-eza-ho-te-t*. Comp. les flexions „le à lui”. Comme *ho* est pour *hau* (1), il est probable que la forme primitive était *dezayotet* avec *y*, comme on le trouve chez Liçarrague, Matt. XXI, 41, *dierzoyoten* „que il les à lui”.

IMPARFAIT.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Nezazun</i>	<i>Nezayoten</i>
<i>Nezagun</i>	—	<i>Hezayoten</i>

(1) Voir ch. XI, § 3.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
<i>Zezagun</i>	<i>Zezazun</i>	<i>Zezayoten</i>
—	<i>Genezazun</i>	<i>Genezayoten</i>
<i>Zenezagun</i>	—	<i>Zenezayoten</i>
<i>Zezaguten</i>	<i>Zezazuten</i>	<i>Zezayoteten</i>

Comparez les imparfaits avec les datifs singuliers. *Nezahoten* devient, selon les lois phonétiques, *nezayoten*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Dezakezu</i>	<i>Dezakeyote</i>
<i>Dezakeguk</i>	—	<i>Dezakeyotek</i>
<i>Dezakegu</i>	<i>Dezakezu</i>	<i>Dezakeyote</i>
—	<i>Dezakezug</i>	<i>Dezakeyotegu</i>
<i>Dezakeguzu</i>	—	<i>Dezakeyotezu</i>
<i>Dezakegute</i>	<i>Dezakezute</i>	<i>Dezakeyote</i>

Ces flexions sont exactement formées comme celles avec le datif singulier, seulement la caractéristique du pluriel s'y trouve ajoutée. Il faudrait écrire : *dezakiotet*; *keyo* = *kio*. Liçarrague écrit *dieçaqueola* „que il à lui”. Il a élidé la lettre que y remplace; *keo* est pour *keyo*, qui est pour *ke-yo* pour *ke-ho*.

IMPARFAIT.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Nezakezu</i>	<i>Nezakeyote</i>
<i>Hezakegu</i>	—	<i>Hezakeyote</i>
<i>Lezakegu</i>	<i>Lezakezu</i>	<i>Lezakeyote</i>
—	<i>Genezakezu</i>	<i>Genezakeyote</i>
<i>Zenezakegu</i>	—	<i>Zenezakeyote</i>
<i>Lezakegute</i>	<i>Zeakezute</i>	<i>Lezakeyote</i>

La place de *ke* peut être également bien à la fin; p. ex. *hezaguke*, *nezazuke*. Surtout avec la 3^{me} personne au datif, il y a toujours de l'incertitude.

Pour ne pas trop nous répéter, nous renvoyons le lecteur à la conjugaison de l'auxiliaire *eroan*, § 34, où se trouve l'auxiliaire au complet; *eroan* pour l'indicatif; *eʒan* pour le subjonctif & le potentiel. Le subjonctif n'étant autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n*, il faut y retrouver les mêmes flexions que nous venons de reconstruire ici, suivies de la conjonction *n* „que”; p. ex. *deʒazur* est, comme nous venons de le voir „je-vous-thème-le”. Le subjonctif de l'auxiliaire doit, par conséquent, être *d-eʒa-ʒu-r + n* ou *deʒazudan*, ce qui est exactement la forme actuelle. Et ainsi de suite.

§ 6.

Adin ou *edin* „pouvoir” comme auxiliaire.

Nous plaçons en tête de ce paragraphe les deux formes *adin* & *edin*; la première est la seule connue, & *edin* est, selon nous, la seule forme correcte.

La voyelle initiale des thèmes verbaux devient généralement *a* dans le présent; mais elle se maintient à l'imparfait & dans l'impératif (1). *Egon* fait *nago* „je reste”; *nengoan* „je restais” & *bego* „reste”. *Etorri* fait *nator* „je viens”, *netorren* „je venais” & *betor* „viens”. Or, comme l'imparfait de *edin* est *nendin* & l'impératif *bedi*, nous en concluons que le thème verbal est *edin*.

La seule chute du *d*, fait si fréquent en basque (2), a rendu *edin* méconnaissable dans ses flexions, & on ne s'est pas aperçu :

1° Que *edin* a conservé sa signification comme verbe indépendant, comme non-auxiliaire ;

(1) Voir ch. XI, § 4.

(2) Le nom verbal *aditu* est *aitu* en biscalien. *Bidaldu* = *bialdu*. *Biar dot* se prononce en biscalien *biot*. Comparer surtout les flexions du verbe *iñotfi*: *biñotfat*, &c., pour *badiñotfat*. Le *a* & le *d* ont été supprimés. Voir Diſt., p. 408.

2° Que *edin* se retrouve dans les flexions du potentiel, ce que sa signification de „pouvoir” explique.

Le dialecte biscaïen est le seul, autant que nous sachions, qui ait conservé l'emploi de *edin*, comme verbe indépendant. Zavala cite l'exemple suivant, & sans se rendre compte de la valeur du verbe, comme cela ressort de la démonstration de tout son verbe. Ainsi : *Guztia daian Yaungoikoa* (1). „Le Seigneur qui peut tout”. — Or, *daian* est la 3^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif *dai* pour *dadi* „il peut” avec le relatif *n* „que”.

Déjà du temps de Liçarrague, de Dechepare, &c., *edin* n'est plus qu'un auxiliaire, non pas d'un mode spécial (potentiel) mais de toute la conjugaison. Si sa signification primitive s'est absorbée dans celle d'un auxiliaire, sa forme, au contraire, s'est mieux conservée en bas-navarrais & en souletin. *Baina baldin garza gueçat badadi*. Marc ix, 50. „Mais si le sel s'affadit”. *Gueçat ba-dadi*. — *Ecin dadit nic neure buruç deus*. Jean v, 30. „Je ne puis rien de moi-même”. *Ezin* avec l'auxiliaire *dut* „j'ai” correspond à „je ne puis pas”. Il faut donc que *dadit* „je puis” ne soit considéré par Liçarrague que comme auxiliaire, tout comme dans l'autre exemple que nous citons. — *Bekhatutan hil dadina*. Dechepare, Poésies, p. 12. „Celui qui meurt dans le péché”. *Dadi* „il peut”; *dadin* „qui peut”; *dadina* „lui ou celui qui peut”. Ici *dadina* est purement auxiliaire, il a perdu sa signification de „pouvoir”.

Edin, en basque, comme „pouvoir” en français, peut être accompagné de verbes transitifs & intransitifs; mais puisque la langue basque possède une conjugaison pour les verbes transitifs & une autre pour les verbes intransitifs (du moins au présent), *edin* se conjugue, selon le cas, de l'une & de l'autre manière; *dadit* „je puis” transitif, *d-adi-t* „je-puis-le” en lisant à rebours. *Nadi* „je puis” *n-adi*. Faute d'avoir reconnu la signification de *edin* (2), aussi bien que la formation des flexions, on trouve quelquefois quatre flexions pour une (3); p. ex. *hel naite*, ou *naiteke*, ou *nitake*, ou

(1) *Verbo vasc.*, page 31, n° 39.

(2) M. Inchauspe dit, *Verbe basque*, p. 79 : *dadin-dezan*, seuls, point de signification.

(3) Malgré cela M. Inchauspe dit : „Le verbe basque dans la variété de ses formes.... détermine les temps avec une admirable précision”. Même ouvrage, p. 4.

nadi „je peux ou je pourrais arriver” (1). Dans une note au bas de la page 410 on lit que „les terminatifs *nadi*, *hadi*, *dadi*, &c., ne sont usités que précédés de *ba* „si” : *jin banadi* „si je puis venir”. — Ceci est aussi le cas pour *eʒan*. Le présent de l’indicatif *deʒat*, &c., n’est plus en usage que précédé de *ba* : *badeʒat*, tant en guipuzcoan (Larramendi) qu’en bas-navarrais (Liçarrague). On voit donc que *nadi* est le présent de l’indicatif „je puis” (& *ba-nadi* „si je puis”) dans toute sa pureté, & on ne s’en était pas aperçu. Voilà où mène la théorie des terminatifs. Larramendi traduit *iʒan banadi* par : si yo fuere; fuere est le futur du subjonctif, temps qui n’existe pas en français, & qui équivaut quelquefois, en espagnol, au présent de l’indicatif (2); ici *nadi* est auxiliaire.

Zavala (3) nomme ce temps „presente condicionado de subjuntivo”; p. ex. *fartu badedi* (= *badadi* bn.), con tal que entre o si entra. L’auteur traduit cette phrase par „à condition qu’il entre” ou „s’il entre” (subj.), évidemment parce que l’espagnol n’a pas d’autre mode pour l’exprimer; mais *fartu badedi* signifie plus, & ne devrait pas être nommé au nombre des temps du subjonctif, puisque ce mode, en basque, se reconnaît toujours à la conjonction *n* „que”, qui suit la flexion. Nous reparlerons de ces temps.

§ 7.

La conjugaison primitive de edin „pouvoir”.

FORME INTRANSITIVE.

Pour reconstruire les temps de cette conjugaison, il n’y a qu’à appliquer le procédé adopté pour conjuguer les verbes réguliers intransitifs (4).

(1) Même ouvrage, p. 40.

(2) Salva, Gram., p. 185.

(3) *Verbo vasc.*, p. 148.

(4) Chap. xi, §. 11.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Nadi formé de *n-edī**Hadi* „ *h-edī**Dadi* „ *d-edī**Gadiṣ* „ *g-edī-ṣ**Zadiṣ* „ *ṣ-edī-ṣ**Dadiṣ* „ *d-edī-ṣ*

IMPARFAIT.

Nedian formé de *n-edī-an**Hedian* „ *h-edī-an**Edian* „ *edī-an**Gediṣan* „ *g-edī-ṣan**Zediṣan* „ *ṣ-edī-ṣan**Ediṣan* „ *edī-ṣan*

POTENTIEL.

PRÉSENT.

Nadike formé de *n-edī-ke**Hadike**Dadike**Gadike**Zadike**Daditeke*

IMPARFAIT.

Nedike formé de *n-edī-ke**Hedike**Ledike**Gedike**Zedike**Lediteke*

Nous examinerons d'abord la conjugaison pure & simple, sans régime aucun.

Les quatre temps primitifs, qui se retrouvent tous, expliqueront toute la conjugaison.

§ 8.

La conjugaison de edin comme auxiliaire.

Edin est de nos jours un nom verbal auxiliaire des modes, dans tous les dialectes; il sert à former l'impératif, le subjonctif & le potentiel des verbes intransitifs & du verbe *iṣan* „être”.

Les deux temps de l'indicatif, suivis de la conjonction *n* „que”, servent à former le présent & l'imparfait du subjonctif. Ainsi *nadi* + *n* donne *nadin*, & *nendian* + *n* reste *nendian*, & aujourd'hui *nendin*. *Izan nadin* „que je sois”. *Izan nendin* „que je fusse”. *Etorri nadin*.

Le potentiel de *edin* forme le potentiel des verbes intransitifs dans tous les dialectes.

Nous continuerons à nous servir du terme de subjonctif, puisque les flexions ne sont connues aujourd'hui que comme appartenant à ce mode.

SUBJONCTIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>
<i>Adin</i>	<i>Adin</i>	<i>Hadin</i>	<i>Hadin</i>	<i>Adin</i>
<i>Dedin</i>	<i>Dedin</i>	<i>Dadin</i>	<i>Dadin</i>	<i>Dadin</i>
<i>Gadizan</i>	<i>Gaitzen</i>	<i>Gaiten</i>	<i>Gitian</i>	<i>Gaitzen</i>
<i>Zadizan</i>	<i>Zaitzen</i>	<i>Zaiten</i>	<i>Zitian</i>	<i>Zaitzen</i>
<i>Ditezen</i>	<i>Ditezen</i>	<i>Daiten</i>	<i>Ditian</i>	<i>Ditezen</i>

Si le dialecte biscalien avait conservé *dadin* à la 3^{me} personne, comme les dialectes basques français, il n'y aurait pas eu une lettre de changée de la forme primitive.

Le signe de pluralité est *z* en biscalien, & *t* en labourdin, bas-navarrais & souletin. *G-adi-z-n*, bisc.; *g-adi-t-n*, lab. Le guipuzcoan paraît les avoir pris tous les deux : *g-adi-t-z-n*.

La 3^{me} perf. plur. est toujours formée de la 3^{me} perf. du singulier; *dedin* aurait dû faire *dediten*; mais ici, probablement par analogie avec les autres personnes du pluriel (*gaitzen*, *zaitzen*), on trouve *ditezen*. Le labourdin *daiten* est la forme primitive, moins le *d*, qui se perd très souvent dans ce verbe.

Le dialecte souletin a fortement souffert au pluriel.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier

honorifique, on a formé : *zadižen*, b., *zaitēzten*, lab. bn. & guip., *ziteyén*, soul. La flexion *zaitēzten* contient donc aujourd'hui trois fois le signe de pluralité *ɿ*, *z* & *ɿ*.

Le lab. a encore la variante *ziten*, plur. & *zitezten*, plur. du pluriel.

Le biscaïen change *a* en *e*; *zadižan* devient *zadižen*, différence admise, mais conventionnelle; *zadižen* est pour *zadižaten*. Zavala croit que cette mutation forme le pluriel; c'est au contraire le *ɿ*, qui a été élidé, qui forme le pluriel. Cette mutation de *a* en *e* ne signifie rien du tout; mais dans toute la conjugaison elle a été acceptée comme indiquant les formes singulières & plurielles de la flexion; *a* & *e* ne sont que des lettres de liaison.

Dechepare introduit souvent un *i* (y) dans la flexion : *daydi* pour *dadi*; *naydi* pour *nadi*, voir ses Poésies, p. 44 & 45, où l'on trouve aussi *diroyte* pour *dirote*, particularité qui nous paraît n'avoir aucune importance. Chez Liçarrague on trouve aussi quelquefois cet *i*, sans aucune raison apparente jusqu'ici.

§ 9.

Imparfait.

L'imparfait de l'indicatif sert aujourd'hui à former l'imparfait du subjonctif. Comme la conjonction „que” est *n* & que la terminaison de l'imparfait est *an*, il y a eu assimilation & *nedian* + *n* reste *nedian*. *Nedian* se retrouve seulement, comme nous verrons plus tard, dans la conjugaison transitive de *edin* (voir § 16), après avoir perdu le *d* : *neian*. Dans la conjugaison intransitive, celle qui nous occupe maintenant, *nedian* a pris le *n* mystérieux, que nous n'avons pas donné à notre imparfait primitif, sans vouloir décider s'il ne devrait pas s'y trouver; *nedian* est devenu *nendian* & a perdu en outre le *a* de la terminaison : *nendin*.

bisc.	guip.	bn.	foul.	lab.
<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nindadin</i>
<i>Endin</i>	<i>Endin</i>	<i>Endin</i>	<i>Hendin</i>	<i>Hendadin</i>
<i>Zedin</i>	<i>Zedin</i>	<i>Zedin</i>	<i>Ledin</i>	<i>Zadin</i>
<i>Gendizan</i>	<i>Gindezen</i>	<i>Ginteen</i>	<i>Gintian</i>	<i>Gintezzen</i>
<i>Zendin</i>	<i>Zindezen</i>	<i>Zintezzen</i>	<i>Zintian</i>	<i>Zintezzen</i>
<i>Zedizan</i>	<i>Zitezen</i>	<i>Zitezen</i>	<i>Lirian</i>	<i>Zitezen</i>

Il y a à remarquer ici que le biscaïen a adopté le *z* initial à la 3^{me} personne, ce que d'habitude il ne fait pas, & que ce *z* est *l* dans les dialectes basques français, quand ce temps correspond à l'imparfait du subjonctif français. Cet usage, assez bizarre, de distinguer une seule personne dans un temps est basé, croyons-nous, sur une erreur; nous avons examiné cette question dans la syntaxe, ch. XXII, § 15. Les 3^{mes} personnes plurielles sont formées selon la méthode biscaïenne, au moyen de *z*, excepté en foul. où *litian* est une forme irrégulière. Le *d* radical est devenu *t*, excepté en biscaïen. La 1^{re} & la 2^{me} personne du singulier, en labourdinois, ne s'expliquent pas bien; elles sont mal formées; la syllabe *da* dans *nindadin* est de trop.

Quand la 2^{me} pers. plur. a été employée comme un singulier honorifique, on a formé *zendizen*, b., *zendeizen*, g., *zindeizen*, bn., *zinteyen*, f., *zintezzen*, lab.

§ 10.

L'optatif ou potentiel de edin comme auxiliaire du potentiel intransitif.

CONJUGAISON ABSOLUE.

PRÉSENT.

bisc.	foul.	lab.	guip.	bn.
<i>Naité</i>	<i>Naité</i> ou <i>Nitake</i>	<i>Naitéke</i>	<i>Naitéke</i>	<i>Naitéke</i>
<i>Aité</i>	<i>Haite</i> <i>Hitake</i>	<i>Haiteke</i>	<i>Aiteke</i>	—

bisc.	foul.		lab.	guip.	bn.
<i>Daite</i>	<i>Daite</i>	—	<i>Daiteke</i>	<i>Daiteke</i>	<i>Daiteke</i>
<i>Gaiteꝛ</i>	<i>Gaite</i>	<i>Gitake</i>	<i>Gaiteke</i>	<i>Gaiteꝛke</i>	—
<i>Zaiteꝛ</i>	<i>Zaite</i>	<i>Zitake</i>	<i>Zaiteke</i>	<i>Zaiteꝛke</i>	<i>Zaiteke</i>
<i>Daiteꝛ</i>	—	<i>Ditake</i>	<i>Daiteꝛke</i>	<i>Daiteꝛke</i>	—

En comparant ce temps avec le présent du potentiel primitif, on verra que la terminaison, au lieu d'être *ke* est *teke*, ou simplement *te*. Il est très probable que ce ne sont que des variantes; 1° *t* est le représentant de *k*; 2° *te* & *ke* ont la même signification dans les futurs de *izan* & de *eduki*: *nizate* „je ferai” & *duket* „j'aurai”; 3° le temps que l'on est convenu d'appeler le présent du conditionnel est toujours indiqué par *ke*; 4° les terminaisons *te* & *ke* se trouvent dans la même flexion &, par conséquent, il n'est guère possible d'admettre que *te* & *ke* expriment deux idées différentes. Mais le meilleur argument c'est que ce temps se retrouve en biscaien avec *ke* pour terminaison, & précédé de *ba*: *banadike* ou *banaitেকে*, &c.; temps que Zavala nomme „futuro condicionado del presente de subjuntivo” (1). Cette flexion ou ce temps, dont nous parlerons plus tard, a conservé le *d* du thème. *Ba-nadike* est donc la forme pure & primitive: „si je pourrais”.

Le *t* a remplacé le *k* d'autrefois, & il paraît que ce n'est pas seulement la forme, mais la signification qui a également faibli; plusieurs dialectes ont ajouté les deux terminaisons *te* & *ke*.

Le dialecte guipuzcoan (2) a une variante aux 3^{mes} personnes, *diteke*, sing., *diteꝛke*, plur. La première se trouve chez Axular, qui écrit *diteke* & *dateke* sur la même page: *Bada ezin hil diteke gaiꝛki, ongi biꝛi izatu dena*, p. 76, n. éd. „Or, il ne peut mourir mal, celui qui a bien vécu”. Même page: *Ezin datekeyen gauꝛa desiratzén du*. „Il désire chose qui ne se peut (impossible)”. Dechepare écrit en-

(1) *Verbo vasç.*, p. 150. L'auteur traduit *fartu banadike* par: con tal que entre „supposé que j'entre”; traduction qui n'est ni littérale, ni exacte; *fartu banadike* signifie „si je pourrais entrer, ou, en français, si je pouvais entrer”.

(2) Larramendi, *Arte*, p. 227.

core *daiteye* avec *y* pour *k* élidé, selon l'habitude fouletine. Voir l'introduction de ses Poésies : *dayteyela*. Axular écrit aussi cet *y* pour éviter l'hiatus *ee* : *datekeen* de *dateke* + *n*, relatif.

Les 2^{mes} personnes étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé *zaiteze*, b., *zaitezke*, g., *zaiteke*, l., *zaiteye* & *zitakeye*, soul., *zaitezketete*, bn. Matth. x, 19.

Nous avons déjà parlé, § 6, du temps que Zavala nomme „présente condicionado de subjuntivo” : *banadi*, &c., qu'il traduit par le présent du subjonctif : p. ex. *fartu badedi*, con tal que el entre. Nous avons vu aussi que ce temps n'appartient pas au subjonctif; la conjonction „que” n'est pas exprimée. Zavala donne comme variante de ce temps : *banaite*, *baaite*, *badaite*, &c. Bien que ces flexions puissent être considérées, de nos jours peut-être, comme ayant la même signification, il n'en est pas moins certain, croyons-nous, que cela n'est pas le cas.

Banaite, &c., est le présent de l'optatif avec *te* au lieu de *ke*, & donne à la phrase un sens différent. L'optatif, comme auxiliaire, a pris la signification du futur (& du conditionnel).

Banaite est par conséquent, selon nous (quel que soit l'usage qu'on fasse de ce temps), une variante de *banadike*. La richesse tant vantée du verbe basque n'a même pas été sentie ici, à ce qu'il nous semble, & les deux temps *banaite*, &c., & *banadi*, &c., doivent être tenus séparés, & ont chacun leur signification propre; *banadi* appartient à l'indicatif & *banadike*, avec sa variante *banaite*, appartient à l'optatif, au mode du doute. Tous ces temps (selon Zavala, trois; selon nous, deux) sont rendus, par Zavala, par le présent du subjonctif.

§ II.

Le conditionnel du potentiel.

L'imparfait de l'optatif ou potentiel primitif sert comme auxiliaire de l'imparfait, aujourd'hui conditionnel, du potentiel : *iztan nindeke*, g.

„je pourrais être”. Ce temps qui se termine en *te* ou *teke*, comme le présent du potentiel, a une petite irrégularité dans la forme de ses flexions; le *n* final de *edin* s’est conservé devant la terminaison. *Nedin* + *te*, après la chute du *d* fait *neinte*. Puisque *n* & *ɾ* sont des lettres incompatibles, l’n aurait dû être élidé (ce qui a lieu sans cela avec le *n* final de tous les noms verbaux) ou bien le *ɾ* aurait dû être converti en *d*. Le guipuzcoan est le seul dialecte qui ait observé cette règle & qui dise *nindeke* pour *ninteke* ou *neinteke*.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn. (Salaberry)
<i>Nainteke</i>	<i>Nindeke</i>	<i>Nainteke</i>	<i>Nainteke</i>	<i>Nindaiteke</i>
<i>Einteke</i>	<i>Indeke</i>	<i>Heinteke</i>	<i>Heinteke</i>	<i>Hindaiteke</i>
<i>Leiteke</i>	<i>Liteke</i>	<i>Laiteke</i>	<i>Leiteke</i>	<i>Laiteke</i>
<i>Gintekez</i>	<i>Gindezke</i>	<i>Ginteẗke</i>	<i>Gintake</i>	<i>Gindaiẗteke</i>
<i>Zeintekez</i>	<i>Zindezke</i>	<i>Zinteẗke</i>	<i>Zintake</i>	<i>Zindaiẗteke</i>
<i>Leitekez</i>	<i>Liteẗke</i>	<i>Liteẗke</i>	<i>Litake</i>	<i>Laiẗteke</i>

Le bn. *nindaiteke* s’explique par l’imparfait labourdin *nindadin*. *Nindadin* + *teke* peut devenir *nindaiteke*; mais l’imparfait labourdin ne s’explique pas.

Le bisciaïen (1), le fouletin (2) & le bas-navarrais (3) ont la variante sans *ke*. Le fouletin a même une troisième variante, à peu près comme le bas-navarrais: 1 *nintake*, 2 *hintake*, 3 —; 1 *gintake*, 2 *ẗintake*, 3 *litake*. Pour Zavala ce sont des temps différents. En fouletin on les considère comme des variantes, & c’est ce qu’elles sont en effet. En fouletin la série des personnes n’est pas même complète. Nous les faisons suivre puisqu’elles sont très intéressantes, comme formes intermédiaires qui relient un dialecte à l’autre.

(1) Zavala, *Verbo vasç.*, p. 158, n° 159.

(2) Inchauspé, *Verbe basque*, p. 401.

(3) Liçarrague, Ep. déd. *Accusa ahal neinde*. „Je pourrais être accusé”.

TROIS VARIANTES SOULETINES.

<i>Neinte</i>	<i>Neinteke</i>	<i>Nintake</i>
<i>Heinte</i>	—	<i>Hintake</i>
<i>Leite</i>	<i>Leiteke</i>	—
<i>Ginte</i>	—	<i>Gintake</i>
<i>Zinte</i>	—	<i>Zintake</i>
<i>Lite</i>	—	<i>Litake</i>

Ces trois variantes sont rendues par le présent du conditionnel ou par le conditionnel du potentiel, évidemment selon que l'on a considéré ce temps comme primitif, c.-à-d. comme imparfait (ou conditionnel) du potentiel; *hel neinte* ou *neinteke* ou *nintake* „je pouvais, ou aujourd'hui, je pourrais arriver”; ou bien comme auxiliaire, &, dans ce cas-là, l'imparfait du potentiel étant devenu notre présent du conditionnel actuel, il faut traduire *hel neinte* par „j'arriverais”.

Zavala voit dans le temps en *te* un „présente imperfecto” qu'il traduit par „podria” o „podrà”; dans le temps en *teke* un „futuro remoto e imperfecto” qu'il traduit par „pudiera” o „podrà”. Cette différence de signification est peut-être admise, mais nous croyons avoir prouvé qu'elle est tout-à-fait conventionnelle, & qu'elle n'est basée que sur une erreur.

TABLEAU DU POTENTIEL INTRANSITIF SELON ZAVALA.

Selon Zavala, tous les modes du verbe basque sont scindés avec une étonnante régularité en temps parfaits & temps imparfaits, subdivisés en deux temps & quatre temps; deux parfaits, & quatre imparfaits (1) :

(1) *Verbo vasq.*, p. 155.

PRESENTE FISICO.

Erre naite, puedo quemar „je puis brûler”.

PRESENTE MORAL, FUTURO PROXIMO.

Erre naiteke, puedo quemar „je puis brûler”.

PRESENTE IMPERFECTO.

Erre neinte, puedo, podré o pudiera quemar „je puis, je pourrai, je pourrais brûler”.

FUTURO IMPERFECTO.

Erre neinteke, puedo, podré o podría quemar „je puis, je pourrai, je pourrais brûler”.

PRETERITO IMPERFECTO.

Erre neintean, podia o podría quemar „je pouvais ou je pourrais brûler”.

PRETERITO REMOTO.

Erre neintekean, pude o habria podido quemar „je pus ou je pourrais brûler”.

Ces fix temps étant des variantes, se réduisent donc à trois : *naite* = *naiteke* ; *neinte* = *neinteke* ; *neintean* = *neintekean*. Etymologiquement, nous croyons notre théorie fondée ; mais même l'usage ne nous semble pas avoir pu admettre une telle confusion dans la signification des temps ; la langue basque est plus précise que cela ; un temps qui exprimerait à la fois le présent, le futur & le conditionnel n'est guère admissible. La formation des temps & des flexions était inconnue à Zavala ; il a coordonné le verbe, mais il ne l'a pas analysé. Ceci explique en partie cette confusion,

qui a été prise quelquefois pour de la profondeur, puisqu'on n'était pas en état de vérifier si Zavala avait tort ou bien s'il avait raison.

Nous avons cité le bn. selon Salaberry (1). Chez Liçarrague, nous n'avons encore trouvé que la 1^{re} perf. *neinde* (2) pour *neinte* avec mutation de *t* en *d* après *n*; la 3^{me} *leite*: *enegana hel ahal leitela* (3). „qu'elle pût (pourrait) venir vers moi”; la 2^{me} perf. du plur. *zeindezte*; & encore Marth. xxiv, 43, *leiten* „qui pourrait”. Decheppare convertir le *t* en *d*: *Andria minza albacyinde* de *al-ba-zinde* (3). „Mademoiselle si vous pouviez parler”...

12.

L'imparfait.

L'imparfait du potentiel actuel est formé de l'imparfait du potentiel primitif, devenu conditionnel du potentiel de nos jours, en y suffisant la caractéristique de l'imparfait *an*; *nendike* a donné *nendikean*.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Nendikean</i>	<i>Nindekean</i>	<i>Ninteken</i>	<i>Nceintakian</i>	—
<i>Endiken</i>	<i>Indekean</i>	<i>Hinteken</i>	<i>Heintakian</i>	—
<i>Zedikean</i>	<i>Lirekean</i>	<i>Ziteken</i>	<i>Zaitakian</i>	—
<i>Gendikezan</i>	<i>Gindezkean</i>	<i>Gintezken</i>	<i>Gintakian</i>	—
<i>Zendikean</i>	<i>Zindezkean</i>	<i>Zintezken</i>	<i>Zintaken</i>	—
<i>Zedikezan</i>	<i>Lirezkean</i>	<i>Zitezken</i>	<i>Zitaken</i>	—

Ce temps sert à former l'imparfait du potentiel dans tous les dialectes: *etorri nindekean* „je pouvais venir”; excepté en biscaïen.

(1) Vocabulaire.

(2) *Epître dédicatoire*.

(3) *Poésies*, p. 52, éd. 1847.

Zavala range ce temps (*nendikeyan*, &c.), au nombre de ceux du subjonctif & le nomme „futuro del preterito imperfecto de subjuntivo” (1), & il le rend par l'imparfait du subjonctif en „se”; l'imparfait du subjonctif français en „sse”. En biscaïen, selon Zavala (2), l'imparfait du potentiel est rendu par *neintean*, &c., & traduit par *podria* ou *podia* (pourrais ou pouvais), & appelé „preterito imperfecto”. — Ce *neintean* est la même flexion que *nendikeyan*, seulement la terminaison est *te* au lieu de *ke*, & le *d* radical s'est perdu. Cette variante se retrouve aussi dans le dialecte fouletin, qui possède les trois variantes *neintean*, &c., *neintekeyan*, &c., & *nintakian*, mais elles expriment toutes l'imparfait du potentiel.

On voit la confusion produite en biscaïen par la perte de la véritable signification des flexions; car nous voulons admettre, pour le moment, que Zavala ait raison en donnant les flexions *nadin*, &c., & *naitean* comme des variantes dans le dialecte biscaïen; mais il va sans dire qu'elles ont eu une signification différente. Il ne donne aucun exemple de *naitean*, &c., au lieu de *nadin*. Mais ce qui est une erreur de Zavala (3), c'est quand il dit que ces flexions du subjonctif présent, quand elles sont régies par un autre verbe, deviennent *nadila* & *naitiala*. Ces flexions, c'est-à-dire *nadin*, &c., appartiennent au subjonctif, parce qu'elles sont suivies de *n* „que”. Du moment qu'on leur ôte le *n*, elles ne sont plus du subjonctif. Dans l'exemple qu'il cite : *Egiçu... biçi nadila*, & qu'il traduit, à tort, croyons-nous, par : *haced vos... que viva*, *nadila* est le présent de l'indicatif, *nadi* „je puis” suivi de la conjonction *la* „que”; & *nadila* se rend en français & en espagnol par le subjonctif „que je puisse”. Il fallait donc „que je puisse vivre”; & *nadila* n'a rien à faire avec *nadin*; l'un ne devient pas l'autre.

(1) *Verbo vasc.*, p. 153.

(2) Ouvrage cité, p. 160.

(3) *Verbo vasc.*, p. 28, n° 17.

§ 13.

L'impératif.

L'impératif de *edin* sert à former l'impératif des verbes intransitifs, & est resté comme il était primitivement : *iʒan adi* ou *hadi* „fois” ; *iʒan bedi* „qu'il soit ; *etorri adi* „viens” ; *etorri bedi* „qu'il vienne” , &c.

La 2^{me} perf. plur. étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé *ʒaiteʒte* de *ʒaite*.

§ 14.

Le votif.

Les dialectes basques français possèdent un mode qui a été appelé „votif”. Les flexions correspondent au français „veuille” suivi du temps du verbe qu'il s'agit d'employer. Ce mode a deux temps (1) :

PRÉSENT.

Ainintʒ
Ahintʒ
Ailitʒ
Aikina
Aitʒina
Ailite

FUTUR.

Ainendi
Aihendi
Ailedi
Aiginte
Aiʒinte
Ailite

Nous avons proposé ailleurs (2) de considérer ces temps comme étant composés de *ai* (pour *adi*)-*nintʒ*, & *ai-nendi*.

(1) Inchaufpe, *Verbe basque*, p. 105.

(2) *Etude sur les verbes auxiliaires*.

ai pour *adi* pourrait avoir pris la valeur d'un impératif „puisse” & plutôt en français „veille”;] *ai-nintz* signifierait alors : „veille que je fusse”, c'est-à-dire : „puissè-je”. *Nintz* est la flexion syncopee pour *nintake*, imparfait de l'optatif (aujourd'hui conditionnel) de *iʒan*.

Le futur est exprimé par *ai-nendi* pour *nendin*, ou, ce qui est plus probable, *nendi* est pour *nendike*, „veille que je serai” ou en français „que je fois”. L'optatif convient mieux pour exprimer un vœu que l'indicatif; & de plus la 3^{me} perf. est *ailedi*; or, *ledi* appartient à l'optatif. La chute de l'*n* de l'imparfait est un fait très exceptionnel; la chute de *ke* de l'optatif est un fait très commun dans tous les dialectes.

§ 15.

Les conjugaisons relatives de edin.

FORME INTRANSITIVE.

Jusqu'à présent nous n'avons pas retrouvé les conjugaisons relatives, intransitives de *edin*. Puisque les verbes réguliers intransitifs possèdent ces conjugaisons, p. ex. *egon* fait *nago* „je reste” & *nagokak* „je reste à toi”, — on pourrait s'attendre à ce que *nadi* „je puis” devienne *nadik* „je puis à toi”; *nadiʒu* „je puis à vous”; *nadio* ou *nadiyo* „je puis à lui”, & ainsi de suite. Comme *edin* est l'auxiliaire de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif de *iʒan* & de tous les autres verbes intransitifs, on aurait pu s'attendre encore à trouver *edin* également comme auxiliaire quand *iʒan*, ou un de ces autres verbes, doivent exprimer un régime indirect; mais ceci n'est pas le cas, comme nous verrons, en parlant du verbe *iʒan*. Nous n'avons pas encore trouvé ni *nadik*, ni *nadiʒu*, ni aucune autre flexion avec le régime indirect.

§ 16.

La conjugaison primitive de edin.

FORME TRANSITIVE.

Pour le mécanisme de la conjugaison des verbes réguliers transitifs, voir chapitre XI, § 5.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Dadiri
Dadik
Dadi
Dadigu
Dadizu
Dadite

IMPARFAIT.

Nedian
Hedian
Edian
Gedian
Zedian
Ediaten

OPTATIF.

PRÉSENT.

Dadiker
Dadikek
Dadike
Dadikegu
Dadikezu
Dadikete

IMPARFAIT.

Nedike
Hedike
Ledike
Gedike
Zedike
Ledikete

IMPÉRATIF.

Adi
Bedi
Zaite
Biteɿ (bedite?)

Nous commencerons par examiner cette conjugaison-ci, avec l'accusatif „le” inhérent, qui est la plus connue; les autres avec „me, te, nous, vous” pour objet, suivront. Mais nous la répéterons pour faciliter les comparaisons.

Toute cette conjugaison se retrouve; les flexions ont très peu souffert, surtout en bas-navarrais & en fouletin.

Déjà, du temps de Dechepare & de Liçarrague *edin* n'était en usage que comme auxiliaire; sa signification propre de „pouvoir” ne s'est maintenue qu'en biscaïen; dans ce dialecte, par contre, la forme a souffert; le *d* s'est perdu dans toutes les conjugaisons; p. ex. *bete dait* „je puis remplir” (1). Chez Liçarrague & Dechepare, nous trouvons la forme primitive: *Ecin dadit nic neure buruz deus*. Jean v, 30. „Je ne puis rien faire par moi-même”. *Iar caitezte hemen orhoitz daididano*. Marc xiv, 32. „Asséyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié”. *Daididano* est la 1^{re} perf. *daidit* + *n* + *o*, jusque-je-le-puis.

Chez Dechepare on trouve ces flexions écrites avec & sans *d*; avec *y* & avec *i*: *Amoria... ecin dayte governa* (2) „l'amour, on ne peut le gouverner”. *Ychaffoac ez yraungui erachequi dadina* (2). „La mer ne peut éteindre celui qu'il fait”. Ce sont ici, comme l'on voit, des flexions auxiliaires; l'idée de „pouvoir” ou ici de „pas pouvoir” est exprimée par *ecin*, & *dayte* est l'auxiliaire, rendu aujourd'hui par les flexions *dut*, &c. Si *dayte* exprimait ici „pouvoir” le sens de *ecin* „pas pouvoir” ferait nécessairement annulé.

Ces flexions se sont si bien conservées, qu'il serait superflu de les donner dans leur forme actuelle; il suffira d'indiquer les quelques déviations qui s'y rencontrent.

L'imparfait de l'indicatif *nedian*, &c., après avoir perdu le *d* du thème, devient *neian*, &c., & se trouve en biscaïen comme imparfait du potentiel (3); ce qui est correct, quand on considère *edin* comme auxiliaire.

(1) *Verbo vasc.*, p. 119. L'auteur cite toujours la 3^{me} personne, généralement moins embrouillée, ce qui a été religieusement imité par tous ceux qui l'ont copié.

(2) *Poésies*, p. 48.

(3) *Verbo vasc.*, p. 128. Preterito imperfecto potencial.

L'imparfait de *edin* se trouve sous deux formes : 1° *nendin*, &c., en usage dans tous les dialectes, comme auxiliaire de l'imparfait de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif des verbes intransitifs; 2° *neian*, &c., qui nous occupe ici. La forme primitive ayant été *nedian* (*n-edi-an*), les deux variantes s'expliquent; nous avons vu le *d* thématique se maintenir dans un dialecte, & se perdre dans l'autre. Pour des formes parallèles, avec & sans le *n* mystérieux, on peut comparer *nenkarren* = *nekarren*; *netorren* = *nentorren*, & d'autres encore. Quant à la terminaison *an* = *n* (*nedian* = *nendin*) il nous semble que *an* a dû être la terminaison primitive. Comme thèse générale, la chute d'une lettre est beaucoup plus fréquente que l'intercalation d'une lettre; mais ensuite le plus grand nombre de noms verbaux en *n* ont encore une voyelle entre le thème & le *n* de la terminaison; cette voyelle est tantôt *a*, tantôt *e*; &, finalement, si notre théorie est juste, quant à la terminaison de l'imparfait, le *a* est une voyelle organique.

Aujourd'hui, la 2^{me} perf. sing. est *ineian*; & les 3^{mes} perf. ont le *l* initial; irrégularité dont nous parlerons plus tard.

L'optatif primitif se retrouve aussi en biscaïen. Zavala nomme le présent, p. ex. *bete daiket* „futuro perfecto y muy proximo, presente moral. Ce nom qui ne laisse rien à désirer, quant à la longueur, laisse encore indécis si ce temps est un présent ou un futur; mais ceci s'explique quand on sait que le présent de l'optatif, employé comme auxiliaire, fonctionne comme futur (p. ex. *duket* „j'aurai"), & que l'imparfait de l'optatif fonctionne comme conditionnel (ou mieux reste optatif, déguisé sous le nom de conditionnel) : *nendike* ou *nedike* „je pourrais". Au lieu de *nedike*, le biscaïen, qui a perdu le *d* a *neike* & *neinke*, c'est-à-dire : *n-ein-ke*. Ici, malgré la loi phonétique, le *n* s'est maintenu devant le *k* (1).

On pourra, croyons-nous, comparer l'emploi de *edin*, à celui de *will* „pouvoir" en anglais, qui est tantôt verbe auxiliaire, tantôt verbe indépendant. *I will come* „je viendrai"; mais : *I will have it*

(1) Ce qui est aussi le cas dans les autres dialectes, qui font également usage de *edin*, pour le potentiel des verbes intransitifs.

done „je veux que cela soit fait”. — Cependant le basque est plus précis que l'anglais, & la confusion n'aurait pas dû exister, en théorie du moins. Le présent de l'optatif *daiket*, &c., ne devrait pas être traduit, comme le fait Zavala, par *puedo*; p. ex. *bete daiket puedo* o *podré llenar* „je puis ou je pourrai le remplir”. *Puedo* est „je puis” en français et *dadit* ou *dait* en basque. *Daiket* aura signifié primitivement „je désire pouvoir” & doit signifier aujourd'hui „je pourrai”, tout comme *duket* a signifié autrefois „j'aime avoir” & aujourd'hui „j'aurai”.

La même confusion s'est produite dans la conjugaison de *eʒan*; mais là elle s'explique mieux, puisqu'on fait usage du présent du potentiel *deʒaket*, &c., comme auxiliaire du présent du potentiel, p. ex. *ikusi deʒaket* „je puis voir”. Si *eʒan* eût signifié „pouvoir”, comme *edin*, on aurait pu se servir du présent de l'indicatif *deʒat*, &c., qui n'est plus en usage pour lui seul (1). *Deʒaket*, &c., sert donc comme auxiliaire du présent du potentiel, mais n'a pas perdu sa tendance à servir comme futur, & c'est ce qui explique l'incertitude, quant à la signification de ce temps, qui est rendu en souletin par le présent & par le futur; *gal deʒake* est traduit par „il peut ou pourra perdre” (2).

Le présent du potentiel est resté en biscaïen ce qu'il était primitivement. Il est donc inutile de le citer ici. Nous dirons seulement que la 3^{me} perf. plur. a perdu le *t*: *daikee* pour *dadikete*. L'imparfait a aussi perdu le *d*, & *nedike*, &c., se retrouve comme *neike*, *ineikek* (pour *hedike*, l'erreur habituelle) *leike*, *gineike*, *zineike*, *leikee*. Zavala cite (3) la variante avec le *n*: *neinke* pour *nedinke*.

Cet imparfait du potentiel, *neinke* „je pouvais”, sert plutôt aujourd'hui comme conditionnel „je pourrais” (Zavala le traduit par l'un & l'autre de ces temps, p. 31, n° 43), & l'on a formé un imparfait de *neinke* en y ajoutant la caractéristique du passé *an*: *neinkean*, &c.

(1) Précédé de *ba*, ce temps est encore en usage.

(2) Inchauspe, *Verbe basque*.

(3) *Verbo vasq.*, p. 126.

Pour le sixième temps du potentiel (le premier, selon Zavala, p. 123, & nommé *presente imperfecto*), voir ce que nous avons dit au § 15, p. 187.

§ 17.

Conjugaisons primitives absolues du verbe edin.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hadir</i>	<i>Dadir</i>	—	<i>Zadir</i>	<i>Dadidaʔ</i>
<i>ʔadik</i>	—	<i>Dadik</i>	<i>Gadik</i>	—	<i>Dadiʔak</i>
<i>ʔadi</i>	<i>Hadi</i>	<i>Dadi</i>	<i>Gadi</i>	<i>Zadi</i>	<i>Dadiʔ</i>
—	<i>Hadigu</i>	<i>Dadigu</i>	—	<i>Zadigu</i>	<i>Dadiguʔ</i>
<i>ʔadiʔu</i>	—	<i>Dadiʔu</i>	<i>Gadiʔu</i>	—	<i>Dadiʔuʔ</i>
<i>ʔadite</i>	<i>Hadite</i>	<i>Dadite</i>	<i>Gadite</i>	<i>Zadite</i>	<i>Daditeʔ</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hedidan</i>	<i>ʔedian</i>	—	<i>Zedidan</i>	<i>ʔediaten</i>
<i>ʔedikan</i>	—	<i>Hedian</i>	<i>Gedikan</i>	—	<i>Hediaten</i>
<i>ʔedian</i>	<i>Hedian</i>	<i>Edian</i>	<i>Gedian</i>	<i>Zedian</i>	<i>Ediaten</i>
—	<i>Hedigun</i>	<i>Gedian</i>	—	<i>Zedigun</i>	<i>Gediaten</i>
<i>ʔediʔun</i>	—	<i>Zedian</i>	<i>Gediʔun</i>	—	<i>Zediaten</i>
<i>ʔediaten</i>	<i>Hediaten</i>	<i>Ediaten</i>	<i>Gediaten</i>	<i>Zediaten</i>	<i>Ediaten</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hadiket</i>	<i>Dadiket</i>	—	<i>Zadiket</i>	<i>Dadikedaɣ</i>
<i>Ƴadikek</i>	—	<i>Dadikek</i>	<i>Gadikek</i>	—	<i>Dadikeɣak</i>
<i>Ƴadike</i>	<i>Hadike</i>	<i>Dadike</i>	<i>Gadike</i>	<i>Zadike</i>	<i>Dadikeɣ</i>
—	<i>Hadikegu</i>	<i>Dadikegu</i>	—	<i>Zadikegu</i>	<i>Dadikeguɣ</i>
<i>Ƴadikeɣu</i>	—	<i>Dadikeɣu</i>	<i>Gadikeɣu</i>	—	<i>Dadikeɣuɣ</i>
<i>Ƴadikete</i>	<i>Hadikete</i>	<i>Dadikete</i>	<i>Gadikete</i>	<i>Zadikete</i>	<i>Dadiketeɣ</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hedinket</i>	<i>Ƴedinke</i>	—	<i>Zedinket</i>	<i>Ƴedinkeɣ</i>
<i>Ƴedinkek</i>	—	<i>Hedinke</i>	<i>Gedinkek</i>	—	<i>Hedinkeɣ</i>
<i>Ƴedinke</i>	<i>Hedinke</i>	<i>Ledinke</i>	<i>Gedinke</i>	<i>Zedinke</i>	<i>Ledinkeɣ</i>
—	<i>Hedinkegu</i>	<i>Gedinke</i>	—	<i>Zedinkegu</i>	<i>Gedinkeɣ</i>
<i>Ƴedinkeɣu</i>	—	<i>Zedinke</i>	<i>Gedinkeɣu</i>	—	<i>Zedinkeɣ</i>
<i>Ƴedinkete</i>	<i>Hedinkete</i>	<i>Ledinkete</i>	<i>Gedinkete</i>	<i>Zedinkete</i>	<i>Ledinketeɣ</i>

Comme *dadit* „je le puis” est formé de *d-edi-t* „je puis le”, en lisant à rebours, il s’en suit que pour exprimer un autre accusatif, par exemple „te”, on dira *h-edi-t* ou *hadit* „je puis te”; & *n-edi-h* ou *nadik* „tu peux me”. De même „tu peux nous” *g-edi-h* ou *gadik*, & „je puis vous” *ɣ-edi-t* ou *ɣadit*. Aujourd’hui le *d* s’est perdu partout (1) & *dadit* est devenu *dait*; *hadit* fait *hait* ou *ait*, puisque le dialecte biscaïen ne connaît pas l’aspiration. Et ainsi *ɣadit* fait *ɣait* ou *ɣaidaɣ*, puisque le biscaïen (& en général aussi les autres dialectes)

(1) Du temps de Liçarrague & de Dechepare le *d* s’y trouvait encore; mais ces deux auteurs introduisent souvent un *i* (*y*) dans la flexion : *ecin daydit* „je ne puis” p. 51. *Baruric ecin daidite*. Marc II, 19. „Ils ne peuvent”. *Ecen bilobat churi eɣpa belɣ ecin daidic*. Matth. v, 36. Car tu ne peux faire devenir un cheveu blanc ou noir.

aiment à répéter le signe de pluralité dans les flexions du verbe (1). *Zaidaʒ* est pour *ʒait* + *ʒ* avec mutation régulière de *i* en *d*. *Gadik* est devenu *gaik* en perdant le *d*; & en y ajoutant le *ʒ* supplémentaire, *gaik* + *ʒ* aurait donné *gaikaʒ*; mais puisque *k* n'est pas toléré au milieu de la flexion (1), il y a hyperthèse de *k* & *ʒ*, & la flexion est aujourd'hui *gaiʒak*. Ce *ʒ* a été ajouté dans les quatre flexions qui font de nos jours : *gaiʒak*, *gaiʒ*, *gaiʒuʒ*, *gaiʒ* (pour *gaditeʒ*). De même *ʒadit* devenu *ʒait* & par suite de l'agglutination du *ʒ* *ʒaidaʒ*; & ainsi de suite : *ʒaiʒ*, *ʒaiguʒ*, *ʒaieʒ*.

Le *d* s'étant perdu dans toute la conjugaison, l'imparfait *nedian* est devenu *neian* „je pouvais le”. *Hedian* est aujourd'hui *ineian* „tu pouvais le”; mais cette flexion est mal formée. *Hedian*, formé de *h-edī-an*, en perdant le *d* aurait donné *heian*, & en perdant le *h*, inconnu en biscaien, *eian*; mais *eian* est ou devrait être la 3^{me} personne; nous verrons plus tard (2) d'où vient le *l* qui s'y trouve aujourd'hui : *leian* „il pouvait”; le biscaien s'est tiré de la difficulté en écrivant *ineidan*. Mais d'où vient cet *in* accolé à la flexion, & qui ne signifie absolument rien? Cette erreur s'explique peut-être ainsi : les flexions de la 2^{me} perf. sing. sont peu en usage dans les dialectes basques espagnols, & la 2^{me} perf. du pluriel est *ʒineidaʒan*; or, on savait que le *ʒ* précédant la terminaison *an* est un signe de pluralité, & que le *ʒ* initial est la caractéristique de la personne; en enlevant ces deux *ʒ* on a cru obtenir la 2^{me} perf. sing. *ineidan*. Cette métamorphose de la forme primitive, correcte, est surprenante. Est-il possible d'admettre cette reconstruction, à la fois savante & vicieuse, d'une forme grammaticale? Est-ce que, dans la bouche du peuple, *heidan* ou *eidan* deviendrait *ineidan*?

La 3^{me} personne est *eian*, que Zavala écrit *leian*; les personnes plurielles ont aujourd'hui le *n* intercalé, *gineian*, *ʒineian*; la 3^{me} perf. plur. est *leien* pour *leiaten*, avec *l* initial, puisque au potentiel on écrit cet *l*, & que l'on a cru que cet imparfait appartenait à ce mode, tandis qu'il appartient, comme on le voit, à l'indicatif.

(1) Voir ch. xi, § 3.

(2) Voir ch. xxiv, § 15.

L'imparfait „tu pouvais me” *nedikan* est devenu *neian*, par suite de l'élision du *k* médial. Si le biscaïen avait adopté la règle souletine d'introduire *y*, nous aurions *nediyan* ou *neyan*, & il n'y aurait pas eu de confusion avec la 3^{me} perf. *neian* „il pouvait me” & avec *neian* „je pouvais le”. Ces trois flexions ont maintenant la même forme; toutes les trois *neian* (1).

Les flexions avec l'accusatif pluriel ont beaucoup changé. *Gedikan* en perdant le *d* & le *k* devient *geian*, & en y ajoutant le *n* mystérieux *genian*; maintenant encore le *z* du pluriel & nous aurons *geniazan*; mais cette flexion est aujourd'hui *gineizan*. La 3^{me} perf. sing. de même : *gineizan*, & au plur. *gineiezan*. Dans cette dernière personne, nous avons de nouveau un de ces exemples de formation machinale qui font toujours croire à un remaniement de la langue. Le *e*, qu'on s'est figuré être une caractéristique du pluriel, a été placé dans cette flexion en dépit du bon sens; au moins aurait-il fallu *gineizæen*.

Le potentiel se retrouve. Puisque *edin* signifie „pouvoir”, on ne voit pas ce que le potentiel peut ajouter à la signification de l'indicatif, si ce n'était que le potentiel fonctionne aussi comme optatif, p. ex. *Ecîn far daiteła Taincoaren refuman*. Jean III, 5. „Il ne peut entrer dans le royaume de Dieu”. Ici le présent de l'indicatif *daite* pour *dadite*, suivi de *la*. *Ŗolatan gauça hauc eguin ahal daitezque?* Jean III, 9. „Comment ces choses peuvent-elles se faire”? Nous avons ici la 3^{me} perf. plur. prés. potent. avec accusatif pluriel inhérent, exprimé par *z* : *daitezke* pour *daditeke* (primit. *dadikete*); & avec *z* supplémentaire : *daitezke*. Il faudra traduire ce temps par le conditionnel. Nous avons vu que le conditionnel n'est autre chose que l'optatif déguisé sous ce nom, & puisque „optatif ou potentiel” sont deux termes équivalents, nous pouvons dire que le potentiel doit être rendu par ce que l'on est convenu d'appeler le conditionnel. Nous traduisons donc le texte cité : Comment ces choses pourrait-on (litt. pourraient-ils) les faire?

L'explication d'une conjugaison peut servir pour les autres. Le *d*

(1) *Verbo vasc.*, p. 128 & 129.

s'est perdu partout; *nadikek* est aujourd'hui *naikek*, & *hadiket* est *aiket*, puisque le *h* est inconnu en biscaïen. *Zadiket* aurait dû devenir *ɿaiket*, comme *gadikek* aurait dû donner *gaikek*, mais nous trouvons *ɿaikedaɿ*, *gaikeɿak* (1); c'est-à-dire que le signe de pluralité supplémentaire a été ajouté; *ɿaiket-ɿ* & le *ɿ* est devenu *d*. *Gaikek-ɿ* ferait devenu *gaikekaɿ*; mais, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, le biscaïen préfère écrire *k* à la fin de la flexion : *gaikeɿak*.

L'imparfait du potentiel se retrouve en biscaïen avec & sans le *n* du thème; *neinke* & *neike* (2), pour *nedinke*. L'*h* initial ne se retrouve pas; *hedinker* est devenu *einker* en perdant aussi le *d*.

La 2^{me} perf. sing. *hedinke* (prim.) „tu le peux” est *einkek* chez Zavala (2); l'*h* a dû disparaître, & il a été remplacé par *k* final, afin de donner le cachet de la forme familière; mais c'est une erreur; l'imparfait n'a jamais la caractéristique du sujet à la fin; elle doit être au commencement de la flexion. Sans cela ce temps a peu changé; il faut encore observer que les personnes du pluriel ont le *ɿ* supplémentaire : *gedinkeɿu* & *ɿedinkegu* sont devenus *geinkeɿu* & *ɿeinkegu*.

L'imparfait (présente imperfecto) de Zavala (3), que nous croyons être le conditionnel tronqué (*nei* pour *neike*, &c.), a été discuté ailleurs (4). La disparition de la caractéristique de la catégorie n'est pas encore si rare; on dit en fouletin *eskent diro* ou *dioke* (pour *diroke*) „il peut offrir”. Ainsi *diro* = *dioke*; voir § 35.

§ 18.

Les conjugaisons relatives, transitives, de edin.

Il serait superflu de donner les conjugaisons primitives; elles ont peu varié, & l'usage s'en est conservé en biscaïen. Nous les retrouvons aussi chez Liçarrague.

(1) *Verbo vasc.*, p. 122.

(2) *Verbo vasc.*, p. 126.

(3) *Verbo vasc.*, p. 123.

(4) Chap. XII, § 15.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à moi

*Daidak**Dait**Daidazu**Daite*

les à moi

*Daidazak**Daizak**Daidazuz**Daidez*

IMPARFAIT.

*Ineidan**Leidan**Zineidan**Leiden**Ineidazan**Leidazan**Zineidazan**Leidezan*

OPTATIF.

PRÉSENT.

*Daikedak**Daiket**Daikedazu**Daikede**Daikedazak**Daikedaç**Daikedazuz**Daikedeç*

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

*Einkedak**Leiket**Zeinket**Leikede**Einkedazak**Leikedaç**Zeinkedaç**Leikedeç*

IMPARFAIT.

*Einkedan**Leikedan**Zeinkedan**Leikeden**Einkedazan**Leikedazan**Zeinkedazan**Leikedezan*

Selon la théorie de Zavala, il n'y a ici qu'un seul mode, le potentiel, divisé en six temps, dont deux parfaits et quatre imparfaits (1). Nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XII, § 15, où tout ce désordre a été expliqué. Au lieu des six temps, nous n'en donnons que cinq, puisque le sixième, le présent des temps imparfaits, selon Zavala, nous paraît être un temps tronqué.

Le présent de l'indicatif est formé régulièrement; *d-edi-t-h* fait *dadidak*, & après la chute du *d* thématique: *daidak*; *d* pour *t* & *h* durci en *k* (2). En biscaïen le *d* du thème s'est perdu dans toutes les conjugaisons, mais il s'est maintenu en bas-navarrais: *Uste duc ecin othoitꝛ daidiodala (d-adi-o-t-la) orain neure Aitari*. Matth. xxvi, 53. „Crois-tu que je ne pourrais pas prier mon Père maintenant”.

Les autres personnes peuvent se passer d'explications.

Pour exprimer l'accusatif pluriel, le biscaïen se sert de *ꝛ*, & *daidak* + *ꝛ* donnerait *daidakaꝛ*; mais on dit *daidaꝛak*, apparemment pour se conformer à la loi phonétique qui ne tolère pas, dans certaines circonstances, le *k* médial (3). L'imparfait est aussi régulier, excepté à la 2^{me} personne; *ineidan* est mal formé; la syllabe initiale *in* ne signifie rien; il aurait fallu *heidan* de *h-ei-t-an*. Comparez l'imparfait de la conjugaison absolue.

La 3^{me} personne a un *l* initial, qui n'est pas là à sa place. L'erreur provient de ce que *edin* est employé comme auxiliaire du potentiel, or, *l* est l'initiale de la 3^{me} personne du potentiel; mais nous avons ici à faire à l'indicatif. Plus loin nous verrons continuer le désordre; nous trouverons des imparfaits sans *l*, ce qui est correct; mais il aurait fallu se tenir à une règle.

Le présent de l'optatif est formé régulièrement; *d-adi-ke-t-h* donne *dadikedak* & avec le *d* élidé *daikedak*. Pour les caractéristiques des pronoms, voir ch. XI, § 3.

Dans l'imparfait, il n'y a que la 2^{me} personne qui soit mal formée, selon l'habitude; *h-edi-ke-t* aurait dû faire *heiket* ou *eiket*, puisque l'*h*

(1) *Verbo vasc.*, p. 118.

(2) Ch. III & XI, § 3.

(3) Ch. III & ch. XI, § 3.

est inconnu en biscaïen. La 3^{me} personne est régulière *l-edi-ke-t*.

Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois que l'imparfait du potentiel est en usage comme présent du conditionnel; & que, comme il fallait pouvoir exprimer le passé, on a suffixé à cet imparfait, employé comme présent, le suffixe caractéristique du passé *an*. C'est ainsi que *einkedak* „tu pouvais me le”, ayant pris la signification de „tu pourrais me le”, on a formé : *einkedakan* & après l'élision du *k* : *einkedaan*; ici les deux *a* auraient dû rester, mais l'un a disparu & Zavala écrit *einkedan*. Cette flexion aurait dû être *heikedan* de *heiket* + *an*. C'est le „preterito remoto potential” de Zavala; voir *Verbo vasc.*, p. 131.

Le dernier temps qui reste à être expliqué, c'est celui que nous n'avons pas donné & qui est appelé par Zavala un „presente de imperfecto”. Il est :

Ineidak

Leit

Zineit

Leite

Ce temps est rendu par „podria (ahora) puede o podra ser”; c'est-à-dire „il pourrait, il peut, ou il peut être que (il est possible que). Nous ne dirons que deux mots de la forme de ces flexions, en priant le lecteur de comparer ce qui a été dit à la fin du chapitre XII, où se trouve le tableau du subjonctif & du potentiel, selon Zavala & selon nous.

La forme *ineidan* étant donnée, *ineidak* se comprend; mais l'une & l'autre de ces flexions sont fautives. Prenons donc *leit*; cette flexion ne peut être que la contraction de *leiket*; partout, selon nous, la syllabe *ke* s'est perdue.

§ 19.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à toi	les à toi
<i>Daiar</i>	<i>Daiadaʒ</i>
<i>Daik</i>	<i>Daiʒak</i>
<i>Daiagu</i>	<i>Daiaguʒ</i>
<i>Daiek</i>	<i>Daiēʒak</i>

IMPARFAIT.

<i>Neian</i>	<i>Neiaʒan</i>
<i>Eian</i>	<i>Eiaʒan</i>
<i>Gineian</i>	<i>Gineiʒan</i>
<i>Eien</i>	<i>Eieʒan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikear</i>	<i>Daikeadaʒ</i>
<i>Daikek</i>	<i>Daikeʒak</i>
<i>Daikeagu</i>	<i>Daikeaguʒ</i>
<i>Daikeek</i>	<i>Daikeeʒak</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Neinkek</i>	<i>Neinkeʒak</i>
<i>Eikek</i>	<i>Eikeʒak</i>
<i>Geinkek</i>	<i>Geinkeʒak</i>
<i>Eikeek</i>	<i>Eikeeʒak</i>

IMPARFAIT.

<i>Neinkean</i>	<i>Neinkeaʒan</i>
<i>Eikean</i>	<i>Eikeaʒan</i>
<i>Geinkean</i>	<i>Geinkeaʒan</i>
<i>Eike'en</i>	<i>Eike'eʒan</i>

Le présent de l'indicatif est formé régulièrement; *d-edi-h-t* donne *dadiat* ou *daiat* puisque le *d* s'est perdu en biscaïen. Le *h*, selon l'habitude, a été élidé & l'hiatus est resté. Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes. La 3^{me} personne du pluriel a *e* pour indiquer le pluriel; *daiek* est pour *daik* + *te*.

L'imparfait est aussi régulier. *Neian* est formé de *n-edi-h-n*; le *h* est élidé comme toujours. *Eian* n'a pas le *l* initial, ce qui est correct; mais pourquoi écrire *leidan* dans la conjugaison précédente? C'est de la confusion; là nous avons expliqué la cause de la présence de *l*.

Le présent du potentiel est régulier; *d-edi-ke-h-t* donne *dadikeat* après l'élision du *d* & de l'*h*. *D-adi-ke-h* donne *daikek*. Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir ch. XI, § 3.

L'imparfait (aujourd'hui conditionnel) a le *n* mystérieux; cet *n* a été discuté plus haut, à propos de l'optatif de la conjugaison abfolue. La 3^{me} personne aurait dû avoir le *l* initial. L'imparfait *neinkean* „je pouvais te le” est formé du temps précédent en ajoutant *an*.

§ 20.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à lui

Daiot

Daiok

Daio

Daiogu

Daiouu

Daioe

les à lui

Daiodaʔ

Daiouak

Daiou

Daioguʔ

Daiouuʔ

Daioueʔ

IMPARFAIT.

le à lui	les à lui
<i>Neion</i>	<i>Neiozan</i>
<i>Ineioan</i>	<i>Ineiozan</i>
<i>Leion</i>	<i>Leiozan</i>
<i>Gineion</i>	<i>Gineiozan</i>
<i>Zineion</i>	<i>Zineiozan</i>
<i>Leioen</i>	<i>Leioezan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikeor</i>	<i>Daikeodaꝛ</i>
<i>Daikeok</i>	<i>Daikeoꝛak</i>
<i>Daikeo</i>	<i>Daikeoꝛ</i>
<i>Daikeogu</i>	<i>Daikeoguꝛ</i>
<i>Daikeoꝛu</i>	<i>Daikeoꝛuꝛ</i>
<i>Daikeoe</i>	<i>Daikeoeꝛ</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Neinkeo</i>	<i>Neinkeoꝛ</i>
<i>Einkeok</i>	<i>Einkeoꝛ</i>
<i>Leikeo</i>	<i>Leikeoꝛ</i>
<i>Geinkeo</i>	<i>Geinkeoꝛ</i>
<i>Zeinkeo</i>	<i>Zeinkeoꝛ</i>
<i>Leikeoe</i>	<i>Leikeoeꝛ</i>

IMPARFAIT.

<i>Neinkeon</i>	<i>Neinkeoꝛan</i>
<i>Einkeoan</i>	<i>Einkeoꝛan</i>
<i>Leikeon</i>	<i>Leikeoꝛan</i>
<i>Geinkeon</i>	<i>Geinkeoꝛan</i>
<i>Zeinkeon</i>	<i>Zeinkeoꝛan</i>
<i>Leikeoen</i>	<i>Leikeoeꝛan</i>

Le présent de l'indicatif n'offre rien de remarquable; *daiot* est formé de *d-edi-o-t* ou *dadiot*. Dans les dialectes basques français on trouve encore un *i* dans la flexion; cet *i* est *y* chez Dechepare. Voir l'exemple avec *i* au § 19.

L'imparfait a quelques irrégularités. *Neion* est régulier & formé de *n-edi-o-n* (1); mais la 2^{me} personne devrait être *heioan* ou *eioan*, de *h-edi-o-an*. Puisqu'on écrit, selon Zavala, la terminaison *an* à la 2^{me} personne, il serait mieux de l'écrire partout. Il est probable que le *a*, pour Zavala, n'appartient pas à la terminaison; sans cela on le trouverait bien à toutes les flexions. Cet *a* est ici, selon toute apparence, par une fausse analogie avec d'autres 2^{mes} personnes. Voir ch. xi, § 3.

La 3^{me} personne a de nouveau le *l* initial, ce qui n'est pas correct; comparez les imparfaits de l'indicatif des conjugaisons précédentes.

On retrouve cette flexion chez Liçarrague: *Eta elkarrequin minço ciraden cer leidioten Iesufi*. Luc vi, 11. „Et ils parlèrent ensemble ce qu'ils pourraient faire à Jésus". *Leidioten* est, probablement, la 3^{me} pers. plur. de l'imparf. de l'indicatif, formée de *l-edi-o-te-n*, „ils le pouvaient à lui"; elle correspond au bisc. *leioen*. Nous disons „probablement", puisque Liçarrague écrit un *l* initial à la 3^{me} pers. de l'imparfait quand il croit que ce temps appartient au subjonctif; (comparer chapitre xxiv, § 15, qui traite spécialement de cette question); mais comme toutes les versions ont ici le conditionnel, il est encore possible que *ke* soit élidé, comme cela arrive souvent, & que *leidioten* soit la 3^{me} pers. de l'imparfait de l'optatif.

L'optatif s'explique par l'indicatif; les mêmes observations sont applicables aux flexions de l'imparfait. Il faut ajouter que le *k* final de la 2^{me} pers. sing. est de trop. Il y a toujours de la confusion dans cette personne. La caractéristique du pronom sujet est préfixée; il aurait fallu *heinkeo* ou *einkeo*.

(1) Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir chap. xi, § 3.

§ 21.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à nous	les à nous
<i>Daiguk</i>	<i>Daiguṛak</i>
<i>Daigu</i>	<i>Daiguṛ</i>
<i>Daiguṛu</i>	<i>Daiguṛuṛ</i>
<i>Daigue</i>	<i>Daigueṛ</i>

IMPARFAIT.

<i>Ineiguan</i>	<i>Ineiguṛan</i>
<i>Leigun</i>	<i>Leiguṛan</i>
<i>Zineigun</i>	<i>Zineiguṛan</i>
<i>Leiguen</i>	<i>Leigueṛan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikeguk</i>	<i>Daikeguṛak</i>
<i>Daikegu</i>	<i>Daikeguṛ</i>
<i>Daikeguṛu</i>	<i>Daikeguṛuṛ</i>
<i>Daikegue</i>	<i>Daikegueṛ</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Einkeguk</i>	<i>Einkeguṛak</i>
<i>Leikegu</i>	<i>Leikeguṛ</i>
<i>Zeinkegu</i>	<i>Zeinkeguṛ</i>
<i>Leikegue</i>	<i>Leikegueṛ</i>

IMPARFAIT.

<i>Einkeguan</i>	<i>Einkeguṛan</i> (1)
<i>Leikegun</i>	<i>Leikeguṛan</i>
<i>Zeinkegun</i>	<i>Zeinkeguṛan</i>
<i>Leikegüen</i>	<i>Leikegüeṛan</i>

(1) Il y a une faute d'impression chez Zavala, p. 132, „me podia” doit être „nos podia”.

Comparez la conjugaison avec le régime singulier „à moi”. Il n’y a que la caractéristique de changée; *gu* pour *i* qui est devenu *d*. *Daiguk* est formé de *d-ed-i-gu-k*. Il y a les mêmes erreurs dans les 2^{mes} personnes du singulier.

§. 22.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à vous

Daiʒut Daiʒuet
Daiʒu
Daiʒugu
Daiʒue

les à vous

Daiʒudaʒ Daiʒuedaʒ
Daiʒuʒ
Daiʒuguʒ
Daiʒueʒ

IMPARFAIT.

Neiʒun
Leiʒun
Gineiʒun
Leiʒuen

Neiʒuʒan
Leiʒuʒan
Gineiʒuʒan
Leiʒueʒan

OPTATIF.

PRÉSENT.

Daikeʒut
Daikeʒu
Daikeʒugu
Daikeʒue

Daikeʒudaʒ
Daikeʒuʒ
Daikeʒuguʒ
Daikeʒueʒ

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

Neinkeʒu
Leikeʒu
Geinkeʒu
Leikeʒue

Neinkeʒuʒ
Leikeʒuʒ
Geinkeʒuʒ
Leikeʒueʒ

IMPARFAIT.

le à vous	les à vous
<i>Xeinkezun</i>	<i>Xeinkezuʒan</i>
<i>Leikezun</i>	<i>Leikezuʒan</i>
<i>Geinkezun</i>	<i>Geinkezuʒan</i>
<i>Leikezuen</i>	<i>Leikezueʒan</i>

Comparez la conjugaison avec le régime singulier „à toi”. La caractéristique *k* est ici *zu*. Puisque ces flexions sont en usage pour le singulier honorifique, on en a formé d’autres où l’on a intercalé *e*, ou plutôt *ie*, dont le *i* s’est perdu, & *daiʒut* est devenu *daiʒutet* puis *daiʒuet*. Elles sont si régulières qu’il aurait été superflu de les donner. Nous n’en avons cité que la première personne.

§ 23.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à eux	les à eux.
<i>Daioet</i>	<i>Daioedaʒ</i>

IMPARFAIT.

<i>Xeioen</i>	<i>Xeioeʒan</i> (1)
---------------	---------------------

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikeoet</i>	<i>Daikeoedaʒ</i>
-----------------	-------------------

IMPARFAIT.

<i>Xeinkeoe</i>	<i>Xeinkeoeʒ</i>
-----------------	------------------

IMPARFAIT.

<i>Xeinkeoen</i>	<i>Xeinkeoeʒan</i>
------------------	--------------------

(1) On trouve chez Zavala, p. 129, *naioeʒan*; mais la voyelle de l’imparfait est invariablement la voyelle du thème; par conséquent *e*.

Toutes ces flexions sont formées exactement comme celles qui expriment le régime indirect singulier „le à lui”; seulement il y a la caractéristique du pluriel *te*, qui est intercalée; *daïot* + *te* aurait dû faire *daïotet*, mais le *t* s'est perdu & l'on dit *daïoet*. Le penchant du dialecte biscaïen pour les accumulations de voyelles est remarquable ici; on en trouve jusqu'à cinq qui se suivent : *daïoeë*, que Zavala écrit *dayoeë*, irrégularité inutile. *Daïoeë* signifie „ils le peuvent à eux”.

Nous n'avons pas voulu changer l'orthographe de Zavala, mais, ayant adopté la règle, suivie par plusieurs dialectes, d'écrire *y* pour *i*, quand cette voyelle se trouve entre deux voyelles, il aurait mieux valu écrire partout *dayot*, *dayok*, & par conséquent aussi *dayat* „je te le puis”. *Daïoeë* s'écrirait alors *dayoeë*, ce qui ne ferait plus alors une orthographe exceptionnelle, comme elle l'est aujourd'hui chez Zavala.

§ 24.

Le nom verbal eutfi „tenir”.

L'adjectif verbal *eutfi* signifie „tenu” & n'est connu qu'en biscaïen. Il n'est pas clair si *eutfi* & *euki* ont une même origine; mais il est pour le moins, prématuré de les considérer comme des variantes & de dire, sans la moindre explication, comme un fait prouvé, que „*eduki* ou *euki* sert comme auxiliaire après avoir changé *ki* en *ts*” (1).

La signification est la même; mais la forme est la même ou à peu près, seulement par suite de dégradation phonétique, toujours en admettant que *ki* & *tsi* n'appartiennent pas au thème, ce qui n'est pas du tout certain. *Eu* de *eutfi* ressemble à *eu* de *euki*, mais

(1) Se vale nuestro dialecto en activa de la radical del verbo *euki* o *iduki*, quitandole la *ki* final y sustituyendo a la *k* una *ts* en la conjugaciones de recipiente. Zavala, *Verbo vasco*, p. 60, n° 16.

euki a perdu le *d*; *eufsi* a donc été *edufsi*, ce dont il ne reste aucun vestige.

Le *i* paraît être la terminaison, c'est-à-dire la caractéristique de l'adjectif verbal; il reste donc *euk* & *euts*. Mais *euk* & *euts* n'ont pas l'apparence de noms verbaux; de plus l'impératif qui, sans exception, offre le thème pur, suivi ou précédé de la caractéristique de la personne, est *eu*, sans *k*. Il faudra, par conséquent, en venir à la conclusion que ces deux noms verbaux sont composés, & que leur thème commun est *eu*, primitivement *edu*.

Pour *eufsi* nous proposerions l'hypothèse suivante. Plusieurs noms verbaux sont composés avec *etsi*, comme on peut le voir dans notre Dictionnaire. *Etsi*, apparemment de la racine *es* „fermer, ferrer”, est intimement lié aux noms verbaux, de telle façon que, p. ex. *finetsi*, était considéré comme un seul mot. Quelquefois il en est séparé: *gui etsi* „mépriser”. Dans tous ces noms verbaux *etsi* a perdu, aujourd'hui du moins, sa signification propre, & *autetsi* „choisir”, *onetsi* „aimer”, *sinhexi* „croire”, expriment simplement choisir, aimer, croire.

On *etsi* trouve une forme analogue dans l'espagnol *tener* (en) *caro* „tenir cher”. La distance de „fermé” à „tenu” est vite franchie, & *etsi* a pris la signification de „tenu”; & puisque en basque, comme en espagnol, „tenir” sert comme auxiliaire correspondant à „avoir”, *etsi* est une espèce d'auxiliaire: *autetsi* „avoir choix”, *onetsi* „avoir cher”, *finetsi* „avoir foi”. *Eufsi* serait, par conséquent, *eu-etsi*, & il resterait à fixer la signification de *eu* qui était primitivement *edu*. Ceci est plus difficile; par induction *eu* doit signifier quelque chose comme „prise” en français, ou „vat” en hollandais, ou „hold” en anglais.

La forme pléonastique du nom ne serait pas une objection, on en trouve des exemples dans beaucoup de langues, p. ex. *fest halten*, en allemand, signifie „tenir ferme”, mais on l'emploie simplement pour „tenir”. *Eu-etsi* serait alors „avoir prise”, „vat hebben”, „to get hold”.

Quoi qu'il en soit de l'origine de *eufsi*, sa forme est spécialement biscayenne. *Eufsi* sert comme auxiliaire des verbes transitifs, quand il y a deux régimes à exprimer; dans ce cas-là les flexions de *eufsi*

correspondent comme usage, à celles de *eroan* pour les autres dialectes. En biscaïen on dit *emoten deufat* „je le lui donne”, & dans les autres dialectes *ematen darokat* ou *draukat*. *Eufi* exprime cependant quelquefois un accusatif seulement, & c’est quand il est employé comme verbe actif; p. ex. *Eufi, neure Jesus neure anima*. „Tenez (ayez) mon âme, mon Jésus”. Le dialecte biscaïen a par conséquent *euki* comme auxiliaire de la conjugaison absolue: *ikuften dot* ”je vois”; *eufi* comme auxiliaire de la conjugaison relative, & *eroan*, comme l’on verra plus tard, est l’auxiliaire de la conjugaison fréquentative: *ikufi daroat* „je vois d’habitude”.

N° I.

*Conjugaisons relatives de l’auxiliaire eufi.*1^{re} personne sing. au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deustak**Deustaʒak**Deust**Deustaʒ**Deustaʒu**Deustaʒuʒ**Deuste**Deusteʒ*

IMPARFAIT.

*Eunstan**Eunstaʒan**Eustan**Eustaʒan**Zeunstan**Zeunstaʒan**Eusten**Eusteʒan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SING.

*Eunskedak**Leusket**Zeunsket**Leuskede*

ACCUSATIF PLUR.

*Eunskedaṣak**Leuskedaṣ**Zeunskedaṣ**Leuskedeṣ*

PASSÉ.

*Eunskedaan**Leuskedan**Zeunskedan**Leuskeden**Eunskedaṣan**Leuskedaṣan**Zeunskedaṣan**Leuskedeṣan*

Deuṣtak est formé régulièrement de *d-euṣt-t-k* „tu-me-as-le”. Le groupe *ts* du thème devient *ṣt*, métathèse non-seulement très fréquente, mais régulière dans les substantifs verbaux basques; p. ex. *eṣi* fait *eṣten*, subst. verb.; *eritzi* fait *eristen*, &c. — Dans *deuṣtak* le *t* du thème & le *t* du pronom se sont assimilés.

L'accusatif pluriel est indiqué comme toujours en biscaïen par *ṣ*, & *deuṣtak* + *ṣ* aurait fait *deuṣtakaṣ*; mais puisque *k* n'est pas toléré dans certaines circonstances au milieu de la flexion, *deuṣtakaṣ* est devenu *deuṣtaṣak*.

Les 2^{mes} pers. plur. étant en usage pour le sing. honorifique, on a dû former les pluriels *deuṣtaṣue* & *deuṣtaṣueṣ*.

Zavala écrit *deuṣfaṣ*. Cette flexion a donc *ts* & non *ṣt* comme les autres. L'usage peut avoir consacré cette forme; ou est-ce une faute d'impression?

L'imparfait a le *n* mystérieux intercalé (voir ch. XI, § 7). *Eunṣtan* est pour *heunṣtan* de *h-eunṣt-an*; *eunṣt* est le thème *euṣt* (pour *euts*) avec le *n* intercalé.

Comme d'habitude le biscaïen ne préfixe pas le *ṣ*, comme le font les autres dialectes; il se tient à la règle que le pronom de la 3^{me} personne se fait remarquer par son absence.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on a dû former les pluriels *zeunsten* & *zeunstezan*, selon la règle de Zavala, qui change la voyelle *a* en *e*. *Zeunstezan* s'écarte cependant de la règle & aurait dû être *zeunstažen*, syncope de *zeunstažaten*. *Eustežan* aurait été plus régulièrement *eustažen*, syncope de *eustažaten*. La façon machinale, sans souci de l'étymologie, peut (nous ne disons pas doit) avoir donné lieu à cette irrégularité.

Le dialecte biscaïen ne suffixe pas la syllabe *ke*; il l'intercale. *Eunskedak* pour *heunskedak* est formé de *h-eunst-ke-t-k*; c'est-à-dire *h* pour *hi*; *eunst* de *eust* avec le *n* mystérieux; comp. l'imparfait. Le *t* final de *eunst* a dû se perdre devant le *k*. *Ke* est la caractéristique du temps, & le *t* qui suit est le pronom „me”. Le *k* final est de trop (comparez le même temps & la même conjugaison du verbe bisc. *eroan*). La flexion, pour être régulière, aurait dû être *eunsket* (pour *heunsket*); *eunskedak* est probablement en usage, mais cette flexion est fautive. Les autres personnes sont correctes & peuvent se passer de commentaire; *leusket* est formé de *l-eust-ke-t*; le thème n'a jamais le *n* intercalé dans la 3^{me} personne, & le *t* de *eust* s'est perdu devant le *k*.

Eunskedaan (pour *heunskedan*), est formé de *eunsket* + *an*. Le second *a* qui s'y trouve est une erreur. Le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué, comme toujours, par la substitution machinale de *e* à *a*.

N° 2.

1^{re} personne du pluriel au datif.

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

le à nous

les à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deuskuk**Deuskužak**Deusku**Deuskuž**Deuskužu**Deuskužuž**Deuskue**Deuskuež*

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

tu nous le

*Eunskuan**Euskun**Zeunskun**Euskuen*

ACCUSATIF PLUR.

tu nous les

*Eunskuaŷan**Euskuŷan**Zeunskuŷan**Euskuēŷan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Eunskeguk**Leuskegu**Zeunskegu**Leuskegüe**Eunskeguŷak**Leuskeguŷ**Zeunskeguŷ**Leuskegüeŷ*

PASSÉ.

*Eunskeguan**Leuskeguan**Zeunskeguan**Leuskegüen**Eunskeguauŷan**Leuskeguauŷan**Zeunskeguauŷan**Leuskegüeuŷan*

Deuskuk est formé régulièrement de *d-euŷt-gu-k* „tu-nous-as-le”. Le *t* du thème s’est perdu (comp. la 1^{re} pers. du sing. „tu me l’as”) & le *g* s’est durci en *k* après la sifflante (voir ch. III). Les autres personnes s’expliquent d’elles-mêmes. Les 2^{mes} pers. plur. sont devenues *deuskuŷue* & *deuskuŷueŷ*.

Eunskuan est formé de *euns-gu-an* pour *heunŷguan*; on retrouve ici le *n* mystérieux intercalé.

Eunskeguk a perdu le *h* initial & est formé de *h-euns-ke-gu*. Le *k* final est une erreur. Comparez le temps correspondant „tu me l’aurais”. Les autres personnes sont formées régulièrement, ainsi que celles du passé.

N^o 3.2^{me} personne sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deuat**Deua, deusk**Deuagu**Deu'e**Deuadaꝛ**Deuaꝛ**Deuaguꝛ**Deu'eꝛ*

IMPARFAIT.

*Neuan**Euan**Geuan**Eu'en**Neuaꝛan**Euaꝛan**Geuaꝛan**Eu'eꝛan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neunskek**Euskek**Geunꝛkek**Euskeek**Neunskeꝛak**Euskeꝛak**Geunskeꝛak**Euskeeꝛa'*

PASSÉ.

*Neunskean**Euskean**Geunskean**Euske'en**Neunskeꝛan**Euskeꝛan**Geunskeꝛan**Euskeeꝛan*

Deuat aurait dû être *deutsat*, de *d-euts-h-t*, avec élision régulière de l'*h*; comp. *daroaat* de *d-eroa-h-t*. Aujourd'hui „je le lui ai” se dit *deutsat*, puisqu'en biscaïen on peut écrire *a* pour *o*: *deutsot* de *d-euts-ho-t*, comme on verra plus loin. La crainte de produire de la confusion aura influencé peut-être cette forme; dans ce cas il eût été mieux d'écrire correctement *deutsot* „je le lui ai”, mais encore n'est-il pas clair pourquoi *ts* du thème a été élidé. Dans la conjugaison avec l'accusatif „vous” *ts* reparait.

Deua & *deusk* font pour *deutsak*, de *d-euts-h*, corruption tout-à-fait inexplicable. *Deuagu* est pour *deutsagu*, & *deue* pour *deutsate*, après l'élision du *k* médial, pour *deutsak-te*.

L'accusatif pluriel est indiqué par τ : *deuat* + τ a donné *deuada τ* avec *d* pour *t*. La 3^{me} perf. sing *deua τ* est pour *deutsaka τ* , & la 3^{me} perf. plur., qui est formée en ajoutant *te* au singulier, serait par conséquent *deutsaka τ te*; mais elle se trouve réduite à *deue τ* , contraction violente, mais qui s'explique, cependant; le singulier étant *deua τ* , le remplacement de *a* par *e* suffit en biscaïen à former le pluriel. L'apostrophe que Zavala écrit très consciencieusement, nous paraît ne rien signifier.

L'imparfait, comme le présent, a perdu *ts*; *neuan* est pour *neutsan* avec *h* élidé, de *n-euts-h-n*. Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes. Pour les 3^{mes} personnes plurielles, c'est toujours le même procédé machinal; ce qui a produit avec l'accusatif pluriel *eu'e τ an*. Pour comble de désordre on a substitué le *e* à un *a* qui devait rester; il aurait fallu au moins *eua τ en* pour *euaza τ en*, pour *eutsaza τ en*.

Le conditionnel est formé plus régulièrement; le *s* thématique reparait, & le *n* que nous appelons mystérieux, a été intercalé; *neunsket* est formé de *n-euns-ke-h*. Puisque *ts* font élidés, sans raison apparente, il est possible qu'il en soit de même du *t* dans le conditionnel; mais, d'un autre côté, puisque le groupe *ts* est devenu régulièrement *st* dans toutes les conjugaisons, le *t* a dû se perdre ici, puisqu'il est suivi de *k*.

Le passé n'offre rien de particulier.

N^o 4.2^{me} personne plur., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deutsur**Deutsu**Deutsugu**Deutsue**Deutsudaꝛ**Deutsuꝛ**Deutsuguꝛ**Deutsueꝛ*

IMPARFAIT.

*Neuntsun**Euntsun**Geuntsun**Euntsuen**Neuntsuꝛan**Euntsuꝛan**Geuntsuꝛan**Euntsueꝛan*

CONDITIONEL.

PRÉSENT.

*Neunskeꝛu**Leuskeꝛu**Geunskeꝛu**Leuskeꝛue**Neunskeꝛuꝛ**Leuskeꝛuꝛ**Geunskeꝛuꝛ**Leuskeꝛueꝛ*

PASSÉ.

*Neunskeꝛun**Leuskeꝛun**Geunskeꝛun**Leuskeꝛuen**Neunskeꝛuꝛan**Leuskeꝛuꝛan**Geunskeꝛuꝛan**Leuskeꝛuꝛan*

Toutes les flexions sont parfaitement régulières; seulement la flexion du thème *s* & celle du pronom accusatif *ɿ* se sont assimilées & sont exprimées par *s*. *Deutɿut* est formé de *d-euts-ɿu-t* „je-vous-ai-le”. — *Deutsut* + *ɿ* a donné *deutsudaɿ* avec *d* pour *t*.

L'imparfait a le *n* mystérieux intercalé; *neuntsun* est formé de *n-eunts-ɿu-n*. Les 3^{mes} personnes, comme toujours, n'ont pas cet *n*; *eutsun* est formé de *euts-ɿu-n*.

N^o 5.

3^{me} personne du sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

Deutsat

Deutsak

Deutsa

Deutsagu

Deutsaɿu

Deuts'e

Deutsadaɿ

Deutsaɿak

Deutsaɿ

Deutsaɿuɿ

Deutsaɿuɿ

Deuts'eɿ

IMPARFAIT.

Neuntsan

Euntsaan

Eutsan

Geuntsan

Zeuntsan

Euts'en

Neuntsaɿan

Euntsaaɿan

Eutsaɿan

Geuntsaɿan

Zeuntsaɿan

Euts'eɿan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SING.

Neunskio
Eunskio
Leuskio
Geunskio
Zeunskio
Leuskioe

ACCUSATIF PLUR.

Neunskioz
Eunskiozak
Leuskioz
Geunskioz
Zeunskioz
Leuskioez

PASSÉ.

Neunskion
Eunskioan
Leuskion
Geunskion
Zeunskion
Leuskioen

Neunskiozan
Eunskioazan
Leuskiozan
Geunskiozan
Zeunskiozan
Leuskioezan

Toutes les flexions sont régulières. *Deutfat* est formé de *d-euts-a-t* „je-lui-ai-le”. Le *a* pourrait s’écrire *o*, dit Zavala (verbo vasc., p. 64, n° 59), p. ex. *deutfo*; mais on écrit généralement *a* après *ts*. — Pour Zavala, la caractéristique de la 3^{me} perf. est *o*; pour nous elle est *ho* (voir ch. XI, § 3), & *deutfo* est pour *deutsho*, après l’élimination habituelle de l’*h* en biscaïen. Que le *o* soit quelquefois écrit *a* n’a rien d’extraordinaire; comp. *draukat* bn. & *dakor* lab. „je le lui ai”. Les autres personnes s’expliquent de la même manière. La 3^{me} perf. plur. *deuts’e* doit être une contraction de *deutfate*.

L’imparfait a éprouvé les mêmes influences phonétiques que le présent. Comme d’habitude le *h* est éliminé &, par exception, le *o* s’écrit *a*; *neuntsan* est pour *neuntshon* formé de *n-eunts-ho-n*. La 2^{me} personne *euntsaan* (pour *heuntsaon*) est formée de *h-eunts-ho-n*. Cette flexion est mal formée; un des *a* est de trop; nous avons dit d’où provient l’erreur, ch. XI, § 3. *Euntsaan* n’est pas pour *euntsakan*; la caractéristique de la 2^{me} perf. sing. ne serait pas là à sa place; le

pronom fujet précède la flexion ; il est *h* (pour *hi*), & alors *heuntsan* ou *heuntsaan* (comp. *eroadaan* „tu me l'avais’’).

Les autres flexions n'offrent rien de particulier.

Neunskio est formé de *n-euns-ke-ho*. Comparez le conditionnel de la même conjugaison de *eroan*. Il y a ici les mêmes observations à faire ; *eunskiok* doit être une forme corrompue ; le *k* est de trop. Par conséquent la 2^{me} perf. sing. du passé *eunskioan* est aussi mal formée ; elle devrait être *heunskion*, ou du moins *eunskion*.

Le passé est formé du présent, en ajoutant la caractéristique du passé *an*, ou *n*. Le *a* qui se trouve seulement dans la 2^{me} personne du singulier peut s'y trouver, parce qu'il devrait y être ; p. ex. *nuke* fait *nukean* ; mais alors il devrait se trouver aussi dans les autres personnes ; l'amas de voyelles peut être une raison pour laquelle le *a* a été élidé ; & il se trouvera alors dans la 2^{me} personne du singulier, par fausse analogie, pour correspondre à l'hiatus *aa* qu'on croyait être la caractéristique de cette personne. Mais la caractéristique ici est le *h* initial ; il aurait fallu *heunskion* ou *eunskioan*, si l'*a* de la terminaison est aussi admis dans les autres personnes. (Voir ch. xi, § 3.)

N° 6.

3^{me} personne du plur., au datif.

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

le à eux

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

Deutser

Deutsedaʔ

Deutseek

Deutsesak

Deutse

Deutseʔ

Deutsegu

Deutseguʔ

Deutseʔu

Deutseʔuʔ

Deutsee

Deutseeʔ

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

le à eux

*Neuntsen**Eunts'en**Eutsen**Geuntsen**Zeuntsen**Eutseen*

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

*Neuntsēzan**Euntsēzan**Eutsēzan**Geuntsēzan**Zeuntsēzan**Eutsēēzan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neunskioe**Eunskioek**Leunskioe**Geunskioe**Zeunskioe**Leunskioee**Neunskioeꝛ**Eunskioeꝛak**Leunskioeꝛ**Geunskioeꝛ**Zeunskioeꝛ**Leunskioeꝛ*

PASSÉ.

*Neunskioen**Neunskioeꝛan*

Ces flexions sont semblables aux précédentes, seulement on a remplacé la voyelle *a* par *e*, pour indiquer le pluriel du régime indirect. La voyelle *e* n'est plus rien, comme l'on voit, qu'un signe conventionnel. A l'origine *e* servait comme lettre de liaison entre *t*, le suffixe de pluralité & la terminaison qui suivait; p. ex. *zeraukan*, bn., „il le lui avait” fait *zeraukaten* „ils le lui avaient”. Du „il l'a”; *dute* „ils l'ont”. Le *t* étant tombé en biscaïen, le *e* a été pris pour le signe de pluralité, & a été placé partout où il fallait indiquer le pluriel. Ici cet *e* remplace le *a* de *deutsat*, lequel *a* est lui-même

pour *o*, & cet *o* est pour *ho*; *e* indique par conséquent ici le pluriel *hote* de *ho* + *te*. (Voir ch. XI, § 3.)

La 2^{me} perf. *deutseek* n'est pas tout-à-fait correcte; *deutsek* aurait suffi. Il n'y a aucune raison pour écrire deux *e*, du moins si l'on écrit *deutsak* pour „tu le lui as”.

Les 2^{mes} perf. plur. sont devenues *deutseze* & *deutsezez*.

L'imparfait est en tout semblable à l'imparfait de la conjugaison précédente; seulement avec *e* pour *a*, comme au présent.

Comparez le conditionnel de la conjugaison précédente; on y a ajouté partout *e* pour indiquer le pluriel du régime indirect.

Le passé est formé du présent en ajoutant *n*.

§ 25.

Egin „faire”.

Egin est un nom verbal primitif. La conjugaison en est par conséquent régulière, & nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XI, pour les détails de la conjugaison.

Autrefois, tous les dialectes avaient adopté ce verbe comme auxiliaire, non-seulement des verbes transitifs, mais aussi des verbes intransitifs, non-seulement pour un mode spécial ou pour une conjugaison spéciale (relative ou absolue), mais pour tous les modes & pour toutes les conjugaisons. Comme emploi, *egin* pourrait être comparé à „do” anglais.

Chez Dechepare & Liçarrague on en trouve de nombreux exemples. Le premier se sert indifféremment de *egin* & de *edin* pour les verbes intransitifs: *joan nedin* (de *edin*) „j'allais” (1). *Joan nengion* „j'allais à lui”. *Nengion* est formé de *n-egi-yo-n* (2). *Albadagik joan* (2) „si tu peux aller”. *Albadagik* est formé de *al-ba-dagik*.

(1) *Poésies*, p. 58.

(2) Même ouvrage, p. 8.

Dagik est formé de *d-egi-h* „tu fais le” en lisant à rebours. *Baina deus ahal badaguic*. Marc IX, 22. „Si tu peux quelque chose”. Même flexion que la précédente.

L'usage de *egin* s'est restreint de nos jours. Ce nom verbal est en biscaïen l'auxiliaire de l'impératif & du subjonctif, tant de la conjugaison absolue que de la conjugaison relative. On dit : *saldu dagidan* „que je le vende”; & *saldu dagiodan* „que je le lui vende”. Les autres dialectes font alors usage des flexions de *eʒan* : *saldu de-ʒadan* & *saldu dioʒadan* ou *deʒodan*, selon les dialectes.

L'usage de l'indicatif s'était déjà perdu du temps de Larramendi, qui dit que *egin* n'a pas „fus anomalos” à l'indicatif. Les „anomalos” de l'auteur sont les flexions *dagit*, *dagik*, *dagi*, *degigu*, *dagiʒu*, *dagite*, que nous retrouvons suivies de la conjonction *n* „que”, & correspondant aux flexions de notre subjonctif. *Dagit* + *n* fait *dagidan*; *dagik* + *n* fait *dagikan*; & après l'élision régulière du *k* médial *dagian*; *dagi* + *n* fait *dagian*, & ainsi de suite.

Egin paraît avoir une variante *ekin*; du moins on trouve les flexions dont le thème est *ekin* ou *eki*, puisque le *n* final se perd toujours; elles servent comme flexions auxiliaires des verbes intransitifs avec un régime indirect; p. ex. *aguer cequion*. Marc VI, 9. „Il apparut à elle”. *Zekion* est formé de *ʒ-eki-o-n*; c'est la 3^{me} perf. sing. de l'imparfait avec le datif „à lui” inhérent. — *Orduan hec has cequiʒ-quion bata berceari galde eguiten elkarren artean*. Luc XXII, 23. „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres”. *Zekiʒkion* est formé de *ʒ-eki-ʒki-o-n* (1). Nous devons renvoyer le lecteur au paragraphe sur le verbe *iʒan*, où ces flexions ont été discutées.

(1) Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir ch. XI, § 3.

§ 26.

Les six conjugaisons primitives, absolues, de egin.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hagit</i>	<i>Dagit</i>	—	<i>Zagit</i>	<i>Dagidaɹ</i> (1)
<i>Ŋagik</i>	—	<i>Dagik</i>	<i>Gagik</i>	—	<i>Dagiɹak</i>
<i>Ŋagi</i>	<i>Hagi</i>	<i>Dagi</i>	<i>Gagi</i>	<i>Zagi</i>	<i>Dagiɹ</i>
—	<i>Hagigu</i>	<i>Dagigu</i>	—	<i>Zagigu</i>	<i>Dagiguɹ</i>
<i>Ŋagiɹu</i>	—	<i>Dagiɹu</i>	<i>Gagiɹu</i>	—	<i>Dagiɹuɹ</i>
<i>Ŋagite</i>	<i>Hagite</i>	<i>Dagite</i>	<i>Gagite</i>	<i>Zagite</i>	<i>Dagiteɹ</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hegidan</i>	<i>Ŋegian</i>	—	<i>Zegidan</i>	<i>Ŋegizan</i>
<i>Ŋegikan</i>	—	<i>Hegian</i>	<i>Gegikan</i>	—	<i>Hegizan</i>
<i>Ŋegian</i>	<i>Hegian</i>	<i>Egian</i>	<i>Gegian</i>	<i>Zegian</i>	<i>Egizan</i>
—	<i>Hegigun</i>	<i>Genegian</i>	—	<i>Zegigun</i>	<i>Genegizan</i>
<i>Ŋegiɹun</i>	—	<i>Zenegian</i>	<i>Gegiɹun</i>	—	<i>Zenegizan</i>
<i>Ŋegiaten</i>	<i>Hegiaten</i>	<i>Egiaten</i>	<i>Gegiaten</i>	<i>Zegiaten</i>	<i>Egizaten</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Hagiket</i>	<i>Dagiket</i>	—	<i>Zagiket</i>	<i>Dagikedaz</i>
<i>Ŋagikek</i>	—	<i>Dagikek</i>	<i>Gagikek</i>	—	<i>Dagikeɹak</i>
<i>Ŋagike</i>	<i>Hagike</i>	<i>Dagike</i>	<i>Gagike</i>	<i>Zagike</i>	<i>Dagikeɹ</i>
—	<i>Hagikegu</i>	<i>Dagikegu</i>	—	<i>Zagikegu</i>	<i>Dagikeguɹ</i>
<i>Ŋagikeɹu</i>	—	<i>Dagikeɹu</i>	<i>Gagikeɹu</i>	—	<i>Dagikeɹuɹ</i>
<i>Ŋagikete</i>	<i>Hagikete</i>	<i>Dagikete</i>	<i>Gagikete</i>	<i>Zagikete</i>	<i>Dagiketeɹ</i>

(1) En guipuzcoan : *dagiɹkit*, *dagiɹkik*, &c., avec *ɹk* pour signe de pluralité ; & aussi avec *ɹɹ* : *dagiɹɹit*, &c. (Voir Larramendi, Dicc. f. v. hacen.)

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hegidake</i>	<i>Negike</i>	—	<i>Zegidake</i>	<i>Negikez</i>
<i>Negiket</i>	—	<i>Hegike</i>	<i>Gegikek</i>	—	<i>Hegikez</i>
<i>Negike</i>	<i>Hegike</i>	<i>Legike</i>	<i>Gegike</i>	<i>Zegike</i>	<i>Legikez</i>
—	<i>Hegikegu</i>	<i>Gegike</i>	—	<i>Zegikegu</i>	<i>Gegikez</i>
<i>Negikegu</i>	—	<i>Zegike</i>	<i>Gegikezu</i>	—	<i>Zegikez</i>
<i>Negikete</i>	<i>Hegikete</i>	<i>Legikete</i>	<i>Gegikete</i>	<i>Zegikete</i>	<i>Legiketez</i>

IMPÉRATIF.

<i>Nagik</i>	—	<i>Agik</i>	<i>Gagik</i>	—	<i>Agizak</i>
<i>Nagi</i>	<i>Hagi</i>	<i>Begi</i>	<i>Gagi</i>	<i>Zagi</i>	<i>Begiz</i>
<i>Nagizu</i>	—	<i>Agizu</i>	<i>Gagizu</i>	—	<i>Agizuz</i>
<i>Nagite</i>	<i>Hagite</i>	<i>Begite</i>	<i>Gagite</i>	<i>Zagite</i>	<i>Begitez</i>

Toutes ces flexions se retrouvent, en partie, sous leur forme primitive chez Dechepare & Liçarrague. De nos jours le biscaien s'en sert, mais elles sont suivies de la conjonction *n* „que”, & elles correspondent aux flexions du subjonctif: *saldu dagidan* „que je le vende”. Elles ont peu ou point souffert, & il n’y aurait qu’à appliquer les lois de la phonétique pour les reconstruire; mais il sera plus clair de donner ces conjugaisons comme elles sont en usage aujourd’hui.

Le potentiel que nous avons reconstruit, en plaçant, selon l’habitude de quelques dialectes, le pronom-sujet à la fin de la flexion, pourrait aussi être formé en plaçant la syllabe *ke* à la fin de la flexion; *hagiket* serait alors *hagidake* de *h-egi-t-ke*, &c., &c.

§ 27.

Les six conjugaisons absolues de egin, comme auxiliaires du subjonctif.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	Agidan	Dagidan	—	Zagidaŕan	Dagidaŕan
Ŧagian	—	Dagian	Gagiaŕan	—	Dagiaŕan
Ŧagian	Agian	Dagian	Gagiŕan	Zagiŕan	Dagiŕan
—	Agigun	Dagigun	—	Zagiguŕan	Dagiguŕan
Ŧagiŕun	—	Dagiŕun	Gagiŕuŕan	—	Dagiŕuŕan
Ŧagien	Agien	Dagien	Gagieŕan	Zagieŕan	Dagieŕan

IMPARFAIT.

—	Engidan	Ŧengian	—	Zengidaŕan	Ŧengiŕan
Ŧengian	—	Engian	Gengiaŕan	—	Engiaŕan
Ŧengian	Engian	Legian	Gengiŕan	Zengiŕan	Legiŕan
—	Engigun	Gengian	—	Zengiŕuŕan	Gengiŕan
Ŧengiŕun	—	Zengian	Gengiaŕuŕan	—	Zengiŕan
Ŧengien	Engien	Legien	Gengieŕan	Zengieŕan	Legieŕan

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	Agikedan	Dagikedan	—	Zagikedan	Dagikedan
Ŧagikean	—	Dagikean	Gagikeaŕan	—	Dagikeaŕan
Ŧagikean	Agikean	Dagikean	Gagikeŕan	Zagikeŕan	Dagikeŕan
—	Agikegun	Dagikegun	—	Zagikeguŕan	Dagikeguŕan
Ŧagikeŕun	—	Dagikeŕun	Gagikeŕuŕan	—	Dagikeŕuŕan
Ŧagikeen	Agikeen	Dagikeen	Gagikeeŕan	Zagikeeŕan	Dagikeeŕan

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	Engikedan	Ɣengikean	—	Zegikedazan	Ɣengikezan
Ɣengikean	—	Engikean	Gengikeazan	—	Engikezan
Ɣengikean	Engikean	Legikean	Gengikezan	Zengikezan	Legikezan
—	Engikegun	Gengikean	—	Zengikegunzan	Gengikezan
Ɣengikezun	—	Zengikean	Gengikezunzan	—	Zengikezan
Ɣengikeen	Engikeen	Legikeen	Gengikeezan	Zengikeezan	Legikeezan

IMPÉRATIF.

Ɣagik	—	Egik	Gagizak	—	Egizak
Ɣagi	Agi	Begi	Gagiz	Zagiz	Begiz
Ɣagizu	—	Egizu	Gagizuz	—	Egizuz
Ɣagie	Agie	Begie	Gagiez	Zagiez	Begiez

Le présent peut se passer d'explication; *dagit* + *n* fait *dagidan*; *nagik* + *n* fait *nagian* après l'élision régulière du *k* médial. *Ɣagian* est écrit par Larramendi *nagiaan*, ce qui n'est pas correct, puisque *nagikan* en perdant le *k* devient *nagian*. On écrit si souvent deux *a*, quand c'est parfaitement inutile, qu'on aimerait à admettre ici cette orthographe, d'abord pour indiquer la chute du *k*, & ensuite pour distinguer *nagian* de la 3^{me} personne, formée de *n-agi-an*.

Dans les flexions plurielles, avec „nous, vous, les” pour objet, on trouve, selon l'habitude biscaïenne, le *z*, signe de pluralité supplémentaire; *gagik* (primitif) „tu nous fais” suivi de *n* devient en biscaïen *gagiazan* pour *gagikazan* de *g-egi-k-z-an*. Les 3^{mes} personnes plurielles ont, comme toujours, un *e* au lieu de *a* pour indiquer le pluriel; puisque *gagizan* devrait faire *gagizaten*, au pluriel, on s'attendrait à trouver *gagizæen*, mais on trouve toujours la terminaison comme étant *ezan*: *gagiezæn*, *zagiezæn*, *dagiezæn*. L'erreur de considérer *e* comme signe de pluralité (au lieu de *te*, dont le *t* s'est perdu) aura peut-être influencé cette orthographe.

A l'imparfait on retrouve ce que nous appelons le *n* mystérieux; *hegidan*, après la chute de l'*h*, devient *engidan*.

La chute du *k*, n'étant indiquée par rien, on trouve des flexions tout-à-fait pareilles, comme dans le présent; *nengian* pour „tu me faisais” & „il me faisait”; la 2^{me} personne formée de *n-engi-k-an*; la 3^{me} personne de *n-engi-an*.

Le potentiel offre les mêmes variations que l'indicatif; il n'y a que *gagikeazan* „tu peux nous faire” qui ne nous semble pas correct; il faudrait *gagikezan* de *g-egi-ke-z-an*.

Zavala n'a pas vu que ces deux temps appartenaient au mode potentiel; il les classe au nombre de ceux du subjonctif, nomme le premier „le futur du présent du subjonctif” & le traduit par le présent. La valeur de ces temps a été discutée ailleurs.

§ 28.

Les douze conjugaisons relatives de egin comme auxiliaires du subjonctif des verbes transitifs.

N° 1.

1^{re} personne du singulier au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagidan

Dagidan

Dagidazun

Dagiden

Dagidaazan

Dagidazan

Dagidazun

Dagidezan

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

le à moi

*Engidan**Legidan**Zengidan**Legiden*

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

*Engidaʒan**Legidaʒan**Zengidaʒan**Legideʒan*

IMPÉRATIF.

*Egidak**Begit**Egidaʒu**Begide**Egidaʒak**Begidaʒ**Egidaʒuʒ**Begideʒ*

La 2^{me} perf. du singulier *dagidan* est formée de *dagidak* + *n* & par conséquent *dagidakan*, en perdant le *k* médial, devient *dagidaan* avec deux *a*. Il ferait de toute nécessité de conserver l'orthographe correcte; maintenant on trouve trois flexions pareilles; ici la 2^{me} & la 3^{me} personne, & dans la conjugaison absolue, la 1^{re} personne: *dagidan* „que je le fasse” formée de *dagit*-*n*. Ce second *a* s'est conservé dans la flexion *dagidaaʒan* pour *dagidakaʒan*.

Il nous a semblé superflu de donner l'indicatif & l'optatif dont ces conjugaisons-ci sont formées, p. ex. *dagidak* „tu me le fais”; *dagit* „il me le fait”; *dagidaʒu* „vous me le faites”; *dagidate* „ils me le font”. En ajoutant la conjonction *n* „que”, nous avons *dagidaan*, *dagidan*, *dagidaʒun*, *dagidaten*. Maintenant que nous connaissons les lois phonétiques & les particularités biscaïennes, l'opération inverse, de retrancher le *n*, nous donnera l'indicatif & le potentiel. Les temps du potentiel suivis de *n* sont considérés par Zavala, ainsi que nous l'avons dit dans la conjugaison précédente, comme appartenant au subjonctif & sont rendus par le présent & l'imparfait du subjonctif, ce qui est évidemment une erreur.

Les temps du potentiel ayant la même forme que ceux de l'indicatif, sauf la syllabe *ke* qui suit le thème, il a semblé également superflu de citer ce mode; le présent *dagikedak* suivi de *n* „que”, fait *dagikedan* pour *dagikedakan* & ainsi de suite.

N° 2.

1^{re} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à nous

ACCUSATIF PLUR.

les à nous

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

*Dagigüan**Dagigun**Dagiguṣun**Dagigüen**Dagigüaṣan**Dagiguṣan**Dagiguṣuṣan**Dagigüeṣan*

IMPARFAIT.

*Engigüan**Legigun**Zengigun**Legigüen**Engigüaṣan**Legiguṣan**Zengiguṣan**Legigüeṣan*

IMPÉRATIF.

*Egiguk**Begigu**Egiguṣu**Begigüe**Egiguṣak**Begigu**Egiguṣu**Begigue*

Comparez la conjugaison précédente. *Dagigüan* est formé de *d-egi-gu-h-an*. La 2^{me} personne sing. de l'imparfait aurait dû être *hengigun*. Le *a* qui s'y trouve chez Zavala, est dans le système de l'auteur la caractéristique de la 2^{me} perf. sing., ce qui est une erreur; le sujet doit précéder le thème dans l'imparfait. Voir ch. XI, § 3.

N° 3.

2^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

*Dagidan**Dagian**Dagiagun**Dagien**Dagiadaʒan**Dagiaʒan**Dagiaguʒan**Dagiaʒen*

IMPARFAIT.

*Ŋengian**Engian**Gengian**Engien**Ŋengiaʒan**Engiaʒan**Gengiaʒan**Engieʒan*

IMPÉRATIF.

*Begik**Begiek**Begizak**Begiezak*

Le présent de l'indicatif était *dagiat* de *d-egi-h-t* „je-te-donne-le”; & *dagiat* + *n* fait *dagiadan*.

Ŋengian est pour *nengikan* de *n-engi-h-an*, après élision de *k*. Voir ch. XI, § 3 & ch. III.

Pour les observations générales, nous devons renvoyer à la conjugaison n° I.

N° 4.

2^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

*Dagiɣudan**Dagiɣudaɣan**Dagiɣun**Dagiɣuɣan**Dagiɣugun**Dagiɣuguɣan**Dagiɣuen**Dagiɣueɣan*

IMPARFAIT.

*Ŋengiɣun**Ŋengiɣuɣan**Legiɣun**Legiɣuɣan**Gengiɣun**Gengiɣuɣan**Legiɣuen**Legiɣueɣan*

IMPÉRATIF.

*Begiɣu**Begiɣuɣ**Begiɣue**Begiɣueɣ*

Ces flexions sont toutes formées régulièrement. *Dagiɣudan* se compose de *d-egi-ɣu-t-n* „que-je-vous-fasse-le” ; & ainsi de suite.

Ces flexions sont en usage pour le singulier honorifique, & l'on a formé un pluriel de ce pluriel en intercalant le signe de pluralité *te* (1). Le *t* s'est perdu & *e* est resté. *Dagiɣuedan*, *dagiɣuen*, &c. *Dagiɣuedaɣan*, *dagiɣueɣan*, &c. *Ŋengiɣuen*, *legiɣuen*, &c. *Ŋengiɣueɣan*, *legiɣueɣan*, &c.

(1) Voir ch. xi, § 3.

N^o 5.3^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

*Dagiodan**Dagioan**Dagion**Dagiogun**Dagiozun**Dagioen**Dagiodazan**Dagioazan**Dagiozan**Dagiogunzan**Dagiozunzan**Dagioezan*

IMPARFAIT.

*Nengion**Engioan**Legion**Gengion**Zengion**Legioen**Nengiozan**Engioazan**Legiozan**Gengiozan**Zengiozan**Legioezan*

IMPÉRATIF.

*Egiok**Begio**Egiozu**Begioe**Egiozak**Begioz**Egiozun**Begioez*

Ces flexions sont formées régulièrement. *Dagiodan* est formé de *d-egi-o-t-n* „que-je-lui-fasse-le”, en lisant à rebours. Le *t* est devenu *d* & *o* est pour *ho*; voir ch. XI, § 3. *Dagioan* est pour *dagiokan* de *d-egi-o-h-n*; mais le *k* est élide selon l'habitude. *Dagioen*, 3^{me} pers. plur. est pour *dagioten*.

L'accusatif pluriel est indiqué par γ : *d-egi-ho-t- γ -n*.

La 2^{me} perf. sing. de l'imparfait est mal formée; elle est pour *hengion* ou *engion*; le *a* est de trop; voir ch. XI, § 3; ou bien si l'on veut admettre le *a* comme faisant partie de la terminaison (ce qui n'est pas l'idée de Zavala), il faudrait écrire le *a* partout.

N° 6.

3^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.	ACCUSATIF PLUR.
le à eux	les à eux
SUBJONCTIF.	
PRÉSENT.	
<i>Dagioedan</i>	<i>Dagioedaγan</i>
IMPARFAIT.	
<i>Xengioen</i>	<i>Xengioeγan</i>
IMPÉRATIF.	
<i>Egioek</i>	<i>Egioeγak</i>

Ces flexions sont formées comme celles avec le datif singulier; seulement on y a introduit un *e* pour indiquer le pluriel du datif.

§ 29.

Les six conjugaisons primitives, intransitives de egin, avec un régime indirect.

Nous avons dit (§ 27) que *egin* paraît avoir une variante *ekin*, que l'on trouve comme auxiliaire du subjonctif des verbes intransitifs avec un régime.

INDICATIF.

PRÉSENT.

à moi	à toi	à lui	à nous	à vous	à eux
—	<i>Nagik</i>	<i>Nagiyo</i>	—	<i>Nagizu</i>	<i>Nagiyote</i>
<i>Hagit</i>	—	<i>Hagiyo</i>	<i>Hagigu</i>	—	<i>Hagiyote</i>
<i>Dagit</i>	<i>Dagik</i>	<i>Dagiyo</i>	<i>Dagigu</i>	<i>Dagizu</i>	<i>Dagiyote</i>
—	—	<i>Gagiyoʻz</i>	—	<i>Gagizuʻz</i>	<i>Gagiyote</i>
<i>Zagidaʻz</i>	—	<i>Zagiyoʻz</i>	<i>Zagiguʻz</i>	—	<i>Zagiyote</i>
<i>Dagidaʻz</i>	—	<i>Dagiyoʻz</i>	<i>Dagiguʻz</i>	<i>Dagizuʻz</i>	<i>Dagiyoteʻz</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Nengikan</i>	<i>Nengiyon</i>	—	<i>Nengizun</i>	<i>Nengiyoten</i>
<i>Hengidan</i>	—	<i>Hengiyon</i>	<i>Hengigun</i>	—	<i>Hengiyoten</i>
<i>Egidan</i>	<i>Egikan</i>	<i>Egiyon</i>	<i>Egigun</i>	<i>Egizun</i>	<i>Egiyoten</i>
—	<i>Gengizakan</i>	<i>Gengioʻzan</i>	—	<i>Gengizuʻzan</i>	<i>Gengioʻzaten</i>
<i>Zengidaʻzan</i>	—	<i>Zengioʻzan</i>	<i>Zengiguʻzan</i>	—	<i>Zengioʻzaten</i>
<i>Egidaʻzan</i>	<i>Egizakan</i>	<i>Egioʻzan</i>	<i>Egiguʻzan</i>	<i>Egizuʻzan</i>	<i>Egiyoʻzaten</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Nagikek</i>	<i>Nagikeyo</i>	—	<i>Nagikezu</i>	<i>Nagikeyote</i>
<i>Hagiket</i>	—	<i>Hagikeyo</i>	<i>Nagikegu</i>	—	<i>Hagikeyote</i>
<i>Dagiket</i>	<i>Dagikek</i>	<i>Dagikeyo</i>	<i>Dagikegu</i>	<i>Dagikezu</i>	<i>Dagikeyote</i>
—	<i>Gagikek</i>	<i>Gagikeyo</i>	—	<i>Gagikezu</i>	<i>Gagikeyote</i>
<i>Zagiket</i>	—	<i>Zagikeyo</i>	<i>Zagikegu</i>	—	<i>Zagikeyote</i>
<i>Dagikete</i>	<i>Dagikeyete</i>	<i>Dagikeyote</i>	<i>Dagikegute</i>	<i>Dagikezute</i>	<i>Dagikeyotee</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Nengikek</i>	<i>Nengikeyo</i>	—	<i>Nengikezu</i>	<i>Nengikeyote</i>
<i>Hengiket</i>	—	<i>Hengikeyo</i>	<i>Hengikegu</i>	—	<i>Hengikeyote</i>
<i>Legiket</i>	<i>Legikek</i>	<i>Legikeyo</i>	<i>Legikegu</i>	<i>Legikezu</i>	<i>Legikeyote</i>
—	<i>Gengikek</i>	<i>Gengikeyo</i>	—	<i>Gengikezu</i>	<i>Gengikeyote</i>
<i>Zengiket</i>	—	<i>Zengikeyo</i>	<i>Zengikegu</i>	—	<i>Zengikeyote</i>
<i>Legikete</i>	<i>Lagikeyete</i>	<i>Legikeyote</i>	<i>Legikegute</i>	<i>Legikezute</i>	<i>Lekikeyotee</i>

Nous avons donné ici les conjugaisons de *egin* & non de *ekin*, puisque celles de *egin* ont été en usage, & qu'il n'y a qu'à y ajouter la conjonction *n* & à changer le *g* en *k*, pour avoir les flexions en usage aujourd'hui comme auxiliaires du subjonctif des verbes intransitifs. De nos jours on ne trouve que celles de *ekin*, mais elles ont fortement souffert dans quelques dialectes. Nous les avons discutées plus en détail au paragraphe qui traite du verbe *ižan*.

Dechepare est le seul auteur où nous ayons retrouvé l'emploi de *egin* comme auxiliaire des verbes intransitifs : *Parti albanenguidio harc ež luque pareric* (1). *Parti al-ba-nengiyo* „si je pouvais me séparer d'elle”. L'idée de pouvoir est indiquée ici par la forme du temps; c'est, selon nous, le potentiel, pour *nengiyoke* (2). C'est le seul exemple, jusqu'à présent, où nous ayons trouvé *d* pour *y*, ce qui ferait supposer que cet *y* est prononcé mouillé. Comparez notre Dictionnaire, la lettre *ŷ*. Les deux éditions ont le *d*; mais il serait possible que ce fût une faute d'impression. Sans cela Dechepare n'écrit ni *y* ni *d*; p. ex. *ioanenguion* pour *joan nengion*.

§ 30.

Le nom verbal eruan ou eroan.

L'adjectif verbal *eruan* ou *eroan* „emmené” est seulement connu de nos jours en biscaïen; c'est un nom verbal causatif, formé de *era-joan*. *Eroan* sert en biscaïen comme auxiliaire des verbes transitifs, & leur donne la signification des verbes fréquentatifs: *jan daroat* „je mange d'habitude”, „j'ai coutume de manger”. La langue espagnole exprime aussi cette idée par un seul verbe „soler”.

Eroan a eu très probablement aussi dans les autres dialectes la même signification, celle d'un auxiliaire fréquentatif; mais elle s'est

(1) *Poésies*, Amorosen partizia.

(2) Chap. xxiv, §. 14.

perdue, & de nos jours *eroan* ne sert, dans les autres dialectes, que comme auxiliaire correspondant à „avoir” (sans l'idée secondaire de „coutume”), quand l'auxiliaire doit exprimer deux régimes, l'un direct, l'autre indirect. Le dialecte biscaïen, le seul où *eroan* était déjà employé pour „avoir coutume”, ne pouvait s'en servir pour exprimer l'auxiliaire „avoir” avec les deux régimes, & dans ces cas là le biscaïen fait usage des flexions de *eufsi* „tenir”. Ainsi *darotaçu*, nav. esp. „vous me l'avez”, se dit en biscaïen *deustaçu*. *Darotaçu* est formé de *d-aro-t-çu* „vous-me-avez-le” en lisant à rebours; cette flexion est *derautaçu* en lab., *drautaçu* en bn., *dautaçu* en lab., *derautaçu* en soul. anc. (1500); *deritaçu* (1600); *deitaçu* en soul. moderne; & *didaçu* en guip. Le biscaïen *deustaçu* est formé de *d-euft* (pour *euts*)-t-çu.

La conjugaison absolue (avec „me, te, nous, vous” pour objet) n'est en usage par conséquent qu'en biscaïen; là *eroan* indique le fréquentatif: *yo daroa* „il a l'habitude de battre” ou „il bat d'habitude”; *yo naroa* „il me bat d'habitude”, &c.

Les conjugaisons relatives (avec deux régimes), au contraire, intéressent tous les dialectes; en biscaïen elles servent comme auxiliaires des verbes fréquentatifs; & dans tous les autres dialectes comme auxiliaires purs & simples, mais seulement quand deux régimes sont exprimés. Ainsi *emon daroarçut* signifie en biscaïen „je vous le donne d'habitude” & en nav. esp. *ematen darorçut* „je vous le donne”.

Puisque *eroan* est un verbe causatif ou factitif, nous pouvons examiner ici sa forme & celle des autres verbes causatifs, sans trop nous éloigner de notre sujet.

Le verbe factitif est exprimé dans tous les dialectes par *eraço* ou *eraçi* ou *araçi*; p. ex. *ar* „prendre” fait *arreraço* ou *hareraçi* „faire prendre”. — *Eta baldin eure beguiac trebucar eraciten bahau*. Marc ix, 47. „Et si ton œil te fait trébucher”. *Irudi bazautçu, imprimieraçi diçazun* (1), „pour que vous les fassiez imprimer, si cela vous convient”.

Ce nom verbal se rencontre souvent sous une forme contractée. En guipuzcoan le *e* de *eraço* se perd, & le dialecte biscaïen, qui a

(1) Dechepare, Introd. *Poésies*.

une si forte tendance à élider les *r*, en a fait *aʒi*; p. ex. *janaʒi* pour *jan eraʒi* „faire manger”; *edanaʒi* pour *edan eraʒi* „faire boire”. Mendiburu (guip.) écrit : *Eta eska bieʒago aʒiraʒi* (pour *aʒi eraʒi*).

Hura beʒala galdu eʒ diteʒen gauʒa onak egiten dituztenak, adiraʒi nai diet (1). „Comme lui, afin que les bonnes choses qu'ils ont faites ne s'oublient pas, je veux leur enseigner”...

Ceci nous donne déjà les trois variantes *eraʒi*, *raʒi*, *aʒi*. La contraction de ce nom verbal ne s'est pas arrêtée là; la corruption phonétique s'est aussi attaquée à la terminaison; *eraʒi* a la forme d'un adjectif verbal, dont l'élément formatif est *i*; cet *i* se perd souvent (toujours à l'impératif), & Chourio écrit par conséquent : *Ahautʒaraʒ* (pour *ahautʒ araʒi*) *dietʒakidaʒu munduko gauʒak* (2). „Puissiez-vous me faire oublier les choses de ce monde”.

Eraʒi, sous les formes *raʒi*, *aʒi*, *aʒ*, se laissait toujours reconnaître & restait un nom, modifiant, & par conséquent suivant, le nom verbal; mais comme *eraʒi* a perdu deux lettres initiales, ce nom verbal a aussi perdu deux lettres finales, & après le *i*, le *ʒ* s'est perdu & il n'est resté que *era*. *Era* n'ayant plus rien d'un adjectif verbal qui pouvait régir un autre nom verbal, en est arrivé à être considéré, comme un nom, comme *bear*, *eʒin*, *nai*, &c., & a été placé par conséquent devant le nom verbal uni avec lui, tout comme on écrit généralement *naidet*, *eʒindut*, &c. Nous retrouvons cet *era* dans *eroan* formé de *era-joan*.

Nous croyons même reconnaître dans *eʒin* une forme exactement parallèle. *Eʒin* est, croyons-nous, pour *eʒ-edin* „pas pu” = impossible; & puisque le *d* s'est perdu dans toute la conjugaison, *eʒedin* est devenu *eʒin* pour *eʒein*. Dans notre Dictionnaire nous avons décomposé *eʒin* en *eʒ-egin*; mais le sens & la forme donnent raison à l'étymologie que nous donnons aujourd'hui.

Dans notre Dictionnaire nous avons suggéré la possibilité d'une origine commune de *eraʒo* „attaquer, battre” & *eraʒo* „contraindre”, ces deux significations pouvant se confondre dans l'idée de contraindre

(1) *Jesufen Compañiaco*, p. 5.

(2) *Imitac.*, p. 265.

matériellement & moralement. La différence d'orthographe n'a que peu d'importance ici; mais, de plus, on trouve *erafo* „battre” écrit avec un *z* & même *erazo* est écrit *erazi*. Bartholome dit : *Αζοτεζ eraζita* (1). „Battu de verges”. Nous pouvons peut-être aller un pas plus loin & relier *erazi* ou *arazi* ou *erazo* à *arazo* „travail”. De „travail, peine, labeur” à „contrainte” la limite est vite franchie, & le *i* formatif des adjectifs verbaux a pu faire de *araz* ou *arazo*, l'adjectif verbal *arazi* „contraint, obligé à”, & ainsi *artu erazi* „contraint à prendre, fait prendre”. *I* pour *o* serait une hypothèse risquée, si *erazo* & *erazi* n'étaient pas tous les deux en usage. De cette façon nous avons l'explication des trois différentes formes, *erazo*, *azi* & *era* : *ar erazo* ou *arrerazo* „faire prendre”; *janazi* „faire manger” & *eroan* „faire aller”, de *era-joan*.

Quelquefois on trouve *era*, pour ainsi dire, intercalé dans le nom verbal; p. ex. *edaran* „faire boire” de *edan* „boire”. Mais *edaran* s'explique mieux comme variante de *eradan*; l'hyperthèse de *r* & *d* n'est pas un fait très extraordinaire; *eradan* est pour *era-edan*; comme *erasan* „faire parler” est pour *era-esan* (2).

D'autres fois *era* est tout à fait isolé, séparé du nom verbal : *Zeuek dakiue eze era gichi galdu dodazana*. „Vous savez que j'ai fait passer peu d'occasions...” Bartholome.

Era est par conséquent pour nous la contraction de *erazi*; c'est une forme pétrifiée, pour ainsi dire, comme *ezin*, & qui précède toujours, dans ce cas, le nom verbal.

Quelques auteurs ont voulu considérer *erazo* comme un nom verbal causatif lui-même, & formé de *era-jazo* „faire arriver”. Comme on n'avait jamais examiné convenablement ce que *era* signifiait, on avait admis que *era* ou *ra* était une syllabe au sens de „faire”, & l'on ne s'était pas aperçu que si *era* donnait un sens causatif au nom verbal, il était parfaitement inutile d'unir *jazo* à *era*. L'idée de „arriver” n'ajoute absolument rien, comme élucidation, à celle de „faire”.

(1) *Eufcal errijetaco*, p. 4.

(2) Il y a de nombreux exemples d'hyperthèse dans la langue & surtout dans les flexions du verbe.

L'explication de *eraʒo* par *era-jaʒo* est de Zavala (1), & a été répétée par plusieurs auteurs, & entre autres par M. Vinson (2), qui s'exprime ainsi : „Mais relativement aux causatifs, je dois ajouter que „*eroan* ne peut être formé de *eraʒo-joan*, car *eraʒo*, comme le fait „observer le prince Bonaparte, est lui-même le causatif de *jaʒo*”. — L'affertion dont M. Vinson assume ici la responsabilité, n'étant accompagnée d'aucune preuve, n'a que peu de valeur, quand bien même l'auteur cite le prince Bonaparte, qui ne fait que répéter ce qu'a dit Zavala qui, à son tour, copie peut-être Astarloa. Et quelle valeur a la conclusion que M. Vinson tire de la théorie de Zavala? Il va sans dire que si *eraʒo* ne peut rendre *joan* factitif, *eraʒo* ne peut pas rendre factitif non plus *ar* & cent autres noms verbaux. Or, on ne dit pas autrement que *ar eraʒo* „faire prendre”.

Que *era-jaʒo* puisse faire *eraʒo*, cela est possible, mais ne prouve rien du tout; il est deux autres noms verbaux *eraʒo*, dont l'un signifie „faire parler” & l'autre „battre”; ces noms verbaux ne sont pas formés de *era-jaʒo*. Il n'est donc pas nécessaire que le nom verbal *eraʒo* soit composé de *era-jaʒo*. La formation, selon Zavala, de *eraʒo* „faire dire”, est trop curieuse pour ne pas la donner, en passant, ici. L'auteur dit que ce nom verbal dérive de *esan* : de *esan* decir *e-ra-san* o *e-ra-so*”. — Pour l'auteur *ra* est intercalé; *erasan* s'explique, mais *eraʒo*? Est-ce que *san* devient *so*? C'est sans doute un détail.

Nous n'aurions pas relevé cette théorie superficielle sur *eraʒo*, si le prince Bonaparte n'en eût repris la défense dans un article d'une revue anglaise (3), où nous lisons, au milieu de beaucoup de gros mots à notre adresse : „No discussion upon it is possible, the matter is so evident”. — En français : Le sujet est trop évident pour donner matière à discussion. — De cette façon on ne court pas risque de s'embrouiller dans ses arguments. Une autre observation, également superficielle du prince Bonaparte, est celle qui a trait à la place qu'occupe *eraʒo* dans la phrase. Le prince Bonaparte dit : „*Joan-eraʒo* is the only possible order of the words”(3). C'est-à-dire : „*Joan-eraʒo*

(1) *Verbo vasc.*, p. 162, ch. ix, n° 3.

(2) *Revue de Linguistique*, vol. VIII, p. 158.

(3) *The Academy*, 4 sept. 1875.

est le seul ordre possible dans lequel les mots peuvent être placés". — On a vu plus haut que *era* précède toujours le nom, ce qui est le point en litige pour *eroan* (de *era-joan*); & personne n'a jamais dit que *erao* précède.

Le ton d'oracle avec lequel le prince Bonaparte débite ses assertions, que nous laissons au lecteur le soin de qualifier, nous oblige à en citer encore deux. Toujours dans ce même article on peut lire : „The syllable *ra*, or the word *era* makes many verbal nouns factitive"; c'est-à-dire que la syllabe *ra* ou le mot *era* rend factitifs plusieurs noms verbaux. — C'est ce que chacun fait. — Et plus loin : „For how could *eroan*, formed of *joan* and of *ra* or *era* (a word which means „time" notwithstanding the bold denial of M. Van Eys, be admitted to be a mere contraction of *erao-joan*"... C'est-à-dire : „Car comment admettre que *eroan*, formé de *joan* & de *ra* ou de *era*, mot qui signifie „temps", malgré le déni téméraire de M. Van Eys, ne soit que la contraction de *erao-joan*". — On vient de voir comment. — Ainsi *era* est un mot qui rend factitifs les noms verbaux & qui signifie „temps"!

Notre „déni téméraire" est celui-ci. Comme il n'est pas admissible que *era*, mot d'emprunt, & signifiant „temps", comme le dit le prince Bonaparte, & aussi „air, mode, manière", comme on peut le voir dans notre Dictionnaire, ait quelque chose de commun avec *era*, formant les verbes causatifs, nous avons dit dans notre Etude sur les auxiliaires, que *era* ne signifiait rien, ayant assez bonne opinion de l'intelligence de nos lecteurs pour leur épargner l'explication que nous sommes obligés de donner maintenant.

Dans un second article (1), valant le premier par le fond & par la forme, sur notre Etude sur les auxiliaires, l'autorité de Zavala est invoquée pour démontrer notre ignorance totale de la langue basque, & le prince Bonaparte ajoute : „I profess the greatest deference for the talent of the P. Zavala". C'est-à-dire : „J'ai le plus grand respect pour le talent du Père Zavala". — Nous le croyons sans peine; les deux articles du prince Bonaparte le prouvent surabondamment;

(1) *Academy*, 20 nov. 1875.

mais son respect pour le talent de Zavala ne prouve pas que Zavala ait du talent; ce sont deux choses entièrement distinctes.

§ 31.

Les sept conjugaisons absolues du nom verbal eroan ou eruan, en dialecte biscaien.

N^{os} 1 & 2.

ACCUSATIF SING.

le

ACCUSATIF PLUR.

les

INDICATIF.

PRÉSENT.

<i>Daroat</i>	<i>Daroadaz</i>
<i>Daroak</i>	<i>Daroazak</i>
<i>Daroa</i>	<i>Daroaz</i>
<i>Daroagu</i>	<i>Daroaguaz</i>
<i>Daroazu</i>	<i>Daroazuaz</i>
<i>Daroe</i>	<i>Daro'eaz</i>

IMPARFAIT.

<i>Neroian</i>	<i>Neroazan</i>
<i>Eroaan</i>	<i>Eroazan</i>
<i>Eroian</i>	<i>Eroazan</i>
<i>Geroian</i>	<i>Geroazan</i>
<i>Zeroian</i>	<i>Zeroazan</i>
<i>Eroi'en</i>	<i>Ero'eazan</i>

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

<i>Neroake</i>	<i>Neroakez</i>
<i>Eroake</i>	<i>Eroakez</i>
<i>Leroake</i>	<i>Leroakez</i>
<i>Geroake</i>	<i>Geroakez</i>
<i>Zeroake</i>	<i>Zeroakez</i>
<i>Leroakee</i>	<i>Leroakeez</i>

Pour le mécanisme de la conjugaison, nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XI.

Cette conjugaison n'offre que les petites irrégularités qui se trouvent dans tous les verbes biscaïens. Les 3^{mes} personnes ont *e* pour *a* dans la terminaison, *daroe* pour *daroa*; il aurait fallu *daroeate*, mais on s'est figuré que *e* indiquait le pluriel (1). — *Daro'eʒ*, comme l'a écrit Zavala, est pour *daroeateʒ*.

Zavala écrit, sans aucune raison apparente, *neroian* pour *neroan*, comme l'a écrit Larramendi & comme il nous paraît que c'est la forme correcte; *n-eroa-n*, ne peut faire que *neroan*.

Dans *eroaan* se trouve un *a* de trop; le pronom doit précéder la flexion; il aurait fallu *heroan* ou bien *eroan*. Cet *a* a été expliqué ailleurs (1).

La 3^{me} perf. plurielle *eroeʒan* est pour *eroaʒaten*; la confusion est ici double; le *a* radical a subi la transformation en *e*. Même au point de vue de la coutume biscaïenne il aurait été plus régulier d'écrire *eroaʒen*.

Le présent du conditionnel est l'imparfait de l'optatif. Le présent de l'optatif serait *daroaʒet*; mais ce temps ne s'est pas conservé en biscaïen, autant que nous sachions. Nous croyons l'avoir retrouvé dans les dialectes bas-navarrais & fouletin.

Les 2^{mes} perf. plur. étant en usage pour le singulier, on a formé *daroaʒue*, *daroaʒueʒ*; *ʒeroien*, *ʒeroeʒan*; *ʒeroakee*, *ʒeroakeeʒ*.

Le passé du conditionnel est formé en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au présent : *neroakean*, &c.

(1) Ch. XI, § 3.

N^{os} 3 & 4.

ACCUSATIF SING.

me

ACCUSATIF PLUR.

nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Naroak**Garoazak**Naroa**Garoaz**Naroazu**Garoazu**Naroe**Garo'ez*

IMPARFAIT.

*Neroaan**Geroaazan**Neroan**Geroazan**Neroazun**Geroazun**Nero'en**Gero'ezan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroakek**Geroakezak**Neroake**Geroakez**Neroakezu**Geroakezu**Neroakee**Geroakeez*

Naroak est formé de *n-eroa-h*; *h* final durci en *k*; l'initiale radicale *e* est devenue *a*, selon la règle. Avec l'objet pluriel „nous” *garoak* aurait suffi, dirait-on; *g-eroa-h*; mais le biscaïen, & aussi les autres dialectes, aiment à indiquer le pluriel une seconde fois, par le signe de pluralité *z*, & *g-eroa-z-h* fait *garoazak*.

Il y a ici la même observation à faire que partout ailleurs pour les 3^{mes} personnes du pluriel.

Neroaan & *geroaaan* ont un second *a*, qui est ici à sa place.

Neroaan est formé de *n-eroa-h-an* ; le *h* devenu *k* au milieu du mot a été élide & l'hiatus est resté.

Geroakezak est pour *geroakeka* ; mais dans ces cas-là il y a toujours hyperthèse de *k* & *z*.

N^{os} 5 & 6.

ACCUSATIF SING.

je te

ACCUSATIF PLUR.

je vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Aroat**Zaroadaz**Aroa**Zaroaz**Aroagu**Zaroagu**Aro'e**Zaro'e*

IMPARFAIT.

*Eroadan**Zeroadazan**Eroan**Zeroazan**Eroagun**Zeroaguzan**Ero'en**Zero'e*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Eroaket**Zeroaket**Eroake**Zeroake**Eroakegu**Zeroakegu**Eroakee**Zeroakee*

L'aspiration s'étant perdue en biscaien, *aroat* est pour *haroat*, de *h-eroa-t* „je-emmène-toi” en lisant à rebours. Avec l'objet pluriel, le pluriel est exprimé deux fois ; *zaroat* aurait suffi ; mais on dit *zaroadaz*, en ajoutant *z*.

N° 7.

Accusatif pluriel „vous” (forme respectueuse).

INDICATIF.

PRÉSENT.

Zaro'edaꝗ

Zaro'eꝗ

Zaro'eguꝗ

Zaro'eeꝗ

IMPARFAIT.

Zaro'edaꝗan

Zaro'eꝗan

Zaro'eguꝗan

Zaro'eeꝗan

CONDITIONNEL.

Zeroakeet

Zeroakee

Zeroakeegu

Zeroakee

On voit la façon machinale dont ces flexions sont formées; la voyelle *e* remplace la voyelle *a*; ce qui a fait croire que *e* est un signe de pluralité (1); *ꝗoroadaꝗ* devient *ꝗaroedaꝗ*, &c.

§ 32.

Les douze conjugaisons relatives du nom verbal eroan en dialecte biscaien.

N° 1.

1^{re} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroadak

Daroat

Daroadazu

Daroadē

Daroadazak

Daroadaz

Daroadazuꝗ

Daroadēꝗ

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 62, n° 31.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSASIF PLUR.

les à moi

IMPARFAIT.

*Eroadaan**Eroadan**Zeroadan**Eroaden**Eroadaazan**Eroadazan**Zeroadaazan**Eroadezan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Eroakedak**Leroaket**Zeroaket**Leroakede**Eroakedazak**Leroakedaz**Zeroakedaz**Leroakedez*

Ces flexions sont généralement formées d'une façon régulière. *Daroadak* est composé de *d-eroa-t-h* „tu-me-emmènes-le”, en lisant à rebours. Pour les caractéristiques des pronoms *d*, *t*, *h*, nous devons renvoyer au chapitre XI, § 3. Le *h* final est durci en *k* (voir ch. III), & *t* est devenu *d*, selon la règle.

Le pluriel de l'objet est indiqué par *z*, & *daroadak* + *z* devient *daroadazak* avec hyperthèse de *k*, que le bisciaïen préfère avoir à la fin de la flexion, comme nous l'avons déjà souvent fait remarquer.

Dans les imparfaits il y a l'erreur habituelle; l'hiatus *aa* ferait supposer qu'il y a un *k* d'élidé; ce qui n'est pas. *Eroadaan* devrait être *heroadan*; de *h-eroa-t-an*. Le sujet (*h*) doit être préfixé. *Eroadaazan* devrait être par conséquent *heroadazan*. Au chapitre XI, § 3, nous avons discuté l'origine de cet *a* superflu.

Au présent du conditionnel, le bisciaïen préfère avoir le sujet, ou son représentant, à la fin de la flexion, tandis que les autres dialectes préférèrent généralement avoir le suffixe *ke* à la fin.

La 3^{me} personne *leroaket* est régulière; elle est formée de *l-eroa-ke-t*. Le sujet de la 3^{me} personne est indiqué par *l*; *eroa* est le thème; *ke* la caractéristique de l'optatif, & *t* est le datif „à moi”.

La 2^{me} personne *eroakedak* „tu me l’emmènerais” est mal composée. Le sujet doit être préfixé; dans la 3^{me} personne il est rendu par *l*; ici il faudrait *h*; ainsi *heroa + ke + t* ou *heroaket*. L’erreur ne s’est pas produite dans la 2^{me} perf. du pluriel *zeroaket*; l’initiale seule devrait faire la différence. Il y a presque toujours de la confusion dans les flexions où la 2^{me} personne est exprimée, soit comme sujet, soit comme objet, apparemment parce qu’elles ne sont plus en usage. Le point de départ des comparaisons a été, & est toujours encore, la 3^{me} personne, & l’on dirait que *leroaket* a servi comme guide pour reconstruire une flexion inusitée. On savait que *l* appartient à la 3^{me} personne & que *k* indique la 2^{me} personne du singulier (1); il n’y avait donc qu’à enlever *l* & ajouter *k* pour former cette flexion.

Les dialectes qui placent la syllabe *ke* à la fin de la flexion, comme, par exemple, le navarrais espagnol, disent *zarodake* „il me l’aurait” de *z-eroa-t-ke*.

Le conditionnel passé est formé en ajoutant *n* au présent: *eroa-kedan*, *leroakedan*, &c.

N° 2.

2^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroaat

Daroaa

Daroaagu

Daro’e

Daroaadaʒ

Daroaaʒ

Daroaaguʒ

Daro’eʒ

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 69, § 8.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

IMPARFAIT.

*Neroaan**Eroaan**Geroaan**Ero'en**Neroaaʒan**Eroaaʒan**Geroaaʒan**Ero'eʒan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroakek**Eroakek**Geroakek**Eroakeek**Neroakeʒak**Eroakeʒak**Geroakeʒak**Eroakeeʒak*

Le présent est formé correctement, excepté la 3^{me} personne; *daroaa* devrait être *daroak*, de *d-eroa-h*. Le 1^{re} personne est formée de *d-eroa-h-t* ou *daroakat*, après l'élision régulière de *h*. Cet *h* s'est durci en *k*, venant à la fin de la flexion, dans la 3^{me} personne. La 3^{me} personne du pluriel *daroë* est pour *daroak-te* avec élision de *k* médial.

L'hiatus dans l'imparfait est causé par la même raison, la chute de l'*h*. Ce temps, pas plus que le présent du conditionnel, n'offre rien de particulier.

N° 3.

2^{me} personne du pluriel, au datif (singulier honorifique).

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Daroatʒut**Daroatʒu**Daroatʒugu**Daroatʒue**Daroatʒudaʒ**Daroatʒuʒ**Daroatʒuguʒ**Daroatʒueʒ*

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

IMPARFAIT.

*Xeroatzun**Xeroatzužan**Eroatzun**Eroatzužan**Geroatzun**Geroatzužan**Eroatžuēn**Eroatžuēžan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Xeroakezu**Xeroakežuž**Leroakezu**Leroakežuž**Geroakezu**Geroakežuž**Leroakežue**Leroakežuež*

Ces flexions sont les mêmes que les précédentes, seulement *izu* (pour *žu* comme au conditionnel) a remplacé le *h*. *Daroatžut* est formé de *d-eroa-izu-i*.

N° 4.

3^{me} personne du sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

le à lui

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Daroakor**Daroakodaž**Daroakok**Daroakožak**Daroako**Daroakož**Daroakogu**Daroakoguž**Daroakožu**Daroakožuž**Daroakoe**Daroakoež*

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

IMPARFAIT.

*Neroakon**Eroakoan**Eroakon**Geroakon**Zeroakon**Eroakoen**Neroakoʒan**Eroakoʒan**Eroakoʒan**Geroakoʒan**Zeroakoʒan**Zeroakoeʒan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroakio**Eroakioʔ**Leroakio**Geroakio**Zeroakio**Leroakioe**Neroakioʒ**Eroakioʒak**Leroakioʒ**Geroakioʒ**Zeroakioʒ**Leroakioeʒ*

Cette conjugaison est régulière; *daroakot* est formé de *d-eroa-ho-t*; le *h* s'est durci en *k* (1). Quelquefois on écrit, comme cela se fait régulièrement en souletin, *daroayot* (2), c'est-à-dire le *h* a été élidé, & pour éviter l'hiatus on a introduit le *y*.

La 2^{me} personne du singulier de l'imparfait offre de nouveau l'erreur ordinaire; on a intercalé un *a*, que l'on se figure indiquer la 2^{me} personne; il aurait fallu *heroakon* ou *eroakon*. L'origine de cet *a* a été expliquée au chapitre XI, § 3. La même observation s'applique à *eroakoʒan* pour *heroakoʒan*.

Le conditionnel *neroakio* est formé de *n-eroa-ke-ho*, & le *y*, qui remplace l'*h*, aurait pu s'écrire : *neroakeyo*; mais on écrit en biscalien *neroakio*.

(1) Ch. XI, § 3, & ch. III.

(2) Zavala *Verbo vasc.*, p. 64, § 3.

La 2^{me} personne est fautive comme d'habitude. *Eroakioh* devrait être *heroakio* de *h-eroa-ke-ho*. *K* ne doit pas se trouver à la fin de la flexion. Le sujet doit être préfixé, & il serait *h*.

N^o 5.

3^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à eux

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroakoet

Daroakoeek, &c.

Daroakoedaꝛ

Daroakoeꝛak, &c.

IMPARFAIT.

Neroakoen

Eroakoen, &c.

Neroakoeꝛan

Eroakoeꝛan, &c.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Neroakioe

Eroakioek, &c.

Neroakioeꝛ

Eroakioeꝛak, &c.

Cette conjugaison est exactement comme celle qui précède, seulement on a intercalé un *e* pour indiquer le pluriel du régime indirect (à eux). Cet *e* est pour *te*; ainsi *daroakotet*; le *t* s'est perdu (1).

Le pluriel du régime direct est exprimé par *ꝛ*; ainsi *daroakoet* + *ꝛ* est devenu *daroakoedaꝛ* après la mutation de *t* en *d*.

(1) Ch. xi, § 3.

§. 33.

Conjugaisons de *eroan* comme auxiliaire avec deux régimes, correspondant à „avoir”, dans les dialectes lab., foul., bn., guip.

N° 1.

le à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscailienne.

*Daroadak**Daroat**Daroadazu**Daroade*

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Darotak</i>	<i>Drautak</i>	<i>Dautak</i>	<i>Deitak</i>	<i>Didak</i>
<i>Darot</i>	<i>Draut</i>	<i>Daut</i>	<i>Deit</i>	<i>Dit</i>
<i>Darotazu</i>	<i>Drautazu</i>	<i>Dautazu</i>	<i>Deitazu</i>	<i>Didazu</i>
<i>Darotate</i>	<i>Draudate</i>	<i>Dautate</i>	<i>Deitaye</i>	<i>Didade</i>

La voyelle initiale de *eroan*, qui aurait dû devenir *a*, selon la règle, est restée souvent *e*. Dechepare écrit *erau* & aussi *ara*; Axular, Pouvreau, de la Vieuxville, écrivent le thème avec *e*: *erau*, *era*, *ero*; Chourio *aro*; Liçarrague omet la voyelle. Les voyelles primitives de *eruan* ou *eroan* se retrouvent par conséquent dans *erau*, après métathèse des deux voyelles finales.

Le fouletin avait encore le *r*, il y a deux siècles; on disait *derit* pour *deit* (1); & il y a trois siècles on disait *deraut*: *Andre eder gen-*

(1) Voir le *Prône fouletin* de 1676, réédité par M. A. d'Abbadie (de l'Institut), & aussi le *Catéchisme* de Belapeyre, 1696.

tilbatek bihoza deraut ebaxi (1). „Une gentille demoiselle m'a ravi le cœur". A la page 50 Dechepare écrit *daraut*.

Le dialecte guipuzcoan offre souvent des formes encore plus corrompues que le souletin actuel, & il serait difficile aujourd'hui de relier *dit* à *darot*, si la série intermédiaire ne se fût pas trouvée aussi complète qu'elle l'est : *deraut*, *darot*, *derat*, *derot*, *derit*, *deit*, *dit*.

Il y a quelquefois de la confusion chez le même auteur. Axular écrit *deratzut*, & *derauzetzu*. *Bada erran nahi deratzut* (2). „Mais j'ai voulu vous dire". — *Eta Eliçari, Erregeri egin... derauzetzun zerbitzuak* (3). „Les services que vous avez rendus (faits) à l'Église, au roi".

Jharce, qui donne à Haramburu la permission d'imprimer, écrit : *ero : Eman derokan botherea imprimieratzeko*.

La mutation de *o* en *i* est extraordinaire, d'abord en elle-même, mais aussi en ce qu'elle se retrouve dans deux dialectes si éloignés l'un de l'autre que le guipuzcoan & le souletin.

Les 2^{mes} perf. plur. étant en usage pour le singulier honorifique, les terminaisons sont devenues pour le pluriel *zue*, b., *zute*, g., l., bn., & *zie*, f. pour *zuye*; la chute du *t* ayant produit un hiatus, le souletin introduit d'habitude un *y* euphonique; comme *u* se prononce comme *u* français, *zuye* pouvait facilement devenir *zie* dans la prononciation.

La 3^{me} perf. *deitate* est devenue, pour la même raison, *deitaye*.

IMPARFAIT.

le à moi

Forme primitive biscaïenne.

Eroadaan

Eroadan

Zeroadan

Eroaden

(1) Dechepare, *Poésies*, p. 48.

(2) *Gueroco guero*, p. 233.

(3) Même ouvrage, p. xvi.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arotan</i>	<i>Herautan</i>	<i>Hautan</i>	<i>Heitan</i>	<i>Idan</i>
<i>Zarotan</i>	<i>Zerautan</i>	<i>Zautan</i>	<i>Zeitan</i>	<i>Zidan</i>
<i>Zinarotazun</i>	<i>Zerautazun</i>	<i>Zinautan</i>	<i>Zineitan</i>	<i>Zinidan</i>
<i>Zarotaten</i>	<i>Zerautaten</i>	<i>Zautaten</i>	<i>Zeitayen</i>	<i>Zidaten</i>

Arotan & *herautan* font les seules flexions que nous nous soyons permis de former par analogie. Puisque *zarotan* & *zerautan* font connues, il y a peu de danger à citer ces deux flexions de la 2^{me} perf. du singulier, dont la seconde se trouvera sans doute dans le N.-T. de Liçarrague.

La même série de mutations des voyelles thématiques se trouve dans le présent & dans l'imparfait. Le *ɾ* primitif s'est maintenu partout, excepté en guipuzcoan; ce dialecte l'a converti en *d*.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on trouve pour le pluriel les terminaisons *zuten*, bn., *taten*, lab., *daʒuten*, guip. & *taʒien*, foul.

Les 2^{mes} perf. plur. ont souffert, surtout le nav. esp. La syllabe *in* ne s'explique pas bien. *Zerautan* aurait suffi, mais la tendance à exprimer deux & même trois fois le même pronom, a fait répéter *zu* à la fin de la flexion, comme c'est aussi le cas en bas-navarrais.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Forme primitive biscayenne.

Eroakedak

Leroaket

Zeroaket

Leroakede

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arodake</i>	<i>Herautake</i>	<i>Haroket</i>	<i>Heiket</i>	<i>Iket</i>
<i>Zarodake</i>	<i>Lerautake</i>	<i>Laroket</i>	<i>Leiket</i>	<i>Liket</i>
<i>Ziñarodake</i>	<i>Zerautake</i>	<i>Zinarotake</i>	<i>Zeneiket</i>	<i>Ziniket</i>
<i>Zarodakete</i>	<i>Lerautakete</i>	<i>Laroketet</i>	<i>Leikede</i>	<i>Lidakete</i>

Nous avons démontré que la forme biscàienne de la 2^{me} personne est vicieuse; il aurait fallu *eroaket*. Les dialectes bisc., foul. & guip. ont le datif „me” à la fin de la flexion, tandis que dans les dialectes navarraïcs ce pronom suit le thème; les premiers ont *h-eroa-ke-t*; les autres ont *h-eroa-t-ke*, avec mutation régulière de *t* en *d*. Le bn. a conservé le *t*, *herautake*.

Les 2^{mes} personnes du pluriel sont devenues: *ziñarodakete*, nav. esp.; *zinarotazuke* ou, selon M. Inchauspe (1), *zinarotazukete*, lab.; *zeneikede* ou *zeneikedazie* (2), foul.; *zinidakete*, guip.

Dans les 3^{mes} pers. du pluriel, en lab., foul. & guip., le *t*, pronom datif, se trouve être suivi de *te*, qui en fait un pluriel; le *t* s'est perdu en foul. & guip., & le *e* seul est resté; en lab. la syllabe *te* est intercalée, probablement afin de conserver le pronom datif à la fin de la flexion.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Iezadak</i>	<i>Atak</i>	<i>Izadak</i>	<i>Zadak</i>
—	<i>Biẓat</i>	<i>Biẓat</i>	<i>Bieẓat</i>
<i>Iezadaẓu</i>	<i>Eẓadaẓu</i>	<i>Iẓadaẓu</i>	<i>Zadaẓu</i>
—	<i>Biẓatet</i>	<i>Biẓade</i>	<i>Bieẓatet</i>

L'impératif, le subjonctif & le potentiel dérivent de *eẓan*, mais il a paru préférable de ne pas séparer ces trois modes des conjuguaisons de *eroan*, comme auxiliaire, puisque avec *eroan* ils forment les conjuguaisons relatives au grand complet. *Eroan* forme tout l'indicatif, & *eẓan* les modes que nous venons de dire. Nous ne citons pas ici le dialecte navarraïcs espagnol. Les flexions données par Lardizabal seront probablement en usage, mais elles sont si corrompues qu'il vaudra mieux les examiner séparément.

Le *e* de *eẓan* se trouve assez souvent changé en *i* dans l'impératif;

(1) *Verbe*, p. 489.

(2) Même ouvrage, p. 291.

ou plutôt le *i* qui précède le *e*, & dont l'origine n'est pas très claire, a supplanté le *e* & est resté seul. En guipuzcoan le *e* même s'est perdu, & *ieɿadak* (pour *eɿadak*) est devenu *ɿadak*, pour *eɿa-i-h*, avec *d* pour *i* & *h* durci en *k*. (Voir ch. III & ch. XI, § 3.)

Mais d'où vient le *i* initial, que l'on trouve déjà chez Dechepare, qui écrit *yaɿadaɿu* (1); chez Liçarrague, qui écrit *ieɿadaɿu* : *Iaquin eraci iecadaɿue*. Matth. 11, 8. „Faites le moi savoir”; & chez Larra-mendi : *Eɿan bieɿat nork nai* (2). „Qu'il me dise celui qui veut”. On dirait que cette voyelle est essentielle à l'impératif; le *e* thématique se perd, comme l'on voit, mais le *i* s'est maintenu partout. S'il ne s'agissait que de l'impératif, on pourrait peut-être admettre que la forme familière (c'est-à-dire le mouillement exprimé par *i* : *ie* au lieu de *e*) convenait mieux à l'impératif; mais le *i* se trouve aussi dans le subjonctif, c'est-à-dire dans l'indicatif suivi de *n*. Cet *i* n'appartient pas au thème, c'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Dieɿadakan</i>	<i>Diɿadayan</i>	<i>Dieɿadaan</i>
—	<i>Dieɿadan</i>	<i>Diɿadan</i>	<i>Dieɿadan</i>
—	<i>Dieɿadaɿun</i>	<i>Diɿadaɿun</i>	<i>Dieɿaɿun</i>
—	<i>Dieɿatedan</i>	<i>Diɿaden</i>	<i>Dieɿadaten</i>

IMPARFAIT.

—	—	<i>Hiɿadan</i>	<i>Ieɿadan</i>
—	<i>Zeɿakidan</i>	<i>Liɿadan</i>	<i>Zieɿadan</i>
—	<i>Zineɿakidan</i>	<i>Ziniɿadan</i>	<i>Zinieɿadan</i>
—	<i>Zeɿakidaten</i>	<i>Liɿaden</i>	<i>Zieɿatedan</i>

(1) *Poésies*, p. 10.

(2) Lettre à Mendiburu, p. 2.

Le subjonctif dérive de *eʒan*; comparez ce verbe. Il est formé du présent & de l'imparfait de l'indicatif suivi de *n*. *Dieʒadakan* est formé de *deʒadak* + *n*. Le *k*, venant au milieu de la flexion, a été élide, & l'hiatus produit par cette élision est resté en guipuzcoan, mais il a été évité en souletin en introduisant le *y*. Nous gardons le *k* dans la flexion labourdine, puisqu'il se trouve quelquefois dans ce dialecte; mais nous n'avons pas encore rencontré cette flexion.

Les autres flexions peuvent se passer d'explication; on n'a qu'à prendre les temps de l'indicatif de *eʒan*, les faire suivre de *n* „que”, & appliquer les lois de la phonétique.

Nous retrouvons le *i* dont nous avons parlé plus haut. Quelques auteurs, comme Dechepare (1545) & Haramburu (1635) convertissent, selon la règle, le *e* initial en *a*; le dernier de ces auteurs ne se tient pas strictement à la règle, il écrit *eman diaʒaʒun* „qu'il vous donne”; mais par contre : *eʒteʒala*.

Dans l'imparfait, le *n* de la terminaison, & la conjonction *n* „que”, s'assimilent, & *heʒadan* + *n* reste *heʒadan*, ou comme on écrit *hiʒadan* ou en guip. *ieʒadan* sans *h* initial.

Nous citons le labourdin d'après M. Inchauspe. Le présent est correct, mais l'imparfait présente une irrégularité. Il se trouve une syllabe *ki* dans les flexions de ce temps, qui demande une explication; cette irrégularité se rencontre dans tous les imparfaits du subjonctif; nous ne savons en rendre compte autrement qu'en admettant *ki* comme une variante de *ke*, la caractéristique de l'optatif. Comme l'optatif sert dans plusieurs langues à rendre le subjonctif, p. ex. „may” en anglais, il serait possible que l'on eût pris l'optatif, qui est sans cela réservé au potentiel ou à l'optatif. Ceci a dû produire de la confusion; *ʒeʒakidan* étant employé comme imparfait du subjonctif, ne pouvait plus servir comme imparfait du potentiel; & l'on s'est tiré de la difficulté en ajoutant *ke* une seconde fois à ces mêmes flexions; & c'est ainsi que *ʒeʒakidan* est devenu *ʒeʒakidakean*. Si notre supposition est fondée, nous avons en même temps l'explication de la corruption du potentiel.

Si ce *ki* se trouvait régulièrement dans les deux temps du subjonctif,

il n'y aurait pas lieu de s'étonner, mais la présence de *ki* seulement dans l'imparfait, fait plutôt conclure à du désordre.

Puisque l'usage des dialectes basques français est d'écrire un *l* initial à la 3^{me} perf. de l'imparfait, il faudrait l'écrire partout; ici *lezakidan* au lieu de *zezakidan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Diṡakedak</i>	<i>Diṡakedak</i>	<i>Dieṡakedakek</i>
—	<i>Diṡakedake</i>	<i>Diṡakedat</i>	<i>Dieṡaket</i>
—	<i>Diṡakidaṡuke</i>	<i>Diṡakedaṡu</i>	<i>Dieṡakedaṡu</i>
—	<i>Diṡakidakete</i>	<i>Diṡakedé</i>	<i>Dieṡakete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Hiṡakedat</i>	<i>Jeṡaket</i>
—	—	<i>Liṡakedat</i>	<i>Zieṡaket</i>
—	—	<i>Ziniṡakedat</i>	<i>Zinieṡaket</i>
—	—	<i>Liṡakedé</i>	<i>Zieṡakedate</i>

Le potentiel est le potentiel de *ezan*; p. ex. *eman diṡakedak* „tu peux me le donner”. Comparez le verbe *ezan*.

Les flexions, sous leur forme actuelle, ont souffert; mais peut-être faut-il moins s'étonner de ce qu'elles aient souffert, que de ce qu'elles se soient conservées si bien, après tant de siècles. Le souletin *diṡakedak*, sauf le *e* initial, thématique, qui a disparu, est correct; cette flexion est formée de *d-eṡa-ke-t-h*; le *t* a été converti en *d*, & le *h* s'est durci en *k* (voir ch. XI, § 3).

La flexion correspondante du guipuzcoan est fautive; *ek* final est de trop. Par contre, la 3^{me} personne est correcte en guipuzcoan & fautive en souletin; *dieṡaket* est formé de *d-eṡa-ke-t*; comme toujours le sujet est absent; *at* est de trop en souletin. La 3^{me} perf. plur. en

soul. est régulière; il y a *d* pour *ɿ*; ce qui sera une correction ultérieure; on a cru qu'il fallait un *d* dans toutes les flexions.

Le dialecte labourdin, que nous citons d'après M. Inchauspe, est fortement corrompu; pas une flexion n'est correcte. Nous citons la 2^{me} perf. du sing., qui ne se trouve pas chez M. Inchauspe comme elle devrait être; mais toutes les flexions ont, en sus de *ke*, la syllabe *ki*, dont nous avons parlé plus haut, au sujet de l'imparfait du subjonctif. Il est possible que ces formes vicieuses soient en usage; mais la forme correcte se retrouve heureusement, par exemple chez Chourio: *Barkha dietzakidatzu* (& non *dizakidazuke*) *ene Iainkoa* (1). „Que vous puissiez me le pardonner”.

Nous avons vu (ch. XII, § 4) que l'imparfait de l'optatif ou potentiel est employé généralement de nos jours comme conditionnel du potentiel. Ce temps s'est le mieux conservé en guipuzcoan; nous ne l'avons pas encore trouvé en labourdin, ni en bas-navarrais. La 2^{me} perf. du sing. n'est pas de Larramendi; nous l'avons reconstruite par analogie avec les autres flexions. La 3^{me} personne avec *ɿ* initial, en guipuzcoan, est formée de *ɿ-er-a-ke-ɿ*. Le *at* final, en souletin, est fautif; cette syllabe ne signifie rien; elle est de trop dans toutes les flexions.

La 3^{me} personne plur. est la seule correcte; ce qui est dû au hasard; *lizakede* pour *lizakete* de *lizaket* + *te*, avec assimilation des *ɿ*. En guipuzcoan il n'y a pas eu assimilation, & *ɿiezaket* + *te* a donné *ɿiezakedate*, en convertissant, selon l'habitude, *ɿ* en *d*.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la caractéristique du passé *an*: *hizakedan*, soul. On aurait pu s'apercevoir qu'en retranchant *an*, il reste *hizaked* ou *hizaket* pour le conditionnel, & non pas *hizakedat*.

L'imparfait labourdin est *hizakidakean*, *ɿizakidakean*, &c., ce qui présuppose un conditionnel du potentiel *hizakidake*, qui n'est pas cité

(1) *Imit.*, liv. III, p. 259.

par M. Inchauspe. Nous trouvons ici cette syllabe *ki*, que nous avons discutée plus haut. Si *hizakidake* est en usage pour le conditionnel, comme *hizakidakean* pour l'imparfait, alors ces deux temps sont mal formés.

N° 2.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Daroʒkidak</i>	<i>Drauʒkidak</i>	<i>Daiʒtak</i>	<i>Deiʒtak</i>	<i>Diʒkidak</i>
<i>Daroʒkit</i>	<i>Drauʒkit</i>	<i>Daiʒkit</i>	<i>Deiʒt</i>	<i>Diʒkit</i>
<i>Daroʒkidaʒu</i>	<i>Drauʒkidaʒu</i>	<i>Daiʒtaʒu</i>	<i>Deiʒtaʒu</i>	<i>Diʒkidaʒu</i>
<i>Daroʒkidaʒe</i>	<i>Drauʒkidaʒe</i>	<i>Daiʒkidaʒe</i>	<i>Deiʒtaʒe</i>	<i>Diʒkidaʒe</i>

Cette conjugaison ne dérive pas d'une conjugaison primitive biscarienne. Chaque dialecte a formé les flexions avec l'accusatif pluriel de celles qui ont l'accusatif singulier, employant chacun la caractéristique qui lui est propre; le biscarien se sert alors de *ʒ* suffixé (voir *eroan*); le nav. le bn. & le guip. de *ʒk*, le lab. & le foul. de *ʒt*. *ʒt* perd le *t* initial quand un autre *t* suit. Les variantes prouvent que le même dialecte se sert quelquefois de *ʒk* ou de *ʒt*. La flexion avec l'accusatif sing. *darotak* est devenue par conséquent *d-aro-ʒk-t-k*, avec mutation de *t* en *d* *daroʒkidak*. Le *i* ne s'explique pas bien pour le moment; on pourrait admettre un groupe *ʒki* intercalé au lieu de *ʒk*; mais ceci n'explique pas davantage le *i*. Comparez la conjugaison „les à lui”, & ch. XI, § 4, où le *i* de *ditut* est discuté.

Le souletin *deiʒtak* (pour *deriʒtak*) est formé de *deitak* en intercalant *ʒ*. *Deiʒtak* se décompose en *d-ei-ʒ-t-k* „tu-me-plur.-thème-acc.”

Le labourdinois s'explique de la même manière; le groupe *ʒki* se retrouve dans les 3^{mes} personnes; ces flexions sont empruntées à différentes variétés, bien qu'elles soient considérées de nos jours comme appartenant à la même variété.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arozkidan</i>	—	<i>Haiɣtan</i>	<i>Heiɣtan</i>	<i>Iɣkidan</i>
<i>Zarozkidan</i>	—	<i>Zaiɣtan</i>	<i>Zeɣtan</i>	<i>Ziɣkidan</i>
<i>Ziñarozkidaɣun</i>	—	<i>Zinaɣtan</i>	<i>Zeneiɣtan</i>	<i>Ziniɣkidan</i>
<i>Zarozkidaten</i>	—	<i>Zaiɣtaten</i>	<i>Zeɣtayan</i>	<i>Ziɣkidaten</i>

L'imparfait a le même thème que le présent : *aro*, *rau*, *ai*, *ei*, *i* ; la 3^{me} perf. est formée de *ɣ-aro-ɣki-t-n* ; *ɣ-erau-ɣki-t-n*, *ɣ-ai-ɣ-t-n*, & *ɣ-i-ɣki-t-n*. Ces flexions sont toutes formées régulièrement. Nous avons dû écrire *arozkidan* pour le nav. esp., par analogie avec les autres personnes. Larramendi ne donne pas cette flexion. *Ziñarozkidaɣun* devrait être *ɣiñarozkidan*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

les à moi

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arozkidake</i>	—	—	<i>Heiɣket</i>	<i>Iɣkiket</i>
<i>Zarozkidake</i>	—	<i>Larozkiket</i>	<i>Leiɣket</i>	<i>Liɣkiket</i>
<i>Zinarozkidake</i>	—	<i>Zinarozkidatɣuke</i>	<i>Zeneiɣket</i>	<i>Ziniɣkiket</i>
<i>Zarozkidakete</i>	—	<i>Larozkiketeti</i>	<i>Leiɣkede</i>	<i>Liɣkideke</i>

Nous avons complété le nav. esp. en citant *arozkidake*, ayant cité *arozkidan* à l'imparfait, bien que Lardizabal ne donne pas ces flexions.

Nous avons cité la variété labourdine *hautan* & *haiɣtan* à l'imparfait. On pourrait donc s'attendre au conditionnel (formé de la même manière que l'imparfait, sauf la terminaison), *haiɣket*, &c. Comme nous n'avons pas encore trouvé ce conditionnel, nous préférons

donner celui qui est cité par M. Inchauspe, la variété avec *aro*. Comp. le condit. de la conjugaison précédente.

La 2^{me} perf. plur. lab. *zinaroʒkidatʒuke* est formée de *ʒ-aro-ʒki-t-ʒu-ke*; avec le *n* mystérieux intercalé dans le thème. Le *d* qui suit *ʒki* est pour *t* „me”; le *t* qui précède *ʒu* est de trop. La forme guipuzcoanne est plus courte; le *ke* a été intercalé, le régime indirect *t* „me” suit, & le sujet *ʒu* n'est pas exprimé une seconde fois; on aurait pu faire de la même manière *ʒ-aro-ʒki-ke-t* & avec le *n* intercalé *ʒenaroʒkiket*.

Les autres flexions s'analysent tout aussi facilement.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Etʒadak</i>	<i>Itʒadak</i>	<i>Zaiʒkidak</i>
—	<i>Bitʒaʒkidat</i>	<i>Bitʒat</i>	<i>Bitʒaiʒkit</i>
—	<i>Etʒadatʒu</i>	<i>Itʒadatʒu</i>	<i>Zaiʒkidatʒu</i>
—	<i>Bitʒaʒkidatet</i>	<i>Bitʒade</i>	<i>Bitʒaiʒkidate</i>

Comparez l'impératif avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it*; le guip. a encore ajouté le signe de pluralité supplémentaire *ʒki*, & *itʒadak* (de *itʒa-t-k*), est devenu *itʒaʒkidak*, que Larramendi écrit *ʒaiʒkidak* avec un *i*, dont l'origine n'est pas claire. Cette flexion est composée de *itʒa-ʒki-t-h*; le *t* est devenu *d* & le *h* final s'est durci en *k* (1).

La 3^{me} perf. sing. lab. *bitʒaʒkidat* est mal formée; le régime indirect *t* „me” est exprimé deux fois; *bitʒaʒkit* aurait suffi; *b-itʒa-ʒki-t*. Par conséquent le pluriel aurait dû être *bitʒaʒkidate*; le *t* final est une erreur. Cette même erreur se trouve chez Larramendi pour *bieʒaket*, 3^{me} perf. plur. avec l'accusatif sing. Il est surprenant qu'ici la flexion avec l'acc. plur. soit correcte.

(1) Voir les caractéristiques dans les flexions du verbe, ch. xi, § 3.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dierʒadakan</i>	<i>Dirʒadayan</i>	<i>Dierʒaiʒkidaan</i>
—	<i>Dierʒadan</i>	<i>Dirʒadan</i>	<i>Dierʒaiʒkidan</i>
—	<i>Dierʒadarʒun</i>	<i>Dirʒadarʒun</i>	<i>Dierʒaiʒkidarʒun</i>
—	<i>Dierʒatedan</i>	<i>Dirʒaden</i>	<i>Dierʒaiʒkidaten</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hirʒakidan</i>	<i>Hirʒadan</i>	<i>Ierʒaiʒkidan</i>
—	<i>Zerʒakidan</i>	<i>Lirʒadan</i>	<i>Zierʒaiʒkidan</i>
—	<i>Zinerʒakidan</i>	<i>Zinirʒadan</i>	<i>Zenierʒaiʒkidan</i>
—	<i>Zerʒakidaten</i>	<i>Lirʒadén</i>	<i>Zierʒaiʒkideken</i>

Comparez le subjonctif avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le labourdin & fouletin indiquent le pluriel de l'accusatif par *it* (1); *eʒa* est devenu *irʒa* ou *ierʒa*. Le guipuzcoan ajoute en outre *ʒki* (1) & *eʒa* devient *ierʒaʒki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirʒakidak</i>	<i>Dirʒakedak</i>	<i>Dirʒaiʒkidakek</i>
—	<i>Dirʒakidake</i>	<i>Dirʒakedat</i>	<i>Dirʒaiʒkidake</i>
—	<i>Dirʒakidazuke</i>	<i>Dirʒakedarʒu</i>	<i>Dirʒaiʒkedarʒuke</i>
—	<i>Dirʒakedakete</i>	<i>Dirʒakedé</i>	<i>Dirʒaiʒkedateke</i>

Comparez le potentiel avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le pluriel est indiqué comme dans le subjonctif par *it* & par *ʒki*. Sans cela les mêmes erreurs se retrouvent ici que dans les flexions avec l'accusatif singulier; p. ex. la terminaison *ek* est de trop en guip.

(1) Voir ch. XI, § 3.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Hirakedat</i>	<i>Irzaiṛkidake</i>
—	—	<i>Lirakedat</i>	<i>Zirzaiṛkidake</i>
—	—	<i>Zinirakedat</i>	<i>Zinirzaiṛkidake</i>
—	—	<i>Lirakedé</i>	<i>Zirzaiṛkidakete</i>

Comparez ce même temps avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Nous avons reconstruit par analogie la 2^{me} perf. fing. en guipuzcoan. La 3^{me} perf. est formée de *ṛ-irza* (pour *eṛa*)-*ṛki-r-ke*; le *r* est devenu *d*.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent, en ajoutant la terminaison *an*.

N^o 3.

le à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

Daroaguk
Daroagu
Daroaguṛu
Daroague

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Darokuk</i>	<i>Draukuk</i>	<i>Daukuk</i>	<i>Deikuk</i>	<i>Diguk</i>
<i>Daroku</i>	<i>Drauku</i>	<i>Dauku</i>	<i>Deiku</i>	<i>Digu</i>
<i>Darokuṛu</i>	<i>Draukuṛu</i>	<i>Daukuṛu</i>	<i>Deikuṛu</i>	<i>Diguṛu</i>
<i>Darokute</i>	<i>Draukute</i>	<i>Daukute</i>	<i>Deikuye</i>	<i>Digute</i>

Toutes ces flexions sont formées régulièrement; le *g* de *gu* „nous” est généralement devenu *k*, excepté en guipuzcoan. *Darokuk* est formé de *d-aro-gu-k* „tu-nous-as-le”.

La 2^{me} perf. du plur. étant devenue un singulier honorifique, on a formé le pluriel *darokuzute*, nav.; *daukuze*, lab.; *deikuze*, foul., & *diguze*, guip.

La 3^{me} perf. plur. foul. a *y* pour *z*. (Voir ch. XI, § 3.)

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arokun</i>	—	<i>Haukun</i>	<i>Heikun</i>	<i>Igun</i>
<i>Zarokun</i>	—	<i>Zaukun</i>	<i>Zeikun</i>	<i>Zigun</i>
<i>Zarokuzun</i>	—	<i>Zinaukun</i>	<i>Zeneikun</i>	<i>Ziguzun</i>
<i>Zarokuten</i>	—	<i>Zaukuten</i>	<i>Zeikuyen</i>	<i>Ziguten</i>

Ce temps a le même thème que le présent & est formé régulièrement. Comparez les autres imparfaits.

Nous avons formé *arokun* (pour *harokun*), par analogie avec les autres dialectes; cette flexion n'est pas citée par Larramendi.

Zaroguzun, nav. esp. & *ziguzun*, guip., ont le *z*, signe de pluralité supplémentaire. (Voir ch. XI, § 3.)

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

le à nous

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Arokuje</i>	—	<i>Harokegu</i>	<i>Heikegu</i>	<i>Iguke</i>
<i>Zarokuje</i>	—	<i>Larokegu</i>	<i>Leikegu</i>	<i>Liguke</i>
<i>Zarokuzuke</i>	—	<i>Zinarokuzuke</i>	<i>Zeneikegu</i>	<i>Ziniguke</i>
<i>Zarokukete</i>	—	<i>Larokegute</i>	<i>Leikegie</i>	<i>Ligukete</i>

Le conditionnel est formé comme l'imparfait, sauf la terminaison qui est *ke*; la 3^{me} personne a *l* pour initiale.

Le labourdin *haukun*, &c., aurait donné *haukegu* ou *hauguke*, &c., formes que nous n'avons pas encore trouvées; nous préférons donc citer la variété donnée par M. Inchauspe, qui correspond à un imparfait avec le thème *aro*.

Les 2^{mes} perf. plur. ont le signe du pluralité supplémentaire *z*; *z-aro-gu-z-ke*. Etant employées aujourd'hui pour singulier honorifique, on a formé *zarokuzukete*, nav. esp.; *zinarokuzueke*, lab.; *zeneikegie*, foul.; *zinigukete*, guip.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Iezaguk</i>	<i>Ezaguk</i>	<i>Izaguk</i>	<i>Zuguk</i>
—	<i>Biaguz</i>	<i>Biaguz</i>	<i>Begigu</i>
—	<i>Ezaguz</i>	<i>Izaguz</i>	<i>Zaguz</i>
—	—	<i>Biagie</i>	<i>Begigute</i>

L'impératif est formé par *ezan*. Le guipuzcoan a mêlé ses flexions; les 3^{mes} personnes ont été prises au biscaïen; c'est-à-dire elles sont formées de *egin*: *b-egi-gu*.

En labourdin il y a une variante, *agut* pour *ezaguk*. Des deux voyelles initiales que le bn. a conservées, le lab. a gardé le *e* du thème, & le foul. le *i* prosthétique.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Diezaguan</i>	<i>Dizaguyan</i>	<i>Diezaguan</i>
—	<i>Diezagun</i>	<i>Dizagun</i>	<i>Diezagun</i>
—	<i>Diezaguzun</i>	<i>Dizaguzun</i>	<i>Diezaguzun</i>
—	<i>Diezategun</i>	<i>Dizagien</i>	<i>Diezaguten</i>

La conjugaison primitive a *dezaguk*, ce qui donne, en ajoutant *n* à la flexion : *dezagukan*; mais le *k* a été élide partout, & l'hiatus a été seulement évité en souletin, en introduisant le *y*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Hezakigun</i>	<i>Hiṣagun</i>	<i>Ieṣagun</i>
—	<i>Zeṣakigun</i>	<i>Liṣagun</i>	<i>Zieṣagun</i>
—	<i>Zeneṣakigun</i>	<i>Ziniṣagun</i>	<i>Zinieṣagun</i>
—	<i>Zeṣakiguten</i>	<i>Liṣagien</i>	<i>Zieṣaguten</i>

Comparez, pour la formation des flexions, le subjonctif de la conjugaison „le à moi”.

Nous avons reconstruit la 2^{me} perf. sing. du labourdin *hezakigun*, par analogie avec les autres flexions, que nous citons d'après M. Inchauspe. Nous supposons qu'elles sont en usage, mais elles ne sont pas correctes; le *ki* nous semble superflu. *Zeṣagun* aurait été la forme voulue, de ṣ-eṣa-gu-n-n. — Voir, par rapport à *ki*, le potentiel de la conjugaison „le à moi”.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Diṣakigukek</i>	<i>Diṣakeguk</i>	<i>Dieṣagukek</i>
—	<i>Diṣakiguke</i>	<i>Diṣakegu</i>	<i>Dieṣaguke</i>
—	<i>Diṣakiguṣuke</i>	<i>Diṣakeguṣu</i>	<i>Dieṣagukeṣu</i>
—	<i>Diṣakigukete</i>	<i>Diṣakegié</i>	<i>Dieṣagukete</i>

Ce temps est parfaitement régulier (comp. l'optatif de *eṣan*), excepté en labourdin où il y a le même *ki* superflu, ainsi qu'au subjonctif. — Larramendi ne cite pas *dieṣagukek*; les flexions avec la 2^{me} perf. du singulier ne sont pas toutes données.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Hiʒakegu</i>	<i>Ieʒaguke</i>
—	—	<i>Liʒakegu</i>	<i>Zieʒaguke</i>
—	—	<i>Ziniʒakegu</i>	<i>Zinieʒaguke</i>
—	—	<i>Liʒakegie</i>	<i>Zieʒagukere</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la terminaison *an*.

N° 4.

les à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Daroʒkiguk</i>	—	<i>Daiʒkuk</i>	<i>Deiʒkuk</i>	<i>Diʒkiguk</i>
<i>Daroʒkigu</i>	—	<i>Daiʒku</i>	<i>Deiʒku</i>	<i>Diʒkigu</i>
<i>Daroʒkiguʒu</i>	—	<i>Daiʒkuʒu</i>	<i>Deiʒkugu</i>	<i>Diʒkiguʒu</i>
<i>Daroʒkigute</i>	—	<i>Daiʒkute</i>	<i>Deiʒkuye</i>	<i>Diʒkigute</i>

Chaque dialecte a formé la conjugaison avec l'accusatif pluriel inhérent, de celle qui a l'accusatif singulier inhérent, en y intercalant la syllabe *ʒki*, *ʒk* ou *ʒʒ*. Comparez la conjugaison „les à moi”; & ch. XI, § 3.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Aroʒkigun</i>	—	<i>Haiʒkun</i>	<i>Heiʒkun</i>	<i>Iʒkigun</i>
<i>Zaroʒkigun</i>	—	<i>Zaiʒkun</i>	<i>Zeiʒkun</i>	<i>Ziʒkigun</i>
<i>Zaroʒkiguʒun</i>	—	<i>Zinaiʒkuten</i>	<i>Zeneiʒkun</i>	<i>Ziniʒkigun</i>
<i>Zaroʒkiguten</i>	—	<i>Zaiʒkuten</i>	<i>Zeiʒkuyen</i>	<i>Ziʒkiguten</i>

Ces flexions sont les mêmes que celles avec l'accusatif singulier „le à nous”; seulement elles ont le signe de pluralité propre à chaque dialecte. *Haukun* est devenu *haiḡkun*; c'est la seule exception; *u* est devenu *i* dans toutes les flexions.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Harozkiguke(?)</i>	<i>Heiḡkegu</i>	<i>Iḡkiguke</i>
—	—	<i>Larozkiguke</i>	<i>Leiḡkegu</i>	<i>Liḡkiguke</i>
—	—	<i>Zinarozkigutḡuke</i>	<i>Zeneiḡkegu</i>	<i>Ziniḡkigukete</i>
—	—	<i>Leroḡkigukete</i>	<i>Leiḡkegie</i>	<i>Liḡkigukete</i>

Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à nous”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Ierḡaguk</i>	<i>Aiḡguk</i>	<i>Irḡaguk</i>	<i>Zaiḡkiguk</i>
—	<i>Biḡaḡkigu</i>	<i>Biḡagu</i>	<i>Begiḡkigu</i>
—	<i>Eḡagutḡu</i>	<i>Irḡagutḡu</i>	<i>Zaiḡkigutḡu</i>
—	—	<i>Biḡagie</i>	<i>Begiḡkigute</i>

L'impératif est formé de *eḡan*, excepté en guipuzcoan; ce dialecte a mêlé ses flexions, & comme dans la conjugaison précédente (le à nous), il a pris les 3^{mes} personnes au dialecte biscaïen, c'est-à-dire au verbe *egin*. Larramendi cite *ḡagiḡkiguk* „aies-les nous”, ce qui doit être une erreur. Cette flexion est un mélange de *eḡan* & de *egin*, & par conséquent n'est ni l'une ni l'autre. *Zaguk* „aies-le nous” pour *eḡaguk*, devient, en y introduisant *ḡki*, *eḡaḡkiguk*, & en perdant l'initiale *ḡaḡkiguk* ou *ḡaiḡkiguk*, en conservant le *i* dont l'origine n'est pas très claire. La syllabe *gi* qui se trouve chez Larramendi est de trop; les 3^{mes} personnes ont *gi*, puisque *egin* est le thème, & c'est à cela qu'il faudra attribuer la présence de *gi* dans la 2^{me} personne.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

les à nous

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dietʒaguan</i>	<i>Dirʒaguyan</i>	<i>Dirʒkitʒaguan</i>
—	<i>Dietʒagun</i>	<i>Dirʒagun</i>	<i>Dirʒkitʒagun</i>
—	<i>Dietʒagutʒun</i>	<i>Dirʒagutʒun</i>	<i>Dirʒkitʒagutʒun</i>
—	<i>Dietʒaguten</i>	<i>Dirʒagien</i>	<i>Dirʒkitʒaguten</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Erʒaʒkigun (?)</i>	<i>Hirʒagun</i>	<i>Ierʒaʒkigun</i>
—	<i>Zerʒaʒkigun</i>	<i>Lirʒagun</i>	<i>Zierʒaʒkigun</i>
—	<i>Zenerʒaʒkigun</i>	<i>Zinirʒagun</i>	<i>Zinierʒaʒkigun</i>
—	<i>Zerʒaʒkiguten</i>	<i>Lirʒakien</i>	<i>Zierʒaʒkigun</i>

Le subjonctif est formé de *erʒan*. Comparez la conjugaison primitive & celle du subjonctif avec „le à nous”. — *Dirʒagu* (prim.) avec la conjonction *n* & le signe de pluralité *ʒk* ou *ʒki* donne *d-ʒk-itʒa-gu-an* ou *dirʒkitʒaguan*, guipuzcoan. Le souletin n’a intercalé aucun signe de pluralité supplémentaire. Le *y* souletin est ici euphonique & se retrouve chez Dechepare toujours après un *u*; p. ex. *munduyaden*, *galduyac*, *endelguyaʒ*, &c.

Haramburu écrit *diarʒaguan* au lieu de *dietʒaguan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirʒaʒkigukek</i>	<i>Dirʒakeguk</i>	<i>Dirʒaʒgukek</i>
—	<i>Dirʒaʒkiguke</i>	<i>Dirʒakegu</i>	<i>Dirʒaʒguke</i>
—	<i>Dirʒaʒkigutʒuke</i>	<i>Dirʒakegutʒu</i>	<i>Dirʒaʒgutʒuke</i>
—	<i>Dirʒaʒkigukete</i>	<i>Dirʒakegute</i>	<i>Dirʒaʒgukete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Hitakegu</i>	<i>Irtaizguke</i>
—	—	<i>Litakegu</i>	<i>Zirtaizguke</i>
—	—	<i>Zinitakegu</i>	<i>Zinitaizguke</i>
—	—	<i>Litakegie</i>	<i>Zirtaizguteke</i>

IMPARFAIT.

—	—	<i>Hitakegun</i>	<i>Irtaizgukean</i>
—	<i>Zirtazkigukean</i>	<i>Litakegun</i>	<i>Zirtaizgukean</i>

Comparez le potentiel de la conjugaison „le à nous”.

Le potentiel est celui de *ezan*. Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it*; *deza* est devenu *dirza*; malheureusement, comme nous l'avons fait remarquer, ce dialecte a intercalé une syllabe superflue *ki* (voir le potentiel de la conjugaison „le à moi”), même quand l'accusatif est singulier; *dirtaizkiguke* est ici parfaitement régulier: *d-irza* pour *eza-iki-gu-ke* „il nous les”; mais *ki* dans *dirakiguke* (pour *diezaguke*) „il nous le”, paraît superflu.

Faisons cependant remarquer que le *ki* dans *dirakiguke* n'a rien à faire avec *iki* qui est le signe de pluralité. Comme nous l'avons dit, *ki* nous semble être la variante de *ke*, caractéristique de l'optatif; mais toutes ces formes qui se ressemblent auront fini par produire de la confusion.

L'imparfait est formé en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au conditionnel. Le souletin ajoute seulement *n*. Le labourdin *zirtazkigukean* présuppose un conditionnel *zirtazkiguke*, que nous n'avons pas encore trouvé.

N° 5.

le à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscarienne.

*Daroaat**Daroaa**Daroagu**Daro'e*

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daroat</i>	<i>Drauat</i>	<i>Dayat</i>	<i>Deyat</i>	<i>Diet</i>
<i>Darok</i>	<i>Drauk</i>	<i>Dauk</i>	<i>Deik</i>	<i>Dik</i>
<i>Daroagu</i>	<i>Drauagu</i>	<i>Dayagu</i>	<i>Deyagu</i>	<i>Diegu</i>
<i>Darotee</i>	<i>Draue</i>	<i>Daye</i>	<i>Deye</i>	<i>Ditek</i>

La 1^{re} personne est formée de *d-eroa-h-t* „je-te-ai-le”. Le *h* a été élidé partout, ce qui a produit l’hiatus qui est conservé en biscarien, comme d’habitude. Les autres dialectes évitent, à de rares exceptions près, l’hiatus, les uns en élidant la voyelle qui était restée, *daroat* & *drauat*; les autres en intercalant un *y*, *dayat*, *deyat*. Le labourdin, dont nous citons une variété, avait du temps d’Axular, Haramburu, Etcheberry, &c., la forme du bn., ou à peu près : *derauat*. Le souletin, il y a deux siècles, avait encore le *r*, comme on le fait par le Prône souletin, 1676, & par le cathéchisme de Belapeyre, 1696; chez Dechepare, 1545, nous retrouvons les flexions à peu près pareilles à celles du labourdin. Le guipuzcoan offre de nouveau la forme la plus contractée, *diet* = *daroaat*.

La 3^{me} personne est formée de *d-eroa-h*, avec *h* durci en *k* comme finale & signifie „te-a-le”. Le pronom sujet est absent au présent des verbes transitifs.

La 1^{re} pers. plur. peut se passer d’explication.

La 3^{me} perf. plur. a perdu le *k* médial, selon la règle, & *darok + te* est devenu *darotee*, nav. esp.; *drauk + te* est devenu *draue* pour *draute*. Le guip. *ditek* est pour *dik + te*, hyperthèse assez commune en bisciaïen (1), afin de conserver le *k*, sans le garder toutefois au milieu du mot où il n'est pas toléré. La variété labourdine que nous citons, & le fouletin, élidant régulièrement (le fouletin du moins) le signe de pluralité *te*, *deik + te* est devenu *deye*, & *dauk + te* *daye*. Dechepare écrit *daraye* (Poésies, p. 60, *badaraye*), c'est-à-dire que le *r* thématique s'est conservé.

Les deux conjugaisons que nous donnons „le à toi” & „les à toi” sont celles qui sont en usage quand on parle à un homme. Pour les autres conjugaisons nous avons choisi la forme respectueuse (indéfinie en fouletin). Il va sans dire que la conjugaison par laquelle on tutoie, ne peut pas avoir de formes respectueuses; du moment qu'on parlerait respectueusement on ne tutoierait plus; on dirait „vous”, ce qui constitue une autre conjugaison comme dans toute autre langue (2).

IMPARFAIT.

le à toi

Forme primitive bisciaïenne.

*N*eroaan*E*roaan*G*eroaan*E*ro'en

(1) Comp. *dozak* pour *dokaz* „tu les as”; & *yozak* pour *yokaz* „il les a”.

(2) „C'est ce dernier phénomène (chute du *k*) qui s'est produit dans *drauat* „je l'ai à toi, ô mâle” qui n'est point pour *drauhat*, comme le voudrait M. Van Eys; en effet, les formes de la 1^{re} personne sujet ne diffèrent de celles de la troisième personne sujet que par un *r* final en plus; or, on dit *drauc* „il l'a à toi, ô mâle”. J'espère lui démontrer une autre fois son erreur”. Vinfon, *Revue de ling.*, vol. VII, 330. — Nous nous permettons de dire que de comparer deux flexions n'est pas en donner l'analyse; c'est peut-être suffisant pour dresser des tableaux & indiquer des différences; mais les tableaux n'expliquent rien, & même l'argument n'est pas juste; les 1^{res} & les 3^{mes} personnes diffèrent ici plus que par le *r* en lab., foul. & guip. — Nous attendrons que M. Vinfon nous démontre notre erreur.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Aroatan</i>	—	<i>Naukan</i>	<i>Neyan</i>	<i>Nien</i>
<i>Zaroan</i>	—	<i>Zaukan</i>	<i>Zeyan</i>	<i>Zien</i>
<i>Zaroagun</i>	—	<i>Ginaukan</i>	<i>Geneyan</i>	<i>Ginien</i>
<i>Zaroatatekan</i>	—	<i>Zaukaten</i>	<i>Zeyian</i>	<i>Zieten</i>

Le dialecte labourdin offre ici l'exemple d'un *k* maintenu au milieu d'un mot, ce qui est rare (voir ch. III). *Naukan* pour *neraukan* (comp. l'imparfait „le à moi”) est formé de *n-eroa-h-an*, & le *h* au lieu d'être élidé comme en biscaïen : *neroaan*, ou converti en *y* comme en souletin : *neyan*, s'est durci en *k*, comme si le *h* venait à la fin de la flexion. Le *k* s'est conservé dans toutes les flexions. Le guipuzcoan est devenu méconnaissable. Il n'est plus resté dans la flexion une seule lettre du thème verbal primitif. Sans les variantes intermédiaires il ne ferait pas possible de relier *nien* à *neroaan*.

La 3^{me} perf. plur. soul. se distingue du singulier par un *i* intercalé après le *y*. Le plur. *zeyian* est pour *zeyaten*. Cet *i* ne dit donc absolument rien.

La manière habituelle de ce dialecte est de changer le *a* en *e*; *zeyan* aurait pu devenir *zeyen*.

Nous citons le nav. esp. d'après Larramendi; mais il nous semble peu probable qu'il ait donné les flexions usitées; elles auraient dû être : *zaroan*, *genaroan*, *zaroaten*, en admettant que le *k* ait été rejeté partout. Il se pourrait qu'on eût dit : *narokan*, *zarakokan*, *genarokan*, *zarokaten*, ce qui est même plus probable; ce serait alors la forme labourdine avec *aro* pour *au*.

Il est probable que le bn. aura *nerauan*, puisque le conditionnel a *erau* pour thème.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Narokek</i>	<i>Neikek</i>	<i>Nikek</i>
—	<i>Zeraukek</i>	<i>Larokek</i>	<i>Leikek</i>	<i>Likek</i>
—	—	<i>Ginarokek</i>	<i>Geneikek</i>	<i>Ginikek</i>
—	—	<i>Laroketek</i>	<i>Leikeye</i>	<i>Liketek</i>

Comme le conditionnel de la conjugaison „le à vous” est *naro-tzuke* en labourdin, il ne nous a pas paru risqué de reconstruire *narokek*, &c., flexions que nous n'avons pas encore rencontrées. *Naukan* ferait conclure à *naukek*, &c.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Bizak</i>	<i>Bizak</i>	<i>Biezak</i>
—	<i>Bizake</i> (?)	<i>Bizaye</i>	<i>Biezatek</i>

L'impératif, le subjonctif & le potentiel sont formés de *ezan*. Comparez l'impératif „le à moi”.

Il n'y a que les troisièmes personnes : „qu'il te l'ait” & „qu'ils te l'aient”. Le guipuzcoan pourrait être *begik*, puisque Larramendi cite *begigu* „qu'il nous l'ait” du verbe *egin*. Mais puisqu'il donne pour „qu'il me l'ait” *biezat*, il est permis de donner *biezak* pour „qu'il te l'ait”. De plus Lardizabal cite pour „qu'il vous l'ait” *bizazu*, que Larramendi aurait écrit *biezazu*, ayant toujours conservé le *e* radical.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Dizakadan</i> (?)	<i>Dizayadan</i>	<i>Diezaadan</i>
—	<i>Dizakan</i>	<i>Dizayan</i>	<i>Diezaan</i>
—	<i>Dizakagun</i>	<i>Dizayagun</i>	<i>Diezaagun</i>
—	<i>Dizatekan</i>	<i>Dizayén</i>	<i>Diezatean</i>

IMPARFAIT.

—	—	<i>Nizayan</i>	<i>Niezaan</i>
—	—	<i>Lizayan</i>	<i>Ziezaan</i>
—	—	<i>Ginizayan</i>	<i>Giniezaan</i>
—	—	<i>Lizayén</i>	<i>Ziezatean</i>

Le subjonctif dérive de *ezan* (voir la conjugaison primitive relative). Puisque le présent de l'indicatif est *dezakat* de *d-eza-h-t* „je-te-ai-le”, le subjonctif est *dezakadan*. Le *k* a été élidé, & en souletin il a été remplacé par *y* afin d'éviter l'hiatus, selon la règle. La 3^{me} perf. plur. du guip. est pour *diezaaten*, pour *diezakaten*.

L'imparfait est également régulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Diζakeyat</i>	<i>Diezaaket</i>
—	—	<i>Diζakek</i>	<i>Dieζakek</i>
—	—	<i>Diζakeyagu</i>	<i>Diezaakegute</i>
—	—	<i>Diζakeye</i>	<i>Diezaateke</i>

Le potentiel est le potentiel de *ezan*. La forme primitive serait *deζakehat* de *d-eza-ke-h-t*; & ainsi de suite (voir pour les lettres caractéristiques ch. XI, § 3). Le guipuzcoan a préféré placer *ke* après le *h*, excepté dans la 3^{me} perf. sing., & le *h* élidé a causé l'hiatus. En souletin l'hiatus a été évité en intercalant *y* (voir ch. III, lettre *h*). Le *t* de la 3^{me} perf. plur. est généralement tombé, & *y* a été introduit en souletin pour éviter l'hiatus; cet *y* s'est assimilé ici avec le *y* qui remplace le *k*; puisque le singulier est *diζakek* (de *d-eza-ke-h*), le pluriel serait *diζakek + te*, qui est devenu *diζakeye*.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Xiζakek</i>	<i>Xiieζakek</i>
—	—	<i>Liζakek</i>	<i>Zieζakek</i>
—	—	<i>Giniζakek</i>	<i>Ginieζakek</i>
—	—	<i>Liζakeye</i>	<i>Zieζaketek</i>

Comparez l'optatif de *ezan*. Ces flexions n'ont pas changé.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la terminaison *an*; ce qui doit se faire en observant les lois phonétiques; le fouletin remplace le *k* élidé par *v*: *niʒakeyan*; le guipuzcoan élide le *k*: *nieʒakean*.

N° 6

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Daroʒkiat</i>	<i>Drauʒkiat</i>	<i>Daitʒiat</i>	<i>Deitʒat</i>	<i>Diʒkiet</i>
<i>Daroʒkik</i>	<i>Drauʒkik</i>	<i>Daik</i>	<i>Deitʒak</i>	<i>Diʒkik</i>
<i>Daroʒkiagu</i>	<i>Drauʒkiagu</i>	<i>Daitʒiagu</i>	<i>Deitʒagu</i>	<i>Diʒkiegu</i>
<i>Daroʒkiate</i>	—	<i>Daiʒkie</i>	<i>Deitʒaye</i>	<i>Diʒkitek</i>

La conjugaison avec l'accusatif pluriel inhérent est formée de la conjugaison avec l'accusatif singulier inhérent, en y intercalant *ʒki* ou *ʒ*, selon les dialectes (1).

La 3^{me} perf. plur. est la seule qui demande une explication; comme elle est formée de la 3^{me} perf. du singulier en ajoutant *te*, le *k* final deviendrait médial, ce que la langue ne tolère généralement pas. Le guipuzcoan s'est tiré de la difficulté par l'hyperthèse, *diʒkitek* pour *diʒkikite*; le fouletin, par l'élision du *k* & la mutation du *i* en *y*, *deitʒaye* pour *deitʒakte*; le nav. esp. a une forme irrégulière; le labourdin a *daiʒkie* (pour *daiʒkiye*) de *daiʒkite*, mutation régulière de *i* en *y*. Les flexions sont mêlées; la première personne *daitʒiat* „je te les ai” a *ʒ* pour signe de pluralité, & la 3^{me} a *ʒki*.

Nous n'avons trouvé pour la 3^{me} perf. sing. du bn. qu'un seul

(1) Voir ch. XI, § 4, & ce que nous avons dit du présent de l'indicatif de la conjugaison „les à moi”.

exemple dans Marc v, 19, où elle est suivie du relatif *n* : *drauɣquian*, c'est-à-dire *d-rau-ɣk-h-n*; le *h* a été élidé; de même *draun* (Jean v, 12) „qui a à toi” de *d-rau-h-n*.

La variante *dauɣkiat*, que cite Larramendi, forme le chaînon entre le navarrais & le labourdin.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>ɣaroɣkian</i>	—	<i>ɣaiɣkian</i>	<i>ɣeitɣan</i>	<i>ɣiɣkien</i>
<i>Zaroɣkian</i>	—	<i>Zaiɣkan</i>	<i>Zeitɣan</i>	<i>Ziɣkien</i>
<i>Zaroɣkiagun</i>	—	<i>Ginaiɣkan</i>	<i>Geneitɣan</i>	<i>Giniɣkien</i>
<i>Zaroɣkidekan</i>	—	<i>Zaiɣkaten</i>	<i>Zeitɣeyan</i>	<i>Ziɣkieten</i>

L'imparfait est formé de l'imparfait avec l'accusatif singulier inhérent, en *y* intercalant comme dans le présent *ɣki* ou *tɣ*.

Nous avons fait remarquer, en parlant de la conjugaison avec l'accusatif singulier, que le *h* s'est converti en *k* en labourdin & en *y* en fouletin : *n-eroa-h-n* est devenu (avec *au* pour thème) *naukan* en labourdin. En introduisant *ɣk* on aura *n-au-ɣki-h-an*; ici le *h* ne s'est pas converti en *k*; il a été élidé, ou bien il est devenu *y* & s'est assimilé avec *i* : *nauɣkian* ou comme l'on écrit : *naiɣkian*. Cet *i* qui est pour *y*, provenant de *h*, ou bien qui appartient à *ɣki*, aurait dû, par conséquent, se trouver partout, & la 3^{me} perf. aurait dû être *ɣaiɣkian* & non pas *ɣaiɣkan*; & ainsi de toutes les personnes.

La 3^{me} perf. plur. du nav. esp. est évidemment fautive; *ɣ-aro-ɣki-h-te-n* ne peut donner que *ɣaroɣkiaten*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	—	<i>ɣeiɣkek</i>	<i>ɣiɣkikek</i>
—	—	—	<i>Leiɣkek</i>	<i>Liɣkikek</i>
—	—	—	<i>Geneiɣkek</i>	<i>Giniɣkikek</i>
—	—	—	<i>Leiɣkeye</i>	<i>Liɣkitekek</i>

On pourrait reconstruire ce temps, sans courir grand risque de se tromper; le nav. esp. serait *narozkikek*; le bn. *nerauzkiek* ou *naizkiek*, puisqu'il dit: *naizkiuke* „les à vous”; le lab. *naizkiket* ou *nauzkiket*, & aussi *narozkikek*, selon les variétés. Le conditionnel a généralement la même forme que l'imparfait, sauf la terminaison. Puisque nous n'avons pas encore rencontré ces flexions, nous préférons laisser ce temps en blanc.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	—	—
—	—	—	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Dirzayadan</i>	<i>Dirzaižkiadaán</i>
—	—	<i>Dirzayan</i>	<i>Dirzaižkiaán</i>
—	—	<i>Dirzayagun</i>	<i>Dirzaižkiagun</i>
—	—	<i>Dirzayén</i>	<i>Dirzaižkiaten</i>

L'impératif & le subjonctif dérivent de *ežan*. Le présent de l'indicatif *dežahat*, suivi de la conjonction *n* „que”, a donné en soul. *dirzayadan* „que je l'aie à toi”, avec mutation régulière de *h* en *y*; & *diežaadan*, guip., avec élision de *h*. Puisque le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it* (*dežat*, acc. sing. fait *diržat* acc. plur.), *dirzayadan* (pour *dežayadan*) est devenu *dirzayadan*, & *diežaadan* aurait dû faire *dit* ou *dietžaadan*; mais le guip. a introduit en sus le signe de pluralité *žki*, & la 1^{re} personne s'analyse ainsi: *d-irža-žki-h-t-n*; le *h* est devenu *y* & le *t* *d*. Les deux *a* dans la syllabe finale nous paraissent être une erreur.

Nous laissons le bn. & le lab. en blanc, ignorant quelles ont été les influences phonétiques; mais la forme primitive, comme nous l'avons dit, doit avoir été *diržaadan*, de *d-irža-h-t-n*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Nirzayan</i>	<i>Nirzaiṛkian</i>
—	—	<i>Lirzayan</i>	<i>Zierzaiṛkian</i>
—	—	<i>Ginirzayan</i>	<i>Giñierzaiṛkian</i>
—	—	<i>Lirzayen</i>	<i>Zierzaiṛkiaten</i>

Le guip. nous semble avoir un *i* de trop. L'imparfait avec l'acc. sing. *nierzāan* est bien formé; *n-ierzā-h-an* dont le *h* est élide. Cette flexion aurait dû être, pour exprimer l'accusatif pluriel : *n-irzā-ṛki-h-an* ou *nirzaiṛkian*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Dirzakeyat</i>	<i>Dierzaiṛkiket</i>
—	—	<i>Dirzakek</i>	<i>Dierzaiṛkikek</i>
—	—	<i>Dirzakeyagu</i>	<i>Ginirzaiṛkikek</i>
—	—	<i>Dirzakeye</i>	<i>Dierzaiṛkikekek</i>

Le guipuzcoan est encore irrégulier; bien que longue, la flexion ne dit pas tout. Elle doit contenir : *d-irzā-ṛk-h-ke-t*, ce qui donne, en admettant la même mutation de *h* en *y*, qui s'écrit *i* : *dirzaiṛkiaket* ou *dirzaiṛkikeyat* en plaçant *ke* après *h*.

La 1^{re} perf. plur. est tout-à-fait fautive; le sujet représenté par *g* n'est pas à sa place; le *d* est initial dans toutes les flexions du présent des verbes actifs; il aurait fallu : *dirzaiṛkiakegu* ou *dirzaiṛkiaguke*. Le *h*, seul représentant connu jusqu'ici de la 2^{me} perf. sing., a donné lieu à bien des erreurs.

La 3^{me} perf. est régulière, *d-irzā-ṛk-ke-h*, *dirzaiṛkikek* ou *dierzaiṛkikek* comme écrit Larramendi.

Le souletin est régulier.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Nirakek</i>	<i>Nietzaizkikek</i>
—	—	<i>Lirakek</i>	<i>Lirzaizkikek</i>
—	—	<i>Ginirakek</i>	<i>Genitzaizkikek</i>
—	—	<i>Lirakeye</i>	<i>Lirzaizkiketk</i>

Toutes ces flexions sont correctes; la 1^{re} perf. guipuzcoane est formée de *n-irza-zki-ke-h*, & le *h* final durci en *k*.

IMPARFAIT.

L'imparfait est formé du conditionnel en ajoutant *an*; le *k* final s'élide : *nirakeyan*, *zirazeayan*, &c.

N^o 7.

le à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

Daroatzut
Daroatzu
Daroatzugu
Daroatzue

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daroitzut</i>	<i>Drauizut</i>	<i>Dautzui</i>	<i>Deizui</i>	<i>Diizui</i>
<i>Daroitzu</i>	<i>Drauizu</i>	<i>Daurizu</i>	<i>Deizu</i>	<i>Diizu</i>
<i>Daroitzugu</i>	<i>Drauizugu</i>	<i>Dautzugu</i>	<i>Deizugu</i>	<i>Diizugu</i>
<i>Daroitzue</i>	<i>Drauizue</i>	<i>Dautzue</i>	<i>Deizue</i>	<i>Diizue</i>

Ces flexions peuvent se passer de commentaire. La 1^{re} perf. est formée de *d-aro-zu-t* „je-vous-ai-le” & ainsi de suite.

Liçarrague, autant que nous sachions, ne se sert, dans le Nouveau Testament, du singulier (*hi*) & du pluriel de la 2^{me} personne; il n'y avait pas lieu d'employer un singulier honorifique. Ainsi *drauzut* ne s'y trouvera probablement pas. Mais en parlant à la reine, il dit : *Xola eguin eta eguiten-ere baitraucaçu. Baitraucaçu est bai-draukaçu.*

Les anciennes formes souletines *derizut*, *derizu*, &c., se retrouvent dans le Prône souletin de 1676.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscarienne.

Xeroatzun

Eroatzun

Geroatzun

Eroatzuen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarotzun</i>	—	<i>Xautzun</i>	<i>Xeizun</i>	<i>Xizun</i>
<i>Zarotzun</i>	—	<i>Zautzun</i>	<i>Zeizun</i>	<i>Zizun</i>
<i>Zarotzugun</i>	—	<i>Ginautzun</i>	<i>Geneizun</i>	<i>Ginizun</i>
<i>Zarotzuten</i>	—	<i>Zautzuten</i>	<i>Zeizien</i>	<i>Zizuten</i>

Ce temps est formé comme l'imparfait de la conjugaison „le à toi”; seulement le *k* est ici *zu*, ou comme quelques dialectes disent *izu* (1). La 3^{me} perf. soul. *zeizien* est pour *zeizuyen*, pour *zeizuten*. Le nav. esp. *zarotzugun* devrait être *garotzun*.

(1) *Tz* pour *z* se rencontre très souvent. Comparez l'imparfait de *izan*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarotzuke</i>	—	<i>Xarotzuke</i>	<i>Xeikezu</i>	<i>Xizuke</i>
<i>Zarotzuke</i>	—	<i>Larotzuke</i>	<i>Leikezu</i>	<i>Lizuke</i> (1)
<i>Zarotzuguke</i>	—	<i>Ginarotzuke</i>	<i>Geneikezu</i>	<i>Ginikezu</i>
<i>Zarotzukete</i>	—	<i>Larotzukete</i>	<i>Leikezie</i>	<i>Lizukete</i> (1)

Dans la conjugaison „il à toi” le conditionnel a généralement *ke* intercalé & le pronom accusatif suffixé; ici c’est le contraire, excepté en souletin; dans ce dialecte on dit *neikek*, *n-ei-ke-k*; & *neikezu* *neike-zu*. Les autres dialectes disent *n-aro-zu-ke*, &c. L’imparfait labourdin *nautzun* peut faire conclure à un conditionnel *nautzuke*. Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à moi”. Axular écrit *leratzuke*; p. ex. *eman baleratzu*, p. 233. — *Zarotzuguke* est mal formé; il aurait fallu *g*, le sujet, au commencement de la flexion; il en est de même dans la conjugaison suivante.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Bizazu</i>	<i>Bizazu</i>	<i>Bieazazu</i>
—	<i>Bizazute</i>	<i>Bizazie</i>	<i>Bieazazute</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Diezazudan</i>	<i>Diezazudan</i>	<i>Dižazudan</i>	<i>Diezazudan</i>
—	<i>Diezazun</i>	<i>Dižazun</i>	<i>Diezazun</i>
—	<i>Diezazugun</i>	<i>Dižazugun</i>	<i>Diezazugun</i>
<i>Diezazuen</i> (2)	<i>Diezazuten</i>	<i>Dižazien</i>	<i>Diezazuten</i>

(1) Aussi *likezu* & *likezute*.

(2) Luc vi, 31.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Xezakizun</i>	<i>Xizazun</i>	<i>Xiezazun</i>
—	<i>Zeakizun</i>	<i>Lizazun</i>	<i>Ziezazun</i>
—	<i>Ginezakizun</i>	<i>Ginizazun</i>	<i>Giniezazun</i>
—	<i>Zeakizuten</i>	<i>Lizazien</i>	<i>Ziezazuten</i>

L'impératif & le subjonctif sont formés de *ezan*. Comparez les temps correspondants de la conjugaison „le à toi”; ils sont tous pareils, mais ici il y a partout *zu* pour *h*.

Axular écrit *liazazuten*, p. 89, & *diazazuten*, 79. Haramburu, *eman diazazun*, avec *a*, selon la règle, pour *e*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Dizakizuket</i>	<i>Dizakezut</i>	<i>Diezazuket</i>
—	<i>Dizakizuke</i>	<i>Dizakezu</i>	<i>Diezazuke</i>
—	<i>Dizakizukegu</i>	<i>Dizakezugu</i>	<i>Diezazukegu</i>
—	<i>Dizakizukete</i>	<i>Dizakezie</i>	<i>Diezazukete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Xiezazuke</i>	<i>Xizakezu</i>	<i>Xiezazuke</i>
—	<i>Liezazuke (1)</i>	<i>Lizakezu</i>	<i>Ziezazuke (2)</i>
—	<i>Giniezazuke</i>	<i>Ginizakezu</i>	<i>Giniezazuke</i>
—	<i>Liezazukete</i>	<i>Lizakezie</i>	<i>Ziezazukete (2)</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Xiezazukean</i>	<i>Xizakezun</i>	<i>Xiezazukean</i>
---	--------------------	------------------	--------------------

(1) *Manuel*, p. 113.

(2) Selon Larramendi aussi : *liezazuke* & *liezazukete*. Ce serait au fond la forme correcte pour le conditionnel, dont la 3^{me} perf. a toujours un *l* pour initiale. Mais Larramendi écrit partout ailleurs, dans le potentiel, *z*.

Le potentiel est le potentiel de *eʒan* (voir cet auxiliaire). On peut aussi comparer la conjugaison „le à toi”. *Dieʒaʒuket* est formé de *d-eʒa-ʒu-ke-t*.

Le souletin place *ke* après *eʒa*.

Le labourdin *diʒakiʒuket* est légèrement corrompu; il s’y trouve la syllabe *ki*, qui ne devrait pas y être. Il paraît qu’elle n’y est pas toujours, puisque nous trouvons le conditionnel *lieʒaʒuke*, sans *ki*, dans le Manuel basque, p. 113.

L’imparfait est formé du conditionnel en ajoutant la terminaison *an*.

Selon M. Inchauspe (verbe basque, p. 501), il faudrait : *nieʒakiʒukean*, lab., avec la syllabe *ki*. Mais nous trouvons dans le Manuel (1) les flexions comme nous les donnons, & qui sont évidemment plus correctes. Nous avons discuté ces formes labourdines au paragraphe sur la conjugaison „le à moi” (voir le subjonctif & le potentiel).

N° 8.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daroʒkitʒut</i>	<i>Drauʒkiʒut</i>	<i>Daitʒut</i>	<i>Deitʒut</i>	<i>Diʒkitʒut</i>
<i>Daroʒkitʒu</i>	<i>Drauʒkiʒu</i>	<i>Daitʒu</i>	<i>Deitʒu</i>	<i>Diʒkitʒu</i>
<i>Daroʒkitʒugu</i>	<i>Drauʒkiʒugu</i>	<i>Daitʒugu</i>	<i>Deitʒugu</i>	<i>Diʒkitʒugu</i>
<i>Daroʒkitʒue</i>	<i>Drauʒkiʒue</i>	<i>Daitʒue</i>	<i>Deitʒue</i>	<i>Diʒkitʒue</i>

IMPARFAIT.

<i>ʒaroʒkitʒun</i>	<i>ʒaiʒkiʒun</i>	<i>ʒaitʒun</i>	<i>ʒeitʒun</i>	<i>ʒiʒkitʒun</i>
<i>Zaroʒkitʒun</i>	<i>Zaiʒkiʒun</i>	<i>Zaitʒun</i>	<i>Zeitʒun</i>	<i>Ziʒkitʒun</i>
<i>Zaroʒkitʒugun</i>	<i>Ginaʒkiʒun</i>	<i>Ginaʒʒun</i>	<i>Geneitʒun</i>	<i>Giniʒkitʒun</i>
<i>Zaroʒkitʒuten</i>	<i>Zaiʒkiʒuten</i>	<i>Zaitʒuten</i>	<i>Zeitʒien</i>	<i>Ziʒkitʒuten</i>

(1) *Guide ou Manuel de la Conversation* (sans nom d’auteur), Bayonne, 1861.

Ces temps sont les mêmes que ceux avec l'accusatif singulier inhérent; seulement chaque dialecte a introduit le signe de pluralité qui lui est propre. Les dialectes navarraï & le guipuzcoan, & aussi le labourdin, intercalent *zki*; les dialectes labourdin & souletin *i*; le labourdin change en outre le *u* radical en *i*, ou peut-être le *i* est ce qui reste de *zki*. De la Vieuxville, lab., écrit *darozkitzut*.

En guip. *diſkitzut*, &c., est quelquefois contracté en *diſtut*, *diſtu*, *diſtugu*, *diſtute*, sans le *ki*, ce qui forme le chaînon entre les dialectes lab. & soul. d'un côté, & lab. ancien & nav. de l'autre.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarozkitzuke</i>	<i>Xaizkitzuke</i>	<i>Xarozkitzuke</i>	<i>Xeizketzu</i>	<i>Xizkitzuke</i>
<i>Zarozkitzuke</i>	—	<i>Larozkitzuke</i>	<i>Leizketzu</i>	<i>Lizkitzuke</i>
<i>Zarozkitzuguke</i>	—	<i>Ginarozkitzuke</i>	<i>Geneizketzu</i>	<i>Ginizkitzuke</i>
<i>Zarozkitzukete</i>	—	<i>Larozkitzukete</i>	<i>Leizketzie</i>	<i>Lizkitzukete</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du présent, en ajoutant la terminaison *an*. Comparez les temps de la conjugaison „le à vous”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Bitzazkitzu</i>	<i>Bitzaz</i>	<i>Bitzazkiu</i>
—	<i>Bitzazkitzute</i>	<i>Bitzazie</i>	<i>Bitzazkizute</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

—	<i>Dietzazudan</i>	<i>Ditzazudan</i>	<i>Dietzazkitzudan</i>
—	<i>Dietzazun</i>	<i>Ditzazun</i>	<i>Dietzazkitzun</i>
—	<i>Dietzazugun</i>	<i>Ditzazugun</i>	<i>Dietzazkitzugun</i>
—	<i>Dietzazuten</i>	<i>Ditzazien</i>	<i>Dietzazkitzuten</i>

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Xetzakitzun</i>	<i>Xitatzun</i>	<i>Xietzaitzkizun</i>
—	<i>Zetzakitzun</i>	<i>Litatzun</i>	<i>Zietzaitzkizun</i>
—	<i>Ginetzakitzun</i>	<i>Ginitatzun</i>	<i>Ginetzaitzkizun</i>
—	<i>Zetzakitzuten</i>	<i>Litatzien</i>	<i>Zietzaitzkizuten</i>

Comparez l'impératif & le subjonctif des conjugaisons „le à vous”, „le à toi”. La flexion primitive *diratzut* avec la conjonction *n*, donne *diratzudan*. De même qu'il a été intercalé dans le présent de l'indicatif un *t* superflu, à ce qu'on dirait : *dirkitut*, puisque *dirkitut* suffisait (le bn. n'a pas le *t*), il a été intercalé aussi ici un *t* : *diratzudan*. Le guip. n'avait pas encore assez & a intercalé *zki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirzaitzkizuket</i>	<i>Dirakézut</i>	<i>Dirzaitzkizuket</i>
—	<i>Dirzaitzkizuke</i>	<i>Dirakézu</i>	<i>Dirzaitzkizuke</i>
—	<i>Dirzaitzkizukegu</i>	<i>Dirakerzugugu</i>	<i>Dirzaitzkizukegu</i>
—	<i>Dirzaitzkizukete</i>	<i>Dirakerzie</i>	<i>Dirzaitzkizukete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Xitzaizkitzuke</i>	<i>Xitakerzu</i>	<i>Xitzaizkitzuke</i>
—	<i>Litzaizkitzuke</i>	<i>Litakerzu</i>	<i>Zitzaizkitzuke</i>
—	<i>Ginitzaizkitzuke</i>	<i>Ginitakerzu</i>	<i>Ginitzaizkitzuke</i>
—	<i>Zitzaizkitzukete</i>	<i>Litakerzie</i>	<i>Zitzaizkitzukete</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Xitzaizkitzukean</i>	<i>Xitakerzun</i>	<i>Xitzaizkitzukean</i>
---	-------------------------	-------------------	-------------------------

Comparez le potentiel de la conjugaison précédente; ce sont les mêmes flexions, avec les signes de pluralité intercalés. Larramendi cite la forme labourdine comme variante guipuzcoane; il y écrit un *i* de plus : *dirzaiçkirzuket*. Nous avons déjà discuté la syllabe *ki*, introduite dans les flexions guip. & lab., en parlant du potentiel avec le singulier „le à vous”. Le présent de l’indicatif de la conjugaison primitive est *dezat* avec le singulier „le” „je le puis” & *dirzat* „je les puis”. Le présent de l’optatif est *dirzaket*, & avec *zu* : *dirzakezut* ou *dirzazuket*. Le souletin est régulier.

N° 9.

2^{me} personne du pluriel, au datif,
remplaçant la 2^{me} personne du pluriel employée pour le singulier
honorifique.

Quand *zu* „vous” a été employé comme un singulier honorifique, il a fallu former un pluriel de *zu* qui est *zuek* (1). Par conséquent la flexion où le pronom *zu* se trouve a dû être changée aussi, & *darozut*, ou *dirut*, &c., est devenu *darozuet*, *dirutet*, &c. On a pris le signe de pluralité *te*, & on l’a ajouté à *zu*; p. ex. *dirzu* „il vous a” (aujourd’hui „il t’a”), est devenu *dirzute*. Ce *t* est seulement conservé en guipuzcoan; dans les dialectes lab. & bn. il s’est perdu & le *e* est resté; *darozu* „il vous a” est devenu *darozue*. *Darozut* est devenu *darozuet* pour *darozutet*. En souletin le signe de pluralité *te* a été éliminé, & l’hiatus qui en a été la conséquence, a été évité en intercalant *y*; ainsi : „ils vous ont” correspond à *deiçyue*, souletin. Ce *uye* est devenu *ie* en souletin, & c’est ainsi qu’on écrit *duçie* „vous l’avez” pour *duçue*, pour *duçute*. On dirait que *ei* a été considéré comme étant le pluriel de *ue*.

Il suffira de donner les premières personnes.

(1) Voir les pronoms personnels.

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Darotzuet</i>	<i>Drauzuet</i>	<i>Dautzuet</i>	<i>Deiziet</i>	<i>Diẓutet</i>

IMPARFAIT.

<i>Xarotzuen</i>	<i>Xerautzuen</i>	<i>Xautzuen</i>	<i>Xeizien</i>	<i>Xiẓuten</i>
------------------	-------------------	-----------------	----------------	----------------

CONDITIONNEL.

<i>Xarotzueke</i>	—	—	<i>Xeikezie</i>	<i>Xikeẓute</i>
-------------------	---	---	-----------------	-----------------

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Biẓaẓue</i>	<i>Biẓaẓie</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

—	<i>Dieẓaẓuedan</i>	<i>Diẓaẓuedan</i>	<i>Diẓaẓuedan</i>
---	--------------------	-------------------	-------------------

IMPARFAIT.

—	<i>Xeẓakiẓuen</i>	<i>Xiẓaẓien</i>	<i>Xieẓaẓuten</i>
---	-------------------	-----------------	-------------------

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Diẓakiẓueket</i>	<i>Diẓakeẓiet</i>	<i>Dieẓaẓuketet</i>
---	---------------------	-------------------	---------------------

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Xiẓakeẓie</i>	<i>Xieẓaẓukete</i>
---	---	------------------	--------------------

IMPARFAIT.

—	<i>Xiẓakiẓuekean</i>	<i>Xeẓakeẓien</i>	<i>Xieẓaẓuketean</i>
---	----------------------	-------------------	----------------------

Si l'accusatif est pluriel „je les à vous” on intercale *zki* en guipuzcoan & bas-navarrais *diŷkiŷuter* „je les à vous”, en nav. esp. *darozkitzuet*; en lab., en changeant le *u* radical en *i*, *dauizuet* devient *daitzuet*; en souletin & bn., en intercalant *t*, *deiziet* devient *deitziet*. *Çuey barka dietzaŷuen ŷuen faltac*. Marc XI, 25. „Qu'il vous pardonne vos péchés”.

N° 10.

le à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscailienne.

Daroakot
Daroakok
Daroako
Daroakogu
Daroakoŷu
Daroakoe

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darokat</i>	<i>Draukat</i>	<i>Dakot</i>	<i>Deyot</i>	<i>Dior</i>
<i>Darokak</i>	<i>Draukak</i>	<i>Dakok</i>	<i>Deyok</i>	<i>Diok</i>
<i>Daroka</i>	<i>Drauka</i>	<i>Dako</i>	<i>Deyo</i>	<i>Dio</i>
<i>Darokagu</i>	<i>Draukagu</i>	<i>Dakogu</i>	<i>Deyogu</i>	<i>Diogu</i>
<i>Darokaŷu</i>	<i>Draukaŷu</i>	<i>Dakoŷu</i>	<i>Deyoŷu</i>	<i>Dioŷu</i>
<i>Darokate</i>	<i>Draukate</i>	<i>Dakote</i>	<i>Deyoe</i>	<i>Diote</i>

La 1^{re} personne *daroakot*, bisc., est formée de *d-eroa-ho-t* (1), „je-lui-thème-le, en lisant à rebours. La série de variantes est com-

(1) Ch. XI, § 3.

plète : *aro, ero, ara, erau, rau* : *darokat, deraukat, draukat*, & après la chute de *r* dans certains dialectes : *dakot*; & après la chute régulière de *k* médial *deyot*, fouletin, avec *y* pour éviter l'hiatus. Ce *deyot* s'est contracté en *dior*, guipuzcoan. Le bn. *daracogu* (Prône de l'église d'Arbonne), forme un chaînon entre le bn. que nous citons & le labourdin.

Le fouletin avait encore, en 1676 (v. le Prône fouletin), *derot* = *deyot* & *derio* = *deyo*, &, dans le xvi^e siècle, *deraut*.

Si nous n'avions pas tous les chaînons intermédiaires, il aurait été risqué de relier *dior* à *daroakot*; mais il nous semble qu'il n'y a point de place pour le doute à ce sujet.

Ici, comme dans toutes les conjugaisons, nous avons donné la véritable 2^{me} perf. sing., c'est-à-dire celle qui est considérée comme appartenant au traitement familier. *Draukak*, bn., par conséquent se trouverait relégué dans cette conjugaison-là comme toutes les 2^{mes} perf. sing. que nous citons; tandis qu'on voit par sa forme & par sa signification, que cette flexion a dû être, à l'origine, où nous la plaçons. — Excepté dans cette deuxième personne, la forme familière est indiquée par le mouillement, & „je le lui ai” est rendu par *diarocat* (Matth. VIII, 9). („Tu le lui as” est *draukak*); la 3^{me} perf. „il le lui a” est *diraukak* (1 Cor. xv, 38), & *diraukan* (Luc I, 32). Nous ne nous expliquons pas pourquoi Liçarrague écrit le thème de la 1^{re} personne *iaro* & celui de la 3^{me} personne *irau*.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscaïenne.

Neroakon

Eroakoan

Eroakon

Geroakon

Zeroakon

Eroakoen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narokan</i>	<i>Neraukan</i>	<i>Nakon</i>	<i>Neyon</i>	<i>Nion</i>
<i>Arokan</i>	<i>Heraukan</i>	<i>Hakon</i>	<i>Heyon</i>	<i>Ion</i>
<i>Zarokan</i>	<i>Zeraukan</i>	<i>Zakon</i>	<i>Zeyon</i>	<i>Zion</i>
<i>Zarokagun</i>	<i>Generaukan</i>	<i>Ginakon</i>	<i>Geneyon</i>	<i>Ginion</i>
<i>Zarokaꝯun</i>	<i>Zeneraukan</i>	<i>Zinakon</i>	<i>Zeneyon</i>	<i>Zinion</i>
<i>Zarokaten</i>	<i>Zeraukaten</i>	<i>Zakoten</i>	<i>Zeyoen</i>	<i>Zioten</i>

Nous citons le nav. esp. d'après Larramendi (Arte, p. 115). Il est possible que la 1^{re} perf. plur. *zarokagun* soit en usage, mais elle n'est pas correcte. Le pronom sujet doit être préfixé à la flexion. La 2^{me} perf. sing. n'est pas donnée par Larramendi, mais il n'y avait aucun risque à la reconstruire; cependant nous voulons en avertir le lecteur. Ce temps offre les mêmes variantes thématiques que le présent, & la même mutation de *h* en *k* & de *h* en *y*. Nous citons la variété labourdine *nakon*, surtout comme un échantillon de la contraction que quelques flexions ont éprouvée. Axular écrit encore le thème *erau*, Chourio *aro*; ce thème s'est réduit ici à la voyelle *a*. *Nakon* est formé de *n-a-ho-an* pour *n-erau-ho-an*. En souletin il est resté *e* de *erau* & le *h* s'est changé en *y*: *neyon*, & en guipuzcoan le *e* & le *y* se sont résolus en *i*: *nion*.

Les 2^{mes} perf. plur. étant en usage pour le singulier honorifique on a formé *zeneraukaten*, bn., *zinakoten*, lab., *zeneyoen*, soul., *zinio-*
ten, guip.

CONDITIONNEL.

Forme primitive biscaïenne.

Neroakio

Eroakiok

Leroakio

Geroakio

Zeroakio

Leroakioe

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
—	—	<i>Nioke</i>	<i>Neiko</i>	<i>Nioke</i>
—	—	<i>Hioke</i>	<i>Heiko</i>	<i>Ioke</i>
—	—	<i>Lioke</i>	<i>Leiko</i>	<i>Lioke</i>
—	—	<i>Ginioke</i>	<i>Geneiko</i>	<i>Ginioke</i>
—	—	<i>Zinioke</i>	<i>Zeneiko</i>	<i>Zinioke</i>
—	—	<i>Liokete</i>	<i>Leikoye</i>	<i>Liokete</i>

Nous avons admis pour l'imparfait la variété labourdine *nakon*, qui montre d'une façon plus claire & plus complète les variétés des dialectes; ce *nakon* fait conclure à un conditionnel *nakoke* ou *nayoke*, puisque *k* médial n'est pas toléré, & comme le *ke* est quelquefois intercalé au lieu de suffixé : *nakeyo*. Mais cette forme ne se trouve pas, jusqu'à présent; on trouve *nioke*, ce qui donne pour l'imparfait *nion* exactement comme le guipuzcoan, & c'est cette variété que cite M. Inchauspe dans son „Verbe”.

La forme corrompue souletine *neiko*, &c., ne s'explique pas bien.

Quand on voit qu'Axular (1) écrivait encore, il y a deux siècles : *zeneraukayo* (*ceneraukayo*) „vous le lui auriez”, & que l'on écrit aujourd'hui *zinioke*, il faut avouer que le basque est en voie de se corrompre d'une façon déplorable.

Zeneraukayo fera aussi la forme bn., car l'imparfait est *neraukan*.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Iezok</i>	<i>Akok</i>	<i>Izok</i>	<i>Zayok</i>
—	<i>Bezok</i>	<i>Bizok</i>	<i>Bizayo</i> (2)
<i>Ezozu</i>	<i>Ezozu</i> (3)	<i>Izozu</i>	<i>Zayozu</i>
—	<i>Bezote</i>	<i>Bizoe</i>	<i>Bizayote</i> (2)

(1) *Nahi zeneraukayo zuk gaichtoena bulkatu?* Guerooco guero, p. 45, n. éd. 183, a. éd. „Auriez-vous voulu frapper le plus méchant?

(2) Selon Larramendi *bioza* & *biozate*; Arte, p. 113.

(3) Axular, *iazozu*, Di&t. f. v. *ibilli*.

L'impératif est formé de *eʔan*.

Le guip. a perdu, comme dans tous les impératifs, le *e* initial; le *h* a été converti en *y* (voir ch. XI, § 3), & le *h* final s'est durci en *k*: *eʔa-ho-h* = *eʔayok*. Les 3^{mes} personnes sont celles qui sont citées par Lardizabal (voir la note 2, p. 338). Les autres dialectes se sont un peu corrompus; le fouletin *iʔok* est pour *eʔa-o-k*; ce dialecte écrit partout *i* pour *e*. Dans le labourdin *akok*, le *k* médial provient de l'*h* de *ho*; mais *a* pour *eʔa* est une contraction violente.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Deʔodan</i>	<i>Diʔodan</i>	<i>Dioʔadan</i>
—	<i>Deʔokan</i>	<i>Diʔoyan</i>	<i>Dioʔaan</i>
<i>Dieʔon</i>	<i>Deʔon</i>	<i>Diʔon</i>	<i>Dioʔan</i>
—	<i>Deʔogun</i>	<i>Diʔogun</i>	<i>Dioʔagun</i>
—	<i>Deʔoʔun</i>	<i>Diʔoʔun</i>	<i>Dioʔaʔun</i>
—	<i>Deʔoten</i>	<i>Diʔoen</i>	<i>Dioʔaten</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Neʔon</i>	<i>Xiʔon</i>	<i>Xiʔoʔan</i>
—	<i>Heʔon</i>	<i>Hiʔon</i>	<i>Ioʔan</i>
<i>Lieʔon</i>	<i>Zeʔon</i>	<i>Liʔon</i>	<i>Zioʔan</i>
—	<i>Gineʔon</i>	<i>Giniʔon</i>	<i>Ginioʔan</i>
—	<i>Zineʔon</i>	<i>Ziniʔon</i>	<i>Zinioʔan</i>
<i>Lieʔoten</i>	<i>Zeʔoten</i>	<i>Liʔoén</i>	<i>Zioʔaten</i>

Le subjonctif est formé de *eʔan*.

Les flexions du présent ont un peu souffert. Nous avons vu (voir le verbe *eʔan*) que la flexion primitive du présent de l'indicatif est *deʔakot* ou *deʔayot*, ce qui donne, en suffixant la conjonction *n* „que”, *deʔayodan*. Le dialecte guipuzcoan s'est le mieux conservé; il y a eu

ici hyperthèse. Le lab. n'a pas le *i*, qu'on retrouve généralement dans les temps du subjonctif, comme ici en foul. & guip. Axular écrit : *merezi du hain bertze ohore eman diezozun*, p. 207, c'est-à-dire avec l'initiale mouillée *die* & non *de*.

Les autres dialectes ont plus souffert; *dezyodan* a perdu le *y* & le *a* : *deyodan*.

Nous ignorons si en labourdin le *h* s'est durci en *k*, mais nous écrivons *deyokan*, puisque ce dialecte paraît préférer le *k*.

L'imparfait s'est tout autant corrompu. Larramendi cite heureusement une variante d'une grande valeur : *niezagon*, *zieniezagon*, *ziezagon*, *geniezagon*, &c. En changeant le *g* en *k* nous avons la forme correcte, primitive : *n-eza-ko-n*.

POTENTIEL

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Dizakioket</i>	<i>Dizakiot</i>	<i>Diozaket</i>
—	<i>Dizakiokek</i>	<i>Dizakiok</i>	<i>Diozakek</i>
—	<i>Dizakioke</i>	<i>Dizakio</i>	<i>Diozake</i>
—	<i>Dizakiokegu</i>	<i>Dizakiogu</i>	<i>Diozaguke</i>
—	<i>Dizakiokezu</i>	<i>Dizakiozu</i>	<i>Diozakezu</i>
—	<i>Dizakiokete</i>	<i>Dizakioye</i>	<i>Diozateke</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Nizakio</i>	<i>Niozake</i>
—	—	<i>Hizakio</i>	<i>Ioake</i>
<i>Zeakeo</i>	—	<i>Lizakio</i>	<i>Ziozake</i>
—	—	<i>Ginizakio</i>	<i>Giniozake</i>
—	—	<i>Zinizakio</i>	<i>Ziniozake</i>
<i>Zeakeote</i>	—	<i>Lizakioye</i>	<i>Ziozake</i>

IMPARFAIT.

<i>Niezoyon</i>	<i>Nizakiokean</i>	<i>Nezakion</i>	<i>Niozakean</i>
-----------------	--------------------	-----------------	------------------

Le potentiel est formé du potentiel, ou, plus correctement, est le potentiel de *εzan*. Comp. cet auxiliaire. La forme primitive de la 1^{re} persf. est : *d-εza-ho-ke-t* ou *dezahoket*, & après mutation de *h* en *y* : *dezyoket*. Le soul. & bn. placent *ke* après le thème : *d-εza-ke-ho-t* ou *dezakeyot*. En guip. il y a eu hyperthèse & *dezyo* est devenu *dioza* (pour *deyoza*).

Le labourdin a intercalé *ki* (voir ce que nous avons dit par rapport à cette syllabe, en analysant le subjonctif de la conjugaison „le à moi”); sans cela ces flexions sont régulières; *dezakioket* est formé de *d-εza-ki-ho-ke-t*. Le *ki* est de trop. L'imparfait est formé du conditionnel en y ajoutant *an*, ce qui présuppose un conditionnel lab. *nizakioke*, &c.

Le fouletin ajoute simplement *n* & écrit *nezakion*, tandis que le conditionnel est *nizakio*, irrégularité inutile, dirait-on.

La 3^{me} personne s'écrit aussi en guip. avec *l*. (Voir la note 2 du temps correspondant de la conjugaison „le à vous”.)

N° II.

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darotzat</i>	<i>Drauḳiot</i>	<i>Daiḳot</i>	<i>Deitot</i>	<i>Dioḳat</i>
<i>Darotzak</i>	—	<i>Daiḳok</i>	<i>Deitok</i>	<i>Dioḳak</i>
<i>Darotza</i>	<i>Drauḳio</i>	<i>Daiḳo</i>	<i>Deitʔo</i>	<i>Dioḳa</i>
<i>Darotzagu</i>	—	<i>Daiḳogu</i>	<i>Deitʔogu</i>	<i>Dioḳagu</i>
<i>Darotzaʔu</i>	—	<i>Daiḳoʔu</i>	<i>Deitʔoʔu</i>	<i>Dioḳaʔu</i>
<i>Darotzate</i>	—	<i>Daiḳote</i>	<i>Deitʔoe</i>	<i>Dioḳate</i>

Les variantes sont nombreuses dans tous les dialectes; les formes sont flottantes; un dialecte a influencé l'autre, à ce qu'il semble; les variétés sont mêlées; dans le même temps on trouve les signes de

pluralité *zk* & *tz*. Nous donnerons comme échantillon les variantes de la 1^{re} personne „je les ai à lui”.

nav. esp.	bn.	lab.	guip.	foul.
<i>Daroizat</i>	<i>Drautzat</i>	<i>Daižkoit</i>	<i>Diožkat</i>	<i>Deritzot</i>
<i>Derautzat</i>	<i>Draužkat</i>	<i>Diožkat</i>	<i>Diaužkat</i>	<i>Deitzot</i>
<i>Darožkiot</i>	<i>Draužkiot</i>	<i>Dioizat</i>	<i>Dižkiot</i>	—
—	<i>Daraužkigu</i>	—	<i>Dirauizat</i>	—
—	<i>Darožkigu</i>	—	<i>Diraužkit</i>	—
—	<i>Daratzogü</i>	—	<i>Diaužkit</i>	—

Les variétés nav. esp. sont données par Larramendi & Lardizabal; celles du bn. se trouvent chez Liçarrague, du moins les 3^{mes} personnes; la première variété dans Matth. iv, 8; la seconde dans Jean v, 30; la troisième dans I Cor. xv, 28; les autres se trouvent dans le Prône d'Arbonne (1). Nous citons le labourdin d'après M. Inchauspe, & d'après le Manuel (sans nom d'auteur, Bayonne 1861). Les anciennes formes labourdines dont Axular, Haramburu, Chourio, &c. se servent, se rapprochent des variétés navarraïses; le thème est généralement *erau*, *arau*, *aro* & n'a rien d'obscur. Le guipuzcoan est pris chez Larramendi (voir son Arte, & le Dicc., p. xxvi, éd. Zuaza, & p. xxx, éd. orig.).

Les flexions navarraïses peuvent se passer d'explication; la variété *darožkiot* est tout-à-fait pure; les parties constituantes primitives étant *d-ero-zk-yo-t* (v. ch. xi, § 3 & 4).

Le lab. & le guip. s'expliquent réciproquement; l'un & l'autre de ces dialectes ont *zk* & *tz* comme signes de pluralité; il nous semble que *daižkoit* doit s'analyser ainsi : *d-ai-z-ko-t*. Nous avons vu dans la conjugaison „les à moi” que le signe de pluralité *tz* perd le *t* quand un autre *t* suit; *daižtak* est pour *daižtak* de *d-ai-tz-t-k*. Nous croyons remarquer le même phénomène quand *k* suit; *ko* est ici pour *ho*, mutation qui n'est pas rare en labourdin. Le fouletin a

(1) Formulaire de Prône, réédité par le prince Bonaparte.

aussi le signe de pluralité *t̃*, mais, comme toujours, a élidé le *h* de *ho*: *deit̃ot* de *d-ei-t̃-ho-t*. Le labourdin *dakor* (acc. sing.) est donc devenu *daĩkor* (acc. plur.). Mais d'où vient le *i*? Le guipuzcoan & le fouletin ont généralement changé l'initiale du thème *e* en *i*; *eroa* primitif, qui est *erau* en nav., & *arau* ou *erau* ancien fouletin, est devenu *eri*, puis *ei* en fouletin, puis *i* en guipuzcoan. Toutes les variantes guipuzcoanes ont cet *i*, & il nous semble que *diõkat* (= *diaũkat* = *diraũkat* = *deraũkat*) a donné par hyperthèse la forme *daĩkor*. Il était intéressant de rechercher l'origine de cet *i*; mais l'ensemble des faits est assez bien établi, croyons-nous, pour que ce détail, s'il n'est pas juste, n'ébranle en rien l'exactitude de notre théorie.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Xarot̃zan</i>	—	<i>Xaĩkon</i>	<i>Xeĩzon</i>	<i>Xiõkan</i>
<i>Arot̃zan</i>	—	<i>Haĩkon</i>	<i>Heĩzon</i>	<i>Iõkan</i>
<i>Zarot̃zan</i>	<i>Zeraut̃zan</i>	<i>Zaĩkon</i>	<i>Zeit̃zon</i>	<i>Ziõkan</i>
<i>Zarot̃zagun</i>	—	<i>Ginaĩkon</i>	<i>Geneit̃zon</i>	<i>Giniõkan</i>
<i>Zarot̃z̃agun</i>	—	<i>Zinaĩkon</i>	<i>Zeneit̃zon</i>	<i>Ziniõkan</i>
<i>Zarot̃zaten</i>	<i>Zeraut̃zaten</i>	<i>Zaĩkoten</i>	<i>Zeit̃zoen</i>	<i>Ziõkaten</i>

Le présent explique l'imparfait, quant aux changements que le thème a éprouvés; toutes les flexions sont formées régulièrement, excepté la 1^{re} & la 2^{me} perf. du plur. du dialecte nav. esp. Comp. l'imparfait de la conjugaison „le à lui”.

CONDITIONNEL.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Xarot̃kioke</i>	—	<i>Xiot̃ake</i>	<i>Xeĩko</i>	<i>Xiõkake</i>
<i>Arot̃kioke</i>	—	<i>Hiot̃ake</i>	<i>Heĩko</i>	<i>Iõkake</i>
<i>Zarot̃kioke</i>	—	<i>Liot̃ake</i>	<i>Leĩko</i>	<i>Liõkake</i>
<i>Zarot̃kioguke</i>	—	<i>Giniot̃ake</i>	<i>Geneĩko</i>	<i>Giniõkake</i>
<i>Zarot̃kiozuke</i>	—	<i>Ziniot̃ake</i>	<i>Zeneĩko</i>	<i>Ziniõkake</i>
<i>Zarot̃kiokete</i>	—	<i>Liot̃akete</i>	<i>Leĩkoye</i>	<i>Liõkateke</i>

Nous citons le temps nav. esp., que Larramendi ne donne pas, d'après Lardizabal. *Ḥaroḡkioke* présuppose un imparfait *naroḡkion*, & aussi un présent *daroḡkioi*, & ce sont là les temps donnés par Lardizabal. Nous avons donné *daroḡzat*, présent, & *naroḡzan*, imparfait, d'après Larramendi; ce qui donnerait, par conséquent, un conditionnel *naroḡtake*, &c. — *Ḥaroḡkioke* est sans doute une forme plus complète (ce qui ne veut pas dire qu'elle est plus usitée), puisqu'elle contient *io* pour *yo* „à lui”. Cette flexion est formée de *n-aro-ḡk-io-ke*. — La 2^{me} perf. sing. est formée par analogie avec les autres dialectes; Lardizabal ne la cite pas. Comparez l'imparfait de la conjugaison „le à lui”.

Axular écrit, page 24 : *Hala Jainkoak nahi izan balu, eman zerauḡkayon*. „Ainsi Dieu, s'il l'eût voulu, aurait donné... (les à lui)”. Puisque l'auxiliaire du passé du conditionnel est le même que celui du présent, sauf le *n* caractéristique du passé, il n'y a qu'à retrancher ici le *n*: *zerauḡkayo* est donc le présent, formé de *ḡ-erau-ḡk-ke-yo*.

Puisque l'imparfait bn. est *nerauḡzan*, &c., on peut en conclure que le conditionnel est *nerauḡtake*. N'ayant pas encore trouvé cette flexion, nous avons préféré ne pas la placer dans le tableau.

La lab. *nioḡtake*, &c., fait présupposer un imparfait de l'indicatif *nioḡzan*, & un présent *dioḡzat*, qui tous les deux existent (voir le présent). Le thème de l'imparfait, qui est généralement aussi celui du conditionnel, ne l'est pas cette fois-ci. L'imparfait *naiḡkon* ferait conclure à un conditionnel *naiḡko-ke*, ou, en intercalant *ke*: *naiḡkeyo* avec mutation de *k* en *y*; mais cette forme ne se trouve pas, autant que nous sachions, en labourdin; on la retrouve dans le souletin *neiḡko*. Comp. le conditionnel „le à lui”. Comme l'imparfait guip. est *nioḡkan*, le conditionnel est *nioḡka-ke*. Ce temps n'offre rien d'obscur.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Aizkok</i>	<i>Itok</i>	<i>Zayozkak</i> (1)
—	<i>Betzo</i>	<i>Bitzo</i>	<i>Bitzaižka</i>
<i>Ietzožu</i>	<i>Etzožu</i>	<i>Itzožu</i>	<i>Zayozkatžu</i>
—	<i>Betzoie</i>	<i>Bitzoie</i>	<i>Bitzaižkate</i>

L'impératif est formé de *ezan*. Comparez le temps correspondant „le à lui”.

Le guip. a perdu le *e* initial; la forme complète serait *ietza-yo-k*. Les autres dialectes se font fortement corrompus.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Detzodan</i>	<i>Ditzodan</i>	<i>Diorzaižkadan</i>
—	<i>Detzokan</i>	<i>Ditzoyan</i>	<i>Diorzaižkaan</i>
—	<i>Detzon</i>	<i>Ditzon</i>	<i>Diorzaižkan</i>
—	<i>Detzogun</i>	<i>Ditzogun</i>	<i>Diorzaižkagun</i>
—	<i>Detzožun</i>	<i>Ditzožun</i>	<i>Diorzaižkatžun</i>
<i>Dietzožyoten</i>	<i>Detzoten</i>	<i>Ditzoén</i>	<i>Diorzaižkaten</i>

Le subjonctif est formé de *ezan*; le pluriel de l'objet est exprimé par *it*; *dezayot* est devenu *ditzayot* & *ditzayot* + *n*, *ditzayodan*. Il y a ici les mêmes élisions que dans la conjugaison précédente. Le guip. a ajouté le signe de pluralité supplémentaire *žk*; le *i* dans *žaiž* est obscur & paraît fautif.

(1) Ou *žaižkiok*, *žaižkiotžu*. (v. Larramendi, Arte, p. 117). Ces formes expliquent le labourdin *aizkok*. — *Zaižkiok* est pour *ezā-žki-yo-k*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Nerzon</i>	<i>Nirzon</i>	<i>Niorzaižkan</i>
—	<i>Herzon</i>	<i>Hirzon</i>	<i>Ioržaižkan</i>
<i>Lietzon</i>	<i>Zerzon</i>	<i>Lirzon</i>	<i>Zioržaižkan</i>
—	<i>Ginerzon</i>	<i>Ginirzon</i>	<i>Ginioržaižkan</i>
—	<i>Zinerzon</i>	<i>Zinirzon</i>	<i>Zinioržaižkan</i>
<i>Lietzoten</i>	<i>Zerzoten</i>	<i>Lirzoen</i>	<i>Zioržaižkaten</i>

L'imparfait de l'indicatif était primitivement *nirzayon*, de *n-itza-ho-n*. La conjonction *n* ne change rien à la forme ; il y a eu assimilation. Le guip. a introduit le signe de pluralité *žhi* : *n-itza-žhi-ho-n* ou *nirzažkiyon*, & aujourd'hui par hyperthèse *nioržaižkan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirzažkioket</i>	<i>Dirzakiot</i>	<i>Diržaižkioket</i>
—	<i>Dirzažkiokek</i>	<i>Dirzakiok</i>	<i>Diržaižkiokek</i>
<i>Diezakeo</i>	<i>Dirzažkioke</i>	<i>Dirzakio</i>	<i>Diržaižkioke</i>
—	<i>Dirzažkiokegu</i>	<i>Dirzakiogu</i>	<i>Diržaižkioguke</i>
—	<i>Dirzažkiokezu</i>	<i>Dirzakiotzu</i>	<i>Diržaižkiozuke</i>
—	<i>Dirzažkiokete</i>	<i>Dirzakioye</i>	<i>Diržaižkioteke</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Nirzažkioke</i>	<i>Nirzakio</i>	<i>Niržaižkioke</i>
—	—	<i>Hirzakio</i>	<i>Iržaižkioke</i>
—	—	<i>Lirzakio</i>	<i>Ziržaižkioke</i>
—	—	<i>Ginirzakio</i>	<i>Giniržaižkioke</i>
—	—	<i>Zinirzakio</i>	<i>Ziniržaižkioke</i>
—	—	<i>Lirzakiyoye</i>	<i>Ziržaižkiokete</i>

IMPARFAIT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Nirzakiokean</i>	<i>Nerzakion</i>	<i>Nirzakiokean</i>

Le potentiel est celui de *ezan*. Comparez la conjugaison „le à lui” où nous avons parlé de l'introduction de *ki*. Le bn. est régulier, sans *ki*. *Diezakeo* est formé de *d-eza-*(pour *irza*)-*ke-o*. *Ke-o* est pour *ke-yo* (1).

N° 12.

le à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscarienne.

Daroakoet
Daroakoek
Daroakoe
Daroakoegu
Daroakoëzu
Daroakoeë

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Darokatet</i>	<i>Drauet</i>	<i>Diotet</i>	<i>Deyet</i>	<i>Diet</i>
<i>Darokatek</i>	—	<i>Diorek</i>	<i>Deyek</i>	<i>Diek</i>
<i>Darokate</i>	<i>Draue</i>	<i>Diote, daroe</i>	<i>Deye</i>	<i>Die</i>
<i>Darokategu</i>	<i>Drauegu</i>	<i>Diotegu</i>	<i>Deyegu</i>	<i>Diegu</i>
<i>Darokatezu</i>	<i>Drauezu</i>	<i>Diotezu</i>	<i>Deyezu</i>	<i>Diezu</i>
<i>Derokatete</i>	<i>Draute</i>	<i>Diote</i>	<i>Deyie</i>	<i>Diete</i>

(1) Matth. III, 9. — Ch. XI, § 3.

Nous avons pris les flexions du nav. esp. chez Lardizabal (Gram., p. 27); elles sont formées régulièrement : *d-aro-ka* pour *ho-te-i*. Le *i*, signe de pluralité, s'est conservé en nav. esp. & en lab. Dans les autres dialectes il s'est perdu; le *e* de liaison est resté; p. ex. *drauet*, bn., pour *drautet*. Le *h* (*ho*) de la 3^{me} personne s'est durci en nav. esp., comme en biscaïen, & a été élidé dans les autres dialectes. Le fouletin, ne tolérant pas l'hiatus, a intercalé le *y*, selon l'habitude, & a perdu, comme le lab. & le guip., le *r*; le fouletin, il y a deux siècles, avait encore le *r*; dans le Prône fouletin (1676) on trouve *deriet* pour *deyet*; & Dechepare écrit (1545) *emanen darayela* „qu'il le leur donnera". *Daraye* = *draue* bn., avec *y* pour éviter l'hiatus causé par la chute du *i*; de *d-eroa-ho-te*.

Le guip. a atteint les dernières limites de la corruption dans *diet*; sans les formes intermédiaires il aurait été impossible de relier *diet* à *daroakoet*; mais il nous semble que la série des mutations est complète : *die* g. = *deye* f. = *derie* soul. anc. = *daraye* soul. plus anc. = *daroe* l. = *draue* bn. = *daroakoe* bisc. = *darokate*, nav. esp.; qui est la forme la plus pure.

La variété lab. *dïotet* est aussi guipuzcoane; c'est même la forme principale donnée par Larramendi; il ne donne qu'en note *diet*, *diek*, &c. Nous avons cité *diet*, g., afin de donner une plus grande variété.

Les variétés labourdines *dakot* ou *dïot* „je le lui ai", ainsi que *dayet* (*daïet*) & *dioʒkat* „je le leur ai", feraient plutôt croire que le *i* dans *dïot* & *dioʒkatet* indique que ces flexions appartiennent au traitement familier. *Dakot* a perdu son *r* & est pour *drakot* (= *draukat*, bn.), & fera probablement la forme respectueuse; tandis que *dïot* fera la flexion du traitement familier.

On trouve en outre les variétés guipuzcoanes & aussi labourdines, *dioʒkat* ou, par hyperthèse, *dïʒkïot*, g. ou *daïʒkot*, l. „je les lui ai", & *dioʒkatet* „je les leur ai", déjà cité plus haut, d'après le Manuel, comme signifiant „je le leur ai", ceci doit être une erreur. Larramendi dit „je les leur ai", & il a raison; *dioʒkatet* est pour *dïrauʒkatet* (en restituant le *r* à la flexion), & est formé de *d-erau-ʒ-ka*

pour *ho* (1) *te-i*; en commençant par la fin, *i* est le sujet „je”; *te*, signe de pluralité; *ka*, pour *ho*, caractéristique de la 3^{me} perf., *ɿ*, signe de pluralité; *erau*, thème; *d*, accusatif. Le *i* sera la caractéristique du traitement familier.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscaïenne.

Neroakoen

Eroako'en

Eroakoen

Geroakoen

Zeroakoen

Eroakoeen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narokaten</i>	<i>Nerauen</i>	<i>Nayen</i>	<i>Neyen</i>	<i>Nien</i>
<i>Arokatén</i>	<i>Erauën</i>	<i>Hayen</i>	<i>Heyen</i>	—
<i>Zarokaten</i>	<i>Zerauen</i>	<i>Zayen</i>	<i>Zeyen</i>	<i>Zien</i>
<i>Zarokategun</i>	—	<i>Ginakoten</i>	<i>Geneyen</i>	<i>Ginien</i>
<i>Zarokatezun</i>	—	<i>Zinakoten</i>	<i>Zeneyen</i>	<i>Zinien</i>
<i>Zarokateten</i>	<i>Zerauezen</i>	<i>Zayeten</i>	<i>Zeyien</i>	<i>Zien</i>

On retrouve dans l'imparfait les mêmes élisions & les mêmes mutations régulières de lettres que dans le présent. Le nav. esp. a converti le *h* en *k* & les autres dialectes en *y*, ou bien ils l'ont élidé. La 1^{re} perf. plur. du nav. esp. *zarokategun* est mal formée; le pronom-sujet est toujours au commencement de la flexion dans l'imparfait; il aurait fallu : *garokaten*, & pour la 2^{me} perf. plur. *zarokaten*.

(1) Voir ch. XI, § 3.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

*Neroakioe**Eroakioek**Leroakioe**Geroakioe**Zeroakioe**Leroakioee*

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Narokateket</i>	—	<i>Niokete</i>	<i>Neike</i>	<i>Nioteke</i>
<i>Arokatete</i>	—	<i>Hiokete</i>	<i>Heike</i>	<i>Ioteke</i>
<i>Zarokateke</i>	—	<i>Liokete</i>	<i>Leike</i>	<i>Lioteke</i>
<i>Zarokateguke</i>	—	<i>Giniokete</i>	<i>Geneike</i>	<i>Ginioteke</i>
<i>Zarokatezuke</i>	—	<i>Ziniokete</i>	<i>Zeneike</i>	<i>Zinioteke</i>
<i>Zarokatekete</i>	—	<i>Lioketeye</i>	<i>Leikeye</i>	<i>Lioteke</i>

Nous citons le nav. esp. d'après Lardizabal. Comparez l'imparfait „le à lui”, pour l'irrégularité des flexions. Ici la 1^{re} personne est aussi mal formée, le *t* final est de trop; le pronom-sujet „je” est indiqué par *n*.

Le labourdin *niokete* (pour *nioteke*) correspond à un imparfait *nieten* & à un présent *diolet*, qui existent tous les deux en lab. & en guip. Ces deux temps peuvent se passer d'explication. Pour plus de régularité nous aurions pu citer, pour le guipuzcoan, la variété *diolet*, présent (au lieu de *diet*), & *nieten*, imparfait (au lieu de *nien*); alors le conditionnel *nioteke* y aurait correspondu. Mais nous avons préféré donner la variété *diet* & *nien*, afin de faire voir dans un coup d'œil les déviations extrêmes de ces flexions. Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à lui”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Ieṣek</i>	<i>Akotek</i>	<i>Iṣek</i>	<i>Zayek</i>
—	<i>Beṣote</i>	<i>Biṣe</i>	<i>Biṣaye</i> (1)
<i>Ieṣeṣu</i>	<i>Eroṣu</i>	<i>Iṣeṣu</i>	<i>Zayeṣu</i>
—	<i>Beṣote</i>	<i>Biṣeye</i>	<i>Biṣayete</i> (1)

L'impératif est formé de *eṣan*. La forme primitive a dû être *eṣa-ho-te-k*. La caractéristique de la 3^{me} perf. est devenue *yo* & *yo + te* s'est contracté en *ye*. Dans le présent du subjonctif *yo + te* ou *o + te*, en lab., est rendu par un simple *e* en souletin. Comp. l'impératif de la conjugaison „le à lui”, & aussi ch. XI, § 3, & ch. III, lettre *h*. Le lab. *akotek* est remarquable; c'est la forme primitive moins les initiales *eṣ*; le *h* de *ho* s'est durci en *k*. Le guip. a perdu le *i* initial.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Deṣotedan</i>	<i>Diṣedan</i>	<i>Dioṣatedan</i>
—	<i>Deṣotekan</i>	<i>Diṣeyan</i>	<i>Dioṣatean</i>
<i>Deyen</i>	<i>Deṣoten</i>	<i>Diṣen</i>	<i>Dioṣaten</i>
—	<i>Deṣotegun</i>	<i>Diṣegun</i>	<i>Dioṣaguten</i>
—	<i>Deṣoṣuten</i>	<i>Diṣeṣun</i>	<i>Dioṣaṣuten</i>
<i>Dieṣen</i>	<i>Deṣoteṣen</i>	<i>Diṣeṣen</i>	<i>Dioṣaṣen</i>

(1) Larramendi donne *bieṣa* & *bieṣate*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Xezoten</i>	<i>Xizen</i>	<i>Xiozaten</i>
—	<i>Hezoten</i>	<i>Hizen</i>	<i>Iozen</i>
<i>Liezen</i>	<i>Zezen</i> (1)	<i>Lizen</i>	<i>Ziozen</i>
—	<i>Ginezoten</i>	<i>Ginizen</i>	<i>Giniozen</i>
—	<i>Zinezoten</i>	<i>Zinizen</i>	<i>Ziniozen</i>
—	<i>Zezeleyen</i>	<i>Lizen</i>	<i>Ziozen</i>

Ces deux temps du subjonctif sont pareils à ceux de la conjugaison „le à lui”; seulement on a intercalé partout le signe de pluralité *te*; *o* est devenu *ote*; ou bien, comme en bas-navarrais & en fouletin, on a écrit *e* pour *o*. L'opinion que *e* est un signe de pluralité aura peut-être contribué à exprimer le pluriel d'une façon aussi machinale; cependant il est possible que ce soit la tendance à contracter les mots qui est cause de ce pluriel irrégulier. L'imparfait de l'indicatif se retrouve souvent dans le N. T. de Liçarragne : *Iesusen erran ciecen*. „Jésus répondit”.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Diçakioketeti</i>	<i>Diçakiet</i>	<i>Dioçaketeti</i>
—	<i>Diçakioketek</i>	<i>Diçakiek</i>	<i>Dioçaketek</i>
—	<i>Diçakiokete</i>	<i>Diçakie</i>	<i>Dioçakete</i>
—	<i>Diçakioketegu</i>	<i>Diçakiegu</i>	<i>Dioçakegute</i>
—	<i>Diçakioketetu</i>	<i>Diçakeetu</i>	<i>Dioçakezute</i>
—	<i>Diçakioketeye</i>	<i>Diçakieye</i>	<i>Dioçaketeke</i>

(1) Aussi : *ziçoketen*.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Xizakioke</i>	<i>Xizakie</i>	<i>Xiozakete</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Xizakiokean</i>	<i>Xezakien</i>	<i>Xiozaketean</i>
---	--------------------	-----------------	--------------------

Le potentiel est le potentiel de *ezan* (voir cet auxiliaire).

Tous ces temps sont pareils à ceux de la conjugaison „le à lui”; seulement le *te*, signe de pluralité (1), a été intercalé partout.

N° 13.

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darozkater</i>	—	<i>Diozkatet</i>	<i>Deirzet</i>	<i>Diezitet</i>
<i>Darozkatek</i>	<i>Draužtek</i>	<i>Diozatek</i>	<i>Deirzek</i>	<i>Dieztek</i>
<i>Darozkate</i>	<i>Draužte</i>	<i>Diozate</i>	<i>Deirze</i>	<i>Diezte</i>
<i>Darozkategu</i>	—	<i>Diozategu</i>	<i>Deirzegu</i>	<i>Dieztegu</i>
<i>Darozkatezu</i>	<i>Draužtezu</i>	<i>Diozatezu</i>	<i>Deirtezu</i>	<i>Dieztezu</i>
<i>Darozkate</i>	—	<i>Diozate</i>	<i>Deirtee</i>	<i>Dieztee</i>

Le nav. esp. est, selon Larramendi, aussi *darozkioitet* ou *deraužkioitet*. Cette variante est plus correcte ou plus complète que l'autre; la caractéristique de la 3^{me} perf. *io*, pour *yo* de *ho* (1), s'y trouve : *d-aro-žk-io-te-t*.

Les autres dialectes indiquent le pluriel de l'accusatif par *iz*, dont il n'est resté que le *z*, apparemment parce que *i* suivait : *draužtez*

(1) Voir ch. XI, § 4.

& *dieɣtet*. *Drauɣtet* est pour *d-erau-tɣ-te-t*, *derauɣtatet*, qui, par suite du changement de *tɣ* en *ɣ*, devient *derauɣtet* ou *drauɣtet*; les deux *t* (*tɣ-te-t*) se sont assimilés. Axular écrit *derauɣtetɣu*, Haramburu & de la Vieuxville écrivent *derauɣtegu*, &c., avec le thème *erau*.

Le lab. a perdu le *r* dans *dioɣtatet*, ainsi que le fouletin (qui le possédait encore il y a deux siècles, *deritɣe* = *deitɣe*, voir le Prône foul.), & ainsi que le guipuzcoan. Pour l'explication de l'*i* en lab., foul. & guip., voir la conjugaison „les à lui”.

On trouve chez Larramendi la variante nav. esp. *darotɣtatet* „je le leur”, & dans le Manuel de la Conversation, Bayonne 1861, la variante *dioɣkatet* aussi pour „je le leur”. Ces flexions sont probablement en usage dans cette signification, mais l'analyse prouve qu'elles signifient „je les leur”. — *Aro* est *io* en lab.; *tɣ*, nav. correspond à *ɣk* lab.; ce sont donc les mêmes flexions, formées de *d-aro* ou *io-tɣ* ou *ɣk-te t*. Le *te* est le signe de plur. du datif; *ɣk* ou *tɣ* celui de l'accusatif; il faut donc : „les leur”; *dioɣkatet* doit être une variante de *dioɣtatet*.

Larramendi donne aussi *dioɣkatet* & *diɣkiotet*, &c., comme variantes guipuzcoanes „je les leur ai”. On voit que cet auteur donne à *dioɣkatet*, qui est aussi labourdin, comme nous venons de le dire, la véritable signification de „je les leur ai”. *Dioɣkatet* s'explique facilement par *dior* „je le lui ai”. *Dior*, avec les deux signes de pluralité *ɣk* & *te*, devient *dio-ɣk-te-t* ou *dioɣkatet*.

Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>ɣaroɣkaten</i>	<i>ɣerauɣten</i>	<i>ɣaiɣten</i>	<i>ɣeitzen</i>	<i>ɣietzen</i>
<i>Aroɣkaten</i>	<i>Herauɣten</i>	—	<i>Heitzen</i>	<i>Ietzen</i> (?)
<i>Zaroɣkaten</i>	<i>Zerauɣten</i>	<i>Zaiɣten</i>	<i>Zeitzen</i>	<i>Zietzen</i>
<i>Zaroɣkategun</i>	—	<i>Ginaiɣkoten</i>	<i>Geneitzen</i>	<i>Ginieɣten</i>
<i>Zaroɣkateɣun</i>	—	<i>Zinaiɣkoten</i>	<i>Zeneitzen</i>	<i>Zinieɣten</i>
<i>Zaroɣkaten</i>	—	<i>Zaiɣteten</i>	<i>Zeitɣeyen</i>	<i>Zietzen</i>

Ces temps sont formés de ceux qui ont l'accusatif singulier inhérent & n'offrent aucune difficulté. Le nav. esp. présente toujours les mêmes irrégularités (voir l'imparfait „le à lui"). — Toute la syllabe caractéristique de la 3^{me} pers. *ko* ou *yo* s'est perdue, excepté en nav. esp.; du moins on peut croire que le *k* de *ko* s'y est assimilé celui du signe de pluralité *ɣk*; *naroɣkaten* est formé de *n-aro-ɣk-t-n*, peut-être pour *n-eraw-ɣk-ko-t-n*, surtout, puisqu'on trouve *ko* écrit *ka* (voir ch. XI, § 3).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Naroɣkieteket</i>	—	<i>Niɣkieteke</i>	<i>Neiɣke</i>	<i>Nioɣkateke</i>
<i>aroɣkieteke</i>	—	<i>Hiɣkieteke</i>	<i>Heiɣke</i>	<i>Ioɣkateke</i>
<i>Zaroɣkieteke</i>	—	<i>Liɣkieteke</i>	<i>Leiɣke</i>	<i>Lioɣkateke</i>
<i>Zaroɣkieteguke</i>	—	<i>Giniɣkieteke</i>	<i>Geneiɣke</i>	<i>Ginioɣkateke</i>
<i>Zaroɣkietezuke</i>	—	<i>Ziniɣkieteke</i>	<i>Zeneiɣke</i>	<i>Zinioɣkateke</i>
<i>Zaroɣkietekete</i>	—	<i>Liɣkietekete</i>	<i>Leiɣkeye</i>	<i>Lioɣkateke</i>

Le nav. esp. *naroɣkieteket* correspond à l'imparfait *naroɣkieten* & au présent *daroɣkietet* (voir le présent). Le *t* final est fautif; comp. le conditionnel „le à eux".

L'imparfait lab. *naiɣten*, qui, pour correspondre au présent, aurait dû être *nioɣtaten*, n'a pas le même thème non plus au conditionnel. Les variantes se retrouvent dans d'autres dialectes; p. ex. le présent lab. *dioɣtate* aurait dû être à l'imparfait *nioɣtaten* (en guip. *nioɣkaten* *ɣk* pour *ɾɣ*), & au conditionnel *nioɣateke*. L'imparfait lab. *naiɣten*, que nous citons, présuppose un présent *daiɣtet*, qui se retrouve en fouletin avec *e* pour *a*: *deiɣtet*. Le conditionnel lab. *niɣkieteke*, présuppose un imparfait *niɣkieten*, & un présent *diɣkietet*, qui existent tous les deux (voir le présent). *Niɣkieteke* est formé de *n-i-ɣk-yo-te-ke*.

Pour l'explication de *i*, qui est tout ce qui reste du thème *eroa*, voir le présent „les à lui".

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Ierzek</i>	<i>Aizkotek</i>	<i>Izek</i>	<i>Zayerkak</i>
—	<i>Berzore</i>	<i>Birze</i>	<i>Bierzaizka</i>
—	<i>Erzozu</i>	<i>Izerzu</i>	<i>Zayerkatzu</i>
—	<i>Berzote</i>	<i>Birzeye</i>	<i>Bierzaizkate</i>

L'impératif est formé de *ezan*. Comparez l'impératif des conjugaisons „le à eux”, „les à lui”, surtout cette dernière conjugaison pour la 2^{me} pers. sing. en labourdin.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	foul.	guip.
—	<i>Derzotedan</i>	<i>Dirzedan</i>	<i>Dierzaizkatedan</i> (1)
—	<i>Derzotekan</i>	<i>Dirzeyan</i>	<i>Dierzaizkatean</i>
—	<i>Derzoten</i>	<i>Dirzen</i>	<i>Dierzaizkaten</i>
—	<i>Derzotegun</i>	<i>Dirzegun</i>	<i>Dierzaizkategun</i>
—	<i>Derzotezun</i>	<i>Dirzezun</i>	<i>Dierzaizkatezun</i>
—	<i>Derzoteyen</i>	<i>Dierzen</i>	<i>Dierzaizkaten</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Xerzoten</i>	<i>Xirzen</i>	<i>Xiorzaizkaten</i>
—	<i>Hertzoten</i>	<i>Hirzen</i>	<i>Iorzaizkaten</i>
<i>Lierzen</i>	<i>Zerzoten</i>	<i>Lirzen</i>	<i>Ziorzaizkaten</i>
—	<i>Ginerzoten</i>	<i>Ginirzen</i>	<i>Giniorzaizkaten</i>
—	<i>Zinerzoten</i>	<i>Zinirzen</i>	<i>Ziniorzaizkaten</i>
—	<i>Zerzoteyen</i>	<i>Lierzen</i>	<i>Ziorzaizkaten</i>

Le subjonctif est formé de *ezan*. Comparez les temps correspondants des conjugaisons „le à lui”, „le à eux”, „les à lui”. Tous ces temps sont formés de la même façon.

(1) Aussi *diorzaizkatedan*, &c.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirʒaʒkioketet</i>	<i>Dirʒakiet</i>	<i>Diorʒaʒkioketet</i>
—	<i>Dirʒaʒkioketek</i>	<i>Dirʒakiek</i>	<i>Diorʒaʒkioketek</i>
—	<i>Dirʒaʒkiokete</i>	<i>Dirʒakie</i>	<i>Diorʒaʒkiokete</i>
—	<i>Dirʒaʒkioketegu</i>	<i>Dirʒakiegu</i>	<i>Diorʒaʒkiokiegu</i>
—	<i>Dirʒaʒkioketegu</i>	<i>Dirʒakieʒu</i>	<i>Diorʒaʒkioketegu</i>
—	<i>Dirʒaʒkioketeye</i>	<i>Dirʒakieye</i>	<i>Diorʒaʒkiokete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>ʒirʒakiotete</i>	<i>ʒirʒakie</i>	<i>ʒirʒaʒkiokete</i>
---	---------------------	-----------------	----------------------

IMPARFAIT.

—	<i>ʒirʒakiotekian</i>	<i>ʒetʒakien</i>	<i>ʒirʒaʒkioketean</i>
---	-----------------------	------------------	------------------------

Le potentiel est formé de *ezan*. Comparez cet auxiliaire & les temps correspondants des conjugaisons „le à lui”, „le à eux”, „les à lui”.

Le guipuzcoan, que nous citons toujours d'après Larramendi, n'est pas tout-à-fait correct; le *o* dans *dio* est de trop. Pour plus de clarté, nous donnerons la 1^{re} personne du présent dans les quatre conjugaisons.

Ces premières personnes ont dû être :

1 *d-eʒa-yo-ke-t* „le à lui”.

2 *d-irʒa-ʒki-yo-ke-t* „les à lui”.

3 *d-eʒa-yo-te-ke-t* „le à eux”.

4 *d-irʒa-ʒki-yo-te-ke-t* „les à eux”.

La 1^{re} : Accusatif. - thème - datif - caract. de l'opt. - nominatif.

La 2^{me} : Accusatif. - thème - plur. acc. - datif - caract. de l'opt. - nominatif.

La 3^{me} : Accusatif. - thème - datif - plur. dat. - caract. de l'opt. - nominatif.

La 4^{me} : Accusatif. - thème - plur. acc. - dat. - plur. - dat. caract. de l'opt. - nominatif.

Ceci donne : *Deṣayoker* ; selon Larramendi : *Dioṣaker*.

Dirṣaṣkioker ; „ „ *Dirṣaṣkioker*.

Deṣayoteker ; „ „ *Dioṣaketet*.

Dirṣaṣkioteket ; „ „ *Dioṣaṣkioteket*.

Puisque Larramendi écrit *dirṣaṣkiotet*, on se serait plutôt attendu à *dirṣaṣkioteket* qu'à *dioṣaṣkioteket*.

Le signe de pluralité du datif *te* a changé de place avec *ke*, & *kioteket* est devenu, en labourdin aussi, *kioteket*. Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it*, *deṣa* fait *dirṣa*. *Zki* est le signe de pluralité supplémentaire.

Le conditionnel & l'imparfait s'expliquent par ce que nous venons de dire du présent.

§ 35.

L'optatif primitif de la conjugaison absolue de eroan, conservé probablement dans le potentiel souletin & bas-navarrais.

POTENTIEL OU OPTATIF.

PRÉSENT.

ACCUSATIF „le”.

Forme primitive.	foul.	bn. (Salab.)	bn. (Liçarrag.)
<i>Daroaket</i>	<i>Dioker</i> ou <i>dirot</i>	<i>Dirot</i>	<i>Dirot</i> (1)
<i>Daroakek</i>	<i>Diokek</i>	<i>Dirok</i>	<i>Dirok</i> (2)
<i>Daroake</i>	<i>Dioke</i> „ <i>diro</i>	—	<i>Diro</i> (3)
<i>Daroakegu</i>	<i>Diokegu</i> „ <i>dirogu</i>	—	—
<i>Daroakezu</i>	<i>Diokezu</i> „ <i>dirozu</i>	<i>Dirozu</i>	<i>Dirozu</i> (4)
<i>Daroakete</i>	<i>Diokeye</i> „ <i>diroe</i>	<i>Dirote</i>	<i>Dirote</i> (5)

(1) Matthieu xxvi, 61.

(2) Matthieu v, 26.

(3) Matthieu xxvii, 42.

(4) Marc x, 38.

(5) Matthieu ix, 15.

Comme nous l'avons dit, p. 287, le biscaïen n'a pas conservé, autant que nous sachions, le présent du potentiel de *eroan*, conjugué avec l'objet inhérent. L'imparfait sert comme conditionnel, selon l'habitude, & le présent n'ayant pas d'emploi, se sera perdu. *Eroan* donne en biscaïen un sens fréquentatif au verbe qu'il accompagne ; mais nous savons que ce n'est pas le cas dans les autres dialectes. *Daroaket* est formé de *d-eroa-ke-t*, & signifie „je-puis-emmener-le”, & comme auxiliaire „je-puis-avoir-le”. C'est dans ce sens que l'on trouve en fouletin & en bas-navarrais les flexions citées, & qui nous semblent toutes dériver de *eroan*. Le thème est *iro*, dont le *r* s'est perdu dans une variété fouletine. Nous ne connaissons aucun autre thème auquel *iro* pourrait mieux se rattacher. Ces flexions sont des flexions auxiliaires, & le seul auxiliaire qui y corresponde est *eroan*. La tendance de l'*e* initial de *eroan* à devenir *i*, est assez bien établie par toute la conjugaison guipuzcoane & aussi fouletine, pour ne pas être admise ici. La 3^{me} perf. plur., formée de *dioke* (soul.) pour *diroke* + *te*, est de nos jours *diokeye* ; mais Decheparre écrit encore *diroyte* (Poésies, p. 45). En soul. moderne, le *t* a été élidé & l'hiatus a été évité en intercalant *y*. En soul. ancien, *k* paraît avoir été élidé, & *y* intercalé. Le fouletin a conservé le mieux la forme primitive ; en bas-navarrais le caractère modal (*ke*), s'est tout-à-fait perdu, sans laisser de trace ; mais heureusement les variantes fouletines *dioket* = *dirot* nous permettent de conclure à la forme *diroket*, avec le *r* d'une flexion & *ke* de l'autre.

Liçarrague écrit, Matth. v, 26 : *renda diroano azquen pelata* „jusqu'à ce que tu puisses rendre le dernier quatrain”. *Diroano* est pour *dirok-no* (avec élision régulière de *k* médial) ; & *dirok* est pour *dirokek*. Le *a* dans *diroana* n'est pas clair ; on dirait que c'est le *a* thématique, ce qui nous donnerait *diroakek*. Bien qu'on aimerait à attribuer à *a* cette origine, il ne faut pas oublier que cette voyelle ne se retrouve chez Liçarrague dans aucune des autres flexions ; de plus le *a* est souvent la voyelle de liaison dans les flexions quand *n* suit.

ACCUSATIF „me”.

Forme primitive	foul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Naroaket</i>	ne se trouve	<i>Niroket</i>	<i>Nirok</i> (1)
<i>Naroake</i>	pas chez	<i>Niro</i>	—
<i>Naroakezu</i>	M. Inchaupé	<i>Nirozu</i>	—
<i>Naroakete</i>	Verbe basque	<i>Nirokete, nirote</i>	—

Liçarrague écrit : *Chahu ahal nirok*. Matth. VIII, 2. „Tu peux me nettoyer”. *Nirok* est pour *nirokek*; la caractéristique du mode s’est perdue. *Niroket*, chez Salaberry, est une erreur; *n-iro-k-h* fait *nirokek*. La 3^{me} perf. sing. aurait dû être *niroke*.

ACCUSATIF „te”.

Forme primitive	foul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Haroaket</i>	—	<i>Hiroket</i>	<i>Hiroket</i>
<i>Haroake</i>	—	—	—
<i>Haroakegu</i>	—	<i>Hirokegu</i>	—
<i>Haroakete</i>	—	<i>Hirokete</i>	—

ACCUSATIF „nous”.

<i>Garoahek</i>	—	—	—
<i>Garoahe</i>	—	—	—
<i>Garoahezu</i>	—	—	—
<i>Garoaquete</i>	—	—	—

ACCUSATIF „vous”.

<i>Zaroaket</i>	—	<i>Zirozket</i>	—
<i>Zaroake</i>	—	—	—
<i>Zaroakegu</i>	—	—	—
<i>Zaroakete</i>	—	<i>Zirozquete</i>	—

(1) Matth. VIII, 2.

Les quelques flexions trouvées chez Liçarrague suffiraient à reconstruire toutes les autres, ou plutôt, puisqu'elles sont formées régulièrement, il n'y a qu'à appliquer les règles de la conjugaison (voir ch. XI, § 9); mais nous avons préféré les laisser en blanc.

La difficulté est plus grande quand il s'agit d'expliquer l'imparfait. Nous commençons par le citer.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

ACCUSATIF „le”.

Forme bific.	foul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Neroake</i>	<i>Niro</i> , <i>Nioke</i>	<i>Nirote</i>	—
<i>(H)eroake</i>	— <i>Hioke</i>	<i>Hiro</i>	—
<i>Leroake</i>	<i>Liro</i> , <i>Lioke</i>	<i>Liro</i>	—
<i>Geroake</i>	<i>Giniro</i> , <i>Ginioke</i>	<i>Gindiro</i>	—
<i>Zeroake</i>	— <i>Zinokeye</i>	<i>Zindirote</i>	—
<i>Leroakee</i>	<i>Liroe</i> , <i>Lirokeye</i>	<i>Lirote</i>	<i>Liroite</i>

ACCUSATIF „me”.

<i>Neroaket</i>	—	—	—
<i>Neroake</i>	<i>Nintio</i> , <i>Nintioke</i>	—	—
<i>Neroakezu</i>	—	—	<i>Nindirokezu</i>
<i>Neroakee</i>	<i>Nintiokeye</i>	—	—

ACCUSATIF „te”.

<i>Eroaket</i>	<i>Hindioker</i> , <i>Hindiot</i>	—	—
<i>Eroake</i>	<i>Hintioke</i> , <i>Hintio</i> , <i>Hindio</i>	—	—
<i>Eroakegu</i>	<i>Hintiokegu</i> , <i>Hindiogu</i>	—	—
<i>Eroakee</i>	<i>Hintiokeye</i> , <i>Hindioye</i>	—	—

ACCUSATIF „nous”.

<i>Geroakezak</i>	—	—	—
<i>Geroakez</i>	<i>Gintioke</i>	—	—
<i>Geroakezu</i>	—	—	—
<i>Geroakeez</i>	<i>Gintiokeye</i>	—	—

ACCUSATIF „VOUS”.

Forme bisc.	foul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Zeroaker</i>	—	—	—
<i>Zeroake</i>	<i>Zintioé</i>	—	—
<i>Zeroakegu</i>	—	—	—
<i>Zeroakee</i>	<i>Zintiokeye</i>	—	—

L'imparfait est en usage, comme d'habitude, pour le conditionnel; p. ex. *Nola hura harzaman liroiten hitzean*. Matth. xxii, 15. „Comment ils pourraient le prendre par ses (dans les) paroles”. *Liroite*, est suivi de *n*, puisqu'on dit *nola-n* „comment que ils pourraient”.

L'imparfait avec l'accusatif „le” n'est pas plus éloigné de la forme primitive que ne l'est le présent; *leroakee* pour *leroakete*, & *lirokeye* pour *lirokete* n'offrent aucune difficulté; mais quand l'accusatif est „me, te, nous, vous” la flexion a un *n*, dont nous ignorons l'origine.

En fouletin ces imparfaits ont assez souffert; mais heureusement on les retrouve dans le N. T. de Liçarrague, & *nintio*, fouletin, avec *r* suivant *n*, ce qui est contraire aux lois de la phonétique, & sans *ke*, se retrouvera en bas-navarrais comme *nindiroke*; p. ex. *Sinhets nindiroqueque ni*. Jean v, 46. „Vous croiriez en moi”. Cette flexion qui aurait dû être *nintiozu* ou *nintiokezu*, en fouletin, ne se trouve pas dans le verbe basque de M. Inchauspe, du moins pas comme correspondant à *nindirokezu*. *Nintiokezu* se trouve pour la forme respectueuse, correspondant à *nintioke* „il me pourrait” de la forme indéfinie. On voit une fois de plus le défaut de cette forme respectueuse, qui, comme formation basque, est un contre-sens.

La syllabe inexplicable *in* se trouve déjà, comme l'on voit, chez Liçarrague; mais nous croyons que Dechepare fait usage de ces flexions sans *in*; p. ex. *Exay gayça ginen bayta tentacera orduyan nontic engana niroyen vere arte guciaz* (1). „Le mauvais ennemi viendra certes dans ce moment pour tenter s'il (litt. d'où) peut me trom-

(1) *Poésies*, p. 10.

per''. *Niroyen* est pour *niroye-n*, & *niroye* pour *niroke* avec élision du *k*, remplacé par *y*. *N-iro-ke* pour *n-eroa-ke* „(il) peut me''. On fait que quand l'accusatif est „me, te, nous, vous'', c'est l'accusatif qui précède le thème; le sujet est toujours absent dans la 3^{me} personne (voir ch. xi).

L'imparfait du potentiel est formé, comme d'habitude, du conditionnel, en ajoutant *an*, & *nioke*, fowl., fait :

Niokian
Hiokian
Ziokian
Giniokian
Ziniokian
Ziokeyen

En rendant à ces flexions le *r* qui se trouve encore dans la variété fouletine *nïro*, &c., dont celles-ci sont formées, nous aurons, p. ex., la 3^{me} perf. plur. *ziroketen*, en tenant compte de la mutation de *r* en *y*; ce qui nous rapproche de la forme bn. *ziroiten* : *Ecin har bait-ciroiten*. Marc III, 20. "Ils ne pouvaient pas prendre" (le repos). Nous ignorons si le *i* (pour *y*) n'est pas peut-être le représentant du *k* médial élidé. Ces quelques indications démontrent suffisamment que les flexions obscures s'expliqueront plus tard. On voit déjà que Dechepare s'éloigne moins de la forme primitive, qu'on ne le fait de nos jours.

§ 36.

L'auxiliaire joan „aller''.

Le nom verbal *joan* fert, en biscaïen, comme auxiliaire des verbes fréquentatifs; p. ex. *geyenean yazo doa* „cela arrive régulièrement ou d'habitude''. Comme tous les verbes intransitifs, *joan* peut être conjugué sans régime & avec un régime indirect.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Sans régime.	à moi	à toi	à lui	à nous	à vous	à eux
Noa	—	Noatat	Noako	—	Noatzu	Noake
Oa	Oat	—	Oako	Oaku	—	Oake
Doa	Yoat	Yoataa	Yoako	Yoaku	Yoatzu	Yoake
Goaz	—	Goataaz	Goakoz	—	Goatzuz	Goakez
Zoaz	Zoataz	—	Zoakoz	Zoakuz	—	Zoakez
Doaz	Yoataz	Yoataaz	Yoakoz	Yoakuz	Yoatzuz	Yoakez

IMPARFAIT.

Niñoian	—	Ninyoataan	Ninoakon	—	Niñoatzun	Niñoaken
Inyoan	Inyoatan	—	Inyoakoan	Inyoakun	—	Inyoaken
Yoian	Yoatan	Inyoataan	Yoakon	Yoakun	Yoatzun	Yoaken
Giñoazan	—	Ginyoatazan	Giñoakozan	—	Giñoatzuzan	Giñoakezan
Ziñoazan	Ziñotazan	—	Ziñoakozan	Ziñoakuzan	—	Ziñoakezan
Yoazan	Yoatazan	Inyoatazan	Yoakozan	Yoakuzan	Yoatzuzan	Yoakezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Niñoake	—	Niñoakek	Niñoakeo	—	Niñoakezu	Niñoakeoe
Inyoake	Inyoaket	—	Inyoakeo	Inyoakegu	—	Inyoakeoe
Liyoake	Liyoaket	Liyoakek	Liyoakeo	Liyoakegu	Liyoakezu	Liyoakeoe
Giñoakez	—	Ginyoakezak	Giñoakeoz	—	Giñoakezuz	Giñoakeoez
Ziñoakez	Ziñoakedaz	—	Ziñoakeoz	Ziñoakeguz	—	Ziñoakeoez
Liyoakez	Liyoakedaz	Liyoakezak	Liyoakeoz	Liyoakeguz	Liyoakezuz	Liyoakeoez

Le passé du conditionnel est formé du présent en ajoutant *an* : *niñoakean*, &c. (1).

Le présent du conditionnel était primitivement l'imparfait du potentiel; le présent a dû être *noake*, *oake*, *doake*, &c., mais, jusqu'à présent, nous ne l'avons pas retrouvé.

(1) *Verbo vasc.*, p. 140.

Ces flexions peuvent, en général, se passer d'explications; elles sont formées du thème, précédé du pronom-sujet & suivi du datif; *noako* est pour *n-oa-ho*. Mais celles qui ont la 2^{me} perf. du singulier pour régime indirect, sont, comme d'habitude, irrégulières. Il n'y a aucune raison pour supposer qu'elles aient été formées d'une autre manière que toutes les autres flexions, & spécialement que celles avec le pronom de la 2^{me} perf. plur. Si *noatzu* „je vais à vous” est formé de *n-oa-zu*, il faut que „je vais à toi” soit formé de *n-oa-h*, ce qui donnerait *noak*. Le *ɪ* dans *noatzu* est évidemment une erreur, erreur ou variété de prononciation (*ɪ* pour *ɿ*), qui se retrouve si fréquemment dans la langue basque. Ce *ɪ* aura peut-être induit en erreur ceux qui ont cru pouvoir faire dériver la flexion avec *hi* de la flexion avec *zu*; car ce *ɪ*, qui n'appartient ni au thème, ni au pronom, se trouve aussi chez Zavala dans les flexions avec *hi*. *Noatat* est une forme barbare; *n + oa + h* ne peut donner que *noak* „je vais à toi”. *Yoak* „il va à toi”. *Goak* „nous allons à toi”, ou bien *goakaɿ* en répétant le signe de pluralité. *Yoakaɿ* „ils vont à toi”. Ainsi serait la forme régulière de ces flexions.

Les autres dialectes, du moins le guipuzcoan et le souletin, ont des flexions légèrement différentes. Elles ont toutes une syllabe *ki* dans tous les temps & pour toutes les personnes, & échappent, par cela même, à l'analyse; que l'on dise „il va à moi” ou „à lui” ou „à toi”, la syllabe *ki* se trouve toujours dans la flexion; *noakik* „je vais à toi”. *Noakio* „je vais à lui”. *Oakit* „tu vas à moi”, &c. Ce *ki* se trouve dans tous les verbes intransitifs, quand il y a un régime indirect à exprimer; p. ex. *egon* „rester” fait *nagokik* „je reste à toi”. Par ces deux dialectes on a la preuve que les flexions, comme notre méthode nous permet de les reconstruire, sont correctes; en enlevant *ki* à *noakik*, il reste *noak*.

CHAPITRE XIV.

LE NOM VERBAL *EDUKI*.

§ 1.

L'adjectif verbal transitif eduki „tenu”.

L'adjectif verbal *eduki*, ou *iduki*, ou *euki* „tenu”, est en usage dans tous les dialectes, excepté en bn. & en souletin. Ces dialectes ont *ukan* & *ukhen*. Il est difficile de dire si *eduki* est un nom verbal simple ou bien composé, & ce qui en constitue le thème, dont *ukan* nous paraît être la variante, & dont *eufsi* est une variante, selon Zavala.

Zavala dit que *eduki* sert pour auxiliaire de la conjugaison relative, après avoir ôté *ki* & mis *is* à la place (1). Cette façon d'agir est un peu cavalière, & l'on serait tenté de demander si *euki* n'est pas formé de *eufsi*, en enlevant *is* & en mettant *ki* à la place. Mais, bien que l'opinion de Zavala soit peu probable, il serait possible que ces deux noms verbaux eussent une origine commune. Dans ce cas *eu*, ou *edu* serait le thème; mais qu'est-ce que la terminaison *ki*? Est-elle pour *egin*? ou bien le *i* est-il la caractéristique ordinaire de l'adjectif verbal, & *k* un troisième élément? Il y a quelques noms verbaux en *ki*, ce qui nous permettrait peut-être de considérer *euki* comme étant aussi composé de *eu-egin*; p. ex. *irazeiki*, guipuzcoan, est *eresegi*, en biscaïen, probablement de *erazo-iẏeki*, & *iẏeki* de *iẏio-egin*. Nous avons ici *k* = *g*; il faudra alors admettre la chute de l'*n* final, ce qui n'a rien d'extraordinaire. *Eu* ou *edu* pourrait

(1) Comparez ch. xiii, § 24, où nous avons discuté cette question.

correspondre à „prise”. *Eutsi*, pour *eu-est*, signifierait „avoir prise”, *euki* ferait „faire prise”. Tout ceci est très hypothétique, & nous sommes loin de la phrase laconique de Zavala, citée plus haut.

Ukhen ou *ukan* nous paraît être une variante de *euki*; 1° puisque les dialectes, qui font usage de cette forme, ont les mêmes formes fléchies, *daukat* ou *dadukat*; 2° puisque, d’après le mécanisme de la conjugaison basque, *ukan* doit donner *dukat* au présent; 3° puisqu’on trouve d’autres noms verbaux dont la terminaison est tantôt *n*, tantôt *tu*; p. ex. *eʒagun* ou *eʒagutu*; *iʒan* ou *iʒatu*; il est vrai que *ukan* se trouve aussi comme *ukatu* ou *ukandu*.

L’adjectif verbal *eduki*, *iduki*, & après la chute du *d*, *euki*, signifie „tenu”. *Iduki dut neure hitza*. „J’ai tenu ma parole”. *Ecen guciek daducate Joannes Prophetatan*. Matth. xxi, 26. „Car tous tiennent Jean pour prophète”. *Daducate* est la 3^{me} pers. plur. du prés. de l’indic. de *eduki*.

Les flexions de *eduki* en basque, comme celles de „tenir”, tenir en espagnol, correspondent à celles de „avoir”; & *daukat* „je le tiens” (de *euki*), se retrouve dans une forme contractée comme *daut* ou *dot* „je l’ai”. Il serait par conséquent mieux de ne jamais parler de l’auxiliaire „avoir”, mais de l’auxiliaire „tenir”, tout comme en espagnol.

Dans notre Essai (1867), nous avons admis, que ce que l’on nomme les terminatifs ou terminaisons, *dut*, *dior*, &c., étaient les flexions du verbe *eduki* (1), sans entrer dans des détails, n’étant pas en état de donner aucun éclaircissement satisfaisant par rapport à la conjugaison du verbe basque. La théorie de „terminatifs” est si absurde, qu’elle ne pouvait venir en ligne de compte, quand même on n’en aurait aucune autre à y substituer; & l’hypothèse que les flexions de *eduki* „tenu” étaient en usage comme celles de „tenir” en espagnol, pour „avoir”, était si naturelle, que nous l’avons admise sans l’examiner scrupuleusement. Aussi cet examen n’aurait donné,

(1) Ces flexions ou terminaisons *ditur*, *dior*, sont évidemment toutes des modifications d’un seul & même nom verbal, de *euki*.

il faut bien l'avouer, aucun résultat satisfaisant, puisque nous ignorions alors la formation des flexions & qu'il nous manquait encore des lois phonétiques, nécessaires à l'analyse du verbe.

Dans notre Dictionnaire, où nous avons tâché de donner l'étymologie des mots, *euki* demandait la sienne; mais là, moins que dans l'Essai, nous avons exprimé une opinion arrêtée. Un commencement d'examen avait fait naître le doute et nous avons dit : „Pour faire dériver *det* ou *dot* ou *daut* de *euki*, il faut absolument la chute du *k*, dont il n'y a pas d'exemple jusqu'à présent, autant que nous sachions; mais du moment qu'elle sera prouvée, l'hypothèse est admissible”...

Finalement, dans notre Etude sur le verbe basque, nous avons cru pouvoir nous décider, & ayant trouvé que l'auxiliaire fréquentatif biscaïen *eroan* (*ikusi daroat* „je vois d'habitude”) était employé dans tous les autres dialectes comme auxiliaire pur & simple, mais avec deux régimes, nous nous sommes laissé entraîner à considérer les flexions *dut*, &c., comme dérivant aussi de *eroan*, & nous avons dit que *daut* „je l'ai” venait de *daroat* „je l'ai d'habitude”, ce qui est une erreur.

Cette étymologie était très possible, très plausible même, puisque le biscaïen *daroadak* „tu me l'as d'habitude” devient *dautak* „tu me l'as”, en labourdin. Le thème *eroa* est donc devenu *au* en labourdin. De la même manière *daroat* „je l'ai d'habitude” aurait pu faire *daut* ou *dot* „je l'ai”.

Cette explication a été trouvée par le prince Bonaparte : „An „assertion which constitutes one of the greatest absurdities, and is „quite below criticism”. Nous traduisons pour ceux de nos lecteurs qui ne savent pas l'anglais : „Une assertion qui constitue une des plus grandes absurdités et qui est au-dessous de toute critique”. Et la raison est celle-ci : „As *iduki*, according to M. van Eys meets at the same end with *eroan* (1)”; c'est-à-dire : Puisque *iduki*, selon M. v. E., arrive au même point, ou donne le même résultat, que *eroan*.

(1) Voir *Academy*, nov. 20, 1875.

Nous comprenons l'étonnement du prince Bonaparte, qui ne s'est pas beaucoup occupé d'étymologie scientifique (1), basée sur les lois de la phonétique. Nous citerons donc une langue qu'il connaîtra sans doute grammaticalement, le français; là nous trouvons des exemples de ce même phénomène qui étonne tant le prince; p. ex., vivre & voir se rencontrent dans : je vis, tu vis, il vit. Être & suivre dans : je suis. Croître & croire dans : je crois, tu crois, il croît.

La signification n'est pas non plus un obstacle en basque, puisque *eroan* est l'auxiliaire biscaien pour „avoir d'habitude” (wont, anglais), & que *eduki* est employé pour „avoir”. Nous pouvons même citer un troisième verbe (mais ceci sous réserve), arrivant au même résultat, dans la 3^{me} perf. sing. du présent de l'indicatif, & c'est *egon*. *Nigarrez egon* signifie „pleurer”, litt. „être en (avec) larmes”. *Nigarrez dago* „il pleure”. Mais Dechepare écrit : *Vihoça (bihotza) daut bethiere nygarrez* (2). „Le cœur pleure sans cesse”. *Daut* est une faute d'impression probablement. La 3^{me} personne du pluriel est *daut* pour *dagote*; la 3^{me} perf. du singulier est par conséquent *dau* pour *dago*.

Si l'article du prince Bonaparte prouve quelque chose, ce sera qu'il est beaucoup plus facile de dire des grossièretés que d'analyser le verbe basque. Aussi, quand on prend des flexions pour des terminaisons, l'analyse devient un luxe inutile.

Comme nous l'avons dit, nous nous sommes trompé, & aujourd'hui que nous savons que *k* médial s'élide, nous croyons pouvoir dire que *daukat*, qui est lui-même pour *daukt*, est devenu *daut*.

(1) Avant la publication de notre *Essai* 1867, rien n'avait été publié sur la phonétique basque, si ce n'est les trois ou quatre observations à ce sujet par W. v. Humboldt.

(2) *Poésies, Amoros gelosia*, p. 51. Nous regrettons qu'il se soit glissé deux fautes dans ce même exemple à la page 154, note 3.

§ 2.

Conjugaison du verbe transitif eduki „tenir”.

Puisque le verbe transitif „tenir” a donné en basque, comme en espagnol, l'auxiliaire pour „avoir”, nous donnerons d'abord la conjugaison du verbe *eduki* „tenir”, qui est parfaitement régulière, & pour les détails de laquelle nous renvoyons au chapitre XI.

Nous citons les deux variantes qui sont toutes les deux en usage, l'une avec le *d* (de *eduki*), l'autre sans *d* (de *euki*).

INDICATIF.

PRÉSENT.

guip.		bisc.
<i>Dadukat</i>	ou	<i>Daukat</i>
<i>Dadukak</i>	,,	<i>Daukak</i>
<i>Daduka</i>	,,	<i>Dauka</i>
<i>Dadukagu</i>	,,	<i>Daukagu</i>
<i>Dadukaꞥu</i>	,,	<i>Daukaꞥu</i>
<i>Dadukate</i>	,,	<i>Daukate, daukee</i>

IMPARFAIT.

<i>Nedukan</i>	ou	<i>Neukan</i>
<i>(H)edukan</i>	,,	<i>(H)eukan</i>
<i>Zedukan</i>	,,	<i>Eukan</i>
<i>Genedukan</i>	,,	<i>Geunkan</i>
<i>Zenedukan</i>	,,	<i>Zeunkan</i>
<i>Zedukaten</i>	,,	<i>Euken</i>

On voit que ces deux temps n'ont rien perdu de leur régularité primitive; *d + eduk + t* doit faire *dadukat* & *n + eduk + an* doit faire *nedukan*. La 3^{me} personne *eukan* est la forme primitive biscailienne, sans *ꞥ* initial, selon le principe que le sujet de la 3^{me} personne se fait remarquer par son absence: *euk-an*.

Les verbes réguliers ont encore l'optatif, mais nous n'en voulons pas reconstruire les deux temps, vu que nous ne savons citer aucun exemple où les flexions se trouvent. Il faut que le présent ait été *dadukaket*, & l'imparfait *nedukake*; mais nous ignorons quelle a été l'influence des lois phonétiques par rapport au *k*.

Ezaguturik dadukat soldaduak! bisc. „Je le tiens pour reconnu, foldats"! — *Iduki dut neure hirza*, l. „J'ai tenu ma parole". — *Egiten hari ninzanean begietan iduki dut geyenean*. Mendiburu, Introd., p. 1. „pendant que j'étais occupé à le faire, j'ai surtout tenu dans l'œil, c.-à-d. j'ai porté toute mon attention". Nous disons en hollandais exactement la même chose: „In 't oog gehouden".

§ 3.

Eduki, euki „tenir" comme *auxiliaire*.

Eduki, comme verbe transitif, a déjà perdu le *d*: *euki*; comme auxiliaire il perdra une autre lettre, le *k*. Le thème qui était *eduk* ou *euk*, devient *eu*. Pour la chute du *k* voir chapitre III.

Ce thème *eu* se trouve, comme toujours, dans la 3^{me} personne de l'impératif: *biu* „qu'il ait". En retranchant le *b*, qui est la caractéristique de la personne (1), il reste *iu* ou plutôt *eu*, puisque *e*, dans le dialecte biscaïen, suivi d'une autre voyelle, devient *i* (2). *Eu* est donc le nouveau thème, le thème secondaire, au lieu de *euk*. On pourrait croire que l'impératif est *biu*, non pas parce que le *e* se convertit en *i*, mais parce que l'initiale de l'adjectif verbal est aussi bien *i* que *e*: *eduki* ou *iduki*. Cependant, comme la voyelle initiale du thème reparait toujours dans l'imparfait, & que là elle est invariablement *e* (*nedukan*, *neukan*), nous croyons pouvoir en conclure que *eduki* & non *iduki* est la forme primitive.

Dans les dialectes basques français *eu* se dit *au* (3). Il est fort

(1) Voir ch. XI, § 3.

(2) Ch. III.

(3) *Auc bihotz on*. Matt. ix, 2, Aies bon courage.

possible que les différentes formes de flexions se soient influencées réciproquement. Les variantes *eu* & *au* se retrouvent du reste dans le présent d'un seul & même dialecte. Le bisciaïen *dau* se dit *deu* dans le dialecte arratiana (1), & même Larramendi écrit *ufte deu* (2), pour *ufte du*, qui est la forme habituelle du guipuzcoan. Connaissant maintenant le thème, il n'y a rien de plus simple que de former les flexions en prenant le thème pour base, comme cela est la règle. Ainsi, *eu* précédé de *d* & suivi du pronom *ɪ* fera *daut*, puisque la voyelle initiale devient toujours *a* : *d* + *ekar* + *ɪ* fait *dakart* (voir ch. XI, § 4).

Il semble qu'il n'y a aucune objection à faire à cette analyse; nous nous sommes strictement tenu aux règles & nous sommes arrivé au résultat voulu sans le moindre effort. Et cependant il se présente une observation qui n'est pas du domaine de la grammaire, mais qui, croyons-nous, a sa valeur.

Nous avons posé le thème *eu* comme base des formes verbales qui nous occupent.

Nous voulons au contraire poser le thème *eu* comme produit par ces mêmes formes verbales.

Selon la première théorie, il nous semble qu'il faudrait admettre que la forme du thème, ici *eu* (on dirait pour la facilité des grammairiens futurs), aurait été fixée d'avance, ce qui devra paraître très factice. Nous nous garderons bien de toucher à la question si délicate de la signification primitive des racines; mais ici nous avons à faire à un nom verbal dérivé ou plutôt usé, ayant encore sa signification primitive, bien que modifiée. N'est-il pas plus probable, dans ce cas-ci, d'admettre que l'impératif aussi bien que le présent se sont formés simultanément du présent & de l'impératif primitif, & que les influences phonétiques ayant été égales pour les deux, *daukat* soit devenu *daut*; & *beuk* ou *beuka* (ou quelle qu'ait été la forme de l'impératif) *biu*?

Puisque nous savons qu'un thème donné, soit *eu*, doit devenir

(1) Voir Zavala, *Verbo vizc.*, p. 55, n° 131.

(2) Voir Larramendi, *Introd. du Dicc.*, p. cxcii.

daut à la 1^{re} personne du présent, nous pouvons faire l'opération inverse & dire que le thème de *daut* est *eu*. Si les racines ont eu une signification déterminée, ne nous importe pas ici. Ce thème secondaire, usé, qui nous occupe ici, est une pure abstraction; si *eduk* a signifié quelque chose, il est évident que *eu* ne signifie plus rien.

Le résultat de ces théories fera le même : *daukat* pour *daukt* (*d-euk-t*) par suite de la chute du *k* devient *daut*.

Pour plus de clarté nous répéterons les deux temps.

PRÉSENT.
du verbe *euki* „tenir”.

Daukat „je tiens”
Daukak
Dauka
Daukagu
Daukaꝛu
Daukate

PRÉSENT.
de l'auxiliaire *euki*.

Daut ou *dor* „j'ai”
Dauk „*dok*”
Dau
Daugu „*Dogu*”
Dauꝛu „*Doꝛu*”
Daue „*dabee*”

La seule observation qu'il y ait à faire ici, c'est que la 3^{me} personne du pluriel a perdu le *t*, ce qui est presque toujours le cas en biscaien. *Davee* ou comme nous l'écrivons *dabee* est pour *daue* ($u=v=b$) pour *daute*.

IMPARFAIT
du verbe *euki* „tenir”.

Ꝓedukan ou *Ꝓeukan*
Hedukan „(H)*eukan*”
Zedukan „*Eukan*”
Genedukan „*Geunkan*”
Zenedukan „*Zeunkan*”
Zedukaten „*Euken*”

IMPARFAIT
de l'auxiliaire *euki*.

Ꝓenduan ou *Ꝓeban*
Henduan „*Heuan*”
— „*Euan, evan, eban*”
Gendukan „— (1)”
Zenduan „— (1)”
— „*Euen, eud'en*”

(1) Les flexions qui manquent peuvent être reconstruites par analogie : *geban* ou *geuan*, *ꝛeban* ou *ꝛeuan*. Elles se retrouvent dans le conditionnel.

On voit qu'en supprimant le *k*, *nedukan* devient *nenduan* & *neukan* ou *neban*, puisque $u = b$.

Seulement *nenduan* a un *n* intercalé; *n* mystérieux qui se trouve souvent dans l'imparfait (voir ch. XI, § 7).

Nous avons dû citer les variantes de *eduki*, avec & sans *d*, puisque l'imparfait biscaïen a choisi dans les deux séries, quatre flexions dans chacune d'elles.

Il n'y a sans cela rien à expliquer; toutes ces flexions sont très claires, à l'exception de la 3^{me} personne du pluriel *eud'en*. Zavala écrit l'apostrophe pour un *e* élidé, comme il se le figure, mais c'est pour *t*, & *eud'en* est pour *euten*.

Sans vouloir attribuer en général au dialecte biscaïen un degré de pureté que n'ont pas les autres, il faudra reconnaître que, dans ce cas, ce dialecte s'est conservé le mieux. Les variations dans les voyelles du thème, dans les dialectes différents, s'expliquent peut-être en partie par la modification que subissent ces voyelles dans quelques flexions; *eu* du thème devient *au* au présent. Le dialecte biscaïen offre lui-même déjà cette variante dans le dialecte „arratiana” qui dit *deu* pour *dau*. Que *au*, qui se prononce souvent *o*, devienne *u* dans la prononciation, est un fait très commun (1).

§ 4.

Conjugaison de euki comme auxiliaire.

Le mécanisme de la conjugaison est toujours le même & nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XI, pour les détails.

(1) A San Remo, & il paraît dans toute la Riviera, il y a une grande tendance à prononcer les *o* comme des *u*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.		lab. nav. bn. foul.		guip.	
ACC. SING.	ACC. PLUR.	ACC. SING.	ACC. PLUR.	ACC. SING.	ACC. PLUR.
<i>Daut, dot</i> (1)	<i>Dodaɹ</i>	<i>Dut</i>	<i>Ditut</i>	<i>Det</i>	<i>Ditut</i>
<i>Dauk, dok</i>	<i>Doɹak</i>	<i>Duk</i>	<i>Dituk</i>	<i>Dek</i>	<i>Dituk</i>
<i>Dau</i>	<i>Ditu</i>	<i>Du</i>	<i>Ditu</i>	<i>Du</i>	<i>Ditu</i>
<i>Daugu, dogu</i>	<i>Doguɹ</i>	<i>Dugu</i>	<i>Ditugu</i>	<i>Dugu</i>	<i>Ditugu</i>
<i>Dauɹu, doɹu</i>	<i>Doɹuɹ</i>	<i>Duɹu</i>	<i>Dituɹu</i>	<i>Duɹu</i>	<i>Dituɹu</i>
<i>Daue</i>	<i>Daueeɹ</i> (2)	<i>Dute</i>	<i>Ditue</i>	<i>Dute</i>	<i>Dituɹte</i>

La variété guipuzcoane & le dialecte d'Arratia, qui disent *deu* pour *du*, forment le trait d'union qui lie *daut* à *det*. Le souletin varie légèrement; il a *die* pour *dute*; & avec l'accusatif pluriel il y a *u* pour *i*: *dutut*, *dutuk*, &c.

Les 2^{mes} perf. du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé *doɹue*, *doɹueɹ*, b.; *duɹue*, *dituɹue*, l. bn.; *duɹie*, *dutuɹie*, f.

Le pluriel de l'accusatif est exprimé par *it* & par *ɹ* (v. ch. XI, § 4).

IMPARFAIT.

Avec accusatif singulier.

bisc.	guip.	lab. bn.	foul.
<i>Xeban</i> ou <i>Xenduan</i>	<i>Xuen</i>	<i>Xuen</i>	<i>Xian</i>
<i>Eban</i> „ <i>Enduan</i>	<i>Uen</i>	<i>Huen</i>	<i>Hian</i>
<i>Eban</i> „ <i>Euan</i>	<i>Zuen</i>	<i>Zuen</i>	<i>Zian</i>
<i>Genduan</i>	<i>Genduen</i>	<i>Ginuen</i>	<i>Ginian</i>
<i>Zenduan</i>	<i>Zenduen</i>	<i>Zinuen</i>	<i>Zinian</i>
<i>Euen</i> „ <i>Ebeen</i>	<i>Zuten</i>	<i>Zuten</i>	<i>Ziën</i>

(1) Selon Zavala (*Verbo vasc.*, p. 6), il faudrait écrire *daut*.

(2) Zavala écrit *daveeɹ*, (& aussi la variante *daudeeɹ*). Nous écrivons *daueeɹ*, n'ayant pas admis le *v* dans l'alphabet basque.

IMPARFAIT.

Avec accusatif au pluriel.

bisc.	guip.	lab. bn.	foul.
<i>Nituan</i> ou <i>Nenduzan</i>	<i>Nituen</i>	<i>Nituen</i>	<i>Nutian</i>
<i>Ituan</i> „ <i>Enduazan</i>	<i>Ituen</i>	<i>Hituen</i>	<i>Hutian</i>
<i>Zituan</i> „ <i>Euazan</i>	<i>Zituen</i>	<i>Zituen</i>	<i>Zutian</i>
<i>Genduzan</i>	<i>Ginituen</i>	<i>Gintuen</i>	<i>Guntian</i>
<i>Zenduzan</i>	<i>Zinituen</i>	<i>Zinituen</i>	<i>Zuntian</i>
<i>Zituen</i>	<i>Zituzten</i>	<i>Zituzten</i>	<i>Zutién</i>

On voit que les dialectes guip., lab., bn. & foul. ont plutôt suivi la variante *neban*, dont le *b* est un *u*, durci en *b* devant la voyelle; *neban* = *neuan*. Les dialectes bisc. & foul. ont conservé le *a* dans la terminaison, ce qui nous paraît être la voyelle correcte (comp. ch. xi, § 6).

Le bisciaïen & le guipuzcoan ont conservé le *d* thématique, seulement à la 1^{re} & à la 2^{me} perf. du pluriel.

La perte de l'*h* a causé en bisciaïen un peu de confusion; *eban* sert maintenant pour la 2^{me} & pour la 3^{me} personne. Cette 3^{me} personne *eban*, c'est-à-dire *euan*, devient au pluriel *euaten*, mais elle s'est contractée en *euen*.

La variante de la 1^{re} personne: *nenduan*, bisc., est formée de *n-edu-an*, avec le *n* mystérieux intercalé. *Neban* pour *neuan*, vient du thème secondaire, sans *d*: *n-eu-an*.

Les 2^{mes} perf. du plur. sont devenues *zenduan*, *zenduezan*, b.; *zenduten*, *zinituzuten*, g.; *zinuten*, *zinituzten*, lab., bn.; *zunién*, *zun-rién*, f. Le *i*, signe de pluralité, s'est perdu, comme toujours, en bisciaïen & en fouletin.

FUTUR ET CONDITIONNEL.

Le futur & le conditionnel sont le présent & l'imparfait de l'opératif (1). Le présent *duket* donne le futur; l'imparfait *nuke* le conditionnel.

(1) Voir ch. xi, § 7, & xii, § 3.

Ce futur n'est plus connu que des dialectes basques, français; les autres dialectes le forment par périphrase.

Le conditionnel est en usage partout.

FUTUR (soul.)

ACC. SING.

*Duket**Dukek**Duke**Dukegu**Dukezu**Dukie*

ACC. PLUR.

*Dutuket**Dutukek**Dutuke**Dutukegu**Dutukezu**Dutukie*

Le bn. a *dituke*, &c. Liçarrague introduit dans ce temps un *i* dont l'origine est obscure; ce fera une particularité du dialecte. *Eta egot-
ziren ditukeizte*. Matth. XIII, 50. „Et ils les jetteront”. Le pluriel de l'accusatif est exprimé par *z*; nous écrivons *ditukezte*. — *Orduan huna
barzu, daquarkeitela*. Luc v, 18. „Alors il survint (litt. voilà) quel-
ques-uns qui (le) portaient”. *Orduan iustoéc arguituren duquite*.
Matth. XIII, 43. „Alors les justes luiront”.

La 3^{me} perf. plur. en souletin est *dukié* pour *dukeyé*, pour *dukete*. Le *z* est toujours élide dans ce dialecte & généralement remplacé par *y* pour éviter l'hiatus. Au conditionnel, avec l'accusatif pluriel, on trouve les variantes *lutukié* & *lutukeye*.

Le futur, dans les dialectes espagnols & en labourdin, est formé par périphrase, & comme ces dialectes ont remplacé, dans les temps composés, *eduki* par *izan*, on dit *izango daut* ou *dut* ou *det*.

L'emploi de *izan* pour *eduki* ou pour *ukhen* ou *ukan*, rend quelquefois l'explication de l'auxiliaire un peu obscure, si l'on ne veut pas répéter chaque fois que les temps composés ont *izan* au lieu de *eduki*.

Les temps composés de l'indicatif ont été donnés au chapitre XII, § 3, en parlant de la formation des temps des auxiliaires. Le futur antérieur est *izan izango dot* ou *dut* ou *det*, & *ukhen duket* en souletin.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SINGULIER.

bn.	guip.	lab. & nav.	foul.
<i>Neunke</i>	<i>Nuke</i>	<i>Nuke</i>	<i>Nuke</i>
<i>Eunkek</i>	<i>Uke</i>	<i>Huke</i>	<i>Huke</i>
<i>Leuke</i>	<i>Luke</i>	<i>Luke</i>	<i>Luke</i>
<i>Geunke</i>	<i>Genduke</i>	<i>Ginuke</i>	<i>Gunuke</i>
<i>Zeunke</i>	<i>Zenduke</i>	<i>Zinduke</i>	<i>Zunuke</i>
<i>Leuke</i>	<i>Lukete</i>	<i>Lukete</i>	<i>Lukeye</i>

ACCUSATIF PLURIEL.

<i>Neunkez</i>	<i>Nituke</i>	<i>Nituʔke</i>	<i>Nutuke</i>
<i>Eunkezak</i>	<i>Ituke</i>	<i>Hituʔke (?)</i>	<i>Hutuke</i>
<i>Leukeʔ</i>	<i>Lituke</i>	<i>Lituʔke</i>	<i>Lutuke</i>
<i>Geunkez</i>	<i>Ginituke</i>	<i>Gintuʔke</i>	<i>Guntuke</i>
<i>Zeunkez</i>	<i>Zinituke</i>	<i>Zintuʔke</i>	<i>Zuntuke</i>
<i>Leukeeʔ</i>	<i>Litukete</i>	<i>Lituʔkete</i>	<i>Lutukeyé</i>

Ce temps, commun à tous les dialectes, est l'imparfait de l'optatif ou potentiel. Sa signification primitive a dû être „je voulais ou pouvais avoir”, & elle est maintenant „j'aurais”. En enlevant à ce temps sa dénomination erronée de „conditionnel”, la signification & l'emploi en deviennent beaucoup plus clairs.

L'imparfait du potentiel est formé du thème verbal, précédé du pronom-sujet & suivi de la syllabe *ke*. En biscaïen on y trouve le *n* mystérieux de l'imparfait, & qui aurait dû être élidé devant le *k*, selon les lois de la phonétique. La 2^{me} perf., *eunkek* est fautive; il aurait fallu *heunke* ou *eunke*; le *k* n'est pas à sa place; il y sera par fausse analogie avec les flexions des temps qui ont le pronom à la fin (1).

La 1^{re} & la 2^{me} perf. du pluriel ont dans tous les dialectes le *n*

(1) Ch. XI, § 3.

mystérieux : *g-eu-n-ke*, & *g-endu-ke*; *zeunke*, & *zenduke*. Les flexions font un peu mêlées, quant à la forme; l'une a le *d*, l'autre ne l'a pas, & cela dans le même dialecte.

Le passé du conditionnel a été formé en ajoutant au présent la caractéristique du passé *an*; *neunke* devient *neunkean*; *nuke* fait *nukean*, *g.*, *nukeien*, *lab.* & *nukian* en souletin. Le *i* dans le labourdinois est plutôt, croyons-nous, la lettre de liaison, & s'écrirait mieux *y* : *nukeyen*, puisque le *y* remplit cette fonction dans tous les cas pareils.

L'IMPÉRATIF.

Le biscaïen n'a pas conservé de flexions pour l'impératif; le guipuzcoan & les dialectes basques français, excepté le souletin, les ont conservées; on les retrouve chez Liçarrague, chez Axular & peut-être chez d'autres.

guip.	lab. bn.
<i>Euk</i>	<i>Auk, aun</i>
<i>Biu</i>	<i>Biu</i>
<i>Eužu</i>	<i>Aužu (auže, plur. du plur.)</i>

Généralement cependant l'impératif de l'auxiliaire est périphrastique; il est conjugué à l'aide de *egin*, en biscaïen, & de *ežan* dans les autres dialectes.

bisc.	guip. lab.	bn. & soul.
<i>Ižan egik „aies”</i>	<i>Ižan ežak</i>	<i>Ukan ou ukhen ežak</i>
<i>„ begi „ait”</i>	<i>„ beža</i>	<i>„ „ beža</i>
<i>„ egižu „ayez”</i>	<i>„ ežažu</i>	<i>„ „ ežažu</i>
<i>„ begie „aient”</i>	<i>„ bežate</i>	<i>„ „ beže</i>

SUBJONCTIF.

Puisque le subjonctif est rendu en basque par l'indicatif, suivi de la conjonction *n* „que”, *dut + n* a donné *dudan*; mais cette forme

est inusitée & ne se trouve plus que chez Dechepare : *Idazu indar... bekatuyez ukheiteko bide dudan doluya... neure bekatuyez oroz dudan barkamenduya* (1). „Donne (moi) la force que je me repente des péchés... que j'aie le pardon de mes péchés”.

De nos jours on ne fait usage que de la périphrase (même déjà du temps d'Axular), au moyen d'un auxiliaire, qui est *eʒan* dans tous les dialectes, excepté en biscaïen; ce dialecte a choisi *egin*. On dit donc : *iʒan dagidan*, b., *iʒan deʒadan*, g. l., *ukan* ou *ukhen deʒadan*, bn. foul. „que j'aie”; *iʒan nengian*, b., *iʒan* ou *ukan* ou *ukhen neʒan* „que j'eusse”.

Il est inutile de donner un tableau de ce mode; nous devons renvoyer le lecteur aux noms verbaux *egin* & *eʒan*, & au chapitre XII, § 15.

POTENTIEL.

Pour exprimer le potentiel, le biscaïen se sert de *edin* „pouvoir” comme auxiliaire; tous les autres dialectes ont choisi *eʒan* (v. ch. XII, § 6 & 15, pour la signification du mode, & les verbes *edin* & *eʒan* pour la forme des flexions).

AUTRE FORME DU POTENTIEL

En fouletin & bas-navarrais.

Le fouletin & le bas-navarrais paraissent avoir conservé le potentiel de *eroan*, ce qui est intéressant sous plusieurs rapports, puisque nous retrouvons du même coup un temps d'un verbe spécialement biscaïen, & que ce dialecte a perdu, & l'explication d'une forme obscure dans les autres dialectes (voir ch. XIII, § 35).

(1) *Poésies*, p. 40.

§ 5.

*Les conjugaisons absolues de eduki comme auxiliaire
avec „me, te, nous, vous” pour objet.*

On connaît déjà la conjugaison absolue, qui exprime l'accusatif „le”. *Daut* ou *dut* signifie „je ai le” & est formé de *d-au-t*; comme *dauk* „tu as le” est formé de *d-au-k*. Si maintenant l'accusatif est la 1^{re} personne, il n'y a qu'à prendre la 1^{re} personne, représentée par *n* & *n-au-k* fera *nauk* „tu as moi” ou „tu m'as”. Si l'accusatif est la 2^{me} personne, on prendra la caractéristique de la 2^{me} personne qui est *h* (*hi* „tu”) & *h-au-t* fera *haut* „je ai toi” ou „je t'ai” & ainsi de suite.

Il faut seulement remarquer que les pronoms ne sont jamais de la même personne; cela donnerait une relation réfléchie (je me, tu te), ce que la langue rend d'une autre manière.

Nous avons dit que *euki* est l'auxiliaire de la conjugaison absolue dans tous les dialectes; mais ceci ne se rapporte qu'à l'indicatif. L'impératif, le subjonctif & le potentiel sont formés à l'aide de l'auxiliaire *eʒan*, dans tous les dialectes, excepté en biscaien; ce dialecte se sert de *egin* „faire” pour l'impératif & le subjonctif, & de *edin* pour le potentiel.

N° I.

ACCUSATIF „me”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	bn.	lab. & nav.	guip.	foul.
<i>Ŋok</i>	<i>Ŋauk</i>	<i>Ŋuk</i>	<i>Ŋauk, nak</i>	<i>Ŋaik</i>
<i>Ŋau</i>	<i>Ŋau</i>	<i>Ŋu</i>	<i>Ŋau</i>	<i>Ŋai</i>
<i>Ŋoʒu</i>	<i>Ŋauʒu</i>	<i>Ŋuʒu</i>	<i>Ŋaʒu</i>	<i>Ŋaiʒu</i>
<i>Ŋaue</i>	<i>Ŋaute</i>	<i>Ŋute</i>	<i>Ŋaute</i>	<i>Ŋaite</i>

IMPARFAIT.

bisc.	bn.	lab. & nav.	guip.	foul.
<i>Ninduan</i>	<i>Nindukan</i>	<i>Nintukan</i>	<i>Nindukan</i>	<i>Nunduyen</i>
<i>Ninduan</i>	<i>Ninduen</i>	<i>Nintuen</i>	<i>Ninduen</i>	<i>Nundian</i>
<i>Ninduṣun</i>	<i>Ninduṣun</i>	<i>Nintuṣun</i>	<i>Ninduṣun</i>	<i>Nunduṣun</i>
<i>Ninduen</i>	<i>Ninduten</i>	<i>Nintuṣten</i>	<i>Ninduten</i>	<i>Nundien</i>

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

<i>Nindukek</i>	<i>Nendukek</i>	<i>Nintukek</i>	<i>Nindukek</i>	<i>Nundukek</i>
<i>Ninduke</i>	<i>Nenduke</i>	<i>Nintuke</i>	<i>Ninduke</i>	<i>Nunduke</i>
<i>Nindukeṣu</i>	<i>Nendukeṣu</i>	<i>Nintukeṣu</i>	<i>Nindukeṣu</i>	<i>Nundukeṣu</i>
<i>Nindukee</i>	<i>Nendukeite</i>	<i>Nintukete</i>	<i>Nindukete</i>	<i>Nundukeye</i>

Ces trois temps, formés de *eduki*, n'ont guère besoin d'explication ; *nauk* est formé de *n-au-h* ; & le *h* étant final se durcit en *k*. Dans l'imparfait ce *k* s'est conservé dans quelques dialectes : *nintukan* ; il a été élidé en biscaïen, & en fouletin ; pour éviter l'hiatus on a intercalé *y*. Le fouletin s'est fortement corrompu ; du temps de Dechepare, le *i* n'y était pas encore ; cet auteur écrit *nuṣu* & non *naṣu*.

Dans les 3^{mes} perf. du plur. le *i* s'est perdu en biscaïen ; ce dialecte a encore les variantes *naude* & *nade* avec *d* pour *i*.

Les 2^{mes} perf. du plur. sont devenues, au présent : *noṣue*, *naṣute*, *nuṣue*, *naṣute* & *naṣie* ; & à l'imparfait : *ninduṣuen*, *nintuṣuten*, *nintuṣuen*, *ninduṣuten* & *ninduṣien*.

Le passé du conditionnel est formé du présent, en y ajoutant la caractéristique du passé *an*.

IMPÉRATIF.

bisc.	lab.	guip.	foul.
<i>Nagik</i>	<i>Nazak</i>	<i>Nazak</i>	<i>Nezak</i>
<i>Nagi</i>	<i>Naza</i>	<i>Naza</i>	<i>Neza</i>
<i>Nagiṣu</i>	<i>Nazaṣu</i>	<i>Nazaṣu</i>	<i>Neṣatu</i>
<i>Nagie</i>	<i>Nazate</i>	<i>Nazate</i>	<i>Nezela</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	lab.	guip.	soul.
<i>Nagian</i>	<i>Nezakan</i>	<i>Naṣaan</i>	<i>Neṣayan</i>
<i>Nagian</i>	<i>Nezan</i>	<i>Naṣan</i>	<i>Nezan</i>
<i>Nagiṣun</i>	<i>Neṣaṣun</i>	<i>Naṣaṣun</i>	<i>Neṣaṣun</i>
<i>Nagien</i>	<i>Neṣaten</i>	<i>Naṣaten</i>	<i>Neṣen</i>

IMPÉRATIF.

<i>Nengian</i>	<i>Nintṣayan</i>	<i>Nintṣaan</i>	<i>Nentṣayan</i>
<i>Nengian</i>	<i>Nintṣan</i>	<i>Nintṣan</i>	<i>Nentṣan</i>
<i>Nengiṣun</i>	<i>Nintṣaṣun</i>	<i>Nintṣaṣun</i>	<i>Nentṣaṣun</i>
<i>Nengien</i>	<i>Nintṣaten</i>	<i>Nintṣaten</i>	<i>Nentṣen</i>

L'impératif & le subjonctif sont formés, en biscalien, de *egin*, dans les autres dialectes de *ezan*. Nous devons renvoyer le lecteur à ces deux verbes.

L'impératif n'est autre chose que le présent de l'indicatif primitif, comme c'est le cas avec l'impératif dans plusieurs autres langues. Comme le *e* initial devient *a* au présent de l'indicatif, cette voyelle se retrouve ici; mais quelques dialectes ont *e*, surtout dans le subjonctif, qui est l'indicatif suivi de la conjonction *n*.

Les 2^{mes} pers. du plur. de l'impératif sont devenues : *nagiṣue*, *naṣaṣute*, *neṣaṣie*. Dans l'imitation fouletine, p. 187, on trouve encore *naṣaṣu* avec *a*.

Toutes ces flexions ont été expliquées en parlant des verbes *egin* & *ezan*. Nous ferons seulement quelques remarques. Nous écrivons le *k* dans la 2^{me} personne du singulier en labourdin, puisqu'il s'est conservé dans *deṣakan*. Le *k* est élide en guipuzcoan : *naṣaan*, & l'hiatus est resté. Cette forme correcte, que Larramendi nous donne, est corrigée chez Lardizabal, qui cite *naṣadakan*, forme usitée, nous aimons à le croire; mais c'est un vrai barbarisme; comment *naṣakan* en vient à ce *da* est inexplicable.

Dans l'imparfait, la chute du *k* a donné deux flexions pareilles en biscaïen. Larramendi écrit *nintzacaan* pour la 2^{me} perf. du singulier; mais ou le *k* (*c*) ou le *a* est de trop; *n-eza-h-n* fait, avec le *n* mystérieux intercalé, *nenzakan*, & si le *k* s'élide *nenzaan*, ce qui s'écrit *nintzaan*. Le *ɿ* s'est introduit dans ces flexions, apparemment par euphonie; le son du *ɿ* paraît avoir en basque une forte attraction pour le *ɿ*; *ɿɿ* pour *ɿ* est un fait très commun.

POTENTIEL.

Le biscaïen a pris le potentiel de *edin*; les autres dialectes ont pris celui de *ezan* (voir ces deux verbes).

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.
<i>Naikek</i>	<i>Nazakek</i>	<i>Nazakek</i>	<i>Nentzakek</i>
<i>Naike</i>	<i>Nazake</i>	<i>Nazake</i>	<i>Nitzaake</i>
<i>Naikezu</i>	<i>Nazakezu</i>	<i>Nazakezu</i>	<i>Nitzakezu</i>
<i>Naikee</i>	<i>Nazakete</i>	<i>Nazakete</i>	<i>Nitzakeye</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Neinkek</i>	<i>Nintzakek</i>	—	<i>Nentzakek</i>
<i>Neinke</i>	<i>Nintzake</i>	—	<i>Nentzake</i>
<i>Neinkezu</i>	<i>Nintzakezu</i>	—	<i>Nentzakezu</i>
<i>Neinkee</i>	<i>Nintzakete</i>	—	<i>Nentzakeye</i>

IMPARFAIT.

<i>Neinkean</i>	<i>Nintzakeaan</i>	<i>Nintzakeán</i>	<i>Nentzakeyan</i>
<i>Neinkean</i>	<i>Nintzakean</i>	<i>Nintzakean</i>	<i>Nentzakian</i>
<i>Neinkezun</i>	<i>Nintzakezun</i>	<i>Nintzakezun</i>	<i>Nentzakezun</i>
<i>Neinkeen</i>	<i>Nintzaketen</i>	<i>Nintzaketen</i>	<i>Nentzakeyen</i>

N° 2.

ACCUSATIF „nous”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	foul.
<i>Gózak</i>	<i>Gaituk</i>	—	<i>Gituk</i>	<i>Gutuk</i>
<i>Gaituž</i>	<i>Gaitu</i>	—	<i>Gitu</i>	<i>Gutu</i>
<i>Góžuž</i>	<i>Gaitužu</i>	—	<i>Gitužu</i>	<i>Gutužu</i>
<i>Gaituež</i>	<i>Gaitužte</i>	<i>Gaitužte</i>	<i>Gitužte</i>	<i>Gutie</i>

Le thème verbal est *au*, comme dans *nauk* & *haut*; mais le biscaïen écrit, dans quelques flexions, *ô* pour *au*, comme *dôt* & *dau*; *nók* & *nau*; ce n'est que du désordre; *gaituž* „il nous a” a même un *i* au lieu de *u*; cet *i* qui se retrouve dans les autres dialectes ne s'explique pas bien pour le moment.

Le pluriel de l'objet est exprimé deux fois; on dirait que *g* pour *gu* „nous” indique suffisamment qu'il s'agit d'un pluriel; mais la langue basque aime à ajouter un signe de pluralité supplémentaire (1), & *g-au-k* est devenu *g-au-ž-k gauzak* ou comme l'on écrit *gózak*. Ce signe de pluralité est *ž* dans les autres dialectes; *g-ai-t-k* ou *gaituk*. Ces flexions ont assez souffert; le biscaïen est le seul dialecte où elles se laissent analyser; & encore les 3^{mes} personnes appartiennent à une autre variété. En reconstruisant la forme primitive de *eduki* ou de *euki*, nous aurons *g-eduk-h*, sujet, verbe & objet; l'objet étant pluriel, il y a le *ž*, signe de pluralité supplémentaire, & *g-eduk-ž-h* fait *gadukažak*; la flexion de *euki* fera *gaukažak*, & la flexion de l'auxiliaire, qui a perdu le *k*, fera *gaužak*, ce qu'on écrit *góžak*. Toutes les flexions qui s'éloignent de cette forme primitive, ont souffert par conséquent, & *gaituž* devrait être *gauž*; si *euki* est le thème: *gaukaž*; si *eduki* est le thème: *gadukaž*. Dans ce cas le *k*

(1) Voir ch. XI, § 3 & 4.

viendrait au milieu, ce que le biscaïen n'aime pas, & selon l'habitude, l'hyperthèse tranche la difficulté, & au lieu de *gaukaʒ* on dit *gauʒka*. Lardizabal donne *gauʒka* pour guipuzcoan & *gaukaʒ* pour biscaïen; ce qui est peut-être correct; mais la règle est spécialement biscaïenne.

Dans les autres dialectes les flexions sont obscures. Si le signe de pluralité est *it*, comme dans *ditut*, alors le labourdin s'explique: *g-it-u-k*; ce dialecte a *hut* pour *aut*; il n'y a donc pas de doute que *u* dans *gituk* ne soit aussi le thème verbal. Il reste le *a* du guipuzcoan & aussi du biscaïen, qui est obscur.

L'intercalation de *it* est une explication peu satisfaisante, surtout si cette syllabe *it* coupe la racine en deux; nous avons cru pouvoir dire que *gaituk* était formé de *g-a-it-u-k*; mais aujourd'hui nous préférons avouer notre ignorance & attendre une solution plus rationnelle. Comp. ch. xi, § 4.

Les 2^{mes} perf. du pluriel, étant en usage pour le singulier honorifique, ont été remplacées par *goʒueʒ*, b., *gaituʒute*, g., *gituʒue*, l. & *gutuʒie*, f.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	foul.
<i>Ginduaʒan</i>	<i>Indugun</i>	—	—	<i>Guntuyan</i>
<i>Ginduʒan</i>	<i>Ginduan</i>	—	<i>Gintuen</i>	<i>Guntian</i>
<i>Ginduʒuʒan</i>	<i>Ginduʒun</i>	—	<i>Gintuʒun</i>	<i>Guntuʒun</i>
<i>Gindueʒan</i>	<i>Ginduʒten</i>	—	<i>Ginduten</i>	<i>Guntién</i>

Le biscaïen élide le *k*, sans le remplacer; le souletin l'élide aussi, mais prévient l'hiatus en intercalant *y*, & ainsi *g-indu-k-ʒ-an* est devenu *ginduaʒan*; le *ʒ* est le signe de pluralité que n'a pas le souletin, qui écrit *guntuyan*, de *g-indu-y-an*. Le *i* biscaïen & guipuzcoan, comme le *u* souletin, devraient être *e*, si l'on prend *euki* pour thème, & *i*, si l'on prend *iduki* pour thème.

Le guipuzcoan, qui a conservé le *k* sous la forme *g*, a *indugun* „tu nous as”; mais cette flexion est mal formée; il aurait fallu *gindugan*; l'objet doit être préfixé (v. ch. xi, § 7).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	foul.
<i>Gindukezak</i>	<i>Gindukek</i>	—	<i>Gintužkek</i>	<i>Guntukek</i>
<i>Gindukež</i>	<i>Ginduke</i>	—	<i>Gintužke</i>	<i>Guntuke</i>
<i>Gindukežuž</i>	<i>Gindukežu</i>	—	<i>Gintužkežu</i>	<i>Guntukežu</i>
<i>Gindukeež</i>	<i>Gindukete</i>	—	<i>Gintužkete</i>	<i>Guntukeye</i>

Les dialectes biscaiën & labourdin ont introduit le signe de pluralité *ž*, bien que *g* pour *gu* indiquât que le pronom-sujet est pluriel. Le biscaiën a fait suivre ce *ž* à *ke*, le labourdin l'a fait précéder : *gindu-ke-ž-k*; *gintu-ž-ke-k*.

Les 2^{mes} perf. plur. étant en usage pour le sing. honorifique, on a formé pour le pluriel : *gindukežuež*, b., *gindužukete*, g., *gintukežute*, l., *guntukežie*, f.

Le passé du conditionnel est formé du présent en y ajoutant la caractéristique du passé *an*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	foul.
<i>Gagižak</i>	<i>Gaitžak</i>	<i>Gaitžak</i>	<i>Gitžak</i>
<i>Gagiž</i>	<i>Gaitža</i>	<i>Gaitža</i>	<i>Gitža</i>
<i>Gagižuž</i>	<i>Gaitžaržu</i>	<i>Gaitžaržu</i>	<i>Gitžaržu</i>

L'impératif bisc. dérive de *egin*; celui de tous les autres dialectes de *ezan*. Le présent de l'indicatif sert comme impératif, & explique la forme *ai*.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.
<i>Gagiažan</i>	<i>Gaitžaan</i>	<i>Gitžakan</i>	<i>Gitžayan</i>
<i>Gagižan</i>	<i>Gaitžan</i>	<i>Gitžan</i>	<i>Gitžan</i>
<i>Gagižužan</i>	<i>Gaitžaržun</i>	<i>Gitžaržun</i>	<i>Gitžaržun</i>
<i>Gagiežan</i>	<i>Gaitžaten</i>	<i>Gitžaten</i>	<i>Gitžen</i>

Le subjonctif biscaïen dérive de *egin*; le subjonctif de tous les autres dialectes dérive de *ezan*.

Le bisc. *gagiazan* a perdu le *k*, qui a été converti en *y* en souletin, & dont la chute a laissé en guipuzcoan l'hiatus *aa* (1). Le biscaïen a intercalé le signe de pluralité *z*; *gagiazan* est formé de *g-agi* (de *egin*) *k-z-n*. Les 2^{mes} perf. plur. sont devenues *gagizuezan*, b., *gaitzatzen*, g., *gitzatzen*, l., *gitzaizen*, f.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
<i>Gengiazan</i>	<i>Gintzaan</i>	<i>Gintzakan</i>	<i>Gintzayan</i>
<i>Gengizan</i>	<i>Gintzan</i>	<i>Gintzan</i>	<i>Gentzan</i>
<i>Gengizuzan</i>	<i>Gintzatun</i>	<i>Gintzatun</i>	<i>Gintzatun</i>
<i>Gengiezan</i>	<i>Gintzaten</i>	<i>Gintzaten</i>	<i>Gentzen</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

<i>Gaizezak</i>	<i>Gaitzakek</i>	<i>Gaitzakek</i>	<i>Gitzakek</i>
<i>Gaizez</i>	<i>Gaitzake</i>	<i>Gaitzake</i>	<i>Gitzake</i>
<i>Gaizezuz</i>	<i>Gaitzatuke</i>	<i>Gaitzaketzu</i>	<i>Getzaketzu</i>
<i>Gaizeez</i>	<i>Gaitzakete</i>	<i>Gaitzakete</i>	<i>Gitzakeye</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Geinkezak</i>	<i>Gintzakek</i>	—	<i>Gentzakek</i>
<i>Geinkez</i>	<i>Gintzake</i>	—	<i>Gentzake</i>
<i>Geinkezuz</i>	<i>Gintzatuke</i>	—	<i>Gentzaketzu</i>
<i>Geinkeez</i>	<i>Gintzakete</i>	—	<i>Gentzakeye</i>

IMPARFAIT.

<i>Geinkeazan</i>	<i>Gintzakekan</i>	—	<i>Gentzakeyan</i>
<i>Geinkezan</i>	<i>Gintzakean</i>	—	<i>Gentzakean</i>
<i>Geinkezuzan</i>	<i>Gintzatukean</i>	—	<i>Gentzaketun</i>
<i>Geinkeezan</i>	<i>Gintzaketean</i>	—	<i>Gentzakeyan</i>

(1) Larramendi ne cite pas cette flexion; mais bien celle de l'imparfait du subjonctif *gintzaan*. Il n'y a donc aucun risque à l'écrire comme nous le faisons.

Le biscaïen a pris le potentiel de *edin*, & les autres dialectes celui de *eʒan*; c'est à ces deux verbes que nous devons renvoyer le lecteur.

N° 3.

ACCUSATIF „te”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Aut</i>	<i>Aut</i>	<i>Aut</i>	<i>Hut</i>	<i>Hait</i>
<i>Au</i>	<i>Au</i>	<i>Au</i>	<i>Hu</i>	<i>Hai</i>
<i>Augu</i>	<i>Augu</i>	<i>Augu</i>	<i>Hugu</i>	<i>Haigu</i>
<i>Aue</i>	<i>Aute</i>	<i>Aute</i>	<i>Hute</i>	<i>Haye</i>

Le *h* initial, caractéristique de la 2^{me} perf. du singulier, s'est même perdu en bn.; mais il reparait dès que la flexion est précédée de la particule *ba*: *bahau*. Les variantes guip. que cite Lardizabal: *aukat*, *auka*, *aukagu*, *aukate*, ne peuvent être correctes. Il n'est guère possible d'admettre qu'un peuple corrompe des mots de cette façon; ce n'est pas le degré de corruption qui serait inexplicable, c'est l'espèce de corruption qui est opposée à la nature de la langue; l'accusatif doit précéder; le *k* qui se trouve dans la flexion chez Lardizabal n'y a rien à faire.

Les flexions sont toutes régulières. *Aut* pour *haut* est composé de *h-au-t* „je-ai-toi” ou „je t'ai”, & ainsi de suite. Larramendi cite une variété sans *u*: *at*, *ak*, *agu*, *ate*. Le *k* final de *ak* „il t'a” est une erreur.

Les flexions souletines présentent l'étrange mutation de *au* en *ai*; comme c'est aussi le cas pour *naik* = *nauk*. Il est possible que cet *i* se soit introduit naturellement dans ces flexions; mais il ne faut pas oublier la théorie des grammairiens basques qui voudraient considérer *naiz* & *dut* comme étant le même mot, modifié de différentes manières.

Il est parfaitement superflu de discuter cette théorie qui a eu son temps.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Indudan</i>	<i>Indudan</i>	<i>Indudan</i>	<i>Hintuan</i>	<i>Hundudan</i>
<i>Induan</i>	<i>Induan</i>	—	<i>Hintuen</i>	<i>Hundian</i>
<i>Indugun</i>	<i>Indugun</i>	—	<i>Hintugun</i>	<i>Hundugun</i>
<i>Induen</i>	<i>Induten</i>	—	<i>Hintuŷten</i>	<i>Hundien</i>

Pour la formation de l'imparfait, voir ch. XI, § 7 & ch. XIII, § 3. Ces flexions sont toutes régulières. *Indudan* pour *hindudan*, est formé de *h-indu-t-an*. Le *h* est pour *hi* „toi”; *indu* est le thème verbal *idu*, avec le *n* mystérieux intercalé; *t* est le pronom-sujet „je”; *an* est la caractéristique de l'imparfait. Le thème verbal *idu* est sans cela généralement *edu*, quoique *iduki* existe tout aussi bien que *eduki*.

Il y a la même observation à faire sur les flexions que Lardizabal donne pour le guipuzcoan : *indukadan*, *indukan*, *indukagun*, *indukaten*, que sur celles qu'il a données pour le présent *aukat*, &c. (voir ci-dessus).

Le labourdin *hintuan* a perdu le *d* (pour *t*), caractéristique de la 1^{re} personne; par conséquent cette flexion & la suivante auraient été les mêmes; toutes les deux *hintuan*; on y a remédié en changeant la voyelle *a* en *e*. Pour distinguer une flexion de l'autre, c'est tout ce qu'il fallait; mais il faut regretter qu'on en soit arrivé à ces moyens-là.

CONDITIONNEL.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Induket</i>	<i>Induket</i>	—	—	<i>Hunduket</i>
<i>Induke</i>	<i>Induke</i>	—	—	<i>Hunduke</i>
<i>Indukegu</i>	<i>Indukegu</i>	—	—	<i>Hundukegu</i>
<i>Indukee</i>	<i>Indukete</i>	—	—	<i>Huntukie</i>

Le conditionnel est formé, comme toujours, du thème, précédé de l'objet & suivi de *ke*; après quoi vient le sujet.

Induket pour *hinduket* est formé de *h-indu-ke-t*.

Le passé du conditionnel est formé du présent en y ajoutant la caractéristique du passé *an*; p. ex. *induket* fait *indukedan*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	foul.
—	—	—	—
<i>Agik</i>	—	—	<i>Heʒala</i>
—	—	—	<i>Heʒagun</i>
—	—	—	<i>Heʒela</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Agidan</i>	<i>Aʒadan</i>	—	<i>Heʒadan</i>
<i>Agian</i>	<i>Aʒan</i>	—	<i>Heʒan</i>
<i>Agigun</i>	<i>Aʒagun</i>	—	<i>Heʒagun</i>
<i>Agien</i>	<i>Aʒaten</i>	—	<i>Heʒen</i>

IMPARFAIT.

<i>Engidan</i>	<i>Inʒaadan</i>	—	<i>Hentʒadan</i>
<i>Engian</i>	<i>Inʒaan</i>	—	<i>Hentʒan</i>
<i>Engigun</i>	<i>Inʒaagun</i>	—	<i>Hentʒagun</i>
<i>Engien</i>	<i>Inʒaaten</i>	—	<i>Hentʒen</i>

L'impératif & le subjonctif sont formés en biscaïen de *egin*, & dans tous les autres dialectes de *eʒan*.

L'impératif est rendu par le présent du subjonctif (indicatif primitif suivi de *n*) (1); p. ex. *heʒagun* „que nous te”. Il y a un peu de désordre dans ce temps. Les autres personnes sont rendues par : *heʒala* „qu'il te”; de *heʒan* + *la* avec élision régulière de *n* devant *l*; & au pluriel *heʒela* „qu'ils te”.

(1) Voir ch. XIII, § 2.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.
<i>Aiker</i>	<i>Atzaker</i>	—	<i>Hitzaker</i>
<i>Aike</i>	<i>Azake</i>	—	<i>Hitzake</i>
<i>Aikegu</i>	<i>Azakegu</i>	—	<i>Hitzakegu</i>
<i>Aikee</i>	<i>Azakete</i>	—	<i>Hitzakete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Einker</i>	—	—	<i>Hentzaker</i>
<i>Einke</i>	—	—	<i>Hentzake</i>
<i>Einkegu</i>	—	—	<i>Hentzakegu</i>
<i>Einkee</i>	—	—	<i>Hentzakeye</i>

IMPARFAIT.

<i>Einkedan</i>	<i>Intzakedan</i>	—	<i>Hentzakedan</i>
<i>Einkean</i>	<i>Intzakean</i>	—	<i>Zentzakian</i>
<i>Einkegun</i>	<i>Intzakegun</i>	—	<i>Zentzakegun</i>
<i>Einkeen</i>	<i>Intzaketen</i>	—	<i>Zentzakien</i>

N° 4.

ACCUSATIF de la 2^{me} personne du pluriel.

„je vous”, &c.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	bn.	guip.	lab.	foul.
<i>Zaitudaꝛ</i>	—	<i>Zaitut</i>	<i>Zaitut</i>	<i>Zutut</i>
<i>Zaituꝛ</i>	—	<i>Zaitu</i>	<i>Zaitu</i>	<i>Zutu</i>
<i>Zaituguꝛ</i>	—	<i>Zaitugu</i>	<i>Zaitugu</i>	<i>Zutugu</i>
<i>Zaitueꝛ</i>	<i>Zaituꝛte</i>	<i>Zaitute</i>	<i>Zaituꝛte</i>	<i>Zutie</i>

Le thème verbal est toujours *au* (comparez la conjugaison avec

l'acc. de la 1^{re} perf. plur.), & le pluriel du pronom est indiqué une seconde fois par la syllabe *it* intercalée. *Z-au-t* aurait suffi, dirait-on; exprimant „je-ai-vous”; mais la langue basque ajoute un signe de pluralité, *τ-au-t* est devenu *τ-a-it-u-t*. Le bisciaïen n'a pas encore été satisfait & a ajouté le signe de pluralité, essentiellement bisciaïen, *τ*: *τ-a-it-u-t-τ*, *τaiturτ*, & puisque *τ* à la fin de la flexion devient *d*, *τaitudaτ*; *a* est voyelle de liaison (voir ch. XI, § 4).

Ces flexions étant en usage pour le singulier honorifique, il a fallu indiquer une fois de plus le pluriel, & c'est ainsi que se sont formées les flexions: 1^{re} perf. *Zaituedaτ* ou *τaituet* (pour *τaitutedaτ*), bisc., *τaituτtet*, lab., guip., bn. & *τutiét*, soul.; 3^{me} perf. *τaitueτ*, *τaituτte*, *τutié*; 1^{re} perf. plur. *τaitueguτ*, *τaituτtegu*, *τutiégu*; 3^{me} perf. plur. *τaitueeτ*, *τaituτtee*, *τurié*.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Zindudaτan</i>	<i>Zindudan</i>	<i>Zindudan</i>	<i>Zintudan</i>	<i>Zuntudan</i>
<i>Zinduτan</i>	<i>Zinduan</i>	—	<i>Zintuen</i>	<i>Zuntian</i>
<i>Zinduguτan</i>	<i>Zindugun</i>	—	<i>Zintugun</i>	<i>Zuntugun</i>
<i>Zindueτan</i>	<i>Zinduten</i>	—	<i>Zintuτten</i>	<i>Zuntien</i>

Ce temps est parfaitement régulier. *Zindudan* est formé de *τ-indu-t-n*. Le *τ* est devenu *d*, & le lab. & soul. ont changé le *d* radical en *τ*, ce qui est, sous le point de vue de la phonétique basque, une erreur. Si le *d* eût été un *τ*, il aurait été de règle de le changer en *d* puisque *n* précède.

Le dialecte bisc. a intercalé le signe de pluralité *τ*. Comp. l'imparfait.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Zindukedaτ</i>	<i>Zinduket</i>	—	<i>Zinduket</i>	<i>Zuntuket</i>
<i>Zindukeτ</i>	<i>Zinduke</i>	—	<i>Zinduke</i>	<i>Zuntuke</i>
<i>Zindukeguτ</i>	<i>Zindukegu</i>	—	<i>Zindukegu</i>	<i>Zuntukegu</i>
<i>Zindukeeτ</i>	<i>Zindukete</i>	—	<i>Zindukete</i>	<i>Zuntukeye</i>

PASSÉ.

Ce temps est formé en ajoutant *an* au présent : *zindukedazan*, b., *zindukedan*, g., *zinitukedan*, f., &c.

Le conditionnel est formé comme l'imparfait, sauf la terminaison qui est *ke* & que tous les dialectes ont intercalé, de manière que le pronom-sujet soit à la fin. *Zinduket* est formé de *z-indu-ke-t*. Le bisc. a ajouté le signe de pluralité *z* : *z-indu-ke-t-z*. Le *ke* se trouvera intercalé afin de conserver *t* & *ke* qui ne pouvaient pas se suivre (1).

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	bn.	lab.	fou.
<i>Zagiz</i>	<i>Bizairza</i>	—	<i>Zairzala</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Zagidazan</i>	<i>Zairzadan</i>	—	<i>Zetzadan</i>	<i>Zitzedan</i>
<i>Zagizan</i>	<i>Zaitan</i>	—	<i>Zetzan</i>	<i>Zitzan</i>
<i>Zagiguзан</i>	<i>Zairzagun</i>	—	<i>Zetzagun</i>	<i>Zitzegun</i>
<i>Zagiezан</i>	<i>Zaitaten</i>	—	<i>Zetzaten</i>	<i>Zitzen</i>

IMPARFAIT.

<i>Zengidazan</i>	<i>Zintzadan</i>	—	<i>Zintzadan</i>	<i>Zintzadan</i>
<i>Zengizan</i>	<i>Zintzan</i>	—	<i>Zintzan</i>	<i>Zintzan</i>
<i>Zengiguзан</i>	<i>Zintzagun</i>	—	<i>Zintzagun</i>	<i>Zintzagun</i>
<i>Zengiezан</i>	<i>Zintzaten</i>	—	<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzaten</i>

L'impératif & le subjonctif biscaien dérivent de *egin*; ces mêmes modes, dans tous les autres dialectes, sont formés par *ezan*. L'impératif est le présent de l'indicatif primitif; dans quelques dialectes on le fait suivre de la conjonction *la* „que”. Comp. les auxiliaires *egin* & *ezan*. Le *guip* a changé la voyelle initiale, selon la règle, en *a*. Le présent de l'indicatif *zezat* était donc *zazat*, & *zazat* + *n* donne *zazadan*; & *zazadan* avec le *it* caractéristique supplémentaire du pluriel fait *zairzadan* (2).

(1) Voir ch. III.

(2) Voir ch. XI, § 4.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
<i>Zaikedaz</i>	<i>Zairzaket</i>	<i>Zairzaket</i>	<i>Zirzaket</i>
<i>Zaikez</i>	<i>Zairzake</i>	<i>Zairzake</i>	<i>Zirzake</i>
<i>Zaikeguz</i>	<i>Zairzaguke</i>	<i>Zairzakegu</i>	<i>Zirzakegu</i>
<i>Zaikeez</i>	<i>Zairzakete</i>	<i>Zairzakete</i>	<i>Zirzake</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Zeinkedaz</i> (1)	<i>Zinzaket</i>	—	<i>Zenzaket</i>
<i>Zeinkez</i>	<i>Zinzake</i>	—	<i>Zenzake</i>
<i>Zeinkeguz</i>	<i>Zinzaguke</i>	—	<i>Zinzakegu</i>
<i>Zeinkeez</i>	<i>Zinzakete</i>	—	<i>Zenzakeye</i>

IMPARFAIT.

<i>Zeinkedazan</i>	<i>Zinzakedan</i>	<i>Zinzakedan</i>	<i>Zenzakedan</i>
<i>Zeinkezan</i>	<i>Zinzakean</i>	<i>Zinzakean</i>	<i>Zenzakian</i>
<i>Zeinkeguzan</i>	<i>Zinzakegun</i>	<i>Zinzakegun</i>	<i>Zenzakegun</i>
<i>Zeinkeezan</i>	<i>Zinzaketen</i>	<i>Zinzaketen</i>	<i>Zenzakien</i>

Le potentiel est celui du verbe *edin* en biscaïen; les autres dialectes ont pris celui de *ezan*. Le biscaïen aimant à ajouter le signe de pluralité supplémentaire *z*, *zaike*t, (de *z-edi-ke-t*) est devenu *zaike*t + *z* ou *zaikedaz*. Ces flexions n'offrent aucune difficulté; comparez les deux verbes *edin* & *ezan*.

Toute cette conjugaison étant employée pour exprimer un singulier honorifique, on en a formé une autre, pareille à celle-ci, mais avec *e* (pour *te*) en plus, suivant le caractère modal *ke*; *zaikedaz* est devenu *zaikeedaz*. Il serait superflu, croyons-nous, de répéter ces trois temps qui sont formés très régulièrement.

(1) Il y a une faute d'impression chez Zavala; *zeinkeedaz* est le pluriel du pluriel. L'auteur écrit cependant les deux *e* dans l'un & dans l'autre temps; le futuro imperfecto, p. 126; le preterito remoto p. 130.

CHAPITRE XV.

LE VERBE AUXILIAIRE *IZAN* „ÊTRE”.

La signification de *izan* correspond généralement à „être”; nous disons généralement, puisque dans quelques dialectes *izan* prend le sens de „avoir”. (Voir la syntaxe.)

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
<i>Nai</i>	<i>Nai</i>	<i>Ni</i>	<i>Nai</i>	<i>Ni</i>
<i>ai</i>	<i>ai</i>	<i>Hi</i>	<i>ai</i>	<i>Hi</i>
<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>
<i>Gara</i>	<i>Gera</i>	<i>Gire</i>	<i>Gara</i>	<i>Gira</i>
<i>Zara</i>	<i>Zera</i>	<i>Zire</i>	<i>Zare</i>	<i>Zira</i>
<i>Dira</i>	<i>Dira</i>	<i>Dire</i>	<i>Dirade</i>	<i>Dira</i>

Ailleurs (1) nous avons déjà reconnu la difficulté d'expliquer le présent de l'indicatif, & n'ayant aucune hypothèse plausible à offrir, nous devons continuer à avouer notre ignorance, quant à la formation de ce temps.

On a voulu envisager le présent comme temps primitif, d'où les autres temps (l'imparfait surtout) seraient dérivés, ce qui serait possible (bien que nous ne voyions pas comment), mais ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il paraîtrait plutôt que l'aoriste a existé dans beaucoup de langues avant le présent (2). L'accumulation d'hypo-

(1) *Etude sur l'Origine des Verbes auxiliaires.*

(2) A. H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 277.

thèses pour expliquer le présent, est telle, qu'il nous a paru inutile de les mentionner ici.

Les trois personnes du pluriel se terminaient autrefois, en souletin, en *de* : *girade*, *zirade*, *dirade* (1). La 3^{me} perf. plur. *dirade* se trouve aussi en guipuzcoan : *Ezen eguzkiaren jayet aldean diraden hizkerak dakitzan batek* (2). „Car quelques-uns qui connaissent les bavards qui sont dans la patrie du soleil”...

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé le pluriel (du pluriel) *zar'e*, b. (pour *zarete*); *zerate*, g., *zarete* l. & bn.; *ziraye*, f., avec *y*, pour éviter l'hiatus causé par la chute du *z*.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
<i>Nintzan</i>	<i>Ninzan</i>	<i>Nintzen</i>	—	<i>Nintzan</i>
<i>Intzan</i>	<i>Inzan</i>	<i>Hintzen</i>	<i>Inzen</i>	<i>Hintzan</i>
<i>Zan</i>	<i>Zan</i>	<i>Zen</i>	<i>Zen</i>	<i>Zen</i>
<i>Gintzan</i>	<i>Giñan</i>	<i>Ginen</i>	—	<i>Ginen</i>
<i>Zintzan</i>	<i>Ziñan</i>	<i>Zinen</i>	—	<i>Zinen</i>
<i>Zirean</i>	<i>Ziran</i>	<i>Ziren</i>	<i>Ziraden</i>	<i>Ziren</i>

L'imparfait, au contraire, s'explique sans difficulté; ce temps suit la règle générale; il est formé du thème, précédé de la caractéristique du pronom-sujet, & suivi de la terminaison *an*; il a de plus le *n*, que nous appelons mystérieux & qui se trouve dans l'imparfait de presque tous les verbes (3); ainsi *n-inz* (pour *iz*)-*an* fait *ninzan* „j'étais”; ce qui est la forme guipuzcoane, encore usitée de nos jours. La 2^{me} personne formée de *h-inz-an* fait *hinzan* ou *inzan*, selon les dialectes.

La 3^{me} personne offre une petite irrégularité. Par analogie avec les autres verbes, on aurait pu s'attendre à *zizan* ou à *izan*, puisque le bisciaïen n'a souvent pas la caractéristique de la 3^{me} personne,

(1) Voir Dechepare, *Poésies*, p. 30, 59.

(2) Larramendi, *Dicc.*, p. ccxiv.

(3) Ch. xi, § 7.

comme c'est le cas pour les verbes *eroan*, *egin*, *entzun*, &c. (1) Dans ce cas-là le *i* aurait été initial, ce qui est rare; & il nous semble qu'il s'est perdu ici, ainsi que dans les 3^{mes} personnes de l'imparfait des conjugaisons relatives. On retrouve le *i* dans l'imparfait du potentiel, où il est précédé de *l* : *lizate* „il ferait”, & dans ce que l'on croit être l'imparfait du subjonctif, & où les dialectes basques français écrivent un *l* initial; *zen* est devenu *lizēn*. *Orduan hec has cequiizquion oihoitz eguiten parti licen hayen comarquetaric*. Marc v, 17. „Alors ils se mirent à le prier de se retirer de leurs quartiers”. Comparez encore le verset 18 du même chapitre & ch. iv, 27.

Le *z* de *izan* est souvent devenu *iz*, surtout quand il est précédé de *n*; ceci est un phénomène très ordinaire en basque; comparez *entzun* = *entzun*; *berze* = *bertze*, &c. Un auteur biscaïen écrit même *izan* pour *izan* : *Semea bizi izan izan* (2). „Le fils vécut”...

Les 2^{mes} personnes plur. étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé pour le pluriel : *zintzen* ou *zineen*, b., *zĩñaten*, g., *zineten*, lab. bn., *zinien*, f.

PARFAIT DÉFINI.

Izan ninzan „je fus”.

PARFAIT INDÉFINI.

Izan naiz ou *naiz* ou *niiz* „j'ai été”.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Izan izan ninzan (guip.) „j'avais été”.

Izan se conjugue avec lui-même, comme en italien; on dit : je suis été, & par conséquent le parfait défini *izan ninzan* signifie „j'étais été”, c'est à dire que c'est le plus-que-parfait. Nous devons renvoyer le lecteur au ch. xii, § 3 & 10, où la formation de ces temps a été

(1) V. p. 146.

(2) L'auteur est indiqué chez Zavala (*Verbo vasq.*, p. 18, n° 19) par les initiales D. J. J.

discutée. Liçarrague se sert de la périphrase du plus-que-parfait pour exprimer le parfait défini; p. ex. *Jarreiki iṣan ɯaiṣkan*. Marc 1, 20. „Ils le suivirent”.

OBTATIF OU POTENTIEL PRIMITIF (FUTUR ET CONDITIONNEL).

PRÉSENT.

Niṣate

Hiṣate

Date

Girate

Zirate

Dirate

IMPARFAIT.

Nintṣate

Hintṣate

Liṣate

Ginate

Zinate

Lirate

Ce mode est formé régulièrement, seulement la terminaison *ke* ne s'est maintenue qu'en guipuzcoan, du moins dans l'imparfait; le présent est inconnu. Dans tous les autres dialectes elle est *te* ou *teke*. Nous avons discuté ailleurs (ch. XIII, § 10) la valeur de ces variantes. Le présent est aujourd'hui en usage comme futur, & l'imparfait est devenu conditionnel, ou est resté optatif sous le nom de conditionnel.

Les dialectes basques français sont les seuls qui aient conservé l'usage du futur; ce temps est rendu dans les autres dialectes par périphrase. Le souletin a les deux formes *niṣate* & *niṣateke*, futur; & *nintṣake* & *nintṣateke*, conditionnel (1).

La seule irrégularité qui se trouve dans le potentiel est le *r* de la 3^{me} perf. plur. de l'imparfait: *lirate* pour *liṣate*. Le bisciaïen a conservé le *ɯ*, qui s'écrit *iṣ*.

FUTUR.

Iṣango naiṣ, iṣanen niṣ „je serai”.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Iṣango ninṣan ou *iṣanen ninṣan* „j'aurai été”.

Et aussi en guipuzcoan, selon Lardizabal, *iṣan iṣango naiṣ*.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 360 & 386.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Ce temps, auquel nous rendons ici son nom inexact, est ainsi qu'il fuit dans les dialectes différents :

guip.	foul.	bisc.	lab.	bn.
<i>Nintzake</i>	<i>Nintzate</i>	<i>Nintzateke</i>	<i>Nintzateke</i>	—
<i>Intzake</i>	<i>Hintzate</i>	<i>Intzakete</i>	—	—
<i>Lizake</i>	<i>Lizate</i>	<i>Litzateke</i>	—	<i>Lizake</i>
<i>Gĩnake</i>	<i>Ginate</i>	<i>Gintzatekez</i>	<i>Ginateke</i>	—
<i>Zĩnake</i>	<i>Zinate</i>	<i>Zintzatekez</i>	—	—
<i>Lirake</i>	<i>Lirate</i>	<i>Litzatekez</i>	—	<i>Lirateke</i>

PASSÉ.

<i>Nintzakean</i>	<i>Nintzatekian</i>	<i>Nintzatekean</i>	—	—
<i>Intzakean</i>	<i>Hintzatekian</i>	<i>Intzatekean</i>	—	—
<i>Lizakean</i>	<i>Zatekian</i>	<i>Litzatekean</i>	—	—
<i>Gĩnakean</i>	<i>Gintzatekian</i>	<i>Gintzatekean</i>	—	—
<i>Zĩnakean</i>	<i>Zinatekian</i>	<i>Zintzatekean</i>	—	—
<i>Litzatekean</i>	<i>Ziratekian</i>	<i>Litzatekezan</i>	—	<i>Liratekeen</i> (?)

Les dialectes guip. & foul. ont conservé au présent la forme la plus simple & la plus pure; *teke* nous paraît être une tautologie. Le labourdin a perdu, à ce qu'il paraît, toutes les flexions, à l'exception de celle de la 1^{re} personne. Les autres sont remplacées par celle du potentiel de *edin* : *neinteke*, *heinteke*, *laiteke*, *gintezke*, *zintezke*, *litezke*; on trouve ces flexions écrites : *ninteke*, &c. (1), sans le *e*, distinction conventionnelle (si elle est observée) & sans aucune valeur. Le passé est alors *nintekian*, ou comme l'écrit M. Inchauspe *ninteken*.

(1) Voir Inchauspe, *Verbe basque*, p. 468, — & le *Guide ou Manuel de la Conversation*, Bayonne, 1862.

IMPÉRATIF.

Aižen „fois”*Biž* „qu'il soit”*Zaren* „soyez”*Bitež* „qu'ils soient”

Aižen, b., *hižan*, f. „fois”, est au fond la 2^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif *aiž* ou *hiž* „tu es”, suivie de la conjonction *n* „que”. Il en est de même de *žaren* pour *žare-n*. *Biž* est formé de *b-iž*, comme *begi* „fais” de *b-egi*.

Le pluriel est formé par *te*, & *bižte* est devenu *bitež*, apparemment par raison d'euphonie.

La 2^{me} personne du pluriel étant devenue un singulier honorifique, on a formé *žareten*, bn. (1), & *žirayen*, soul.

D'habitude l'impératif est conjugué par périphrase, & dans ce cas-là c'est *edin* qui est l'auxiliaire. Comparez ce verbe.

Ižan adi„ *bedi*„ *žaitē*, pour *žadite* (*žaitēžte* plur. du plur.).„ *bediž*

Le labourdin a les variantes *žite* & *žitežte*; le *a* radical s'est perdu.

SUBJONCTIF.

Nous ignorons si autrefois on rendait ce mode par l'indicatif, suivi de la conjonction *n* „que”, comme c'était le cas avec le verbe *eduki*. C'est assez probable, mais nous n'en avons pas trouvé d'exemple jusqu'à présent.

Le subjonctif, le potentiel &, comme nous venons de le voir, l'impératif, sont formés à l'aide de *edin* dans tous les dialectes.

(1) *Čareten bada čuec perfect.* Matth. v, 48.

Le présent & l'imparfait de l'indicatif de *edin*, suivis de la conjonction *n* „que”, forment, avec l'adjectif verbal *izan*, le présent & l'imparfait du soi-disant subjonctif: *izan nadin* „que je fois”; *izan nendin* „que je fusse”.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

	bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Izan</i> {	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>
	IMPARFAIT.				
	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendadin</i>

Comme ces flexions ont été discutées au paragraphe sur le verbe *edin*, il est superflu de citer toutes les personnes. Nous citerons plutôt les variantes biscariennes du présent & de l'imparfait, ainsi que les deux futurs que Zavala donne encore à ce mode. Les variantes sont :

PRÉSENT.

Naitean
Aiten
Daiten
Gaitezan
Zaitezan
Daitezen

IMPARFAIT.

Nintean
Intean
Zitean
Gintean
Zintezan
Zitezan

Est-ce que l'usage aurait admis ces flexions comme variantes de *nadin* & de *nendin*? Nous en doutons; elles paraissent appartenir à l'optatif, & par conséquent elles ne peuvent avoir la même signification que celles du subjonctif. Ensuite si elles appartiennent à l'optatif, elles sont mal formées. L'optatif est *naite*, & *naite* + *n* donne *naiten* & non *naitean*.

Mais citons d'abord tout le subjonctif (les premières personnes seulement), comme Zavala le donne, & nous verrons alors la cause de la confusion.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Sartu nadin ou *naitean* „que j'entre”.

FUTUR DU PRÉSENT.

Sartu nadikean ou *naitekean* „que j'entre”.

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sartu nendin ou *nintean* „que j'entraffe”.

FUTUR DU PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sartu nendikean ou *nintekean* „que j'entraffe”.

A l'exception de *nadin*, &c., & de *nendin*, &c., tous ces temps sont embrouillés ou imaginaires; & les exemples que Zavala cite lui-même nous le prouveront; ils ne correspondent nullement avec les flexions comme il nous les donne.

Zavala embrouille d'abord les temps du subjonctif & ceux de l'optatif. L'optatif, comme auxiliaire, correspond au futur & au conditionnel; si *sartu nadikean* ou *naitekean* existe, c'est le présent de l'optatif; *naiteke* ou *nadike* suivi de la conjonction *n* „que”. Mais ceci aurait donné *naiteken* & non *naitekean* ou *nadikean*, comme l'écrit Zavala. D'où vient le *a*? Ou plutôt d'où vient toute la flexion? ou tout le temps? Zavala, plus que tout autre, aurait dû donner des exemples à l'appui de sa conjugaison; or, il cite pour le futur du présent l'exemple suivant : *yaufi ez zaitekezala* (1). „Afin que vous ne

(1) *Verbo vasc.*, p. 28, n° 18.

tombiez pas''. *Zaitekezala* est formé de *zaitekez* + *la*; c'est la 2^{me} perf. plur. du présent du potentiel; mais pour Zavala, qui ne s'est pas rendu compte de la formation des flexions, *la* remplace *n* ou *an*, & *zaitekezala* est pour *zaitekezan* + *la*; & si *zaitekezan* est la 2^{me} perf. plur., il s'en suit que *naitekean* (voir le tableau) est la 1^{re} personne. Ce raisonnement nous donne le „futur du présent”.

Pour le futur de l'imparfait l'auteur cite l'exemple suivant : *eguin ceitekeala* (1) „qu'on composât”. Nous avons ici exactement la même erreur que dans l'autre futur. *Zeitekeala* est la 3^{me} perf. de l'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel suivi de *la* „que”: *zeiteke* + *la*. Pour Zavala cette flexion est *zeitekean* + *la*, & par conséquent la 1^{re} personne, sans *la*, est *nintekean*. Il a obtenu comme l'on voit, les flexions qu'il donne, par déduction; mais les auteurs biscaïens qu'il cite ne s'en servent pas.

Il en est de même de sa variante du présent du subjonctif *naitean*, qui n'existe pas non plus. Les auteurs biscaïens font usage de *naiteala*, c'est-à-dire du présent de l'optatif *naite* (pour *nadite*) + *la*, & Zavala en conclut qu'il y a un temps *naitean*, qu'il place encore par erreur au nombre de ceux du subjonctif.

La variante de l'imparfait du subjonctif *nintean* provient donc d'une flexion *ninteala*, dont il ne donne pas d'exemple, & nous pouvons nous en passer, car *ninteala* fera pour *neinte* + *la*, c'est-à-dire la 1^{re} perf. du conditionnel (autrefois imparfait) de l'optatif.

Les flexions que Zavala donne pour le futur du prétérit *nendikean* ou *nintekean* existent; mais elles appartiennent à l'imparfait du potentiel, formé du conditionnel en y ajoutant la caractéristique du passé *an*. Comparez l'optatif ou potentiel qui suit.

POTENTIEL.

Le potentiel de *iʒan* étant en usage pour le futur & pour le conditionnel, tous les dialectes ont formé un optatif périphrastique à l'aide de *edin* „pouvoir”.

(1) *Verbo vasç.*, p. 28, n° 20.

Le présent est *nadike*, mais la terminaison *ke* est de nos jours *te* ou *teke* dans tous les dialectes. Comme d'habitude le *d* s'est perdu. Comparez, pour les détails, la conjugaison intransitive de *edin*.

PRÉSENT.

bisc.	foul.	lab.	guip.	bn.
<i>Naité</i>	<i>Naité, naitéke</i>	<i>Naitéke</i>	<i>Naitéke</i>	<i>Naitéke</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

L'imparfait de l'opratif de *edin* est *nendike*, &c., qui se retrouve comme *neinteke*, b., l. & f., & *nindeke*, g.

Nous savons que l'imparfait de l'opratif ou potentiel des verbes primitifs est en usage comme conditionnel; *izan neinteke* signifie donc „je pourrais être”; & puisqu'il a fallu pouvoir exprimer l'imparfait, on a suffixé la caractéristique du passé *an*, à ce conditionnel (imparfait primitif); ainsi *izan nendikean* signifie „je pouvais être”.

Nous citerons seulement les 1^{res} personnes; on peut trouver les détails dans le paragraphe sur *edin*.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Nainteke</i>	<i>Nindeke</i>	<i>Nainteke</i>	<i>Nainteke</i>	<i>Nindaiteke</i>

IMPARFAIT.

Nendikean Nindekean Ninteken Nintekian —

LE POTENTIEL BISCAÏEN.

Le potentiel & le subjonctif biscaïen, selon Zavala, ont le double des temps de ce qu'ont ces mêmes modes dans les autres dialectes, différenciés de la même manière par *te* & par *teke*, tant dans la conjugaison transitive qu'intransitive (comparez le tableau de ces modes, p. 188), & dans le but de distinguer, ce que Zavala nomme,

le présent & le futur. A côté de *naite*, présent, se trouve *naiteke*, futur, quoique ces deux temps ne soient que des variantes; à côté de *neinte* il y a *neinteke*, & à côté de *neintean* il y a *neintekean*. Ce dernier temps, appelé par Zavala „preterito remoto”, est rendu par : *pudo*, *habria podido* & *podria*; c'est-à-dire par : „je pus, j'aurais pu ou je pourrais”. Comme nous l'avons déjà dit, la signification des temps basques n'est pas vague à ce point là; elle ne l'est même pas du tout.

LE POTENTIEL LABOURDIN.

Le présent & le passé du conditionnel (formé de *izan*) ne paraissent pas être en usage en labourdin, & ont été remplacés par le conditionnel & l'imparfait du potentiel de *edin*. On exprime le présent „je ferais” par *ninteke*, & le passé „j'aurais été” par *nintekeien* (mieux *nintekeian*), Manuel, & *ninteken*, Inchauspe.

§ 2.

Les six conjugaisons relatives de l'auxiliaire izan.

N° 1.

Datif de la 1^{re} personne „à moi”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Arzai</i>	<i>Arzait</i>	<i>Hatzait</i>	<i>Hirzait</i>	<i>Arzait</i>
<i>Yai</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>
<i>Zarzataz</i>	<i>Zarzaizkit</i>	<i>Zarzaizkit</i>	<i>Zirzait</i>	—
<i>Yataz</i>	<i>Zaizkit</i>	<i>Zaizkit</i>	<i>Zaizt</i>	—

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Intzatan</i>	<i>Intzaidan</i>	<i>Hintzautan</i>	<i>Hintzeitan</i>	—
<i>Yatan</i>	<i>Zitzadan</i>	<i>Zitzautan</i>	<i>Zeitan</i>	—
<i>Zintzatazan</i>	<i>Zintzaitzan</i>	<i>Zinizautan</i>	<i>Zintzeitan</i>	—
<i>Yatazan</i>	<i>Zitzazkidan</i>	<i>Zitzaitan</i>	<i>Zeiztan</i>	—

L'ordre dans lequel les parties constituanes de la flexion du verbe intransitif se suivent est celui-ci : nominatif, thème verbal, datif. Ainsi *hitzait* „tu es à moi” est composé de *hi-iz-a-t*.

Toutes ces flexions ont assez souffert, & ce n'est que par l'appui réciproque qu'elles se donnent qu'on arrive à les analyser. L'origine de l'*i* introduit par tous les dialectes, excepté par le biscaien, est obscure ; cet *i* devient *u* dans quelques variétés labourdines ; & disparaît dans le conditionnel guipuzcoan. Nous avons déjà fait remarquer que la variante *iz* pour *z* se rencontre très souvent en basque. Le biscaien *atzar*, en restituant le *h* initial, *hartzar* est donc une forme régulière : *h-iza-t* (1). La voyelle initiale du thème est devenue *a* dans quatre dialectes & s'est maintenue en souletin. *Atzar*, sous ses cinq formes différentes, s'explique parfaitement bien. Ajoutons que Dechepare n'écrit pas le *t* ; on trouve, page 34 : *helçaquiçat*, aujourd'hui *hel çakitzar*.

La 3^{me} personne a un *y* initial, qu'il ne faut pas confondre avec cette même initiale dans la conjugaison familière, où elle correspond au *d* mouillé & aussi au *z* des autres dialectes, le mouillement de l'initiale, quelle qu'elle soit (2), étant une des caractéristiques de cette conjugaison. Le même fait phonétique s'est produit ici comme dans les conjugaisons familières, *y* correspond à *z*. *Yituar*, bisc. = *ditiar* foul. = *çitiar*, bn. *Berce borz talent irabaci citiar heçaz*.

(1) Larramendi cite *achat* bisc. = *atzar*.

(2) Zavala dit lui-même, *Verbo vasc.*, p. 55, 56, n° 146, que ce qu'il écrit *nayeunkec* se prononce *ñeunkec* ; c'est-à-dire que le *n* est mouillé.

Matth. xxv, 20. „Cinq autres talents, je les ai achetés avec ceux-ci”. La flexion aurait dû avoir le *i* initial *iṣait*, *iṣa* + *t*; puisque le pronom sujet est absent; mais comme dans l'imparfait *ṣan*, *ṣen*, il s'est perdu, & le *ṣ* est devenu *y* en biscaïen.

Les personnes du pluriel ont le signe de pluralité propre à chaque dialecte; en biscaïen *ṣ*: *ṣ-atṣat-ṣ* = *ṣatṣadaṣ*; en guip & lab. *ṣk*: *ṣatṣaiṣkit*. Le souletin n'écrit pas le signe de pluralité supplémentaire. *Neure jaun Maitea*, *joan ṣatṣaiṣkit lurretik* (2). „Mon cher Maître vous vous êtes (vous m'êtes) en allé de la terre”. Nous n'avons trouvé malheureusement que bien peu de flexions chez Liçarrague.

L'imparfait est formé du thème, précédé du sujet & suivi du datif, & puis de la terminaison. Nous y trouvons encore ce que nous nommons le *n* mystérieux. *H-inṣa-t-an* donne *hintṣadan*, avec les variantes propres à chaque dialecte. La 3^{me} personne a dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, le *ṣ* initial, caractéristique de la personne. *Z-iṣa-t-an* a donné *ṣitṣadan*. Le biscaïen a conservé le *t*, & a perdu le *i* initial (qui réparait au conditionnel), par suite de quoi le *ṣ* devient initial & s'écrit *y* comme au présent. Cette forme correspond assez bien au souletin *ṣeitan*; mais là le *a* thématique est devenu *e*. Cette 3^{me} personne de l'imparfait s'est petit à petit corrompue en souletin d'une façon étonnante dans toutes ces conjugaisons; elle est arrivée à avoir la même forme que les 3^{mes} personnes du verbe *eroan* employé pour „avoir”! Ainsi l'on trouve chez M. Inchauspe les flexions suivantes :

	AVOIR.	ÊTRE.
„à moi”	<i>Zeitan</i>	<i>Zeitan</i>
„à toi”	<i>Zeyén</i>	<i>Zeyén</i>
„à lui”	<i>Zeyon</i>	<i>Zeyon</i>
„à nous”	<i>Zeikun</i>	<i>Zeikun</i>
„à vous”	<i>Zeṣun</i>	<i>Zeṣun</i>
„à eux”	<i>Zeyen</i>	<i>Zeyen</i>

(1) Axular, p. 3, anc. éd.; XIII, nouv. éd.

Que croire de pareilles formes? La belle théorie que les verbes „être” & „avoir” ne font qu’un, n’aurait-elle pas aidé à modifier ces flexions. Nous le craignons beaucoup, & personne ne fera surpris que nous considérons ces 3^{mes} personnes, jusqu’à preuve du contraire, comme corrigées, peu importe dans quel siècle & par quel auteur. On aura déjà fait une concession bien large en admettant que dans la bouche du peuple *zerautan* & *zitʒadan* en soient arrivés, tous les deux, à aboutir à *zeitan*. Mais admettre que les six flexions indiquées arrivent toutes à un même résultat, comme coulées dans un moule, cela n’est guère possible. Mais ce qui prouve sans conteste l’erreur de ces formes, c’est qu’il y a deux siècles ces flexions n’étaient pas pareilles. Larramendi écrit la 2^{me} personne du pluriel : *zintʒaiʒtan*, ce qui fera une faute typographique.

Nous citerons ici ces flexions sous une forme mieux conservée. *Zeit*an fert pour *zerautan* (avoir) & pour *zitʒadan* (être). *Zey*an pour *zeraukan* (avoir) & pour *zitʒayan* (être). *Zeyon* pour *zerokan* (avoir) & pour *zitʒakon* (être).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Intʒaket</i>	<i>Intʒaket</i>	—	<i>Hintʒeiket</i>	—
<i>Litʒaket</i>	<i>Litʒaket</i>	<i>Litʒaiket</i>	<i>Litʒeiket</i>	—
<i>Zintʒakedaʒ</i>	<i>Zintʒaizkiket</i>	<i>Zintʒaizkiket</i>	<i>Zintʒeiket</i>	—
<i>Litʒakedaʒ</i>	<i>Litʒaizkiket</i>	<i>Litʒaizkiket</i>	<i>Litʒeizket</i>	—

Ce temps, qui est l’imparfait du potentiel propre de *iʒan*, est formé régulièrement. *Intʒaket*, b., pour *hintʒaket*, est composé de *h-iʒan*, & avec le *n* mystérieux *inʒan-ke-t* „je-puis-être-à-toi = je te ferais”.

Puisque la 3^{me} personne a le *l* initial, le *i* initial de *iʒan* (qui s’est perdu dans la 3^{me} pers. de l’imparfait, & avait laissé le *ʒ* de *ʒan*, comme initiale, lequel *ʒ* s’est corrompu en *y*), a reparu, & le biscalien correspond de nouveau avec tous les autres dialectes. La

2^{me} perf. plur. a la caractéristique supplémentaire du pluriel; τ en biscaien & τki en guip. & lab. *Zintakeda τ* est pour *zintaket* + τ .

Le souletin s'est fortement corrompu; d'abord $\tau\tau$ pour τ , comme ont les autres dialectes; ensuite le a thématique est devenu e , & un i a été intercalé dont l'origine est obscure. Pourrait-on admettre une variante *hintzeyet*, avec y pour le k élidé par les uns & conservé par les autres, ce qui aurait fini par produire une forme où se trouve & l' y & le k ? Nous l'ignorons.

Le guipuzcoan & le labourdin ont intercalé dans les personnes plurielles le signe de pluralité supplémentaire τki . *Zintaitzikiker* est formé de τ -*intza*- τki -*ke*- τ . Le i qui suit a n'importe pas ici; il se trouve souvent en labourdin dans le substantif verbal en *ien*: *izaitien*; il ne change rien à la flexion. La 3^{me} perf. plurielle „ils me feraient” est *litzaitzikiker* de *l-itzza*- τki -*ke*- τ .

Ce conditionnel dont l'origine, tant comme forme que comme signification, s'est perdue, reparait sous une forme corrompue en guipuzcoan, & sous la même forme en labourdin, comme conditionnel du potentiel. *Litzaiket*, lab., est en usage pour „il me ferait” & „il pourrait m'être”. Ce n'est pas ici la première fois que nous voyons le conditionnel reprendre par moment sa signification primitive de potentiel.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akit</i>	<i>Akit</i>	<i>Hakit</i>	<i>Hakit</i>	<i>Hakit</i>
<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	—
<i>Zakidaτ</i>	<i>Zakizkit</i>	<i>Zakizkit</i>	<i>Zakitτat</i>	—
<i>Bekidaτ</i>	<i>Bekitτat</i>	<i>Bekizkit</i>	<i>Bekitτat</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Akidan</i>	<i>Akidan</i>	<i>Akidan</i>	<i>Hakidan</i>	—
<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	—
<i>Zakidaτan</i>	<i>Zatτaitzikidan</i>	<i>Zakizkidan</i>	<i>Zakitτtadan</i>	—
<i>Dakidaτan</i>	<i>Dakizkidan</i>	<i>Dakizkidan</i>	<i>Dakitτtadan</i>	—

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Enkidan</i>	—	—	<i>Henkidan</i>	—
<i>Ekidan</i>	<i>Zekidan</i>	<i>Zakidan</i>	<i>Lekidan</i>	—
<i>Zenkidaʒan</i>	<i>Zintʒaiʒkidan</i>	<i>Zintaʒkidan</i>	<i>Zintʒakidan</i>	—
<i>Ekidaʒan</i>	<i>Zekiʒkidan</i>	<i>Zitaʒkidan</i>	<i>Lekiʒtan</i>	—

Il est clair que l'impératif & le subjonctif ne sont pas formés de *iʒan*, ni de *edin*. Le thème de toutes ces flexions est *ekin*. Zavala admet *ekin* (1), en même temps que *egin*, sans dire s'il considère ces deux mots comme des variantes, ce qui nous paraît être probable. *Egin* est „faire” & *ekin* est „faire avec ardeur” (2). Larramendi n'en cite que deux flexions : *akio* & *ʒakitʒa*, *ʒakitʒate*, qu'il traduit par : profigue, profeguid „poursuis, poursuivez”. Ce sont les 2^{mes} personnes de l'impératif, & ce sont les mêmes qui servent comme telles pour l'auxiliaire avec le datif „à lui” inhérent (3).

Il y a, il est vrai, *ekin* qui signifie entreprendre, attaquer, commencer (4), & il ne serait pas impossible que deux noms verbaux, différents à l'origine, fussent venus aboutir à une même forme; mais il nous semble que *ekin* „faire avec ardeur”, employé par Larramendi dans le sens de poursuivre pour „continuer”, a pu prendre le sens de poursuivre pour „attaquer”. C'est donc toujours le même *ekin*, du moins selon toute probabilité.

Pour la mutation du *g* en *k* (*ekin* pour *egin*), il y a plusieurs exemples à citer; mais les meilleurs exemples sont ceux où *egin* même a *k* pour *g*, comme dans les mots composés *ogikiña* & *okhinʒa*.

L'auxiliaire du subjonctif, de l'impératif & du potentiel de *iʒan*,

(1) *Verbo vasc.*, p. 5, n° 71.

(2) Hacer con ahinco, v. Larramendi, Diçl., p. 417.

(3) *Jauna, hel aquio ene incredulitateari*. Marc ix, 24. „Seigneur viens (en aide) à mon incrédulité”.

(4) Comp. notre Diçl.

quand il n'y a pas de régime indirect à exprimer, est *edin*, comme nous l'avons dit; mais il n'y a aucun doute ici que nous n'avons pas à faire à *edin*; la mutation de *d* en *k* n'existe pas; *ekin* est bien le thème.

L'impératif est formé régulièrement. La voyelle initiale *e* devenue *a*, selon la règle, dans la 2^{me} personne *hakir*, reparait dans la 3^{me} personne *bekir*. Les personnes du pluriel ont toutes le signe de pluralité supplémentaire adopté par chaque dialecte; *ɿ*, bisc.; *ɿki*, guip.; *ɿɿ*, soul.; — *Zakidaɿ* est formé de *ɿ-eki-t-ɿ*, bisc.; *ɿ-eki-ɿki-t*, guip. & lab.; *ɿ-eki-ɿɿ-t*, soul. Cette personne étant en usage pour le sing. honorifique, on a formé *ɿakiɿkidate*, g., l. & *ɿakitɿade*, soul.

La 3^{me} perf. du plur. en guipuzcoan a *ɿɿ*, comme le souletin, au lieu de *ɿki*; il y a donc ici un mélange de variétés.

Le subjonctif est généralement régulier; mais en guip. & en lab. on trouve la syllabe *ɿa* intercalée dans quelques personnes du pluriel. *Zaɿaiɿkidan*, g., devrait être, comme en labourdinois, *ɿakiɿkidan*. Nous devons renvoyer le lecteur, afin de ne pas trop nous répéter, au paragraphe suivant (le potentiel) où ce *ɿa*, qu'il ne faut pas confondre avec *ɿɿ*, signe de pluralité, a été discuté en détail.

Le signe de pluralité *ɿ* est devenu *ɿt* en souletin. L'impératif *ɿakitɿat*, qui est au fond l'indicatif, suivi de *n* „que”, aurait donné *ɿakitɿadan*, mais on trouve *ɿakiɿtadan*.

Le labourdinois a une autre irrégularité dans les personnes du pluriel; on y trouve *ɿaɿ* pour *ɿaɿ*, souletin. On se rendra mieux compte de la confusion dans ces flexions en les comparant aux flexions biscariennes, qui sont correctes. *Zenkidaɿan* est formé de *ɿ-enki-t-ɿ-n*. En prenant pour signe de pluralité *ɿki*, au lieu de *ɿ*, on aura *ɿ-enki-ɿki-t-n* = *ɿenkiɿadan*; & en prenant *ɿɿ*: *ɿ-enki-ɿɿ-t-n* = *ɿenkiɿadan*. La flexion actuelle, tant en labourdinois qu'en souletin, paraît s'être formée par hyperthèse de *ɿa*. L'emploi de *ɿki*, pour signe de pluralité, aura aussi contribué pour sa part à produire de la confusion dans ces flexions dont le thème est *eki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Akiket</i>	<i>Akiket</i>	—	<i>Hitakit</i>	—
<i>Dakiket</i>	<i>Dakiket</i>	<i>Dakiket</i>	<i>Ditakidat</i>	—
<i>Zakikedaꝯ</i>	<i>Zarꝯaizꝯkiket</i>	<i>Zitaꝯkiket</i>	<i>Zitakit</i>	—
<i>Dakikedaꝯ</i>	<i>Dakizꝯket</i>	<i>Dakizꝯket</i>	<i>Ditakizꝯtat</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Einkiket</i>	<i>Intꝯaikiket</i>	—	<i>Hintakit</i>	—
<i>Leikiket</i>	<i>Litꝯaikiket</i>	<i>Litꝯaiket</i>	<i>Leikit</i>	—
<i>Zeinkikedaꝯ</i>	<i>Zintꝯaizꝯkiket</i>	<i>Zintꝯaizꝯkiket</i>	<i>Zintakit</i>	—
<i>Leikikedaꝯ</i>	<i>Litꝯaizꝯkiket</i>	<i>Litꝯaizꝯkiket</i>	<i>Leizꝯkit</i>	—

Ce sont sans doute les flexions les plus embrouillées de toutes les conjugaisons basques. Il y a d'abord un auxiliaire peu connu, *ekin*, qui forme le plus grand nombre de flexions; & ensuite il y a une grande confusion, produite par l'emploi simultané du conditionnel, c'est-à-dire de l'imparfait du potentiel proprement dit de *iꝯan* & de l'imparfait du potentiel de *ekin*, ce qui a fini par donner des flexions très corrompues.

Le thème du présent est *ekin* dans tous les dialectes, excepté en souletin; ce dialecte a *ita*, thème inconnu sous sa forme actuelle.

Le présent est donc formé régulièrement en bisc., lab. & guip.; *akiket*, pour *hakiket*, est formé de *h-eki-ke-t*. La 2^{me} perf. plur. en bisc. aurait pu être *ꝯakizꝯket*, mais le signe de pluralité supplémentaire a été placé à la fin de la flexion : *ꝯ-eki-ke-t-ꝯ*, & le *t* s'est converti, selon la règle, en *d* : *ꝯakikedaꝯ*.

Pour le souletin, nous n'avons qu'une hypothèse à offrir. Le thème *ita* pour *aki* est inexplicable; mais on trouve une variante de *ita*. Le présent avec le datif „à lui” est *nitakio*, *hitakio*, *daitekio* (& non *ditakio*), &c.; or, *daitekio* peut s'analyser; cette flexion viendra de *edin*,

dont la conjugaison relative, intransitive, nous est (ou nous était, v. p. 233) inconnue. Le présent du potentiel de cette conjugaison a dû être primitivement (si elle a jamais été en usage) *nadikeyo*, *hadikeyo*, *dadikeyo*, &c., de *n-adi-ke-ho*, &c. Puisque le *d* s'est perdu dans presque toutes les conjugaisons de cet auxiliaire (v. *edin*), & que *teke* y remplace souvent *ke*, *dadikeyo* est devenu *daitekio*.

Nous obtenons cette flexion de la 3^{me} personne sans faire la moindre violence à aucune règle; nous croyons donc pouvoir l'admettre comme la forme régulière, & nous considérons les autres flexions, avec *ia*, comme des formes corrompues, peut-être par hyperthèse de *a* & *i*, ou par tout autre procédé. Le présent *hitakit* aurait donc été primitivement *hadiket* ou *haiket*, *daiket*, *zaiket*.

Il est certain qu'en dehors de ce qui paraît être une forme irrégulière, il y a des erreurs évidentes dans ces flexions. *Ditakidat* est mal formé; *d-ita-ke-t* aurait dû donner *ditakit* (en ne faisant pas attention que *ki* est pour *ke*); il n'y a pas de place pour *da*; *da* ne signifie rien; *d* initial est pour „il”; *ita* est le thème; *ke*, le caractère modal; *t* est „me”. Comme le potentiel n'est potentiel que par le caractère modal, qui est *ke*, il va sans dire que *ki* est une erreur.

Examinons maintenant la confusion que quelques dialectes ont faite en mêlant les deux potentiels. Nous savons que l'imparfait du potentiel sert comme présent du conditionnel, & que l'on a pris un auxiliaire pour remplacer le potentiel. Cet auxiliaire est *edin*, quand il n'y a pas de régime indirect à exprimer: *eseri naiteke* „je puis m'affecoir”; & *ekin* quand il y a un régime indirect exprimé. Le présent, *akiket* vient de *ekin*, comme nous venons de le dire. De même l'imparfait biscaïen *einkiket*; mais l'imparfait en guipuzcoan & en labourdine ne peut s'analyser si l'on prend *ekin* pour thème. Le thème, croyons-nous, est *iʒan*. Cette confusion paraît provenir de ce que l'on a oublié que l'imparfait du potentiel servait (dans les auxiliaires) comme présent du conditionnel (comp. p. 237), & l'on s'est figuré, du moins en guipuzcoan, qu'il y avait deux temps & deux modes distincts, ce qui était probablement le cas autrefois, comme en biscaïen & en souletin.

En biscaïen *ekin* forme le potentiel, & les flexions en sont connues

aussi en guipuzcoan; mais il paraît qu'elles ont été supplantées par celles de *iʒan*, qui font double usage, servant comme présent du conditionnel, tout en conservant leur signification primitive d'imparfait du potentiel, sous une forme corrompue, il est vrai, comme nous le dirons à l'instant.

Le dialecte labourdin n'a pas jugé nécessaire de distinguer les deux modes, & on exprime le présent du conditionnel & le conditionnel du potentiel par les mêmes flexions; *ibil laiteke* se traduit par „je marcherais” & „je pourrais marcher”.

La confusion s'est produite en partie, comme l'on voit, par le double emploi du potentiel; mais les divers éléments constitutants de la flexion y auront aussi leur part. La syllabe *ki* de *ekin*, & la syllabe *ʒki*, signe de pluralité, auront sans doute facilité la méprise.

L'examen des deux temps de cette conjugaison suffira à expliquer tous les autres.

GUIPUZCOAN.		LABOURDIN.	
CONDITIONNEL.	POTENTIEL.	CONDITIONNEL.	POTENTIEL.
PRÉSENT.	CONDITIONNEL.	PRÉSENT.	CONDITIONNEL.
<i>Intʒaket</i>	<i>Intʒaikiket</i>	<i>Hintʒaket</i> (?)	<i>Hintʒaiket</i> (?)
<i>Litʒaket</i>	<i>Litʒaikiket</i>	<i>Litʒaiket</i>	<i>Litʒaiket</i>
<i>Zintʒaiʒkiket</i>	<i>Zintʒaiʒkiket</i>	<i>Zintʒaiʒkiket</i>	<i>Zintʒaiʒkiket</i>
<i>Litʒaiʒkiket</i>	<i>Litʒaiʒkiket</i>	<i>Litʒaiʒkiket</i>	<i>Litʒaiʒkiket</i>

Les deux personnes du pluriel sont pareilles dans les deux temps & dans les deux dialectes; elles ont donc le même thème, & ce thème est *iʒan*. *Zintʒaiʒkiket* est formé de *ʒ-inʒa* (pour *iʒa* avec le *n* mystérieux)-*ʒki-ke-t*. *Z* est le sujet „vous”; *inʒa*, le thème; *ʒki*, le signe de pluralité supplémentaire; *ke*, le caractère modal; *t* „me”. De même *litʒaiʒkiket* est formé de *l-iʒa-ʒki-ke-t*.

Le labourdin, comme l'on voit, se contente d'une forme, dont le thème est *iʒan*.

A propos de ces temps, M. Inchauspe dit dans son „Verbe basque” (en tête des tableaux, p. 469): „Les Labourdins confon-

dent cette forme (conditionnel passé) avec le potentiel passé". — Ceci est vrai du présent aussi, comme on vient de le voir. Mais nous ne dirons pas que les Labourdins confondent les formes; il n'y a, en réalité, qu'une seule forme, qui fait double emploi, & cette forme est correcte. Ce sont les grammairiens qui confondent les formes, du moins dans le dialecte guipuzcoan.

En parlant du conditionnel guipuzcoan, nous avons vu que sa forme est correcte; mais celle du potentiel ne l'est pas. La 2^{me} perf. du sing. *intzaikiket* est mal formée; la syllabe *ki* est de trop; elle est à sa place dans *einkiket*, bisc., de *ekin*; mais *intzaikiket* est évidemment une forme corrompue pour *intzaiket*, de *izan*. Même observation pour *litzakiket*; il faudrait *litzaiket* comme en labourdin.

La confusion existe en guipuzcoan seulement, & elle existe dans la forme des flexions. Dans le „Verbe basque" de M. Inchauspe, la confusion se trouve encore dans les temps. Pour plus de clarté, nous citerons une partie d'un tableau où nous prendrons les dialectes labourdin & guipuzcoan (1).

CONDITIONNEL FUTUR ET POTENTIEL CONDITIONNEL.

LABOURDIN.	„à vous"	GUIPUZCOAN.
<i>Nintzaitzuke</i>		<i>Nintzakituke</i>

CONDITIONNEL PASSÉ.

<i>Nintzairuken</i>	<i>Nintzazukean</i>
---------------------	---------------------

POTENTIEL.

PRÉSENT ET FUTUR.

<i>Nakikezu</i>	<i>Natzakikezu</i>
-----------------	--------------------

POTENTIEL PASSÉ.

<i>Nintzakizun</i>	<i>Nintzakizukean</i>
--------------------	-----------------------

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p 468, 469, 471, 472.

Le conditionnel futur *nintzairzuke* (que Larramendi écrit *nintzakerzu* avec *zu* à la fin) est le présent du conditionnel, primitivement l'imparfait du potentiel. Nous ignorons pourquoi M. Inchauspe nomme ce temps le „futur”; il traduit lui-même *ibil laiteke* par „il marcherait”. Or, ce temps est toujours nommé présent du conditionnel. Mais, en dehors de ceci, nous avons vu que l'imparfait du potentiel, employé comme auxiliaire, sert comme présent du conditionnel, & le présent du potentiel, comme futur. En ajoutant à ce temps la caractéristique du passé *an*, on forme le passé du conditionnel *nintzairzukean*, ou, comme l'on trouve chez M. Inchauspe, *nintzat-zukean*.

Le potentiel labourdin est formé, au présent, de *ekin*, & au passé de *izan*. *Nakikezu* est formé de *n-eki-ke-zu*; l'imparfait, aujourd'hui conditionnel du potentiel, est déjà cité plus haut, il est *nintzairzuke* & aurait dû donner un passé *nintzairzukean* (comme le guipuzcoan), ou, en ajoutant simplement *n*, *nintzairzuken*. Ce temps a été légèrement modifié; il a le pronom *zu* après *ke* : *nintzaikезun*, &, probablement par l'influence du présent, *ke* sera devenu *ki*.

Maintenant le guipuzcoan. Le présent du conditionnel est, selon Larramendi, *nintzakerzu*, forme régulière, de *n-iza-ke-zu*, & non pas *nintzakiзuke*, comme M. Inchauspe cite ce temps; *ki* est de trop. Que *zu* précède ou suive *ke* (*zuke* ou *kezu*) n'importe pas. En ajoutant *an* pour le passé, on aura *nintzazukean*; ce temps est correct.

Le potentiel est mêlé; le présent a une forme indécise; il appartient tout autant à *ekin* qu'à *izan*; *natzakikerzu*, comme l'a écrit Larramendi, est plus près de *nakikezu* (de *ekin*) que de *nizakezu*. L'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel est formé de *izan*; & la syllabe *ki* est de trop; elle ne s'explique pas, si nous n'admettons qu'elle s'y est introduite par l'influence des autres dialectes qui ont *ekin* pour auxiliaire. *Nintzakikerzu* devrait être *nintzazuke*, comme l'a écrit correctement le labourdin. De ce conditionnel a été formé l'imparfait d'aujourd'hui *nintzakiзukean*, & mieux, en labourdin, *nintzakiзun* pour *nintzakeзun*, ou avec *ke* après *zu* *nintzazukean*.

Il serait fastidieux d'examiner tous les potentiels qui suivront. Nous espérons que cette analyse aidera le lecteur à les expliquer

lui-même. Nous avons choisi la conjugaison avec *zu*, puisque *zu* ne change pas. Dans la conjugaison qui nous occupe ici, „à moi” est rendu par *ɿ*, qui devient quelquefois *d*. Ceci aurait pu rendre notre explication moins claire.

Le potentiel biscaïen contient une irrégularité, qui est évidemment une erreur. En voici les premières personnes (1) :

POTENTIEL.

PRÉSENT (físico).

Akit „tu peux à moi”.

PRÉSENT (moral).

Akiket „tu peux à moi”.

TEMPS IMPARFAITS.

PRÉSENT IMPARFAIT.

Einkit „tu peux à moi”

FUTUR IMPARFAIT.

Einkiket „tu pourras à moi”.

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Einkidan „tu pourrais ou
pouvais à moi”.

PRÉTÉRIT ÉLOIGNÉ.

Einkikedan „tu pus ou aurais
pu à moi”.

La confusion de tous ces temps a été discutée ailleurs (p. 229); mais il faut faire remarquer que *akit*, pour *hakit*, n'est autre chose que le présent de l'indicatif de *ekin*, conjugué à la façon des verbes intransitifs. *Akit* est formé de *h-eki-ɿ* „tu me fais”; *h* „tu”; *eki* le thème; *ɿ* „me”. On retrouve ces flexions, suivies de la conjonction *n* „que”, & elles correspondent alors au présent du subjonctif, comme c'est invariablement la règle : *akidan*, *dakidan*, &c.

Le seul & vrai potentiel, indiqué par le signe modal *ke*, est *akiket*, &c., présent; *einkiket*, &c., conditionnel.

L'imparfait du potentiel est formé, comme c'est toujours le cas, en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au conditionnel du potentiel : *einkikedan*, b., *intʔaikikedan*, g., *hintakedan*, f.

(1) *Verbo vasc.*, p. 156.

N° 2.

Datif de la 1^{re} personne du pluriel „à nous”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Arzaku</i>	<i>Arzaigu</i>	<i>Hirzauku</i>	<i>Hirzaiku</i>	—
<i>Yaku</i>	<i>Zaigu</i>	<i>Zauku</i>	<i>Zaiku</i>	—
<i>Zatzakuç</i>	<i>Zatzaiçkigu</i>	<i>Zirzauku</i>	<i>Zirzaiku</i>	—
<i>Yakuç</i>	<i>Zaiçkigu</i>	<i>Zaiku</i>	<i>Zaiçku</i>	—

Comparez le présent de la conjugaison avec le datif „me”.

Gu, est devenu *ku* dans quelques dialectes, & remplace ici le *i* qui se trouve dans la conjugaison avec „me”. — Le *i* est devenu *u* en labourdin, tandis que le *i* radical reparaît dans quelques personnes.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Intzakun</i>	<i>Intzagun</i> (1)	<i>Hintzaukun</i>	<i>Hintzeikun</i>	—
<i>Yakun</i>	<i>Zirzagun</i>	<i>Zirzaukun</i>	<i>Zeikun</i>	—
<i>Zintzakuçan</i>	<i>Zintzaiçkigun</i>	<i>Zinirzaukun</i>	<i>Zintzeikun</i>	—
<i>Yakuçan</i>	<i>Zirzaiçkigun</i>	<i>Zirzaikun</i>	<i>Zeikun</i>	—

Les 3^{mes} personnes du bisc. *yakun*, & du souletin *zeikun* offrent une irrégularité qui a été examinée dans le paragraphe précédent.

(1) Larramendi écrit *intzagun*, ce qui est une erreur. Comp. ch. xi, § 3.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Intʒakegu</i>	<i>Intʒaike</i>	—	<i>Hintʒeikegu</i>	—
<i>Lirʒakegu</i>	<i>Lirʒaikiguke</i>	<i>Lirʒaikuke</i>	<i>Lirʒeikegu</i>	—
<i>Zintʒakeguʒ</i>	<i>Zintʒaʒkiguke</i>	<i>Zintʒaʒkiguke</i>	<i>Zintʒeikegu</i>	—
<i>Lirʒakeguʒ</i>	<i>Lirʒaʒkiguke</i>	<i>Lirʒaʒkiguke</i>	<i>Lirʒeikegie</i>	—

Comparez le conditionnel avec le datif „me”.

Puisque le conditionnel a la même forme que l'imparfait, sauf la terminaison *ke*, les irrégularités se découvrent de suite. Le *guip.* *intʒaike*, si Larramendi nous a donné la forme habituelle, est la syncope de *intʒaguke*; pour *hintʒaguke*. Le *k* (*c*) que Lardizabal écrit à la fin : *intʒagukek* est de trop (1); il devrait être initial, & sous sa forme primitive *h*. La syllabe *gu* se retrouve dans le conditionnel du potentiel, que nous avons prouvé être le même temps sous un autre nom (voir le potentiel de la conjugaison précédente).

Le passé du conditionnel est formé en ajoutant *an* au présent : *intʒakeguan*, &c.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Akigu</i>	<i>Akigu</i>	<i>Akigu</i>	<i>Hakigu</i>	<i>Akigu</i> (2)
<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	—
<i>Zakiguʒ</i>	<i>Zakiʒkigu</i>	<i>Zakiʒkigu</i>	<i>Zakiʒku</i>	—
<i>Bekiguʒ</i>	<i>Bekiʒkigu</i>	<i>Bekiʒkigu</i>	<i>Bekiʒku</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Akigun</i>	<i>Akigun</i>	—	<i>Hakigun</i>	—
<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	—
<i>Zakiguʒan</i>	<i>Zakiʒkigun</i>	<i>Zakiʒkigun</i>	<i>Zakiʒkun</i>	—
<i>Dakiguʒan</i>	<i>Dakiʒkigun</i>	<i>Dakiʒkigun</i>	<i>Dakiʒkun</i>	—

(1) Voir ch. III & XI, § 3, par rapport à la chute de *h*.

(2) Marc IX, 22.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Enkigun</i>	<i>Enkigun</i>	—	<i>Henkigun</i>	—
<i>Ekigun</i>	<i>Zekigun</i>	<i>Zekigun</i>	<i>Lekigun</i>	—
<i>Zenkiguzan</i>	<i>Zenkizkigun</i>	<i>Zenkizkigun</i>	<i>Zintzakigun</i>	—
<i>Ekiguzan</i>	<i>Zekizkigun</i>	<i>Zekizkigun</i>	<i>Lekizkun</i>	—

Comparez la conjugaison avec le datif „me”.

Ces flexions sont en tout pareilles à celles avec le datif singulier, seulement la caractéristique du pronom est changée; *i* est remplacé par *gu* „nous”.

La 2^{me} perf. plur. de l'imparfait souletin : *zintzakigun* a un *i*, au lieu d'un *e*, dans cette seule flexion, désordre assez regrettable.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Akikegu</i>	<i>Arzakiguke</i> (1)	<i>Hakikegu</i> (?)	<i>Hitakigu</i>	—
<i>Dakikegu</i>	<i>Darzakiguke</i>	<i>Dakikegu</i>	<i>Ditakigu</i>	—
<i>Zakikegu</i>	<i>Zarzakiguke</i>	<i>Zitakigu</i>	<i>Zitakigu</i>	—
<i>Dakikegu</i>	<i>Darzakiguke</i>	<i>Dakizkegu</i>	<i>Ditakizku</i>	—

CONDITIONNEL.

<i>Einkikegu</i>	<i>Intzakiguke</i>	—	<i>Heinkigu</i> (2)	—
<i>Leikikegu</i>	<i>Lirzakiguke</i>	—	<i>Leikigu</i>	—
<i>Zeinkikegu</i>	<i>Zintzakiguke</i>	—	<i>Zeneinkigu</i>	—
<i>Leikikegu</i>	<i>Lirzakiguke</i>	—	<i>Leizkigu</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison précédente, qui offre les mêmes difficultés & les mêmes irrégularités.

L'imparfait du potentiel est formé du conditionnel en y ajoutant *an* : *einkikeguan*.

(1) Et aussi : *akiguke*, *dakiguke*, &c.

(2) Il y a une variante : *hintakigu*, *leitekigu*, *zintakigu*, *litakigu*.

N^o 3.Datif de la 2^{me} personne du singulier.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Ŋarzak</i>	<i>Ŋarzaik</i>	<i>Ŋitzauk</i>	<i>Ŋitzaik</i>	<i>Ŋarzaik</i> (1)
<i>Yak</i>	<i>Zaik</i>	<i>Zauk</i>	<i>Zaik</i>	<i>Zaik</i> (2)
<i>Gatza^zak</i>	<i>Gatzaizkik</i>	<i>Gitzauk</i>	<i>Gitzaik</i>	—
<i>Yazak</i>	<i>Zaizkik</i>	<i>Zaik, zaizkik</i>	<i>Zaitzak</i>	<i>Zaizkik</i> (3)

IMPARFAIT.

<i>Ŋitzaan</i>	<i>Ŋintzayan</i>	<i>Ŋintzaukan</i>	<i>Ŋintzeiyan</i>	—
<i>Intzaan</i>	<i>Zitzayan</i>	<i>Zitzaukan</i>	<i>Zeyan</i>	—
<i>Gintzaazan</i>	<i>Gintzaizkian</i>	<i>Gintzaukan</i>	<i>Gintzeiyan</i>	—
<i>Intzaazan</i>	<i>Zitzaizkian</i>	<i>Zitzaikan</i>	<i>Zeitzan</i>	—

Comparez l'indicatif de la conjugaison avec le datif „me”. On trouve les mêmes mutations de lettres & les mêmes variantes. *Ŋarzak*, b., *nitzaik*, foul., que nous citons ici, puisque ce sont les formes extrêmes, sont formées de *n-iza-h*, & le *h* final s'est durci en *k*.

L'imparfait est formé de *n-intza-h-an*. Le labourdin a converti le *h* en *k*; le bisciaïen l'a élidé (4), ainsi que le guip. & le foul., mais ces deux dialectes ont évité l'hiatus en intercalant *y*.

La 3^{me} personne n'a pas d'initiale caractéristique de pronom en bisciaïen; *intzaan* est pour *intza-h-an*. Contre l'habitude de ce dialecte, le *n* mystérieux de l'imparfait se trouve dans cette 3^{me} personne, du moins chez Zavala. Tous les autres dialectes ne l'ont pas.

(1) Luc ix, 61.

(2) Matthieu xviii, 16.

(3) Marc ii, 5.

(4) Voir ch. iii & xi, § 3.

Le fouletin est fortement corrompu ou contracté. La 3^{me} perf. *zeyan* est pour *zirzayan* de *z-itza-h-an* (1). Le *e* dans la 1^{re} perf. *nintzeiyan* pour *nintzaiyan* est aussi une irrégularité.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Nintzakek</i>	<i>Nintzakek</i>	—	<i>Nintzeikek</i>	—
<i>Litzakek</i>	<i>Litzakek</i>	—	<i>Litzeikek</i> (2)	—
<i>Gintzakezak</i>	<i>Gintzaižkek</i>	—	<i>Gintzeikek</i>	—
<i>Litzakezak</i>	<i>Litzaižkek</i>	—	<i>Litzeižkek</i>	—

Ce temps est formé régulièrement, excepté en fouletin, où le *a* thématique est devenu *ei*. *N-ižan-ke-h* fait *ninzakek* ou *nintzakek*, comme on l'écrit (comp. ch. III & XI, § 3 & 4).

L'IMPÉRATIF.

Datif „te”.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Bekik</i>	<i>Bekik</i>	<i>Bekik</i> (?)	<i>Bekik</i>	—
<i>Bekizak</i>	<i>Bekitzak</i> (?)	<i>Bekitzak</i>	<i>Bekitzak</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Nakian</i>	<i>Nakian</i>	—	<i>Nakian</i>	—
<i>Dakian</i>	<i>Dakian</i>	—	<i>Dakian</i>	—
<i>Gakiažan</i>	<i>Garžaižkian</i>	—	<i>Gitzakeyan</i>	—
<i>Dakiažan</i>	<i>Dakižkian</i>	—	<i>Dakitzayan</i>	—

(1) Nous avons discuté ces 3^{mes} personnes au paragraphe sur la conjugaison avec le datif „me”.

(2) *Litzeiket*, chez M. Inchauspe; ce sera une erreur typographique.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Ŋenkian</i>	<i>Ŋenkian</i>	—	<i>Ŋenkian</i>	—
<i>Enkian</i>	<i>Zekian</i>	—	<i>Lekian</i>	—
<i>Genkiazan</i>	<i>Gindezkian</i>	—	<i>Gintzakian</i>	—
<i>Enkiazan</i>	<i>Zekizkian</i>	—	<i>Lekitzayan</i>	—

L'impératif & le subjonctif sont formés de *ekin*. La 1^{re} perf. *nakian* est formée de l'indicatif *nakik* + *n* ou *nakikan*, & après l'élision régulière de *k* médial, *nakian*. Chaque dialecte a son signe de pluralité : *z* ou *zk* ou *rz* (1).

L'imparfait est formé de l'imparfait de l'indicatif & n'offre rien de particulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Ŋakikek</i>	<i>Ŋatzakikek</i>	—	<i>Ŋitakik</i>	—
<i>Dakikek</i>	<i>Datzakikek</i>	—	<i>Ditakik</i>	—
<i>Gakikezak</i>	<i>Gatzakikek</i>	—	<i>Gitakizu</i>	—
<i>Dakikezak</i>	<i>Datzaizkikek</i>	—	<i>Ditakitzak</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Ŋeinkikeak</i>	<i>Ŋintzakikek</i>	—	<i>Ŋintakik</i>	—
<i>Einkikeak</i>	<i>Litzakikek</i>	—	<i>Leikik</i>	—
<i>Geinkikeazak</i>	<i>Gintzaizkikek</i>	—	<i>Gintakik</i>	—
<i>Einkikeazak</i>	<i>Litzaizkikek</i>	—	<i>Litakik</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° 1.

(1) Voir ch. XI, § 3.

N° 4.

Datif de la 2^{me} personne du pluriel.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Natʔatʔu</i>	<i>Natʔatʔu</i>	<i>Nitʔauʔu</i> (1)	<i>Nitʔaiʔu</i>	—
<i>Yatʔu</i>	<i>Zatʔu</i>	<i>Zauʔu</i>	<i>Zaiʔu</i>	<i>Zaiʔu</i> (2)
<i>Garʔatʔuʔ</i>	<i>Garʔaiʔkitʔu</i>	<i>Gitʔauʔu</i>	<i>Gitʔaiʔu</i>	—
<i>Yatʔuʔ</i>	<i>Zaiʔkitʔu</i>	<i>Zaitʔu</i>	<i>Zaitʔu</i>	<i>Zaiʔkiʔu</i> (3)

IMPARFAIT.

<i>Nintʔatʔun</i>	<i>Nintʔatʔun</i>	<i>Nintʔauʔun</i>	<i>Nintʔeiʔun</i>	—
<i>Yatʔun</i>	<i>Zitʔatʔun</i>	<i>Zitʔauʔun</i>	<i>Zeitʔun</i>	—
<i>Gintʔatʔun</i>	<i>Gintʔaitʔun</i>	<i>Gintʔauʔun</i>	<i>Gintʔeiʔun</i>	—
<i>Yatʔun</i>	<i>Zitʔaiʔkitʔun</i>	<i>Zitʔaiʔun</i>	<i>Zeitʔun</i>	—

Comparez la conjugaison avec la 2^{me} perf. sing. au datif. Les seules flexions irrégulières sont *zeitʔun*, f. & *yatʔun*, b. Comparez ce que nous avons dit par rapport à ceci au paragraphe sur la conjugaison avec le datif „me”.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Nintʔakeʔu</i>	<i>Nintʔakerʔu</i>	<i>Nintʔaitʔuke</i>	<i>Nintʔeikeʔu</i>	—
<i>Litʔakeʔu</i>	<i>Litʔakerʔu</i>	<i>Litʔaitʔuke</i>	<i>Litʔeikeʔu</i>	—
<i>Gintʔakeʔuʔ</i>	<i>Gintʔakerʔu</i>	<i>Gintʔaitʔuke</i>	<i>Gintʔeikeʔu</i>	—
<i>Litʔakeʔuʔ</i>	<i>Litʔaiʔkerʔu</i>	<i>Litʔaiʔkitʔuke</i>	<i>Litʔeiʔkerʔu</i>	—

(1) Axular : *natʔaitʔu*.

(2) Matthieu XIII, 11.

(3) Matthieu V, 44.

Comparez le conditionnel avec le datif „te”. Ici il y a partout *zu* ou *izu* pour *k* dans l'autre conditionnel. Le souletin & le biscalien écrivent plus correctement *zu*.

Le passé est formé en ajoutant *an* ou *n* au présent : *nintakezun*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Bekizu</i>	<i>Bekizu</i>	<i>Bekizu</i>	<i>Bekizu</i>	—
<i>Bekizuɹ</i>	<i>Bekizkitzu</i>	<i>Bekizkitzu</i>	<i>Bekizu</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Nakizun</i>	<i>Natzakitzun</i>	<i>Nakizun</i>	<i>Nakizun</i>	—
<i>Dakizun</i>	<i>Dakizun</i>	<i>Dakizun</i>	<i>Dakizun</i>	—
<i>Gakizuzan</i>	<i>Gatzaiɹkitzun</i>	<i>Gaitɹkitzun</i>	<i>Gitzakezun</i>	—
<i>Dakizuzan</i>	<i>Datzaiɹkitzun</i>	<i>Dakizkitzun</i>	<i>Dakitazun</i>	—

IMPARFAIT.

<i>Nekizun</i>	<i>Nenkizun</i>	<i>Nenkizun</i>	<i>Nenkizun</i>	—
<i>Ekiɹun</i>	<i>Zekizun</i>	<i>Zekizun</i>	<i>Lekizun</i>	—
<i>Genkizuzan</i>	<i>Genkizkitzun</i>	<i>Genkizkitzun</i>	<i>Gintzakizun</i>	—
<i>Ekiɹuzan</i>	<i>Zekizkitzun</i>	<i>Zekizkitzun</i>	<i>Lekizun</i>	—

Le présent de l'indicatif étant *nakizu*, le subjonctif est *nakizu* + *n*. Le guipuzcoan a intercalé une syllabe *iza* (dans toutes les personnes, excepté dans la 3^{me} personne), dont l'origine nous est inconnue. Comparez l'imparfait de la conjugaison précédente.

L'imparfait n'offre rien de particulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nakikezu</i>	<i>Natzakikerzu</i>	<i>Nakikezu</i>	<i>Nitakizu</i>	—
<i>Dakikezu</i>	<i>Datzakikerzu</i>	<i>Dakikezu</i>	<i>Ditakizu</i>	—
<i>Gakikezuɹ</i>	<i>Gatzakikerzu</i>	<i>Gitakezu</i>	<i>Gitakizu</i>	—
<i>Dakikezuɹ</i>	<i>Datzaiɹkikerzu</i>	<i>Dakizkerzu</i>	<i>Ditakizu</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Neinkikezu</i>	<i>Nintzakikerzu</i>	<i>Nintzaitzuke</i>	<i>Neinkizu</i>	—
<i>Leikikezu</i>	<i>Litzakikerzu</i>	<i>Litzaitzuke</i>	<i>Leikizu</i>	—
<i>Geinkikezu</i>	<i>Gintzakikerzu</i>	<i>Gintzaitzuke</i>	<i>Geneinkizu</i>	—
<i>Leikikezu</i>	<i>Litzaitzikikerzu</i>	<i>Litzaitzikitzuke</i>	<i>Leikitzu</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° 1.

Le pronom *zu* „vous” a remplacé le pronom *hi* „toi”.

Le guip. a une variante, avec le signe modal à la fin : *natzakitzuke*, &c.; les formes biscariennes sont aussi en usage : *nakikerzu*, &c., présent; *nenkikerzu*, &c., imparfait (1), aujourd'hui conditionnel.

L'imparfait est formé du conditionnel en y ajoutant *an* ou *n*.

N° 5.

Datif de la 3^{me} personne du singulier.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Natzako</i>	<i>Natzayo</i>	<i>Nitzako</i>	<i>Nitzayo</i>	<i>Natzayo</i> (?)
<i>Atzako</i>	<i>Atzayo</i>	<i>Hitzako</i>	<i>Hitzayo</i>	—
<i>Tako</i>	<i>Zayo</i>	<i>Zako</i>	<i>Zayo</i>	<i>Zayo</i> (2)
<i>Gatzako</i>	<i>Gatzaitzka</i>	<i>Gitzayo</i>	<i>Gitzayo</i>	—
<i>Zatzako</i>	<i>Zatzaitzka</i>	<i>Zitzako</i>	<i>Zitzayo</i>	—
<i>Tako</i>	<i>Zaitzka</i>	<i>Zaitzko</i>	<i>Zaitzo</i>	<i>Zaitzka</i> (2)

Ce temps-ci est le même dans tous les dialectes. *Natzako*, bisc., est formé de *n-atza-ho*. Cette fois le biscarien a converti le *h* en *k*.

(1) Larramendi, *Arte*, p. 229.

(2) Matth. xvi, 18. Matth. xviii, 17. Matth. xiii, 12.

On pourrait aussi écrire *nat̃aka*, comme le dit Zavala (Verbo vasc., p. 133). On voit que ceci n'est pas seulement le cas pour le biscalien, mais aussi pour le guipuzcoan. Larramendi donne les personnes du pluriel avec *ka*. *Ka* n'a rien à faire avec le pluriel ou le singulier; c'est seulement du désordre, mais ceci prouve que *ka* était usité (1).

Les autres dialectes ont généralement éliminé le *h* & l'hiatus a été évité en intercalant *y*; mais le labourdin écrit capricieusement *gir̃ayo*; tandis que les autres personnes ont *ko* (v. Manuel fr.-basque 1861). Les variétés *nat̃ayo*, *hat̃ayo*, &c., & *nir̃ayo*, *hir̃ayo*, &c., existent.

Les 2^{mes} pers. plur. sont devenues *̃at̃akõte*, b., *̃at̃aĩkate*, g., *̃ir̃ãkiote*, l., *̃ir̃ayoe*, soul., *̃aĩkiote*, bn. (Matth. xiii, 14).

Pour le *y* initial biscalien, voir l'indicatif de la conjugaison avec le datif „me”.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>̃int̃akon</i>	<i>̃int̃ayon</i>	<i>̃int̃akon</i>	<i>̃int̃eyon</i>	—
<i>Int̃akon</i>	<i>Int̃ayon</i>	<i>Hint̃akon</i>	<i>Hint̃eyon</i>	—
<i>Yakon</i>	<i>Zit̃ayon</i>	<i>Zit̃akon</i>	<i>Zeyon</i>	<i>Zayon</i> (2)
<i>Gint̃akõzan</i>	<i>Gint̃aĩkan</i>	<i>Gint̃akon</i>	<i>Gint̃eyon</i>	—
<i>Zint̃akõzan</i>	<i>Zint̃aĩkan</i>	<i>Zint̃akon</i>	<i>Zint̃eyon</i>	—
<i>Yakõzan</i>	<i>Zit̃aĩkan</i>	<i>Zit̃aĩkon</i>	<i>Zeit̃on</i>	<i>Zaĩkan</i> (3)

Ce temps est parfaitement régulier. Seulement le bisc. *yakon* & le soul. *zeyon* sont fortement contractés. (Voir ce que nous disons sur ces 3^{mes} personnes au paragraphe de la conjugaison avec le datif „me”).

La voyelle radicale initiale reparait ici, comme c'est la règle pour tous les imparfaits. Le *i* de *ĩzan* était devenu *a* au présent dans les dialectes bisc. & guip. *̃int̃akon* est formé de *n-iña-ho-n*.

(1) Comparez cli. xi, § 3, par rapport à l'origine de *ho*.

(2) Marc xi, 20.

(3) Matth. xxiv, 1. Marc i, 20. *Irreiqui ĩzan ̃aĩkan*. C'est au fond le plus-que-parfait „ils l'avaient suivi”; mais est employé pour „ils le suivirent”.

L'Evangile de saint Luc, en labourdin, imprimé à Londres, 1871, ainsi que le N.-T. imprimé à Bayonne, 1828, ont *zakon* pour *zitzayon*: *Eta Jaunaren Aingerua agertu zakon*. Chap. 1, 11. Dans la 3^{me} perf. le *i* initial s'est perdu; *iza-ho-n* est devenu *zayon*, ou *zakon*, &c. En bisc. le *z*, devenu initial, s'est converti en *y* comme au présent.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzakeo</i>	<i>Nintzayoke</i>	<i>Nintzayoke</i>	<i>Nintzeiko</i>	<i>Nintzaykeo</i>
<i>Intzakeo</i>	<i>Intzayoke</i>	<i>Hintzayoke</i>	<i>Hintzeiko</i>	<i>Intzaykeo</i> (1)
<i>Litzakeo</i>	<i>Litzayoke</i>	<i>Litzayoke</i>	<i>Litzeiko</i>	<i>Litzaykeo</i>
<i>Gintzakeoz</i>	<i>Gintzaitzake</i>	<i>Gintzaitzoke</i>	<i>Gintzeiko</i>	—
<i>Zintzakeoz</i>	<i>Zintzaitzake</i>	<i>Zintzaitzoke</i>	<i>Zintzeiko</i>	—
<i>Litzakeoz</i>	<i>Litzaitzake</i>	<i>Litzaitzioke</i>	<i>Litzeitzo</i>	—

Nintzakeo est formé de *n-intza-ke-ho*. Le *h* de *ho*, qui s'était durci en *k* à l'imparfait, s'est perdu ici (2). En lab. & guip. le caractère modal *ke* vient après le pronom, & le souletin a perdu le *e* de *ke*; *keo* est devenu *ko*. (Voir ce que nous avons dit par rapport à la 3^{me} perf. en souletin, au paragraphe de la conjugaison avec le datif „me”.) Le conditionnel passé se forme en ajoutant *an* ou *n*. Liçarrague écrit *inçayqueon* (3).

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akio</i>	<i>Akio</i>	<i>Hakio</i>	<i>Hakio</i>	<i>Akio</i>
<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	—
<i>Zakioz</i>	<i>Zakitza</i>	<i>Zaki-ko</i>	<i>Zakitzo</i>	<i>Zakitziote</i>
<i>Bekioz</i>	<i>Bekiote</i>	<i>Bekitzote</i>	<i>Bekitzo</i>	—

(1) Marc ix, 7.

(2) Nous ignorons si dans la prononciation on entend l'y *nintzakyo*, ce qui est fort probable; et alors il serait désirable de l'écrire, étant le représentant de *h*.

(3) Jean iv, 10.

La 2^{me} perf. sing. est formée de *h-eki-ho*; les personnes du pluriel ont toutes le signe de pluralité supplémentaire; chaque dialecte le sien (voir ch. xi, § 3).

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	—
<i>Akion</i>	<i>Akion</i>	<i>Hakion</i>	<i>Hakion</i>	—
<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	—
<i>Gakiozan</i>	<i>Gakizkion</i>	<i>Gaizkion</i>	<i>Gitzakion</i>	—
<i>Zakiozan</i>	<i>Zakitzan</i>	<i>Zatzaizkion</i>	<i>Zakitzon</i>	<i>Zakizkion</i> (1)
<i>Dakiozan</i>	<i>Dakizkion</i>	<i>Dakizkon</i>	<i>Dakitzon</i>	—

IMPARFAIT.

<i>Nenkion</i>	<i>Nenkion</i>	<i>Nentakion</i> (?)	<i>Nenkion</i>	—
<i>Enkion</i>	<i>Enkion</i>	—	<i>Henkion</i>	—
<i>Ekion</i>	<i>Zekion</i>	<i>Zakion</i>	<i>Lekion</i>	<i>Zekion</i>
<i>Genkiozan</i>	<i>Gengizkion</i>	<i>Gintazkion</i>	<i>Gintzakion</i>	—
<i>Zenkiozan</i>	<i>Zenkitzan</i>	<i>Zintazkion</i>	<i>Zintzakion</i>	—
<i>Ekiozan</i>	<i>Zekizkion</i>	<i>Zitazkion</i>	<i>Lekitzon</i>	<i>Zekizkion</i>

Tous les dialectes sont remarquablement uniformes; & toutes les flexions sont très régulières; *nakion* est formé de *n-eki-ho-n*. Au pluriel il y a un peu de confusion; le biscaien est correct; le guipuzcoan a *zki* & *tz* comme signe de pluralité; le lab. *gaizkion* a perdu le *k* radical, que le guip. a conservé; le soul. *gitzakion* est fortement altéré, le thème a disparu. Les autres personnes sont régulières.

(1) Matth. vi, 8. *Çaquizquioten*. plur. du plur.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Ŋakikeo</i>	<i>Ŋakioke</i>	<i>Ŋakioke</i>	<i>Ŋitakio</i>	—
<i>Ākikeo</i>	<i>Ākioke</i>	<i>Hakioke</i> (?)	<i>Hitakio</i>	—
<i>Dakikeo</i>	<i>Dakioke</i>	<i>Dakioke</i>	<i>Ditakio</i>	—
<i>Gakikeoŋ</i>	<i>Gakioŋke</i>	<i>Gitaŋkioke</i>	<i>Gitakio</i>	—
<i>Zakikeoŋ</i>	<i>Zakioŋke</i>	<i>Zitaŋkioke</i>	<i>Zitakio</i>	—
<i>Dakikeoŋ</i>	<i>Dakioŋke</i>	<i>Dakiokeŋe</i>	<i>Ditakitŋo</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Ŋeinkikeo</i>	<i>Ŋenkiokke</i>	<i>Ŋintŋayoke</i>	<i>Ŋeinkio</i>	—
<i>Einkikeok</i>	—	—	<i>Hintakio</i>	—
<i>Leikikeo</i>	<i>Lekioke</i>	<i>Litŋayoke</i>	<i>Leikio</i>	—
<i>Geinkikeoŋ</i>	<i>Genkioŋke</i>	<i>Gintŋaiŋkoke</i>	<i>Geneinkio</i>	—
<i>Zeinkikeoŋ</i>	<i>Zenkioŋke</i>	<i>Zintŋaiŋkoke</i>	<i>Zeneinkio</i>	—
<i>Leikikeoŋ</i>	<i>Lekioŋke</i>	<i>Litŋaiŋkoke</i>	<i>Leiŋkio</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° 1. Le présent est formé de *ekin* dans tous les dialectes, excepté en souletin où il paraît dériver de *edin*. Ce temps est en tous cas fortement corrompu; la 3^{me} personne du pluriel est un singulier mélange de syllabes corrompues; le thème paraît devoir être *adi*; la caractéristique du mode devrait être *ke* & non *ki*; le pluriel habituel est *te*, rendu par *ye*; mais ici il est *ŋ*. La 3^{me} pers. a deux variantes *daitekio* (dans le tableau p. 171) & *dakio*, dans le verbe conjugué, p. 411.

Larramendi cite dans ses tableaux : *natŋakioke*, *atŋakioke*, *datŋakioke*, *garŋaiŋkioke*, *ŋatŋaiŋkioke*, *datŋaiŋkioke*; & comme variantes les flexions que nous citons.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Ŋeinkikion</i>	<i>Ŋenkiokkean</i> (?)	<i>Ŋintŋakion</i>	<i>Ŋintakion</i>	—
<i>Einkikeon</i>	—	—	<i>Hintakion</i>	—
<i>Leikikeon</i> , &c.	—	<i>Zitŋakion</i> , &c.	<i>Zitakion</i> , &c.	—

Ce temps est formé du précédent, en ajoutant *an* ou *n*.

Le guipuzcoan, ayant la variante *nintzakioke*, qui est probablement la forme la plus usitée des deux, fait alors *nintzakiokean*, &c. Ce sont les flexions que l'on trouve chez M. Inchauspe.

Le labourdin, ayant *nintzayoke* pour conditionnel, devrait faire *nintzayoken*; mais cette forme est réservée pour le passé du conditionnel. Comme ces temps viennent tous, en labourdin, de *izan*, cette différence est conventionnelle; il est fort probable qu'on n'ait pas découvert que c'est le même temps sous un autre nom.

Une variété labourdine a la forme fouletine, pour ce qui regarde le thème. On trouve dans l'Evangile selon saint Marc II, 2 (dialecte lab., Bayonne 1828), *ez baitcitarquen* pour „il ne pouvait à eux”; c'est-à-dire : *bait-zitarquen*. Le fouletin dirait *beitzitakién* ou *beitzitakéyen*. — *Zitarquen*, lab., nous paraît être une erreur; le *z* indique le pluriel du sujet, *zitarquen* doit signifier „ils pouvaient à eux”, comme *zitarkien*, fouletin. Il aurait fallu *zitaken*.

N° 6.

Datif de la 3^{me} personne du pluriel.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Natzakoe</i>	<i>Natzayote</i>	<i>Nitzayote</i>	<i>Nitzaye</i>	<i>Natzaye</i> (1)
<i>Atzakoe</i>	<i>Atzayote</i>	<i>Hitzayote</i>	<i>Hitzaye</i>	<i>Atzaye</i> (2)
<i>Yakoe</i>	<i>Zayote</i>	<i>Zayote</i>	<i>Zaye</i>	<i>Zaye</i> (3)
<i>Garzakoez</i>	<i>Garzaizkate</i>	<i>Gitzayote</i>	<i>Gitzaye</i>	—
<i>Zatzakoez</i>	<i>Zatzaizkate</i>	<i>Zitzayote</i>	<i>Zitzaye</i>	—
<i>Yakoez</i>	<i>Zaizkate</i>	<i>Ziezaizko</i>	<i>Zaitze</i>	—

Comparez la conjugaison précédente.

(1) Matth. XIII, 13.

(2) Matth. XIII, 10.

(3) Math. XVIII, 17.

Le bisciaïen a une variante que Zavala écrit *natzak'e*. C'est la même forme que le souletin *nitzaye* avec le *h* élidé & remplacé par *y*; c'est-à-dire que les flexions avec le datif pluriel ont été formées de celles avec le datif singulier; *natzako* a donné *natzakoe* (pour *natzakote*); & *natzayo* a donné *natzaye* pour *natzayote*, le *i* étant le signe de pluralité (1). L'apostrophe chez Zavala ne signifie rien.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzaken</i>	<i>Nintzayoten</i>	<i>Nintzakoten</i>	<i>Nintzeyen</i>	—
<i>Intzaken</i>	<i>Intzaïsten</i>	<i>Hintzakoten</i>	<i>Hintzeyen</i>	—
<i>Yaken</i>	<i>Zitzayoten</i>	<i>Zitzakoten</i>	<i>Zeyen</i>	<i>Zekien</i> (2)
<i>Gintzakezan</i>	<i>Gintzayoten</i>	<i>Gintzakoten</i>	<i>Gintzeyen</i>	—
<i>Zintzakezan</i>	<i>Zintzaïsten</i>	<i>Zinitzakoten</i>	<i>Zintzeyen</i>	—
<i>Yakezan</i>	<i>Zitzayozkaten</i>	<i>Zitzaizkoten</i>	<i>Zeitzen</i>	<i>Zekizten</i> (3)

Comparez l'imparfait de la conjugaison avec le datif singulier. Le pluriel est indiqué généralement par *e*, qui a pris la place de l'*o* pour *ko*. Le lab. & le guip. se sont mieux conservés, & ont ajouté le signe de pluralité *te*, tout en conservant *ko* & *yo*.

Larramendi cite la variante guip. *nintzayen*, *zitzayen*, *gintzayen*, *zitzaizkaten*. Toutes ces flexions s'expliquent très bien; elles sont les mêmes que celles du dialecte souletin, sauf *a* pour *e*, ce qui est plus correct. Aussi la 3^{me} personne *zitzayen* & non *zeyen*, comme en souletin, a ici la forme correcte. (Voir, pour ces 3^{mes} personnes du dialecte souletin, la remarque à la conjugaison avec le datif „me”).

La 3^{me} perf. du plur. *zitzaizkaten*, que Larramendi cite comme variante, est pour *zitzaizkoten*; *ko* peut s'écrire *ka* (4).

Le labourdin a aussi pour la 1^{re} perf. plur. *ginaizkoten*, & pour la

(1) Voir ch. XI, § 3.

(2) Marc XII, 1.

(3) Marc VI, 33.

(4) Voir ch. XI, § 3.

2^{me} *ɣinaɪkoten* (1), ce qui est une forme très corrompue; ces flexions étant composées de *g-inɣa* (pour *ɪɣa*)-*ho-te-n* & *ɣ-inɣa-ho-te-n*.

Pour la 3^{me} perf. du foul. *ɣeyen*, voir ce que nous avons dit par rapport à la 3^{me} perf. avec le datif „me”.

CONDITIONNEL.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>ɣintɣakeoe</i>	<i>ɣintɣayoteke</i>	<i>ɣintɣayokete</i>	<i>ɣintɣeike</i>	—
<i>Intɣakeoe</i>	<i>Intɣayoteke</i>	—	<i>Hintɣeike</i>	—
<i>Litɣakeoe</i>	<i>Litɣayoteke</i>	<i>Litɣayokete</i>	<i>Litɣeike</i>	—
<i>Gintɣakeoeɣ</i>	<i>Gintɣaɪkɪoteke</i>	—	<i>Gintɣeike</i>	—
<i>Zintɣakeoeɣ</i>	<i>Zintɣaɪkateke</i>	—	<i>Zintɣeike</i>	—
<i>Litɣakeoeɣ</i>	<i>Litɣaɪkateke</i>	—	<i>Litɣeɪke</i>	—

Comparez le conditionnel avec le datif „à lui”.

Le bisc. a perdu deux consonnes : *nintɣakeyote*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Akioe</i>	<i>Akiote</i>	—	<i>Hakié</i>	—
<i>Bekioe</i>	<i>Bekiote</i>	—	<i>Bekié</i>	—
<i>Zakioeɣ</i>	<i>Zaɣakiote</i>	—	<i>Zakitzé</i>	—
<i>Bekioeɣ</i>	<i>Bekiɣkiote</i>	—	<i>Bekitzé</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>ɣakioen</i>	<i>ɣakioten</i>	—	<i>ɣakién</i>	—
<i>Akioen</i>	<i>Akioten</i>	—	<i>Hakién</i>	—
<i>Dakioen</i>	<i>Dakioten</i>	—	<i>Dakién</i>	—
<i>Gakioeɣan</i>	<i>Gakiɣkioten</i>	—	<i>Girɣakién</i>	—
<i>Zakioeɣan</i>	<i>Zakiɣkioten</i>	—	<i>Zakitɣén</i>	—
<i>Dakioeɣan</i>	<i>Dakiɣkioten</i>	—	<i>Dakitɣén</i>	—

(1) M. Inchauppe, *Verbe basque*, p. 464.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	foul.	bn.
<i>Xenkioen</i>	<i>Xenkioten</i>	—	<i>Xenkién</i>	—
<i>Enkioen</i>	<i>Enkioten</i>	—	<i>Henkién</i>	—
<i>Ekioen</i>	<i>Lekioketen</i>	—	<i>Lekién</i>	<i>Zekien</i>
<i>Genkioezan</i>	<i>Genkizkioten</i>	—	<i>Gintzakien</i>	—
<i>Zenkioezan</i>	<i>Zenkizkioten</i>	—	<i>Zintzakien</i>	—
<i>Ekioezan</i>	<i>Lekizkioten</i>	—	<i>Lekitzen</i>	<i>Zekizkien</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

<i>Xakikeoe</i>	<i>Xatzakiokete</i>	—	<i>Xitakié</i>	—
<i>Akikeoe</i>	<i>Atzakiokete</i>	—	<i>Hitakié</i>	—
<i>Dakikeoe</i>	<i>Datzakiokete</i>	—	<i>Daitekié</i>	—
<i>Gakikeoez</i>	<i>Garzazkiokete</i>	—	<i>Gitakié</i>	—
<i>Zakikeoez</i>	<i>Zairzazkiokete</i>	—	<i>Zitakié</i>	—
<i>Dakikeoez</i>	<i>Datzazkiokete</i>	—	<i>Ditakirzé</i>	—

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Xeinkikeoe</i>	<i>Xintzakiokete</i>	—	<i>Xéinkie</i>	—
<i>Einkikeoek</i>	<i>Intzakiokete</i>	—	<i>Hintakié</i>	—
<i>Leikikeoe</i>	<i>Litzakiokete</i>	—	<i>Léikie</i>	—
<i>Geinkikeoez</i>	<i>Gintzazkiokete</i>	—	<i>Genéinkie</i>	—
<i>Zeinkikeoez</i>	<i>Zintzazkiokete</i>	—	<i>Zenéinkie</i>	—
<i>Leikikeoez</i>	<i>Litzazkiokete</i>	—	<i>Leizkie</i>	—

Voyez la conjugaison précédente.

CHAPITRE XVI.

LES CONJUGAISONS RELATIVES AVEC „ME, TE, NOUS, VOUS”
POUR OBJET.

Ces conjuguaisons, dont Zavala est le premier à faire mention (1), sont très rarement employées; autant que nous sachions, elles ne se trouvent que dans le Nouveau-Testament de Liçarrague, & jusqu'à présent nous ne pouvons en citer que deux : *Halacotz ni hiri liuratu naurauanac bekatu handiagao dic.* Jean XIX, 11. „C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est coupable d'un plus grand péché”. *Eure nationeac eta sacrificadore principalec liuratu araute.* Jean, XVIII, 35. „Ta nation & les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi.

Ces flexions inusitées s'analysent, comme les autres, sans la moindre difficulté; comme ce sont des flexions à deux régimes, elles dérivent toutes de *eroan*, & *narauanac*, dépouillé du *c*, caractéristique de l'agent, & de *n* „que”, il reste *naraua* pour *narauha*, de *n-eroa-h* „(il) te-a-à moi”(2). *Araute* pour *haraute* de *h-eroa-t-te* „(ils) me-ont-à toi”. Il y a ici assimilation du *t*, caractéristique de la 1^{re} personne, & du *t* de la terminaison plurielle de la 3^{me} personne.

Ces flexions n'avaient pas encore été remarquées en France, du moins lors de la publication du verbe de M. Inchauspé, &, à la page 205, M. l'abbé dit : „Aucun dialecte ne possède de relations indirectes pour les formatifs qui expriment la première & la deuxième personne comme régime direct. D'après le système de composition des régimes indirects il semble qu'on aurait pu dire : Je t'offre à lui, „*eskentzen hayot*; tu m'offres à lui, *eskentzen nayok, nayon, nayoçu*”.

(1) Nous avons dit par erreur, dans notre *Etude sur les Auxiliaires*, que c'était le prince L. Bonaparte.

(2) Nous profitons de l'occasion pour corriger une faute d'impression qui nous a échappé dans notre *Etude sur les Auxiliaires*, p. 7, où il y a *narau* pour *naraua*.

Il est vrai que, les influences phonétiques étant égales, on pourrait peut-être former des flexions de cette manière machinale; puisque *deyot*, soul., signifie „je l'ai à lui”, *heyot* (& non *hayot*) serait la forme correspondante pour „je t'ai à lui”. *Deyok* signifiant „tu l'as à lui”, la forme correspondante pour „tu m'as à lui”, serait *neyok* (& non *nayok*). De même *ditaye* ou *déitaye* est en souletin „ils l'ont à moi” & par conséquent *hitaye* ou *heitaye* serait „ils t'ont à moi”. — Puisque *ditaye* = *ditate* = *dautate* = *darotate*, *hitaye*, en passant par ces mêmes mutations, pourrait être une variante de *araute* pour *haraute*. Bien que la formation manque de méthode, il ne serait pas impossible que la flexion, si elle a jamais été en usage en souletin, eût pris cette forme.

Zavala, en voulant faire la même opération que M. Inchauspe, s'est trompé de verbe. Puisque l'auxiliaire, quand il y a deux régimes à exprimer, est toujours *eroan* dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, & qu'en biscaïen il est *eutfi*, il aurait fallu former les flexions qui nous occupent de *eutfi*, & non pas de *eduki*, comme le fait Zavala (1), bien qu'il dise expressément qu'il faut les flexions de la conjugaison absolue; p. ex. *Ak arerioai saldu natse*. „Il m'a vendu aux ennemis”. Aujourd'hui que ces flexions ne sont plus en usage, on dirait: *aʔ arerioai saldu nau*. — *Ik Jaungoikoari eleshan eskiniten gotsaʔak* ou *gautsaʔak*. „Tu nous offris à Dieu dans le temple”. Aujourd'hui l'on dirait: *Jaungoikoari eleshan eskiniten gôzak*.

On se demande comment *nau* devient *natse* & *gôzak* *gotsaʔak*. Nous l'ignorons; l'explication de Zavala n'est pas claire, ou du moins nous ne la comprenons pas; nous la citerons tout à l'heure.

Zavala ne cite aucun exemple tiré d'auteurs basques. *Nau* devient donc *natse*; mais pourquoi *a* au lieu de *au*, & d'où vient *ts*? Nous croyons que *natse* doit être *neutse* ou *nautse*, avec *a* pour *e* initial, de *eutfi*. Comme *deutse* signifie „il le tient (a) à eux”, de *d-eutse* (*e* pour *ote*), de la même manière on a formé, ou l'on a pu former *n-eutse* „il me tient ou il m'a à eux”. — *Gotsaʔak* devrait être alors *geutsak*, de *g-eutse* pour *o-k*.

(1) *Verbo vasq.*, p. 8, § 5, n° 23, 24.

Ces conjugaisons sont inconnues de nos jours, & Zavala ne les a jamais entendues, ni vu imprimées, puisqu'il ajoute que quelques personnes lui ont assuré les avoir entendu employer quelquefois (1). Ce n'est donc que par oui-dire qu'il les connaît, & il est très probable qu'elles auront souffert, en passant de bouche en bouche.

Voici son explication de la formation de ces flexions :

„Sino què a la manera que a los de paciente de 3^{as} personas, „cuando tienen recipiente, les añadimos despues de la radical la „característica que indique dicha funcion del nombre, así se añadia „en igual caso a las de paciente de 1^{as} y 2^{as}”.

Puisque Zavala se figure que *naiſe* vient de *nau*, il s'en suit que *tſe* doit correspondre à „à lui”. Or *tſe* ne signifie jamais „à lui”.

Si Zavala a raison & que nous ayons tort, c'est-à-dire si les flexions qui nous occupent sont formées de *eduki* & non de *eufi*, alors encore elles sont mal formées; *gozak* ne deviendrait jamais *goſaſak* comme le veut Zavala; *tſa* n'exprime jamais „à lui”; *tſa* ne signifie rien. *Goſak* pourrait devenir *goſayok* ou *goſaok* en introduisant *ho*, la seule & véritable caractéristique de la 3^{me} personne.

CHAPITRE XVII.

TABLEAU DU VERBE PÉRIPHRASTIQUE CONJUGUÉ.

L'article sur le verbe est déjà long; mais il sera peut-être utile de donner un tableau de la conjugaison transitive & de la conjugaison intransitive, afin de pouvoir voir dans son ensemble la conjugaison complète. Nous ferons précéder un autre tableau qui indiquera les auxiliaires des modes.

(1) Y algunas personas mi han asegurado que le han oido poco o mucho.

VERBES TRANSITIFS.

CONJUGAISON ABSOLUE.

Indicatif.		Auxiliaire	<i>euki</i>	tous les dialectes.
Impératif.	}			
Subjonctif.		„	<i>eʒan</i>	guip., lab., bn., foul.
Potentiel.				
Impératif.	}			
Subjonctif.		„	<i>egin</i>	biscaïen.
Potentiel.		„	<i>edin</i>	biscaïen.

CONJUGAISON RELATIVE.

Indicatif.	}	Auxiliaire	<i>eufi</i>	}	biscaïen.
Impératif.					
Subjonctif.		,,	<i>egin</i>		
Potentiel.		,,	<i>edin</i>		
Indicatif.	}	,,	<i>eroan</i>	}	guip., lab., bn., foul.
Impératif.					
Subjonctif.		,,	<i>eʒan</i>		
Potentiel.					

CONJUGAISON FRÉQUENTATIVE.

Indicatif.	Auxiliaire	<i>eroan</i>	biscaïen.
------------	------------	--------------	-----------

VERBES INTRANSITIFS.

Indicatif.	}	Auxiliaire	<i>iʒan</i>	tous les dialectes.
Impératif.		,,	<i>edin</i>	,, ,,
Subjonctif.				
Potentiel.				

VERBES INTRANSITIFS AVEC RÉGIME INDIRECT.

Indicatif.	} <table> <tr> <td>Auxiliaire</td> <td><i>iʒan</i></td> </tr> <tr> <td>„</td> <td><i>ekin & iʒan</i></td> </tr> </table> }	Auxiliaire	<i>iʒan</i>	„	<i>ekin & iʒan</i>	tous les dialectes.
Auxiliaire		<i>iʒan</i>				
„		<i>ekin & iʒan</i>				
Impératif.						
Subjonctif.						
Potentiel.						

CONJUGAISON FRÉQUENTATIVE.

Indicatif.	Auxiliaire	<i>joan</i>	biscaïen.
------------	------------	-------------	-----------

TABLEAU DU VERBE PÉRIPHRASTIQUE.

DIALECTE GUIPUZCOAN.

TRANSITIF.

Ikufi „voir”

INTRANSITIF.

Etorri „venir”

INDICATIF.

PRÉSENT.

Ikusten det „je vois”*Etorri naiʒ* „je viens”

IMPARFAIT.

Ikusten nuen „je voyais”*Etorri ninʒan* „je venais”

PARFAIT INDÉFINI.

Ikufi det „j'ai vu”*Etorri naiʒ* „je suis venu”

PARFAIT DÉFINI.

Ikufi nuen „je vis”*Etorri ninʒan* „je vins”

PLUS-QUE-PARFAIT.

Ikufi iʒan nuen „j'avais vu”*Etorri iʒan ninʒan* „j'étais venu”

FUTUR SIMPLE.

Ikufiko det „je verrai” *Etorriko naiž* „je viendrai”

FUTUR ANTÉRIEUR.

Ikufi ižango det „j'aurai vu” *Etorri ižango naiž* „je ferai venu”

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Ikufiko nuen „je verrais” *Etorriko ninžan* „je viendrais”

PASSÉ.

Ikufi ižango nuen „j'aurais vu” *Etorri ižango ninžan* „je serais venu”

IMPÉRATIF.

Ikufi ežak „vois” *Etorri adi* „viens”

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Ikufi dežadan „que je voie” *Etorri nadin* „que je vienne”

IMPARFAIT.

Ikufi nežan „que je viffe” *Etorri nendin* „que je vinffe”

POTENTIEL.

PRÉSENT.

Ikufi dežaket „je puis voir” *Etorri naiteke* „je puis venir”

CONDITIONNEL.

Ikufi nežake „je pourrais voir” *Etorri nindeke* „je pourrais venir”

IMPARFAIT.

Ikufi nežakean „je pouvais voir” *Etorri nindekean* „je pouvais venir”

Pour les détails nous devons renvoyer aux paragraphes spéciaux.

CHAPITRE XVIII.

LES ADVERBES.

§ I.

Adverbes de lieu (démonstratifs).

<i>Han</i> , l., bn., f., <i>an</i> , b., g.	là.
<i>Hor</i> , l., bn., f., <i>or</i> , b., g.	là.
<i>Hemen</i> , l. bn., f., <i>heben</i> , f., <i>emen</i> , b., g. . . .	ici.
<i>Xon</i> , g., l., bn., <i>nun</i> , b., g., bn.	où.
<i>Bera</i> , b., g., <i>behera</i> , <i>beherat</i> , l., bn., foul. . .	en bas.
<i>Gora</i> , b., g., l., bn., f.	en haut.
<i>Goyan</i> , b., g.,	en haut.
<i>Goiti</i> , l., bn., f.	en haut.
<i>Zolan</i> , f.	en bas.
<i>Bean</i> , <i>pean</i> , <i>pian</i> , <i>azpian</i>	en bas, sous.
<i>Barruan</i> , <i>barrenen</i> , <i>barrunen</i> , b., g., <i>barreanean</i> , <i>barnean</i> , l., bn., <i>barnen</i> , f.	dedans.
<i>Kampoan</i> , b., g., l., bn., f.	dehors.
<i>Gainian</i> , b., <i>gañean</i> , g., <i>gainean</i> , l., b., <i>gañen</i> , f.	dessus.
<i>Bertan</i> , b., g., bn., dans le même endroit, dans le même temps.	
<i>Bestetan</i> , f.	ailleurs.
<i>Orotan</i> , f.	partout.
<i>Aitzinean</i> , l., <i>ainzinean</i> , bn., <i>aitzinian</i> , f. . . .	devant.
<i>Aldean</i> , g., l., <i>aldian</i> , f.	près, à côté.
<i>Arabera</i> , g., b., l., bn., <i>arauera</i> , g., l., bn., <i>arauz</i> , g., l., bn., <i>arauaz</i> , l.	selon.
<i>Arte</i> , f.	entre.

<i>Artean</i> , b., g.	pendant.
<i>Aurkean</i> , b., <i>aurkan</i> , bn., <i>aurkinan</i>	devant.
<i>Aurrean</i> , b., g.	devant.
<i>Arzean</i> , b., g.	derrière.
<i>Giblean</i> , l., bn., <i>gibelian</i> , f.	derrière.
<i>Kontra</i> , b., g., l., bn., <i>kontre</i> , f.	contre.
<i>Ostean</i> , g., <i>ostian</i> , b.	en outre, derrière.
<i>Azpian</i> , b., g., l.	sous.
<i>Buruan</i> , b., g., l., bn., f.	au bout de.
<i>Urrean</i> , g., <i>hurren</i> , l., <i>hurbil</i> , b.n., f., <i>hullan</i> , f.	près.
<i>Urrun</i> , b., <i>hurrun</i> , l., bn., <i>urruti</i> , g.	loin.
<i>Saihetzian</i> , f.	à côté de.

Il est superflu de faire remarquer qu'au nombre de ces adverbes il y en a plusieurs qui sont simples, primitifs, comme *han* ou *an* „là”; *or* ou *hor* „là”, tandis qu'il y en a d'autres qui sont composés; ce sont alors généralement des locutions adverbiales, des noms au locatif : *barruan*, *kampoan*, *giblean* sont formés de *barrua-n*; *kampoan*; *giblea-n*; ceci explique le génitif qui les accompagne; *mendiaren ganean* „sur la montagne” signifie littéralement : dans le dessus de la montagne.

Il arrive quelquefois qu'on n'observe pas la règle, comme c'est le cas avec *pean*, du moins dans quelques dialectes. En guipuzcoan on dit *zerupean* „sous le ciel”; *maipean* „sous la table”. *Ecen eznauc digne ene atharbe pean sar adin*. Luc VII, 6. „Car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit”. — *Pean* est pour *bean*, de *be-a-n*, „dans-le-bas” = sous, & devrait, dirait-on, régir le génitif. *Pean* paraît plutôt appartenir, en guipuzcoan du moins, au style soutenu; & *azpian*, qui est accompagné du génitif, au style familier : *zeruaren azpian* „sous le ciel”. — Est-ce que *azpian* ne serait pas composé de l'article *a* & de l'adverbe *pian*, & *pian* au lieu de régir *n* régissant *z*? *Zeruaren azpian* ferait alors pour *zeruazpian*; on a souvent embrouillé ce suffixe *z* avec *n*. *Azpian* ferait une forme parallèle à *ezkero*.

Un seul de ces adverbes est formé avec *ra* „vers” : *arabera* „selon”, de *arau-ra* „vers la règle = selon”. On dit aussi *arauz* de

arau-ʔ „par règle”, & avec l'article, comme on trouve cet adverbe chez Axular, *arauaʔ* : *Hunen arauaʔ ihardesfi ʔuen* (p. 9).

Bertan est une locution adverbiale, elliptique. *Bertan* ne signifie que „dans le même”; le mot „lieu” ou „temps” est sous-entendu. *Eta bertan ilkiten cela uretic*. Marc 1. 10. „Et dans le même moment il sortit hors de l'eau”. — Le français „naguère” est une forme parallèle; *ne-a-guère*, & *temps*” est sous-entendu.

Les adverbes *emen*, *or*, *an*, suivis de *che*, correspondent à : ici-même; là-même.

§ 2.

Adverbes de temps.

ʔoiʔ, g., l. bn., *nos*, b., *nouiʔ*, f. „quand”.

Inoiʔ, g., *iños*, b., *nihoiʔ*, *nehoiʔ*, l., bn. „quelquefois”; mieux en angl. *ever*; all. *je*; holl. *ooit*. Le français „jamais” ferait croire que *nihoiʔ* est une négation.

Egundaño, g., *egundano*, l., bn., f. „jamais”; jusqu'à ce jour; *ever*, angl.

ʔoiʔbait, g., l., bn., *nosbait*, b. „un jour ou l'autre”; le soul. aura apparemment *nouiʔpait*, puisque *nouiʔpaitako* existe avec la signification de „autrefois”.

ʔoiʔik beñ, g., *noiʔik bein*, b., *noiʔik behin*, l., *nouiʔik*, f. „de temps en temps”.

ʔoiʔetik noiʔera, l., *noiʔetik noiʔ*, bn., *nouiʔtarik nouiʔtara*, f. „de temps en temps”.

Aiʔiñetik, f. „auparavant, avant”.

Gaur, b., g. „aujourd'hui”, — bn. „cette nuit”.

Egun, f. „aujourd'hui”.

Erenegun, g., *areñegun*, b., *herenegun*, l., bn., f. „avant-hier”.

Bigar, *biar*, b., g., *bihar*, l., bn., f. „demain”.

Aʔo, b., g., l., bn., f. „hier”.

Eʔi, b., l., bn., f. „après-demain”.

Eʔi damu, b., g., l., bn., f. „après après-demain”.

Aurten, b., g., *aurthen*, l., bn., f. „cette année”.

Igaṛ, b., g., *igeṛ*, *iyes*, b., *jaṛ*, l., bn., *chaṛ*, bn., *tchaṛ*, f. „l'année passée”.

Igaranourthia, f. „l'année passée”, *igaran-urtea* „l'année passée”.

Beti, b., g., *bethi*, l., bn., f. „toujours”.

Berandu, b., g., l., *berant*, l., bn., f. „tard”.

Goiṛik, bn., f. „de bonne heure”.

Goiṛean goiṛ, g., l. „de bon matin”.

Maiṛ, g., l., bn. „souvent”.

Sarri, b., g., l., bn., f. „tantôt”. — b., g. „souvent”.

Laburski, f. „bientôt”.

Lafter, b., g., l., bn., f. „vite, bientôt”.

Aurki, g. „de fuite”, — bn. „ce soir, cette après-midi”.

Bereala, g., *beriala*, b., *berehala*, l., bn., *berhala*, f. „de fuite”.

Len, b., g., *lehen*, l., bn., f. „autrefois, jadis”.

Gero, b., g., l., bn., f. „après”.

Orain, b., g., *orai*, l., bn., f. „maintenant”.

Ordian, b., f., bn., *ordea*, g., l., bn. „mais, cependant, maintenant”. Selon M. Gèze (fouletin): „quand même, lors même”.

Ufu, *Ardura*, f. „souvent”.

§ 3.

Adverbes de quantité.

Asko, b., g., l., bn. „beaucoup”.

Aniṛ, g., *hainiṛ*, *anhitṛ*, l., bn., *hanitṛ*, bn., f. „beaucoup”.

Guchi, *gichi*, g., *gichi*, b., *guti*, l., bn., f. „peu”.

Chit, g., *chito*, b., *tchit*, f. „très”.

Geyago, b., g., l., *geihago*, l., *gehiago*, bn., f. „plus”.

Geyegi, b., g. „trop”.

Haboro, f. „plus”.

Gutiago, f. „moins”.

Sobera, f. „trop”.

Aski, b., g., l., bn., f. „assez”.

Hagit, bn., l., *agit*, g., „très”.

Oraino, l., *orano*, bn., f., „encore”.

Bein, b., g., *behin*, l., bn., f., „une fois”.

Bakarrik, *berezïro*, „séparément, pour soi, en soi, en lui”.

§ 4.

Adverbes de comparaison.

Ala, g., *alan*, b., *hala*, l., bn., f., *hula*, bn., f., *ola*, b., *hola*, g., l., bn., f., „ainsi”.

Nola, g., l., bn., *noula*, f., „comment, comme”.

Ain, b., g., *hain*, l., bn., *hañ*, f., „tant”.

§ 5.

Les adverbes d'affirmation, de négation & de doute.

Bai, autrefois *bay* „oui”, dans tous les dialectes.

Ba, particule (adverbe) affirmative, préfixée aux flexions du verbe dans tous les dialectes; *badut* „j'ai”, *badakit* „je fais”. — Nous avons proposé, dans notre Dictionnaire, de considérer *ba*, particule affirmative, comme forme syncopée de *bai*, ce que la forme & la signification rendent très probable. On trouvera des détails dans la syntaxe.

Bada „donc, or”; il nous semble composé de *ba-da*, il est en effet, il est oui. *Bada*, sous le rapport de la composition, est une forme parallèle à quiza espagnol, c'est-à-dire „qui fait” pour „peut-être”.

Chez quelques auteurs *bai* sert comme *ba*; p. ex. de la Vieuxville dit: *Eta erran bai darocute Diocesa hunetacotz eguina ičan den catechimaric ez dela*, p. 4 de l'Introd. „Et ils nous dirent en effet qu'il n'y a pas de catéchisme pour ce diocèse”. — Et un peu plus loin: *Haurrac guelditzen bai dire deusfic ungui jakin gabe*. „Les enfants restèrent en effet sans rien savoir bien”. Mais généralement dans les dialectes basques français on a fait une différence entre *ba* & *bai*,

différence qui n'est pas connue dans les dialectes basques espagnols, qui ne se servent que de *ba* : p. ex. *badet*, *badakit*, &c.

Baita existe dans les dialectes basques espagnols, & signifie „certainement, oui pour sûr”, mais dans un sens ironique & en niant (1). *Baita* nous semble être *bai-da* „il est certes”, dont *bada* est la variante. Dans la prononciation le *i* de *bai* se perd souvent : *ba ba* „oui, oui”. Ce qui, dans une langue ou dans un dialecte, est pris de bonne part, est souvent pris en mauvaise part dans une langue sœur ; nous n'avons qu'à citer l'espagnol *hablar* „parler” & le français „hâbler”. Il nous semble qu'il serait possible que *baita* fût pris ironiquement en guip. & bisc., & sérieusement dans les autres dialectes. Il se pourrait que *bai* des dialectes basques français fût la même locution adverbiale, ce qui expliquerait qu'on ne la retrouve pas dans les dialectes basques espagnols, si ce n'est qu'ironiquement. La persistance du *t* dans *bai*, précédant la flexion, & qui peut souvent s'expliquer par la présence d'un *z* suivant (*baitzen*), nous fait hésiter s'il faut prendre *bai* ou *baita* comme forme primitive de *bai*.

Quoi qu'il en soit de l'emploi de *bai*, dont nous parlerons dans la syntaxe, il nous semble plus que probable que *bai* est l'origine de tous ces adverbes ou de toutes ces locutions adverbiales, qui contiennent toutes une affirmation.

Ez, adverbe de négation „non” dans tous les dialectes.

Bearbada, b., g., *ausa*, *ausaz*, *omen*, *bide*, *noaski*, *ote*, g. „peut-être” de *bear-ba-da*, si-il-est-nécessaire.

Balitzate, lab., de *ba-litzate*, „s'il serait” = peut-être.

Baldin ou *balin-ba* „si”.

§ 6.

Adverbes de qualités.

Ces adverbes sont formés en général d'un adjectif, auquel on ajoute la terminaison *ki* ou *ro*, quelquefois *kiro* ; & aussi *do* ; p. ex. *ondo* „bien” de *on* ; *alaikiro*, g. „fortement” ; *eriozkiro* „mortellement”.

(1) Voir Dict. de Larramendi f. v. si & por.

Bereiki „particulièrement” de *berezi*; *handiki*, *andiro* „grandement” de *handi*, &c.

Souvent on forme une locution adverbiale en répétant le thème : *bete betean* „plein plein”.

CHAPITRE XIX.

LES CONJONCTIONS.

Les conjonctions sont :

Copulatives : *eta* ou *ta*, b., g., l., bn., f. „&”.

Adverfatives : *baya*, b., *bañan*, g., *bainan*, *baina*, l., bn., *bena*, f. „mais”.

Ordea, g., l., bn., *ordia*, *ordian*, bn., f. „mais”.

Halarikere, l., *alaere*, g., *alambere*, b. „cependant”.

Disjonctives : *edo*, b., g., l., bn., f. „ou”.

Naiç, g., *nai*, b., *naiç*, l., bn., f. „soit”.

Causatives : *ezen*, g., l., bn., *eze*, b., *eçik*, g., *eçi*, f. „car, que”.

Zeren, *zerгатik* „pour cela, pourquoi, parce que”.

Arren „donc”.

Conditionnelles : *ba*, b., g., l., bn., f. „si”.

Baldin-ba, b., g., l., bn.; *balin-ba*, l., bn., f. „si”.

Ea-n „si”.

Conjonctives : *non*, *n*, *la* „que”, dans tous les dialectes.

Pour la formation de ces conjonctions nous devons renvoyer le lecteur à notre Dictionnaire. L'origine de la conjonction *n* „que” a été discutée plus haut, en parlant du suffixe *n* (p. 56); nous en avons déjà fait mention dans notre Etude sur les auxiliaires (p. 71); elle explique d'un seul coup le pronom relatif, le locatif & le génitif, & rapproche par cela même la langue basque des autres langues, où le même procédé se retrouve.

CHAPITRE XX.

LA FORMATION DES MOTS.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Ce sujet n'a jamais été traité d'une façon un peu sérieuse, autant que nous sachions. M. Duvoisin a publié, il est vrai, un article ayant pour titre : „De la formation des Noms dans la langue basque” (1); mais il est plus question de l'alphabet, de l'orthographe, des suffixes que de la formation des mots. L'auteur n'entend pas par le mot de „formation” ce qu'on a l'habitude d'entendre par ce mot. La formation des mots ne comprend pas les rapports grammaticaux; p. ex. „jusqu'à moi” n'a jamais été considéré comme un mot composé, soit pronom composé, soit préposition composée. Les explications de l'auteur laissent aussi souvent à désirer, quant à la clarté, p. ex. : „Je citerai encore le suffixe *o*, „lequel, du verbe devenu pronom possessif par l'adjonction d'une „première désinence, forme un pronom de temps. Ainsi *dut* (j'ai), „*naiç* (je suis), deviennent *dutan*, *dutana* (ce que j'ai); *naiçen*, *naiçena* „(ce que je suis). Au lieu du déterminatif *a*, placez le suffixe *o*, & „vous aurez *dutano* (tant que, tout le temps que j'aurai), *naiçeno* (tant que je serai)”.

Un verbe qui devient un pronom possessif, est déjà une métamorphose assez surprenante; mais du moins les termes sont connus; il n'en est pas de même quand ce verbe, devenu pronom possessif, devient pronom de temps. Qu'est-ce qu'un pronom de temps ?

(1) *Congrès scientifique de France*, vol. II, p. 369. Pau 1873.

L'auteur a voulu dire que la 1^{re} pers. du présent de l'indicatif *dut* „j'ai” & *naiɿ* „je suis”, suivi de *no* „jusque” fait *dut-no* & *naiɿ-no*, ce que l'on prononce & écrit *dudano* ou *dutano* & *naiɿeno*. Mais *dudano* ou *naiɿeno* n'est pas plus un mot composé que „jusqu'à ce que j'aie” en français.

Nous avons dit deux mots de cet article pour prouver que nous en avons pris connaissance. Nous ne relèverons pas la confusion que fait l'auteur & qui n'existe que pour lui, par rapport au suffixe *ko*, dont il aurait pu trouver la signification & l'emploi dans notre Dictionnaire, qui a paru deux ans avant la publication de son article; ni au suffixe *i*, qui est considéré dans un paragraphe comme une lettre euphonique (*ebaki*), & dans un autre immédiatement au-dessous, comme un suffixe (*igorri*).

§ 1.

Mode de formation des mots.

La formation des mots est beaucoup plus simple en basque qu'elle ne l'est dans nos langues aryennes. Les mêmes procédés s'y rencontrent, la composition & la dérivation; aussi les mêmes phénomènes s'y retrouvent, principalement phonétiques; mais ces derniers sont moins variés, autant que nous pouvons en juger.

La composition consiste, comme dans toute autre langue, à unir deux ou plusieurs mots pour exprimer une idée; p. ex. *arɿain* „berger” est composé de *ari* „mouton” & de *ɿain* „gardien”.

La dérivation consiste à suffixer au thème une lettre ou un groupe de lettres, afin d'en modifier la signification; p. ex. *handitaɿun* „grandeur” est un mot formé de *handi* „grand” & de la terminaison *taɿun*. *Begiratu* „regardé” est formé de *begi* „œil” *ra* „vers” & *tu* terminaison de l'adjectif verbal.

§ 2.

La composition.

Les mots composés sont formés :

1° De deux substantifs : *arrobi* „carrière”, de *arri* „pierre” & *obi* „fosse, caverne”. *Burmun* „cervelle” de *buru* „tête” & *mun* „moelle”.

2° D'un substantif & d'un adjectif : *aitagoya* „le grand père” de *aita* „père” & *goi* „haut”; *arraingorri* „poisson rouge ou doré” de *arrain* „poisson” & *gorri* „rouge”; *burugogor* „entêté” de *buru* „tête” & *gogor* „dur”; *angereder* „belette” de *andere* „demoiselle” & *eder* „joli”; *Echeberri* (nom propre) de *eche* „maison” & *berri* „neuf” Maisonneuve; *dohakaiç* „malheureux” de *dohai* „fort” & *gaitç* „mauvais”.

3° D'un substantif & d'un nom verbal : *buruauts* „casse-tête” de *buru* „tête” & *auts* (1) „casser”; *emakume* „femme” de *eman* „donner” & *hume* „enfant”; *edatoki* „abreuvoir” de *edan* „boire” & *toki* „lieu”.

4° D'un substantif & d'un nom de nombre : *bitarte* „intervalle” de *bi* „deux” & *arte* „espace”.

5° D'un adjectif & d'un nom verbal : *jakingabe* „ignorant” de *jakin* „savoir” (employé substantivement) & *gabe* „dénué”.

La composition peut consister simplement en juxtaposition, p. ex. *urçulo* „mare” de *ur* „eau” & *çulo* „trou”; *aitagoya* de *aita* & *goya*. Ceci fera apparemment le procédé primitif, mais il y a beaucoup de mots composés où l'union des deux mots est devenue plus intime, soit pour des raisons d'euphonie, soit pour d'autres raisons. Dans ces cas-là nous voyons paraître des mots comme *arçain*, de *ari-çain* (chute d'une lettre); ou bien *sukopil*, de *su-hopil* (mutation d'une lettre); ou bien *açkaçal*, de *arç-haçal* (chute & mutation d'une lettre).

Si le mot composé est formé de deux noms substantifs, le nom

(1) Le verbe dans les mots composés n'est pas une forme fléchie, c'est le thème.

attributif doit précéder; c'est cette même règle qui veut que le génitif soit placé devant le nom qui le régit. Ainsi *betaçal* „pau-pière” est formé de *begi-haçal* „œil-coquille”; *arrobi* „carrière” de *arri-obi* „pierre-caverne”; *lursagar* „pomme de terre” de *lur-sagar* „terre-pomme”; *arratsalde* „foirée” de *arrats-alde*.

Si le mot attributif est un adjectif, il est placé après le nom; p. ex. *eguerdi* „midi” de *egun-erdi* „jour-moitié”; *itzaurre* „avant-propos” de *itz-aurre* „parole-avant”; l'allemand Vorwort. *Arribizi* „écho” de *arri-bizi* „pierre-vivante”.

La langue basque, comme tant d'autres langues, a formé aussi des mots en répétant le mot, mais en changeant la lettre initiale; p. ex. *nahas-mahas* „pêle-mêle; *zadura-badura* (1); *churi-muri*.

On a voulu voir dans cette manière de composition un procédé spécialement basque, sans se douter que beaucoup de langues ont formé de pareils mots: en français pêle-mêle; tohu-bohu; cahin-caha; en anglais helter-skelter; higledy-pigledy; en allemand holter polter, &c., &c.

NOMS VERBAUX COMPOSÉS.

Les noms verbaux composés ne sont pas très nombreux. Ces noms, ou plutôt ces adjectifs verbaux (2), sont composés:

- 1° D'un substantif & d'un adjectif verbal;
- 2° D'un adjectif & d'un adjectif verbal;
- 3° De deux adjectifs verbaux.

SUBSTANTIF ET ADJECTIF VERBAL.

L'adjectif verbal est alors généralement *artu* „prendre”, *etsi* „estimer, juger”, *egin* „faire”.

(1) ... *Ezpada lapiko ustel bat, arbiç, açaç, chongos, biri zakiç, hitz batean, zadura baduraç beteä*. Larramendi, Introd. Dicc. p. ccxiv. „Si ce n'est un pot pourri plein de navets, de choux, de .?, de morceaux de poumons, en un mot de tout”.

(2) L'adjectif verbal.

Ainsi *fukartu* „allumer” de *fu* „feu” & *hartu* „prendre”; *lokartu* „s’endormir” de *lo* „sommeil” & *hartu*. Le *h* est devenu *k*, selon les lois phonétiques (voir ch. III). *Setartu* „s’obstiner” de *set* „obstination” & *artu*; *sinhetfi* „croire” de *sin* „foi” & *etfi* „juger, tenir pour, tenir pour vrai”; *autetfi* „choisir” de *aut* „choix” & *etfi* „tenir”; *afartu* „s’amuser” de *ats* „haleine” & *artu*; *atseen* „se reposer” de *ats-egin*, prendre (litt. faire) haleine.

ADJECTIF ET ADJECTIF VERBAL.

Ce sont les mêmes noms verbaux *artu*, *etfi*, *egin* qui forment ces adjectifs verbaux composés; p. ex. *onetfi* „agréer, aimer” de *on* „bon” & *etfi*; *ederetfi* „trouver beau” de *eder* „beau” & *etfi*; *gaitzetfi* „haïr” de *gaitz* „mauvais” & *etfi*.

ADJECTIF VERBAL ET ADJECTIF VERBAL.

Ces adjectifs verbaux ne sont pas nombreux, ils sont généralement formés de *erazo*, *ari*; p. ex. *arrerazo* „faire prendre” de *ar* „prendre” & *erazo* „faire, causer”; & par conséquent tous les adjectifs verbaux factitifs composés avec *erazo*. *Eftali* „cacher, couvrir” de *es* „ferrer, enfermer” & *ari* „faire”. La mutation de *r* en *l* se trouve dans les verbes *askaldu*, *auhaldu*, *afaldu*, *bařkaldu*, *gofaldu*, *kiskaldu*, tous formés de *ari*, selon toute apparence. De même *itřali* „éteindre” de *ich* „arrêter” & *ari* „faire”; ainsi : faire cesser (de brûler) = éteindre. En hollandais on dit pour éteindre „*uitmaken*” faire sortir, & pour s’éteindre „*uitgaan*” sortir, litt. aller dehors.

§ 3.

La dérivation.

La dérivation est un procédé beaucoup plus important que la composition. Il va sans dire qu'il ne peut être question en basque que d'une dérivation latérale, c'est-à-dire d'un mot basque d'un autre mot basque. La langue basque étant entièrement isolée jusqu'à présent, la dérivation en ligne directe, s'il est permis d'employer ce terme de généalogie, nous échappe nécessairement pour le moment.

La dérivation se fait à l'aide de terminaisons, que dans d'autres langues on a l'habitude d'appeler suffixes; mais nous avons réservé le terme de „suffixe” pour ces lettres ou ces mots qui indiquent les différentes relations des mots entre eux. Ce n'est pas en vue de la clarté seulement, & pour distinguer deux espèces de mots, étroitement liés, sous quelques rapports, que nous employons ces deux termes; c'est puisqu'il y a une véritable différence entre eux; les terminaisons forment des mots; les suffixes indiquent des rapports.

La ligne de démarcation que nous tirons entre ces deux espèces de mots nous paraît correcte. Cependant il est possible, bien que ce soit extrêmement rare, qu'un mot puisse être considéré comme appartenant aux deux catégories.

Un mot comme *goizko* „matinal” n'avait jamais été analysé, & l'on pouvait dire que *goizko* était formé de *goiz* „matin” & de la terminaison *ko*, tout comme *altzu* „puissant” est formé de *al* „puissance” & de la terminaison *izu*. Mais quand on fait que les adjectifs en *ko* sont, pour ainsi dire, les génitifs du nom (comp. (poule) d'eau = aquatique; (conseil) paternel = de père), *ko* reprend son caractère propre, *ko* est un suffixe correspondant à „de”. *Goizko* & tous ses pareils sont beaucoup trop visiblement ce qu'on nommerait dans nos langues des génitifs, pour qu'on puisse se méprendre sur leur forme. La place que ces noms occupent dans la phrase vient encore affirmer leur véritable caractère; le génitif doit précéder,

& l'adjectif doit suivre le nom qu'il qualifie; ainsi *gerlako giŕon bat ethorri da*, „il est venu un homme de guerre”. Nous considérons donc *goiŕko*, comme un nom avec un suffixe, un nom au génitif, correspondant à „de matin” & non pas comme un adjectif correspondant à „matinal”.

Maintenant que ces deux adjectifs sont analysés, leur forme s'explique, & *altsu* est un nom adjectif dérivé, formé de *al* & de la terminaison *tsu*, tandis que *goiŕko*, bien qu'employé comme adjectif, est un nom au génitif, formé de *goiŕ* & du suffixe *ko*, lequel suffixe fait exprimer à *goiŕ* le rapport d'un génitif. *Altsu* n'exprime aucun rapport quelconque; c'est simplement un qualificatif. Ces adjectifs en *ko* sont si bien des génitifs du nom que *zeruko* „de ciel = céleste” est employé par Liçarrague au pluriel *zeruetako* „des cieux” = céleste; p. ex. *Ene Aita ceruétacoac...* Matth. xv, 13. „Mon Père céleste”. *Ceruétacoac* suit le nom à cause du pronom possessif.

Les exceptions dont nous parlions plus haut se réduisent peut-être à une seule exception, & c'est le mot *gabe*. *Gabe* est un adjectif & signifie „dénué”; il correspond à l'allemand „los”, au hollandais „loos”, tous les deux employés comme terminaisons; p. ex. *kinderloos* „sans enfants”; *levenloos* „sans vie”. On dit donc en basque *eŕkergabe* „ingrat” c'est-à-dire dénué de gratitude. *Gabe* a encore gardé sa signification propre, mais malgré cela en est arrivé à être employé comme suffixe avec la signification de „sans”: *nigabe* „sans moi”; & en même temps comme terminaison, c'est-à-dire sans signification arrêtée, comme dans *eŕkergabe* „ingrat”. Il est probable que *gabe*, comme terminaison, représente tout aussi peu à l'esprit basque la négation de ce que le nom indique, que „loos” dans *roekeloos* „téméraire” en hollandais. „L'esprit oublie”, comme dit M. Bréal, dans un cas analogue, „quand il veut, la nature adjective ou substantive” (1).

Mais quoique nous puissions ou quoique nous ne puissions pas arriver à découvrir la signification & la forme primitive de toutes les terminaisons, il nous semble qu'il faudra admettre: 1° qu'elles

(1) *Gram. comp.* de Bopp, *Introd.*, p. xxix.

sont toutes des noms, adjectifs ou substantifs, & qu'unies à d'autres noms elles forment des mots dérivés; 2° qu'elles n'indiquent jamais, excepté *gabe*, les rapports des mots entre eux, & ne peuvent pas être confondues avec les suffixes.

§ 4.

Les terminaisons au moyen desquelles on forme les mots dérivés pourraient être divisées en quatre classes, selon qu'elles servent à former 1° des noms substantifs; 2° des adjectifs; 3° des adjectifs verbaux; 4° des adverbes.

TERMINAISONS DES SUBSTANTIFS.

<i>Ar</i> ou <i>tar</i> .	<i>Hari</i> .
<i>Ari</i> , voir <i>hari</i> .	<i>Keria</i> .
<i>Be</i> ou <i>pe</i> .	<i>Kunde</i> , <i>kunte</i> .
<i>Dura</i> ou <i>thura</i> .	<i>Le</i> , voir <i>zale</i> .
<i>Era</i> .	<i>Men</i> .
<i>Gai</i> , <i>kai</i> ou <i>gei</i> , <i>kei</i> .	<i>Pen</i> .
<i>Gaillu</i> , <i>kaillu</i> .	<i>Tasun</i> , <i>tarzun</i> .
<i>Gale</i> , voir <i>zale</i> .	<i>Tegi</i> ou <i>teli</i> .
<i>Gin</i> , <i>gille</i> .	<i>Zale</i> .

TERMINAISONS DES ADJECTIFS.

<i>Dun</i> .	<i>Garren</i> .
<i>Gabe</i> .	<i>Garri</i> .
<i>Gor</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Nai</i> .
<i>Gure</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Ti</i> .
<i>Kor</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Tiar</i> .
<i>Koi</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Tsu</i> , <i>su</i> .
<i>Kur</i> .	

TERMINAISONS DES ADJECTIFS VERBAUX.

*Du ou tu.**Z.**Ra.*

TERMINAISONS DES ADVERBES.

*Ki.**Rø.**Kiʔun.*

Lécluse, dans sa grammaire, compte soixante terminaisons, mais la moitié sont des noms. De la façon dont il s'y prend on pourrait considérer, par exemple en allemand, le mot *Alter* „âge” comme une terminaison, puisqu'on dit *Zeitalter* „âge”, *Mittelalter* „moyen-âge”. Il a pris pour des terminaisons les noms dont il ne savait pas rendre compte, & le nombre n'en est pas petit; p. ex. *aldia*, *anʔa*, *bera*, *etʃia*, &c.

§ 5.

Terminaisons qui forment des substantifs.

Ar ou *tar*. C'est le suffixe de l'ethnique; il est *ar* ou *tar*; le *r* est dur & par conséquent se redouble quand suit l'article. De *Burgos* on forme *Burgostar* „l'habitant de Burgos”; de *Oloron* on forme *Olorondarra* „l'habitant d'Oloron”. Le *t* devient *d* quand les lois phonétiques l'exigent. Si le nom finit par une voyelle c'est l'oreille qui décide, selon Lardizabal, si le *t* sera maintenu ou éliminé. *Erroma* „Rome” fait *Erromarra* ou *Erromatarra* „le Romain”. *Españarra* „l'Espagnol”. L'origine de ce suffixe nous paraît être le substantif *ar* „mâle”; le *t* dont il est précédé est sans doute inexpliqué jusqu'à présent, &, si c'est possible nous ne voudrions pas l'admettre comme

lettre euphonique ou adventice. Comme règle générale, l'élision des consonnes est de beaucoup plus fréquente que leur intercalation. Ces termes de „adventice, euphonique, redondante” n'expliquent rien du tout pour la plupart du temps. Cependant, si notre hypothèse est fondée, le *ɾ* ne peut pas appartenir à *ar*; il faut donc qu'il appartienne au mot précédent; mais comment? Nous l'ignorons; mais il nous semble qu'on arrivera plutôt à un résultat satisfaisant en cherchant l'origine du *ɾ*, soit dans le nom qui précède, soit dans un mot peut-être disparu. En tout cas, il nous semble très peu probable que *tar* soit la terminaison. *Ar* „mâle, homme” explique tout naturellement ces mots composés & trouve des analogies dans plusieurs autres langues. L'allemand *Landsmann* est exactement le basque *erritar*; de même en anglais & en hollandais on dit *englishman*, *engelschman* (un) anglais, *franschman*, *frenchman* (un) français, &c.

Jusqu'à présent nous n'avons trouvé que très rarement le *ɾ* employé comme lettre euphonique : *eiɾtari*, de *eiɾ-ari*. Et encore il se pourrait que le *ɾ* de *eiɾtari* & de quelques autres mots formés de la sorte, fût pour un *k* médial, qui est toléré seulement quand il provient de *h* radical. *Eiɾtari* est formé, selon nous, de *eiɾ-hari* & aurait dû faire *eiɾkari*; il se pourrait que le *k* eût été changé en *ɾ*, selon la loi par rapport au *k* radical.

Ari, hari. Cette terminaison forme les noms d'agent, & correspond au français „eur” dans fileur, pêcheur, tourneur, &c. *Arrain-kari*, bn. „pêcheur” de *arrain* „poisson” & *hari* avec mutation de *h* en *k* (voir ch. III). *Gatɾkari*, bn. „marchand de sel” de *gatɾ* „sel”; *gerlari* „guerrier” de *gerla* „guerre”; *meatɾari* „mineur” de *meatɾ* „mine”; *eiɾtari* „chasseur” de *eiɾ* „chasse” & *ari*, peut-être de *eiɾ-tari* avec mutation de *k* en *ɾ*, comme c'est le cas pour le *k* radical.

Ari, hari nous semble être le nom verbal, dont la signification est „être occupé”.

Be signifie „bas” & a formé quelques rares mots : *leorpe*, g. „cabane” de *leor* „sec”; *burupe* „estime de soi-même, présomption” selon Pouvreau (v. Axular, p. xvi de la Gom. carta).

Dura. Cette terminaison qui est *thura* en fouletin, se retrouve dans tous les dialectes. Les langues romanes en ont une semblable : *dura*, esp. p. ex. *cortadura*, *cornadura*; dure ou ture français. Elle leur vient du latin (voir Diez).

Il nous paraît cependant possible & même probable que cette terminaison soit purement basque dans les mots basques. *Du* ou *tu* est la terminaison qui forme les adjectifs verbaux; *handi* „grand” fait *handitu* „grandi”; *epel* „tiède” fait *epeldu* „attiédi” & *epeldura* „attiédissement”. Or *ra* „vers” indique la „tendance vers” & par métaphore „le devenir”; par exemple *begiratu* „regarder” de *begi* „œil”; *gogoratu* „se rappeler, venir à la pensée” de *gogo*. Ainsi *epeldura* est attiédissement, c’est-à-dire le devenir tiède; tandis que *epeltafun* est tiédeur, de *epel* & *tafun*. *Eztidura* „adoucissement”; mais *eztitafun* „douceur”. *Chipitura* „rappetissement”.

Gay, *gai*, *kai*, g., l., bn., *gei*, b., *ekhey*, bn., *ekai*, l. La signification primitive de cette terminaison, qui est un nom, encore employé pour lui seul, est „matière, sujet, étoffe”; ensuite, comme adjectif „apte, capable”. L’expression française „il n’y a pas d’étoffe en lui pour en faire quelque chose” équivaut à „il n’est pas capable”... Comme terminaison ce nom se retrouve avec une signification moins définie, mais indiquant toujours que le nom auquel il est suffixé est rendu „propre à faire”, qu’il a „la faculté de faire”, qu’il est „destiné à faire telle ou telle chose”. Dans ces cas-là nous le retrouvons sous la forme *gai*, *kai*, *gi*, *ki*, p. ex. *agerkai*, g. „document” de *ager*, thème verbal au sens de „paraître, déclarer, manifester”; & ainsi *halgai*, de *hali* pour *hari* „tout ce qui provient du lin”. *Iraugai* = *iraugi* „chaume”. *Oihalki* „lambeau de toile”; *eṭurki* „fragment d’os”; *idiki* „viande de bœuf”, &c.

Gaillu, *kaillu*. Cette terminaison, dont l’origine nous est inconnue, appartient aux dialectes basques français; elle ne se rencontre que rarement. Chaho la rend par „ce qui sert à” (1). Ainsi *handikaillu* „ce qui sert à agrandir” de *handi* „grand”. *Ēderkaillu* „ce qui sert à embellir” c’est-à-dire ornement. *Lotgaillu* „bandage” de *lotu* „lier”.

(1) Etude gram.

Eftekaillu „lien” de *es* „lier”. *Onkhaillu* „fumier” de *on* „bon”, &c.

Gale, v. *zale*.

Gin, *ghin*, *gille*, *ille*, *ile*. Ces terminaisons sont en usage dans tous les dialectes, & indiquent en général ceux qui font quelque chose, les gens de métier; elles dérivent toutes de *egin* „faire”. Le *n* de *egin* a dû se perdre devant *l* & *egin* + *le* est devenu *egile* ou *egille*, d'où *gille*, & par la chute du *g* *eile*. *Gin* ou *ghin* appartient plutôt aux dialectes basques français; p. ex. *zurghin*, l., bn., *zur-gille*, l. „charpentier” de *zur* „bois”. *Itzaghin*, f. „cloutier” de *irze* „clou”. *Harghin*, f. „maçon” de *harri* „pierre”.

La terminaison *le* de *egille* ou *egile* paraît être la contraction de *zale* (voir cette terminaison); & *eginzale* „faiseur, créateur” se trouve comme *egille*. *Egille* à son tour est terminaison, sous une forme syncopée *ille* ou *ile* ou *eile*; *bacherille* „potier” de *bachero-ille*. *Ehaille* „tisserand” de *ehai-ille*.

Hari, v. *ari*.

Kai, v. *gai*.

Keria. Cette terminaison est de tous les dialectes & signifie tendance & au fond „mauvaise tendance”. La forme primitive est, croyons-nous, *heri* „malade” dont le *h* initial, par suite de l'agglutination, venant au milieu du mot, s'est durci en *k*, selon la règle (1). Comparez notre Dictionnaire. L'étymologie explique pourquoi *keria* exprime une tendance mauvaise; p. ex. *ordikeria* „l'ivrognerie”; mais on a quelquefois oublié le véritable sens de cette terminaison & elle a été appliquée de travers.

Kide. Ce mot signifie : pareil, égal; & aussi selon Pouvreau : compagnon. Le dialecte labourdin écrit *kide*, & le biscaïen *ide*; le *k* initial ne se fera probablement pas perdu, & puisque *kide* se trouve aussi écrit *hide*, il est plus probable que le *h* se soit perdu en biscaïen, comme cela est toujours le cas, & que le *h* initial soit devenu *k* comme c'est la règle, pour les mots composés, p. ex. *bakid* de *bat-hide* „commun”. Dans *aurhide* „confanguin” le *h* (primitif?) s'est maintenu.

(1) Ch. III.

Zunde, zunte. La première forme de cette terminaison appartient aux dialectes g., b., l., bn.; elle est plus correcte que la seconde, qui est en usage en souletin, puisque *n* & *t* ne se suivent pas en général. Quelquefois le *k* est élide comme dans *jakiunde*, g. „connaissance” de *jakin*, sans doute pour éviter la cacophonie, car généralement le *k* reste : *ustekunde* „persuasion, conviction”; *ohikunde* „coutume”.

Men. Cette terminaison paraît être le nom substantif *men* : capacité, puissance, & pourrait être comparée à l'adjectif hollandais : vol „plein”; p. ex. *ahamen* „bouchée” de *aho* „bouche”; en holl. „mondvol” de mond „bouche”. *Eskumen* „poignée” de *esku*; en holl. handvol. — *Nasmen* „mélange” de *nas* ou *nafi*. *Baimen* „permission” de *bai*.

Pen. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes pour former des substantifs de noms verbaux : *erospen* „achat” de *eros-i*; *iduripen* „soupçon” de *iduri*; *nahastepen* „mélange” de *nahas-te*; *oroipen* „souvenir” de *oroi*; *sortzapen* „naissance” de *sor-tza* (pour *tze*); *jautzapen* „chute” de *jautse*, de *jaus-i*.

Tasun, tarfun. Cette terminaison indique la qualité, la tendance, plutôt bonne, comme *keria* indique la tendance mauvaise : *berdintasun* „égalité” de *berdin*; *aberaftasun* „richesse”.

Jusqu'à présent la signification de *tasun* est inconnue. Astarloa prétend que *tasun* signifie abondance, ce qui a été répété par W. V. Humboldt, & ensuite par tous ceux qui ont copié l'un ou l'autre de ces auteurs; mais il n'y a rien, autant que nous sachions, qui puisse prouver l'exactitude de cette assertion.

Il n'est donc pas possible de décider si le sens de *tasun* implique l'idée de bonté, comme *keria* implique l'idée de défaut, de mal.

La forme *tarzun* appartient aux dialectes bn. & soul.

Comp. le Dict. f. v. *eri* & *tasun*.

Tarzun, v. *tasun*.

Tegi. Cette terminaison se trouve dans tous les dialectes, mais souvent sous la forme contractée *tei*. C'est un nom substantif signifiant „lieu”, holl. plaats. P. ex. *futei* „foyer” de *fu-tegi*; en holl. vuurplaats, ce qui est exactement le mot basque. *Argindegi* (muta-

tion de *t* en *d* après *n*) „atelier du lapidaire; de *arri-egin-regi*.

Une variante de *regi* est *toki* contractée en *toi*; p. ex. *irat̃toi*, bn. „fougeraie” de *irat̃toi*.

Teli. Terminaison du dialecte soul. & indiquant „amas”; p. ex. *elhurteli* „amas de neige”; *harriteli* „amas de pierre”; *gĩonteli* „amas d’hommes”.

T̃zaille, v. *zale*.

Zale, *gale*. *Gale* & la variante *zale* (mutation de *g* en *z*, voir ch. III) font des noms substantifs & signifient „envie, désir”. *Ondãzun zalea da gĩzona*. Mendiburu, p. 49. „l’homme est désireux de biens”. *Non du bagea, an da zalea*. Prov. „Où est manque, là est désir”.

Zale se trouve comme terminaison en b., l., bn.; *nekãzale* „ouvrier” de *neke* „travail”; *egiñzale* „créateur” de *egin* „faire”. Mais plus généralement on trouve *t̃zaille* dans les dialectes basques français : *ont̃zaille* „bienfaiteur” de *ona*; *sal̃t̃zaille* „vendeur” de *sal-du*. La variante *z* = *t̃z* se rencontre très souvent *eñzun-ent̃zun*. La variante *l* = *ll* n’est pas non plus rare.

§ 6.

Terminaisons qui servent à former des adjectifs.

Dun. Cette terminaison se trouve dans tous les dialectes; elle est formée de la 3^{me} personne sing. de l’indicatif : *du* „il a” suivi du pronom relatif *n*; ainsi „qui a”; p. ex. *biort̃dun* „courageux” de *biort̃* „cœur”; qui a cœur. *Aurdun* „enceinte” de *aur* „enfant”; qui a enfant. *Zamaldun* „cavalier” de *zamari-dun*.

Gabe. Nous avons déjà parlé de cette terminaison (v. § 3), qui se trouve sur la limite entre les terminaisons & les suffixes. Dans *nigabe* „sans moi”, *gabe* est un suffixe; il indique un rapport; dans *eskergabe* „ingrat” *ustegabe* „irréfléchi” *gabe* est une terminaison, formant un mot d’un autre mot & n’indiquant aucun rapport, excepté pour le

grammairien qui décompose le mot. Toute classification nous paraît devenir impossible si l'on n'assigne pas pour limite la signification actuelle du mot, puisqu'on ne peut prendre en considération toutes les phases par où le mot a passé. Le substantif verbal, par exemple, est un nom au locatif, mais pour l'étymologiste seulement, car ce locatif n'est plus sensible dans la phrase; bien plus, ce locatif sert comme objet (infinitif) dans la phrase régie.

Gabe a conservé sa signification indépendante, on le trouve séparé du nom & régissant le partitif : *Ogirik gabe* „dénué de pain”. — *Galdu dira euskarasko libururik gabez euskarasko hirz egite*. Mendiburu. „Il s'est perdu beaucoup de mots basques par le manque de livres basques”. *Gabez* est *gabe* + *z*, c'est-à-dire „par le manque”. Nous pouvons citer deux suffixes à l'appui de notre théorie de classification; ce sont *kin* & *izat*, tous les deux régissant le génitif (voir ces suffixes).

Il est plus que probable que nous connaissons l'origine de *kin*; *kin* est un nom au locatif signifiant „dans la compagnie” & de là le génitif qui précède. Nous connaissons donc tout aussi bien l'origine de *kin* que de *gabe*; tous les deux sont des noms, l'un adjectif, l'autre substantif; & malgré cela *kin* n'est jamais terminaison, & *gabe* peut l'être; *kin* exprime une relation, comme nos prépositions, & n'exprime jamais autre chose qu'une relation, & *gabe* sert à former des mots, & sert aussi comme suffixe; c'est cette aptitude à rendre ce double service qui le place sur la limite de l'une & de l'autre catégorie de ces mots.

Garren. Tous les dialectes font usage de cette terminaison pour former les noms de nombre ordinaux : *bigarren*, *hirugarren*, &c. Plusieurs auteurs anciens écrivent *garren* séparé du nom de nombre; mais jusqu'ici nous n'avons pas pu découvrir la signification de cette terminaison.

Garri. Cette terminaison forme un grand nombre d'adjectifs & leur donne le sens de „porté à, enclin à”. Il nous semble qu'elle dérive de *ekarri* „porter”. Cette forme d'adjectifs se retrouve en allemand & en hollandais; *dragen*, holl. „porter” fait *haatdragend* „rancunier” de *haat* „haine” & *dragend*, part. présent „portant”.

Ainsi *arrogarri* „orgueilleux” de *arro* „vain, gonflé”. *Ahalgegarri* „honteux” de *ahalge*. On trouve chez Larramendi *estimagarri* „appréciable, esp., estimable” ce qui ne paraît pas être une forme correcte; les adjectifs en *garri* devraient avoir une signification active. Mais toutes les langues se permettent de ces licences; en français l'adjectif curieux sert dans les deux sens „un homme curieux” au propre, est un homme qui veut tout savoir; „un meuble curieux” est un meuble rare. — Comp. le Dict.

Gor, v. *kur*.

Gure, v. *kur*.

Kor, v. *kur*.

Kur. La signification primitive de *kur*, *gur*, paraît être „penché, courbé”; & puisque la théorie qui veut que les explosives fortes aient précédé les explosives douces, est probablement correcte, il faut admettre *kur* comme la forme primitive. *Kur* ou *gur* signifie, de nos jours, „révérence” & a donné le nom verbal *khurtu* „s'abaisser”. Comp. le Dictionnaire. *Kur* ou *gur* nous semble se retrouver dans la terminaison *gure* avec la signification de „inclination, désir, volonté”; p. ex. *logure*, g. „envie de dormir”; *aḱkure* „envie de se gratter”. *Gure* ou *kure* est devenu dans quelques dialectes *gor* ou *kor*, & même cette variété de la voyelle se retrouve dans le même dialecte: *ilkor* „mortel” appartient aux dialectes guip. & lab.; *galkor*, *galkhor*, l. „périssable”.

Ḷai. Cette terminaison est très rare; nous ne l'avons trouvée jusqu'à présent qu'en guipuzcoan & dans le seul mot *ikafnai*. *Ḷai* signifie „volonté” & correspond dans ce cas-ci exactement à la terminaison hollandaise *gierig* (de *begeerig* „qui a envie de, avide”) & *ikafnai* se rend parfaitement par *weetgierig* „avide d'instruction”. La même terminaison se retrouve en allemand; *neugierig*, all. *nieuwsgierig*, holl. „curieux”; litt. avide de nouvelles.

Ti. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes & correspond à la terminaison holl. *achtig*, de *aard* „nature, disposition”. *Geḱurti* „menteur”; *egiati* „véridique”; *bekhaiḱti* „envieux”.

Tiar. Cette terminaison n'appartient qu'aux dialectes basques français; elle signifie: ami de; p. ex. *David errege Jainkotiar hura*.

Chourio, p. 316. „Ce roi David ami de Dieu, dévoué à Dieu”. La version fouletine est : *devota bere indar oro*; la version nav. esp. : *guztiz devoioac*. — *Goitziar* „matinal”.

C'est à tort, croyons-nous, que M. Gèze (1) considère *tiar* & *tar* comme une terminaison & la rend par : qui fréquente, qui habite, qui pratique. Comment cette signification s'applique à „Dieu” ou à „matin” n'est pas dit.

Comme *tiar* a le sens de : ami de, dévoué à, porté à, il est probable que cette terminaison dérive d'un adjectif ou adjectif verbal, ayant cette signification. La seule racine qui conviendrait est *jar* ou *yar* qui signifie „assis”. Comme le *j* (*y*) initial prend quelquefois le son de *dj* (voir Diction. f. v. *J*, *jetzi* = *deitzi*), *yar* ou *jar* est devenu *diar* puis *tiar*, comme *du* devient *tu*. La forme s'explique donc, croyons-nous; mais la signification? Comment est-ce que „assis” en est venu au sens de : incliné, penché?

Tsu, *su*. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes; elle est écrite *tsu*, *xu*, *su*; *x* étant prononcé *ts*, *tsu* & *xu* ont le même son, rendu d'une manière différente; *su* est rare, comme dans *odolfsu* „sanguinaire”; *egarsu* „altéré” qui s'écrit aussi *egartsu*. *Lohixu*, f. „luxurieux”; *harrixu*, f. „pierreux”; *alifu* „puissant”, &c.

La langue basque possède aussi quelques terminaisons pour les diminutifs & les augmentatifs.

Le signe distinctif du diminutif paraît être le mouillement. On retrouve le mouillement aussi dans la conjugaison familière. Il suffit même, dans quelques dialectes, de prononcer la lettre mouillée, sans rien ajouter au mot. Lardizabal dit (Gr., p. 82, n° 5) que *maitea* „cher” se prononce comme terme de tendresse avec *i* mouillé. En général, dans beaucoup de langues, les termes de tendresse, les termes familiers, sont des diminutifs.

Il est difficile de tracer l'origine de ces terminaisons (2) & nous

(1) *Eléments de Grammaire basque*, p. 255.

(2) Ce qui est considéré comme terme d'amitié chez un peuple est souvent une injure chez un autre. En anglais un enfant dira à sa mère : Dear old mama. „Chère vieille maman”. En holl. ou en all. l'enfant qui entendrait appeler sa mère ou sa bonne „vieille” serait très choqué.

ne ferons que les nommer. En biscaïen il y a *ñ*, *ch*, *x*; p. ex. *neska* fait *neskacha*; *aita* fait *aitacho*; *enecho* „mon cher”; esp. muy mio. *Gizon* fait *gizoncho*. En soul. il y a *no*, *ño*, *ni*.

Les terminaisons *izar* & *char* sont, selon toute apparence, formées de *chaar*, *zar* „vieux”. *Gizounchar* „un homme de peu”. *Emaztetzar bat* „une vilaine femme”.

En lab. *tcho*, *to*, *sko*, *skoto*, &c. : *Eta canta espiritualezo librutcho hau*... Les Noël's de Etcheberry (1630). „Ce petit livre de chants spirituels”...

Les terminaisons pour les augmentatifs sont : *to*, *ko*, p. ex. *gizato*, de *gizon-to*. Pour la mutation de *gizon* en *giza*, comparez les dérivés *gizaldi*, *gizakumeak*, &c. (voir le Diction.). *Mutilko*, &c.

§ 7.

La dérivation du nom verbal.

Il y a une grande difficulté à classer les noms verbaux en noms verbaux primitifs & noms verbaux dérivés. Il est impossible de dire où une classe commence & où l'autre finit.

Strictelement parlant, on pourrait admettre que tous les noms verbaux sont dérivés; ils sont tous formés d'un thème verbal (peu-être d'une racine verbale), auquel est joint une terminaison, soit *du*, *tu*, *i*, *n*. *Ibil* fait *ibili*; *eros* fait *erofi*; *sal* fait *saldu*. Comme thème (ou comme racine) ces noms se trouvent dans l'impératif; mais il existe cependant une différence marquée entre eux. *Ibili* est un nom verbal qui se conjugue; & *erofi*, bien qu'il ne se conjugue pas, a eu, selon toute probabilité, la conjugaison régulière comme *ibili*; on a dû dire *darosai*; mais de nos jours on ne conjugue *erofi* que par périphrase : *erofi dut* „j'achète”. Au contraire *saldu*, *artu*, *afi* de *sal*, *ar* & *as* ne se conjuguent pas, & il n'y a aucune raison pour admettre qu'ils aient eu une conjugaison; *afi* pourrait encore se conjuguer, mais pour des noms verbaux comme *sar*, *sal*, *ar* & d'autres, il ne

ferait pas possible de les conjuguer par analogie avec les noms verbaux connus, comme *ibilli*, *ikusi*, *etorri*, &c. (1). Comme noms verbaux primitifs, ils auraient dû se conjuguer régulièrement, puisque la conjugaison périphrastique est d'une date plus récente; & cependant on ne voit pas comment ils auraient pu être conjugués régulièrement. De plus, les noms verbaux en *du*, *tu*, sont, croyons-nous, d'une date comparativement récente, ce qui ne s'accorde pas non plus avec la notion de thèmes verbaux primitifs. Comment ces noms verbaux, comme *saldu*, *artu*, *sartu*, &c., étaient-ils conjugués, ou même, comment ces adjectifs verbaux étaient-ils formés, avant que la langue basque eût admis *du* ou *tu* comme caractéristique de l'adjectif verbal? est-ce que *sal*, *ar*, *far* étaient des thèmes verbaux, ou même des racines verbales en usage comme adjectifs verbaux, comme il arrive avec les adjectifs verbaux en *n*: *jan*, *eman*, *egin*? Jusqu'à présent toutes ces questions restent sans réponse, & nous aimerions considérer provisoirement tous ces noms verbaux comme primitifs en réservant le terme de „noms verbaux dérivés” à ceux qui sont dérivés, soit d'un substantif, soit d'un adjectif, soit aussi d'un nom verbal.

Les suffixes à l'aide desquels se forment les verbes dérivés sont: *i*, *ra*, *ka*, *ɿ*, *ki* ou *ɿki*, *du* ou *tu*.

Nous rangeons donc dans cette classe les noms verbaux qui sont dérivés:

1° D'un substantif: comme *bildurtu* „craint” de *bildur* „crainte”; *apaindu* „orné” de *apain* „ornement”; *buɿtandu* „germé” de *buɿtan* „germe, queue”.

2° D'un adjectif: *handitu* „grandi” de *handi* „grand”.

3° D'un nom soit substantif, soit adjectif, à l'aide d'un des suffixes *ra*, *ka*, *ɿ*, &c. Le suffixe *ra* „vers” a formé plusieurs noms verbaux dans lesquels se trouve exprimé „une tendance vers”; p. ex. de *on* „bon” on forme *oneratu* „porté au bien = amendé”; de *men* „puissance” on forme *menderatu* „amené vers, sous, la puissance = subjugué”. De *begi* „œil” on forme *begiratu* „regardé”. Les

(1) Les noms verbaux comme *sartu*, *saldu*, &c., peuvent avoir pris dans la suite cette forme simple, qui les fait passer pour des noms verbaux primitifs. *Jabaldu* est pour *jabe-ari-du*, *itɿaldu* & *itɿali* pour *itɿ-ari-du*.

adverbes comme *gora* „en haut” & *bera* „en bas” avaient déjà le suffixe *ra* & ont donné *beratu* „abaissé” & *goratu* „élevé”.

Le suffixe *ɣ* „par” a fait de *be* „bas” *beɣtu* „humilié” de *ichu* *ichuɣkitu*; ici se trouve encore *ki*; pour *kide*?

Le suffixe *ka* a formé de *elhe* *elhekatu*, de *oska* *oskakatu*, de *sista* *sistakatu*.

La terminaison *ɣer*, selon Larramendi, & *ɣer* ou *ter*, selon Salaberry, donne au substantif verbal la signification de „faillir”. *Haɣter niɣ oiɦuɣ* „j’ai failli commencer à crier”. — *Goseak hilɣer daude asko ta asko* (1). „Les affamés ont très souvent failli mourir”. Est-ce que cette terminaison ne serait pas le suffixe *ra* „vers” ajouté à la terminaison du substantif verbal *te* ou *ɣe*, ce qui expliquerait aussi les variantes *ter* & *ɣer* ou *ɣer*; *haɣte* + *ra*, *iltɣe* + *ra*?

(1) Lettre de Larramendi à Mendiburu, p. 2, verso.

LA SYNTAXE

CHAPITRE XXI.

L'ARTICLE.

L'usage de l'article est en basque à peu près le même que dans nos langues. Du moment que le nom est défini par un autre mot, soit pronom, soit nom de nombre, soit adverbe de quantité, l'article ne sert plus. On ne dit pas plus en basque qu'en français : *Zer liburua?* „Quel le livre”? On dit : *Zer liburu?* „Quel livre”? Et ainsi : *gizon au* „cet homme”. *Gizon bi* „deux hommes”. *Ogi asko jan det* „j'ai mangé beaucoup de pain”; litt. beaucoup pain, comme en all., en holl., en angl., en esp., en ital.

L'article basque a conservé, comme l'article espagnol, quelque chose de sa nature primitive; on peut l'employer là où l'on préfère en français se servir d'un pronom démonstratif. On dira, par exemple, en espagnol : *Nos es lo mismo trazar una gramatica general, que escribir la de una lengua particular* (1). „Ce n'est pas la même chose de composer une grammaire générale que d'écrire celle (& non „la” comme en espagnol) d'une langue particulière”. De même en basque, si l'on dit : *liburu au da semearena*. „Ce livre est celui du fils” on dit au fond : ce livre est le du fils; *semearen-a*. Par conséquent, s'il faut exprimer le pluriel, on prend l'article au pluriel : *liburu oyek dira semearenak*. „Ces livres sont ceux du fils” ou „les du fils”; *seme-ar-n-ak*, les-de-le-fils.

(1) Salva, *Gram.*, Introd., p. xvii.

CHAPITRE XXII.

LE NOM.

§ I.

Le sujet & l'objet.

La langue basque n'a pas de déclinaison & ne distingue pas ce que l'on appelle „cas”. Le sujet & l'objet existent, comme de raison; c'est la logique qui le veut; mais la grammaire ne connaît ni nominatif, ni accusatif. Le sujet & l'objet ont la même forme; seulement le sujet, quand il est l'agent, porte la caractéristique *k*; mais du moment que le verbe est intransitif, le sujet n'a pas de caractéristique, & ne se distingue en rien de l'objet; p. ex. *gizonak ikusten du...* „l'homme voit...”; mais *gizona dator* „l'homme vient” & *ikusten dut gizona* „je vois l'homme”.

La caractéristique *k* est si bien le signe de l'agent & non pas celui du nominatif, que le nom porte ce signe, même quand le verbe de la phrase est un verbe passif; p. ex. *Jaungoikoak egiña izan mundua.* „Le monde fut fait par Dieu”. *Jaungoikoak egin zuen mundua.* „Dieu fit le monde”.

Le sujet avec le verbe passif est appelé dans d'autres langues „le sujet logique” & est toujours rendu par le nom accompagné d'une préposition „par” ou „de”; & c'est ce qui a induit quelques auteurs basques à exprimer de pareilles phrases à l'aide de *gatik* ou *gandik* ou *z*; mais Lardizabal (1) & Zavala (2) considèrent cette façon de s'exprimer comme vicieuse: il ne faut pas dire: *Semea*

(1) *Gram.*, p. 67-68.

(2) *Verbo vasc.*, p. 17, note.

maitetua da aitagatik; il faut dire : *Semea airak maitetua da*. „Le fils est aimé du père”. Dehepare s'exprime correctement en écrivant : *Manamenduyak hoyek dira Jangoikuak emanik*. „Ces commandements sont donnés par Dieu”. De même *Tainkoak berak esanak dira egia oneek* (1). „Ces vérités sont dites par Dieu même”.

Dans les flexions du verbe, le même pronom (ou son caractéristique) sert indifféremment comme sujet, comme objet & même comme datif (2).

Il paraît que quand le sujet a rapport à plus d'un verbe, dont l'un est transitif & l'autre intransitif, il y a accord seulement avec le premier verbe : *David etzegoan alako soñekoakin oitua, eta oyek utsirik, artu zituen artzaiñoñekoa*. Lardizabal. „David n'était pas habitué à de tels habits, &, les ayant ôtés, il prit son habit de berger”. Il semblerait qu'il aurait fallu répéter le sujet : *Davidek artu, &c.*

§ 2.

Accord du nom.

La langue basque est extrêmement économe dans la manière d'indiquer les rapports des mots entre eux; ce n'est qu'au dernier mot de la proposition qu'on ajoute le suffixe qui doit désigner ce rapport; p. ex. *echea gizon onen* „la maison de cet homme”; *gizon* ne change pas. Si la langue basque avait une déclinaison, *gizon* devrait aussi être décliné, comme par exemple en allemand : *dieses mannes*, & non pas : *dieses mann*. De même : *Zer gizonek esan dio*. „Quel homme le lui a dit”; & non pas : *zerk gizonek*. — *Bere echea fainduan*. „Dans sa sainte maison”; & non pas : *echean fainduan*.

Cette règle s'applique aussi aux noms verbaux. Mendiburu dit (Jesufen compañoico, p. 14) : *Gugatik gizon egite iltze, ta aldearen gelditzea ez da bakarrik guk Jesusi zor dioguna*. „Nous sommes rede-

(1) *Verbo vasc.*, p. 17, note.

(2) Ch. xi, § 3.

vables à Jésus, non pas seulement parce qu'il s'est fait homme, qu'il est mort, qu'il est resté dans l'autel, pour nous". Cependant Axular écrit, p. 93 : *Aldumeo utzico eta mudaricoitu prefoina...*

Il y a pourtant quelques exceptions.

1° Quand l'adjectif est suivi du pronom démonstratif, tous les deux prennent le suffixe; p. ex. *Ecen gauça hauc guciac eguin behar dirade*. Matt. xxiv, 6. „Car il faut que toutes ces choses arrivent"; litt. soient faites. Ici *hauc* & *guziak* ont tous les deux le signe de pluralité *k*. — *Beraç Davidec berac erran du*. Marc xii, 36. „Mais David lui-même a parlé". *Davidek* & *berak* ont tous les deux le suffixe *k*, caractéristique de l'agent.

En vertu du principe qu'il ne faut pas exprimer deux fois le même rapport, ou la même circonstance, les noms restent au singulier quand ils sont accompagnés :

1° D'un nom de nombre. Le nombre suffit à indiquer le pluriel *gizon bi* „deux hommes".

2° D'un adverbe de quantité :

Anhiç gauça behar dira iudizio handian. Dechepare, Poésies, 24. „Il faudra beaucoup de choses dans le grand jugement. — *Berçe anhiç deboçinorçko othoitzekin*. Haramburu (titre du livre). „Avec beaucoup d'autres prières de dévotion".

§ 3.

L'attribut.

Dans quelques dialectes l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet; dans quelques autres il n'y a pas d'accord. En labourdin, en fouletin & en bas-navarrais l'attribut est invariable, & a la forme indéfinie. *Emaçteak içikor dire* „les femmes sont pusillanimes" (1). — *Zeren baskoak baitira abil, animos eta gentil, eta hetan içan baita* (2)...

(1) Darrigol. *Diff. apol.*, p. 144.

(2) Dechepare, *Introd.*

„Puisque les Basques sont habiles, courageux & aimables, & que parmi eux il y en a”... — *Ofso diradenéc ezute... baina eri diradenéc.* Marc II, 17. „Ce ne sont pas ceux qui sont sains... ce sont ceux qui sont malades”. — *Ecen ene uztarria aisit da, eta ene carga arin.* Matth. XI, 30. *Haimbeste gira flaku* „tant nous sommes faibles”.

En biscaïen & en guipuzcoan l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet. *Ez olgeeta guztiak dira onak* (1). „tous les amusements ne sont pas bons”. *Gizonak ilkorak dira* „les hommes sont mortels”.

Il paraît cependant que quand l'attribut est un adjectif verbal il y a accord dans tous les dialectes. *Bereak bere odolaç erofiak gaitu* (2). „Lui-même il nous a rachetés de son sang”. *Tainkoak berak esanak dira egia oneek* (3). „Ces vérités sont dites par Dieu même”. *Maitatuak gera* „nous sommes aimés”.

Pouvreau fait accorder l'attribut : *Baldin zure tristezia eta etsimendua handiak badire* (4). „Et si votre tristesse & votre désespoir sont grands”...

§ 4.

Le nom & son qualificatif.

Le qualificatif, dans l'acception la plus large (adjectif, pronom, nom de nombre, suffixe), suit le nom : *gizon ederra* „le bel homme”; *gizon au* „cet homme”; *gizon laur* „quatre hommes”; *buru* „par cœur”.

Excepté :

1° Quand le qualificatif est ce que l'on nommerait dans nos langues un génitif; dans ce cas il précède le nom : *nere aitaren echea* „la maison de mon père”. Ici nous avons deux génitifs; *aitaren* qui qualifie *echea* & le précède, & *nere* qui qualifie *aitaren* & le précède. — *Gizonak, lurreko abereak, aireko egañtiak*. „Les hommes, les ani-

(1) Bartholome.

(2) Axular, p. 137, a. éd.

(3) *Verbo vasc.*, p. 17.

(4) *Gyddu espiritual*, p. 23.

maux terrestres, les oiseaux de l'air". *Lurreko* & *aireko*, comme tous les adjectifs en *ko* „de” prennent la place assignée aux génitifs (1). Comme nous l'avons dit en parlant des adjectifs en *ko*, ce sont trop visiblement des noms au génitif pour qu'on puisse se méprendre sur leur forme.

2° Quand le qualificatif est un pronom indéfini *berze* ou *berze* ou *beste* „autre”; *hanitz*, *anitz*, *anhitz* „beaucoup”. *Eta beste sentidu guztia* (2). „Et tous les autres sentiments”.

3° Quand le qualificatif est un pronom interrogatif: *zer*, *nor*, *zein*. *Zer gizon?* „quel homme”? *Nor da hor?* „Qui est là?”

Dans les mots composés, si le mot attributif est un substantif, celui-ci est placé le premier: *ugarri* „écueil” de *ur* „eau” & de *arri* „pierre”. Si le mot attributif est un adjectif, il suit le nom: *hitzaurre* „préface” de *hitz* „parole” & *aurre* „avant” = avant-propos (3).

Le suffixe est le seul de ces mots qui s'unisse aux noms, &, par exception, le nom de nombre *bat*. Quelques auteurs, surtout les biscaïens, ont écrit séparés du nom quelques suffixes, ce qui n'a pas seulement le désavantage d'être un procédé arbitraire, il est également fautif. Aujourd'hui que nous connaissons la forme des suffixes, ce serait une erreur que d'écrire, comme le fait par exemple Añibarro (Lora sortu, p. 3): *Ta adierazotera guztiai eurac ganaco eskuertazun andia gure aldeti*. „Et de témoigner à tous la grande reconnaissance de notre part envers eux”. Le *c* & le *g* ne sont qu'une seule lettre dans *eurac ganaco*, qui devrait s'écrire *eurakanako* ou avec mutation de *k* en *g*: *euraganako*. Deux pages plus loin Añibarro écrit: *Anaje maiteac Jesusegan*. „Frères aimés en Jésus”. On se demande pourquoi *gan* est uni à Jésus, & pourquoi *ganako* est séparé de *eurak*. L'espèce de purisme apparent n'est pas bien fondée & a conduit à la forme erronée que nous venons de citer.

(1) Voir ch. xx, § 3.

(2) Olachea, *Dotrina*, p. 143.

(3) La facilité de former des mots composés simplement par la position, en même temps que par le signe du génitif, est remarquable dans quelques langues. Nous lisons dans un journal anglais que lord *** a introduit „une députation de l'association des ouvriers (pour l'observance) du repos du jour du Seigneur”. — A deputation from the working men's Lord's day rest association.

§ 5.

L'adjectif.

La langue basque ne connaissant, ni déclinaison, ni genre grammatical, la syntaxe de l'adjectif se réduit à quelques règles par rapport à la place que ce nom occupe dans la phrase, ce qui a été déjà discuté dans le paragraphe précédent. Nous ajouterons seulement que quelques adjectifs font une exception. Ceux en *ko* précèdent le nom, puisqu'ils sont des génitifs; mais si le nom est précédé d'un pronom possessif, l'adjectif en *ko* suit le nom; p. ex. *Ene aita ceruëtacoac landatu ez tuen landare gucia*. Matth. xv, 13. „Toute plante que mon père céleste n'a point plantée”. Par contre: *Ceren çuey eman baitzaïque ceruëtaco resumaco secretuén eçagurtea*. Matth. XIII, 11. „Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux”; litt. la connaissance des secrets du royaume des cieux.

CHAPITRE XXIII.

LES PRONOMS.

§ 1.

Les pronoms démonstratifs.

Le pronom démonstratif suit immédiatement le nom qu'il accompagne; p. ex. *giçon hau* „cet homme”, *gauza hau guziak* „toutes ces choses”.

Employé pour „quel, quelle” *au* ou *hau* précède le nom : „quelle chaleur”! *au orza!*, „quel homme”! *au giʒon!* Le pronom démonstratif est employé dans ce même sens en allemand : *diese hitze!*

Le pronom démonstratif est toléré, comme en allemand & en hollandais, simultanément avec le pronom possessif : *Ene hirz hauc.* Matth. VII, 26. „Ces miennes paroles”.

Le pronom démonstratif précède le nom quand il sert comme pronom possessif correspondant à „son, leur”, puisque dans ce cas c’est le génitif; exactement l’allemand *deffen* & *deren*; p. ex. *Eta oyen iru seme errañak.* Lardizabal. „Et de ceux-ci les trois fils & belles-filles”; c’est-à-dire : leurs trois fils, &c. *Oyen* est le génitif pluriel; voir le pronom *au*. — *Abere pisti eta egaʒtiak oyen mendea ipiñi ʒituen.* Lardizabal. „Les animaux, les reptiles, les oiseaux, il les plaça dans le pouvoir de ceux-ci” c’est-à-dire : dans leur pouvoir.

Le pronom qui correspond à la 3^{me} personne, qu’il soit *hura* ou *au*, *hau* ou *ori*, *hori*, s’emploie, quand il se rapporte au régime, pour exprimer son, leur, ses, leurs comme dans les exemples que nous venons de citer; mais si „son, leur” se rapporte au sujet de la phrase, on se sert généralement de *bere*; *bere eehe ʒainduan* „dans sa sainte maison”. La règle est peut-être un peu trop absolue; du moins Larramendi même s’en écarte quelquefois. La même règle se retrouve en allemand où „*deffen*” & „*deren*”, génitifs sing. & plur. de „*der*” sont réservés pour l’objet de la phrase.

Quand le pronom démonstratif de la 3^{me} personne est suivi du pronom relatif, c’est toujours le démonstratif *a* qu’il faut employer : *ikuʃten duena* „celui qui voit”; *du-n-a* „lui-qui-a. Au pluriel „ceux qui voient” fait *ikuʃten dutenak*. Dans les dialectes basques français, qui distinguent aussi au pluriel l’agent du patient, on retrouve la même différence que l’on observe dans le nom; l’agent pluriel se termine en *ek*. *Eta iragaiten ciradenéc.* Matth. XXVII, 39. „Et ceux qui passaient”.

§ 2.

Les pronoms personnels.

Si le pronom personnel est exprimé, il précède généralement le verbe, comme dans toutes les autres langues; mais il est d'un usage comparativement rare, puisqu'il est exprimé dans la flexion verbale même. Quand Axular dit „vous m'êtes en allé de la terre" il exprime „vous m'êtes en allé" par *joan zat̃at̃at̃kir*; „vous" est rendu par *z* initial & „me" est rendu par *t* final (v. ch. xi, § 3 & 4).

Nous avons vu (ch. viii) que le pronom de la 2^{me} personne du pluriel *zu* „vous" sert comme singulier, comme dans toutes les autres langues que nous connaissons.

§ 3.

Les pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs étant des génitifs, précèdent toujours le nom.

Le pronom possessif, suivi de l'article, devient un adjectif possessif. *Nere* fait *nerea* „le mien"; dans ce cas il suit quelquefois le nom; p. ex. *Aita gurea* „notre père"; en s'adressant à la personne dont il est question.

Nahi baduc, *eguin diragun hemen hirur tabernacle*, *bat hire*, *eta bat Moyfesen*, *eta bat Eliasen*. Matth. xvii, 4. „Si tu veux, faisons ici trois tentes, une pour toi (litt. de toi), une pour Moïse (litt. de Moïse) & une pour Elie". — *Hire* est employé ici purement comme génitif, tout comme *Moyfesen* & *Eliasen*.

Le nom qui suit le pronom possessif a toujours la forme définie: *nere etchea* „ma maison"; *bere adiskidea* „son ami"; excepté quand

ce nom est accompagné d'un qualificatif quelconque, p. ex. *Jainko choillak bere izate neurri gabekoa... egiten du* (1). „Dieu seul, par son être, (étant) sans mesure... fait”...

Jondoni Laurendi martyr handi hark garaitu zuen mundua bere Ipi̇piku sailduak bezala (2). „Saint Laurent, ce grand martyr, surmonta le monde, comme son saint évêque”.

§ 4.

Le pronom relatif.

La syntaxe du pronom relatif, maintenant que nous en connaissons l'origine, s'est considérablement modifiée. La phrase *ikuſten naun aurra* „l'enfant qui me voit” était très probablement à l'origine *ikuſten nau non aurra*; non est „que” & la traduction littérale est : l'enfant que il me voit. De même *ikuſten det non aurra* „l'enfant que je vois” est pour *ikuſten det non aurra*, littéralement : l'enfant que je le vois.

Il n'y a plus de phrase participiale ou autre; le basque s'exprime comme les autres langues; seulement l'agglutination a fait *naun de nau non*, & *dedan de det non*. L'explication était sous la main & on l'avait cherchée très loin.

*N*on primitif se retrouve donc comme *n*, suffixé aux flexions verbales, & est précédé quelquefois d'une voyelle qui est tantôt *a*, tantôt *e*; il ne paraît pas qu'on observe très rigoureusement une règle à cet égard; peut-être est-ce l'oreille qui décide. Larramendi écrit *duen* de *du* & *dituan* de *diu*. Quand la flexion finit par un *i* on ajoute, dit Larramendi, *en*, pour ne pas confondre la 3^{me} perf. sing. prés. ind.; (p. ex. *dakartzi* „il porte” avec *n dakartzin*), avec la 2^{me} perf. sing. fém. prés. ind. qui fait déjà *dakartzin*. On écrit donc *dakartzin*.

(1) Chourio, *Imitac.*, lib. II, ch. v, p. 111.

(2) Même ouvrage, ch. ix, p. 120.

Mais puisque *e* suit aussi *u* (*duen*), cette règle n'a que peu de valeur. Puisque l'imparfait finit en *n* on change l'accent sans ajouter aucune lettre; *ikusten nuen* „je voyais”; *ikusten nuén gizona* „l'homme que je voyais”. La syllabe accentuée en représente deux : *en* + *n*.

Quand le pronom relatif suit un pronom personnel on ajoute encore un démonstratif (1); p. ex. *nik ikusten dedan onek* „moi qui vois”; *hik ikusten duan orrek* „toi qui vois”; *ikusten duena* „lui qui voit”. Si le verbe est actif on se servira de *onek*, *orrek*, *a*, pour le sujet singulier & de *oyek*, *oriek*, *ak* pour le sujet pluriel; ces pronoms correspondent aux trois personnes & dans l'ordre où ils sont placés ici; *onek* correspond à la 1^{re} personne; *orrek* à la 2^{me} & *a* à la 3^{me} personne.

Si le verbe est passif on ajoute (indifféremment à toutes les personnes) le démonstratif, ou si l'on veut l'article *a* (jamais *ak*, puisque le sujet est patient), qui est alors suffixé à la flexion : *etorten naiç* „je viens”; *etorten naiçen* (*naiç* + *n*) „moi qui viens”; *etorten naiçana* „moi celui qui vient”, correspondant à „moi qui viens” en français. En allemand, quand le pronom personnel est suivi du pronom relatif, on répète le pronom personnel, & si l'on ne répète pas le pronom personnel il faut placer le verbe à la 3^{me} personne, correspondant avec le pronom relatif, & non pas (comme toujours en français) avec le pronom personnel; on ne dit pas en allemand „c'est moi qui suis désireux”, on dit : c'est moi qui est désireux; ou bien, en répétant le pronom personnel : c'est moi qui je suis désireux (2). — *Ni naiç etorten nintzana* (3) „moi qui était venu”. *Ni nauc Gabriel Iaincoaren aitçinean assistitzen naicena*. Luc 1, 19. En labourdinois : *Gabriel naiç Jainkoaren aitçinean chutik nagona*. En guipuzcoan : *Ni naiç Gabriel Jaungoikoaren aurrean servitzen dedana*. „Je suis Gabriel qui me tiens devant l'Eternel. Littéralement : Je suis Gabriel lui qui se tient...

Si la règle de Larramendi, d'ajouter pour l'élégance un pronom

(1) Larramendi, *Arte*, p. 279.

(2) Heyse, *Gr.*, p. 169.

(3) Larramendi, *Arte*, p. 279.

démonstratif, est généralement adoptée, il nous semble que la phrase guipuzcoane *servitzen dedana* devrait être *servitzen dedan onek*, le verbe étant actif. Les autres dialectes ont fait usage d'un verbe passif.

En basque, comme en espagnol, on emploie le pronom relatif avec l'article (lequel, laquelle), quand en français le pronom relatif „qui” suffit; p. ex. *Semeen artean bat izan zan, bere aitaren maderikazioa bereganatu zuena*. „Parmi les fils il y en avait un qui (litt. lequel) (el que, esp.) s'était attiré la malédiction de son père”.

Le nom auquel se rapporte la proposition relative se place toujours après le verbe : *etortzen zan gizona* „l'homme qui venait”; *ikuñi duzun gizona* „l'homme que vous (aujourd'hui „tu”) avez vu”; *Bere semeak ondo auziten dituzten gurañoak...* „Les pères qui élèvent bien leurs fils”... En souletin on dit indifféremment, selon M. Gèze (1) : *ikhousi duzun gizonari eman dut & gizon ikhousi duzunari eman dut* „je l'ai donné à l'homme que vous avez vu” (2).

Si le nom est un nom propre, on ne peut pas se servir, dit Larra-mendi (3), du pronom relatif *n*; il faut rendre la phrase d'une autre manière; p. ex. Pierre qui possède tant, pourquoi veut-il davantage? se rendrait 1° par : *Pedrok aimbeste izanik...*, c'est-à-dire Pierre ayant tant; ou bien 2° par : *Pedrok aimbeste duela, zertako*. La flexion suivie de *la* correspond au participe présent, ainsi : Pierre ayant... Ou bien 3° par : *Pedrok aimbeste baldin badeu, zertako naidu geyago*. „Si Pierre a tant, pourquoi veut-il davantage? Dans les dialectes basques français, qui se servent très fréquemment de *zein* comme sujet, la difficulté n'existe pas : *Eta handic Philipposera, cein baita, &c.* Act. xvi, 12. „Et de là à Philippes, qui est, &c.”.

Le pronom relatif *non* ou *n* ne tolère pas de suffixes après lui; *n* ne sert que comme sujet ou objet; du moment qu'il faut un suffixe on prend le pronom *zeina*, *zeña*, *zouna*, selon les dialectes; par conséquent „de qui” sera *zeñaren*; „à qui” *zenari*, &c. *Eliñ au zeñari eman zitoten gure gurañoak aimbeste urre*. „Ce temple auquel nos aïeux donnèrent tant d'or”.

(1) Gram., p. 64.

(2) Selon les autres dialectes il y aurait encore une erreur, il faudrait *eman deyot*.

(3) Arte, p. 280.

Zein est en usage, même pour le sujet & l'objet (& surtout dans les dialectes basques français), apparemment par suite de l'usage de *zeina* pour les cas obliques. Comp. les exemples ch. VIII, § 12.

Le pronom relatif peut aussi se rapporter à un pronom démonstratif; p. ex. „celui qui voit”; dans ce cas le pronom est invariablement *a*, pour le sujet comme pour l'objet, puisque le basque ne les distingue pas; *ikuften duena* signifie : celui qui voit ou lui qui voit, mais aussi : ce qu'il voit; *ematen dugu* „nous donnons”, *ematen dugun* „que nous donnons”; *ematen duguna* „ce que nous donnons”; *ematen duena* „celui qui donne” ou „ce qu'il donne”.

S'il y a d'autres rapports à exprimer, p. ex. „à celui qui donne” ou „de celui qui donne”, il n'y a qu'à ajouter les suffixes qui expriment ces rapports : „à” = *i* „de” = *n* : ainsi *ematen duenari* „à celui qui donne”; *ematen duenaren* „de celui qui donne”; *ematen duenarentzat* „pour celui qui donne”, &c...

Dans un membre de phrase détaché comme *ematen duena*, il n'est pas clair s'il faut entendre *a* comme sujet ou comme objet, mais dans la phrase le verbe fait disparaître cette incertitude.

§ 5.

Les pronoms indéfinis.

Les pronoms indéfinis sont placés, les uns avant, les autres après le nom.

Ils sont généralement en usage comme adjectif & comme substantif.

Bat „un” est en usage comme dans les autres langues, pour indiquer un objet d'une manière indéfinie.

Dans les dialectes basques espagnols *bat* régit *n* „de” & correspond alors à „quelque”; p. ex. *arriren batek jo du* „une, quelque, pierre l'a frappé”. Si *bat* est employé comme nom de nombre, le

nom ne change pas : *Berce comparatione bat propofa ciecen*. Matth. XIII, 24. „Il leur propofa une autre fimilitude” (1).

Bat fert auffi comme fubftantif : *Ceinek fructu ekarten baitu eta eguiten, batac ehun eta berceac hiruroguy*. Matth. XIII, 23. „Et qui porte du fruit, & donne l’un cent & l’autre foixante”. Peut-être vaudrait-il mieux confidérer „un” dans ce cas-ci comme nom de nombre ; il eft fouvent alors en oppofition à „autre”.

Bat prend auffi le pluriel ; mais c’eft *zu* & non pas *k* qui forme ce pluriel (2). *Batquek izan batiran ere...* „les uns furent même, ou plutôt, quelques-uns”... *Batzu cehatzen eta berceac hiltzen cituztela*. Marc XII, 5. „Battant quelques-uns et tuant les autres”.

Zembait „quelque” a toujours la forme indéfinie ; on ne peut pas y ajouter l’article *a* comme à *bat* (3). *Zembait* précède le nom, qui reſte invariable ; p. ex. *Baña erakusleak zembait argibide gai onetan ematen dizkigute*. Lardizabal, p. 7. „Mais les docteurs nous ont donné quelque éclairciſſement dans cette matière”.

Zembait ſe prend auffi ſubſtantivement, et prend alors dans la phraſe la place qu’occuperait le nom : *Eta han ciradenetarik cembeitet...* Marc XIV, 47. „Et quelqu’un de ceux qui étaient là”...

Norbait, *norbeit*, *nourbeit* ſelon les dialectes „quelqu’un”. *Baldin norbeit hil bada haourric ukan gabe*. Matth. XXII, 24. „Si quelqu’un meurt ſans avoir enfants”. *Norbait* n’eſt jamais ſuivi de l’article ; & n’eſt employé qu’en parlant des perſonnes, & toujours ſubſtantivement.

Elgar, *elkar*, &c. „l’un l’autre” eſt un ſingulier ſelon la forme ; mais le verbe qui accompagne ce pronom eſt mis au pluriel.

Ezer s’emploie négativement & interrogativement pour „quelque choſe” ; mais „quelque choſe” dans le ſens affirmatif ſe rend par *zerbait*.

Employé négativement, *ezer* demande encore une négation ; p.

(1) Liçarrague écrit toujours *bat* uni au nom : *comparationebat*.

(2) Comp. notre Diçt. pour l’origine de *zu*, ſ. v. *batquek*.

(3) Nous avons dit par erreur dans notre Diçtionnaire que *zembait* était toujours un pluriel.

ex. *eṣta eṣer* „il n'y a rien". Le basque est conforme ici au français. En hollandais, en allemand, en anglais, une négation suffit.

Employé interrogativement, *eṣer* seul suffit : *eṣer eman dioṭu* „lui avez-vous (aujourd'hui „tu") donné quelque chose"?

Affirmativement : *eman diot ṙerbait* „je lui ai donné quelque chose".

CHAPITRE XXIV.

LE VERBE.

§ I.

Les différents genres de verbes.

Les verbes basques, selon leur signification, se divisent en deux classes :

Verbes transitifs & verbes intransitifs, subdivisés en verbes causatifs, fréquentatifs, &c.

Les verbes transitifs ont toujours la conjugaison qui leur est propre ; mais il arrive que des verbes intransitifs, selon leur signification, se conjuguent d'après le procédé des verbes transitifs, c'est-à-dire ils expriment, du moins au présent, l'objet. *Egoki* „importer" fait *dagokit*, &c. *Eraunsi* „couler" fait *daraunfat*, &c. *Erausi* „parler" fait *darauskat*, &c. *Eritzi* „paraître" fait *deritzat*, &c. *Irakin* „bouillir" fait *dirakit*, &c. *Iraun* „durer" fait *diraut*, &c. *Erion* „couler" fait *darior*, &c.

Le *d* initial indique l'objet, l'accusatif de la 3^{me} personne „le".

Pour quelques-uns de ces noms l'explication s'est trouvée, croyons-nous; *eraufi* est un verbe causatif, de *era-auri* (1); & comme *era* (pour *eraŕo*) & *eufi* sont tous les deux des noms transitifs, la forme de la conjugaison est restée, mais la signification s'est modifiée (2). Il en sera de même des autres noms verbaux qui, jusqu'ici, ont résisté à l'analyse.

Les noms verbaux transitifs sont employés comme dans d'autres langues, comme verbes actifs ou passifs, selon qu'ils sont conjugués avec *eduki* „tenir” ou avec *iŕan* „être”. *Maitatzen dut* „j'aime”; *maitatua naiŕ* „je suis aimé”. Puisque l'adjectif verbal est ici l'attribut & que l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet, on dit : *maitatuak gera*, g. „nous sommes aimés”. *Egiñak dira* „ils sont faits”. *Eŕanak dira egia oneek*, b. „ces vérités sont dites”.

§ 2.

Le verbe causatif.

Le verbe causatif est exprimé dans tous les dialectes par *eraŕo* ou *erafi* ou *era*.

Eraŕo suit toujours, & *era* précède toujours le nom verbal auquel il s'agit de donner la signification factitive; p. ex. *areraŕo* ou *hararaŕi* „faire prendre” de *ar* ou *har-eraŕo*. — *Eta baldin eure beguiac trebuca eraciten bahau*. Marc ix, 47. „Et si ton pied te fait trébucher”. *Plaŕer duŕun beŕala irudi baŕautzu imprimieraŕi diŕaŕun* (3). „Que vous puissiez les faire imprimer, s'il vous semble que cela vous fait plaisir”.

(1) Comparez notre Dict. basque.

(2) Même en français „parler une langue”.

(3) Dechepare, Introd. de ses *Poésies*.

§ 3.

Le verbe fréquentatif.

Le verbe fréquentatif est rendu de deux manières : la première est spécialement biscaïenne aujourd'hui; la seconde appartient aux autres dialectes.

En biscaïen on exprime le fréquentatif par un auxiliaire spécial; *eroan* pour les verbes transitifs, *joan* pour les verbes intransitifs. *Joan* signifie „aller” & *eroan* „faire aller” causatif de *joan* & formé de *era* pour *erao* (1) & *joan*.

Il y a seulement à observer dans la composition des temps que c'est l'adjectif, & non pas le substantif verbal qui forme le présent & l'imparfait de l'indicatif; sans cela la conjugaison n'offre rien de particulier. *Ikasi daroat* „j'apprends d'habitude” & non pas *ikasten daroat*. *Seinchuak erraz te ederto ikasi daroe euskerea*. Confes. 110 (2). „Les jeunes enfants apprennent d'habitude facilement le basque”. *Geyenean yaço doa*. Olachea. „Il arrive d'habitude”. *Aariak neguan il yoaçan* (& non *ilten*). „Les brebis mourraient d'habitude en hiver”. *Askok uts egin daroe* (3). „Beaucoup faillissent d'habitude”. *Davidek busti eroian negar malkor bere oea* (4). David mouillait d'habitude son lit de larmes”.

Quand au lieu du nom verbal il y a un de ces noms que nous nommons invariables & que Zavala nomme „équivalentes” & Larramendi „déterminables”, comme *nai*, *al*, *gura*, &c., alors l'usage varie, & l'on dit : *gura daroat* ou *gura içan daroat* „je veux d'habitude”. *Uste eroian* ou *uste içan eroian* „il croit d'habitude”.

L'autre manière, commune à plusieurs dialectes, consiste à com-

(1) Voir le verbe *eroan*, p. 280.

(2) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 23, n° 30.

(3) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 23.

(4) Moguel, 64.

poser la flexion avec le substantif verbal *izaten*; p. ex. *dot* „j'ai”; mais *izaten dot* „j'ai d'habitude”; *neuan* „j'avais”; mais *izaten neuan* „j'avais d'habitude”; *izaten dot* „j'ai eu”; mais *izaten izan dot* „j'ai eu d'habitude”.

Zavala est allé un peu loin, croyons-nous, en faisant correspondre un futur fréquentatif „j'aurai d'habitude” au futur ordinaire. Le futur exprimant une action qui doit encore se faire, peut difficilement exprimer, croyons-nous, en même temps l'habitude.

Par contre, nous ne trouvons pas le futur antérieur qui aurait pu être formé, à ce qu'il nous semble. P. ex. il aura trop travaillé d'habitude, il s'est tué.

Le présent du conditionnel se trouve : *izaten izango nuen* „j'aurais d'habitude”.

Les temps dont nous venons de donner les premières personnes sont ceux de l'auxiliaire, & les noms substantifs, aussi bien que les noms verbaux invariables, comme *uste*, *gura*, &c., se composent avec ces flexions; p. ex. *gosea izaten dot* „j'ai faim d'habitude”. *Ak bear izaten dau* „il a besoin d'habitude”. Mais les noms verbaux, proprement dits, font exception au présent & à l'imparfait de l'indicatif; ils ne s'allient pas à ces flexions composées; on ne dit pas *yakin izaten dot* „je fais d'habitude”; *entzuten izaten neuan* (1) „je connaissais d'habitude”; on construit ces noms avec *eroan* : *yakin daroat*; *entzun neroian*. — Les autres temps s'allient à ces flexions composées; il faut seulement observer que dans la conjugaison ordinaire le nom verbal est l'adjectif, tandis qu'ici c'est le substantif verbal; p. ex. *artuten* (& non *artu*) *izan dogu indar geyago*. Urt. vol. 1, p. 139 (1). „Nous avons pris d'habitude plus de force, c'est-à-dire : nous nous sommes mieux fortifiés d'habitude”. *Beti ibilten* (& non *ibilli*) *izan naiz atseginen billa*. Escul., 60 (2). „J'ai toujours été d'habitude à la recherche des plaisirs”.

(1) Zavala fait de nouveau ici une petite confusion dans les noms verbaux, quand il dit (page 24, 56, n° 66) : *Eflas verbos propios debieran formarse ante poniendo a los de izan tu participio de presente*. — Le nom de participio presente, qui est notre substantif verbal en *ten*, est applicable à *entzuten*, mais *yakin* est l'adjectif verbal; le subst. verb. est *yakiten*.

(2) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 24, n° 68.

Zavala ne dit rien, croyons-nous, du verbe *izan*. En guipuzcoan on conjugue également *izan* avec *izaten*; *nai* „je suis”; *izaten nai* „je suis d'habitude”.

§ 4.

Le verbe réfléchi.

Le verbe réfléchi n'existe pas en basque.

Le verbe réfléchi proprement dit est un verbe transitif, dont l'action se reporte sur le sujet même (1).

En basque on ne fait pas de différence entre le verbe passif (périphrastique) & le verbe réfléchi; tous les deux ont pour auxiliaire le nom verbal *izan* „être”; p. ex. *erretzen nai* „je me brûle”. *Erre nai* „je me suis brûlé”. Si pour plus de clarté il fallait exprimer le pronom, on se servirait du pronom réfléchi, mais dans ce cas-là le verbe reprend la conjugaison transitive, avec *eduki* „tenir”, puisque l'objet est exprimé. Ainsi en fouletin on dit *eho da* „il s'est tué” (au fond „il est tué”); ou bien : *eho du bere burua* „il a tué soi-même = il s'est tué”. *Yudas urkatu zan* „Judas s'est tué”; ou bien *Yudasek urkatu euan bere burua* (2). — *Manifesta ieçok eure burua munduari*. Jean VII, 4. „Manifeste-toi au monde (litt. manifeste ta tête au monde)”. *Ieçok* est la 2^{me} perf. sing. de l'impératif „le à lui”.

§ 5.

Le verbe réciproque.

Le verbe réciproque existe par conséquent tout aussi peu que le verbe réfléchi, & se rend par le nom verbal avec l'auxiliaire de la

(1) Diez, Gram., III, p. 184.

(2) Zavala, *Verbo vasç.*, p. 16, n° 6.

conjugaison transitive; p. ex. *Çuec-ere behar drauzteque elkarri oinac ikuci*. Jean XIII, 14, T. R. „Vous devez aussi vous laver les pieds réciproquement”. *Ikuci behar drauzteque* signifie „vous devez les laver à eux. *Orduan hec has cedin cequizquion bata berceari*. Luc XXI, 23, T. R. „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres, c'est-à-dire : à demander à eux”. *Cristok gura eban lotsea batak besteari euki egion*. Zavala, Verbo vasc, p. 28, n° 22. „Christ voulût qu'on eût du respect l'un pour l'autre”.

La réciprocité est rendue en exprimant „les uns les autres” ou „réciproquement” par la flexion du verbe avec le régime de la 3^{me} personne; *euki egion* signifie „qu'on eût à lui”; *egion* de *egi-o-n* (1).

§ 6.

L'emploi des auxiliaires.

Les verbes auxiliaires sont d'un usage plus fréquent en basque qu'en français ou en espagnol, & correspondent souvent à ce qu'on nomme dans les langues hollandaise, allemande ou anglaise, les auxiliaires des modes. En français, l'auxiliaire du mode n'est pas entièrement inconnu; on peut dire : je vais y aller, pour „j'irai”, & je viens de le voir, pour „je l'ai vu”; mais ces locutions ne sont qu'exceptionnelles; tandis que dans les langues que nous venons de citer, le futur, le conditionnel, le potentiel & surtout le subjonctif sont formés régulièrement à l'aide d'auxiliaires; en holl. *zullen*, *kunnen*, *mogen*, &c.; en all. *sollen*, *können*, *mögen*; en angl. *shall*, *will*, *may*, &c. Chaque langue a choisi l'auxiliaire qui lui convenait, & tel auxiliaire, qui indique dans une langue simplement le futur, comme *zullen* hollandais, „hy zal komen” il viendra, exprime dans une autre langue „devoir”; en allemand : *er soll kommen* signifie „il doit venir”. Chaque langue a nuancé ses auxiliaires,

(1) Voir ch. xi, § 3. — *Egion* nous paraît devoir être *legion*.

& c'est ce qui est arrivé aussi en basque. L'auxiliaire *eʒan* paraît même être entièrement inconnu en biscaien, du moins de nos jours on n'en retrouve aucune trace.

Du temps de Dechepare, de Liçarrague, &c. (xvi^e siècle), on se servait encore de verbes auxiliaires qui aujourd'hui ne le sont plus, p. ex. *ibili*, & peut-être d'autres encore. Les auxiliaires étaient aussi d'un usage plus étendu qu'ils ne le sont de nos jours; *eʒan*, par exemple, n'est aujourd'hui que l'auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel des verbes transitifs. Chez Liçarrague *eʒan* est l'auxiliaire de l'indicatif & de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif, mais seulement de la conjugaison relative.

§ 7.

Ezan comme auxiliaire.

La signification primitive de *eʒan* n'est pas bien fixée, tout comme celle du verbe auxiliaire hollandais „zullen”, allemand „sollen” (1); mais il y a loin de là, à ne signifier rien du tout, comme le prétendait Oihénart, & comme cela a été répété après lui (2). Selon cet auteur *adi* & *esac* (comme il cite ces deux noms verbaux) ne signifient rien.

Aussi haut que nous puissions remonter, il n'y a pas de trace, autant que nous sachions, de *eʒan* employé comme verbe non-auxiliaire. Il est vrai que Larramendi dit, en parlant du potentiel: Este inflexiones por si solos tienen significacion (3); & pour exemple il donne: *Eche au egin deʒakezu?* „Pourriez-vous bâtir cette maison”? *Badeʒaket*; *puedolo*. „Je le puis”. Il nous semble cependant que la phrase est ellyptique; en tous cas, l'idée de possibilité exprimée par „puedo” espagnol, est rendue en basque par *ke*; *badeʒaket* est le potentiel.

(1) Professeur Max Müller, *Chips*, &c., vol. 2.

(2) Haec duae voces nihil per se significant. Oihénart, *Notitia utriusque Vasconiae*, p. 69, 2^{me} éd. 1656. — Nous citons d'après M. Vinson (ne possédant pas le livre de Oihénart). *Introd. de l'Evangile selon saint Marc*.

(3) *Arte*, p. 211.

L'imparfait de l'indicatif de *eʒan* est employé par Liçarrague comme auxiliaire du parfait défini des verbes transitifs, à l'exclusion de tout autre auxiliaire; tout comme ce même temps de *edin* sert comme auxiliaire du parfait défini des verbes intransitifs. Ainsi : *Orduan Jêsus erran ceşan*. „Alors Jésus dit”. *Orduan bere hamabi discipuluac beregana deihuric, eman ciecen...* Matth. x, 1. „Alors Jésus, ayant appelé les douze disciples, leur donna”... *Eta ikuffiric Ieşusec genderzeac, compaşıione har ceşan heşaz*. Matth. ix, 36. „Et Jésus ayant vu le peuple, eut compassion d'eux, envers eux”. *Eta nehorc ecin iharderz cieşoyon hitzic*. Matth. xxii, 46. „Et personne ne put répondre un mot”. Les autres temps de l'indicatif ont pour auxiliaire les flexions de *euki*: *dut*, &c., ou s'il y a deux régimes à exprimer : *eroan*. Ainsi : *Eta ihardesten şuela Ieşusec erraiten şuen*. Marc xii, 35. „Et Jésus répondant, disait” (1)... *Eta billuci şutenan...* Matth. xxvii, 28. „Et quand il l'avait dépouillé”...

Liçarrague ne se sert jamais du présent de l'indicatif, si ce n'est dans la phrase hypothétique; mais nous ne voyons pas s'il entend faire une distinction entre *dut* & *deşat*; p. ex. *Baldin hori nahi badut*. Jean xxi, 22. „Si je veux cela”. Par contre : *Baldin igor badirzat*. Marc viii, 3. „Si je les renvoie”. Mais Dechepare s'en sert aussi dans la phrase affirmative (v. la note de la page 101). *Eta baldin eure oinac trebucac eraciten bahau, trenca ezac hura*. Marc ix, 45. „Et si ton pied te fait trébucher, coupe-le”.

De nos jours *eʒan* est l'auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel. L'indicatif primitif se retrouve, comme nous l'avons dit, dans l'impératif. Comme auxiliaire du subjonctif, *eʒan* peut se comparer à „mögen” allemand, ou à „may” anglais. Du temps de Liçarrague il en était de même; *eʒan* est l'auxiliaire de ces trois modes : *Eta bere şafoinean fructuac renda dierşoyoten berce laborariri bere mahaştia alocaturen*. Matth. xxi, 41. „Et il louera sa vigne à d'autres ouvriers, afin qu'ils lui rendent les fruits de la saison”. *Iaşuin eraci*

(1) La version française a ici le parfait défini, comme d'habitude dans cette locution qui revient si souvent dans le N.-T. Comp. Marc xiii, 2, 5 & xv, 2, 12. Liçarrague se sert généralement aussi du parfait défini : *Eta ihardesten şuela Ieşusec erran ciecen*. Matth. xxi 21. „Et Jésus répondant leur dit”. *Zieşen de eʒan* avec deux régimes „le à eux”.

ieçadaque. Matth. 11, 8. „Faites-vous favoir, c'est-à-dire informez-vous". *Baldin nahi baduc, chahu ahal nezaquec*. Marc 1, 40. „Si tu veux, tu peux me guérir".

Jusqu'à présent nous n'avons pas découvert si Liçarrague se sert de *ežan*, comme auxiliaire du subjonctif, quand l'objet est „me, te, nous, vous". On trouve *ežan* chez lui, quand l'objet est „le" ou „les", & aussi dans la conjugaison relative, avec deux régimes; p. ex. *Adora deçagunçat*. Matth. 11, 2. „Pour que nous l'adorions". *Užtac idoqui dežadan...* Matth. VII, 4. „Permits (laisse) que j'ôte"... La première de ces flexions est formée de *dežagu* + *n* + *žat*, aujourd'hui *žat*; la seconde de *dežat* + *n*.

L'impératif avec „me" pour objet, & probablement avec les autres personnes, se trouve chez Liçarrague. *Iauna aiuta nežac*. Matth. xv, 25. „Seigneur, aide-moi".

§ 8.

Edin „pouvoir" comme auxiliaire.

Ce n'est qu'en biscaien que l'on retrouve *edin* comme verbe non auxiliaire, ainsi que nous l'avons déjà dit (ch. XIII, § 6).

Dans les autres dialectes *edin* ne sert que comme auxiliaire, autrefois de toute la conjugaison, aujourd'hui de certains modes seulement. *Ecin dadit nic neure buruž deus*. Jean, v, 30. „Je ne puis rien par moi-même". *Dadit* n'est ici qu'un auxiliaire; aujourd'hui on se servirait de *dut*, ou aussi de *dežaket*, potentiel de *ežan*. La version labourdine du N.-T. (Bayonne, 1828) porte : *Ži haurtaž ež dežaket deus egin*. — *Gaoaž loric ecin daydit* (1). „Pendant la nuit je n'ai pas de sommeil".

Si *edin* eût eu pour Liçarrague le sens de „pouvoir", il ne se serait pas servi de *ežin* (*ež edin* „pas pouvoir"), ni dans d'autres cas de

(1) Dechepare, *Poésies*, p. 51.

ahal „pouvoir” (substantif); p. ex. *accusa ahal neinde* (1) je pourrais être accusé. *Neinde* est la 1^{re} perf. sing. du condit. présent, avec *d* pour *t* après *n*. — *Enegana hel ahal leitela* (1) „qu'elle pût venir vers moi”. *Leitela* est la 3^{me} perf. sing. du cond. potentiel, pour *ledite-la*. Le potentiel indique formellement „pouvoir”; *edin* signifie „pouvoir” & *ahal* signifie „pouvoir” (substantif). Ainsi l'idée de „pouvoir” aurait été rendue trois fois dans la même phrase; cela n'est guère possible. Mais le parfait défini fait disparaître tout doute à cet égard, s'il pouvait en rester. Liçarrague se sert toujours de l'imparfait de *edin* comme auxiliaire du parfait défini des verbes intransitifs; p. ex. *Eta Iesus has* (2) *cedin erraiten*. Marc XIII, 5. „Et Jésus commença à leur dire”. Et aussi : *Baina liura çaiteztenean*. Matth. x, 19. „Mais quand vous serez livrés”. *Zaitezte* est la 2^{me} perf. plur. du plur. „vous pouvez”.

Le présent de l'indicatif *nadi*, *hadi*, &c., n'est employé par Liçarrague que dans la phrase hypothétique, comme c'est le cas avec ce même temps de *eʒan* pour les verbes transitifs. *Eta baldin orhoit bahadi*. Matth. v, 23. „Et si tu te souviens”.

§ 9.

L'auxiliaire izan „être”.

La signification primitive de *izan* est au fond tout aussi peu connue que celle de *eʒan*; mais *izan* est l'auxiliaire des verbes intransitifs, & correspond par conséquent à „être”.

Izan ou *izandu* ou *izatu* signifie „été”; mais par une étrange anomalie *izan* remplace, dans les temps composés, *ukhen* „eu”, excepté en souletin & en bas-navarrais. Ces dialectes font usage, l'un de *ukhen*, l'autre de *ukan*. Par conséquent *izan* correspond à „eu”

(1) Dédicace du N.-T. de Liçarrague.

(2) Le verbe *hafi*, *has* est considéré comme étant intransitif. *Orduandanic has cedin Iesus* (& non *Iesufec*) *bere discipuluey declaratzen*. Matth. xv, 21.

en bisc., guip. & lab. dans les temps composés ou périphrastiques du verbe qui correspond à „avoir” : *izan dut* „j’ai eu”; & il signifie „été” quand il est conjugué avec lui-même. On dit en basque, comme en italien, „je suis été”, *izan nai*; *izan nintzan* „j’étais été”, *izan nadin* „que je fois”, litt. „que je puis être”.

Dans les dialectes basques espagnols cette substitution est si bien établie, que *izan* prend non-seulement la place de „eu” comme auxiliaire, mais encore correspond à „posséder”, non-seulement dans les temps composés, mais en toute circonstance. Larramendi cite, en expliquant le pronom relatif, l'exemple suivant : *Pedrok aimbeste izanik, zertako naidu geyago* (1)? „Pierre, qui possède tant, pourquoi veut-il davantage? *Izanik* est *izan* + *ik*, espèce de gérondif, signifiant „étant”, & ici „possédant”,. *Eta aurak izateko urteetara egon zan*. „Et elle avait passé l’âge d’avoir des enfants”. *Izateko* est *izate-ko* „de ou pour être”, & ici „pour avoir”.

Nous n’avons aucune hypothèse à offrir pour expliquer cette irrégularité, qui était un mystère pour nous il y a douze ans, & qui l’est malheureusement encore aujourd’hui. Nous savons que cette irrégularité n’en est une que pour nous. M. Inchauspe dit (2) : „La langue „basque n’a qu’un verbe. Ce verbe a deux voix... La voix intransitive „*da*, &c.; la voix transitive *du*, &c. Ces deux voix ne doivent être „considérées que comme composant un seul verbe”.

L’auteur oublie de dire comment *nai* „je suis” devient *dut* „j’ai”. C’est sans doute un détail qu’il est superflu d’expliquer (3).

Izan est généralement employé dans tous les dialectes de la même manière. Autrefois il n’en était pas ainsi; p. ex. Liçarrague se sert invariablement de *edin* & de *ekin* pour le parfait défini. *Eta hura appartaturic has cequion Pierris reprocharzen*. Matth. xvi, 22. „Et Pierre l’ayant pris à part commença à lui reprocher”. *Cequion* de *z-eki-ho-n*. *Eta gau-herditan oihu eguin cedin*. Matth. xv, 6. „Et sur le minuit on entendit crier”.

(1) *Arte*, p. 280.

(2) *Verbe basque*, p. 1.

(3) Nous passons sous silence les fantaisies de Chaho, dans ses *Etudes*, p. 82.

Les autres temps sont rendus par *iṣan*: *Ecen alichaturen dirade christ falsuac*. Matth. xxiv, 24. „Car de faux chrétiens s'élèveront”. *Eta menditiic iauften ciradela*. Matth. xvii, 9. „Et comme ils descendaient de la montagne”. *Dembora hartan ioaiten cen Iesus*. Matth. xii, 1. „En ce temps-là Jésus passait”.

Iṣan, comme auxiliaire de la conjugaison relative exprime très souvent un régime indirect; p. ex. *Joan ṣatṣaiṣkit lurretik*. „Vous m'êtes en allé de la terre” (vous avez quitté la terre); mais si nous ne nous trompons pas, les flexions de *iṣan* expriment aussi l'objet; p. ex. *Cembateṣ areago ṣuen Aita ceruētan denac emanen drauṣte gauṣa onac eṣcatṣen caṣṣquioneṣ*. Matth. vii, 11. „Combien plus votre Père, qui est aux cieux, donnera-t-il les choses bonnes à ceux qui les lui demandent”. — *Eṣka* se conjugue avec *iṣan*, & *eṣkatṣen ṣayo* signifie „il demande à lui”, apparemment avec un objet singulier sous-entendu; & *ṣaiṣkio* avec l'objet pluriel: il les demande à lui. *Z-iṣa-ho* a donné *ṣayo*, & *ṣ-iṣa-ṣk-ho* aura donné *ṣaṣkio* ou *ṣaiṣkio*.

§ 10.

Le nom verbal eduki „tenir”.

Eduki ou *euki* ne signifie jamais „eu”; cet adjectif verbal ne sert jamais comme auxiliaire; il conserve toujours sa signification de „tenu”, puis „possédé”. Dans les dialectes basques français *eduki* est synonyme de *atṣhiki* & signifie: „tenu, attaché”. *Edo batarequin eduquiren du*, Matth. vi, 24. „Ou il s'attachera à l'un”. *Eritaffun diuerṣeṣ eta tormentaṣ eduquiac*. Matth. iv, 24. „Détenus de divers maux & tourments”.

Le participe passé „eu” est rendu dans les dialectes basques espagnols & en labourdinois par *iṣan*: *iṣan dut* „j'ai eu”; & en bas-navarrais & en fouletin par *ukan* ou *ukhen*: *ukhen dut* „j'ai eu”. *Eta hala perṣecutatu vkan dituṣte ṣuen aitṣineco Prophetac*. Matth. v, 12. „Car on a (eu) persécuté ainsi les prophètes qui étaient avant

vous (1). *Eta nola hiçaz pietate vkan duen*. Marc v, 19. „Et comment il a eu pitié de toi”.

Eduki ou *euki* „tenu”, ainsi que les formes fléchies qui en dérivent (*dadukat* ou *daukar*, &c.), sont en usage quand il faut exprimer „tenir” ou „posséder”, dans lequel cas on emploie souvent „avoir” en français; p. ex. *Egiten hari ninzanean begietan iduki dut geyenean*, lab. (2). „Pendant que j'étais occupé à le faire, j'ai eu en vue en grande partie”... Littéralement : j'ai tenu dans l'œil; exactement le holl. „ik heb in't oog gehouden”. — *Imiñi dabenak eç dauka beste asmo* (3). „Celui qui l'a fait n'a pas (litt. ne tient pas) d'autre désir”. *Cristok gura euan loisea batac besteari euki egion* (4). „Christ désirait qu'on eût (litt. qu'on tînt) du respect l'un pour l'autre”. *Lurreko eta aireko biçikor kuchan iduki çituen guçiak* (5). „Tous les animaux de la terre & de l'air qu'il avait eus (qu'il avait tenus) dans l'arche”.

Quand „tener” esp. & „avoir” sont des auxiliaires, alors le participe passé „eu” est rendu, comme nous l'avons dit, par *içan* ou par *ukhen*; & les formes fléchies sont les flexions syncopées que l'on connaît : *dot* ou *dut* ou *det*, &c., comme par exemple dans la phrase citée plus haut : *imiñi dabenak eçdauka beste asmo*. *Dauka* est la 3^{me} perf. sing. prés. indic. „il tient”; par contre *dabenak*, flexion auxiliaire de *imiñi*, est la 3^{me} perf. *dau* „il a” suivi de *n* relatif & du pronom *a* : „celui qui a”.

L'emploi de „tenir” dans le sens de „posséder” & correspondant à „avoir” se retrouve en espagnol (6). Est-ce l'espagnol qui a in-

(1) Liçarrague emploie ce temps : *persecutatu vkan dituçte*, pour le parfait indéfini. Voir ch. XII, § 11.

(2) Mendiburu, Introd.

(3) Moguel, Introd.

(4) Il nous semble qu'il aurait fallu *legion*. Nous citons d'après Zavala, *Verbo vasc.*, p. 28, n° 22.

(5) Lardizabal, p. 9.

(6) On fait qu'en espagnol „tener” remplace „haber”; aujourd'hui l'emploi de *haber* pour „posséder” est suranné; on ne dit plus : *he muchos vales*; on dit : *tengo muchos vales* „j'ai beaucoup de valeurs”. Salva, Gr. p. 209. — Mais il faut, comme le remarque Diez (Gr., vol. III, p. 273), que le verbe ait un objet; on dit : *tengo eferito un libro*; par contre il faut dire : *he bebido* „j'ai bu”; *he comido* „j'ai mangé”. — Non seulement „tener” est employé au propre pour „posséder”; mais aussi au figuré; on dit : *tengo hambre*; litt. je tiens faim; *tengo frio*, litt. je tiens froid. Salva, Gram., p. 208.

fluencé le basque ou bien le basque qui a influencé l'espagnol? Nous l'ignorons; mais il ne faudra pas oublier que l'usage de „tener”, comme auxiliaire, n'a pas existé de tout temps en espagnol (1). S'il est vrai, comme nous avons tout lieu de le croire aujourd'hui, que les flexions auxiliaires *dot* ou *dut* ou *det*, &c., dérivent de *euki*, on devra admettre, comme conséquence nécessaire, qu'elles ont servi de tout temps comme telles, puisqu'il n'y a pas d'autres flexions auxiliaires que celles-là pour „j'ai”, etc; & s'il n'y en a pas eu d'autres jadis, remplacées par celles que nous connaissons aujourd'hui (ce qui n'est guère probable), on pourra peut-être en tirer la conclusion que c'est la langue basque qui a influencé la langue espagnole, qui est la seule des langues romanes, si nous ne nous trompons, qui se serve de „tener” pour auxiliaire. Bien que les règles que nous venons de donner soient généralement observées, on trouve cependant des auteurs qui s'en écartent, sans motif apparent. Lardizabal dit, par exemple : *Zertako esan didazun arreba zenduela*. „Pourquoi m'as-tu (litt. m'avez-vous) dit que tu avais une sœur”? — Il est vrai que le présent (*dot* ou *dut*) & l'imparfait (*nuen*) sont employés seuls; dans ce cas les flexions sont généralement précédées de *ba* : *badut*, *banuen*; p. ex. *badut adina*, f. „il a l'âge”. Nous croyons avoir remarqué que la flexion suivie de *la* n'a jamais *ba* (adv. affirmatif) comme préfixe; mais, quoi qu'il en soit, la flexion appartient à l'auxiliaire (*zenduela*), & non pas au verbe actif (*zenedukala*).

§ 11.

Le nom verbal ukan, ukhen.

Pouvreau, dans son dictionnaire manuscrit, dit que ce nom verbal signifie être, avoir; & il renvoie à *izairea* qui signifie aussi être & avoir.

Quoiqu'il soit difficile de prouver que *ukhen* & *eduki* soient des

(1) Diez, Gr., vol. III, 273.

variantes, il est cependant fort probable que ces noms verbaux ont une origine commune, & alors *ukan* „tenir” ne peut pas être le même nom verbal que *izan*, comme le veulent plusieurs auteurs, ni avoir la même signification, comme le pensent la plupart des basquistes.

Eufi, biscaïen, *eduki*, guip., bisc. & lab., & *ukan*, bn. & soul. sont tous les trois en usage comme auxiliaire, correspondant à „avoir”, & il ne nous est cependant pas possible d'en démontrer la parenté.

Quant à l'emploi qu'on en fait, il n'y a aucune différence, si ce n'est que *eufi* ne se trouve pas, autant que nous sachions, pour „posséder”; dans ce cas-là le biscaïen se sert aussi de *eduki*.

§ 12.

L'emploi des modes & des temps.

LES MODES. — L'INFINITIF.

Le verbe basque n'avait primitivement que trois modes : l'impératif, l'indicatif & le potentiel ou optatif; & encore ce troisième mode n'est que l'indicatif modifié par une syllabe.

Aujourd'hui on trouve le verbe avec une conjugaison complète, à l'exception cependant de l'infinitif. Les substantifs verbaux indéfinis, p. ex. *galtze*, *ikuste*, se rapprochent plus que toute autre forme verbale de notre infinitif, mais ils ne sont jamais employés pour l'infinitif. On dit bien : *bere adiskideak galtzea ezbear bat da* „le perdre ses amis est un malheur”; mais on ne dit pas : *bere adiskideak galtze*, &c., „perdre ses amis”. *Galtzea* est un substantif verbal, défini par l'article. On emploie, il est vrai, le substantif verbal indéfini quand un pronom démonstratif suit; p. ex. *etortze ori* „ce venir, cette venue”; mais ici le pronom remplace l'article de l'autre exemple, & le substantif verbal est par conséquent défini. L'idée vague de

l'infinitif, qui n'exprime ni temps, ni personne, ni mode, ni nombre, n'existe pas en basque.

L'infinitif est rendu de différentes manières :

1° par le substantif verbal en *ten*; 2° par l'adjectif verbal; 3° par le substantif verbal défini.

Le substantif verbal en *ten* sert :

1° Quand l'infinitif est régi par un verbe, p. ex. „laisse-moi manger” *uztazu jaten*. „J'ai appris à lire” *ikafi det irakurten*. „Je l'ai vu battre” *ikusi det joten*.

Si l'infinitif a un complément, celui-ci prend le suffixe *n* „de”. *Ikusi det aurraren joten* „je l'ai vu battre l'enfant”, litt. dans le battre de l'enfant. — *Jaungoikoaren ikusten daude doatsuak* „les bienheureux voient le Seigneur”, litt. sont dans la vue du Seigneur. *Maria Magdalena eta Maria bercea ethor citecen sepulchrearen ikustera*. Matth. xxviii, 1. „Marie Madeleine & l'autre Marie allèrent voir le sépulcre”.

Cette règle n'est pas toujours observée. Moguel dit : *Edozeñek daki erretago dana* (1) *gauzia esaten egiten baño*. „Chacun fait qu'il est plus facile de dire que de faire une chose”. Selon la règle il aurait fallu *gauziaren*. — *Noek kucha au egiten urte asko igaro zituen*. Lar-dizabal. „Noé passa plusieurs années dans le (à) faire cette arche”. Ici non plus *kucharen*, ou plutôt *kucha onen*.

2° Après les pronoms interrogatifs : *zer egiten?* „que faire”? *Zer esaten?* „que dire”?

L'adjectif verbal sert :

1° Quand le verbe régissant est un des noms verbaux invariables *gura*, *nai*, *al*, &c. — *Nai ninzan etorri* „je voulais venir”. *Albanai? etorri* „si je puis venir”. *Deabruaren lana da bera kondenatu zelako besteak kondenatu nai izatea* (2). „C'est l'œuvre du diable, vouloir condamner les autres parce que l'on est condamné soi-même”. *Kondenatu* est régi par *nai izatea* „vouloir”.

(1) Il y a une autre erreur dans cette phrase; *dana* aurait dû être *dala*; *dana* est *da + n + a*; „ce qui est”; or, il faut „qu'il est” *da-la*.

(2) Moguel, *Echeco escolia*, p. 17.

2° Quand suit le suffixe *gabe* : *Joan gabe* „sans aller”.

Le substantif verbal défini est employé comme sujet ou comme attribut. Comparez l'exemple ci-dessus où *nai izatea* „vouloir” est le sujet.

L'infinitif est encore rendu par l'adjectif verbal suivi de *ik*. Dechepare écrit : *Ioan nendin*, *enaguien oguen gabe ihesic* (1). „J'allais fuir, sans crimes (n'ayant pas commis de crimes)”. Littéralement : j'allais fuyant.

§ 13.

L'impératif, le subjonctif & le vorif.

L'emploi de l'impératif n'offre rien de particulier.

Le subjonctif n'existant pas, on peut faire table rase de toutes les règles qui ont été prises dans les grammaires des langues romanes par rapport à ce mode. Il n'y a qu'à régler l'emploi de la conjonction *n* „que”.

Il est aisé de prouver par la traduction du N.-T., par Liçarrague, que déjà, de son temps, on se figurait, 1° qu'il y avait un subjonctif en basque, &, 2°, que la conjonction „que” régissait le subjonctif. Cette dernière erreur paraît avoir existé généralement dans la grammaire française aussi, puisque, d'habitude, les grammairiens sont remarquer expressément que ce n'est pas la conjonction „que”, mais que c'est le verbe de la phrase principale qui décide l'emploi d'un mode ou d'un autre. — Du moment que la phrase contient la conjonction *n* „que”, Liçarrague emploie ce qu'il croit être, ou ce que l'on est convenu d'employer pour, le subjonctif; p. ex. *Baina resuscitatu nadin ondoan*. Matth. xxvi, 32. „Mais après que je suis ressuscité”. *Ondoan* régit *n* „que”; & *n* régit le subjonctif; or, le présent du subjonctif des verbes intransitifs étant rendu par *nadin*, &c., il faut ici *nadin*. C'est là, on le voit, le raisonnement qu'on

(1) *Poésies*, p. 58.

suivait. Ce raisonnement est doublement fautif : 1° *n* „que” ne régit pas le subjonctif (dans aucune langue); 2° il n’y a pas de subjonctif. Nous nous sommes conformés à l’usage accepté en parlant de „subjonctif”, afin de ne pas trop bouleverser la grammaire, mais aujourd’hui que nous savons que ce que l’on est convenu d’appeler le „subjonctif” n’est autre chose que l’indicatif suivi de la conjonction *n*, il ferait mieux d’abandonner cette expression erronée, prise dans la grammaire d’une autre langue & qui a causé beaucoup de confusion en basque. Aux exemples déjà cités nous ajouterons celui-ci : *Doacen Galileara*. Matth. xxviii, 10. „Qu’ils aillent en Galilée”. *Doaz* 3^{me} perf. plur. du prés. de l’indicatif, suivi de *n*.

Mais si la langue basque ne connaît pas de subjonctif, elle connaît, cela va sans dire, la proposition subordonnée, & par conséquent le verbe régi; or, le verbe régi, quand il faut un auxiliaire, est *edin* pour les verbes intransitifs & *ezen* pour les verbes transitifs. Quand on dit : *Xere aitak nai du joan nadin* „mon père veut que j’aille”, *nadin* n’est pas le subjonctif; *nadin* est la 1^{re} perf. sing. du prés. de l’indicatif *nadi* suivi de *n* „que” & la traduction littérale est : mon père veut que je puis aller. Le mode du verbe de la proposition subordonnée est souvent le subjonctif, c’est-à-dire, le mode d’incertitude, de doute, d’espoir, & en basque on se sert alors d’un auxiliaire de mode, comme c’est le cas dans beaucoup d’autres langues. Autres exemples : *Hobe duc hire begui batataquin vicitzean sar adin* „il vaut mieux que tu entres dans la vie avec un œil”. — *Ezta zuen Aita vorondatea bat gal dadin*. Matth. xviii, 14. „Ce n’est pas la volonté de votre Père qu’un se perde”. *Sar adin* & *gal dadin* s’expliquent de la même manière par : tu peux entrer; & : il peut (se) perdre. L’auxiliaire est rendu en anglais par l’auxiliaire „shall”; „that he should perish”. En allemand par l’auxiliaire „werden”; „verloren werde”.

LE VOTIF.

Les dialectes basques français ont encore un mode, appelé le votif. On a cru que ce mode était seulement en usage en souletin (1); mais Liçarrague & Axular s'en servent aussi : *Ainençaque supporta appurbat neure erhogoan*. 2 Cor. XI, 1. „Plût à Dieu que vous supportassiez un peu mon imprudence”. — *Jainkoak ailliofa liren asko* (2). „Veuille Dieu qu'ils soient assez”...

Les dialectes basques espagnols n'ont pas, ou n'ont plus, cette façon de s'exprimer. „Plût à Dieu” se rend par *Jainkoak naita*, de *nai-eta*; „Dieu voulant”, v. p. 522.

§ 14.

Les temps.

Les temps des verbes basques sont les mêmes que ceux de la langue française ou espagnole, & l'usage qu'on en fait est à peu près le même. Il n'y a qu'un temps (ou qu'un mode) qu'il est nécessaire de discuter ici, & c'est le conditionnel. Nous avons déjà examiné la formation de ce temps, & nous nous sommes débarrassés de cette kyrielle de temps „condicionados” de Larramendi & de Zavala, & „conditionnés” de M. Inchauspe & d'autres.

Il faudra examiner ici l'emploi de ces temps „conditionnés” qui n'existent pas plus, ni pas moins, en basque qu'en français. „J'ai” n'est pas un autre temps que „si j'ai”.

On a cru qu'il n'y avait qu'un seul temps précédé de *ba*, „si”. Larramendi écrit (3) que les temps conditionnés sont formés du participe composé (la flexion composée p. ex. *jan izan*) & des ter-

(1) *Revue de linguistique*, vol. 8, p. 158.

(2) *Gueroco guero*, p. 419.

(3) *Arte*, p. 79. Las terminaciones del imperfecto abreviadas.

minaisons de l'imparfait tronquées; p. ex. *jan izan banu*, si yo lo hubiera comido „si je l'aurais mangé”. Ceci veut dire que *banu* est l'imparfait tronqué, c'est-à-dire pour *banuen*. Larramendi cependant cite immédiatement au-dessous de ce temps, cet autre : *jan izan banuen*, si yo avria comido. Ni lui, ni les basquistes après lui, ne paraissent s'être aperçu que ce temps contredit sa règle; *banuen* est formé de *ba-nuen*, & cet imparfait n'est nullement syncopé, ni tronqué.

Pour Zavala le conditionnel est formé avec les flexions de l'imparfait de l'indicatif, en y ajoutant *ke* ou en les tronquant (1). Toujours un imparfait. Ainsi en basque on peut dire *banuen* „si j'avais”, & l'on ne pourrait pas dire „si j'ai” *badur*. Cela est une erreur.

Nous n'avons pas admis un mode conditionnel; mais il va sans dire qu'il y a une phrase conditionnelle, & cette phrase peut exprimer, en basque comme en français, un présent, un passé ou un futur : si je vois; si je voyais; si je verrai; si j'ai; si j'avais; si j'aurai ou si j'aurais : *badur*, *banuen*, *banuke*. Le conditionnel ou le conditionné n'a rien à faire dans ces phrases-là; c'est un présent de l'indicatif, ou bien un imparfait, ou bien un futur, ou tout autre temps, employé conditionnellement.

La phrase conditionnelle a généralement (chez Liçarrague toujours) en tête la particule conditionnelle *baldin* ou *balin* : p. ex. *Baldin hori nahi badur*. Jean XXI, 22. „Si je veux cela”. *Eta baldin igor baditizat*. Marc VIII, 3. „Et si je les renvoie”. *Ba ditizat*, de *ezan*; prés. indic. avec accusatif singulier *badeizat*. — *Baldin ikuiz epaheizat*. Jean XIII, 8. „Si je ne te lave”. *Ba-heizat* de *ezan*, prés. indic. — *Baldin ahozpeiz adora baneçak*. Matth. IV, 9. „Si tu m'adores en te prosternant”. *Eta baldin eure oinac trebucan eraciten bahau*. Marc IX, 45. „Et si ton pied te fait trébucher”. *Baina baldin norbeitek io baheza*. Matth. IV, 9. „Mais si quelqu'un te frappe”. *Baldin Jaincoaren semea bahaitz*. Matth. IV, 6. „Si tu es le fils de Dieu”. *Albadagik joan adi elizara*.

(1) *Verbo vasc.*, p. 19, n° 28. Con los articulos imperfectos de aquel modo (indicatif) añadiendoles *ke*, o sincopandolos. Ainsi, pour l'auteur, *banuke* est un imparfait auquel on a ajouté *ke*; & *baneu* est un imparfait syncopé, c.-à-d. pour *baneun*.

Dechepare, Poésies, p. 8. „Si tu peux, vas à l'église". *Xi errege balinbaninç*. „Si j'étais roi". Même ouvrage. *Xik gura baneu apaindu*. Verbo vasc, p. 20, n° 33. „Si je voulais l'orner".

On le voit, *ba* n'est nullement le préfixe spécial d'un seul temps, comme Larramendi l'enseigne & comme chacun le répète.

Quand la signification ou l'emploi d'un verbe change avec le temps, comme il est arrivé avec *eçan*, il va sans dire que cela a de l'influence sur tous les temps & dans toutes les situations. *Eçan* était en usage du temps de Dechepare, de Liçarrague, &c., comme auxiliaire de toute la conjugaison (1); *badeçat*, &c., est donc chez ces auteurs un présent; comp. les exemples ci-dessus; mais du temps de Larramendi *eçan* n'était déjà plus en usage que pour le subjonctif, & cet auteur cite, par conséquent, *badeçat* au nombre des temps du subjonctif; il nomme ce temps „futuro condicional", & le traduit par le futur du subjonctif: *jan badeçat*, si yo lo comiere, „si je le mange". Larramendi aurait pu rendre ce temps aussi, comme en français, par le présent de l'indicatif, puisqu'il est indifférent en espagnol de se servir du présent de l'indicatif ou du futur du subjonctif (2); mais il nous semble que *eçan* donne une autre nuance à la phrase; *eçan* est l'auxiliaire du mode, indiquant le doute, la possibilité, & serait rendu par un auxiliaire de mode dans les langues qui en ont; en allemand par „mögen", en anglais par „may". Larramendi n'a donc pas tort de rendre ce temps par le futur.

Pour ce qui regarde la terminaison qui se perd souvent quand la flexion est précédée de *ba*, il nous semble que c'est le *ke* du potentiel, & non pas le *n* de l'imparfait de l'indicatif, qui disparaît. En français ce n'est pas l'usage d'employer le conditionnel après „si"; c'est généralement l'imparfait de l'indicatif qui sert dans ce cas; p. ex. le vers de Dechepare (3): *Xi errege balinbaninç*, se traduit en français par: si j'étais, & non, si je serais, roi.

(1) *Ecen cer probetchu du guisonac, baldin mundu gucia irabaç badeça*. Marc VIII, 36. „Car quel profit a l'homme s'il gagne tout le monde".

(2) On peut dire: Si falgo (présent) bien de este negocio, ou: si faliere bien, &c. „Si je fors bien, si je me tire bien de cette affaire". Salva, *Gram. esp.*, p. 185.

(3) *Poésies*, p. 51.

En espagnol, par contre, c'est le conditionnel (optatif). Zavala traduit : *Nik gura baneu apaindu*, si yo lo quisiera engalanar, „si je voudrais l'orner”. De même en italien on dirait : se fossi re, „si je fusse roi”.

Baninȝ, dans l'exemple cité, est donc, selon nous, pour *baninȝake*, & non pour *baninȝan*.

Une autre raison qui nous fait croire que c'est le conditionnel, & non l'imparfait, sous une forme syncopée, c'est, que quand dans de pareilles phrases, il y a une troisième personne, on trouve invariablement le *l* initial, qui n'appartient pas à l'imparfait; p. ex. *Etorriko balitȝ fedearen contra esetsiren bat*. „S'il venait une persécution contre la foi”. Ici *balitȝ* est pour *balitȝake*, 3^{me} personne de l'imparfait de l'optatif de *iȝan*: *ba-liȝake*. L'imparfait de l'indicatif est *ȝan*, & aurait donné *baȝan*. Si l'on trouve, par conséquent, dans une phrase à sens égal, *baninȝ*, il faudra en conclure que c'est la forme syncopée de *ba-ninȝake* „si je pourrais”.

Il est vrai que Zavala fait une distinction entre les temps avec *ke* & sans *ke*, entre *balitȝ* & *balitȝake*, tous les deux en usage, le premier un futur prochain, le second un futur éloigné; mais cette nuance qui existe, nous aimons à le croire, n'est que conventionnelle, & l'analyse des temps prouve que la langue basque n'en fait rien. Zavala embrouille, en outre, des flexions qui appartiennent à *edin* & à *iȝan*; il dit : *Etorriko balitȝateke* o sincopado *baliteke*. Si alguna vez viniera (1), „s'il viendrait une fois”. *Balitȝateke* est la 3^{me} pers. sing. de l'imparf. de l'optatif (aujourd'hui conditionnel) de *iȝan*; *ba-liteke* est la 3^{me} pers. de l'imparfait de l'optatif de *edin*, pour *lediteke*.

Nous ne sommes, par conséquent, pas de l'avis de M. Vinson, qui dit : „Quand de *ȝintudan* „je vous avais” on tire *baȝintur* „si je „vous avais”... il est difficile de soutenir la primitivité du *n* (2)”. — Et ailleurs : „Les colonnes E & F contiennent les formes du

(1) *Verbo vasc*, p. 20, n° 35.

(2) *Revue de Linguistique*, vol. VIII, p. 59. — L'argument de M. Vinson doit servir à combattre notre théorie par rapport à l'*n* final de l'imparfait qui, selon l'auteur, est inutile ou adventice.

„conditionnel & du suppositif, manifestement dérivées de l'imparfait, ce dont on acquiert d'ailleurs aisément la conviction (?) en comparant l'ensemble des formes de ces trois temps, même dans „un seul dialecte (1)”.

Prenons le premier dialecte dans ce tableau, le labourdin.

IMPARFAIT.	CONDITIONNEL.	SUPPOSITIF.
A	E	F
<i>Zen</i>	<i>Liteke</i>	<i>Balir̥</i>

Comment on acquiert la conviction, & encore aisément, que *liteke* & *balir̥* dérivent manifestement de *zen* nous est un mystère; mais M. Vinson, qui prend volontiers ses citations & ses arguments dans le verbe du prince Bonaparte, n'a pas vu que ces flexions n'appartiennent pas au même verbe; *zen* est la 3^{me} perf. sing. de l'imparfait de *izan* „il était”; *liteke* est la 3^{me} perf. sing. de l'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel de *edin* „pouvoir”, & *ba-lir̥* est la 3^{me} perf. sing. tronquée de l'imparf. du potentiel (aujourd'hui conditionnel) de *izan*, pour *ba-lir̥ake*. M. Vinson qui exprime régulièrement, dans ses articles sur le verbe, ses regrets de ce que nous n'ayons jamais consulté le verbe basque du prince Bonaparte, (à quoi nous n'avons jamais répondu), comprendra maintenant que nous ne sentons pas ce besoin aussi fortement que lui.

On a cru faire de l'analyse grammaticale en classant les flexions morphologiquement, & l'on a fait dériver une flexion (toujours la 3^{me} perf.) d'une autre, tant bien que mal, prenant quelquefois les flexions d'un verbe pour celles d'un autre verbe. La dérivation de *balir̥* de *zen* demandait, certes, une explication, pour nous donner cette conviction dont parle M. Vinson, & voici comment il la donne dans la *Revue de Linguistique*, vol. VI, p. 251. „Le *n* de *zen* est adventice; „le *e* est adventice; *ɣ* seul est une consonne radicale”. Il résulte,

(1) *Revue de Linguistique*, vol. VI, p. 250.

selon M. Vinson, du tableau précédent (dont nous citons les trois premières flexions) „que la 3^{me} pers. imparf. indic. sing. pure & „primitive (!) était *ziṭ* ou *liṭ*”. — *Zen* était donc *ziṭ*, dont on a fait plus tard *ziṭ* ou *liṭ*, puis *ziṭzen*, *liṭzen* dont la syllabe *zen* est seule restée. L’auteur a répété cette même théorie dans les „Notes complémentaires”, à la fin de l’essai sur la langue basque, par M. Ribary, p. 114, n° 108.

Nous nous permettrons de dire qu’il n’y a rien dans la langue basque qui puisse faire supposer l’existence de toutes ces formes hypothétiques, intermédiaires. La forme hypothétique *ziṭ* ne sert pas ici à expliquer l’imparfait, ce qu’il aurait fallu ; on torture l’imparfait pour expliquer un autre temps, & l’explication de cet autre temps a une vertu rétroactive & mutile l’imparfait. Toutes ces formes hypothétiques doivent servir à relier *balitṭ* à *zen*, parce que l’on a dit & répété que *balitṭ* est un imparfait tronqué, croyant découvrir dans *baninṭ*, &c., un imparfait tronqué, pour *baninṭzen*.

Admettons la théorie pour un moment. *Baninṭ* vient de *baninṭzen* ; *bahinṭ* de *bahinṭzen* ; & *balitṭ* ? de *baṭzen*, car *zen* est la 3^{me} personne, comme *ninṭzen* est la première. L’imparfait *zen* ou *zen* (dial. basq. fr.) n’existe seulement pas sous une forme tronquée ; *baṭ* ou *baṭe* n’est pas basque. Pour nous le temps en question est l’imparfait du potentiel (aujourd’hui conditionnel) tronqué ; *baninṭ* est pour *baninṭake*, *bahinṭ* pour *bahinṭake*, & *balitṭ* pour *balitṭake*, de *ba-litṭake*, ce qui est la forme actuelle ; il n’est nullement nécessaire d’avoir recours à des formes comme *ziṭ* & *liṭ*, &c. De plus *zen* „il était” n’est pas une forme obscure ; le *i* initial s’est perdu, fait très commun en basque. Cet *i* reparait du moment qu’il n’est pas initial (voir le verbe *iṭzen*).

Baṭintut (le premier exemple de M. Vinson, que nous citons plus haut) est une flexion tronquée ; mais pourquoi supposer qu’elle est formée plutôt de *ṭintudan* que du conditionnel *ṭintuker* ? Si l’on retranche *an*, ou si l’on retranche *ke*, l’opération reste la même ; dans l’un & dans l’autre cas, le pronom, ici *d*, doit reprendre sa forme primitive *t*. La signification n’est pas non plus un obstacle ; au contraire elle vient à l’appui de notre théorie, selon laquelle les temps tronqués sont des conditionnels (futurs), des temps en *ke* (imparf.

potent.). En fouletin, p. ex. *joan baledi* signifie „s'il allait" (dans le futur) (1); & *joaiten bažen* „s'il allait" (autrefois). La différence est indiquée ici clairement entre l'imparfait & le futur; l'imparfait est rendu par l'imparfait; *žen* est la 3^{me} perf. de l'imparfait; & le futur par l'imparfait de l'optatif de *edin*, *ledi* pour *ledihe*.

Nous citerons encore quelques exemples tirés du verbe basque de M. Inchauspe, & qui prouvent que si la flexion n'est plus qu'un signe, la signification s'est du moins maintenue. „*Egin baleza biharko, boz ninzate* „s'il le faisait pour demain, je serais content". „S'il le faisait" exprime ici un futur. *Egiten bažian kechu žen* „s'il le faisait, il était fâché". „Fâché" dans cette phrase exprime le passé (2). — On voit encore ici que *žian* est & indique le passé; & que *leza*, pour *lezake* selon nous, optatif de *ežan*, indique le futur.

Ces temps, dont on n'a jamais su rendre compte, ont conservé toute leur valeur. La confusion dérive en partie de ce que l'on s'est figuré, comme entr'autres le prince Bonaparte, que le *l* initial dénote l'imparfait du subjonctif. Dans un article de la Revue anglaise „the Academy", du 20 novembre 1875, le prince Bonaparte démontre notre ignorance totale de la langue basque, & dit: „Not „taking into consideration that the first belongs to the imperfect „of the subjunctive, and the second to the conditional". — En français: „Ne faisant pas attention que le premier (*luela*) appartient „à l'imparfait du subjonctif, & le second (*lukela*) au conditionnel". Cette assertion, qui n'est pas du prince lui-même, mais qu'il répète de confiance d'après Oihénart & d'autres, n'est pas de nature à fixer cette question, qui est beaucoup moins simple qu'on ne le croit & à laquelle nous devons vouer un paragraphe spécial.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 16.

(2) Même ouvrage, p. 94.

§ 15.

Le l comme lettre initiale des 3^{mes} personnes de l'imparfait du subjonctif.

L'emploi de *l* initial sert à indiquer la différence, selon Oihénart, entre la 3^{me} personne de l'imparfait de l'indicatif & la 3^{me} personne de l'imparfait du subjonctif; p. ex. *zedin*, indicatif; *ledin*, subjonctif. Ni lui (il est le premier qui en parle, si nous ne nous trompons pas), ni tous ceux qui répètent ce qu'il a dit, n'ont été frappés de la bizarrerie de cette règle, selon laquelle deux temps, identiquement pareils, ne différeraient que dans l'initiale de la 3^{me} personne. Cette différence, qui n'est observée que dans les dialectes basques français, ne repose, croyons-nous, que sur une erreur, due apparemment à l'influence de la syntaxe des langues romanes.

Le subjonctif n'existant pas en basque, il ne peut être question d'une caractéristique pour une flexion d'un temps du subjonctif. Mais il y a un mode où se trouve cette lettre *l*, & c'est le potentiel. La 3^{me} pers. de l'imparfait du potentiel a toujours & dans tous les dialectes un *l* comme lettre initiale. Or, l'imparfait du potentiel est employé comme présent du conditionnel (comp. *nuke* „j'aurais”; *ninake* „je ferais”), & puisque le présent du conditionnel est souvent rendu en français & en espagnol par l'imparfait du subjonctif, on s'est figuré, à ce qu'il paraît, que la flexion avec *l* initial appartenait au subjonctif.

La confusion date d'aussi loin que nous puissions remonter. Dechepare & Liçarrague distinguent déjà très soigneusement le temps qu'ils croient devoir être rendu par l'imparfait du subjonctif. Nous n'avons pas de textes pour démontrer l'erreur, les dialectes basques français étant tous d'accord sur ce point; mais nous avons la langue elle-même, ce qui vaut mieux.

Nous croyons donc découvrir chez Liçarrague, & par conséquent dans tous les dialectes basques français, des phrases correctes où

l'imparfait du potentiel est employé, sans qu'on s'en soit rendu compte; & des phrases incorrectes où, par analogie avec une des langues romanes, on a employé des imparfaits, qu'on croyait appartenir au subjonctif. La règle erronée & assez généralement admise, même en français, que la conjonction „que” (& en basque *n* & *la*) régit le subjonctif, a guidé aussi Liçarrague; p. ex. *Orduan keinu eguin cieçoten haren aitari, nola nahi luen hura dei ledin*. Luc 1, 62. „Alors ils firent signe au père (de dire) comment il voulait qu'il fût nommé”. Selon Oihénart, *luen* serait l'imparfait du subjonctif; ce qui demanderait encore une explication; car l'emploi du subjonctif, en admettant qu'il y en eût un en basque, ne serait pas admissible, puisqu'il n'y a rien pour le régir. Aussi dans toutes les autres langues on fait usage ici de l'imparfait de l'indicatif „comment il voulait”. Mais ici intervient la règle erronée, par rapport à la conjonction. En français on dit „comment”; mais en basque on dit „comment que”, tout comme en hollandais „hoe dat”; & puisque „que” régit un subjonctif, selon l'opinion vulgaire, on s'est dit qu'il faut un imparfait du subjonctif; & puisque la 3^{me} personne de l'imparfait a, par suite d'une autre opinion erronée, un *l* initial s'il s'agit du subjonctif, *zuen* est devenu *luen*.

Dans la fin du verset, nous avons *dei ledin*, traduction de „qu'il fût nommé”; c'est-à-dire *ledin* + *n* au lieu de *zedin* + *n*, puisque Liçarrague traduit un imparfait du subjonctif.

Luen pourrait être une forme correcte pour *luken*. La chute du *k* médial, quand la flexion est suivie d'une conjonction (*nauala* pour *nauk-la*, Matth. xxvi, 34), est à peu près la règle, & le *n* final de *luen* n'est pas le *n* de l'imparfait, c'est la conjonction *n* régie par *nola*; la traduction littérale est donc : comment que il voudrait. Nous serions plus porté à admettre ici cette forme correcte, peu importe si Liçarrague (tout aussi peu que les Basquistes modernes) en savait la valeur; il est probable qu'il n'y aura vu qu'un imparfait du subjonctif.

Le cas est le même pour *ledin*; le subjonctif n'existant pas, *ledin* doit appartenir au potentiel, & *ledin* doit avoir perdu *ke*, *ledinke* ou *ledike* (ou, comme on dit aujourd'hui, *leiteke*), tout comme *luen* a

perdu *ke*. Dans ce cas il faudrait traduire ici *dei ledin* par „qu'il serait nommé”; le *n* final est la conjonction „que”. Mais il nous semble que Liçarrague était tout aussi peu renseigné sur la valeur de cette flexion qu'on l'est aujourd'hui, & qu'il a suivi la règle qui est toujours restée en vigueur, d'écrire *l* pour *ɿ* initial, quand le temps appartient au subjonctif dans la langue qu'on traduit, ou bien quand *n* accompagne la flexion. Les exemples suivants le prouveront : *Eta etɿtuen deabruac miniɿatɿera utɿiten nola hura eɿagutu vkan luten*. Marc I, 34. „Et il ne laissa pas dire aux diables comment ils l'avaient connu”. L'imparfait du subjonctif n'existe pas & l'imparfait du potentiel n'est pas possible ici ; on ne peut pas dire ici : „comment ils l'auraient connu”. Il faut donc nécessairement que ce soit l'imparfait de l'indicatif. Mais Liçarrague écrit *luten*, parce que *nola* se construit avec *n* „que”, & que *n*, comme on se le figure, régit le subjonctif ; & de là *luten* au lieu de *ɿuten*.

Comme nous venons de le dire, Liçarrague se figure qu'il y a un subjonctif, & ensuite que l'imparfait du subjonctif a un *l* initial à la 3^{me} personne. En voici la preuve : *Eta mana citɿan eɿleɿaten deus har bidecorɿat.... baina sandaleac iaunciac lituɿiten eta bira arropaz eɿlitecen veɿti*. Marc VI, 8, 9. „Et il leur ordonna qu'ils ne prissent rien pour le chemin.... mais qu'ils eussent leurs sandales portées & qu'ils ne se vêtissent pas de deux robes. *Eɿleɿaten* pour *eɿ-ɿeɿaten*, *lituɿiten* pour *ɿituɿiten*, *eɿlitecen* pour *eɿ-ɿiteɿen*, sont les 3^{mes} pers. de l'imparfait, & puisque la version française a l'imparfait du subjonctif, Liçarrague écrit *l* pour *ɿ*. Nous ne croyons pas que ces flexions soient des 3^{mes} personnes tronquées du potentiel ; *leɿaten* pourrait être pour *leɿaketen* de *leɿakete* + *n* ; mais *liteɿen* ne peut pas être pour *litekezen* ; la 3^{me} personne plur. de l'imparfait du potentiel est *liteɿke* en labourdin, & si le bas-navarrais a *te*, alors *liteɿkete*. La terminaison serait donc *ten* & non *ɿen* : *liteɿketen*.

Le sujet est assez intéressant pour ajouter une dernière observation. Jusqu'ici nous avons examiné la façon d'écrire de Liçarrague ; mais, en tenant compte uniquement du caractère de la langue, ces phrases ne nous paraissent pas grammaticalement correctes : 1° Le subjonctif n'existe pas en basque, donc il faut l'imparfait, soit de l'indicatif, soit

du potentiel ; 2° le basque possède des auxiliaires des modes ; par conséquent il est plus que probable que l'auxiliaire du verbe de la proposition subordonnée fera , comme dans beaucoup d'autres langues, l'auxiliaire d'un mode. Or, nous savons que *etan* & *edin* sont les auxiliaires du potentiel, & ce sont ceux-là que nous retrouvons dans les exemples cités ; par conséquent ils devraient avoir la forme du potentiel, & dans ce cas le basque correspondrait exactement à l'anglais, où l'on fait usage de l'auxiliaire du mode „should” : And commanded them that they should take nothing for their journey.....

Il nous semble donc que primitivement (nous ne parlons pas des temps où les auxiliaires n'étaient pas en usage) on a dû employer le potentiel, et que, par suite de la connaissance insuffisante des lois phonétiques, ainsi que de l'influence d'autres langues, on est arrivé à la forme fautive que nous venons de discuter. Ajoutons encore que l'imparfait du potentiel, en perdant la syllabe *ke*, est pareil à l'imparfait de l'indicatif, sauf le *n* final, & que, dans les cas où il y a la conjonction *n*, les deux temps sont identiquement pareils, à l'exception de la 3^{me} personne, & l'on admettra que la confusion était possible.

Ensuite, beaucoup d'expressions peuvent être rendues également bien en français par l'imparfait du subjonctif et par le conditionnel (imparf. du potent.). Les exemples suivants laisseront peu ou point de doute à cet égard. *N̄ic nuen sperança hitz purac vkanen luela farte eta auançamendu Heuskal herrian* (1). „J'avais espoir que la parole pure aurait entrée dans le pays basque”. En français on aurait pu dire „eût eu entrée”, & comme on n'a pas su probablement que *luela* est pour *lukela*, on a cru écrire ici, & dans toutes les phrases pareilles, un imparfait du subjonctif. Mais puisque le basque n'est pas du français ou de l'espagnol travesti, il vaut mieux juger la langue par elle-même, & puisque nous savons, ce que l'on ne savait pas alors, que le subjonctif n'existe pas, cette théorie s'évanouit d'elle-même ; mais, en dehors de cette considération, le substantif

(1) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

verbal en *n* (comme celui en *go*), suivi, soit de l'imparfait de l'indicatif, soit de l'imparfait de l'optatif (comme aussi en biscaïen), forme le passé du conditionnel. L'erreur de prendre *luela* pour un imparfait du subjonctif, comme le fait aussi le prince Bonaparte (1), est d'autant plus grande, que *luela* n'est pas seul ; *ukanen* avec *luela* décide la question ; *ukanen luela* est un conditionnel & ne peut être qu'un conditionnel, que l'on écrive *luela* ou *lukela*.

Autre exemple : *Orduan hec has cequizquion bata berceari galde eguiten elkarren artean, eya cein cen hetaric hura eguiten luena*. Luc, xxii, 23. „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres qui était celui d'entre eux qui ferait cela”. *Eguiten luena* est le présent du conditionnel, formé du substantif verbal en *ien*, accompagné de l'imparfait du potentiel comme auxiliaire. *Eguiten luena* est pour *eguiten lukena* & ne peut être que pour *eguiten lukena*, de *luke* + *n* + *a*.

Autre exemple : *Bayeta sperançaꝝ ecen ni baino sufficientagoric-ere içanen cela obran escu edukiren luenic* (2). „Espérant aussi qu'il y en aurait de plus suffisants que moi qui tiendraient la main à l'œuvre”. *Edukiren luen* est le passé du conditionnel, bien que traduit par Liçarrague lui-même par le présent : tiendraient. Un imparfait, soit de l'indicatif, soit du subjonctif, donnerait un contre-sens ; & quand même le subjonctif serait correct en français, le basque n'est pas du français ; de plus la forme est indiscutable, c'est celle du conditionnel basque. Si Liçarrague eût voulu exprimer ce qu'il croit être le subjonctif, il n'aurait jamais pu se servir de la périphrase *edukiren luenic* ; il aurait fallu *edukiten*, ou, comme nous croyons que Liçarrague écrit ce substantif verbal, *edukeiten luenic*. — On voit, par ces exemples, que Liçarrague écrit correctement, peu importe, pour le moment, s'il n'aurait pas été embarrassé, tout autant que Oihénart, d'analyser ces flexions.

Nous citerons maintenant quelques exemples où la flexion n'est pas correcte : *Harc eꝯlaquiala nola*.... Marc, iv, 27. „Il ne savait

(1) The Academy, 20 nov. 1875.

(2) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

pas comment''. — Ici il faut nécessairement l'imparfait, il aurait fallu, *eṭ-ṭaquiala*; mais la conjonction *la* „que'' régit, comme on le voit, selon Liçarrague, le subjonctif; par conséquent il change *ṭ* en *l*, & écrit *eṭlaquiala*.

La conclusion de tout ce qui vient d'être dit est : 1° que du temps de Liçarrague on ne se rendait pas plus compte de ces flexions qu'on ne le fait de nos jours; & 2° que l'on se figurait que la conjonction régissait le subjonctif. Mais ici l'examen de ces locutions n'est pas fini. Liçarrague écrit *luen*, *luenic*, &c., mais par contre il se sert aussi de ces flexions avec la syllabe *ke*; il fait, par conséquent, une différence entre les unes & les autres; mais cette nuance est difficile à saisir. Il ne suffit pas de dire que Liçarrague emploie *luela* pour l'imparfait du subjonctif (en admettant un moment qu'il y eût un subjonctif) & *lukela* ou *lukeela* pour le conditionnel. Donnons d'abord des exemples : *Milla eriden iṣan balirade-ere, nic vkan nuqueela hambat atseguin* (1) „S'il se fût trouvé mille personnes, j'en eusse été autant joyeux''. — Il est curieux que l'auteur traduise lui-même cette phrase par l'imparfait du subjonctif, ainsi que la suivante : *Era baldin edoceinec replicatu nahi balu.... nic baino hobequi berce batec eguin vkan luqueela* (2) „Et si on réplique qu'un autre eût mieux fait cela que moi''.

Liçarrague ne traduit pas littéralement ces deux passages. Il aurait fallu „que j'aurais eu autant (de) joie''; & le second : „Et si quelqu'un aurait volonté (de) répliquer''. La traduction de l'auteur n'est qu'une question secondaire. Ce qu'il importe de faire observer, c'est que cette fois-ci c'est bien ce que l'on est convenu d'appeler le conditionnel qu'il emploie. Dans la première phrase, c'est le passé du conditionnel; dans la seconde, c'est une périphrase inusitée en français, mais qu'on comprend au besoin, & que le souletin possède aussi sous le nom de : conditionnel antérieur (3).

La formation de ces temps & leur valeur réelle n'ont donc rien d'obscur, mais on se demande quelle peut être la nuance que Liçar-

(1) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

(2) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

(3) Inchaufpe, *Verbe basque*. p. 18, *galdu ukhen luke*, „il aurait eu perdu''.

rague a voulu exprimer. Les phrases que nous venons de citer ne disent ni plus, ni autre chose, en considérant le temps comme un imparfait du subjonctif ou bien comme un conditionnel. Aussi Liçarrague traduit-il par un imparfait du subjonctif, ce temps qu'on dit être un conditionnel, & plusieurs des exemples cités avant sont traduits par Liçarrague par le conditionnel, bien qu'on dise que ce sont des imparfaits. Nous ne voulons pas faire valoir cette traduction comme une arme contre nos adversaires, nous en avons de meilleures dans la langue même ; mais elle prouve que Liçarrague ne tient aucun compte de la signification qu'on croit y découvrir.

On voit que la question de *l* initial n'est pas si simple qu'on le croit. Nous avons déjà dit, sans commentaire aucun, dans notre „Etude sur les verbes auxiliaires”, que *luela*, dans l'exemple cité plus haut, était pour *lukela*. Le prince Bonaparte n'est pas de cet avis. Nous avons commis, selon lui, une erreur énorme (1) ; nous n'avions pas vu que *lukela* est le conditionnel & que *luela* est l'imparfait du subjonctif ! — Puis vient l'argument triomphant : „Si *zuela* correspond à *zuen* & *lukela* à *luke*, comment est-ce que *luela* pourrait ne pas correspondre à *luen* ? (2) — On a vu comment ; ce n'est pas en comparant, mais en analysant, qu'on le prouve. Nous comprenons qu'il est dur pour le prince Bonaparte d'aller chercher dans notre Essai, des règles de phonétique basque ; mais là il aurait trouvé que *n* est élidé devant *l*, & c'est là l'unique raison pour laquelle on dit *zuela* pour *zuenla*. Si le prince Bonaparte avait su que le subjonctif n'existe pas, s'il avait su que le *n* est la conjonction „que”, s'il avait su que ce qu'il nomme des terminatifs sont des flexions, s'il avait su que ses terminatifs, qui prennent chez lui le nom de forme régie, sont des flexions suivies de la conjonction, s'il avait su tout cela & encore quelques règles de phonétique basque, beaucoup plus sûres que des correspondances, il aurait peut-être écrit un article moins violent, pour ne faire, en fin de compte, qu'une observation très-superficielle & qui est une erreur dans le fond.

(1) An egregious blunder. Academy, 20 nov. 1875.

(2) How can *luela* fail to correspond to *luen*. Même revue.

§ 16.

La flexion relative au lieu de la flexion absolue.

Les auxiliaires (autrefois tous les verbes primitifs) ont, comme nous l'avons vu, des flexions spéciales pour le style familier. En dehors de ces flexions, plusieurs dialectes ont encore conservé (Larramendi n'en parle pas) une façon particulière de s'exprimer, surtout en parlant d'une façon badine (1), & qui consiste à se servir des flexions à deux régimes au lieu des flexions absolues, en exprimant la 2^{me} pers. comme régime si la 1^{re} pers. est le sujet, & en exprimant la 1^{re} pers. si la 2^{me} est le sujet. Ainsi, au lieu de „je prends”, on dira „je te prends” ou „je vous prends”, selon qu'on parle à une ou à plusieurs personnes, & au lieu de dire „tu prends”, on dira „tu me prends”. Au lieu de dire *dôt*, bisc., „j'ai”, on dit „*deutsut*” ou *deutsuet* „je t'ai” (au fond : je vous) ou „je vous ai”. Au lieu de dire *artu daroak* „tu prends d'habitude”, on dit *artu daroadak* „tu me prends d'habitude”. *Neure Jaun maitea joan zarzairkit lurretik*, Axular, p. 3, „Mon cher maître vous m'êtes (pour vous vous êtes) en allé de la terre”.... Nous avons comparé dans notre Dictionnaire cette manière de s'exprimer à des locutions analogues, mais exceptionnelles, en hollandais & en français. Mais ce qui distingue entièrement la langue basque des autres langues, autant que nous sachions, c'est que cette mutation de flexions a aussi lieu dans le verbe *izan* „être”, & alors ce n'est plus un échange de flexions à signification transitive, mais ce sont les flexions de „avoir” qui prennent la place de celles de „être”. Au lieu de dire *naiz*, bisc., „je suis”, on dit *nozu* „vous m'avez” (aujourd'hui „tu m'as”). Au lieu de „tu es” on dit „tu m'as”. *Nor zire ene semea* se dit *Nor zaitut ene semea*;

(1) Particulièrement si la conversation est jocosa. Zavala, *Verbo vasc.*, p. 9, n° 3 (30 par erreur). Il est possible que ce soit le cas pour les dialectes basques espagnols; mais les auteurs basques français s'en servent dans le style sérieux.

„Qui êtes-vous mon fils ?” (1). L’usage, bien que bizarre, est tel ; c’est un échange de flexions pour donner à la phrase une autre tournure & que le basque paraît préférer dans certaines circonstances. Mais si *nok* ou *nauk* ou *nuk* „tu m’as” remplace *naiz* ou *naç* „je suis”, ce n’est pas que ce soit une variante ou une forme modifiée de *naç*, comme *duk* ou *dau* l’est de *duk*. Les tableaux que l’on trouve d’habitude sont dressés de façon à donner cette idée erronée. On trouve pour „j’ai” *dut*, *duk*, *dun*, *duzu*, ce qui est correct ; mais on trouve aussi *naiz*, *nuk*, *nun*, *nuzu*, ce qui doit induire en erreur ; *nuk*, *nun*, *nuzu* n’ont rien de commun avec *naiz* ; ils sont employés pour *naiz*, voilà tout.

CHAPITRE XXV.

LES CONJONCTIONS.

Les deux conjonctions les plus importantes sont *n* & *la*, signifiant toutes les deux „que” ; *n* surtout est d’un usage très commun.

Nous avons vu (p. 61) que la conjonction *n* „que” dérive (comme la conjonction dans beaucoup d’autres langues) d’un adverbe démonstratif *non* „là, où”. *Çoaçte hirira non bathuren baitçaiçue...* „Allez vers (la) ville, où (ou, là) vous trouverez”...

La conjonction *n* se retrouve aussi sous sa forme primitive *non* ; p. ex. pour relier la proposition secondaire à la proposition principale, après les adverbes ou locutions adverbiales d’intensité, *hain*, *hambat* „si, tant”, &c. : *Eta hambat egin çuen non bere herria eta inguruneoak ere hetan sartçera çihoan eritaçunetik begiratu baitçituen* (2).

(1) Voir Larregui, Test. Zahar, vol. 1, p. 72.

(2) Axular, p. 7, anc. éd.

„Et il avait tant fait, que son pays & les environs, il les avait préservés de la maladie”. *Hain bertze dira, non...* „Il y en a tant, que...”.

Dans les exemples cités, *non* relie deux propositions, dont l'une explique l'autre; *non* est encore ici adverbe (ou démonstratif) ayant force conjonctive. Mais si la phrase est purement conjonctive, *non* suit la flexion verbale de la proposition subordonnée & s'unit avec elle sous la forme contractée *n*: *Gaztigatu diot etorri dedin*. Lard., Gr., p. 81. „Je lui ai fait dire qu'il vienne”. *Dedin de dedi + n*”.

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour trouver des analogies dans d'autres langues pour l'emploi de „où” pour „que”. On dit également bien en français „le jour que cela arrivera” ou „le jour où cela arrivera” (1). La locution, aujourd'hui vicieuse: „c'est là où” pour „c'est là que”, était encore en usage du temps de Maffillon & prouve l'étroite parenté des deux mots, quant à leur signification. „Où” est aussi employé comme pronom relatif: „Libre du joug superbe où je suis attaché” (2).

Plusieurs adverbes ou locutions adverbiales sont suivies de la conjonction, qui est tantôt *non*, tantôt *n*, sans qu'il nous soit possible de dire la raison qui a dirigé le choix de l'une ou de l'autre forme, & pour le moment ce sera le mieux d'en dresser une liste :

<i>Alako-non</i>	„tel-que”.	<i>Zeren-n</i>	„de ce-que”.
<i>Bezala-non</i>	„ainsi-que”.	<i>Ondoan-n</i>	„après-que”.
<i>Zergatik-non</i>	„de ce-que”.	<i>Artean-n</i>	„après-que”.
<i>Zein-non</i>	„combien-que”.	<i>Orduan-n</i>	„pendant-que”.
<i>Nola-n</i>	„comment-que”.		

P. ex. *Emen nagoen artean* „pendant que je suis ici”. *Nagoen de nago + n*. *Jaten dedan orduan* „quand je mange”. *Dedan de dei + n*. *Ezteçala mirets ceren erran drauadan* (*drauat + n*). Jean 111, 7. „Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit”. *Baina refuscita nadin ondoan*.

(1) Diez, Gr., p. 362.

(2) *Iph.*, aët. 1, sc. 1. Racine. Gram. des Gram.

Matth. xxvi, 32. „Mais après que je suis ressuscité”. *Nadin de nadi + n. Ikas eçaque nola landaco floreac handirzen diraden.* Matth. vi, 28. „Apprenez comment (que) les lis des champs grandissent”.

Selon Lardizabal, on peut dire : *Ain da ederra non garairzen duen ou garairzen du, eguzkia* (1). „Il est si beau qu'il vainc le soleil”. Il se peut que ce soit l'usage, mais l'usage d'écrire deux fois la conjonction sous deux formes différentes est évidemment vicieux. La confusion datera du temps où la connaissance de la nature de *n*, conjonction, s'est perdue.

Quand l'adverbe est un adverbe de temps comme *orduan*, on peut supprimer *orduan* & suffixer *ean* à la flexion verbale, qui est déjà suivie de la conjonction *n*. Ainsi, au lieu de dire *jaten dedan orduan*, on peut dire *jaten dedanean* „quand je mange”. *Zer egin behar du Giristino batek irakaften denean* de *da + n + ean* (2)? „Que doit faire un chrétien quand il se réveille? *Joan denean* „quand il est parti”. *Ean* remplace ici *orduan*, c'est-à-dire un nom au locatif; or *ean* est la caractéristique du locatif, après les noms en *n* & *r*; ainsi *airzin* fait *airzinean* (3); *Joan danean* ne peut se traduire littéralement, mais correspond à „dans le (moment) qu'il est parti”.

Ces locutions sont adoptées par Liçarrague pour rendre le gérondif français : *Eta hori erran çuenean.* Marc 1, 42. „Et ayant dit cela”. La conjonction *la* remplit exactement la même fonction; ce qui ferait supposer que la caractéristique du locatif *ean* n'ajoute rien au sens. Il faudra considérer ces deux expressions comme n'ayant rien de commun entre elles, mais rendant la même idée. *Eta vrruti iragaiten cela.* Marc 11, 14. „Et en passant”. *Eta predicarzen çuen, ciotela.* Marc 1, 7. „Et il prêchait en disant”. *Ni echean sartuten nintzala entzun neuan oñotza* (4). „En entrant dans la maison j'entendis un bruit de pas”. L'emploi de *la* s'explique même par les langues romanes; on dit fort bien „je la trouvais qui lisait son roman” ou „je la trouvais lisant son roman”. Dans la phrase suivante, l'usage

(1) Gram., p. 70, § 4, n° 28.

(2) De la Vieuxville.

(3) V. pp. 57, 58.

(4) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 58, n° 165.

de la est obscur : *Eta mahainean iarriric cegoela*. Marc xxiv, 3. „Et étant assis à table”.

L'emploi de la conjonction est, sous beaucoup de rapports, le même que dans les autres langues; seulement en français, & dans beaucoup d'autres langues, la conjonction „que” est souvent suivie du subjonctif, mode qui n'existe pas en basque. Les règles données jusqu'ici, par rapport au subjonctif, disparaissent par conséquent, & & il n'y a qu'à régler l'emploi de la conjonction.

Au chapitre précédent, § 15, nous avons vu que, déjà du temps de Liçarrague, il était admis que la conjonction régissait le subjonctif; cette règle erronée paraît avoir été comprise d'une façon très absolue. Liçarrague écrit invariablement ce qu'il croit être le subjonctif après la conjonction : *Baina resuscitatu nadin ondoan*. Math. xxvi, 32. „Mais après que je serai ressuscité”. *Nadin* est *nadi* + *n*, & *nadi* est la 3^{me} pers. du sing. prés. indic. de *edin*. *Ondoan* se construit avec *n* „que”, & *n* régit le subjonctif, selon Liçarrague; par conséquent il prend le verbe qui est affecté à ce mode & *nadin ondoan* représente : „après que je sois”.

La conjonction sert donc, comme dans toutes les autres langues, à unir deux propositions, déjà unies logiquement, pour en former une phrase grammaticale : *Airak agitzen du egin dezan*, g. „Le père ordonne qu'il le fait (en français : qu'il le fasse)”. *Dezan* est *deza* + *n*; *deza* est la 3^{me} pers. sing. prés. indic. de *ezan*. *Uste du hean dathorren*, f. „Croyez-vous qu'il vient (qu'il vienne)”. *Dathor* + *n*.

Il arrive que la proposition secondaire est unie à la proposition principale par la conjonction *n*, quand en français on se sert de la conjonction „si”; p. ex. *Ez dakigu joan ote dan (da + n)* g. „Nous ne savons pas s'il (litt. que) est venu peut-être”. *Jakin nai deu ea ikusi zenduen* (1). (Larramendi, Arte, p. 309) „Je veux savoir si (litt. que) vous l'avez vu”. Le *n* final de *zenduen* & la conjonction *n* se sont assimilés. Par ces deux derniers exemples on voit de nouveau que le *n* n'est pas nécessairement la caractéristique du subjonctif (en supposant que ce mode existât), comme cela a été dit; *da* & *zenduen* appartiennent à l'indicatif. *N* est la conjonction & ne régit rien du tout.

On distingue assez généralement, & surtout dans les dialectes basques français, entre *n* & *la*, dans l'usage qu'on en fait; *n* s'emploie quand le verbe de la proposition subordonnée serait au subjonctif, dans nos langues; ou, en d'autres termes, quand la proposition secondaire est conjonctive, & *la* quand ce verbe est à l'indicatif ou quand la proposition secondaire est positive. Nous ignorons jusqu'à quel point s'est établie cette différence, que le biscaien & le guipuzcoan n'observent pas toujours (1). Au fond elle ne peut pas (ou ne devrait pas) exister, puisqu'il n'y a pas de subjonctif. Etymologiquement elle n'existe pas, du moins si *la* & *n* font des mots de signification égale. Nous savons que la conjonction est un démonstratif; & si l'on dit p. ex. „ceux qui disent qu'il n'y a pas de résurrection”, on dit au fond „ceux qui disent cela, il n'y a pas de résurrection”. Que le verbe soit à l'indicatif ou au subjonctif, le démonstratif sera toujours le démonstratif, „cela” sera toujours „cela”.

Jusqu'à ce que nous soyons renseigné sur l'origine de *la* „que”, il faudra laisser la question en suspens. Quoi qu'il en soit de la différence, observée par les uns & négligée par les autres, il est certain que nous la trouvons déjà chez Liçarrague; p. ex. *Halacots diotsuet ecen edequiren çaiçuela Taincoaren refuma eta emanen çayola*. Matth. XXI, 43. „Ainsi je vous dis que le royaume de Dieu vous fera ôté & qu'il fera donné aux peuples”. — *Resurrectioneric ezela (ez-da-la) dioitenac*. Matth. XXII, 23. „Ceux qui disent qu'il n'y a pas de résurrection”. Par contre, avec la conjonction *n*: *Eta bere safoinean fructuac renda diertoyoten*. Matth. XXI, 41. „Afin qu'ils lui rendent les fruits en son temps”; *dieroyoten* est la 3^{me} pers. plur. indicat. de *ezan*, avec les deux régimes „les à lui”, & suivie de la conjonction *n*; de *d-erza-ho-ri-n*; Liçarrague cependant ajoute souvent encore le suffixe *izat*; p. ex. *Hau-ere predica deçadançat*. Marc I, 38.

(1) *Ak eztau gura ezer egin dedin* „il ne veut pas qu'on fasse quelque chose”. *Kristok gura euan lotsea batak besteari euki egion*. „Christ voulait qu'on eût du respect l'un pour l'autre”. *Agostinek gura euan Kristinauak komulgatu zitezela domeka guztietan*. „Saint Augustin voulait que les Chrétiens communiaissent tous les dimanches”. Dans ce dernier exemple les dialectes basques français auraient écrit *zitezen*.

Zavala ne connaît pas de différence entre *la* & *n* (1), mais même Liçarrague nous semble oublier quelquefois la règle : *Dedicaçera aufartu içan naicen... accusa ahal neinde* (2). „J'aurais pu être accusé (de ce) que j'ai eu la hardiesse de dédier"... *Naicen* de *naiz* + *n* aurait dû être selon la règle *naizela*. Et : *Ezteçala mirets ceren erran drauadan* (3). „Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit". *Ecen bacitiat borç anaye, haey testifica diecençat*. Luc xvi, 28. „Et j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse”.

Comme on s'était figuré que la langue basque avait un subjonctif, il fallait bien parler de ce mode; mais ce qui est une erreur, c'est d'écrire *na* pour *la*; *na* est le pronom relatif suivi du pronom démonstratif : ce que, ou celui que; ce qui, ou celui qui. Cette erreur se trouve assez souvent chez les auteurs biscariens; p. ex. *Edoçeñek daki erreçago dana* (pour *dala*) *gauzia eçaten egiten baño* (4). „Chacun fait qu'il est plus facile de dire que de faire une chose”. Zavala cite l'exemple suivant (5) : *Zeuek dakiue eçe era gichi galdu dodaçana* (pour *dodaçala*). „Vous savez que j'ai laissé passer peu d'occasions”. Il va sans dire que les lois phonétiques doivent être observées, quand on suffixe *n* ou *la*.

Puisque *n* est élidé devant *l*, *çan* + *la* devient *çala*; *duk* + *la* fait *duala*, puisque le *k* médial est élidé. *Da* + *la* fait *dela* & en souletin *diala*, plutôt par habitude, puisque les lois phonétiques ne s'opposent pas à la rencontre de *a* & *l*. Généralement, quand *la* vient en contact avec une voyelle, on intercale un *u* ou un *e*; *du* & *ditu*, suivis de *la*, font *duela* & *dituela*. Le *l* de *la* est redoublé dans les dialectes basques espagnols, quand *i* précède : *nendin* fait *nendilla*.

Mais quelles que soient ces influences phonétiques, c'est une erreur de considérer ces flexions comme formant une catégorie spéciale; „il est” ou „que il est” est toujours la même flexion, en

(1) *Verbo vasc.*, p. 28, trozo 5, n° 22.

(2) Dédicace du N.-T.

(3) Jean III, 7.

(4) Moguel, *Echeco escolia*, p. 19.

(5) *Verbo vasc.*, p. 58, n° 166.

basque comme en toute autre langue ; & les termes de „forme régie exquisite” & „forme régie positive” devront être mis au rebut, avec toutes les autres vieilleries qui embrouillent la grammaire basque.

La peut être suivi de *ko* „de”, & correspond alors à „de que, ou de ce que”. *Damu naiç eritu zeralako*. „J’ai regret de ce que vous (aujourd’hui „tu”) êtes malade”. On peut encore faire précéder *ezen*, ce qui n’empêche pas qu’on ajoute *la* à la flexion : *dio ezen jan dedala* „il dit que je l’ai mangé”.

Eta. Cette conjonction offre la particularité suivante : suffixée au nom verbal, fléchi ou non fléchi, celui-ci prend la signification du participe passé avec „ayant” ou „étant”. *Ikusita (ikusî-eta)* „ayant vu”. *Edanda (d pour t après le n)* „ayant bu”. *Hartan sartu eta*. Luc XIX, 30. „Y étant entré”. *Jainkoak naita*, guip. „Dieu voulant, c’est-à-dire : plutôt à Dieu”. *Joan da nagusiak agindu diota*, guip. „Il est parti, le maître le lui ayant commandé”. *Yauna, ken niganik pekotari galdu bat naçeta* (1). „Seigneur laisse-moi, étant un grand pécheur”.

Ba, conjonction conditionnelle, correspondant à „si” ; elle est préfixée à la flexion. La phrase conditionnelle commence souvent (chez Liçarrague, toujours) par *baldin*, ou *balin*, selon le dialecte. *Baldin Iainkoaren semea bahaiz*. Matth. IV, 8. „Si tu es le fils de Dieu”.

Ba reste toujours préfixé à la flexion, quand même un autre mot modifiant vient s’unir à la flexion ; ce mot précède alors *ba* : *Alba-dagik (al-ba-dagik)*, *joan adi elizara* (2). „Si tu peux, vas à l’église”. *Artu eçpanituen (eç-ba-nituen)* „Si je ne les avais pas pris”.

Ba, paraît ne pas être suivi de la flexion sous la forme familière ; Christ dit à Pierre : *Baldin hori nai badut* (& non *badiat*) *dagoen nathoreno*, *Cer mengoa duc hic*. Jean XXI, 22. „Si je veux qu’il reste jusqu’à ce que je vienne, que t’importe”. Et cependant Christ tutoie Pierre : *cer mengoa duc hic*.

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 58, n° 170.

(2) Dechepare, *Poésies*, p. 8.

CHAPITRE XXVI.

LES ADVERBES.

Les adverbess de lieu *hemen* ou *emen*, *han* ou *an*, *huna* ou *ona*, *hor* ou *or*, s'emploient seulement avec les verbes qui expriment le repos : *emen*, *an*, *or*, *dago* „il est ici, là". Avec les verbes qui expriment le mouvement il faut encore le suffixe *ra* „vers". Ainsi *ara* (pour *anra*) ou *orera noa* „je vais là". *Emen* „ici" n'est jamais suivi de *ra*; on se sert alors de *ona* : *etortzen da onara* „il vient ici".

Bai. L'adverbe d'affirmation *bai* „oui" s'écrivait autrefois *bay* : *Eta hec erran cieçoten* : *Bay*. Marc, x, 39. „Et ils dirent : oui".

Bai se retrouve comme mot explétif, mais ayant conservé sa signification affirmative intacte, devant les flexions du verbe; on l'écrit alors *ba*. *Muthaturik bazabilza ia aspaldi handian*. Dechepare, Poésies, p. 50. „Déjà depuis longtemps vous allez en changeant (vous changez)". *Badakit anhitzek miretfeko duela*. (Axular, Gueroço guero, p. 20). „Je fais en effet que beaucoup s'étonneront". *Aita nerea badakit*. Larramendi, Lettre à Mendiburu. „Mon père, je fais en effet". On peut comparer ces expressions à celles qui, en anglais, sont formées avec le verbe *do* : *I do know*; & mieux aux expressions allemandes où l'adverbe est employé comme en basque : *ich weifs ja*.

Dans les dialectes basques français, il s'est établi une différence entre *ba* & *bai*. *Ba* est simplement l'affirmation : *badakit* „je fais"; cette affirmation n'est pas rendue en français, apparemment pour aucune autre raison que parce qu'elle n'est pas en usage en français; mais le basque n'est pas du français. En espagnol on rend *ba* par „ya", comme le dit Larramendi; c'est le *già* italien qui correspond si souvent à „oui".

Ainsi *badet*, *ya lo tengo* esp. „je l'ai".

tenir, n'acquiert pas plus de vraisemblance, simplement en la répétant.

Le traducteur des Poésies de Dechepare rend *bay* par „car”; mais ces traductions ne sont pas, & n'ont pas, croyons-nous, la prétention d'être littérales; p. ex. *Egun hartan iuge date mundu ororen iabia, Baytu ororen gainéan potestate handia* (1). „Ce jour-là le Maître de l'univers sera juge, car sa puissance est grande”. — Ne serait-il pas plus correct de traduire „il a en effet, ou, certes, il a grand pouvoir sur tout”.

En outre, si *bay* ne contenait pas une affirmation, on pourrait, on devrait, toujours s'en servir après *nola*, &c., ce qui n'est pas. Quand la phrase est interrogative, l'affirmation serait un contre-sens, & aussi dans ce cas-là *nola* n'est pas suivi de *bai*: *Nola iñanen da hori?* Luc 1, 34. „Comment cela se fera-t-il”? — Par contre: *Nola minçatu iñan baita*. „Comme il en avait parlé, en effet”.

Quand *bay* précède la flexion, la forme familière est remplacée par la forme indéfinie: *Guciagatic-ere ez nola nic nai baitut* (& non *baidiat*), *baina nola hic*. Matth. xxvi, 39. „Toutefois, non pas comme je veux, mais comme tu veux”.

Les dialectes basques espagnols ne distinguent pas entre *ba* & *bai*; *badet* ou *baidet* (2).

Si l'on n'admettait pas la règle de la grammaire romane, il y aurait des cas où l'emploi de *bai* serait inexplicable par la règle qui a été donnée comme basque. P. ex. *Eta guertha cedin hura iragaiten baitzen Sabbath egun batez*. Marc 11, 23. „Et il arrivait qu'il passait un jour de sabbat”... *Baitzen* n'est pas régi par un des adverbes ou pronoms cités ci-dessus. *Baitzen* n'est pas non plus la phrase incidente.

Autre exemple: *Etha guertha cedin, Iesus propos hauc acabaturic, parti baitzedin Galileatic, eta ethor baitzedin Iudeaco bazterretara*. Matth. xix, 1. „Et il arriva que Jésus ayant achevé ces discours, partit de Galilée, & s'en alla dans les quartiers de Judée.

(1) *Poésies*, p. 24.

(2) Voir Larramendi. Dicc. f. v. fi.

La particule affirmative *ba* précède presque toujours les flexions de *eduki* & de *iʒan*, quand elles sont employées seules; on ne dit pas *dut*, mais on dit *badut* „j'ai”, & ainsi: *banuen*, *banuke*; *bada* „il est” pour „il y a”; *baʒen* „il était” pour „il y avait”. P. ex. *Bacen propheteſſabat-ere*. Luc 11, 36. „Il y avait aussi la prophétesse”, Cependant Liçarrague écrit aussi la flexion sans *ba*: *Cituan bada ʒaʒpi anaye*. Marc 11, 20. „Or il (y) avait sept frères”.

L'adverbe de négation *eʒ* précède la flexion du verbe, qui, si le temps est composé, précède le nom verbal; affirmativement on dit: *iʒango dire*, mais négativement on dit: *Eta biak eʒdira aragi bat baiʒik iʒango*. ”Et les deux ne seront qu'une chair”.

Eʒ perd quelquefois le *ʒ*; on dit *enaiʒ* pour *eʒnaiʒ*; & si la flexion a un *ʒ* pour initiale, un des *ʒ* est généralement converti en *ɪ*: *eʒan* pour *eʒ ʒan*. *Ohapean nago gorderik, eniroʒu ediren*. „Je me tiens cachée sous le lit; vous ne sauriez me trouver”. Prov. 352 d'Oihénart. *Eniroʒu* est pour *eʒ-niroʒu* (pour *nirokeʒu*, v. p. 358, § 35). Dans la réponse: *Eʒiʒaket* „je n'ai garde de vous trouver”, un des *ʒ* est élidé, & non pas converti en *ɪ*: *eʒ-ʒiʒaket*. Aujourd'hui on écrirait *ʒiʒaket*, en souletin; *ʒiʒaket* est la 1^{re} pers. sing. prés. potentiel de *eʒan* avec „vous” comme objet.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
AVANT-PROPOS	v
CHAPITRE PREMIER.	1
§ 1. — Les dialectes basques	1
§ 2. — Le dialecte biscaïen	2
§ 3. — Le dialecte guipuzcoan.	4
§ 4. — Le dialecte labourdin.	4
§ 5. — Le dialecte fouletin.	5
§ 6. — Les autres dialectes.	7
CHAPITRE II.	7
§ 1. — Alphabet	7
§ 2. — Prononciation.	10
CHAPITRE III. — Le système phonétique basque	13
§ 1. — Les consonnes, les voyelles & les mutations	13
CHAPITRE IV	25
§ 1. — L'article	25
§ 2. — Le pluriel de l'article	26
CHAPITRE V. — Le nom	28
§ 1. — Les différents noms	28
§ 2. — Les modifications du nom	28
§ 3. — Le nom adjectif	30
§ 4. — Les degrés de comparaison.	31
CHAPITRE VI. — L'agglutination	33
§ 1. — Ce que c'est que l'agglutination.	33
§ 2. — Comme se fait l'agglutination.	34
§ 3. — Voyelles intermédiaires <i>a, e, i, o</i>	34
§ 4. — Voyelles intermédiaires <i>a & e</i>	35
§ 5. — Voyelle intermédiaire <i>i</i> . Suffixe <i>ik</i>	37
§ 6. — Voyelle intermédiaire <i>o</i>	43

	Pages
CHAPITRE VII. — Les suffixes	44
§ 1. — Ce que sont les suffixes.	44
§ 2. — Comment les suffixes s'unissent aux noms	46
§ 3. — Les suffixes avec le nom pluriel.	47
§ 4. — La valeur des suffixes.	48
§ 5. — Différence imaginaire entre le singulier indéfini & le pluriel.	49
§ 6. — Le suffixe <i>k</i> (agent)	51
§ 7. — Le suffixe <i>k</i> (pluriel)	52
§ 8. — Y a-t-il un pluriel indéfini?	54
§ 9. — Le suffixe <i>n</i> ; locatif, génitif, pronom relatif, conjonction	56
§ 10. — Le suffixe <i>i</i>	62
§ 11. — Le suffixe <i>ɟ</i>	63
§ 12. — Le suffixe <i>dik, tik</i>	65
§ 13. — Le suffixe <i>ko, go</i>	67
§ 14. — Le suffixe <i>ɟat, tɟat</i>	69
§ 15. — Le suffixe <i>kan</i> ou <i>gan</i>	70
§ 16. — Le suffixe <i>gabe</i>	72
§ 17. — Le suffixe <i>no</i>	73
§ 18. — Le suffixe <i>ra</i>	74
§ 19. — Le suffixe <i>kin</i>	75
§ 20. — Les suffixes <i>rontɟ, baithan, ka</i>	76
§ 21. — Suffixes composés : <i>kotɟat, ɟko, lako, kiko, rako, rakotɟat, rano, kilako, gatik</i>	77
CHAPITRE VIII. — Les pronoms	79
§ 1. — Les pronoms démonstratifs.	79
§ 2. — Le pronom démonstratif <i>a</i> „ce-la”.	79
§ 3. — Le pronom pluriel avec les suffixes.	84
§ 4. — Le pronom singulier & les suffixes <i>n, ɟ, ko, dik, ra, rontɟ</i>	84
§ 5. — Le pronom démonstratif <i>haur, hau, au</i>	87
§ 6. — Le pronom démonstratif <i>hun, on</i>	89
§ 7. — Le pronom démonstratif <i>hori, ori</i>	89
§ 8. — Le pronom démonstratif <i>hura</i>	91
§ 9. — Les pronoms personnels.	92
§ 10. — Forme intensive du pronom personnel	93
§ 11. — Les pronoms possessifs	97
§ 12. — Le pronom réfléchi	101
§ 13. — Le pronom relatif	102
§ 14. — Les pronoms interrogatifs	103
§ 15. — Les pronoms indéfinis.	104
CHAPITRE IX. — Les noms de nombre.	111
§ 1. — Noms de nombre cardinaux.	111
§ 2. — Noms de nombre ordinaux.	112

	Pages
CHAPITRE X. — Le verbe	113
§ 1. — Remarques préliminaires	113
§ 2. — Le verbe en général. Classification du verbe	117
§ 3. — Les trois formes verbales: le thème, l'adjectif & le substantif verbal	118
§ 4. — L'adjectif verbal	119
§ 5. — Le substantif verbal	123
§ 6. — Les substantifs verbaux invariables	126

CHAPITRE XI. — Le verbe primitif régulier	129
§ 1. — Ce que c'est que le verbe régulier	129
§ 2. — La conjugaison du verbe en général. — Conjugaisons absolues & conjugaisons relatives. — Traitements	132
§ 3. — Lettres caractéristiques dans les flexions du verbe	134
§ 4. — Le pluriel des pronoms-régimes dans les flexions du verbe	138
§ 5. — La conjugaison absolue du verbe primitif transitif	141
§ 6. — L'indicatif. Le présent	142
§ 7. — L'imparfait de l'indicatif du verbe régulier transitif	144
§ 8. — Le subjonctif	150
§ 9. — L'optatif ou potentiel	151
§ 10. — La conjugaison relative transitive	152
§ 11. — La conjugaison du verbe primitif intransitif	153
§ 12. — Le présent de l'indicatif	154
§ 13. — L'imparfait de l'indicatif du verbe intransitif	156
§ 14. — L'optatif ou potentiel	158
§ 15. — La conjugaison relative du verbe intransitif	159

CHAPITRE XII. — La formation des modes & des temps des verbes auxiliaires	160
§ 1. — Remarques préliminaires	160
§ 2. — Modes & temps des verbes auxiliaires	162
§ 3. — L'impératif & l'indicatif	163
§ 4. — Futur & conditionnel. Optatif ou potentiel	165
§ 5. — Le subjonctif	169
§ 6. — Le potentiel	170
§ 7. — Conjugaison de <i>euki</i> comme verbe actif	172
§ 8. — Tableau des modes & des temps de <i>euki</i> comme verbe actif	173
§ 10. — Modes & temps du verbe périphrastique	176
§ 11. — Le futur	180
§ 12. — Le conditionnel	181
§ 13. — La forme du conditionnel dans les dialectes basques français	183
§ 14. — Le subjonctif	185
§ 15. — Le potentiel. Tableau du subjonctif & du potentiel selon Zavala & selon nous	187

	Pages
CHAPITRE XIII. — Les verbes auxiliaires.	196
§ 1. — Observations préliminaires.	196
§ 2. — Conjugaison primitive absolue de <i>etan</i>	197
§ 3. — Conjugaison absolue de <i>etan</i> comme auxiliaire	201
§ 4. — La suite des conjugaisons avec „me, te, nous, vous” pour objet.	204
§ 5. — Conjugaison primitive, relative, de <i>etan</i>	212
§ 6. — <i>Adin</i> ou <i>edin</i> „pouvoir”.	218
§ 7. — La conjugaison primitive intransitive de <i>edin</i>	220
§ 8. — La conjugaison absolue de <i>edin</i> comme auxiliaire	221
§ 9. — L'imparfait de l'indicatif	223
§ 10. — L'optatif ou potentiel de <i>edin</i>	224
§ 11. — Le conditionnel du potentiel	226
§ 12. — L'imparfait du potentiel	230
§ 13. — L'impératif.	232
§ 14. — Le votif.	232
§ 15. — Les conjugaisons relatives intransitives de <i>edin</i>	233
§ 16. — La conjugaison primitive transitive de <i>edin</i>	234
§ 17. — Les conjugaisons primitives absolues du verbe <i>edin</i>	238
§ 18. — Les conjugaisons relatives, transitives, de <i>edin</i>	242
§ 19. — Suite; conjugaisons „le à toi” & „les à toi”.	246
§ 20. — „ „ „le à lui” & „les à lui”.	247
§ 21. — „ „ „le à nous” & „les à nous”.	250
§ 22. — „ „ „le à vous” & „les à vous”.	251
§ 23. — „ „ „le à eux” & „les à eux”.	252
§ 24. — Le nom verbal <i>eufi</i> „tenir”.	253
N° 1. — Conjugaisons „le à moi” & „les à moi”.	255
N° 2. — „ „ „le à nous”.	257
N° 3. — „ „ „le à toi”.	259
N° 4. — „ „ „le à vous”.	261
N° 5. — „ „ „le à lui”.	262
N° 6. — „ „ „le à eux”.	264
§ 25. — Le nom verbal <i>egin</i> „faire”.	266
§ 26. — Les six conjugaisons primitives de <i>egin</i>	268
§ 27. — Les six conjugaisons absolues de <i>egin</i> , comme auxiliaires du subjonctif	270
§ 28. — Les douze conjugaisons relatives de <i>egin</i> , comme auxiliaires du subjonctif des verbes transitifs.	272
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”.	272
N° 2. — „ „ „le à nous”.	274
N° 3. — „ „ „le à toi”.	275
N° 4. — „ „ „le à vous”.	276
N° 5. — „ „ „le à lui”.	277
N° 6. — „ „ „le à eux”.	278
§ 29. — Les six conjugaisons primitives, intransitives, de <i>egin</i> , avec un régime direct	279
§ 30. — Le nom verbal <i>eroan</i> ou <i>eruan</i>	280

	Pages
§ 31. — Les sept conjugaisons absolues du nom verbal <i>eroan</i> , en dialecte bife.	286
§ 32. — Les douze conjugaisons relatives du nom verbal <i>eroan</i> en dial. bife.	290
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”	290
N° 2. — „le à toi”	292
N° 3. — „le à vous”	293
N° 4. — „le à lui”	294
N° 5. — „le à eux”	296
§ 33. — Conjugaisons de <i>eroan</i> nomme auxiliaire avec deux régimes, correspondant à „avoir”, dans les dialectes lab., foul., bn., guip.	297
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”	297
N° 2. — „les à moi”	305
N° 3. — „le à nous”	309
N° 4. — „les à nous”	313
N° 5. — „le à toi”	317
N° 6. — „les à toi”	322
N° 7. — „le à vous”	326
N° 8. — „les à vous”	330
N° 9. — „le à vous” (honor.)	333
N° 10. — „le à lui”	335
N° 11. — „les à lui”	341
N° 12. — „le à eux”	347
N° 13. — „les à eux”	353
§ 35. — L’optatif primitif de la conjugaison absolue de <i>eroan</i> .	358
§ 36. — L’auxiliaire <i>joan</i> „aller”	363

CHAPITRE XIV. — Le nom verbal *eduki* 366

§ 1. — L’adjectif verbal transitif <i>eduki</i> „tenu”	366
§ 2. — Conjugaison du verbe transitif <i>eduki</i>	370
§ 3. — <i>Eduki, euki</i> „tenir” comme auxiliaire.	371
§ 4. — Conjugaison de <i>euki</i> comme auxiliaire.	375
§ 5. — Conjugaisons absolues de <i>eduki</i> avec „me, te, nous, vous” pour objet.	381
N° 1. — Objet „me”	381
N° 2. — „nous”	385
N° 3. — „te”	389
N° 4. — „vous”	392

CHAPITRE XV. 396

§ 1. — Le verbe auxiliaire <i>iʔan</i> „être”	396
§ 2. — Les six conjugaisons relatives de l’auxiliaire <i>iʔan</i>	406
N° 1. — Conjugaison „à moi”	406
N° 2. — „à nous”	419
N° 3. — „à toi”	422
N° 4. — „à vous”	425
N° 5. — „à lui”	427
N° 6. — „à eux”	432

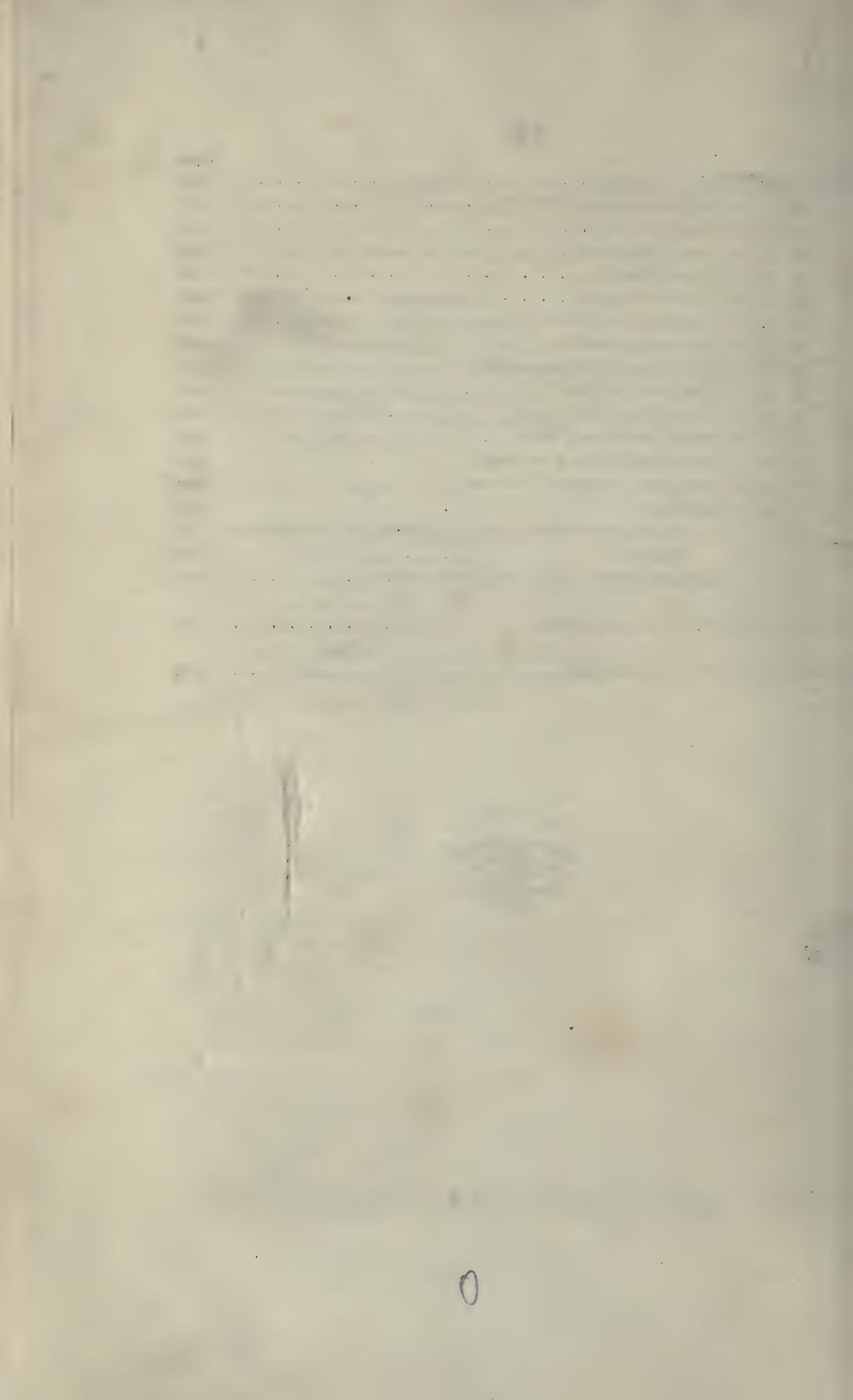
	Pages
CHAPITRE XVI. — Les conjuguaisons relatives avec „me, te, nous, vous” pour objet	436
CHAPITRE XVII. — Tableau du verbe périphrastique conjugué	438
CHAPITRE XVIII. — Les adverbes	442
§ 1. — Adverbes de lieu (démonstratifs).	442
§ 2. — Adverbes de temps.	444
§ 3. — Adverbes de quantité	445
§ 4. — Adverbes de comparaison	446
§ 5. — Les adverbes d'affirmation, de négation & de doute	446
§ 6. — Adverbes de qualités	447
CHAPITRE XIX. — Les conjonctions	448
CHAPITRE XX. — La formation des mots	449
§ 1. — Mode de formation des mots	450
§ 2. — La composition.	451
§ 3. — La dérivation	454
§ 4. — Les terminaïsons	456
§ 5. — Terminaïsons qui forment les substantifs.	457
§ 6. — Terminaïsons qui forment les adjectifs.	462
§ 7. — La dérivation du nom verbal	466

LA SYNTAXE

CHAPITRE XXI. — L'article	469
CHAPITRE XXII. — Le nom.	470
§ 1. — Le sujet & l'objet.	470
§ 2. — Accord du nom	471
§ 3. — L'attribut.	472
§ 4. — Le nom & son qualificatif.	473
§ 5. — L'adjectif.	475
CHAPITRE XXIII. — Les pronoms	475
§ 1. — Les pronoms démonstratifs	475
§ 2. — Les pronoms personnels	477
§ 3. — Les pronoms possessifs.	477
§ 4. — Le pronom relatif.	478
§ 5. — Les pronoms indéfinis	481

	Pages
CHAPITRE XXIV. — Le verbe	483
§ 1. — Les différents genres de verbes	483
§ 2. — Le verbe caufatif	484
§ 3. — Le verbe fréquentatif	485
§ 4. — Le verbe réfléchi	487
§ 5. — Le verbe réciproque	487
§ 6. — L'emploi des auxiliaires	488
§ 7. — <i>Eḡan</i> comme auxiliaire	489
§ 8. — <i>Edin</i> „pouvoir” comme auxiliaire	491
§ 9. — L'auxiliaire <i>iḡan</i> „être”	492
§ 10. — Le nom verbal <i>eduki</i> „tenir”	494
§ 11. — Le nom verbal <i>ukan</i> , <i>ukhen</i>	496
§ 12. — L'emploi des modes & des temps	497
§ 13. — L'impératif, le subjonctif & le votif	499
§ 14. — Les temps	501
§ 15. — Le <i>l</i> comme lettre initiale des 3 ^{mes} personnes de l'imparfait du subjonctif	508
§ 16. — La flexion relative au lieu de la flexion absolue	515
CHAPITRE XXV. — Les conjonctions	516
CHAPITRE XXVI. — Les adverbes	523







PH
5031
E96

Eys, Willem J. van
Grammaire comparée des
dialectes basques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

